This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

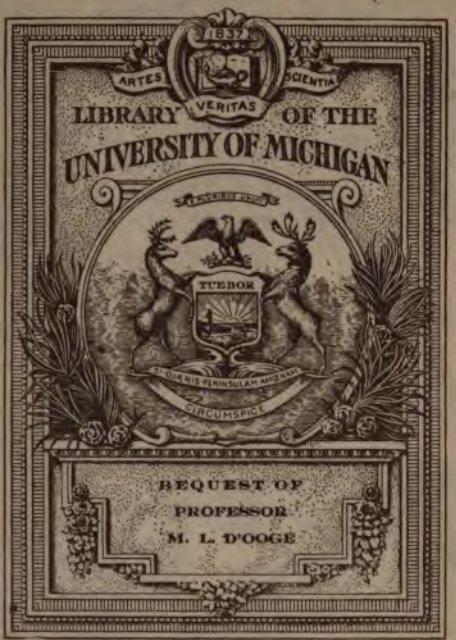
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

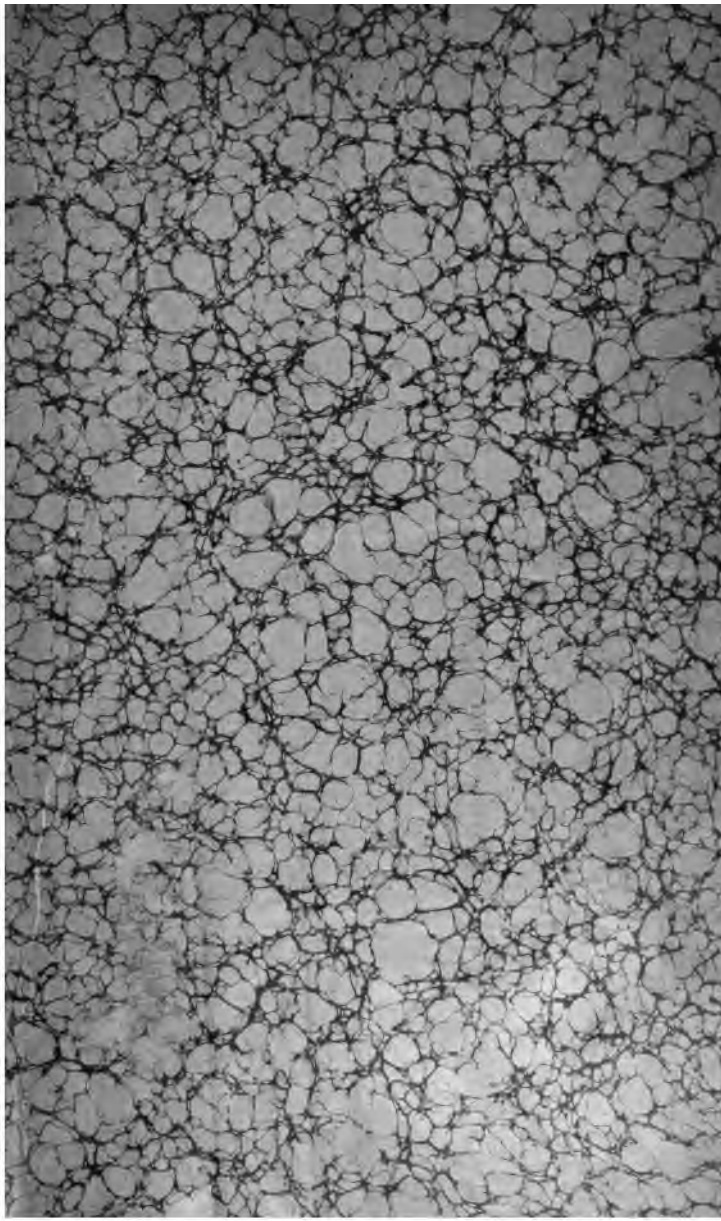
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BUHR A

a39015 01809815 5b


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
BEQUEST OF
PROFESSOR
M. L. D'OOGE



M. L. D'Ooge
Athens. 1887

TROIS ANNÉES EN GRÈCE

PARIS. — TYPOGRAPHIE DU MAGASIN PITTORESQUE
JULES CHARTON, ADMINISTRATEUR DÉLÉGUÉ.
Rue de l'Abbé-Grégoire, 15

TROIS ANNÉES EN GRÈCE

PAR

HENRI BELLE

PREMIER SECRÉTAIRE D'AMBASSADE.

OUVRAGE CONTENANT 32 GRAVURES SUR BOIS
ET UNE CARTE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1881

Droits de propriété et de traduction réservés

General Library
From the Library of
Mary & Marten L. D'Oge
8-16-49

DF
725
.B44

PRÉFACE

Ces souvenirs de trois années de séjour et de voyages en Grèce sont restés tels que je les traçais chaque jour au courant de mes impressions.

J'ai préféré leur laisser toute leur imperfection plutôt que de risquer de leur enlever, après coup, la franchise et la sincérité qui en sont le seul mérite.

J'ai tracé les portraits des gens que j'ai rencontrés ou observés, sans chercher à les réunir dans un cadre uniforme, sans songer à les faire entrer dans une théorie générale ou à m'en servir comme d'arguments pour une thèse politique, historique ou sociale.

Le lecteur pourra mieux ainsi se former une opinion personnelle, et je souhaite qu'il arrive à cette conclusion, qui est la mienne : Que les Grecs ne sont pas ce qu'on pense généralement en France, et qu'ils valent beaucoup mieux que leur réputation.

On a dit qu'ils n'étaient pas sympathiques ; soit, c'est une qualité que nous n'accordons guère qu'à ceux que nous croyons au-dessous de nous, et les Grecs parlent trop d'eux-mêmes pour ne pas froisser notre amour-

propre. Mais si on les étudie longtemps et avec impartialité, on reconnaîtra qu'ils n'ont pas tout à fait tort en se glorifiant comme ils le font, qu'ils ont bien quelques-unes des qualités qu'ils s'attribuent, et que de tous les peuples de l'Orient c'est celui qui possède au plus haut degré les deux forces maîtresses : la foi dans sa prédestination et l'intelligence, grâce auxquelles il imposera peu à peu sa domination morale et peut-être politique à toutes les nations de l'Orient, débris inertes et épars de l'empire turc.

Dans le cours de ce volume, le lecteur trouvera plus d'une fois le nom de la France. C'est qu'il a été souvent mêlé aux événements dont ce petit coin de l'Orient a été le théâtre; et partout où ces souvenirs de notre patrie se sont dressés devant moi, je les ai recueillis avec soin et avec émotion. Cette pauvre France, si calomniée et qui se calomnie parfois elle-même, a souvent été grande par son désintéressement et son esprit de liberté.

Au plus haut que nous remontions, c'est Villehardouin et ses fils donnant une constitution à la Morée et initiant à la vie communale les Grecs à peine arrachés au despotisme byzantin; plus près de nous, ce sont les philhellènes français et les soldats du maréchal Maison, délivrant la Grèce et chassant les Égyptiens d'Ibrahim; ce sont les agents de la France sauvant partout, au péril de leur vie, les populations chrétiennes assaillies par les Turcs; partout c'est la France, défendant les opprimés, secourant les malheureux.

Ce sont là des souvenirs qui ne doivent pas s'effacer et dont nous avons le droit et le devoir d'être fiers, quand même il n'y serait pas répondu par la reconnaissance.

Si la politique a parfois des exigences inexplicables et passagères qui soulèvent des susceptibilités et froissent des prétentions, elle ne peut détruire les affinités naturelles qui existent entre le peuple français et le peuple hellène. Ils ont tous deux le même esprit, les mêmes instincts, les mêmes aspirations ; ce sont deux intelligences qui sortent du même foyer et qui vont à la même lumière.

VOYAGE EN GRÈCE

I

Première apparition de la terre grecque. — Le cap Matapan. — Dangers de la navigation dans ces parages. — Froid glacial au « mois des roses. » — Où est donc l'Orient des poëtes? — L'île d'Hydra. — Aspect original de cette petite ville. — Sa population. — Richesse et patriotisme, splendeur et décadence. — Existence et costume des femmes. — Le golfe d'Égine. — Salamine. — Grossissement de l'histoire par le patriotisme grec. — Le Pirée; progrès industriel. — Route du Pirée à Athènes.

Lorsqu'on navigue à bord d'un bâtiment de guerre, à la marche duquel les déductions scientifiques donnent une certitude que dédaignent les paquebots de commerce, on a l'avantage de connaître à toute heure le point exact où l'on se trouve, et par conséquent le moment précis où l'on apercevra, surgissant à l'horizon, le pic ou le cap impatiemment attendu pendant les longs jours de la traversée.

Le commandant venait d'annoncer que, le point étant fait, nous apercevrions vers quatre heures et doublerions vers six heures le fameux cap Matapan, le plus méridional de l'Europe, le cap des Tempêtes de la Méditerranée.

J'étais en train de lire la « Description géographique et historique de la Morée » par le vieux Coronelli, *cosmographe de la république de Venise*, lorsqu'un matelot vint me prévenir

que la terre était en vue. Je montai sur le pont. Tout près de nous, sur la gauche, j'aperçus un grand cap sombre tombant à pic dans la mer et battu par la houle, qui le fouettait d'écume blanche; au-dessus, et le dominant, une série de gradins âpres et arides; et plus loin enfin, la tête dans les nuages, une haute cime couronnée de neiges : c'était le mont Taygète. Pas une habitation, pas un être, pas un arbre ni même un brin de verdure, n'animaient ce paysage farouche et désolé. Seul un petit brick louvoyait péniblement, cherchant à sortir, avant la tombée de la nuit, de ces parages si dangereux pour les voiliers, par le vent du sud qui commençait à s'élever. Tel fut l'aspect sous lequel m'apparut cette terre de Grèce que je n'avais jamais entrevue qu'à travers la magie des souvenirs classiques.

Ce cap Ténare, pour l'appeler par son nom légitime, n'a jamais joui, du reste, d'une bien bonne réputation. Exposé en plein aux vents du sud et du sud-ouest, vents dominants dans la Méditerranée, il était, à juste titre, redouté, et l'est encore par les navigateurs que la grande houle du large pousse contre cette haute falaise inhospitalière. Ce n'était pas seulement les brutalités capricieuses de Thétis que les marins avaient à craindre : souvent aussi, profitant du calme plat qui tenait en panne les navires, ou de l'ouragan qui arrachait leurs voiles et les ballottait sans direction, des pirates fondaient sur eux comme des oiseaux de proie et les pillaient après avoir égorgé l'équipage. Il n'y a pas longtemps que les mers d'Orient sont délivrées de ces forbans, et, malgré les exploits de l'amiral Paulicci, qui en pendit un certain nombre, il fallut la présence des flottes alliées pendant la guerre de Crimée et une répression énergique pour faire perdre aux habitants des côtes de la Grèce ces habitudes d'écumeurs de mer, et refouler le brigandage dans l'intérieur des terres.

Après le cap Matapan et le golfe de Marathonisi, au fond duquel débouche la vallée de Sparte, nous doublons le cap Malée, la dernière des trois pointes de la Grèce qui s'avancent vers le sud.

En face de ce grand roc rougeâtre que Lamartine a chanté, l'île de Cérigo avance, à douze kilomètres seulement, ses falaises basses et dépouillées. Cet étroit passage entre l'île et la terre ferme n'est pas toujours facile à franchir pour les navires à voiles, et lorsque le vent du nord souffle dans l'Archipel, ils sont forcés de mouiller à l'entrée du détroit dans le golfe de Marathonisi et d'attendre patiemment, souvent plusieurs jours, que le vent revienne au sud ou au sud-ouest. Lorsque le mauvais temps persiste, on en voit là plus de cent de diverses nationalités, surtout grecs et italiens. Lorsque nous y passâmes, il y en avait quelques-uns seulement qui tanguaient mélancoliquement sur leurs chaînes.

Les nuages noirs que nous voyions, par-dessus la chaîne des montagnes, courir rapidement du nord au sud, nous indiquaient qu'en débouchant (verbe dont les marins, je ne sais pourquoi, ont fait *débouquer*) hors du détroit, nous allions trouver le vent contraire. Les dangers et les retards de cette route maritime, qui dessert les ports les plus importants du Levant, ont suggéré à plusieurs reprises l'idée de l'abréger et de lui donner plus de sécurité et de régularité par le percement de l'isthme de Corinthe, qui réunit le Péloponèse à la Grèce du nord. Nous verrons, en étudiant sur les lieux mêmes ce projet si séduisant au premier abord, que les avantages qui en résulteraient ne seraient nullement en rapport avec le travail et les dépenses qu'il exigerait, maintenant surtout que la marine à vapeur prend toujours plus d'extension.

La nuit fut noire et mauvaise; des bourrasques violentes de pluie mêlée de neige à demi fondue, une mer creuse, comme disent les marins, et un vent furieux et glacial, rendaient pénible la situation de notre frégate et de ceux qu'elle portait. Nous étions pourtant au commencement d'avril, le mois des roses dans les vallons de l'Ionie; mais l'Orient réserve bien des surprises à ceux qui ne l'ont vu qu'à travers l'imagination rêveuse ou brillante des poëtes.

Le lendemain, le ciel s'était éclairci et nous reprenions notre route vers le nord, ne perdant pas de vue les côtes montagneuses, désertes et arides. De temps en temps, les grandes pentes grises et dénudées étaient rayées d'un sillon blanchâtre; c'était le lit desséché d'un torrent. Parfois aussi, là où un petit ravin s'aplanissait et s'élargissait en débouchant sur la mer, quelques oliviers sauvages animaient de leur triste verdure blafarde ce paysage désolé. Pas une maison, pas un champ, pas un sentier même ne rompaient cette monotonie.

Le golfe de Nauplie, en s'enfonçant profondément dans les terres, nous fait perdre la côte de vue; mais nous la retrouvons bientôt et nous passons entre Castri et l'île d'Hydra, qui émerge comme le dos étroit et allongé d'un monstre marin.

La ville qui porte le même nom est bizarrement placée dans un petit port naturel s'ouvrant dans le rocher, et dont le fond, formant un cirque escarpé, est couvert de grandes et belles maisons s'étageant les unes au-dessus des autres à une grande hauteur. Il y en a plus de trois mille, et les terrasses plates qui les couvrent, la blancheur des murailles, les rues étroites et taillées en escaliers dans le roc, donnent à Hydra un cachet original et tout oriental qui manque à la plupart des villes grecques.

L'histoire de ce petit coin de la Grèce montre, par un curieux exemple, les causes diverses qui peuvent influer sur l'existence des villes. Parfaitement inconnue et inhabitée avant le dix-huitième siècle, Hydra devint à cette époque le refuge d'une tribu albanaise qui fuyait la tyrannie des fonctionnaires turcs. Mais si l'âpreté et la pauvreté de ce rocher désert garantissaient les nouveaux venus contre les convoitises de leurs maîtres, elles ne leur offraient, en revanche, aucun moyen d'existence.

Quand on y veut créer un jardin, fantaisie ruineuse dont l'idée est venue plus tard avec la richesse, il faut aller chercher la terre dans le Péloponèse, à vingt-cinq kilomètres de là, et l'amener à grands frais dans des barques. D'eau, il n'y en a

pas non plus ; on recueille précieusement dans d'immenses citernes celle qui tombe du ciel, et lorsque les pluies ne sont pas assez abondantes, ce sont encore les marins qui vont remplir, aux aiguades de la côte, de petits tonneaux longs et étroits qui se distribuent ensuite dans l'île à l'égal des plus précieuses cargaisons.

Puisque leur territoire ne pouvait les faire vivre, les Hydriotes devaient être amenés forcément à chercher d'autres ressources sur cette mer qui les entourait de toutes parts : marins habiles et hardis, ils devinrent en peu de temps les pourvoyeurs de tout le commerce du Levant. Pendant les guerres européennes de la Révolution et de l'Empire, abrités par la neutralité du pavillon turc, ils sillonnaient la Méditerranée, soutenus par les capitaux des négociants de l'île de Chio, vendant dans les ports d'Europe leurs cargaisons à haut prix, rachetant à bas prix des marchandises qu'on ne savait comment ni par où écouler, forçant les blocus, déroutant les navires de guerre, se sauvant des situations les plus périlleuses par une intrépidité, une adresse et une intelligence des choses de la mer qui plus d'une fois frappèrent nos marins d'admiration.

Ce que l'Occident paya à la Grèce est incalculable. Des fortunes colossales s'élevèrent à Hydra ; des caisses d'or s'entassèrent dans les caves de ces insulaires. Ils s'acquittaient de l'impôt dû au sultan, leur maître, par l'envoi d'un petit nombre de matelots pour la flotte impériale. Ils se gouvernaient eux-mêmes, et pas un fonctionnaire musulman ne venait surveiller ou contrôler les décisions de leurs primats. C'était une vraie petite république communale et indépendante, dont ces primats, élus presque toujours dans la même famille, étaient les chefs incontestés. Un conseil d'anciens jugeait en premier et dernier ressort les rares procès qui pouvaient survenir.

Toutes ces richesses accumulées, le luxe et le bien-être qui s'ensuivaient nécessairement, n'avaient cependant pas éteint l'amour de la patrie et la fièvre de l'indépendance dans l'âme

des Hydriotes. L'or n'avait pas amolli le caractère de ces rudes marins; et lorsque le signal de la révolte fut donné, en 1821, ils furent les premiers à embrasser avec ardeur la cause de la liberté. Leur fortune, leur vie, tout fut donné pour soutenir la lutte. La famille Coundouriotis offre à la Grèce un million et demi; d'autres envoient un million, cinq cent, quatre cent mille francs; les femmes se dépouillent de leurs bijoux; les matelots eux-mêmes renoncent à leurs parts de bénéfice. Tous ces bricks de commerce qui battaient pavillon ottoman deviennent alors autant de corsaires redoutables qui vont attaquer la flotte du sultan jusque sous les canons des forteresses d'Asie. On invente les brûlots, qui portent l'épouvante au milieu des Turcs. Tombazis, Tzamados, Miaoulis surtout, tous trois Hydriotes, ont vu leurs noms plus d'une fois acclamés par l'Europe entière, qui suivait avec un intérêt sympathique les péripéties de cette guerre.

Les Hydriotes furent ruinés par tant de sacrifices, et le gouvernement grec, qui, à plusieurs reprises, a déclaré que la dette contractée envers eux devait être considérée comme sacrée, n'a rien fait encore pour les dédommager des pertes énormes qu'ils ont subies. Leur prospérité commerciale, très menacée déjà par la création de Syra, a reçu une atteinte fatale par le développement de la marine à vapeur. L'île s'est dépeuplée; là où vivaient quarante mille habitants, il n'y en a plus que sept mille, et ce chiffre diminue tous les jours. Les uns se sont établis à Syra, les autres au Pirée, abandonnant leurs anciennes demeures, qui peu à peu tombent en ruine. Quand on gravit péniblement les étroites rues de la ville, on n'aperçoit de tous côtés que de hautes maisons dont les fenêtres fermées, les murs dégradés, les terrasses effondrées, les grands vestibules déserts, donnent à Hydra un aspect de cité déchue, de splendeur éteinte, qui inspire de mélancoliques réflexions. Malgré cet abandon, la patrie de Miaoulis a toujours conservé un grand intérêt de curiosité, et il est fâcheux qu'elle

Marin d'Hydra. (Page 6.)

n'ait pas sa place dans les itinéraires des touristes. Ils pourraient étudier là, sur place, avant qu'elle disparaisse complétement, une des faces les plus originales du peuple grec.

On a souvent comparé cette île, longue de dix-huit kilomètres et large de quatre seulement, à la quille d'un bateau renversé ; mais la ressemblance ne s'arrête pas là seulement ; et lorsqu'on pénètre dans le petit port où vient se briser la houle de l'ouest, tout, autour de vous, prend une physionomie maritime qui frappe au premier coup d'œil. Sur le pourtour des quais, des barques sont hissées le long de portants de fer, comme à bord d'un bâtiment ; des manœuvres, des poulies sont vissées dans le roc, comme si c'était le pont d'une frégate. Dans de vastes magasins à étroites portes de fer, construits en blocs d'un marbre grisâtre à peine dégrossi, sont rangés des ballots de marchandises, comme dans une cale. De tous côtés on voit circuler silencieusement des marins, reconnaissables à leurs vestes, à leurs pantalons bouffants, à ce balancement que l'habitude du roulis donne à leur démarche, reconnaissables surtout à leur figure hâlée, à leur expression énergique et calme à la fois. Leurs yeux intelligents et vifs semblent sonder sans cesse les présages du ciel ou de la mer, comme si leur île flottait sur l'onde et devait être guidée vers un port voisin.

On n'aperçoit d'autres animaux que quelques chiens ; pas une voiture, pas même une brouette ne circule. Dans les rues hautes, la solitude et le silence règnent, et c'est à peine si, trois ou quatre fois dans la journée, on entend une porte basse s'entr'ouvrir et les pantoufles souples d'une femme traîner sur les dalles. C'est qu'il n'y a guère ici que les femmes et les enfants ; tous les hommes sont en mer.

Si l'on pénètre dans une de ces anciennes maisons construites au temps de la splendeur d'Hydra, et dont les assises, creusées dans le roc dur, ont coûté plus cher que celles des plus splendides palais de nos capitales, on traverse d'immenses pièces dallées de marbre et couvertes de tapis de Smyrne. Par les fe-

nêtres, on surplombe la mer comme par le hublot d'une cabine. Les murs sont blanchis à la chaux et toujours d'une propreté excessive. Comme serviteurs, on ne voit que des jeunes filles, des enfants dont les forces ne résisteraient pas encore au dur métier de leurs pères, ou bien quelques vieillards dont le corps a été usé avant l'âme.

Dans une pièce reculée, les femmes, mère, épouse, filles des maîtres de la maison, sont réunies et travaillent : les plus âgées raccommodent le linge; les jeunes brodent sur un métier ces légers tissus de soie mêlée d'or, si fins, si délicats, qui disparaissent peu à peu, hélas! devant la concurrence des impressions de Manchester. Elles ne disent rien et semblent concentrées en elles-mêmes. Cette vie de séparation continuelle et d'isolement a imprimé à leur visage gracieux et pur une expression de résignation et de tristesse. Leur coiffure, composée d'un grand foulard de soie jaune clair brochée d'or, se croisant avec une chasteté monacale sous le menton et encadrant complètement le visage, en ne laissant passer sur le front qu'une ligne mince de bandeaux noirs, les fait ressembler à des vierges de Bida. Une étroite veste de velours rouge, très courte, ouverte par devant, ayant des manches collantes terminées par d'élégantes broderies d'or, s'agrafe au-dessous de la poitrine par-dessus une fine chemisette de batiste. Elles ne sortent jamais, excepté pour faire quelques visites à leurs voisines. Où aller d'ailleurs dans ce pays qui n'a pas de promenades et dont les moindres rues ou routes ressemblent plus à des échelles qu'à des voies de communication?

Les mœurs sont pures et sévères, les crimes et les délits presque inconnus; l'hospitalité y est une vertu traditionnelle, et je n'oublierai jamais l'accueil empressé et affable que je reçus pendant deux jours dans une famille que je connaissais à peine, et dont le jeune chef, député d'Hydra au parlement d'Athènes, avait gardé de son séjour à bord de la flotte française, où il avait servi plusieurs années, une vive sympathie pour notre patrie.

En dehors de la ville, il n'y a rien à voir. De toutes parts, les vagues viennent se briser contre une muraille de rochers, et sur la crête balayée par tous les vents, quelques troupeaux de chèvres broutent une herbe rare, courte et chétive. Il n'y a nulle part d'habitations, ni de cultures, et dans l'île entière, qui occupe une superficie d'environ quatre-vingt-dix kilomètres carrés, la statistique officielle ne compte que dix propriétaires et soixante-dix bergers contre mille marins.

Avant de nous reconduire à bord, notre hôte voulut nous faire visiter les deux églises principales d'Hydra, qui n'ont pas d'analogues en Grèce. L'une d'elles, qu'on appelle la cathédrale, fut construite il y a un siècle et demi. Elle est tout entière en marbre blanc, ornée de riches sculptures et d'assez belles peintures byzantines sur fond d'or. A la voûte est suspendu un gigantesque lustre en argent massif, de forme vénitienne, où des animaux fantastiques, qui sont des merveilles de ciselure, courent à travers des rinceaux à jour. Tout à côté pend un beau lustre en bronze doré, d'un style Louis XIV très pur et aux armes fleurdelisées des rois de France. Volé, dit-on, pendant la révolution, dans un des châteaux royaux, il fut acheté à Marseille par un capitaine hydriote qui, à son retour, l'offrit en *ex-voto* à la Panagia. Un campanile séparé de la cathédrale, sculpté et construit tout à jour, semble un bijou d'ivoire. La coupole qui le surmonte ne se compose que de dix arêtes courbes en marbre blanc, à travers lesquelles on aperçoit le ciel. Un autre clocher, dans la cour d'un petit couvent, offre aussi la même disposition bizarre.

Vingt-quatre autres églises ou chapelles sont disséminées dans les différents quartiers. Elles n'ont d'autres ornements ni d'autres curiosités que les *ex-voto* qu'y déposent les marins, sous forme de petits bateaux grossièrement taillés, de tableaux enfantins ou de cœurs d'argent.

En quittant Hydra, nous avions tourné à l'ouest, pour entrer dans le golfe d'Égine, au fond duquel se trouvent le Pirée et

Athènes. Large, entre le cap Skyli et le cap Sunium, de quarante-huit kilomètres, et profond de plus de soixante-dix kilomètres jusqu'à l'isthme de Corinthe, ce golfe, le plus vaste de ceux qui découpent les côtes orientales de la Grèce, fait, pour ainsi dire, suite au golfe de Lépante, dont il n'est séparé que par une bande de terre étroite et peu élevée. Juste au milieu se trouve l'île d'Égine, et, de tous côtés, ce magnifique bassin est entouré par les contrées les plus illustres de la Grèce. A gauche c'est l'Argolide, à droite l'Attique, tout au fond Corinthe, puis Mégare, Éleusis, Salamine, dominés par les hautes crêtes du Cithéron.

Nous traversons le golfe dans toute sa largeur, laissant à notre gauche l'île d'Égine, dont on voit distinctement le temple sur une éminence conique. Le ciel était d'une pureté admirable et la mer d'un bleu doux et profond. A mesure que nous approchons, nous découvrons mieux les détails du paysage qui se développe sous nos yeux.

Au-dessus d'une plaine basse et fauve, deux hautes montagnes, en forme de frontons de temple antique, se découpent nettement sur le ciel : ce sont le Pentélique aux marbres blancs éblouissants, et l'Hymette aux mille ruches pleines de miel parfumé. Entre les deux, sur un soubassement de rochers de couleur ardente, se dressent les immortelles colonnes du Parthénon. Que l'on jette sur ce tableau, plein de grandeur et d'unité, les tons les plus chauds, les plus étincelants d'un coucher de soleil dans les mers du Levant, et l'on se représentera toute l'harmonie et la poésie de ce spectacle mieux que par les descriptions les plus cherchées et les plus minutieuses.

Un promontoire aride, semblable à un portant de théâtre qu'on pousserait sur la scène, nous cache subitement ce merveilleux décor, et nous pénétrons dans le port du Pirée en contournant en zigzag un gros pilier de maçonnerie sur lequel se dressait jadis un de ces deux lions étrangement archaïques qui *décorent* maintenant l'entrée de l'arsenal de Venise. Dans l'an-

tiquité, les deux pilastres sur lesquels s'élèvent les feux vert et rouge qui signalent l'étroite entrée du port, étaient les points d'attache d'une lourde chaîne de fer que l'on posait en temps de guerre pour en empêcher l'accès aux navires ennemis.

A notre gauche, derrière l'îlot de Psytalie, où s'allume un beau phare de second ordre, ce canal qui s'enfonce entre cette grande île montagneuse et la terre, c'est la fameuse rade de Salamine. Dix de nos vaisseaux de guerre modernes pourraient à peine y manœuvrer, et, selon les auteurs, deux mille bâtiments y combattirent jadis pendant tout un jour. Cette anfractuosité, c'est celle où le roi Xerxès fit établir son trône d'or et d'où il put assister au désastre de sa flotte.

L'amour-propre national des auteurs grecs qui ont raconté les exploits de leurs compatriotes a singulièrement exagéré l'importance de ces engagements. A Salamine, les Grecs ne coururent point au combat avec une si grande intrépidité. Ils étaient pleins d'hésitation et y regardaient à deux fois avant de se lancer contre les Perses; ils se querellaient, se lançaient des injures d'une trirème à l'autre, s'engageant ironiquement à passer les premiers ; c'était à qui resterait le dernier en arrière. Les Péloponésiens prétendaient que leurs foyers étaient menacés et voulaient voler sans retard à leur défense. Ils avaient peur et auraient pris la fuite sans un stratagème de Thémistocle qui trompa tout le monde. Quand il n'y eut plus à s'en dédire et qu'il fallut combattre, tous furent héroïques par émulation et jalousie. Une fois le danger passé, ils se disputèrent encore et voulaient tous avoir frappé le premier coup.

Faut-il dire que la veille de la bataille, dans le camp des Grecs, on immola aux dieux des victimes humaines, et que dans ce siècle qui avait déjà vu naître tant de chefs-d'œuvre et une civilisation si raffinée, les Grecs coupaient les pouces de leurs prisonniers, comme il arriva après la bataille de Thespies?

Des trois ports d'Athènes qui existaient à cette époque, Phalère trop ouvert, Munychie trop petit, et le Pirée, ce dernier seul

est fréquenté aujourd'hui. Il est étendu, mais mal entretenu, et, dans l'angle nord, un espace considérable est couvert par un marais malsain, sous lequel on retrouve encore de grandes dalles de marbre, qui formaient, dans l'antiquité, le fond d'un beau bassin pour la marine militaire. Ce bassin, tout envasé, est situé à côté de la gare du chemin de fer d'Athènes et pourrait être utilisé. Un officier de la marine française a proposé de le nettoyer par des procédés qu'il a inventés; mais il n'a pu encore réussir à vaincre cette hostilité sourde et cette malveillance peu déguisée qui, en Grèce, viennent toujours décourager les étrangers dans leurs entreprises, même les plus profitables pour la Grèce.

Le port du Pirée est sans cesse encombré de navires de guerre de différentes nationalités, qui tiennent peu de compte des indications, voire même des ordres du capitaine du port, et mouillent selon leur plus grande convenance, le plus souvent en travers de la passe. Quand un paquebot de cent mètres et plus de long se présente à l'entrée, ce n'est pas sans peine qu'il parvient à éviter par de sages manœuvres un abordage avec certaine grosse frégate russe cuirassée qui obstrue insouciamment le passage.

En 1835, le Pirée ne se composait que d'une dizaine de chaumières misérables sur une plage empestée. — En 1861, lorsque j'y débarquai pour la première fois, des magasins spacieux, quelques grandes maisons, commençaient à s'élever. Des rues s'alignaient, un jardin public était tracé et se couvrait de verdure. C'était au corps d'occupation français, pendant la guerre de Crimée, que ces travaux d'utilité publique étaient surtout dus, et le jardin où les musiques des bâtiments de guerre viennent deux ou trois fois par semaine se faire entendre porte le nom de celui qui l'a fait dessiner et planter, l'amiral Tinan. Nos marins essayaient, par ces services rendus, comme par leurs bons procédés, de faire oublier aux Grecs ce que pouvaient avoir d'humiliant la tutelle et la surveillance que les événements politiques nous forçaient d'exercer sur leurs dispositions remuantes. Ce *métier de garnisaire*, qui nous était imposé, ne nous a pas aliéné

Le Pirée. — Vue générale. (Page 12.)

la sympathie des Hellènes, et j'ai pu constater plus d'une fois qu'ils avaient conservé le meilleur souvenir de ces relations forcées. Qui sait même si les plus sages, sans l'avouer ouvertement, ne nous ont pas su un gré infini de nous être interposés entre l'entraînement national et le fantôme de la « grande idée » qui, comme tous les spectres poursuivis des légendes, aurait infailliblement conduit le pays à un précipice?

La dernière fois que je revis le Pirée, c'était en 1874, quarante ans seulement après qu'un ambassadeur étranger qui débarquait le soir fut obligé de dormir sous un hangar crevé à jour, et ne put trouver d'eau pour étancher sa soif. Ceux qui croient ou affectent de croire que la Grèce est un pays sans avenir, n'auraient eu qu'à voir à ces deux époques la ville du Pirée, pour juger moins sévèrement le nouveau royaume. Je reconnais que c'est là, et aux deux ports de Syra et de Patras, que les progrès réalisés se constatent le mieux; mais serait-il possible que trois points isolés dans un pays eussent pris un tel accroissement sans que ce mouvement réagît sur les autres parties du territoire? Ce serait un fait contraire à toutes les lois économiques.

Quand on débarque aujourd'hui sur les quais du Pirée, ce n'est pas seulement le mouvement commercial qui frappe. L'extension énorme des maisons indique assez l'augmentation des affaires et des fortunes. Des usines, dont les hautes cheminées sont couronnées de panaches de fumée, rappellent l'aspect de nos villes industrielles. De belles et confortables habitations aux toits rouges, aux volets verts, s'élèvent sur les pentes de la colline pierreuse, et autrefois déserte, qui sépare le port du Pirée de celui de Munychie. Plusieurs églises, une Bourse, dont l'étage supérieur sert de cercle aux négociants, ornent les alentours du port. Si plusieurs quartiers conservent encore quelque chose de rudimentaire, les larges rues qu'on perce, les égouts qu'on creuse, les travaux d'écoulement et d'assainissement qu'on poursuit, les plantations qu'on aligne, prouvent que

le Pirée possède une municipalité plus appliquée que celle d'Athènes aux intérêts de sa ville.

La population suit d'ailleurs une progression croissante. En 1835, il n'y avait pas cent habitants ; en 1861, il y en avait six mille quatre cents ; en 1870, plus de onze mille ; en 1874, treize mille au moins, parmi lesquels on compte deux mille cinq cents ouvriers ou ouvrières. Depuis dix ans il s'est établi au Pirée plusieurs usines importantes : une filature de soie, six filatures de coton, sept moulins à vapeur, deux établissements pour l'égrenage du coton, une fabrique dite de pointes de Paris, une pour le tissage des toiles de coton, trois distilleries considérables, six ateliers pour construction de meubles, une verrerie, etc. Il existe en résumé au Pirée trente établissements plus ou moins importants, employant une force de plus de mille chevaux-vapeur. Deux seulement appartiennent à des étrangers. Tous les autres sont la propriété exclusive de Grecs du pays. La fabrique de clous (pointes de Paris) est dirigée par un Français. Nos compatriotes sont rares, du reste, au Pirée, et c'est tout au plus si l'on y compte huit ou dix ouvriers français. Tous les ouvriers de la verrerie, et l'ingénieur qui est à leur tête, sont Prussiens ; quant aux machines à vapeur, sauf une qui est anglaise, elles sont toutes d'origine française, presque toutes de chez Farcot. Si les broches de filature viennent de Manchester, la capitale du coton, les machines-outils qui garnissent les ateliers de construction sont toutes de Paris. Enregistrons cet hommage rendu à la supériorité de cette partie de notre industrie.

Quand on pose le pied sur les marches de marbre blanc du débarcadère, qu'on appelle la cale Tinan, on est tout d'abord assailli par une nuée de cicerone, qui vous fatiguent de leur jargon hétéroclite et de leurs offres de services. Les populations du Levant, et surtout la race grecque, ont toujours aimé les industries dans lesquelles on trafique de la langue. Au plus bas de l'échelle sociale, ce sont les garçons de place, impudents et fanfarons ; plus haut, les commis-interprètes des maisons de

commerce et de banque, aussi intelligents que souples et intrigants ; au degré le plus élevé de l'échelle, les drogmans des consulats et de la Sublime Porte, actifs, cauteleux, fourbes, sachant pratiquer en maîtres le patelinage et la corruption, et redoutables par la grande influence qu'ils savent acquérir. Ce soir-là même, la société du Pirée donnait un bal par souscription dans les salons du cercle. L'intrépidité de nos jeunes officiers à la danse et l'éclat de leurs épaulettes devaient nous assurer le meilleur accueil.

Les salles de fête étaient brillamment illuminées et décorées. On se serait cru d'ailleurs dans un bal d'une petite préfecture du midi de la France, si les phrases sonores et cadencées de la langue de Démosthène n'étaient venues frapper nos oreilles. Il y avait des femmes charmantes qui portaient des toilettes parisiennes de fort bon goût. Les hommes étaient en habit noir ; ils paraissaient un peu communs peut-être, ils étaient ornés de bien grosses chaînes de montre, mais se montraient hospitaliers et empressés. L'orchestre était excellent et les glaces exquises.

II

Surprises du climat d'Athènes. — Vue générale de la ville. — Incurie administrative, patriotisme individuel. — Établissements privés. — L'Université. — Importance des services qu'elle rend. — Insouciance ministérielle. — État déplorable des collections d'antiquités. — Coup d'œil sur le territoire attique. — L'histoire expliquée par le sol. — Les églises byzantines d'Athènes. — La vie athénienne. — La promenade du dimanche. — Le Jardin royal. — La plage de Phalère. — La société d'Athènes. — Les Phanariotes. — Une crise politique. — Sympathies pour la France.

La route qui relie le Pirée à Athènes n'a que huit kilomètres. Elle est ombragée dans sa plus grande partie. A travers les troncs blancs des peupliers de Virginie qui la bordent, nous apercevons les cimes roses du Parnès éclairées par le soleil levant, tandis qu'une ombre bleuâtre couvre encore la plaine; mais ce qui rend cette route odieuse au voyageur, ce sont les flots épais d'une poussière calcaire fine et blanche qui l'asphyxient et le saupoudrent de la tête aux pieds. Des files de chariots passent, chargés de caisses, de tonneaux, de matériaux de construction. A notre droite, à travers les oliviers et les champs de vigne, un train de chemin de fer file à une vitesse très modérée.

Après une demi-heure de course folle, nous arrivons en vue du Parthénon, qui se détache par-dessus les rochers du Pnyx sur le bleu du ciel. Les maisons blanches d'Athènes se découvrent entre le Lycabèthe et l'Acropole. Un large boule-

vard, bordé d'arbres en bas âge qui s'étiolent dans la poussière, nous conduit jusqu'à l'hôtel de la Grande-Bretagne. De nos fenêtres, qui dominent la place de la Constitution et un grand square planté d'orangers et de chênes verts, nous apercevons la lourde masse disgracieuse du Palais royal, les ombrages qui l'entourent, et, juste en face, l'énorme rocher de l'Acropole dominant la ville et couronné de ruines éblouissantes.

Pendant la nuit, le vent du nord se leva, soufflant par rafales violentes, sifflant sous les portes closes, et battant les vitres ; il avait emprunté aux neiges qui couvraient encore les montagnes de la Phthiotide une température glaciale qui me faisait frissonner sous mon paletot d'hiver. La pluie se mit à tomber et délaya dans une teinte grise et terne ce splendide tableau que j'admirais la veille. L'Hymette n'était plus qu'une colline aux formes vulgaires et monotones, le Parthénon un amas de décombres enfumés. Pendant trois jours nous eûmes, à la fin d'avril, un temps de décembre à Paris. La Grèce a besoin du beau temps pour être appréciée; il faut que les lignes se dessinent dans le ciel pur et que le soleil baigne de ses tons chauds ces pentes grises et dénudées. Les mois de mars et d'avril sont, du reste, presque toujours les plus désagréables de l'année ; plusieurs fois les orangers du jardin royal, dont les fleurs étaient écloses au mois de janvier, gèlent et périssent en avril. Aux froids les plus pénétrants succèdent tout à coup et sans transition les chaleurs de l'été. De neuf heures du matin à cinq heures du soir, le sol échauffé par le soleil vous brûle le visage; les murailles, étincelantes de lumière, vous aveuglent ; le ciel et la terre sont en feu; une poussière chaude dessèche et irrite la gorge; on sent l'asphyxie vous prendre aux poumons, et la cervelle se fondre malgré les parasols doublés de bleu.

Il y a pourtant, sous ce climat extrême, de belles heures dont il ne faut pas médire : le matin, au moment où le soleil, se levant radieux dans un ciel rose derrière la cime de l'Hymette, n'a pas encore pompé la rosée et la fraîcheur de la nuit; le soir,

lorsqu'il disparaît derrière les montagnes du Péloponèse embrasé dans des vapeurs d'or. C'est à ces moments-là seulement qu'il faut sortir pour apprécier tout le charme de la terre attique.

Depuis vingt ans, l'aspect général de la ville moderne s'est singulièrement modifié. En 1850, c'était encore une sorte de grand village; aujourd'hui Athènes est une jolie ville, gaie, propre, percée de larges boulevards, et bâtie d'élégantes maisons peu élevées et entremêlées de verdure. Les colonnes de marbre encastrées dans leurs façades, les entourages de marbre blanc des portes et des fenêtres tranchant sur le crépissage légèrement coloré de rose ou de jaune, les frontons peints en bleu qui les surmontent, leur donnent un aspect charmant et caractéristique. Chaque famille a presque toujours son habitation séparée, et le plus souvent isolée des autres par un jardin ou une cour plantée d'orangers, de lauriers roses ou de thuyas. A l'intérieur, les pièces sont vastes, très élevées et bien aérées. Elles sont peu et très simplement meublées, mais le climat s'accommode de cette nudité. En été, on émigre dans le sous-sol, appelé *hypogée*, creusé dans le roc, et suffisamment éclairé; la température s'y maintient toujours à trois ou quatre degrés plus bas que dans le reste de la maison.

Tout le progrès accompli depuis quelques années dans la capitale, aussi bien, du reste, que dans tout le royaume, est uniquement dû à l'initiative individuelle. Quand on veut se rendre compte de la part qui revient dans ces embellissements à la municipalité ou au gouvernement, on s'aperçoit avec surprise qu'elle est presque nulle, et que bien souvent l'action des particuliers a été plutôt entravée.

Les rues sont mal entretenues, ravinées, défoncées par les pluies qui entraînent la terre et laissent à découvert d'énormes cailloux qui cahotent et brisent les voitures. Certaines voies sont absolument impraticables à cause des fondrières, qu'il suffirait de quelques pelletées de terre pour combler et que l'édi-

lité laisse se creuser plus profondes chaque jour. Les trottoirs, sur des points très fréquentés et dans les quartiers les plus luxueux, sont si mal nivelés que, pendant la nuit, on manque vingt fois de se rompre le cou ou de se tordre un pied au milieu des fragments de roc qui en bossuent la surface ; les égouts s'effondrent et s'obstruent, empestant les alentours ; les conduites d'eau se crèvent, et tout un quartier est assoiffé ; il faut des semaines et des démarches interminables pour que l'on se décide à y porter remède. Si les attaques nocturnes, si les vols avec effraction sont inconnus à Athènes, cette sécurité est bien plutôt due au caractère même du peuple grec qu'au service des quelques rares gardes de police mal tenus et mal choisis.

L'initiative privée ne s'est pas bornée à l'embellissement des demeures particulières. Des collèges, des hospices, des crèches, des gymnases, ont été fondés en nombre trop considérable peut-être, et souvent, il faut le dire, par un mobile de vanité autant que de patriotisme. On consacre une forte somme pour élever un de ces établissements, sans songer qu'il en existe déjà plusieurs vides et sans emploi. On veut construire grand et graver en lettres d'or son nom sur le frontispice ; on ne songe qu'à paraître, on ne pense pas assez à l'utile ; les fonds manquent avant le couronnement de l'édifice ; les toits restent à jour et les fenêtres béantes ; on ne réfléchit pas qu'il faudra ensuite entretenir les malades ou les élèves, payer des médecins ou des professeurs. Il y a à Athènes des établissements d'instruction ou de secours pour une population six fois plus considérable que celle qu'elle contient ; beaucoup restent inachevés et se dégradent tous les jours. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a là une impulsion nationale qui, bien réglée et bien dirigée, pourra être d'un puissant secours pour un gouvernement patriote et intelligent. Le plus ancien de ces établissements et celui dont les Hellènes se montrent les plus fiers est l'Université, fondée au moyen de dons collectifs, alors que la nouvelle capitale, à peine relevée de ses ruines, n'avait encore ni palais pour loger son

roi, ni maisons pour abriter ses citoyens. Sans partager absolument la confiance un peu naïve des Grecs, qu'il n'y a pas une ville en Europe qui soit le théâtre d'un mouvement intellectuel plus actif que celui d'Athènes, il ne faut pas déprécier cependant cet entraînement très réel vers les choses de l'esprit qui existe dans la jeune génération.

L'Université n'est certes pas sans mérite. Elle compte parmi ses professeurs quelques hommes de talent, mais les études y sont généralement faibles et trop superficielles; ce qui lui donne le plus de prestige et d'importance, c'est qu'elle est la seule institution d'enseignement supérieur qui existe dans tout l'Orient. Chaque année, plus de douze cents jeunes gens, dont une bonne moitié sort de l'Empire ottoman, viennent y recevoir les notions du droit, de la médecine, des lettres, des sciences et de la théologie. Au bout de trois, quatre ou cinq ans, ces jeunes gens retournent dans leurs foyers et deviennent les propagateurs ardents des idées de progrès et surtout d'hellénisme. Il y a peu de villes en Turquie, même parmi les plus petites, qui ne possèdent au moins un médecin, un maître d'école et plusieurs avocats élevés à Athènes.

Cette action de l'Université sur les âmes et les intelligences en Orient pourrait être bien plus puissante encore, si la Grèce ne donnait trop souvent un spectacle lamentable de trouble et d'anarchie qui éloigne d'elle beaucoup même de ses enfants. Elle aurait en main une force redoutable qui lui livrerait les provinces sœurs plus vite que ne le feraient les ridicules échauffourées qu'elle pourrait tenter, et, de plus, elle s'assurerait ainsi la sympathie et l'estime de toute l'Europe.

On devrait se rappeler toujours cette parole du vieux Colocotroni qui disait, en voyant sortir du sol les premières assises de l'Université : « Voilà un palais qui donnera quelquefois de l'embarras à celui du roi; mais c'est lui qui dévorera la Turquie, et il fera plus pour la patrie que nous autres, klephtes ignorants, n'avons pu faire avec nos fusils. »

Si l'Université n'a pas encore conquis la Turquie, elle a été, en effet, plus d'une fois une cause de souci pour le gouvernement. Comme partout, comme à toutes les époques, les étudiants d'Athènes sont indociles et turbulents, mal disposés contre l'autorité, toujours prêts à s'ameuter au premier appel des députés de l'opposition, à siffler les ministres, à former des attroupements bruyants et provocateurs, mais qui fondent à l'apparition d'un peloton de gendarmes. Excités par les intransigeants, soutenus par le peuple, ils ont dû s'imaginer souvent que c'est eux qui renversent les gouvernements, et puiser dans cette apparence de succès un nouvel encouragement pour ces pugilats politiques qui les détournent des études sérieuses. Parmi ces jeunes gens, beaucoup ne recherchent dans leurs études que le moyen et le prétexte de jouer plus tard dans leurs provinces un rôle politique, et dans le désir d'atteindre ce but, certains s'imposent les privations les plus dures, s'engageant comme domestiques, comme commis de magasin, ne se réservant que quelques heures de la journée pour suivre les cours, travaillant la nuit, se réduisant pendant des mois entiers au pain et à l'eau afin d'acheter les livres nécessaires à leurs études. Beaucoup sont fils de pauvres paysans grecs des provinces les plus reculées de la Turquie; dénués de toutes ressources, ils sont attirés vers le centre intellectuel, comme la phalène vers la lumière; pour arriver à Athènes, ils s'engagent comme muletiers ou comme matelots; on les rencontre hâves, mal vêtus et souffrant de la faim, malgré la sobriété de leur race.

Ceux qui ont des ressources et la saine ambition de la vraie science ne s'arrêtent pas à Athènes; ils viennent en Occident puiser aux sources vives du savoir et de l'expérience, et, en Grèce comme en Turquie, c'est dans les écoles de France, d'Angleterre ou d'Allemagne que les hommes de quelque valeur ont acquis cette habileté et cette instruction profonde que la jalousie de leurs compatriotes est forcée de leur reconnaître. Notre école de médecine a là d'anciens élèves qui lui font honneur et dont

la supériorité n'est pas contestable. Il serait à désirer que le nombre des jeunes gens qui viennent en Occident fût plus considérable, et le gouvernement ne saurait faire un meilleur usage de ses ressources que d'aider ceux qui sont trop pauvres pour y vivre à leurs frais. La Grèce y gagnerait doublement. Ces jeunes gens rapporteraient dans leur pays non seulement le talent et la science, mais ils puiseraient dans une observation directe la connaissance exacte des conditions sociales et économiques sans lesquelles un pays, petit ou grand, ne peut vivre. Ces jeunes gens montreraient aussi à l'Europe que les Grecs ne sont pas toujours, comme on est trop disposé à le croire, des brouillons politiques sans consistance, des demi-sauvages ignorants.

Parmi les autres établissements dus à la munificence de particuliers, et qui sont en plein exercice, il faut tout d'abord citer l'*Arsakion*, école de filles. Les Grecs, au lendemain de leur émancipation politique, ont compris que leur émancipation morale ne serait pas complète avant le jour où ils rompraient avec la tradition orientale, qui condamnait la femme chrétienne elle-même à la réclusion et à l'ignorance. Le premier soin devait être de leur rendre dans la société le rang qui leur appartient, et que l'instruction seule peut leur donner.

Dans toutes les villes il existe donc des écoles pour les filles, mais il fallait assurer par une éducation spéciale le recrutement des institutrices et des maîtresses d'école. Grâce aux dons, legs, secours de toute espèce, on a pu terminer le grand édifice, commencé dès 1835, y créer des bourses, y établir des pensionnaires, et en faire comme une sorte d'école normale où neuf cents jeunes filles reçoivent une éducation complète sous la direction des professeurs de l'Université.

Le *Varvakion* (fondation de M. Varvakis) est un lycée pour les garçons, et en même temps le musée le plus curieux de la ville. Le *Bizarion* (fondé et doté par M. Bizaris) est un séminaire pour les études ecclésiastiques.

L'école des arts et métiers pour les orphelins, legs de la fa-

mille Hadji-Kostas; la maison de refuge et d'instruction pour les orphelines; l'hôpital des ophtalmiques, charmante construction en style byzantin, sont autant de témoignages d'un ardent patriotisme.

Le baron Sina a fondé le bel observatoire qui couronne assez maladroitement la colline des Nymphes, et, à côté de l'Université, le magnifique monument de marbre qui doit servir d'académie, et sur lequel on va tenter un intéressant essai de polychromie. Une vaste construction, élevée aux frais de M. Bernardakis, pour abriter les collections d'antiquités, reste depuis longtemps inachevée. Une école polytechnique et des beaux-arts, fondée par M. Hournaris, est depuis des années encombrée de matériaux; il faudrait plus d'un million pour la terminer. En 1873, on a posé la première pierre d'un palais destiné aux expositions nationales (*Olympies*), qui auront lieu tous les quatre ans. Il s'appellera *Zapion*, du nom du riche banquier grec qui, d'Odessa, a légué les fonds nécessaires pour son édification. Restera-t-il, comme tant d'autres, à l'état d'ébauche? Sur un des principaux boulevards, un hospice très vaste contient huit ou dix enfants au plus. Juste en face, on achève en ce moment un immense monument destiné au même usage. N'eût-il pas été plus simple et plus sensé de la part du fondateur d'offrir à l'hospice voisin la somme considérable qu'a dû lui coûter ce palais? On ne lui eût pas refusé, j'en suis sûr, de graver sur une des quatre faces de l'hospice son nom suivi du *on* traditionnel.

Si l'on veut avoir un témoignage de l'insouciance qu'apportent les ministères qui se succèdent à tout ce qui n'est pas intrigue politique ou corruption parlementaire, il suffit de visiter les divers locaux où l'on a déposé les antiquités trouvées dans les fouilles. Les fragments de statues, les inscriptions, les bas-reliefs, sont entassés sans ordre de tous côtés, dans des temples, dans des cours, sur la place publique, exposés aux intempéries et couverts de poussière. Pas une étiquette, pas un numéro, n'im-

dique leur provenance; des débris qui pourraient éclairer un point de la science archéologique, si l'on savait à quel monument, à quel quartier, à quelle époque les rattacher, ne sont plus que des cailloux sans valeur, par la négligence que l'on a eue de ne pas les cataloguer au moment de leur découverte. Une grande stèle funéraire, récemment découverte près de l'Ilissus, et que l'on peut considérer comme une des plus belles productions de l'art grec, digne de figurer à côté des marbres de Phidias et de la Vénus de Milo, est abandonnée dans un terrain mal clos sur la route de Patissia, près de l'académie en construction. Des statues, ensevelies dans l'obscurité du petit temple de Thésée, ont leur tête au Varvakion et leurs bras au musée de l'Acropole; des métopes sont tournées la tête en bas. C'est un pêle-mêle écœurant pour un artiste ou un savant, fastidieux et sans intérêt ponr un voyageur. Une chose qui m'a toujours profondément étonné, c'est que ce peuple, si vaniteux pour tout ce qui a rapport à lui-même et à son passé, n'ait pas eu plus tôt l'idée de réunir en une seule collection intelligemment classée et annotée, et luxueusement logée, ces épaves glorieuses qui rappelleraient du moins au visiteur que la race grecque n'a pas toujours manqué du sens artistique dont elle semble si complètement dénuée de nos jours.

Il n'y a pas jusqu'aux monuments antiques que l'on n'ait trouvé moyen d'enlaidir. Le temple de Thésée, entouré d'une balustrade en bois peinte en rouge et de boulingrins où s'exercent les tambours et les clairons de la garnison, ressemble maintenant à une douane de province. Ce temple si petit, mais si harmonieux, semblait grand jadis dans sa solitude brûlée. Il s'est dépoétisé au contact de la réalité vulgaire.

L'Acropole paraissait, par sa position même, devoir rester intacte et inviolée; mais ceux-là mêmes qui auraient dû la respecter, ceux qui ont la responsabilité de sa conservation, continuent chaque jour à la dégrader et à l'enlaidir en faisant jeter par-dessus les murailles les terres et débris de toutes sortes pro-

Athènes. — Vue générale de l'Acropole. (Page 24.)

venant des fouilles faites autour du Parthénon. Tous ces débris roulent en dégradant les murs, menacent d'écraser les promeneurs, et se déversent en larges avalanches qui forment peu à peu de grandes pentes autour du rocher de l'Acropole. Ce magnifique piédestal, aux formes accusées et sévères, qui frappait d'admiration tous ceux qui venaient en Grèce, ne sera plus, dans quelque temps, qu'un monticule de terre disgracieux. Les portiques d'Eumène, qu'il eût été si facile et si intéressant de dégager, disparaîtront, broyés sous le poids de ces déblais amoncelés par un procédé barbare. Il eût suffi d'un peu d'intelligence artistique pour éviter ce résultat déplorable.

Ce n'est que dans l'intérieur même de l'Acropole, au pied des Propylées ou du Parthénon, que l'on sent revivre autour de soi, pure et immuable, l'antiquité hellénique. Sur ce rocher fauve et nu, où les bruits de la ville n'arrivent pas, où l'on n'entend que le cri aigu des oiseaux de proie, où l'on ne voit que le ciel ardent et les cimes violettes de l'Hymette et du Pentélique, en face de ces colonnes de marbre qui semblent surgir du sol, au milieu de ce silence et de cette solitude, on sent se faire en soi un grand apaisement. Toutes ces dissonances qui vous ont choqué et irrité ont disparu, l'harmonie se rétablit. Ici, c'est la barbarie, et non pas la sottise, qui a fait son œuvre. Les soldats de l'aga Yousouf ont enfumé des pans de murailles dont ils ignoraient la valeur, Morosini a incendié les temples; lord Elgin, le moins excusable de tous, a brisé des marbres, martelé des triglyphes; mais ces dévastations n'altèrent pas l'impression générale que l'on ressent en présence de ces ruines illustres, comme le font les salissures dont les conservateurs modernes des monuments souillent le rocher de l'Acropole.

Si l'on s'arrache à la contemplation des ruines pour jeter un regard autour de soi, sur l'horizon que l'on domine, le spectacle n'est pas moins attachant. Les épithètes de gracieux, joli, ravissant, qui conviennent si bien à l'Ionie ou au Bosphore, ne sont pas applicables à la Grèce, encore moins à l'Attique. Il y

a là un genre de beauté qui ne se révèle pas à tout le monde; il est dans la lumière, dans les lignes, dans la forme et la couleur des montagnes. A vos pieds, vous n'avez qu'une terre nue et désolée. De tout temps l'Attique a été peu fertile : Strabon l'appelait sol ingrat; Pindare, aride; Thucydide, stérile; Homère, pierreuse et rocailleuse. C'est un résultat inévitable de sa constitution géologique et de ces soulèvements de marbre qui en accidentent la surface. Partout où ces soubresauts dominent, les plantes sont rares. Ce calcaire dur ne se décompose que lentement et difficilement par l'action du temps; la mince couche de terre peu à peu formée est enlevée sur les pentes escarpées par les pluies qui ne rencontrent pas d'obstacles. Ces grandes surfaces de marbre réfléchissent avec force les rayons du soleil et deviennent brûlantes en été; les quelques plantes qui ont poussé au printemps meurent desséchées; un vent violent que rien n'arrête sur ces déclivités dénudées, ravage et brûle la végétation de la plaine. L'eau de pluie s'écoule rapidement, sans qu'aucune végétation la retienne sur les hauteurs, pour la distribuer ensuite en sources vivifiantes; elle ne fait que raviner les collines et cimenter les terres en tuf stérile par les sels calcaires dont elle se charge. Des sécheresses de six et huit mois rendent presque impossible toute culture hors de l'étroite zone que peut humecter l'eau de la toute petite rivière appelée le Céphise; cette eau, distribuée avec parcimonie, manque parfois en été, et les parties de la vallée faites de schistes et d'alluvions, c'est-à-dire contenant des principes de fécondité, restent stériles faute de cet élément fertilisant.

Ce n'est donc pas dans la variété des aspects, dans l'attrait de la verdure et de la végétation, dans le charme des forêts et des eaux vives, qu'il faut chercher la séduction de ce pays singulier, mais seulement dans cette alternance de lignes pures et élégantes, dans cette succession de montagnes diversement nuancées selon l'éloignement, dans ces premiers plans chaudement colorés, dans cet ensemble sévère sans monotonie, plein

de grandeur et de style, dans cette harmonie qui semble avoir enfanté jadis chez ce peuple privilégié le sentiment esthétique et religieux.

A gauche, de l'autre côté de la plaine qu'elle longe de l'ouest à l'est, la chaîne du Parnès dessine sur le ciel sa silhouette coupée vers le milieu par le grand rocher à pic de Philé, que les poëtes anciens comparaient à un char. A droite, l'Hymette semble tout proche, grâce à la transparence extraordinaire de l'atmosphère. Au fond, derrière le rocher aigu du Lycabette, surmonté de sa chapelle blanche et isolé au milieu de la vallée, se dresse le Pentélique, dont la forme donne tant de caractère au paysage attique : il se profile en violet foncé avec une netteté telle, qu'on distingue les grandes tranchées des carrières de marbre où Périclès fit tailler les colonnes du Parthénon.

Si l'on se place au haut des marches du temple et qu'on se tourne vers le couchant, on a devant soi un des plus beaux panoramas du monde. Au dernier plan, dans une brume légère et argentée, les montagnes de l'Argolide, le mont Cyllène, l'Acro-Corinthe, la presqu'île de Méthana, la pointe de l'île d'Hydra ; à gauche, la pleine mer, mer indescriptible dans son chatoiement bleu velouté et profond ; et là-bas, à l'extrême horizon, des îles qui semblent noyées dans une buée transparente d'opale irisée : Saint-Georges, Therma, Serpho, Milo ; plus en avant, l'île d'Égine avec la cime élevée et conique du mont Saint-Élie, puis les escarpements abrupts de l'île de Salamine ; entre les deux, une quantité de petits îlots qui semblent une flottille à l'ancre. Plus près encore, le rivage découpe, comme une carte géographique, ses caps et ses baies, le Phalère, Munychie, le Pirée, la baie de Salamine.

C'est là seulement qu'on peut bien comprendre l'action que dut avoir sur le génie national la configuration de la contrée.

Ces îles nombreuses, qui servaient de points de relâche et de places de commerce, cette disposition des côtes, où des golfes profonds laissent arriver les navires jusqu'au milieu des terres,

au pied même des rochers, devaient évidemment faire naître le goût du commerce et favoriser la marine chez ce peuple dont l'esprit avait la mobilité de la poussière qui vole de son sol desséché.

Le besoin de domination, autant que la nécessité de vivre, développèrent chez les Athéniens des instincts aventureux. Leurs guerres maritimes et leurs expéditions commerciales, en étendant leur sphère d'action et leurs relations avec les étrangers, en firent bientôt les maîtres de la Grèce et de la Méditerranée. Dans cette petite plaine sans arbres et sans blé, on ne demanda rien à la terre, mais le commerce et l'industrie fécondée par l'art permirent de nourrir quatre cent mille esclaves et cinquante mille hommes libres. Partout où il y avait luxe et richesse, les œuvres des artistes athéniens étaient demandées et payées à haut prix. Périclès le savait bien lorsqu'il faisait tous ses efforts pour assurer la suprématie artistique de son peuple. Ce n'est pas par une stérile satisfaction de vanité que ce grand homme sacrifia une somme équivalente à trois fois les revenus annuels du pays pour élever le Parthénon. Il devinait que cette œuvre, qui était comme le résumé de ce que l'architecture, la sculpture, la peinture, avaient produit de plus parfait dans son siècle, assurait pour longtemps à la république athénienne une supériorité de puissance et un privilége de richesses contre lesquelles il n'y aurait plus à lutter

Dans la ville même d'Athènes il reste peu de débris de l'antiquité. Tout le monde connaît, au moins par des photographies, le portique d'Adrien, les colonnes de Jupiter, la stoa d'Adrien, la tour des Vents, le théâtre de Bacchus, la tribune de Démosthène. Mais si tous les touristes s'attardent en contemplation devant ces restes vénérables, il en est peu qui s'arrêtent, ne fût-ce qu'une minute, devant ces charmantes églises byzantines disséminées dans la ville et qui pourtant méritent mieux qu'un pareil dédain.

Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, la morale évan-

gélique avait encore eu si peu de prise sur le peuple grec, qu'on ne construisit pas d'églises en Grèce. L'Évangile de saint Matthieu, composé et écrit en grec et lu en l'an 44 à l'Académie, n'avait eu aucune influence, et Julien invoquait encore Minerve au Parthénon. Grâce à Justinien, les temples furent livrés au nouveau culte, et les dotations affectées au service des dieux et déesses servirent à l'entretien du clergé chrétien. Mais les mœurs païennes et le luxe oriental avaient altéré la simplicité et la pureté native du christianisme. Les prélats d'Athènes se rendaient aux églises montés sur des chevaux blancs et entourés d'un clergé magnifiquement vêtu; les archontes entraient à cheval dans l'enceinte sacrée, et les dames athéniennes, escortées d'eunuques, s'y faisaient porter en litière pour applaudir ceux des jeunes clercs qui avaient le mieux chanté ou dansé.

Lorsqu'un beau zèle religieux eut fait démolir les temples, et que la religion orientale se fut pétrifiée dans le formulaire et le cérémonial dont elle n'est pas sortie, les églises se multiplièrent; elles furent réduites à des proportions minuscules. Une de nos églises de village aurait peine à y loger sa sacristie; mais elles ont un caractère spécial et intéressant : on y découvre un art ingénieux et des motifs délicats.

On peut les classer en trois catégories, c'est-à-dire en trois époques : la première, du quatrième au cinquième siècle, n'a laissé que bien peu de traces; c'est à peine si les premiers explorateurs qui vinrent après l'émancipation de la Grèce purent les distinguer.

La seconde période s'étend du sixième au onzième siècle. C'est celle où l'art byzantin eut le plus de liberté et d'ampleur avant de se figer complètement. Le type primitif s'embellit et se modifie; les coupoles se multiplient, les absides deviennent polygonales, les fenêtres sont géminées ou trilobées, c'est-à-dire divisées en deux ou trois baies séparées par de minces colonnettes. Quatre piliers carrés soutiennent la coupole, dont la partie sphérique a de nombreuses ouvertures, qui éclairent la base du

dôme. A l'intérieur, les voûtes, les pendentifs, sont décorés de mosaïques à fond d'or. La nef, peu étendue en longueur, est quelquefois précédée d'un narthex ou vestibule, surmonté d'une tribune pour les femmes. En avant de l'autel, une clôture sacrée, l'*iconostase*, plus ou moins richement peinte et sculptée, masque aux fidèles la vue de l'autel.

La troisième période, qui va du onzième au quinzième siècle, se caractérise par l'alliance entre les architectures italienne et byzantine, alliance due à la conquête vénitienne. L'inclinaison des toits est indiquée par des frontons; les chambranles des portes sont d'un travail plus recherché, les fenêtres sont closes par des tablettes en pierre ou en marbre percées de trous circulaires. L'emploi des voûtes en berceau se généralise; les peintures à fresque remplacent les mosaïques et imitent même les soubassements de marbre.

C'est surtout à la seconde époque qu'appartiennent les églises d'Athènes. Elles sont construites en assises de pierre de taille, séparées par des lignes de briques minces, et décorées de linteaux et de corniches en briques épaisses posées d'angle. Les arcs des fenêtres et des portes sont en briques étroites et longues, jointes par du ciment, et les dômes, les coupoles, les toits, sont couverts de larges tuiles rondes. Toutes, sans exception, ont leur abside tournée vers l'Orient, à l'inverse des temples païens.

L'église dédiée à saint Georges servait de cathédrale avant la construction de la cathédrale moderne. Vingt personnes au plus y tiennent à l'aise; la foule, groupée sur la place, suivait les offices par la porte ouverte. On dirait un jouet d'enfant; c'est la plus petite et la plus ancienne de toutes les églises byzantines d'Athènes. Dans les murailles extérieures, formées de gros blocs taillés, provenant probablement de quelque ruine voisine, ont été encastrés des bas-reliefs anciens, entre autres, au-dessus de la porte, une petite frise représentant les signes du zodiaque. A Saint-Théodore et à l'église des Incorporels,

on voit des portes cintrées en fer à cheval. Cet emprunt à l'architecture musulmane pourrait surprendre, si l'on ne savait que plusieurs architectes persans, entre autres un certain Métrodoras, furent appelés à Constantinople par Constantin et Justinien. La Kapnicaria, située en travers de la rue d'Hermès, est remarquable par le petit portique qui donne accès sur le flanc du narthex, par ses fenêtres géminées et les chapiteaux de leurs colonnettes. Sur le côté sud, on distingue dans la muraille un grand arc en fer à cheval, aujourd'hui bouché, et qui devait être autrefois une porte. Saint-Nicodème, près du Jardin royal, a été réparé et est devenu l'église russe. C'était la plus grande des églises byzantines de Grèce. Ses trois absides polygonales, ses fenêtres trilobées, la décoration qui règne tout autour du soubassement en contournant les fenêtres, sa construction par assises régulières, entremêlées d'un double rang de briques, en font un des spécimens les plus intéressants de l'art de cette époque.

Les églises modernes sont construites sur le même plan, mais n'offrent à l'œil qu'un vulgaire crépissage à la chaux et des ornements bâtards moulés en plâtre par des artistes de rencontre, Italiens pour la plupart. La cathédrale nouvelle n'est elle-même, à l'extérieur, qu'un lourd édifice bariolé sans beauté ni style. L'intérieur est mieux compris, et les peintures qui le couvrent entièrement lui donnent assez de caractère. Le jour où j'y entrai pour la première fois, j'y vis le clergé grec dans la majesté à peine altérée de la pompe byzantine; le métropolitain et ses coadjuteurs les archimandrites étaient couverts de vêtements tissés d'or, coiffés de mitres orientales enrichies de pierreries, qui chatoyaient sous les feux des milliers de cierges tenus par les assistants. Malheureusement, les Grecs ont une déplorable tendance à se servir du nez comme organe d'élocution ; les voix nasillardes et discordantes qui remplissaient la nef finissaient par agacer terriblement les nerfs, et empêchaient de sentir toute la solennité de ces chants qui datent des premiers

siècles de la chrétienté. Les jours de grande fête, où le roi et la reine viennent à la cathédrale, ce sont les chantres de l'église russe qui entonnent de leur voix pure et sympathique le *Kyrie eleison*. Les Athéniens ont fait un crime à leur souveraine de préférer aux accents criards et désagréables des petits clercs de la métropole le timbre grave et doux des chanteurs moscovites.

On a souvent décrit Athènes et dépeint les Athéniens, et je n'ai pas l'intention d'engager ici une polémique contre les dénigrements injustes ou les panégyriques exagérés qui ont contribué à faire également mal juger le peuple hellène ; mais qu'il me soit permis de dire en peu de mots ce qu'est la capitale de la Grèce en 1874. Ce rapide parallèle avec les portraits qu'on en a faits montrera les modifications qui s'accomplissent dans cette ville à chaque période de son existence politique et sociale.

Ceux qui croient, en débarquant en Grèce, trouver partout, dès leur arrivée, cette couleur locale dont les ont leurrés les guides, se préparent une bien cruelle désillusion. A Athènes, non seulement les maisons, les rues, les boutiques, ont un aspect européen et tout occidental, mais les habitants eux-mêmes ont abandonné la fustanelle blanche et le fez rouge à long gland bleu pour la jaquette de drap et le chapeau de feutre noir, derniers produits de nos maisons de confection. C'est plus commode, moins cher, mais, hélas ! bien moins élégant et gracieux. Le palikare qui balance sa petite jupe en marchant se fait rare à Athènes ; il faut aller en province pour le voir encore, et ce n'est qu'à l'époque des sessions de la Chambre que l'on peut contempler, sur le Stade ou sur la place de la Constitution, quelques vieux députés de province, à longues moustaches blanches, portant fièrement le costume national.

Le dimanche, le peuple fait diversion à ses occupations quotidiennes. Les artisans, les boutiquiers, les employés, vêtus de redingotes noires et suivis de leurs femmes en robes de l'avant-

dernière mode, en chapeaux à fleurs d'un goût douteux, circulent lentement dans les rues et sur les places, avec une gaieté silencieuse. Sur la large route, bordée d'arbres rachitiques, qui réunit la ville au petit village de Patissia, circulent, en soulevant des flots de poussière, des calèches de louage remplies de promeneurs. Sur les bas côtés va et vient une foule endimanchée. De temps en temps passent rapidement quelques landaus découverts, attelés de deux beaux chevaux menés par un cocher en livrée, et où s'étalent les toilettes les plus brillantes, arrivées de la veille de Paris; trois ou quatre phaétons sont conduits par des jeunes gens dont l'élégance ne serait peut-être pas toujours sanctionnée par un membre du Jockey-Club. Çà et là on voit des officiers à cheval ayant une très bonne tenue et l'allure martiale.

A gauche, à travers les nuages d'une poussière épaisse qui vous asphyxie, et qu'aucun arrosage ne vient jamais abattre, on domine le bois des Oliviers, le mont Corydalle, le golfe d'Égine et le Pirée, où l'on distingue la haute mâture des bâtiments de guerre. Au retour, on s'arrête un instant sur la place de la Concorde, et l'on fait cercle autour de la musique militaire, fort bonne, ma foi, qui exécute les ouvertures de nos opéras célèbres.

La grande affaire, c'est d'être vu; qu'on soit riche ou pauvre, on veut paraître, et c'est un des motifs qui font délaisser le Jardin royal, la plus ravissante promenade qu'on puisse voir, pour cette grande route pulvérulente et ensoleillée. Dans des allées qui tournent et s'enfoncent à travers des bosquets épais, où passerait inaperçu. Et pourtant, quel endroit plus favorable pour cheminer doucement et agréablement que ce jardin, merveilleuse conquête sur l'aridité de l'Attique.

Ce fut, on le sait, une création de la reine Amélie. On la voyait circuler sans cesse, à cheval ou dans une légère voiture attelée de deux poneys qu'elle menait elle-même, surveillant les ouvriers, donnant des ordres aux jardiniers. Vingt fois le

terrible vent du nord bouleversa les plantations, renversa les arbres. Mais dès que les racines rencontrèrent une couche plus fraîche, ils grandirent; ils sont devenus superbes. Par le soleil le plus intense, on peut se promener partout à l'ombre. Des milliers de rosiers grimpants, couverts de fleurs, s'élancent jusque dans les hautes branches des arbres rares. Une fraîcheur délicieuse s'élève de la terre constamment humide, grâce aux canaux d'arrosage qui sillonnent le parc. Des parterres de fleurs, d'un coloris puissant, s'abritent sous des bosquets d'orangers.

A force d'eau, on parvient à garder vertes quelques pelouses au-dessus desquelles des dattiers balancent leurs longues palmes. A travers le feuillage, on aperçoit, éblouissante de lumière, la blanche et élégante colonnade de marbre du palais, qui n'a pas sur cette façade l'aspect de prison qu'on lui a donné du côté de la ville. La loi des contrastes donne un charme indicible à cette oasis. Dans ce pays desséché, on entend le murmure des ruisseaux, on respire un air rafraîchi et embaumé; dans ce pays aride et dénudé, les yeux peuvent se reposer sur des massifs de verdure. Là on peut s'étendre à l'ombre quand, à dix lieues à la ronde, on ne rencontrerait pas un abri contre un soleil qui tue. Il faut vraiment bien peu de goût, ou un grand besoin d'ostentation, pour préférer au Jardin royal la route de Patissia et les rues de la ville.

Le soir, en été, dès que le soleil a disparu et que la température s'est un peu attiédie, on se rend en foule au théâtre d'Apollon, petite scène en plein vent, entourée de quelques arbustes rabougris, située près du temple de Jupiter, sur les bords de l'Ilissus, dont le lit, à peine humide, donne plus de fièvres que de fraîcheur. Une troupe italienne, assez médiocre, vocifère les chefs-d'œuvre de Bellini et de Verdi.

Ceux que leurs affaires ou le manque de fortune contraignent de rester à Athènes pendant la canicule, ont encore la ressource d'aller au bord de la mer. On gagne en voiture, ou

Évêque grec. (Page 32.)

même en omnibus (car il y a maintenant des omnibus en Grèce), la gare du chemin de fer, au pied de l'Acropole, à deux pas du temple de Thésée, et en dix minutes le train dépose les voyageurs sur la plage de Phalère. Là, pendant quelques heures, après ces journées brûlantes qui vous anéantissent, on peut aspirer à pleins poumons l'air pur et vivifiant du large; on se promène sur une plate-forme bordée de mâts où flottent des banderoles bleues et blanches; des cabines construites sur pilotis, et où l'on parvient par une passerelle, offrent un refuge aux baigneurs; un restaurant leur servira en plein air un repas passable; et un grand théâtre en bois, qui a pour plafond le ciel étoilé, leur fera entendre des opéras exécutés par une troupe italienne bien meilleure que celle d'Athènes. A minuit, de longues files de wagons ramènent dans la fournaise des milliers de promeneurs qui chercheront vainement quelques heures de sommeil avant que de nouveau se lève sur la ville un soleil dévorant.

La société, à Athènes, se divise en trois catégories assez tranchées pour peu se connaître et ne pas se fréquenter. Celle qui s'appelle elle-même la « société athénienne » forme une sorte de bourgeoisie et n'est composée que d'autochtones : ceux qui en font partie répudient tout contact avec les Européens et toute solidarité avec les Grecs nés hors du royaume, qu'ils appellent assez dédaigneusement les hétérochtones. Ils ont, à quelques exceptions près, l'étroitesse d'esprit et l'antipathie contre les étrangers qui distinguent partout la bourgeoisie de province: Il faut les louer d'en avoir aussi la simplicité et les bonnes mœurs.

Les histoires souvent racontées et répétées sur la société athénienne, si elles ont été jamais vraies, ce que j'ignore, seraient en tout cas aujourd'hui de la dernière invraisemblance; mais, il faut le reconnaître, il est dans le caractère de ce peuple de considérer la ruse et la supercherie comme une arme de guerre légitime et de chercher à profiter de votre ignorance des

lois ou des usages du pays pour abuser de votre bonne foi, extorquer de vous le plus qu'il pourra, ou ne jamais vous rendre ce qu'il vous doit. A ses yeux ce n'est que de l'habileté, et sa conscience, sur ce point, n'a pas de scrupules.

Il y a heureusement des exceptions nombreuses, qui se multiplient de jour en jour. Des magistrats, des professeurs, des médecins, des négociants, donnent l'exemple d'une parfaite honorabilité et du savoir-vivre le plus délicat. C'est sur eux que repose l'avenir du pays; ils le sentent, et font les plus louables efforts pour atteindre le but que leur indique leur patriotisme. Il est regrettable qu'ils n'aient pas été mieux connus de quelques-uns de ceux qui ont écrit sur la Grèce, et dont les jugements sont empreints parfois d'une très grande légèreté.

Dans cette partie de la société, la plupart des femmes ne connaissent et ne parlent que le grec. Elles causent peu dans les réunions et conservent des manières affectées. Cette attitude n'est peut-être, après tout, qu'une convenance exigée par l'usage ou le résultat d'une timidité exagérée. L'étranger est vu avec une certaine méfiance et pénètre difficilement dans ces familles, mais bien souvent, la sauvagerie et l'éloignement qu'on lui témoigne ne viennent que d'un amour-propre excessif, effrayé d'avance du jugement qui serait porté sur la parcimonie et le dénûment des intérieurs.

A côté de ce monde, auquel appartiennent presque tous les hommes politiques qui ont joué ou jouent un rôle en Grèce, existe une classe qui a une certaine tendance à se poser en aristocratie prépondérante. Elle est formée par ce qu'on appelle les Phanariotes, c'est-à-dire par des Grecs venus de Constantinople, et dont les pères avaient acquis, soit par leur grande fortune, soit par les hautes positions qu'ils occupaient auprès de la Sublime Porte, une sorte de suprématie et de prérogative, que leurs descendants ont souvent prétendu conserver dans le pays de l'égalité par excellence. Ils sont, du reste, peu nombreux. Les *Athéniens* ont contre eux une animosité profonde et les accusent

de corruption. Je trouve ce jugement quelque peu présomptueux et je le crois dicté par l'envie. Les Phanariotes ont presque tous une grande aisance qui leur permet de voyager et de se rendre chaque année en Europe. A la suite de ces relations répétées avec l'Occident, ils ont contracté pour nos idées, nos mœurs et nos usages un goût qui se traduit par leur affabilité pour les étrangers, par le confortable qu'ils introduisent dans leur intérieur, et par une appréciation généralement plus désintéressée des affaires de leur pays. La jalousie violente et injuste de leurs compatriotes les écarte des affaires de l'État. On a tort; car ces hommes y apporteraient moins de passion, ils se détacheraient absolument des petites coteries locales, et ils seraient libres de ne pas tremper dans les intrigues qui déshonorent les ministères en Grèce. Dans leurs salons, tout parisiens, on est reçu par des femmes distinguées, instruites, causant avec charme, parlant admirablement plusieurs langues; ces salons deviennent, pour les étrangers fixés en Grèce, un centre d'attraction d'autant plus recherché qu'ils y trouvent comme un reflet de leur lointaine patrie.

Depuis quelques années, une nouvelle classe se forme à côté et à part des deux premières. Un certain nombre de banquiers grecs sont venus, des pays où ils se sont enrichis, s'établir à Athènes; ils ont apporté les habitudes d'un luxe de mauvais aloi, des goûts de dépense et de spéculation qui exercent une funeste influence sur cette population, dont les mœurs et les besoins sont en rapport avec la modicité générale des fortunes. Ces remueurs d'or ont inoculé au monde athénien une fièvre dont il a failli mourir il y a deux ans. Toute la finesse et la circonspection des Grecs ont été mises en défaut par le mirage que ces habiles inventeurs ont fait chatoyer devant leurs yeux. On fondait des sociétés fantastiques, on vendait des mines qui n'avaient jamais existé, les compagnies anonymes ou en commandite pullulaient. On s'arrachait les actions. L'heure de la débâcle fut effroyable. La Grèce perdit quarante millions en un jour, la fortune presque

entière de ce pauvre petit pays. Aussi a-t-on voué à ceux que l'on accusait du désastre une exécration dont ils ont peine à triompher. Les salons leur sont presque tous fermés, et une froideur générale répond aux avances qu'ils font pour attirer chez eux les étrangers et les habitants. On reviendra un jour à des sentiments plus conciliants. L'or est une grande force. La Grèce entre d'ailleurs dans une phase économique où elle aura besoin de leur expérience et de leurs richesses. Mais la leçon a été rude ; on sera plus prudent à l'avenir ; on éliminera les spéculateurs les plus véreux, on gardera ceux qui sont honnêtes ou assez intelligents pour comprendre qu'ils ont intérêt à faire croire à leur honnêteté. Il s'est déjà produit un mouvement remarquable dans ce sens.

Quelquefois on rencontre, sur les boulevards ou sur la route de Patissia, un couple jeune encore marchant rapidement et suivi d'un énorme chien danois. C'est le roi Georges et la reine Olga. Presque tous ceux qu'ils croisent s'arrêtent pour les saluer ; mais les clients du ministère tombé ou du parti qui n'a pu encore arriver au pouvoir enfoncent leur chapeau sur leur tête et se retournent avec un air de suprême impertinence.

Nous n'avons pas ici à faire de la politique ; mais on peut dire cependant que la situation du roi n'est pas enviable. Il était arrivé en Grèce, à dix-huit ans, plein d'inexpérience, mais aussi de bons sentiments et de bonne volonté. Ce caractère d'homme du Nord, froid, réfléchi, droit et loyal, mais un peu tenace, est venu se heurter contre l'orgueil ombrageux, agressif, et contre la versatilité d'esprit qui rendent le peuple grec si difficile à conduire, malgré son respect très réel pour la monarchie. Il en est résulté souvent des malentendus où le pays a failli se perdre corps et biens. Le mot de république a été prononcé plusieurs fois déjà. C'est là une grande nouveauté en Grèce ; d'ailleurs l'idée d'être dirigés par un des leurs est tellement insupportable aux Hellènes, que sans doute elle les éloignera longtemps de *cette forme* de gouvernement. Comme dans plus d'un autre

pays, démocratie, chez eux, se traduit malheureusement par envie.

Les vices de l'état moral et politique de la Grèce ont été déjà signalés cent fois; il est inutile d'y revenir. Chaque jour, cent journalistes de bas étage déversent l'injure et la calomnie. Des oisifs brouillons, des piliers d'estaminet, intriguent et conspirent; les ministres renversés insultent le roi qu'ils ont servi et s'allient à leurs ennemis de la veille pour lui forcer la main; les élections donnent sans cesse le spectacle de manœuvres honteuses et de violences sans nom. Seul le développement des intérêts matériels, combattu vivement, on ne sait pourquoi, par quelques rigoristes, peut un jour servir de contrepoids à ce dévergondage social. Pour peu que ce jour-là la royauté et le peuple sachent se tendre franchement et loyalement la main, le règne néfaste des politiciens aura son terme.

Peu de temps après mon arrivée, il me fut donné d'assister à une de ces crises périodiques d'où il semble que le pays ne doive jamais sortir. Depuis un mois, partout, dans les cafés, dans les journaux, dans les groupes qui stationnaient autour du palais, on annonçait qu'on préparait la révolution. Les ministres étaient insultés, les députés partisans du gouvernement sifflés; les étudiants organisaient des manifestations; les aigrefins politiques péroraient sur la place; des patrouilles circulaient dans les rues. Les bruits les plus effrayants circulaient; on avait découvert une conspiration; ce n'était pas seulement le ministère, c'était aussi le roi qu'on voulait renverser. On n'était pas sûr de l'armée. La Banque était menacée; on avait vu des bandes d'Acarnaniens rôder autour de la ville. Un coup d'État était imminent, on le savait, on en était sûr. La population d'Athènes semblait pourtant s'émouvoir médiocrement de toutes ces rumeurs.

J'allai à la Chambre : elle était gardée militairement, et un officier palpait avec soin les poches de tous ceux qui se présentaient, pour constater qu'ils ne portaient pas d'armes. Cette

précaution n'était pas superflue, d'après le spectacle que donnait la salle des séances. Au milieu d'une atmosphère de tabagie, les députés, dont beaucoup portaient la fustanelle et la veste brodée, criaient, se démenaient, se montraient le poing. Les accusations se croisaient comme un feu de mousqueterie. A les entendre, le plus innocent d'entre eux a mérité vingt ans de galère. Celui-ci a volé, avec effraction, la caisse de la municipalité dans sa province ; celui-là a violé les urnes électorales pendant la nuit ; tel autre a assassiné cinq ou six personnes. En voilà un qui protégeait les brigands pendant qu'il était préfet et partageait avec eux le butin ; cet autre a fait des faux !... Les tribunes sont remplies d'une cohue interlope qui hurle, siffle, applaudit, interpelle les députés. On sort de là profondément découragé et effrayé de ce qui va se passer. Dans la cour, des palikares à physionomies farouches attendent par petits groupes ; ce sont les gardes du corps que chaque député a amenés avec lui du fond de sa province, pour se protéger contre les attaques à main armée de ses collègues. Le roi, qui ne désire qu'une chose, le repos pour lui et son royaume, fit venir ses ministres, qui déposèrent entre ses mains leur démission. Il y eut trois ministères en deux jours, et le plénipotentiaire d'une des grandes puissances racontait plaisamment qu'une dinde, qu'il avait commandée pour son dîner, avait été achetée sous un ministère, plumée sous un autre et mangée sous un troisième.

C'est ainsi que fonctionnent les institutions constitutionnelles en Grèce. On y est habitué et l'on ne s'en émeut pas outre mesure. J'ai constaté cependant un progrès notable dans l'irritation et la mauvaise humeur qu'en ressentent les hommes sensés et vraiment patriotes, qui sont en plus grand nombre qu'on ne croit. Ils sont exaspérés par cette anarchie, qui ne sert qu'à alimenter l'ambition malsaine de quelques égoïstes, qui entrave les affaires et paralyse le commerce. Il y a, du reste, dans la société athénienne, une tendance prononcée à se

désintéresser des crises gouvernementales, et à s'isoler de ce groupe de politiciens, dont le verbiage agace comme le bourdonnement d'insectes malfaisants. Il se forme un parti de l'ordre qui sera une force énorme pour le roi, car celui-ci est fermement décidé à toujours respecter les principes libéraux, qu'il est dans l'instinct naturel des Hellènes de considérer comme une indispensable sauvegarde.

Pendant tout le temps de la crise à laquelle j'avais assisté, l'attitude de l'armée avait été singulièrement équivoque. On n'entendait parler que d'officiers qui devaient se prononcer en faveur de l'opposition, de régiments qui soutiendraient le gouvernement, de bataillons dont les commandants appartenaient à tel ou tel chef de parti et qui trahiraient au moment d'une lutte. On redoutait que les soldats débandés missent la ville au pillage, et cette considération fut une de celles qui retinrent les députés de l'opposition sur la pente de la révolte ouverte.

Les sapeurs-pompiers surtout inquiétaient vivement les ministres, qui les auraient volontiers transférés dans une garnison plus éloignée, s'ils n'avaient craint de ne pas être obéis. Ce corps d'élite a été créé en 1840 par un philhellène français, le colonel Touret, et un officier envoyé par notre ministre de la guerre, le sous-lieutenant Roger.

La caserne était presque en face de ma maison, et j'avais été plus d'une fois frappé de la bonne tenue, de l'air intelligent et hardi de ces hommes, et d'une sorte de crânerie qui leur donnait une certaine ressemblance avec nos zouaves; mais ils en ont aussi l'esprit frondeur, insubordonné, les instincts batailleurs, et leurs qualités, comme leurs défauts, en font des auxiliaires précieux pour le parti auquel ils prêtent leur appui.

Depuis la guerre franco-allemande, trois ou quatre officiers grecs, qui ont fait leur éducation militaire en Allemagne, s'efforcent d'introduire dans l'armée la discipline prussienne; mais ils rencontreront, dans l'esprit même de la race, une antipathie invincible contre cette contrainte et cet asservissement auxquels

la morgue et la raideur des chefs prussiens soumettent réglementairement les hommes placés sous leurs ordres. Les soldats grecs sont trop intelligents et ont l'esprit trop vif et trop ouvert pour se faire à cet ilotisme, qui n'est pas d'ailleurs nécessaire pour former de bonnes armées. Bon nombre d'officiers grecs ont puisé, en servant dans notre armée, d'autres idées qui prévaudront toujours, parce qu'elles sont plus appropriées au caractère de ce peuple, et qu'elles n'ont, en elles-mêmes, rien qui puisse être un obstacle à la solidité militaire. Nous l'avons prouvé plus d'une fois.

La sympathie qui, malgré les petites susceptibilités politiques, a toujours uni la Grèce à la France, ne s'est pas démentie lors de nos derniers revers de fortune. Là, plus que partout ailleurs peut-être, on nous a souhaité le succès et on nous a plaints ensuite. Ce que nous ne devons pas oublier surtout, c'est qu'au moment de la déclaration de guerre, en 1870, il se produisit dans l'armée grecque un élan d'enthousiasme en notre faveur. Des officiers, des sous-officiers, désertèrent pour venir s'engager dans nos rangs, et tous, dans les plus pénibles circonstances, firent preuve de courage et de dévouement. Plusieurs d'entre eux portent sur leur uniforme la croix d'honneur qui leur a été spontanément donnée par les chefs les plus autorisés de nos armées. Traduits devant un conseil de guerre à leur retour, ils devaient être forcément condamnés, mais l'opinion publique les fit bientôt gracier et réintégrer dans leurs grades.

Sur un point de la Grèce, mais sur un seul, à la nouvelle d'une de nos défaites, les commerçants illuminèrent à l'instigation du consul de Prusse. Ce fut à Syra, cette ville que la protection de notre marine avait jadis sauvée de l'épouvantable traitement que les Turcs faisaient subir à l'île de Chio. Partout ailleurs on fut plein d'une sincère sympathie pour nous. C'est que les souvenirs de l'expédition française qui a délivré la Grèce des Turcs et des Égyptiens ne sont pas encore perdus. On se rappelle la bonhomie et la bravoure de nos soldats, l'abnégation et l'héroïsme des

philhellènes. Dans les provinces les plus arriérées, j'ai rencontré des vieillards qui avaient connu le maréchal Maison, le colonel Fabvier, et tant d'autres; il y a dans toutes les régions de la Grèce d'anciens combattants de la guerre de l'indépendance qui ont transmis à leurs enfants leur reconnaissance et leur amour pour la France.

La jeune génération est déjà trop éloignée de cette époque pour conserver ce sentiment dans toute sa vivacité; mais elle se sent plus naturellement portée vers les Français, notre caractère ayant de nombreux points de ressemblance avec celui des Hellènes. Nos travaux de toutes sortes, scientifiques, juridiques, historiques, plaisent beaucoup à leur instinct de généralisation et de netteté par ce bon sens lumineux, cette clarté et cette simplicité, qui est l'apanage de nos savants et de nos littérateurs.

Les livres qui servent aux élèves des écoles, aux étudiants, aux médecins, aux magistrats, sont des traductions ou des paraphrases de nos auteurs les plus renommés. Si l'Université a été créée sur le modèle des universités d'outre-Rhin, l'enseignement y est fait dans un esprit tout français. La phraséologie germanique ne saurait convenir à ces intelligences amoureuses avant tout de lumière.

III

Départ pour la Béotie. — Une audience ministérielle. — La route d'Éleusis. — Souvenirs du passé. — Tombeaux antiques. — Le bois des Oliviers. — Saint Élie et le soleil. — Le monastère de Daphné. — Le golfe d'Éleusis. — Éleusis. — Mandra. — Mélange de races. Les Grecs sont-ils du même sang que les Hellènes ? — Réception à coups de pierres. — Le Cithéron. — Forteresse d'Éleuthères. — Bergers nomades. — Un accès de fureur d'un petit Vlaque. — Panorama splendide. — Parallèle entre la Béotie et l'Attique. — Vrai caractère du Béotien. — Le champ de bataille de Platée. — Entrée à Thèbes. — Aspect de la ville.

En Grèce, au mois d'octobre, les chaleurs deviennent supportables; quelques pluies ont déjà humecté et rafraîchi le sol; les fièvres, qui rendent en septembre tant de vallées dangereuses à traverser, perdent de leur intensité; les voyages dans l'intérieur sont alors moins pénibles. Le pays, sans doute, a été brûlé par six mois de sécheresse, mais il n'en a que plus de caractère et de grandeur. On l'a dit souvent, il faut visiter les pays du nord en hiver et ceux du midi en été.

L'occasion était propice pour parcourir les provinces septentrionales, où deux fois déjà le brigandage m'avait empêché de pénétrer. Depuis trois ans (1875), le gouvernement avait fait tous ses efforts pour se laver de la honte du massacre de Marathon. Grâce à des mesures énergiques et à la coopération active du pacha de Thessalie, il n'y a plus de brigands aujourd'hui dans la Grèce, et on peut la traverser du nord au sud sans risquer ses *oreilles*. Il fallait profiter de ce calme, qui existe pour la pre-

mière fois et pourrait bien ne pas durer. J'allai donc prévenir le ministre de l'intérieur et le préfet de police que je comptais, dans quelques jours, partir pour Thèbes, l'Eubée, la Phthiotide, et revenir par Delphes et le Parnasse.

C'était une simple formalité, mais qui avait l'avantage de faire prévenir de notre passage les chefs de la gendarmerie, les autorités locales, et de nous assurer partout le gîte et le couvert dans un pays où le voyageur risque souvent de coucher à la belle étoile et de mourir de faim.

Les ministres, à Athènes, ne sont pas, comme les nôtres, somptueusement logés et gardés contre les solliciteurs par une cohorte d'huissiers bien dressés. Dans une maison d'assez piètre apparence, on monte un escalier de bois qui geint. Entre qui veut : il n'y a pas de concierge qui vous arrête. Par des portes ouvertes, on aperçoit dans des chambres aux murs nus, aux fenêtres sans rideaux, des employés assis sur des chaises de paille devant des tables de bois blanc et fumant des cigarettes. Un homme, vêtu d'une vieille redingote crasseuse et déchirée, sorte de garçon de bureau, vous indique de la main, sans se lever, sans demander votre nom ou le but de votre visite, la porte du cabinet où se tient le ministre. On peut entrer sans frapper; dans le coin d'une salle peu meublée, un homme écrit sur un petit bureau : c'est le ministre demandé. Il se lève, vous tend la main et vous invite à vous asseoir. Un instant après, le garçon de bureau crasseux vous présentera, sur un plateau de zinc peint à Nuremberg, une tasse de café exquis, qu'il a été chercher chez le cafetier du coin.

Cette simplicité tout antique ne laisse pas que de charmer celui qui est habitué à l'arrogance des huissiers de nos ministères et à l'étiquette derrière laquelle se cuirassent nos hauts administrateurs. Ici, ceux qui occupent momentanément le pouvoir ne cherchent pas à jeter de la poudre aux yeux. Ils le voudraient, d'ailleurs, qu'ils en seraient bien vite punis par l'esprit niveleur et caustique de la race grecque. Le premier

pénètre chez un ministre, s'asseoit sans qu'on le lui dise, et expose sa requête avec véhémence, en le tutoyant. Le ministre l'écoute, lui parle en frère et lui promet de faire tout ce qu'il pourra. Il y a là, en même temps qu'un sentiment de ménagement pour ceux qui peuvent rester ou devenir des électeurs, un trait des mœurs de l'Orient, pays où se manifeste dans les moindres circonstances et d'une façon touchante la fraternité entre les grands et les petits.

On m'a toujours affirmé que les ministres grecs ne volaient pas dans les caisses de l'État, et que s'ils se faisaient acheter leur bonne volonté pour des concessions, des nominations d'évêques, etc., les occasions en étaient trop rares pour les enrichir. Presque tous, dit-on, ont quitté leur place aussi pauvres qu'ils y étaient entrés. Ils ne recherchent le pouvoir que par ambition personnelle et pour avoir les moyens de satisfaire, aux dépens des deniers de l'État, l'insatiable avidité de leurs clients.

Le ministre auquel j'eus affaire était un tout jeune avocat de province, chevelu et de peu d'apparence. Il fut fort aimable, et me promit pour ses amis une foule de lettres d'introduction, qu'il ne m'envoya jamais.

Il y a quelques années, c'était à cheval que l'on partait pour une excursion dans l'intérieur; aujourd'hui, n'en déplaise aux contempteurs du progrès, c'est en calèche que nous quitterons Athènes. C'est moins pittoresque peut-être, mais à coup sûr plus confortable. Les routes royales, d'ailleurs, ne mènent pas loin en Grèce, et à Thèbes, c'est-à-dire à dix heures d'ici, nous prendrons des chevaux pour le reste du voyage.

Il était quatre heures du matin lorsque nous quittâmes l'hôtel, et le soleil commençait à illuminer le ciel de lueurs roses derrière le mont Hymette. Quelques petits cafés étaient déjà ouverts, et l'odeur aromatique du moka, mêlée au parfum pénétrant du tabac d'Orient, annonçait seule que la vie recommençait pour *une* journée nouvelle dans la ville sacrée de Minerve. Les rues

étaient encore tièdes du soleil de la veille, et, malgré la fraîcheur du matin, les murailles des maisons nous envoyaient de chaudes effluves. Heureusement la ville n'est pas longue à traverser, et nous arrivons vite aux limites du monde civilisé, à quinze minutes du Palais-Royal et du café de la Belle-Grèce.

A gauche de la route, à vingt mètres de la gare du chemin de fer, où une locomotive lance insolemment sa vapeur à travers ce ciel tout plein de poétiques souvenirs, se trouvait l'emplacement de la porte Dipyle. Là venaient et viennent encore aboutir les deux routes d'Éleusis et du Pirée. C'est assez dire que de toutes les portes d'Athènes celle-là était jadis la plus encombrée. Au milieu des flots de cette fine poussière calcaire qui devait, tout aussi bien que de nos jours, couvrir les chemins de l'Attique, se pressaient les chariots du Pirée, les bêtes de somme, les marchands escortant leurs ballots, les paysans apportant leurs denrées au marché, les esclaves attendant les provisions du matin, les flâneurs enfin, et il y en avait beaucoup à Athènes. C'est près de la porte Dipyle que les soldats de Sylla, après avoir pratiqué une brèche, entrèrent dans Athènes, et l'amoncellement d'ossements humains trouvés dans les fouilles modernes prouve que la résistance fut vive et sérieuse. Ces fouilles ont aussi mis au jour quelques-uns des tombeaux qui devaient donner à la voie Sacrée d'Éleusis le même aspect que la voie Appienne à Rome. Il y a là des sculptures pleines de grâce, de délicatesse, et des inscriptions curieuses; et bien que nous nous mettions en route beaucoup plus pour observer les vivants que pour interroger les morts, nous mettons pied à terre un instant.

Voici la tombe d'une jeune Syrienne de Beyrout mariée à un citoyen de Sunium; ici, un héraut d'armes tué traîtreusement par les Mégariens qu'il allait admonester pour avoir cultivé le champ sacré d'Éleusis. Voici des guerriers tombés au champ d'honneur, illustrés par une action d'éclat. Des femmes au nom neutre, c'est-à-dire jugées, à cause de leur origine ou de leur

métier, indignes d'être classées grammaticalement dans le même genre que les autres. La voisine honnête se nomme *Coralie*, mais celle-là s'appellera simplement *Coralion*. Un helléniste seul peut comprendre et apprécier l'humiliation d'un pareil procédé. Des tombeaux sont surmontés de statues d'animaux, par une allusion plus ou moins ingénieuse et convenable au nom du défunt. Vous appeliez-vous *Aper* (nom aussi commun dans l'antiquité que, par exemple, chez nous ceux de Renard ou de Corneille), vous étiez rappelé à la mémoire de tous vos descendants par la figure d'un énorme sanglier, les poils hérissés et les crocs menaçants. Des taureaux, des chiens et autres bêtes à poil et à plume devenaient de même, grâce au nombre considérable des dérivés d'un seul de ces noms d'animaux, autant de charades livrées à la sagacité des passants.

Il existait encore d'autres tombeaux; mais lorsque cette butte d'Agia Trias fut éventrée pour faire passer le boulevard actuel, l'ingénieur chargé de ce travail les laissa briser par les ouvriers. La route d'Éleusis, que nous suivons, passe entre une usine à gaz et des fabriques de poterie, où de grands gaillards moustachus façonnent, en argile ocreuse rouge, des jarres gigantesques, pareilles à celles où se cachèrent les quarante voleurs d'Ali-Baba.

Les tombeaux ont disparu complètement, et la tradition seule nous dira que près de là se trouvait celui de l'athlète Gérénus, mort d'indigestion pour avoir couru après une orgie. A notre gauche, voici l'entrée du Jardin botanique. Une fontaine turque, dont l'arc en accolade simple et sans ornement ne manque pas d'une certaine grâce, s'abrite sous un groupe d'énormes peupliers de Virginie aux troncs lisses et argentés. La fontaine est silencieuse; le bassin de pierre, où tombait en murmurant l'eau fraîche et limpide, est rempli de poussière et de feuilles mortes. Les Turcs, inventeurs du kief oriental, savaient apprécier la jouissance d'une source à l'ombre de grands arbres; ils ont édifié toutes ces fontaines que nous trouverons sur notre

route et que les Grecs, qui ont bien autre chose à penser, ont laissées pour la plupart se tarir et s'écrouler.

Quant au Jardin botanique, le seul existant dans le pays, il ne mérite sous aucun rapport le nom qu'il porte, et il ne sert qu'à produire les quelques légumes que les gardiens y cultivent. Il a coûté en pure perte plus d'un million et demi pendant les trente années de son existence. Il avait cependant commencé, peu de temps avant la chute du roi Othon, à prendre la forme d'un jardin, grâce à la direction intelligente d'un botaniste bavarois distingué, M. Heldreich. Des pépinières de jeunes arbres de choix, des plantes exotiques, des parterres de fleurs, marquaient le début d'une heureuse transformation; mais la révolution de 1861 remplaça le botaniste directeur par un journaliste qui s'occupa fort peu des plantes confiées à sa surveillance. Il ne reste plus, dans des parterres effondrés et crevassés, que quelques tiges de fer surmontées d'étiquettes latines, derniers débris de cet établissement scientifique.

La route s'engage bientôt dans le bois d'oliviers chanté par Sophocle et qui existe toujours, malgré Antigone, Sylla et et les Turcs. Le ton chaud et vigoureux des vignes contraste avec le feuillage clair et léger de ces oliviers, dont quelques-uns ont jusqu'à six mètres de circonférence et datent certainement de l'antiquité. Des hommes dont le fez rouge ressort en note vive au milieu de cette verdure, des femmes vêtues de blanc, des enfants à peu près nus, font la vendange, et sur les berges des fossés d'irrigation trottinent de petits ânes gris, chargés de grands paniers remplis d'énormes grappes de raisin noir. Ces fossés d'irrigation sillonnent le bois des oliviers et font circuler l'eau du Céphise dans les deux cents jardins qui s'abritent sous ces arbres séculaires contre la sécheresse et le vent du nord.

Les propriétaires, presque tous des Albanais, ont formé un syndicat pour réglementer et surveiller la distribution des arrosements et juger les contestations. Les décisions sont toujours respectées, et il n'est pas d'exemple que les tribunaux aient été

saisis d'un appel contre ces arbitrages toujours sages et conciliants. Grâce à cette institution curieuse et très ancienne, et qui rappelle celle de la *Huerta* de Valence en Espagne, chaque propriétaire voit régulièrement deux fois par semaine des eaux fécondantes couvrir son champ encadré de tous côtés d'une levée de terre qui les empêche de s'écouler. Aussi cette étroite bande qui longe la plaine de l'Attique offre-t-elle un spectacle bien rare dans ce pays, et qui contraste singulièrement avec les parties environnantes : une verdure toujours fraîche, un sol toujours humide, des arbres en fleurs et des gazons aux couleurs vives qui réjouissent les yeux attristés par la teinte grise et l'aridité de la campagne d'Athènes. Là où l'eau de la rivière n'arrive pas, ou bien lorsqu'un hiver sans pluies et un été brûlant ont tari les sources, on y supplée par les *norias*, qui vont chercher une mince couche d'eau à trente pieds au-dessous du sol. On entend de loin gémir ces machines renouvelées des Grecs. Un cheval maigre, borgne souvent, activé par un gamin aux grands yeux intelligents, fait tourner un engrenage primitif et monter de petits pots de terre qui laissent échapper une partie de leur contenu en route, et déversent ce qui reste dans une longue rigole de bois. Si ces appareils surannés ne répondent pas au principe mécanique « Que le travail produit doit être en rapport avec la force productrice », il faut avouer qu'ils sont infiniment plus pittoresques que ne le serait en pareil lieu un engin à mouvements combinés, sortant de la maison tel fils et compagnie, de Manchester. Parfois, sous ces beaux oliviers aux troncs bossués et dont le clair feuillage laisse transpercer les rayons du soleil, certaines norias forment des motifs charmants. Qu'un palmier fasse ondoyer près de là ses longues palmes, qu'un ou deux cyprès effilent leurs cimes sombres dans ce ciel d'un bleu si doux et si éclatant à la fois, que le bambin ébouriffé, assis contre les piliers blancs de la noria, une longue gaule à la main, porte un gilet rouge lacé par derrière et les culottes bleues des paysans de l'Attique, et l'on dirait qu'une de ces charmantes

toiles où Decamps a si merveilleusement rendu l'Orient, s'est détachée de son cadre et a pris vie pour un instant sous nos yeux.

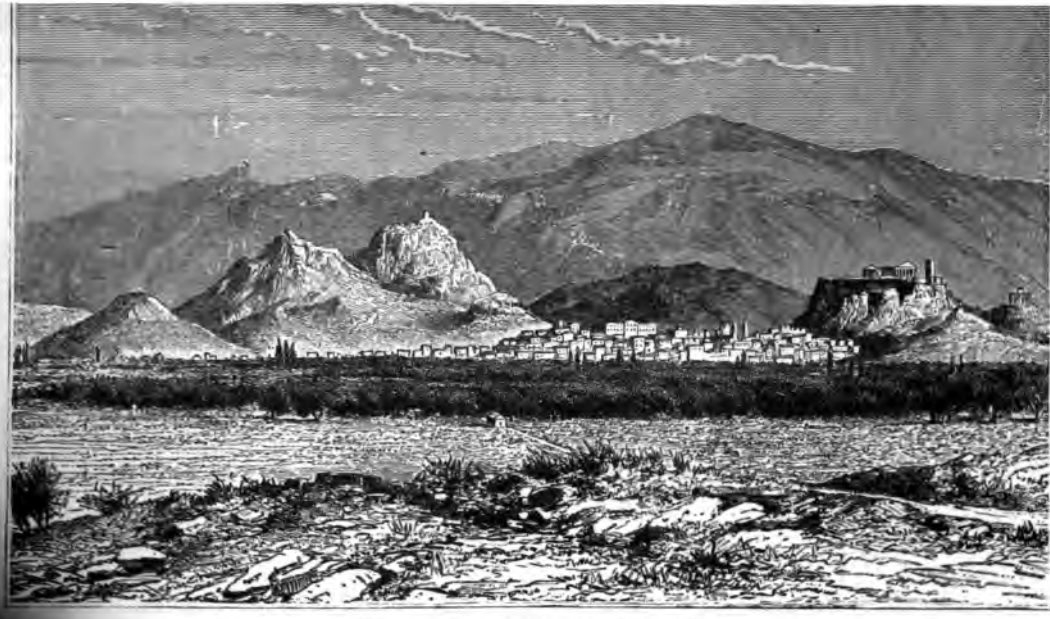
Nous passons sur un ponceau de pierres une des branches du Céphise, dont le lit desséché et poudreux témoigne assez que les riverains ne laissent pas s'égarer une seule goutte du précieux liquide que la nature a mesuré à l'Attique d'une main trop parcimonieuse. C'est là qu'à son retour d'Éleusis s'arrêtait la procession des grandes « Panathénées. » La populace, masquée, attendait les *Mystes* au passage du pont et leur lançait les injures les plus grossières, attaquant même les plus hauts personnages avec une licence dont la presse moderne d'Athènes a conservé la tradition, Les prêtres et les initiés ripostaient vigoureusement, et, dans ces scènes assez étranges pour une solennité religieuse, les gavroches du Pœcile n'avaient pas toujours le dernier mot. Cela rappelle le retour du derby en Angleterre, où le *mob* de Londres engage avec l'aristocratie une lutte d'injures et de grossières plaisanteries. Plus tard, on se contenta d'afficher sur les bornes du pont des placards mordants, comme sur la statue de Pasquino à Rome.

On ne retrouve malheureusement que trop tôt la sécheresse et les horizons stériles, car le bois des oliviers n'a pas plus de deux kilomètres dans sa plus grande largeur. La route monte à travers des landes incultes d'où s'exhalent des senteurs de plantes sauvages froissées par quelques troupeaux, puis s'engage dans un défilé entre un monticule conique surmonté d'un petit couvent, et les flancs rocheux du Corydalle, couverts de petits pins clair-semés; cette verdure tranche sur les schistes rouges violacés qui affleurent par longues bandes horizontales.

Le petit monastère aux murs blanchis qui domine la plaine a succédé, comme toujours, à un ancien sanctuaire païen dont le nom à demi christianisé est devenu l'objet du culte le plus inconscient, mais le plus fervent. Du soleil, en grec *Elios*, les premiers chrétiens ont fait Élie. Cet ingénieux amalgame des an-

ciens dieux et des nouveaux saints se présente partout dans ce pays, où le vieux fond païen n'a pas disparu sous la couche chrétienne qui le recouvre très superficiellement. Les saints qu'on adore ici sont des êtres fantastiques, des dieux transfigurés qui s'adaptent parfaitement à la nouvelle religion grecque, mélange de superstition et de rationalisme, où se montrent encore tout entiers les anciens instincts helléniques. Cinq ou six vieux moines barbus végètent là-haut dans la paresse et l'hébétement; leur seule occupation est, deux fois l'an, moyennant offrande, de donner à baiser aux fidèles des villages voisins un affreux saint Élie byzantin, olivâtre sur fond d'or, et, chaque soir, de descendre jusqu'à la route pour allumer, au pied du monticule, une petite lanterne devant une image sainte terriblement enfumée, encastrée au fond d'une niche dans un petit massif de maçonnerie.

C'est un peu plus haut que Chateaubriand, arrivant d'Éleusis pour la première fois, s'arrêta pour contempler la plaine de l'Attique et fit appel à tout le lyrisme de son âme pour peindre le spectacle qu'il avait sous les yeux. Si les voyageurs ont trop souvent le grave défaut de nous préparer de cruelles déceptions par la manière dont ils travestissent la réalité, il faut avouer que l'auteur de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* n'a rien exagéré pour le tableau qu'il avait à peindre ce jour-là. Au moment du coucher du soleil surtout, alors que le ciel se colore vers l'orient de ces teintes introuvables au bout de la plume comme du pinceau, et qu'on ne voit qu'en Grèce, rien n'est beau comme l'ensemble qu'on a sous les yeux. Sur l'Hymette violet foncé, veiné de rose et rayé de grandes ombres bleuâtres, se détachent en orangé clair le rocher du Lycabette et l'Acropole, où l'on distingue nettement les colonnades du Parthénon dorées par le soleil. Entre ces deux hauteurs, la ville d'Athènes avec ses maisons blanches; plus en avant, la ligne mince du bois des oliviers, où s'étendent de longues ombres mystérieuses; au premier plan, les pentes sauvages et austères du Corydalle, déjà dans la nuit. Sous l'impression de



Athènes et le mont Hymette. (Page 52.)

ce silence, de cette solitude qui ne peut se comparer qu'à celle de la campagne de Rome, on ne peut s'empêcher d'évoquer tout le passé de ce petit coin du monde auquel la destinée a départi une splendeur de gloire qu'aucun autre peuple n'a surpassée.

C'est là aussi, à l'endroit où nous sommes, que saint Paul s'arrêta pour jeter en arrière un regard de pitié et d'amertume sur cette ville qui venait de le chasser pour avoir fait une faute de grammaire. Venu d'Antioche à travers l'Asie Mineure pour prêcher la religion nouvelle, il avait voulu parler aux Athéniens du haut de l'Aréopage; mais qu'importait un dieu nouveau à ce peuple de libres penseurs et de railleurs qui en avait déjà tant et les respectait si peu? Ce qui déplut à ce peuple, qui avait beaucoup d'esprit, mais peu de sensibilité, ce n'est pas la doctrine qu'apportait l'apôtre, mais son éloquence inégale, tantôt sublime, tantôt âpre et dénuée de grâce; ce qui choqua ces dilettanti amoureux de la forme avant tout, ce furent les fautes de construction et les incorrections du style. Les rhéteurs et les pédagogues ricanèrent dédaigneusement et tournèrent le dos en haussant les épaules; la plèbe moqueuse siffla; saint Paul dut quitter la ville, et les Athéniens restèrent ce qu'ils sont encore : le peuple le plus bavard et le moins religieux du monde.

Le chemin descend à travers un petit vallon encaissé entre deux cimes rocheuses, ombragé de pins et de lentisques, et, à un de ces détours, nous perdons de vue la plaine d'Athènes. C'est dans ce repli de la montagne que se trouve le petit monastère de Daphné, construit par les Bénédictins de Cîteaux, autour d'une ancienne église byzantine, à l'époque où la quatrième croisade avait fait du Champenois Othon de la Roche un duc d'Athènes.

Comme tous les couvents du moyen âge, celui-ci est fortifié, et les bâtiments, les cours, les jardins, sont entourés d'une muraille crénelée de huit à dix mètres de hauteur; de distance en distance, des tours peu saillantes suffisaient pour protéger la courtine, et à l'intérieur un chemin de ronde, porté sur d

cades qui existent encore en partie, permettait de circuler tout le long des murailles pour la défense. La cour intérieure formait comme une grande ligne, et le narthex orné de trois arcs d'ogive, ajouté à l'église par les Francs, est surmonté de créneaux et de mâchicoulis d'où les Pères bénédictins pouvaient asperger d'huile bouillante le crâne des mécréants, et même celui des Catalans et autres bons catholiques qui ne se gênaient pas pour envahir et piller leur domaine.

Sur trois des côtés de cette cour s'élèvent les bâtiments d'habitation; au premier étage sont les cellules donnant sur une galerie de bois; en bas, sous de massives arcades de pierres, sont les cuisines, les magasins, les réfectoires et les dépendances de toutes sortes.

La plupart tombent en ruine, les autres servent de logement à quelques paysans et à des moutons. L'église est une des plus anciennes et des plus intéressantes de l'époque byzantine, et date probablement du sixième ou du septième siècle, à en juger par le type de construction. Sur un des côtés s'élève une tour carrée, construite par les Bénédictins, pour servir à la fois de clocher et de poste d'observation.

L'intérieur de l'église offre un spécimen curieux des mosaïques qui ornaient les églises byzantines de cette époque, et qui sont d'autant plus rares que l'insouciance des Grecs a laissé se dégrader celles qui avaient échappé au zèle iconoclaste des Turcs. Elles n'ont d'ailleurs été que trop détériorées; l'humidité a décomposé le mortier de la voûte et en détache parfois de larges plaques qui viennent se briser sur le sol; les balles turques ont balafré bien des têtes pendant que le monastère, converti en poste militaire, subissait tous les hasards de la guerre de l'indépendance; enfin les feux des bergers, et, depuis que le culte orthodoxe y a été rétabli, les cierges des *papas*, ont enfumé les voûtes et altéré les couleurs dans bien des parties. En haut de la coupole, une gigantesque tête de Christ sur *fond d'or* est encore intacte. A la naissance de la coupole sont

les douze Apôtres, avec des légendes bibliques ; au-dessous, entre les baies qui éclairent la voûte, les Prophètes ; dans les pendentifs, l'Annonciation, la Nativité, le Baptême et la Transfiguration.

On connaît la raideur et l'incorrection des mosaïques byzantines ; mais quand les rayons du soir ne les éclairent plus que d'un demi-jour mystérieux et en atténuent l'imperfection, on ne peut s'empêcher de trouver que cet art figé, ces grandes figures hiératiques sur fond d'or, ne manquent pas d'une certaine majesté imposante, et que l'impression devait en être profonde sur des esprits chez lesquels la critique esthétique ne venait pas se mêler au sentiment religieux.

Les couvents fondés par nos ancêtres, pendant l'occupation de la Grèce, n'ont malheureusement pas laissé de cartulaires, et les chroniques ne parlent guère de leur histoire. On eût aimé cependant à suivre, dans leur existence, ces moines qui avaient abandonné une belle abbaye de Bourgogne pour venir dans ce lointain pays catéchiser les schismatiques et apporter à l'épée des chevaliers croisés le concours de la parole ; mais nombre de ces chevaliers avaient échangé la croix blanche pour une couronne, et l'intérêt politique leur dictait envers leurs nouveaux sujets une tolérance qui ne convenait pas à l'ardeur de prosélytisme des Bénédictins.

Innocent III, ce grand pape qui n'avait pas approuvé l'expropriation violente de l'empire d'Orient, eut pour premier soin de recommander aux conquérants et aux religieux qui les accompagnaient une mansuétude et une modération qui seules pouvaient ramener les peuples vaincus dans le giron de l'Église romaine. Il existe de lui plusieurs lettres admirables aux abbés de la principauté de Morée et du duché d'Athènes, qui prouvent que son insistance et son autorité ne suffisaient pas toujours à arrêter le zèle du clergé latin. Le meilleur accord ne régnait pas entre les Bénédictins de Daphné et leur duc, et plus d'une fois il fallut recourir à l'intervention du souverain pontife pour réta-

la bonne harmonie et régler les rapports entre l'autorité civile, qui réclamait les droits du suzerain, et les ordres religieux, qui prétendaient à une immunité et une indépendance absolues. Dans cette lutte, qui n'est qu'un des petits détails de l'histoire du moyen âge, se révèlent la noblesse et la hauteur de vues des huit ou dix grands papes qui traitèrent alors les affaires de l'Europe, dont ils étaient les arbitres.

L'abbaye de Daphné était le Saint-Denis des ducs français d'Athènes, et dans un petit caveau situé sous le narthex de l'église, on a retrouvé plusieurs de leurs tombes, lourds cercueils de pierre sans inscriptions ni ornements. Un seul porte sur une de ses faces, et sculptées en relief, les armes de Guy II de la Roche, troisième duc d'Athènes : deux serpents à collier surmontés de deux fleurs de lis. Guy II se conduisit en bon seigneur, dit la chronique, se fit aimer de tous, et s'acquit une brillante renommée dans tous les royaumes. On aime à retrouver dans ces parages éloignés ces souvenirs de notre patrie, souvenirs trop dédaignés jusqu'ici. La Grèce, comme tout l'Orient, en est pleine.

En quittant Daphné, l'on suit une pente rapide jusqu'au bord du golfe d'Éleusis ; la route descend à droite entre les pentes de calcaire gris du mont Icare, et à gauche entre les rochers escarpés du Corydalle, couverts d'une végétation courte, mais robuste.

Sur le bord du golfe, la route a été creusée dans le roc, et les murs de soutènement baignent leur pied dans la mer. La vue de cette vaste baie circulaire, calme et silencieuse, entourée de toutes parts de hautes montagnes, est vraiment admirable. La ligne si fine et si pittoresque des cimes se découpe sur un ciel éblouissant et se reflète dans un océan d'azur. En face, les roches fauves de l'île de Salamine tombent à pic dans le golfe ; à droite, les flancs profondément fouillés du Parnès et du Cithéron s'estompent dans des tons gris chauds et lumineux ; à leur *pied* s'allonge la plaine sacrée de Cérès, brûlée de soleil, sépa-

Monastère de Daphné. (Page 56.)

rée de la mer bleue et immobile par une étroite plage toute brillante de petits galets de marbre blanc et rose. Cette plage, décrivant une courbe gracieuse, conduit jusqu'à Éleusis, dont les maisons blanches brillent de l'autre côté du golfe. Les hautes cimes des monts Géraniens forment le fond du tableau du côté de Mégare.

Nous longeons deux grands étangs, endigués de pierres, entretenus par des sources d'eau salée, et nous traversons cette plaine de Thria, devenue si fertile après que Cérès eut enseigné l'agriculture à Triptolème. Elle est bien déchue aujourd'hui. L'incurie des habitants a laissé se combler les fossés d'écoulement, et les eaux ont envahi les trois quarts de ces terres d'alluvion qui seraient encore si favorables à la production des plantes industrielles. Il y a là une source de richesses pour ces Albanais insouciants et mal vêtus, que nous voyons vendanger quelques carrés de vignes sur le bord des marécages. On a bien défriché quelques landes, mais aucun travail n'a été fait ni même seulement projeté pour conquérir cette plaine sur la fièvre et l'inondation. La commune est trop pauvre et le gouvernement trop négligent.

Les paysans que nous croisons sont de haute taille : ils ont le nez long et légèrement camard, le front fuyant, les yeux petits, la figure osseuse. Les femmes sont grandes et robustes, mais peu agréables, malgré leurs yeux bleus et leurs cheveux blonds. Ce sont des Albanais d'Élefsina, village misérable que nous longeons sans le traverser et qui est construit sur l'emplacement de l'antique Éleusis, à l'extrémité d'une colline pierreuse sur le bord de la mer. Du fameux temple de Cérès il ne reste que quelques soubassements masqués par des masures; les débris des propylées, d'époque romaine, gisent pêle-mêle au fond des excavations pratiquées par notre compatriote Lenormant. Quant à la tour carrée qui domine le village, elle date du moyen âge et n'était qu'un poste fortifié destiné à surveiller d'un côté la mer, de l'autre les défilés du Cithéron.

C'est à Éleusis que se rendait la procession des Panathénées,

et c'est là qu'avait lieu la célébration des fameux mystères dans lesquels s'associaient le vieux naturalisme des Pélasges et le culte des dieux et déesses de l'Olympe hellénique. Malgré les demi-confidences d'Apollodore et de Diodore de Sicile, la signification de ces fêtes reste encore confuse pour nous; j'ai, pour ma part, peine à croire que dans ces cérémonies étranges s'enseignât la pure doctrine de l'immortalité de l'âme et de l'unité de Dieu. Toujours est-il que Socrate et Diogène, deux sages de caractère différent, refusèrent de se faire initier aux mystères éleusiniens. Socrate paya de sa vie ce dédain pour les superstitions dont vivaient les hiérophantes du temple de Cérès.

Après Éleusis, la route quitte la mer, tourne à droite vers le nord et traverse le village de Mandra, habité par une colonie albanaise. Les femmes se cachent le visage à notre approche. Les hommes, réunis devant l'unique café de la localité, nous regardent d'un air tant soit peu farouche. Leur front fuyant, leurs tempes saillantes, leurs moustaches blondes, rudes, droites et taillées comme celles des Tartares, leurs cheveux rasés, sauf par derrière où ils tombent en longues mèches, tout en eux me rappelle le type des Bulgares, qui sont pourtant des Slaves, ou, pour mieux dire, des Huns slavisés. Du reste, quand on voyage en Orient, à chaque pas se présente un problème ethnographique, source de querelles savantes et de susceptibilités nationales. Les Grecs veulent absolument être du même sang que les Hellènes du temps de Thémistocle. Il faut pourtant qu'ils se persuadent qu'à l'exception du Magne et de quelques îles, la Grèce est peuplée par une race nouvelle résultant d'un croisement avec des tribus du Nord, et surtout avec des Albanais ou Skipetars. Ces Albanais ont apporté avec eux des instincts nouveaux, des mœurs particulières, ont imposé à la race hellénique, en se mêlant avec elle, leur organisation physique, les traits de leur physionomie et leur vigueur morale. Il faut donc dépouiller l'illusion classique et apprendre à aimer la cause grecque autrement que pour le souvenir des ancêtres.

Ces Albanais de Mandra sont irascibles et d'humeur peu sociable; leur réputation de bravoure et de mauvais caractère les a toujours fait respecter par les bandes de brigands qui parcourent le pays. Ils n'ont jamais voulu avoir avec elles aucune fraternité, bien qu'eux-mêmes aient été plus d'une fois entraînés, par l'esprit d'insubordination et d'indépendance, à gagner la montagne le fusil sur l'épaule. Du reste, ils n'entendent pas un mot de grec et répondent brusquement à toutes nos questions. En dépassant les dernières maisons du village, nous pûmes constater par nous-mêmes l'hostilité de la population contre tout ce qui est étranger, car des enfants attroupés nous envoyèrent une grêle de pierres qui n'atteignirent fort heureusement que la voiture. Cette attaque parut beaucoup amuser les oisifs de la localité.

Nous sommes au pied même du Cithéron, de poétique mémoire, et la route s'élève peu à peu par une gorge boisée. Des pins tordus, des plantes épineuses à feuilles courtes et dures, couvrent les rapides flancs de la montagne, poussant à travers les interstices des rochers de calcaire gris qui affleurent partout. Nulle part on ne voit de terre végétale, nulle part on ne voit d'eau, on n'entend de chant d'oiseau : c'est une solitude morne et triste. Les seuls êtres animés que nous apercevons sont un petit lézard vert-émeraude à queue brune et un oiseau de proie qui plane immobile. En nous retournant, nous distinguons encore, déjà loin, et derrière plusieurs plans de montagnes, les sommets de l'Hymette et du Pentélique.

Au bout de plusieurs heures, employées, toujours au grand galop de nos quatre chevaux maigres, à monter et à descendre les replis tortueux de ces montagnes, nous nous arrêtons, pour déjeuner, à un kani (auberge) isolé, appelé Pirnari, et battu par un vent furieux. Les eaux de ce bassin forment le Céphise éleusinien et descendent jusqu'à la mer par une étroite vallée que nous voyons s'abaisser à notre droite.

Après avoir franchi un petit hameau et dépassé un grand pan

de muraille hellénique, près d'un poste de gendarmerie, la route pénètre, entre de grands rochers à pic, dans une gorge sauvage dominée par les ruines imposantes de la forteresse hellénique d'Éleuthères, qui défendait le passage contre toute incursion des Béotiens. Sept grandes tours carrées, en assez bon état de conservation, élèvent leurs assises au sommet d'un mamelon escarpé. Elles forment un ensemble pittoresque, surtout lorsqu'on se retourne après avoir contourné le mamelon et suivi, pendant quelques instants, les nombreux zigzags que décrit la route en passant plusieurs fois sur le lit desséché du torrent.

En quittant Éleuthères, nous commençâmes à gravir les pentes du Cithéron jusqu'au col, qui est la vraie frontière entre l'Attique et la Béotie. Les hauts plateaux de la montagne et la route elle-même étaient couverts de troupeaux de moutons; les bergers les rassemblaient pour les conduire dans leurs pâturages d'hiver, dans la presqu'île de l'Attique, et surtout aux environs de Vari, entre Athènes et le cap Sunium. En tête marchaient les femmes et les enfants, avec un petit âne maigre, portant une ou deux couvertures rayées, quelques provisions, et une marmite. Sur les flancs du troupeau s'avançaient, à travers les broussailles, les bergers et les chiens, véritables bêtes féroces qui couraient sur nous avec des aboiements furieux et mordaient les roues de la voiture, fort bien choisis, du reste, pour attaquer les loups qui hantent ces parages.

On va ainsi, marchant à petites étapes, s'arrêtant près des puits, faisant paître les troupeaux dans les landes odorantes qui couvrent le pays, et mettant quinze jours pour faire quinze lieues. Puis, au printemps, quand la chaleur devient accablante dans les plaines basses, que la terre durcit, que l'herbe se dessèche et jaunit, que l'eau baisse dans les puits, les bergers abandonnent la hutte de branchages pour remonter sur les hauteurs du Parnès et du Cithéron. Si ce système primitif, en usage dans tous les pays arriérés, est très funeste aux progrès de l'agriculture, il est, pour le voyageur, l'occasion de contempler plus d'un tableau

pittoresque; le spectacle que nous avions sous les yeux eût été une bonne fortune pour les Troyon, les Bonheur et autres animaliers experts. L'aspect de ces bergers nomades est très frappant. Leur stature élevée, leurs longs cheveux blonds-roux, leurs yeux fauves, leur visage maigre et allongé, leur nez mince et aquilin, leur expression sournoise et sauvage, leur air taciturne et silencieux; enfin leur costume de toile bise, souillé de poussière et fané par l'usage, tout en fait des êtres à part au milieu des populations grecques si loquaces et si colorées. Ils s'appellent *Vlaques*, et ont de singulières affinités avec les Roumains d'une part, et les Tsiganes ou Bohémiens de l'autre. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de les étudier de plus près en nous rapprochant de la frontière turque.

Plusieurs de ces bergers portaient sur leurs épaules une brebis blessée ou malade, à la façon du bon pasteur des fresques chrétiennes, et tous, après avoir fait ranger leurs bêtes de chaque côté de la route par un cri strident ou guttural, se retournaient lentement pour nous voir; les uns avaient un air d'indifférence ou de mépris, les autres le regard d'une panthère qui voit passer une proie devant les barreaux de sa cage. Un gamin de six ans à peine, aux cheveux ébouriffés, à moitié nu, nous ayant lancé une pierre, un de nos compagnons sauta brusquement hors de la voiture, l'empoigna par le bras, et nous le ramena en faisant mine de le châtier. Jamais je n'oublierai l'expression de fureur impuissante qui crispait son petit visage brun comme du cuir de Cordoue et les éclairs que nous lançaient ses grands yeux noirs veinés de fauve. Il grinçait des dents comme un jeune chat sauvage qu'on tient suspendu par la peau du cou; et lorsqu'on le lâcha, il se retourna, cracha trois fois avec rage de notre côté, nous jeta quelques maléfices dans une langue étrange et rauque, et se sauva aussi vite que le lui permettaient ses petites jambes.

Cette plaisanterie aurait pu avoir des suites fâcheuses pour nous, car déjà huit ou dix bergers s'étaient réunis sur un rocher et nous regardaient d'un air menaçant. Leurs longs

fusils, leur réputation de tireurs habiles, inspirèrent à notre cocher des réflexions qui se traduisirent par un redoublement de vitesse, et en moins d'une demi-heure nous atteignîmes le col du Cithéron, d'où l'on domine la Béotie tout entière.

Nous n'avions plus rien à craindre de nos bergers, et nous pûmes admirer à notre aise l'immense et merveilleux panorama qui se déroulait devant nous.

A nos pieds s'étend la vaste plaine de Thèbes, inondée de lumière, et les champs de bataille de Platée et de Leuctres, d'où s'élèvent des trombes de poussière. A notre gauche, les cimes dentelées de l'Hélicon et du Parnasse éblouissants de neige; à droite, le cône blanc de l'Ida et les montagnes de l'île d'Eubée; devant nous, et perdus derrière les brumes qui s'élèvent du lac Copaïs, les pics de l'Œta et du Saromata. Les horizons sont voilés, la lumière est plus blonde, et les plans successifs des montagnes s'estompent dans une vapeur douce et lumineuse; derrière nous, du côté de l'Attique, le ciel est d'une pureté implacable, d'un bleu immuable : les lignes se découpent avec netteté et précision, sans dureté, mais aussi sans ce moelleux, ce vague, qui donnent tant de charme à ce panorama de la Béotie. Cette différence si sensible ne se fait-elle pas sentir aussi dans la nature des esprits et ses diverses manifestations? Et, sans tomber dans les exagérations des physiologistes qui font du génie humain une question de météorologie et de géographie, n'est-il pas permis d'attribuer à ces climats si différents une influence considérable sur les facultés des deux peuples séparés par les massifs du Cithéron et du Parnès?

A Athènes, les esprits sont secs et clairs comme le ciel, nets et simples comme les horizons, vifs et nerveux comme l'atmosphère. Les arts, la littérature, participent de ce caractère du sol et des intelligences. En Béotie, l'atmosphère plus lourde, plus chargée de vapeurs, le ciel souvent nuageux, la monotonie de cette grande plaine isolée de la mer de tous côtés et entourée de hautes montagnes souvent éclairées, à travers un voile trans-

parent, d'une lumière changeante et mystérieuse, devaient et doivent encore modifier le tempérament et l'humeur de ceux qui y vivent. Les Athéniens, qui ont toujours trouvé ridicule tout ce qui n'était pas d'Athènes, firent à leurs voisins une réputation de balourdise qui s'est propagée jusque sur nos théâtres modernes : c'est de la pure calomnie. Si les Béotiens avaient moins de finesse, ils avaient plus de simplicité; ils étaient moins vifs, mais plus honnêtes; et s'ils n'ont pas connu les raffinements de la civilisation athénienne, ils ont eu eux aussi cependant le sentiment des beautés de l'art et de la littérature et la passion de la gloire militaire. N'oublions pas que Pindare, Hésiode, Corinne, Épaminondas, Pélopidas, Plutarque, étaient de purs Béotiens.

Pour descendre dans la plaine, la route, habilement tracée mais un peu effrayante par son étroitesse, trace de longs zig-zags sur le flanc aride du Cithéron. Notre attelage de haridelles attelées de cordes usées se précipite à fond de train sur cette pente rapide, manque vingt fois de nous verser aux tournants trop courts de la route, et ne s'arrête qu'en bas, suant et soufflant. Une des roues de la voiture était faussée et les traits des chevaux de volée cassés; mais la vanité de notre automédon était satisfaite : lui et Périclès, notre guide, paraissaient ravis de cette descente folle où nous aurions pu nous rompre les os.

Nous voulons profiter des dernières heures de la journée pour aller visiter Platée. Il nous faut une heure pour y arriver et deux heures ensuite pour gagner Thèbes à cheval. Malgré la mauvaise volonté des habitants, notre drogman parvient à se procurer les bêtes nécessaires dans un village albanais voisin. Commodément installés sur des bâts couverts de tapis, nous nous acheminons, par un sentier pierreux, vers le champ de bataille où mille Grecs mirent en déroute trois cent mille Perses. Au milieu de toutes ces querelles des Grecs entre eux, querelles que la vanité ou le génie des historiens a rendues pourtant si célèbres, ces guerres Médiques ressortent d'un vif et réel éclat.

La résistance héroïque opposée par ce petit peuple à l'invasion de la barbarie, le caractère élevé de la lutte, le sentiment où l'on est que le triomphe des Asiatiques eût étouffé dans son germe cette civilisation qui a tant aidé à la nôtre, tout cela provoque un intérêt et une sympathie que n'inspirent en aucune façon les rivalités déloyales dont est remplie l'histoire grecque.

Près du petit village de Kokla, au pied du Cithéron dont nous apercevons les trois cimes chauves, on voit les restes d'une citadelle construite en gros blocs de forme polygonale ou triangulaire, et flanquée de tours carrées dont il ne subsiste que trois ou quatre assises. A cent mètres de là, de grands sarcophages de pierre sans aucune ornementation sont épars sur la pente de la colline, au-dessus d'une fontaine antique. Périclès les salue avec orgueil du nom de tombes des héros; mais rien ne prouve qu'ils aient le moindre rapport avec l'époque des guerres Médiques.

En quittant Platée, nous traversons une grande plaine inculte crevassée par la chaleur, sans un arbre à l'horizon, et d'un aspect mélancolique. En hiver et au printemps, cette plaine se transforme en marécages, et l'on enfonce dans une terre grasse, noirâtre, détrempée par les pluies et les ruisseaux qui s'écoulent trop lentement. C'est pourtant un sol riche; quelques travaux faciles et peu coûteux d'assainissement pourraient rendre des milliers d'hectares à la culture, et transformer ces landes stériles en champs de blé ou de cotonniers, et en pâturages où de beaux troupeaux de bœufs remplaceraient les quelques animaux maigres que l'on voit de loin paissant des plantes coriaces et des tiges desséchées.

Est-ce insouciance, crainte des tremblements de terre qui ont souvent secoué la Béotie? Je ne sais; toujours est-il qu'il y a là, comme dans bien d'autres parties de la Grèce, une source de richesse abandonnée.

Au détour d'une colline rougeâtre, nous apercevons tout à coup deux ou trois cents maisons sur un petit plateau de cin-

quante mètres environ, isolé de tous côtés des hauteurs voisines : c'est la ville de Thèbes, où nous faisons bientôt notre entrée, en longeant un aqueduc datant du moyen âge, qui amène l'eau d'une source voisine.

Thèbes ne se compose que d'une seule rue assez large, bordée de petites maisons étroites à un étage, dont le rez-de-chaussée, qu'occupent des boutiques, est abrité par un large auvent de planches porté sur des piliers de bois à peine équarris. Les auvents se continuent sans interruption et forment, de chaque côte de la rue, une sorte de galerie couverte qui sert de refuge et de promenade aux habitants pendant les jours de pluie, fréquents dans ces parages. Beaucoup de maisons, disloquées, effondrées par le dernier tremblement de terre, n'ont pas été réparées et rappellent l'aspect d'une ville au lendemain d'un siège.

Il y a foule aujourd'hui dans les rues, car c'est la veille d'un des cent quatre-vingts jours fériés du calendrier orthodoxe. L'affluence des paysans des environs nous fait redouter la nuit que nous aurions à passer dans le kani, d'où s'échappe une odeur rance et fétide qui nous soulève le cœur; mais, grâce à la protection du démarque (maire), nous trouvons un logement chez un des habitants de la ville.

Toute la nuit, un vent furieux secoua notre maison, qui semblait près de se disloquer et oscillait comme pendant un tremblement de terre. Dans les diverses rues de la ville, des centaines d'agneaux bêlaient sur tous les tons d'une façon lamentable. Les troupeaux parqués dans la ville, presque sous nos fenêtres, s'agitaient et répondaient à cet appel désespéré, qui leur semblait venir de leurs montagnes. Parfois l'intimation brusque et rauque d'un berger dominait tout ce bruit, qui cessait un instant pour recommencer au bout de cinq minutes.

IV

Fête inattendue. — Tableau ethnographique. — Action absorbante de la race et de la civilisation hellènes. — Albanaises et Thébaines. — Pèlerinage au sanctuaire de saint Luc. — Ruines de la Cadmée. — Les tremblements de terre. — Départ de Thèbes. — Paysage béotien. — Les figurines de Tanagra. — Marche de nuit et arrivée à Chalcis. — Arrivée à Achmed-Aga. — Le domaine de M. Noël. — Malveillance et inertie des Grecs. — Mauvais systèmes de culture. — Admirables forêts. — Ravages volontaires par l'incendie.

Nous étions arrivés à Thèbes le dernier jour d'un des quatre carêmes que les Grecs observent si rigoureusement chaque année : c'était le carême de la Vierge, je crois; toujours est-il que, las de jeûner depuis quarante jours et de se nourrir d'olives âcres et salées, de caviar, d'herbes dures et insipides, les Thébains s'apprêtaient avec volupté à fêter, le lendemain matin, par un vrai festin de palikare, le retour à la vie ordinaire. Pour cette circonstance, chaque famille achète un agneau, qu'elle égorge et fait rôtir dans sa cour ou dans la rue, si l'immeuble ne se prête pas à la pieuse cérémonie. Depuis quelques jours, les bergers vlaques du Parnès et de l'Hélicon étaient descendus de leurs montagnes, poussant devant eux plus d'un millier de moutons destinés à être sacrifiés; et dès la veille nous avions pu voir les citadins faire choix des bêtes qui leur paraissaient les plus succulentes.

La fatigue avait fini par triompher du bruit, de la bourrasque, des bêlements des troupeaux, et de ces longues files d'insectes *qui* descendaient le long des murs de notre chambre, cherchant,

comme le dragon de l'Apocalypse, quelqu'un à dévorer. Nous dormions donc d'un sommeil agité lorsque, à quatre heures du matin, bien avant le lever du soleil, nous fûmes réveillés en sursaut par des coups de fusil répétés, suivis d'une longue et sourde rumeur.

Les Grecs aiment à faire parler la poudre en toute occasion, comme de vrais Bédouins du désert. Enfant qu'on baptise, jeune fille qu'on marie ou mort qu'on porte en terre, candidat qu'on assomme ou député qu'on acclame, joie ou tristesse, haine ou prière, tout se traduit par une fusillade des mieux nourries, qui n'est que trop souvent l'occasion de meurtres prémédités ou involontaires. La rue principale était remplie d'une foule compacte et pittoresque. Tous les habitants de Thèbes et des campagnes environnantes étaient là, tenant chacun un cierge allumé et suivant dévotement le clergé dont les chants nasillards dominaient les psalmodies sourdes et bourdonnantes des assistants. Des coups de feu, accompagnés de cris sauvages, rompaient bizarrement la monotonie de ces litanies, pendant que les cloches de l'église sonnaient à toute volée.

L'affluence extraordinaire qu'avait attirée cette cérémonie était pour nous une excellente occasion d'étudier les types de toute cette population. Aussi, dès que le jour se lève, allons-nous nous mêler aux groupes bruyants et joyeux qui, dans les rues, sur les places, sur les collines voisines, surveillent la cuisson des rôtis, dont l'arome remplit l'atmosphère. Nous trouvons là des représentants de toutes les races qui entourent la race hellénique et sont venues se fondre en elle.

Ce beau garçon, dont le haut bonnet rouge est serré par un mouchoir bleu et dont la longue fustanelle disparaît presque sous une vaste houppelande en laine blanche à longs poils, c'est un Albanais. Sa figure est énergique, son regard fier et provocateur; une haute taille, un front élevé et droit, un nez aquilin, une bouche fine qu'ombragent de grandes moustaches relevées, révèlent en lui le sang des Épirotes. Ce vieux paysan assis si-

et c'est là qu'avait lieu la célébration des fameux mystères dans lesquels s'associaient le vieux naturalisme des Pélasges et le culte des dieux et déesses de l'Olympe hellénique. Malgré les demi-confidences d'Apollodore et de Diodore de Sicile, la signification de ces fêtes reste encore confuse pour nous; j'ai, pour ma part, peine à croire que dans ces cérémonies étranges s'enseignât la pure doctrine de l'immortalité de l'âme et de l'unité de Dieu. Toujours est-il que Socrate et Diogène, deux sages de caractère différent, refusèrent de se faire initier aux mystères éleusiniens. Socrate paya de sa vie ce dédain pour les superstitions dont vivaient les hiérophantes du temple de Cérès.

Après Éleusis, la route quitte la mer, tourne à droite vers le nord et traverse le village de Mandra, habité par une colonie albanaise. Les femmes se cachent le visage à notre approche. Les hommes, réunis devant l'unique café de la localité, nous regardent d'un air tant soit peu farouche. Leur front fuyant, leurs tempes saillantes, leurs moustaches blondes, rudes, droites et taillées comme celles des Tartares, leurs cheveux rasés, sauf par derrière où ils tombent en longues mèches, tout en eux me rappelle le type des Bulgares, qui sont pourtant des Slaves, ou, pour mieux dire, des Huns slavisés. Du reste, quand on voyage en Orient, à chaque pas se présente un problème ethnographique, source de querelles savantes et de susceptibilités nationales. Les Grecs veulent absolument être du même sang que les Hellènes du temps de Thémistocle. Il faut pourtant qu'ils se persuadent qu'à l'exception du Magne et de quelques îles, la Grèce est peuplée par une race nouvelle résultant d'un croisement avec des tribus du Nord, et surtout avec des Albanais ou Skipetars. Ces Albanais ont apporté avec eux des instincts nouveaux, des mœurs particulières, ont imposé à la race hellénique, en se mêlant avec elle, leur organisation physique, les traits de leur physionomie et leur vigueur morale. Il faut donc dépouiller l'illusion classique et apprendre à aimer la cause grecque autrement que pour le souvenir des ancêtres.

Ces Albanais de Mandra sont irascibles et d'humeur peu sociable; leur réputation de bravoure et de mauvais caractère les a toujours fait respecter par les bandes de brigands qui parcourent le pays. Ils n'ont jamais voulu avoir avec elles aucune fraternité, bien qu'eux-mêmes aient été plus d'une fois entraînés, par l'esprit d'insubordination et d'indépendance, à gagner la montagne le fusil sur l'épaule. Du reste, ils n'entendent pas un mot de grec et répondent brusquement à toutes nos questions. En dépassant les dernières maisons du village, nous pûmes constater par nous-mêmes l'hostilité de la population contre tout ce qui est étranger, car des enfants attroupés nous envoyèrent une grêle de pierres qui n'atteignirent fort heureusement que la voiture. Cette attaque parut beaucoup amuser les oisifs de la localité.

Nous sommes au pied même du Cithéron, de poétique mémoire, et la route s'élève peu à peu par une gorge boisée. Des pins tordus, des plantes épineuses à feuilles courtes et dures, couvrent les rapides flancs de la montagne, poussant à travers les interstices des rochers de calcaire gris qui affleurent partout. Nulle part on ne voit de terre végétale, nulle part on ne voit d'eau, on n'entend de chant d'oiseau : c'est une solitude morne et triste. Les seuls êtres animés que nous apercevons sont un petit lézard vert-émeraude à queue brune et un oiseau de proie qui plane immobile. En nous retournant, nous distinguons encore, déjà loin, et derrière plusieurs plans de montagnes, les sommets de l'Hymette et du Pentélique.

Au bout de plusieurs heures, employées, toujours au grand galop de nos quatre chevaux maigres, à monter et à descendre les replis tortueux de ces montagnes, nous nous arrêtons, pour déjeuner, à un kani (auberge) isolé, appelé Pirnari, et battu par un vent furieux. Les eaux de ce bassin forment le Céphise éleusinien et descendent jusqu'à la mer par une étroite vallée que nous voyons s'abaisser à notre droite.

Après avoir franchi un petit hameau et dépassé un grand pan

de muraille hellénique, près d'un poste de gendarmerie, la route pénètre, entre de grands rochers à pic, dans une gorge sauvage dominée par les ruines imposantes de la forteresse hellénique d'Éleuthères, qui défendait le passage contre toute incursion des Béotiens. Sept grandes tours carrées, en assez bon état de conservation, élèvent leurs assises au sommet d'un mamelon escarpé. Elles forment un ensemble pittoresque, surtout lorsqu'on se retourne après avoir contourné le mamelon et suivi, pendant quelques instants, les nombreux zigzags que décrit la route en passant plusieurs fois sur le lit desséché du torrent.

En quittant Éleuthères, nous commençâmes à gravir les pentes du Cithéron jusqu'au col, qui est la vraie frontière entre l'Attique et la Béotie. Les hauts plateaux de la montagne et la route elle-même étaient couverts de troupeaux de moutons; les bergers les rassemblaient pour les conduire dans leurs pâturages d'hiver, dans la presqu'île de l'Attique, et surtout aux environs de Vari, entre Athènes et le cap Sunium. En tête marchaient les femmes et les enfants, avec un petit âne maigre, portant une ou deux couvertures rayées, quelques provisions, et une marmite. Sur les flancs du troupeau s'avançaient, à travers les broussailles, les bergers et les chiens, véritables bêtes féroces qui couraient sur nous avec des aboiements furieux et mordaient les roues de la voiture, fort bien choisis, du reste, pour attaquer les loups qui hantent ces parages.

On va ainsi, marchant à petites étapes, s'arrêtant près des puits, faisant paître les troupeaux dans les landes odorantes qui couvrent le pays, et mettant quinze jours pour faire quinze lieues. Puis, au printemps, quand la chaleur devient accablante dans les plaines basses, que la terre durcit, que l'herbe se dessèche et jaunit, que l'eau baisse dans les puits, les bergers abandonnent la hutte de branchages pour remonter sur les hauteurs du Parnès et du Cithéron. Si ce système primitif, en usage dans tous les pays arriérés, est très funeste aux progrès de l'agriculture, il *est,* pour le voyageur, l'occasion de contempler plus d'un tableau

pittoresque; le spectacle que nous avions sous les yeux eût été une bonne fortune pour les Troyon, les Bonheur et autres animaliers experts. L'aspect de ces bergers nomades est très frappant. Leur stature élevée, leurs longs cheveux blonds-roux, leurs yeux fauves, leur visage maigre et allongé, leur nez mince et aquilin, leur expression sournoise et sauvage, leur air taciturne et silencieux; enfin leur costume de toile bise, souillé de poussière et fané par l'usage, tout en fait des êtres à part au milieu des populations grecques si loquaces et si colorées. Ils s'appellent *Vlaques*, et ont de singulières affinités avec les Roumains d'une part, et les Tsiganes ou Bohémiens de l'autre. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de les étudier de plus près en nous rapprochant de la frontière turque.

Plusieurs de ces bergers portaient sur leurs épaules une brebis blessée ou malade, à la façon du bon pasteur des fresques chrétiennes, et tous, après avoir fait ranger leurs bêtes de chaque côté de la route par un cri strident ou guttural, se retournaient lentement pour nous voir; les uns avaient un air d'indifférence ou de mépris, les autres le regard d'une panthère qui voit passer une proie devant les barreaux de sa cage. Un gamin de six ans à peine, aux cheveux ébouriffés, à moitié nu, nous ayant lancé une pierre, un de nos compagnons sauta brusquement hors de la voiture, l'empoigna par le bras, et nous le ramena en faisant mine de le châtier. Jamais je n'oublierai l'expression de fureur impuissante qui crispait son petit visage brun comme du cuir de Cordoue et les éclairs que nous lançaient ses grands yeux noirs veinés de fauve. Il grinçait des dents comme un jeune chat sauvage qu'on tient suspendu par la peau du cou; et lorsqu'on le lâcha, il se retourna, cracha trois fois avec rage de notre côté, nous jeta quelques maléfices dans une langue étrange et rauque, et se sauva aussi vite que le lui permettaient ses petites jambes.

Cette plaisanterie aurait pu avoir des suites fâcheuses pour nous, car déjà huit ou dix bergers s'étaient réunis sur un rocher et nous regardaient d'un air menaçant. Leurs longs

fusils, leur réputation de tireurs habiles, inspirèrent à notre cocher des réflexions qui se traduisirent par un redoublement de vitesse, et en moins d'une demi-heure nous atteignîmes le col du Cithéron, d'où l'on domine la Béotie tout entière.

Nous n'avions plus rien à craindre de nos bergers, et nous pûmes admirer à notre aise l'immense et merveilleux panorama qui se déroulait devant nous.

A nos pieds s'étend la vaste plaine de Thèbes, inondée de lumière, et les champs de bataille de Platée et de Leuctres, d'où s'élèvent des trombes de poussière. A notre gauche, les cimes dentelées de l'Hélicon et du Parnasse éblouissants de neige; à droite, le cône blanc de l'Ida et les montagnes de l'île d'Eubée; devant nous, et perdus derrière les brumes qui s'élèvent du lac Copaïs, les pics de l'Œta et du Saromata. Les horizons sont voilés, la lumière est plus blonde, et les plans successifs des montagnes s'estompent dans une vapeur douce et lumineuse; derrière nous, du côté de l'Attique, le ciel est d'une pureté implacable, d'un bleu immuable : les lignes se découpent avec netteté et précision, sans dureté, mais aussi sans ce moelleux, ce vague, qui donnent tant de charme à ce panorama de la Béotie. Cette différence si sensible ne se fait-elle pas sentir aussi dans la nature des esprits et ses diverses manifestations? Et, sans tomber dans les exagérations des physiologistes qui font du génie humain une question de météorologie et de géographie, n'est-il pas permis d'attribuer à ces climats si différents une influence considérable sur les facultés des deux peuples séparés par les massifs du Cithéron et du Parnès?

A Athènes, les esprits sont secs et clairs comme le ciel, nets et simples comme les horizons, vifs et nerveux comme l'atmosphère. Les arts, la littérature, participent de ce caractère du sol et des intelligences. En Béotie, l'atmosphère plus lourde, plus chargée de vapeurs, le ciel souvent nuageux, la monotonie de cette grande plaine isolée de la mer de tous côtés et entourée de hautes montagnes souvent éclairées, à travers un voile trans-

parent, d'une lumière changeante et mystérieuse, devaient et doivent encore modifier le tempérament et l'humeur de ceux qui y vivent. Les Athéniens, qui ont toujours trouvé ridicule tout ce qui n'était pas d'Athènes, firent à leurs voisins une réputation de balourdise qui s'est propagée jusque sur nos théâtres modernes : c'est de la pure calomnie. Si les Béotiens avaient moins de finesse, ils avaient plus de simplicité; ils étaient moins vifs, mais plus honnêtes; et s'ils n'ont pas connu les raffinements de la civilisation athénienne, ils ont eu eux aussi cependant le sentiment des beautés de l'art et de la littérature et la passion de la gloire militaire. N'oublions pas que Pindare, Hésiode, Corinne, Épaminondas, Pélopidas, Plutarque, étaient de purs Béotiens.

Pour descendre dans la plaine, la route, habilement tracée mais un peu effrayante par son étroitesse, trace de longs zig-zags sur le flanc aride du Cithéron. Notre attelage de haridelles attelées de cordes usées se précipite à fond de train sur cette pente rapide, manque vingt fois de nous verser aux tournants trop courts de la route, et ne s'arrête qu'en bas, suant et soufflant. Une des roues de la voiture était faussée et les traits des chevaux de volée cassés; mais la vanité de notre automédon était satisfaite : lui et Périclès, notre guide, paraissaient ravis de cette descente folle où nous aurions pu nous rompre les os.

Nous voulons profiter des dernières heures de la journée pour aller visiter Platée. Il nous faut une heure pour y arriver et deux heures ensuite pour gagner Thèbes à cheval. Malgré la mauvaise volonté des habitants, notre drogman parvient à se procurer les bêtes nécessaires dans un village albanais voisin. Commodément installés sur des bâts couverts de tapis, nous nous acheminons, par un sentier pierreux, vers le champ de bataille où mille Grecs mirent en déroute trois cent mille Perses. Au milieu de toutes ces querelles des Grecs entre eux, querelles que la vanité ou le génie des historiens a rendues pourtant si célèbres, ces guerres Médiques ressortent d'un vif et réel éclat.

La résistance héroïque opposée par ce petit peuple à l'invasion de la barbarie, le caractère élevé de la lutte, le sentiment où l'on est que le triomphe des Asiatiques eût étouffé dans son germe cette civilisation qui a tant aidé à la nôtre, tout cela provoque un intérêt et une sympathie que n'inspirent en aucune façon les rivalités déloyales dont est remplie l'histoire grecque.

Près du petit village de Kokla, au pied du Cithéron dont nous apercevons les trois cimes chauves, on voit les restes d'une citadelle construite en gros blocs de forme polygonale ou triangulaire, et flanquée de tours carrées dont il ne subsiste que trois ou quatre assises. A cent mètres de là, de grands sarcophages de pierre sans aucune ornementation sont épars sur la pente de la colline, au-dessus d'une fontaine antique. Périclès les salue avec orgueil du nom de tombes des héros; mais rien ne prouve qu'ils aient le moindre rapport avec l'époque des guerres Médiques.

En quittant Platée, nous traversons une grande plaine inculte crevassée par la chaleur, sans un arbre à l'horizon, et d'un aspect mélancolique. En hiver et au printemps, cette plaine se transforme en marécages, et l'on enfonce dans une terre grasse, noirâtre, détrempée par les pluies et les ruisseaux qui s'écoulent trop lentement. C'est pourtant un sol riche; quelques travaux faciles et peu coûteux d'assainissement pourraient rendre des milliers d'hectares à la culture, et transformer ces landes stériles en champs de blé ou de cotonniers, et en pâturages où de beaux troupeaux de bœufs remplaceraient les quelques animaux maigres que l'on voit de loin paissant des plantes coriaces et des tiges desséchées.

Est-ce insouciance, crainte des tremblements de terre qui ont souvent secoué la Béotie? Je ne sais; toujours est-il qu'il y a là, comme dans bien d'autres parties de la Grèce, une source de richesse abandonnée.

Au détour d'une colline rougeâtre, nous apercevons tout à coup deux ou trois cents maisons sur un petit plateau de cin-

quante mètres environ, isolé de tous côtés des hauteurs voisines : c'est la ville de Thèbes, où nous faisons bientôt notre entrée, en longeant un aqueduc datant du moyen âge, qui amène l'eau d'une source voisine.

Thèbes ne se compose que d'une seule rue assez large, bordée de petites maisons étroites à un étage, dont le rez-de-chaussée, qu'occupent des boutiques, est abrité par un large auvent de planches porté sur des piliers de bois à peine équarris. Les auvents se continuent sans interruption et forment, de chaque côte de la rue, une sorte de galerie couverte qui sert de refuge et de promenade aux habitants pendant les jours de pluie, fréquents dans ces parages. Beaucoup de maisons, disloquées, effondrées par le dernier tremblement de terre, n'ont pas été réparées et rappellent l'aspect d'une ville au lendemain d'un siège.

Il y a foule aujourd'hui dans les rues, car c'est la veille d'un des cent quatre-vingts jours fériés du calendrier orthodoxe. L'affluence des paysans des environs nous fait redouter la nuit que nous aurions à passer dans le kani, d'où s'échappe une odeur rance et fétide qui nous soulève le cœur; mais, grâce à la protection du démarque (maire), nous trouvons un logement chez un des habitants de la ville.

Toute la nuit, un vent furieux secoua notre maison, qui semblait près de se disloquer et oscillait comme pendant un tremblement de terre. Dans les diverses rues de la ville, des centaines d'agneaux bêlaient sur tous les tons d'une façon lamentable. Les troupeaux parqués dans la ville, presque sous nos fenêtres, s'agitaient et répondaient à cet appel désespéré, qui leur semblait venir de leurs montagnes. Parfois l'intimation brusque et rauque d'un berger dominait tout ce bruit, qui cessait un instant pour recommencer au bout de cinq minutes.

IV

Fête nocturne. — Tableau ethnographique. — Action absorbante de la race et de la civilisation helléniques. — Albanaises et Thébaines. — Pèlerinage au sanctuaire de saint Luc. — Ruines de la Cadmée. — Les tremblements de terre. — Départ de Thèbes. — Paysage béotien. — Les figuiers de Tanagra. — Marche de nuit et arrivée à Chalcis. — Arrivée à Achmet-Aga. — Le hammam de M. Noël. — Indolence et inertie des Grecs. — Mauvais systèmes de culture. — Admirables forêts. — Ravages volontaires par l'incendie.

Nous étions arrivés à Thèbes le dernier jour d'un des quatre carêmes que les Grecs observent si rigoureusement chaque année : c'était le carême de la Vierge, je crois ; toujours est-il que, las de jeûner depuis quarante jours et de se nourrir d'olives âcres et salées, de caviar, d'herbes dures et insipides, les Thébains s'apprêtaient avec volupté à fêter, le lendemain matin, par un vrai festin de palikare, le retour à la vie ordinaire. Pour cette circonstance, chaque famille achète un agneau, qu'elle égorge et fait rôtir dans sa cour ou dans la rue, si l'immeuble ne se prête pas à la pieuse cérémonie. Depuis quelques jours, les bergers slaques du Parnès et de l'Hélicon étaient descendus de leurs montagnes, poussant devant eux plus d'un millier de moutons destinés à être sacrifiés ; et dès la veille nous avions pu voir les citadins faire choix des bêtes qui leur paraissaient les plus succulentes.

La fatigue avait fini par triompher du bruit, de la bourrasque, des bêlements des troupeaux, et de ces longues files d'insectes qui descendaient le long des murs de notre chambre, cherchant,

comme le dragon de l'Apocalypse, quelqu'un à dévorer. Nous dormions donc d'un sommeil agité lorsque, à quatre heures du matin, bien avant le lever du soleil, nous fûmes réveillés en sursaut par des coups de fusil répétés, suivis d'une longue et sourde rumeur.

Les Grecs aiment à faire parler la poudre en toute occasion, comme de vrais Bédouins du désert. Enfant qu'on baptise, jeune fille qu'on marie ou mort qu'on porte en terre, candidat qu'on assomme ou député qu'on acclame, joie ou tristesse, haine ou prière, tout se traduit par une fusillade des mieux nourries, qui n'est que trop souvent l'occasion de meurtres prémédités ou involontaires. La rue principale était remplie d'une foule compacte et pittoresque. Tous les habitants de Thèbes et des campagnes environnantes étaient là, tenant chacun un cierge allumé et suivant dévotement le clergé dont les chants nasillards dominaient les psalmodies sourdes et bourdonnantes des assistants. Des coups de feu, accompagnés de cris sauvages, rompaient bizarrement la monotonie de ces litanies, pendant que les cloches de l'église sonnaient à toute volée.

L'affluence extraordinaire qu'avait attirée cette cérémonie était pour nous une excellente occasion d'étudier les types de toute cette population. Aussi, dès que le jour se lève, allons-nous nous mêler aux groupes bruyants et joyeux qui, dans les rues, sur les places, sur les collines voisines, surveillent la cuisson des rôtis, dont l'arome remplit l'atmosphère. Nous trouvons là des représentants de toutes les races qui entourent la race hellénique et sont venues se fondre en elle.

Ce beau garçon, dont le haut bonnet rouge est serré par un mouchoir bleu et dont la longue fustanelle disparaît presque sous une vaste houppelande en laine blanche à longs poils, c'est un Albanais. Sa figure est énergique, son regard fier et provocateur; une haute taille, un front élevé et droit, un nez aquilin, une bouche fine qu'ombragent de grandes moustaches relevées, révèlent en lui le sang des Épirotes. Ce vieux paysan assis si-

lencieusement, les coudes sur ses genoux et la tête dans ses mains, n'a-t-il pas du sang bulgare dans les veines?... Sa face carrée aux pommettes saillantes, sa mâchoire large, ses yeux gris, petits et bridés, non sans finesse, mais ne s'animant qu'à de longs intervalles, sa taille peu élevée et massive, tout dénote en lui un caractère plus propre aux travaux de la paix qu'aux aventures de la guerre ou du brigandage; une nature plus soumise et plus apathique, mais aussi plus réfléchie et plus calme. Il ne porte pas de fustanelle, mais seulement un vaste pantalon à la turque en épais et rude tissu de laine brune, une veste brune passepoilée de bleu foncé telle qu'en portent les Bulgares des bords de la Maritza, et un manteau de même couleur. Ces deux types si caractérisés et si différents se retrouvent dans toute la Grèce du nord. Le premier surtout est très répandu. Mais sur ces physionomies insignifiantes, souvent communes, dont pas une ne rappelle le type grec classique, n'est-il pas possible de retrouver la trace des invasions qui ont à plusieurs reprises inondé le sol hellénique? Cet œil bleu pâle ne vient-il pas du Nord? Cette tête blonde, qui semble celle d'un honnête marchand de Nuremberg, n'est-elle pas gothe ou franque?

C'est un curieux problème ethnographique que cette trituration de races qui se sont amalgamées pendant des siècles dans ce coin de l'Europe. Au Musée Varvaki, à Athènes, existe une collection de quarante ou cinquante bustes en marbre qui sont les portraits authentiques et fidèles des « recteurs de l'Université » à l'époque de Périclès. On est frappé, dès qu'on entre dans la salle, de la diversité de ces physionomies, dont on serait presque tenté de récuser l'authenticité, si le travail, et surtout les inscriptions qui décorent les socles, ne la mettaient hors de doute. On voit là des têtes qui sont barbares au premier chef, des chevelures crépues, des barbes incultes, des pommettes saillantes, des nez camards ou charnus, des crânes plats ou en pain de sucre, des mâchoires de Huns, des os frontaux de Visigoths. Il y a trois ou quatre de ces bustes qui

rappellent à s'y méprendre les personnages en terre cuite des tombeaux étrusques. A peine deux ou trois portent l'empreinte rudimentaire du type classique de la statuaire antique. Il y a donc eu un génie grec qui a tout dominé, tout assimilé, alors que la race et le type grec avaient disparu.

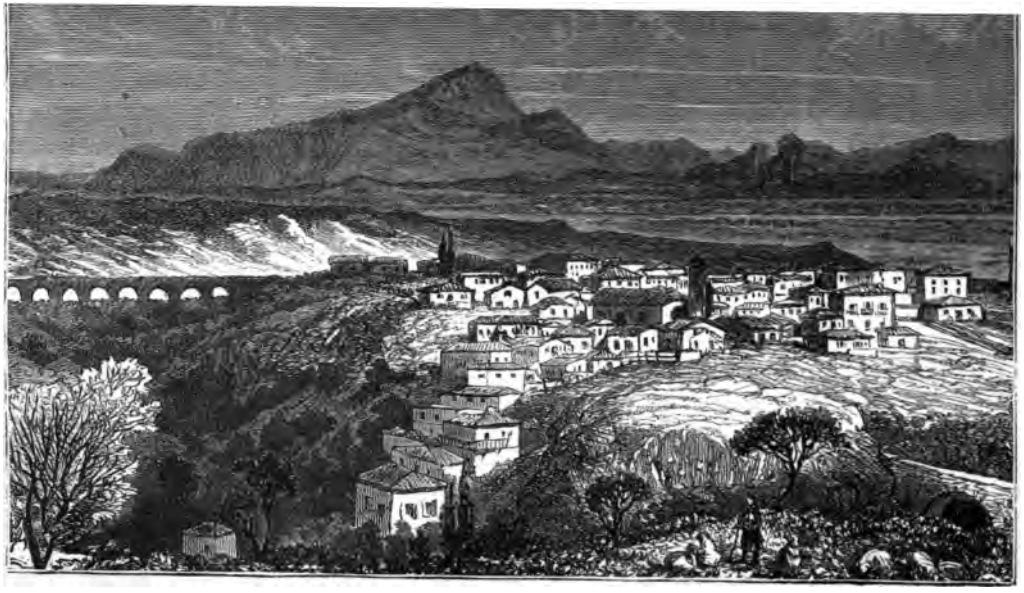
Mais ce n'est pas ici le lieu de faire une dissertation, et je retourne à mes moutons, qui rissolaient doucement au-dessus de grands feux de bois résineux.

L'animation était extrême; les outres de vin cuit avec des pommes de pin circulaient et déliaient les langues desséchées par quarante jours d'abstinence. La diversité des costumes donnait un caractère très pittoresque à cette foule.

Parmi les femmes, bien peu étaient jolies, et nulle ne justifiait les éloges qu'Anacréon, et bien d'autres avant et après lui, ont fait de la beauté des femmes de Béotie. Presque toutes celles que nous voyons là sont Albanaises, même celles de Vilia et des autres villages du Cithéron. D'une classe pauvre et misérable, elles n'ont rien de cette fraîcheur et de cet aimable embonpoint que donnait jadis aux Béotiennes l'atmosphère douce et humide de leur pays, et qui était un de leurs charmes les plus appréciés. Ces figures maigres, osseuses, hâlées et parcheminées, ces mâchoires carrées dont les lèvres se retroussent au moindre rictus, en laissant voir deux rangées de dents blanches, mais grandes et d'aspect carnassier, sont d'une race plus sauvage, plus rude et moins policée. On voit bien cependant quelques jeunes femmes dont la taille ondulée et gracieuse contraste avec la charpente brutale des matrones du Nord : leurs cheveux dorés et brillants rappellent la teinte ordinaire de la chevelure des Thébaines, vantée par Dicéarque, et dont nous trouvons la constatation dans ces fines et délicates statuettes en terre cuite, coloriées, que l'on exhume des tombeaux de Tanagra. Leurs grands yeux bleu pâle, comme ceux de Minerve aux *yeux pers*, leurs traits plus purs et plus réguliers, contrastent agréablement avec l'expression tant soit peu féroce des Albanaises.

Des groupes nombreux montent et descendent le long d'une colline au sommet de laquelle on voit une église ancienne. Nous les suivons, et nous nous trouvons au bout de quelques minutes à l'entrée d'un cimetière qui précède l'église. Ce sanctuaire, dédié à saint Luc, a été élevé, selon la tradition, sur l'emplacement de l'ancien temple d'Apollon Isménius. L'intérieur est encombré de débris de sculptures informes et de matériaux amenés là depuis plusieurs années pour des réparations auxquelles on ne travaille plus, et l'on n'y voit rien de curieux que quelques colonnes grossières. Les voûtes, légèrement ogivales, accusent une origine franque. De chaque côté de l'autel ont été déposés deux sarcophages de marbre blanc rongés par la mousse, ornés d'inscriptions récentes déjà publiées d'ailleurs, et de couronnes de feuillage grossièrement sculptées. La superstition populaire a fait de l'un d'eux le tombeau de saint Luc, et de pieux pèlerins, en grattant le marbre pour en emporter quelques miettes comme préservatif de la fièvre, ont fini par y pratiquer deux larges entailles. On me dit que les réparations de cette église doivent être payées par un évêque russe.

Du cimetière qui la précède, on jouit d'une vue intéressante et pittoresque. Au pied de la colline, un petit vallon où coule un ruisseau qui ne peut être que l'Isménus ; au delà, la ville de Thèbes, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Cadmée, sorte de péninsule entourée de tous côtés par des ravins escarpés, creusés par les eaux dans une terre rougeâtre, sauf du côté du sud, où un isthme étroit la rattache aux plateaux voisins. A droite, une grosse tour franque domine la pente rapide qui descend vers la plaine de l'Asopus ; à gauche, près de la porte d'Athènes, un aqueduc profile ses arcades ogivales sur le fond vaporeux des montagnes. Construit et entretenu soigneusement par les Turcs, pour amener dans la ville l'eau nécessaire aux bains et aux ablutions, il tombe peu à peu en ruine, grâce à l'insouciance et à l'imprévoyance des Grecs, qui sont loin d'avoir



Thèbes. — Vue prise du cimetière. (Page 70.)

pour l'eau le même amour que les musulmans. La maçonnerie, cimentée de terre rouge, se disjoint et s'effrite, et laisse échapper des filets d'eau que le vent chasse en bruine diaprée et étincelante. L'humidité entretient dans les crevasses qui se forment une végétation luxuriante, et les arches disparaissent presque sous des cascades de verdure.

Au delà de la ville et de la ceinture de jardins qui l'entoure, le désert recommence, grande plaine uniforme et brune, bornée par une splendide chaîne de montagnes : l'Hélicon, autrefois couvert de bois délicieux et sillonné de torrents, aujourd'hui dénudé et desséché, mais toujours beau comme ligne ; le rocher du Sphinx fendu comme par une épée gigantesque, puis le mont Parnasse couvert de neige.

Thèbes est renommée pour ses jardins et sa culture maraîchère. Ces petits enclos, divisés et labourés avec soin, produisent toutes sortes de légumes, et surtout des courges énormes et des melons délicieux qui pourraient presque rivaliser avec les fameux melons de Kassaba dans la province de Smyrne. La verdure des arbres fruitiers, entretenue par les petits ruisseaux qui sillonnent ces jardins, repose délicieusement la vue. On ne voit nulle part le feuillage terne et attristant de l'olivier, qui ne résisterait pas aux hivers déjà plus froids de la Béotie ; mais des mûriers, des figuiers, des grenadiers, des myrtes, bordent les sentiers qui circulent entre les jardins.

De l'autre côté du ravin profond qui nous sépare de la ville, on aperçoit çà et là quelques débris de murailles marquant probablement l'emplacement des vieux murs de la Cadmée ; ils ont servi de fondations aux maisons de la cité moderne.

Plus loin est une tour carrée, seul reste de l'ancien palais franc. Elle s'appelle la tour San-Omeri, en souvenir de Nicolas de Saint-Omer, chevalier français.

Au moment ou nous rentrons chez notre hôte pour déjeuner, Périclès vient, d'un air embarrassé, nous apprendre que les agoyates (loueurs de chevaux) lui ont ri au nez lorsqu'il a donné

l'ordre de charger les bêtes de somme et de se mettre en route, et qu'il sera impossible de décider un Grec à quitter Thèbes en ce jour de joyeuse fête. Nous soupçonnons fortement notre guide de n'avoir pas mis une grande insistance et de n'être pas fâché, lui aussi, de passer la soirée en compagnie des nombreux amis qu'il paraît avoir ici ; mais il faut se résigner et faire contre mauvaise fortune bon cœur. Si nous les avions forcés par autorité judiciaire à partir, il n'y a pas de mauvais tours qu'ils ne nous eussent joués en route pour se venger : sangles cassées subitement, selles qui tournent, bagages éparpillés sur la route, cheval qui se serait tout à coup mis à boiter. Le préfet, tout en nous offrant de faire prendre au collet nos agoyates par la gendarmerie, ne nous laissait pas d'illusions sur les inconvénients de toute espèce qui en résulteraient pour nous, et qui nous exposeraient à coucher à moitié route, à la belle étoile, dans des vallons sauvages et déserts ou derrière chaque buisson la fièvre se tient en embuscade. Nous accordons comme une faveur ce qui nous est imposé, ainsi que tout gouvernement soucieux de conserver son prestige doit savoir le faire à l'occasion, et nous remettons le départ au lendemain matin, au lever du soleil.

La journée fut longue ; notre promenade matinale avait satisfait notre curiosité, et Thèbes n'offre pas au touriste de grands attraits.

Le didaskal (maître d'école) insiste pour que nous visitions l'école *démotique* (de *demos*, commune), construite par le conseil municipal aux frais des contribuables. Ce n'est qu'un petit bâtiment contenant deux salles bien éclairées et aérées, garnies de bancs et décorées de cartes géographiques et de quelques gravures, avec le traditionnel tableau noir. L'une était l'école des filles, l'autre l'école des garçons. Dans cette dernière étaient réunis une trentaine de garçons, une plaque d'ardoise pendue à la ceinture, comme les jeunes élèves qu'une fresque de Pompéi représente allant au cours sous les ordres de leur pédagogue. Je

priai le maître de nous donner un échantillon du savoir de ses élèves en lecture et en histoire. La lecture se fit avec la monotonie habituelle aux écoles grecques. Quant à l'histoire, c'était une sorte d'abrégé par demandes et par réponses traduit d'un ouvrage anglais et que j'ai retrouvé dans la plupart des écoles du royaume. Le maître, désignant par son nom un élève, lui posait une question, et celui-ci bredouillait la réponse le plus vite possible, à perdre haleine, ne comprenant évidemment pas la moitié de ce qu'il disait. Ce n'est autre chose que l'enseignement mutuel avec tous ses inconvénients.

Je demandai si l'on professait quelques notions d'agriculture. On me répondit qu'il n'avait jamais été question de cela. Les spécimens d'écriture étaient bons pour la plupart, bien que l'on n'ait pas adopté le système des anciens manuscrits grecs et que l'on conserve encore cette écriture cursive moderne si défectueuse. Tous ces enfants avaient un air docile et intelligent qui était à leur éloge non moins qu'à celui du maître chargé de les instruire. Ils étaient assez proprement vêtus, presque tous en fustanelle, et semblaient vigoureux, vifs et gais, sans aucune espèce de timidité. Après avoir subi le premier examen que nous avions demandé, ils nous interrogèrent à leur tour, et il fallut leur décrire les pays, les villes que nous avions visitées, les monuments, les chemins de fer, la photographie, la galvanoplastie. Ils écoutaient avec ardeur les explications, que nous rendions les plus claires possibles, mais qu'ils saisissaient avec une facilité et une intelligence remarquables. Partout en Grèce, je dirai même partout où l'on rencontre la race grecque, c'est-à-dire du fond de l'Asie Mineure jusque dans les provinces les plus reculées du petit royaume hellénique, on est frappé de cette soif d'apprendre qui semble dominer la nouvelle génération ; et cependant, si l'on consulte les statistiques officielles, on constate avec étonnement que la Grèce ne prend rang pour l'instruction qu'après toutes les nations européennes, avant la Russie seulement, et que quatre-vingt-trois habitants sur cent

sont complétement illettrés. Les femmes surtout sont d'une ignorance telle, que sept sur cent seulement savent lire et pas toujours écrire. Il faut s'empresser d'ajouter que cette inégalité n'est pas à la charge de la race grecque, qui ne néglige aucun effort pour la faire disparaître. Il y a encore cinquante ans, on était plus préoccupé de faire le coup de fusil contre les Turcs que de lire dans l'original les tragédies d'Euripide. Presque tous les Grecs de cette génération qui existent encore ne parlent que ce patois mélangé de grec, de turc, d'italien et d'albanais, qui était alors la langue commerciale de l'Archipel, et ne savent en fait de calligraphie qu'apposer péniblement leur nom au bas d'une lettre de change. D'un autre côté, les Albanais, dont les émigrations successives ont couvert une partie du royaume, se montrent paresseux, peu soucieux de s'instruire et rétifs à la grammaire. Qu'on pense aussi au temps qu'il a fallu pour former des maîtres en nombre suffisant, et l'on ne sera pas étonné de trouver ce petit peuple encore si arriéré. Si l'on veut montrer sous leur vrai jour les progrès accomplis, il faut dire qu'en 1830 il n'existait en Grèce que soixante-dix écoles fréquentées par six mille enfants, et qu'aujourd'hui sur cent quatre-vingt-dix mille enfants de cinq à dix ans on compte soixante-trois mille élèves se répartissant entre onze cent quatre-vingt-quinze écoles communales, dirigées par seize cent treize instituteurs et quatre cent soixante institutrices. Bien que la loi ait imposé, sous peine d'amende, l'instruction obligatoire, la moitié seulement des garçons suit les classes élémentaires, et un douzième à peine des filles est envoyé par les parents à la didaskallisa (maîtresse d'école). Et encore un bon tiers, filles ou garçons, sort de là n'ayant rien appris. Ces résultats obtenus en trente ans ne sont pas très satisfaisants en ce qui regarde l'éducation des filles, mais en ce qui concerne celle des garçons la Grèce se place déjà à un rang honorable à côté des puissances civilisées. Le mouvement suit d'ailleurs une progression croissante et rapide, et le nombre encore trop grand des enfants

qui ne reçoivent aucune instruction va diminuant chaque année.

Le didaskal de Thèbes est un jeune homme qui a fait ses études à l'Université d'Athènes, et qui, n'ayant pu obtenir la place qu'il sollicitait dans une des administrations de l'État, se résigne à vivoter là avec les cinq cents francs que lui octroie le budget et les petits cadeaux en argent ou en nature que lui apportent de temps en temps les pères de ses élèves. Il s'est fait l'ami et le client dévoué de celui des notables qui paraît avoir le plus de chance d'être élu maire lors du prochain ministère, et espère, grâce à ce patronat, obtenir une rémunération plus élevée, ou même se lancer, comme satellite d'un chef de parti, dans le tourbillon politique, où tout Grec, quelle que soit sa position sociale, cherche un aliment pour son activité, une satisfaction pour sa vanité, un théâtre enfin où il puisse parler et se faire voir, plus encore qu'une occasion de faire fortune.

Nous entrons un instant dans la seconde salle de l'école, où une quinzaine de petites filles, sous la surveillance d'une maîtresse, se livrent à des travaux féminins, broderies, devants de chemises. Elles sont assez pauvrement vêtues et n'ont pas cette physionomie ouverte et cette expression intelligente que nous avons remarquée chez les garçons.

Le soir, les autorités de la ville vinrent de nouveau et fort obligeamment nous faire leurs offres de service. Le maire (parèdre) nous fit un récit du dernier tremblement de terre qui, il y a deux ans, détruisit presque entièrement la ville de Thèbes. La Grèce doit sa forme actuelle au cataclysme dans lequel disparurent d'immenses contrées dont les îles de l'Archipel sont comme les seuls points de repère émergés, et elle se trouve encore sur le passage de la ligne volcanique qui s'étend du sud-est au nord-ouest, partant de Chypre pour aboutir en Toscane. Les phénomènes étranges qui ont amené d'abord la formation, puis la destruction partielle de Santorin; les émanations pestilentielles et malsaines qui ont rendu Milo presque inhabitable; le premier tremblement de terre de Thèbes en

1863, celui qui détruisit de fond en comble Corinthe quelques années après, celui de Vostitza en 1861, et tout récemment celui de Sainte-Maure, où des centaines d'habitants ont péri, prouvent la violence de ce foyer éruptif, qui, tous les deux ou trois ans, bouleverse tel ou tel point de la Grèce.

Le lendemain matin Périclès parvint, non sans peine, à réunir les agoyates et leurs bêtes, et en me mettant à la fenêtre je le vis, au milieu d'un groupe pittoresque d'hommes et de chevaux, se démener, parler, gesticuler, sans pour cela hâter beaucoup le chargement de nos bagages. Enfin, nous pûmes prendre congé de notre hôte, qui se réveillait à peine d'un sommeil alourdi par les pieuses libations de la nuit, et qui accepta avec reconnaissance les dix drachmes que notre guide lui mit dans la main. Il nous souhaita bon voyage et nous suivit d'un regard humide jusqu'au détour de la rue.

Nous traversons l'Isménus à l'endroit où devait être située autrefois la porte Prætidès, une des sept portes qui ont valu à Thèbes son surnom poétique, et nous cheminons dans une grande plaine à peine accidentée par quelques mouvements de terrains monotones, bornée à gauche par les contre-forts grisâtres du Ptoüs, à droite par les grandes pentes dénudées du Parnès. On ne voyait ni arbres, ni buissons, ni villages, ni cultures régulières, mais seulement une végétation courte, presque à ras de terre et d'un brun sombre, qui couvrait le sol à perte de vue. La terre était foncée comme celle d'un jardin et paraissait composée de riches alluvions dont la fertilité était attestée par l'exubérance des chardons énormes qui formaient des champs entiers. Aussi loin que notre regard pouvait s'étendre, nous n'apercevions ni un toit ni un être humain.

La Béotie, autrefois si peuplée et si fertile, a été ravagée par les tremblements de terre, et surtout par les Turcs pendant la guerre de l'indépendance. C'est à peine si elle compte quatorze mille habitants, tandis qu'elle pourrait facilement en *nourrir* quatre cent mille et devenir le grenier de la Grèce. Elle

retrouvera une grande prospérité le jour où les hommes politiques, comprenant les vrais intérêts de leur pays, sauront, par de sages mesures, assurer les cultivateurs et les propriétaires contre les exactions et les despotismes locaux qui entravent toute entreprise sérieuse.

Sans quitter la route poudreuse, nous nous rapprochons du Parnès, et le sol devient plus calcaire, facilement labourable, avec sous-sol marneux; c'est dire qu'il est dans d'excellentes conditions pour la production des céréales, tandis que les cultures industrielles occuperaient les terrains profonds du milieu de la vallée. Çà et là, de maigres sillons de blé rompent la monotone tristesse du paysage. Nous croisons quelques paysans chassant devant eux un petit âne étique et écorché, chargé d'un sac de grain : c'est la dîme qu'ils portent aux magasins du gouvernement, impôt aussi mal réparti qu'arbitrairement perçu et qui n'est pas pour peu de chose dans la déplorable situation où se trouve l'agriculture en Grèce. A midi seulement, après avoir passé par les villages de Spaïdès, Dritza et Bratsi, peuplés d'Albanais, nous atteignons Tanagra. Sur un périmètre considérable, on distingue facilement les fondations des murailles de l'ancienne ville, mais beaucoup de fragments disparaissent sous les terres labourées et les vignes. Dans l'intérieur de cette vaste enceinte, on découvre tous les jours des quantités immenses de poteries et souvent aussi des tombeaux où sont rangées ces merveilleuses statuettes de terre cuite coloriée, dont la finesse et la distinction font l'admiration des connaisseurs. Ces figurines, d'abord moulées, puis retouchées au pouce et à l'ébauchoir, représentent presque toujours des femmes drapées, tenant un éventail et élégamment coiffées; toutes ont un caractère de réalité qui a toute la saveur d'un portrait d'après nature. Elles sortent du fond de la tombe où elles sont couchées depuis plus de deux mille ans, avec tout l'éclat et la fraîcheur de leur coloris, mais, malheureusement, l'air les ternit vite. A Athènes on se les dispute à prix d'or, et plus d'une de ces petites statuettes,

hautes à peine de quinze à vingt centimètres, atteint le prix des plus belles statues de marbre. Toute part faite à cet engouement exagéré, on ne peut nier qu'il n'y ait là une révélation de tout un côté de l'art grec qui nous était jusqu'à présent resté caché. La spéculation a trouvé là à s'exercer, et nous rencontrons plusieurs individus qui bouleversent les vignes à la recherche des précieux tombeaux ; mais les belles découvertes sont rares : l'on ne met à jour trop souvent que des poteries très anciennes, grossières, dont la valeur ne compense pas les frais de recherche. Aussi déclinons-nous l'offre que nous fait un propriétaire de fouiller devant nous et, bien entendu, à nos frais, le sol de son enclos.

Nous traversons la plaine, laissant à notre droite le village de Sikanino, où se trouvent trois vieilles églises byzantines et où les brigands amenèrent, en 1870, les cinq Anglais qu'ils avaient arrêtés près du Pentélique. Nous rencontrons bientôt l'Asopus, qui n'est plus à cette époque de l'année qu'un mince filet d'eau limpide circulant lentement entre des bancs de sable, et, après une montée ardue, nous parvenons à un col d'où nous dominons le détroit de l'Euripe et au loin la ville blanche de Chalcis.

Mais nous étions loin encore et la nuit approchait. Les montagnes se coloraient déjà de ces teintes chaudes qui annoncent la fin du jour, et en Grèce le crépuscule est si court qu'en quelques minutes on passe de la clarté à l'obscurité la plus profonde. Nous n'étions pas encore au bas de la montagne que déjà nous ne distinguions plus la route où trébuchaient nos chevaux. Nous contournions une vaste baie circulaire, et nous entendions tout près de nous, sur notre droite, mais sans rien distinguer, le faible bruit des petites vagues qui venaient se briser sur la plage.

Périclès ne paraissait qu'à moitié rassuré au milieu de cette nuit noire. De temps à autre, d'énormes chiens se précipitaient vers nous avec des aboiements furieux, comme s'ils eussent voulu nous déchirer. De grandes ombres blanches se levaient

derrière les buissons, et des voix rudes et hautaines entamaient avec notre guide un colloque ressemblant moins à un échange amical d'explications qu'à l'intimation d'un ennemi. Le souvenir des événements sanglants qui s'étaient passés à quelques heures de là, il y avait quatre ans, n'était pas de nature à nous tranquilliser, et nous aurions préféré ne pas nous trouver dans ces parages solitaires à une pareille heure. Enfin nous entrevîmes, aux premières clartés de la lune qui se levait derrière l'Eubée, une hauteur couronnée d'un fort, et devant nous, se détachant en ombre sur la mer scintillante, le pont de pierre qui réunit l'île à la terre ferme et qui aboutit à la ville de Chalcis.

Le détroit qui sépare Chalcis de la côte béotienne n'a que quatre-vingts mètres de large. Un petit îlot situé à dix mètres des remparts partage cette distance en deux parties inégales. Cet îlot, que couronne une fortification vénitienne, est relié à la ville par un pont tournant en bois et en fer établi depuis quelques années pour remplacer le pont de bois fixe qui empêchait toute communication entre le sud et le nord du canal. Ce travail, qui a coûté plus d'un million, a rendu à Chalcis une importance qu'elle avait perdue par la fermeture du passage et qui se traduit dès aujourd'hui par un accroissement de population et une augmentation de revenus. Le port de Hagios-Minas, autrefois désert, est encombré maintenant de grandes barques grecques à proue recourbée qui viennent charger les produits de l'île. Chaque semaine un paquebot de la Compagnie hellénique, allant à Stylida, relâche à Chalcis et y apporte les marchandises d'Europe, dont le goût se répand de plus en plus.

Du côté de la Béotie se trouve le passage le plus large, mais aussi le moins profond. On le traverse sur un pont de pierre de vingt-cinq mètres environ. Dans l'antiquité, dit-on, l'espace qu'occupe aujourd'hui ce pont était comblé par une jetée, dont l'îlot central serait un débris et qui aurait été détruite par le courant de l'Euripe. Ce courant violent, qui se précipite d'abord du nord au sud pour revenir quelques minutes après et avec non

moins d'impétuosité du sud au nord, a dérouté jusqu'à présent la sagacité de tous les savants ; mais le dépit qu'ils en peuvent concevoir ne les porte pas aux mêmes extrémités que leur ancêtre Aristote, qui, d'après la légende, se noya dans l'Euripe par désespoir de n'avoir pu découvrir la cause de ce curieux phénomène.

En quittant la ville le lendemain matin, nous passons près de l'ancienne fontaine d'Aréthuse, où les Romains nourrissaient de fromages frais des poissons apprivoisés et des anguilles parées de boucles d'oreilles en or et en pierres précieuses. A la suite d'un tremblement de terre, cette source célèbre, qui fournissait encore de l'eau aux Vénitiens, a disparu d'une façon tellement complète qu'il est même impossible d'en déterminer l'emplacement exact. Après avoir longé pendant quelque temps la mer, tantôt traversant le lit desséché d'un petit torrent, tantôt contournant le fond de petites anses marécageuses, nous arrivons au village de Vatouda, où s'élèvent deux ou trois belles maisons de campagne entourées de jardins, ou plutôt de grands vergers ombragés d'orangers, de figuiers ou de berceaux de vignes.

Après plusieurs heures d'une marche fatigante, nous trouvons sur la hauteur une fontaine appelée Eremo, d'où nous jouissons d'une belle vue. A nos pieds, le détroit serpentant entre des rivages découpés et pittoresques semblait un immense fleuve d'azur ; en face, les montagnes de Béotie, l'Hélicon, le Parnasse couronné de neige, se détachaient sur le ciel ; devant nous, jusqu'à la mer, descendait une succession de collines couvertes de pins odorants, d'arbousiers et de chênes nains.

La chaleur était intense, le soleil ardent, et la réverbération du sol nous brûlait le visage. La route devient de plus en plus mauvaise, les fers des bêtes de somme qui passent par là depuis des siècles ont fini par creuser le roc en formant des sortes d'échelles où nos chevaux manquent de se briser les jambes. De temps à autre, le lit d'un torrent coupe le chemin par une glissante crevasse difficile à franchir. Parfois les animaux s'ar-

rêtent découragés et épuisés de fatigue ; les agoyates les excitent de la voix, et poussent des cris à la fois prolongés et gutturaux qui semblent leur donner un nouvel élan. Enfin, nous parvenons à un col élevé d'où nos regards éblouis plongent, du côté opposé de l'île, sur l'Archipel, jusqu'aux îles lointaines de Skyros, de Skopélos et de Skiathos ; mais un vent violent nous empêche d'admirer longtemps cette vue panoramique vraiment merveilleuse. Nous descendons rapidement vers le nord par une série de pentes couvertes de pins sombres, d'arbres de Judée et d'arbustes en fleur. Le sentier escarpé s'engage dans des ravins boisés au fond desquels coule un torrent, et que dominent de hauts rochers à pic se détachant en gris clair veiné de jaune sur le ciel bleu intense. Un grand rocher que contourne le sentier ferme presque le défilé, que les Grecs appellent du nom générique de Klisoura. Au-dessus de cette gorge, une des plus magnifiques de la Grèce, pourtant si riche en beautés de ce genre, sur le sommet presque inaccessible d'une montagne, dans une position sauvage où l'on ne parvient qu'à grand'peine en se meurtrissant les pieds sur les rochers, on distingue les ruines d'une grande enceinte avec des tours carrées, et de vastes citernes.

De trois côtés, les murailles surplombent un précipice effrayant. C'était un château fort qui, grâce à cette situation inexpugnable, fermait complètement le défilé et commandait toute la vallée. Là vivait au moyen âge un seigneur entouré de ses chevaliers, menant joyeuse vie, chassant le loup ou le vilain, rançonnant les marchands, guerroyant contre ses voisins. En Eubée, à l'époque de l'occupation par les croisés, la division des fiefs fut grande, et chaque seigneur, outre son habitation personnelle, construisit un grand nombre de châteaux et de postes fortifiés pour garder les cols et les défilés qui donnaient accès sur ses terres. Aussi l'île est-elle couverte de ruines, et il n'y a pas de village, pas de sommet un peu important, qui ne soit couronné de pans de murs écroulés, où souvent l'on distingue encore des écussons

sculptés, emblèmes indéchiffrables de familles aujourd'hui disparues.

Rien n'est étrange comme cette société féodale transportée dans un des coins les plus inconnus de l'Orient avec ses mœurs, sa langue et ses lois, sans que le voisinage d'une population hostile ait jamais pu faire cesser ces profondes divisions qui armaient les uns contre les autres ces barons si jaloux de leur indépendance. Lorsque la domination vénitienne se régularisa, ces châteaux devinrent des postes destinés à assurer la sécurité des routes et du commerce, tout en maintenant les Grecs dans l'obéissance. Les garnisons qui les occupaient dépendaient toutes d'un capitaine résidant à Chalcis et chargé du commandement militaire.

Au coucher du soleil, nous arrivons au village d'Achmed-Aga, dont les maisons blanches scintillant à travers les arbres s'étagent sur un coteau. Une montée rude et mal pavée nous conduit jusqu'à la maison d'un Anglais, M. Noël, où nous devons loger. M. Noël, mort il y a deux ans, à plus de quatre-vingts ans, était venu en Grèce en 1830. Séduit par la beauté de cette partie de l'Eubée, il acheta une immense étendue de terres autour de ce village, où il s'établit après s'être marié à Athènes. Ce fut sa veuve qui nous reçut.

A l'extrémité d'une grande cour bordée de chaque côté par de vastes magasins, s'élève une belle maison à deux étages et à galerie extérieure en bois. Une petite terrasse latérale couverte de vigne domine le village et la vallée, bornée au sud par des montagnes couvertes de forêts épaisses et par le haut massif du Delphi strié de neiges. La nuit enveloppait déjà le paysage d'une ombre douce; seuls, quelques pics plus élevés étaient éclairés par les rayons du soleil.

Toute la journée du lendemain devait être consacrée à l'étude de la propriété, l'une des plus belles et des mieux cultivées de l'Eubée, et de bonne heure l'intendant, M. K..., jeune Suisse instruit et distingué, vint nous chercher pour nous guider dans *notre* promenade. Deux poneys de Thessalie à l'œil ardent, à la

crinière taillée ras comme les chevaux de Phidias, avaient été sellés pour nous, car la propriété a plusieurs lieues de long. Une grande partie est en forêts, l'autre est cultivée.

M. Noël, qui a consacré sa vie, son énergie et sa fortune à l'amélioration successive de ce domaine et à l'éducation pratique des habitants des deux villages d'Achmed-Aga et de Drisi, est mort découragé du peu de résultat qu'avaient eu ses efforts, avec la conviction navrante que son œuvre ne serait pas continuée et resterait sans profits pour sa famille et pour le pays dont il avait fait sa seconde patrie. Malgré sa patience et son habileté, il a échoué, comme tant d'autres échoueront, contre la paresse et l'ignorance des habitants, contre la malveillance de l'Église orthodoxe et de l'État.

Le Grec n'est pas cultivateur, son rêve c'est d'être à la ville à la tête d'une petite boutique et de gagner beaucoup d'argent sans beaucoup de peine. Ses instincts mercantiles se révoltent contre le labeur incertain et vague de la campagne. Il le subit comme une nécessité, mais sans rien faire pour améliorer sa situation. Les paysans ignorent les plus simples notions d'agriculture, et, grâce à l'espace que leur laisse le peu de densité de la population, exploitent le sol comme de vrais sauvages, épuisant un coin de terre par des récoltes successives et passant sur un autre quand le premier ne produit plus. Ils ne font rien d'ailleurs pour recueillir les engrais et fumer leurs champs. Ce n'est plus le système de jachère, mais bien un régime d'appauvrissement général. Aussi les propriétés deviennent-elles de jour en jour moins productives. Possesseurs et gouvernement se soucient fort peu de la dilapidation de la plus grande richesse du pays et ne s'inquiètent guère d'y remédier. Ce n'est pas par inintelligence que le paysan se refuse à travailler et à préparer le sol pour lui faire rendre tout ce qu'on en peut tirer, mais seulement par paresse ; il se montre même moins routinier que nos paysans de France, accepte volontiers les améliorations, mais à condition qu'on les exécute pour lui.

Que l'on creuse des canaux d'irrigation, que l'on établisse un réseau de drainage, il comprendra le progrès et sera heureux d'en profiter ; mais, abandonné à lui-même, il ne fera rien pour imiter les nouveaux procédés dont il a apprécié toute l'utilité ; il jettera négligemment, comme par le passé, quelques grains de maïs dans un sillon à peine tracé et l'abandonnera, sans s'en occuper autrement, à tous les hasards de la sécheresse, ou bien il laissera de nouveau les infiltrations envahir les terrains bas qui sont les plus riches et qui pourraient donner les plus merveilleuses récoltes. Il faut dire pour son excuse que la rapacité et la duplicité des agents fiscaux, la complication et la lourdeur des impôts, sont peu faits pour l'encourager au travail et à l'activité. L'impôt foncier, affermé par le gouvernement, est perçu par des agents qui traitent la province en pays conquis et extorquent des contribuables, à force d'exactions et de vexations, le plus d'argent qu'ils peuvent. Il est interdit de toucher aux récoltes avant que le collecteur ou son commis soit présent pour recueillir la dîme. La part réservée au collecteur est largement prélevée et tassée dans des sacs, de façon à excéder la mesure exigée par une loi déjà exorbitante. Le malheureux paysan est forcé de la transporter à dos d'âne et par les chemins les plus détestables qu'on puisse voir, souvent à plusieurs lieues de distance, jusqu'au magasin du gouvernement. Les gardes préposés à ces magasins n'ont qu'un faible traitement, soixante drachmes environ par mois : aussi usent-ils de tous les moyens pour augmenter leur bénéfice dans les ventes qu'ils sont chargés d'opérer. Le blé est mêlangé à du sable, à d'autres grains de moindre valeur ; on le verse sans le tasser, et les dix sacs du paysan en font douze entre les mains expérimentées du garde-magasin. Ce système d'impôts ruine le propriétaire sans enrichir le Trésor, qui ne reçoit pas même la moitié de la valeur perçue.

Les paysans, de leur côté, n'ont aucun intérêt à améliorer leur fonds et à entrer dans une voie de progrès qui leur attirerait les vexations des collecteurs. Aussi leur seul but est-il de dissi-

muler les économies qu'ils peuvent faire. Ils enterrent tout l'argent qu'ils gagnent et jouent le rôle de misérables pour ne pas exciter les convoitises de ces garnisaires affamés. En Eubée, ils ne possèdent généralement pas eux-mêmes, mais prennent à ferme les terres des propriétaires. Le système de métayage en usage dans le pays a été adopté par M. Noël, qui recevait un tiers et laissait aux métayers les deux autres tiers avec la charge des impôts. Il a construit pour chaque famille de colons une bonne maison en pierre à deux étages et couverte en tuiles; il prêtait des semences et des outils qu'il ne réclamait pas le plus souvent et qu'on oubliait bien de lui rendre.

A mesure que nous chevauchions, nous longions de riches terrains d'alluvion; M. K... nous dit que le produit qu'on en tire est cependant bien mince, et l'une des causes les plus sérieuses de la faiblesse du revenu est le manque d'un outillage suffisant. Partout en Grèce on se sert encore d'une charrue primitive, sorte d'épieu ferré qui égratigne à peine la terre, mais qui est facile à réparer et à manœuvrer.

M. Noël a voulu introduire la charrue anglaise à avant-train et l'araire Dombasle, dont le soc creuse profondément le sol et retourne la tranche pour l'exposer à l'action bienfaisante de l'air; mais les petits chevaux dégénérés de Thessalie ne furent pas assez vigoureux pour les tirer. On essaya des bœufs; mais la race bovine est petite, faible, mal nourrie : le résultat fut tout aussi négatif. Une des charrues cassa et le forgeron du village ne sut pas la réparer. La mauvaise volonté des paysans rendait tout impossible. M. Noël, profondément découragé, renonça à cette tentative, et les charrues furent reléguées sous un hangar, où je les ai encore vues rongées par la rouille.

Le jour où une machine à battre fut apportée à Achmed-Aga, le collecteur d'impôts et les autorités s'opposèrent à ce qu'elle fonctionnât, prétextant que c'était une invention destinée à soustraire une partie de la récolte au partage de la dîme. Tous les raisonnements, les expériences les plus concluantes, ne

purent les convaincre. Il fallut recourir à l'influence du ministre d'Angleterre à Athènes, qui arracha au ministre compétent un ordre favorable; mais au jour dit, le parèdre (maire du village) défendit secrètement aux métayers d'apporter leurs gerbes pour les faire battre chez M. Noël et fit voler pendant la nuit une des roues de la machine. Il fallut renoncer à l'emploi de l'instrument amené à grands frais et continuer à dépiquer le blé sur l'alona, grande aire dallée que l'on trouve à l'entrée de tous les villages grecs. Lorsqu'on a disposé les gerbes en grandes lignes rayonnant toutes vers le centre de l'aire, on attelle des chevaux à six ou huit planches étroites, longues de quatre pieds environ et légèrement recourbées par un bout, et des jeunes garçons debout sur ces sortes de traîneaux excitent leurs bêtes, qui décrivent au galop de grands cercles, broyant la paille, et souvent le grain avec. C'est du reste un coup d'œil fort pittoresque que ces jeunes Grecs campés sur leurs planches comme des guerriers qui vont lancer un javelot, se défiant, se provoquant, cherchant à se dépasser ou à se culbuter, pendant que le collecteur, assis à l'ombre d'une meule, surveille en fumant sa longue pipe. Ce système primitif et barbare laisse perdre plus du cinquième du grain, abîme la paille, mais il n'a pas encore été possible de faire revenir les paysans à une méthode plus rationnelle. A côté de champs de blé, nous voyons des plantations de garance, des essais de culture de coton; à l'ombre de beaux oliviers, la vigne pousse des rejetons vigoureux; mais les ceps ne sont pas taillés, les plants de garance ne sont pas nettoyés, et d'immenses espaces en friche témoignent de l'incurie et de l'insouciance des populations.

M. K... prétend qu'il n'y a aucun progrès sous ce rapport, et que des générations passeront sans être plus éclairées et plus riches. Les paysans grecs font preuve d'une grande frugalité, mais aussi d'une grande imprévoyance; ayant peu de ressources, ils empruntent à des taux exorbitants et deviennent la proie des *usuriers* de village qui sont le fléau du pays. Beaucoup de petites

propriétés sont cultivées pour le compte de ces prêteurs par les possesseurs eux-mêmes qu'ils ont ruinés. On peut penser que les pauvres diables ne doivent pas avoir grand cœur au travail.

Nous rentrons à la maison pour déjeuner. Pendant le repas, Mme Noël nous raconte une aventure tragique dans laquelle son mari faillit perdre la vie. Seize hommes l'attaquèrent à coups de fusil, et, après l'avoir grièvement blessé, lui volèrent une somme considérable (12 000 ou 15 000 francs). Malgré les réclamations énergiques du ministre d'Angleterre, pas un des assassins ne fut poursuivi; et bien que les autorités locales n'eussent en quoi que ce soit trempé dans ce crime, il est à présumer qu'elles n'en furent pas fâchées, espérant que M. Noël, effrayé, quitterait la contrée. Comme le disait le nomarque de l'Eubée lui-même : « On ne songe pas à garder les étrangers, mais à s'en défaire. » Chez le peuple comme chez les fonctionnaires, c'est le même sentiment d'hostilité contre ceux qui tentent de s'établir en Grèce, et le même parti pris de les décourager pour les forcer à se retirer. Tout est mis en œuvre pour atteindre ce résultat si contraire aux véritables intérêts du pays. C'est l'antique *xenolasthia* dans toute sa rigueur. Aussi la plupart des étrangers philhellènes qui étaient venus en Eubée comme dans d'autres provinces ont-ils vendu leurs propriétés. En Eubée, M. Leaves, M. Lagrange, ont abandonné leur exploitation. Celle de M. Noël subira le même sort et sera divisée. M. de Mimont, un Français, ancien philhellène, vivant maintenant aux environs de Paris, avait acheté pour quatre cent mille francs une propriété près de Xenochori : il la fait gérer par un intendant italien et elle ne lui rapporte pas un pour cent.

L'île d'Eubée tout entière est cependant un des pays les mieux doués par la nature pour la variété et la richesse de ses productions. Le blé y est superbe, le coton y vient à merveille; la garance et l'olivier dans certaines parties, la vigne partout, donnent d'excellentes récoltes. Les vers à soie y rencontrent, il faut le croire, des conditions climatologiques favorables, puis-

qu'ils sont restés jusqu'à présent à l'abri de toute maladie ; les bestiaux y sont nombreux et s'engraissent dans de bons pâturages. Les forêts peuvent donner des bois de construction pour la marine. Près de Rovias, dans le nord et dans le massif du mont Ocha, on rencontre des lignites combustibles ; partout, mais surtout dans le sud, affleurent des filons métallifères. Près de Karystos, plusieurs riches mines de cuivre et de plomb argentifère ont été découvertes, et une concession étendue a été faite à une société grecque qui a déjà commencé ses travaux ; enfin des sources chaudes d'eau minérale jaillissent en maint endroit. Il ne manque à tant de richesses que de l'argent et des bras pour les mettre en œuvre ; mais tant que l'organisation sociale et administrative du royaume n'assurera pas la sécurité aux capitaux et aux travailleurs autrement que par des lois et des règlements restant à l'état de lettre morte, la plus belle province de Grèce restera une non-valeur entre les mains de maîtres ignorants ou maladroits. Nous avons vu déjà comment ont été chassés par le dégoût et l'hostilité tous les étrangers qui ont voulu y fonder des exploitations agricoles ; il est à craindre qu'il n'en soit de même pour ceux qui tentent maintenant d'y introduire l'industrie métallurgique ; faisons des vœux pour que les Grecs comprennent enfin leur véritable intérêt, qui n'est certes pas dans ce système d'ostracisme inspiré par la jalousie.

Après un instant de repos, M. K... nous propose une plus longue excursion dans les forêts. Sous nos yeux se déroulent successivement de magnifiques tableaux, de splendides horizons ; mais les longues traînées noires tracées par l'incendie attristent partout le regard. Ces incendies sont le plus souvent allumés par la malveillance, et jamais on ne parvient à en découvrir les auteurs, qui sont parfois protégés, si ce n'est même encouragés, par les gardes. C'est une autre application du système qui a pour but de dégoûter les étrangers, pour les forcer à quitter le pays en les ruinant. Souvent aussi les bergers, race nomade et

sauvage, brûlent, par indolence ou méchanceté, de grandes étendues de forêts, afin de laisser pousser un peu de gazon pour leurs troupeaux. Les autorités laissent flamber des cantons entiers, sans rien faire pour arrêter ou circonscrire le sinistre, ni pour réprimer un crime que la loi punit des peines les plus sévères. Il nous fut donné, pendant un court séjour à Koumi, d'assister à un exemple de cette destruction qui s'exerce dans toute la Grèce. Une épaisse fumée couvrait la montagne sur une largeur de plus de deux kilomètres et obscurcissait le soleil. « Ce n'est rien, nous dit le cabaretier propriétaire, qui nous servait une moitié d'agneau rôti, ce n'est rien, c'est la forêt qui brûle. — Ah ! et qui a mis le feu? — Qui sait? répondit-il en haussant les épaules avec insouciance, peut-être un berger. — Mais n'a-t-on pas expédié des gens pour chercher à éteindre l'incendie? » Notre homme nous regarda avec étonnement sans nous répondre, comme si nous étions fous. « Et si toute la montagne brûle? — Eh bien, qu'est-ce que cela fait, c'est au gouvernement ! » Faites donc entrer dans de pareilles cervelles la théorie du déboisement et de ses effets sur le climat et l'agriculture ! Les Grecs font, du reste, peu de cas du bois et des forêts, et les gardes forestiers, mal payés et ignorants, sont les premiers, peut-être seulement par négligence, à laisser commettre les déprédations. On afferme les coupes à la turque, c'est-à-dire à huit ou dix drachmes (francs) la hache par mois, laissant le choix libre dans certains quartiers déterminés. Le plus généralement, l'adjudicataire coupe tout et laisse la montagne dénudée. Mais s'agit-il d'un propriétaire étranger et peu disposé à acheter la complaisance, les agents se montrent d'une rigueur excessive. Il ne peut abattre un seul des arbres qui lui appartiennent sans autorisation : autorisation qui n'est accordée qu'après des lenteurs calculées et après payement d'une taxe dont le montant est fixé arbitrairement par l'inspecteur. M. Noël avait fini par renoncer à l'exploitation de ses forêts, même pour son usage particulier et les besoins de son exploitation. Chose

incroyable : il lui en coûtait moins de faire venir ses bois de construction de Syra que de les couper sur ses propres domaines.

Que de sources de richesses perdues dans ces forêts, faute de soin, de surveillance et de chemins de communication !

La marine aurait là, pour ses constructions, des ressources précieuses, si l'on pouvait transporter ces bois jusqu'à la mer.

En peu de temps, si l'on prenait le moindre soin des rejetons, le pays serait de nouveau couvert de forêts ; mais la végétation est abandonnée à toutes les chances de destruction. Les chèvres arrivent comme des armées d'invasion et dévorent tout ce qui est à leur portée. Ce sont les bergers et leurs troupeaux qui ont le plus contribué et qui contribuent encore le plus à ravager et à ruiner la Grèce et plusieurs provinces de Turquie. Les arbres échappent-ils à la dent de ces bêtes malfaisantes, ils n'ont guère de chance d'être respectés par la hache des récolteurs de résine, qui font aux troncs des pins de profondes blessures et arrachent violemment l'écorce pour en faire couler la sève; la quantité obtenue par ce procédé barbare est faible, le gain minime ; et l'arbre se dessèche et meurt en peu de temps. Les conservateurs des forêts vendent la permission d'exploiter et n'exercent aucune surveillance : l'économie forestière leur est complètement inconnue. En peut-il être autrement, puisqu'ils changent avec chaque ministère ?

Les charbonniers sont aussi une cause de ravage. Vivant en nomades, échappant à tout contrôle, ils arrivent vers la fin de juin par bandes qui coupent et brûlent à leur fantaisie, dénudant souvent des pentes entières de montagnes. Les pluies, que rien ne retient plus à la surface du sol, ravagent les terrains déboisés, gonflent les torrents, inondent les plaines et y répandent des germes de fièvres ; la température n'est plus équilibrée, les sources se tarissent en été. Le mal déjà produit est immense, et il n'est guère permis de concevoir quelque espoir d'amélioration. Les paysans sont apathiques et ignorants, l'administration insouciante ou intéressée.

Au fond d'un petit vallon que nous suivons pour redescendre vers la plaine, nous voyons quelques hangars en ruine. « Voilà, nous dit M. K..., tout ce qui reste d'une scierie mécanique que M. Noël avait établie là. Elle rendait de grands services, sciant en un jour plus de bois qu'on n'en sciait en six semaines par les anciennes méthodes; mais à chaque instant elle se détraquait, les dents des scies circulaires se trouvaient cassées, on ne savait comment; on les remplaçait, c'était à recommencer. Était-ce malveillance ou maladresse? Toujours est-il qu'il fallut abandonner le moulin. »

Tout en causant nous étions redescendus à la limite des bois, et une heure de galop nous ramena au village, où M. K... tint à nous faire visiter l'église construite aux frais et par les soins de M. Noël, édifice simple et sobre, de style roman.

V

Mantoudi. — Hagia-Anna. — Fête de saint Constantin. La danse *sirtos*. — La fille du maire. — Aspect du pays. — Paysages merveilleux. — Le café des Rossignols. — Inquiétudes de Périclès. — Arrivée à Oréos. — Notre hôte hydriote. — Sa maison. — Son portrait orné d'une lettre de change.

Le lendemain matin, à six heures, nous quittons Achmed-Aga, prenant la direction du nord-ouest et longeant toujours la rivière Eileos, qui court sous une splendide avenue de platanes dont nous ne pouvons nous lasser d'admirer le feuillage aux teintes variées à l'infini. Parfois, deux ou trois troncs gigantesques sortent de la même souche, formant un ensemble véritablement majestueux en même temps que pittoresque. Sous l'un d'eux, qu'un garde qui nous accompagnait nous fait remarquer, cent cavaliers pourraient s'abriter facilement.

Nous arrivons bientôt à Mantoudi, gros village élevé au rang de sous-préfecture et où règne un certain air de propreté et de prospérité. Ses habitants sont presque tous des émigrés d'Hydra et ont apporté avec eux le mode de construction qui donne un caractère spécial aux maisons de leur île. Aussi Mantoudi n'a-t-il pas le même aspect que les autres villages de l'Eubée. Nous ne faisons que le traverser, et à dix heures nous atteignons le village d'Hagia-Anna (Sainte-Anne), d'où l'on domine une vaste étendue de pays, et au delà, vers le nord, l'Archipel avec les îles de Scopélos et de Skiathos à l'horizon. On fête aujourd'hui saint Constantin, un des plus grands saints de l'Église orthodoxe, et *sur la place* il y a foule et divertissements.

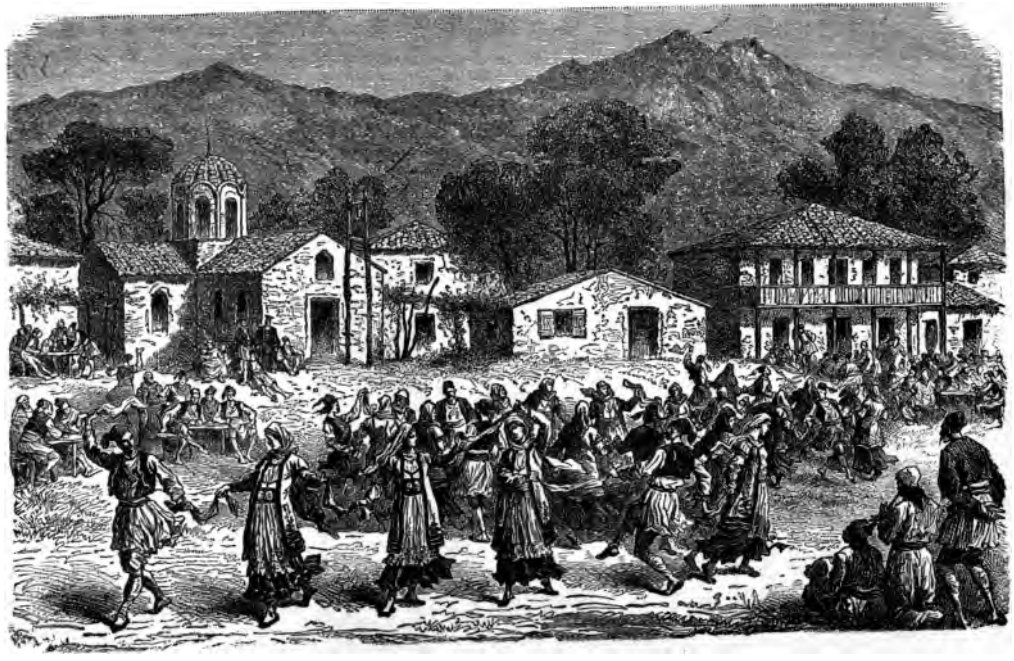
Femme de Mantoudi. (Page 92.)

L'Eubée du nord est renommée pour ses danses; celle qu'exécutaient les habitants de Mantoudi s'appelle *sirtos*, et n'est, je pense, que la représentation chorégraphique du mouvement rythmé des pêcheurs halant leur filet sur la plage. En tête vient le coryphée, puis les hommes, puis les femmes, puis les jeunes filles et les enfants. On ne se tenait pas par la main, mais des mouchoirs formaient la chaîne, qui se déroulait en évoluant sur la place, au son d'un orchestre bizarre composé uniquement de deux bohémiens, dont l'un soufflait dans une flûte et l'autre tapait sur un tambourin en forme de calebasse. Leurs figures maigres et olivâtres, leurs pommettes saillantes, leurs longs cheveux d'ébène tombants, tout dénotait leur origine asiatique, et dans ces grands yeux noirs fixes et profonds où passaient des lueurs fauves, on croyait voir se refléter toutes les splendeurs de l'Inde, leur première patrie, toutes les passions du climat énervant et brûlant des bords du Gange. Ils regardaient devant eux avec l'impassibilité d'une statue de Vichnou; parfois, cependant, ils avaient comme un sourire de dédain pour la gaieté et la jovialité du cercle qui se mouvait autour d'eux.

A l'extrémité de la place se tenait le papas (curé du village), à longue barbe blanche; appuyé sur son bâton, il regardait la danse en compagnie de quelques paysans âgés. Il est impossible d'imaginer une scène plus animée et plus pittoresque, lorsque, au son de la flûte qui se perdait dans des notes aiguës et répétées accompagnées par le bourdonnement sourd du tambourin, commençait à flotter cette longue file de tuniques blanches, de tabliers et de ceintures de soie rouge; le fond splendide de cette scène était formé par les hautes futaies, les collines couvertes de verdure, et les flancs du mont Kandili, nus, rugueux, tachetés de pins, ravinés par les torrents. De tous côtés sur la place s'organisaient de nouvelles danses, et dans une ruelle voisine, nous trouvons même un petit groupe de sept ou huit jeunes filles, qui, se tenant par la main, exécutent cette marche cadencée et rythmique au son d'une mauvaise guitare à deux

cordes que gratte une vieille femme, pendant que deux marmots aux cheveux blonds et aux yeux noirs cherchent à les imiter. Ces jeunes filles étaient charmantes, d'un type beaucoup plus pur et plus gracieux que les Athéniennes, et plusieurs avaient des cheveux blond cendré.

Sur la place, une danse de jeunes gens s'était formée. Les mains posées sur les épaules les uns des autres, ils exécutaient rapidement trois pas de côté, puis un pas en arrière, tandis que le chef de file, un grand garçon à l'air éveillé, le fez sur l'oreille, exécutait force gambades et mouvements de jambes d'un air fier et superbe, tantôt précipitant, tantôt ralentissant ses entrechats suivant les *adagio* ou les *scherzo* de l'orchestre. Il semblait infatigable, et de temps en temps poussait un cri aigu en bondissant légèrement et en jetant un regard sentimental du côté d'une jeune fille, qui n'était autre, nous dit-on, que sa fiancée. C'était une grosse villageoise haute en couleur, fraîche et épanouie, assez jolie, du reste, malgré son nez camus, mais vêtue malheureusement à la mode franque, c'est-à-dire d'une large crinoline vert-pomme et d'un corsage trop serré à la taille qui lui donnait l'air commun et contrastait désagréablement avec le costume de ses compagnes. Elle quitta la place peu de temps après pour aller revêtir une seconde toilette, toujours européenne; elle devait encore en changer une troisième fois le soir. Fille du parèdre (maire), elle avait tenu à se distinguer de ses compagnes, et, dans sa vanité naïve, croyait que les *lordi*, nom sous lequel les étrangers sont généralement désignés, témoignaient par leurs sourires d'une admiration flatteuse pour ce luxe de toilette. Elle ne se doutait guère, la malheureuse, des réflexions que nous échangions, en la voyant se mouvoir péniblement, ficelée dans ce corsage disgracieux qui déformait singulièrement les lignes d'un corps peu habitué aux busces et aux baleines de la civilisation. Ce déplorable exemple devait être contagieux, à en croire les regards d'envie que ses compagnes jetaient sur elle. Combien elles étaient plus jolies cependant, avec



Danse à Hagia-Anna. (Page 94.)

leurs longues tuniques de laine blanche brodées en soie de couleur, leurs manches flottantes, et ces légers voiles de gaze de soie qui leur entouraient la tête et dont les deux bouts flottaient gracieusement par derrière! Ces voiles, fabriqués à Koumi et inconnus dans le reste de la Grèce, sont d'une finesse extraordinaire et répandent sur tout le costume comme un nuage vaporeux et ondoyant d'un effet très remarquable. Comme coiffure, elles portaient le petit fez rouge plus ou moins couvert de rangées de piécettes d'argent, qui composent pour la plupart toute leur dot. Les nouvelles mariées s'entourent la taille d'une longue ceinture de soie écarlate, terminée par des glands retombant sur la tunique et ornée de plaques en argent doré, estampées de dessins orientaux.

Danseurs et danseuses tournaient encore que nous étions déjà loin du village, éperonnant nos montures pour regagner le temps perdu et gravissant les pentes raides qui s'élèvent au nord de Mantoudi.

L'aspect de la contrée était le même qu'aux environs d'Achmed-Aga : nous traversions une vaste et magnifique forêt où les chênes et les pins s'élevaient au-dessus d'une végétation exubérante. De toutes parts nous apercevions des grenadiers avec leurs fruits brun-rouge et leurs feuilles vert sombre, des myrtes avec leur verdure brillante, des arbousiers couverts de fruits écarlates.

Des ravins sauvages avec des entassements de rochers dignes du pinceau de Salvator Rosa déchiraient les flancs de la montagne; des vallons mystérieux, ombragés de platanes et de grands chênes séculaires, s'enfonçaient en montant vers les hautes cimes, et, à travers les troncs de sapins, nous apercevions la mer teintée en bleu sombre, et les promontoires des îles s'estompant dans une brume légère. Plus nous nous élevons, plus la nature devient sévère et grandiose. Enfin, après avoir franchi une petite gorge où tombent en mille cascatelles les eaux d'une source supérieure, nous arrivons à un col d'où nos

regards s'étendent à la fois sur la mer Égée, sur le détroit de Négrepont et sur le golfe de Volo, qui vers le nord-ouest pénètre profondément dans les terres.

Ces vues d'ensemble se renouvellent fréquemment en Grèce, mais on ne se lasse jamais de les contempler, et malheureusement la plume ou le crayon ne peuvent en faire comprendre la beauté, le charme et la variété. A notre gauche se développait la côte entière de la Locride et de la Béotie, dominée par la chaîne du Parnès, du Cithéron et de l'Olympe. Les promontoires, auxquels les vapeurs ardentes de midi formaient comme un socle d'argent, se profilaient les uns derrière les autres, en se détachant sur la mer unie comme un miroir métallique. Quelques voiles endormies tachetaient çà et là le détroit de points blancs. Des nuages enroulaient leurs énormes volutes blanches autour des sommets éloignés : immobiles sous le calme écrasant et solennel du jour, ils semblaient faire halte en attendant la brise du soir.

Devant nous, perdues dans les nuages, nous distinguions les cimes déchiquetées de l'Othrys, de l'Ossa et du Pélion, massif énorme qui a enfanté dans les poésies primitives la légende des Titans luttant contre Jupiter; plus proche se dressait l'Œta, où Hercule, selon la tradition, monta sur le bûcher; et au-dessous, noyé dans un marécage, on apercevait le défilé des Thermopyles. Enfin, au nord, tout le groupe des îles situées au delà de l'Eubée se détachait comme un relief géographique sur l'immense étendue de la mer. Au loin, dans les brumes de l'horizon, une tache grise pointée de blanc semblait un nuage ou une voile perdue dans l'immensité. C'était l'Olympe de Thessalie, le séjour des dieux. Mais le soleil ardent qui nous fondait la cervelle ne nous laissait pas le loisir d'évoquer les grandes ombres de Léonidas, de Xerxès et d'Alexandre, et nous continuâmes notre route, laissant à notre gauche le petit village de Kokino-Milia, groupe de maisons misérables peuplées de quelques habitants d'aspect farouche et peu hospitalier. La forêt était tou-

jours aussi splendide, la mer avec ses îles formait toujours le cadre invariable et merveilleux de notre tableau, encore embelli par les teintes dorées du jour qui déclinait. A notre gauche se dressaient des murailles de rochers stratifiés qui surplombaient d'une façon menaçante. Sous les grands arbres, le sol gazonné était couvert de fleurs blanches, jaunes ou bleues, jetées par la nature avec une profusion inouïe sur un tapis de mousse vert tendre. L'air était pur et tout imprégné de senteurs balsamiques ; dans les arbres, des milliers d'oiseaux chantaient à s'égosiller, mais le chant éclatant et pur du rossignol les dominait tous.

Après avoir pris un café à un petit kani enfoui sous les platanes et qu'on appelait *kani des Bulbul*, c'est-à-dire des Rossignols, nous commençons à descendre rapidement. Peu à peu la forêt s'éclaircissait, les grands arbres étaient remplacés par des buissons rabougris, les montagnes par des collines, et tout ce pays nous semblait d'une monotonie et d'une tristesse que la fatigue d'une longue journée faisait peut-être paraître plus grande encore. Nous montions et descendions ces ondulations de terrain sans voir trace d'habitations ni de culture, sans rencontrer d'autre habitant que quelque charbonnier qui nous suivait d'un regard assez farouche, perdant à chaque instant notre chemin mal tracé et le retrouvant avec peine au milieu des maquis. Le soleil baissait rapidement ; et si la nuit nous surprenait avant que nous fussions arrivés à la plaine d'Oréos, nous avions comme perspective de coucher dans les bois ou tout au moins dans le mauvais hameau de Kastaniotissa, groupe de cabanes misérables, perché à mi-côte sur notre gauche et plein de lugubres souvenirs, car c'est là que, il y a une douzaine d'années, un Anglais, M. Leaves, et sa femme, qui avaient fondé une grande exploitation agricole, furent assassinés et dévalisés.

Périclès, qui se démoralisait à vue d'œil, déclarait que nous ne trouverions pas même un œuf à cuire pour notre dîner. D'ailleurs, il n'était qu'à demi rassuré par cette solitude et par le

voisinage des charbonniers nomades, et se préoccupait outre mesure de son bagage de campement. Quant aux agoyates, ils ne connaissaient pas cette route et paraissaient de fort mauvaise humeur d'une si longue étape. Nos chevaux et les bêtes de somme étaient exténués, et leur allure se ralentissait de plus en plus, malgré les excitations qu'on ne leur ménageait pas. Ces petites épreuves sont fréquentes dans un voyage en Grèce, et il ne faut pas se laisser aller à l'impression du découragement qui en résulte, si l'on veut goûter les charmes et l'intérêt de la route. Enfin, nous atteignîmes une dernière hauteur d'où notre vue s'étendit sur la mer et la plaine. Il était temps, car le soleil avait déjà disparu derrière les montagnes de la terre ferme, et nous ne distinguions presque plus le chemin raboteux où nos montures trébuchaient à chaque pas. Nous côtoyons des champs cultivés, et, aux dernières lueurs du crépuscule, nous apercevons le rocher de l'acropole d'Oréos et les mâts des barques qui dépassaient les toits du village. Il nous fallut près de deux heures pour atteindre le rivage, bordé d'une rangée de maisons neuves recouvertes de tuiles. Quelques-unes étaient à deux étages, avec magasins au rez-de-chaussée. Une vingtaine de grands caïques étaient amarrés près d'une estacade de bois, et une assez grande animation régnait dans la rue principale et autour des cabarets encore ouverts. Le paquebot grec, qui touche à Oréos six fois par mois, soit en venant d'Athènes, soit en revenant de Volo, y était arrivé dans la journée, et les politiques de café discutaient bruyamment les nouvelles apportées par les journaux de la capitale.

Dans ce petit port encore en enfance, comme dans tous ceux du royaume hellénique, nous retrouvions ce besoin d'activité intelligente et d'échange d'idées, ce mouvement et cette vie qui sont un des caractères principaux des populations côtières de la Grèce.

Nous mettons pied à terre devant une maison d'apparence propre et confortable. Le propriétaire était un grand Hydriote

de belle prestance qui était venu se fixer ici après le déclin de sa ville natale. Il avait construit cette maison, et il faisait un fructueux commerce de commission. On ne se doute pas du grand nombre d'Hydriotes qui sont venus ainsi s'établir en Eubée, où ils se distinguent par leur activité, leur esprit d'ordre, leur bon sens et leur simplicité. Grâce à ces qualités solides, leurs affaires prospèrent, et il n'est pas rare d'en trouver qui ont acquis une grande fortune, dont ils ne se servent que pour élargir le cercle de leurs affaires.

Notre hôte nous introduisit dans un salon simple, mais confortable. Les murs étaient ornés de portraits des héros de la révolution grecque : Zaïmis dans sa longue robe turque, Mavromichalis avec son sourcil farouche, Colocotronis avec ses longs cheveux et coiffé de ce casque de pompier de village qu'il affectionnait. Au-dessus d'une console en acajou, une gravure représentait le fameux brick de l'Hydriote Tombazis, dont les actes de prouesse sont dans la mémoire de tous les Hellènes; entre les deux fenêtres, le portrait à l'huile du propriétaire lui-même, raide comme un saint byzantin, les yeux fixés à quinze pas, et entre les mains une lettre de change déployée. Voilà bien le Grec insulaire, tout à la fois héros et courtier, soldat et épicier, prodigue de son sang et âpre au gain, capitaine de navire et teneur de livres, prêt, encore aujourd'hui, à vendre du caviar ou à se faire sauter sur un brûlot; singulier mélange de hardiesse et de ruse, de bravoure et de calcul, d'esprit de dévouement et d'instincts mercantiles.

Après un dîner arrosé par un vin muscat dont le fort goût de résine nous prenait à la gorge, on nous conduisit dans nos chambres blanchies à la chaux et décorées de mauvais portraits lithographiés de l'empereur de Russie, du grand-duc Constantin et du tsarévitch.

Le matin, en attendant l'heure du départ du paquebot qui devait nous conduire à Stylida, au fond du golfe de Lamia, nous prenons une tasse de café sur une grande terrasse ombragée

par un berceau de clématites et surplombant un petit jardin tout rempli de grenadiers, d'orangers et de roses trémières. De l'autre côté de la plaine cultivée s'élevaient les montagnes sombres, couvertes de bois. On nous montre deux points blancs : ce sont les propriétés de M. Kymon et de M. de Mimont, vastes exploitations qui, après avoir inspiré les plus grandes espérances, ont amené les mêmes déceptions que celle que nous avons déjà visitée. La vue s'étendait sur la baie d'Artémisium, célèbre par la défaite de la flotte de Xerxès, et sur la plaine divisée en cultures irriguées; pas de ponts, peu d'arbres, si ce n'est des mûriers, çà et là seulement quelques oliviers sauvages. De nombreux paysans, hommes et femmes, travaillaient dans les champs, et leurs vêtements de laine blanche tranchaient sur la verdure des plantations de cotonniers. D'autres labouraient les terres destinées aux semailles des céréales d'automne, maintenant d'une main leur charrue primitive, et guidant de l'autre avec une longue lance deux buffles noirs de Thessalie. Toute cette contrée semble riche et prospère, et c'est la partie de l'île, dit-on, qui fournit à l'État ses plus gros revenus, produits surtout par la dîme prélevée sur les récoltes de blé. Notre Hydriote prétendait cependant que l'agriculture, ici comme dans toutes les provinces excentriques, était en décadence, et il nous faisait, à cette occasion, un portrait peu flatteur des autorités, dont les moindres défauts, d'après lui, étaient l'incapacité et l'ignorance.

En redescendant vers le port, nous passons près d'une fabrique de poterie, le seul essai industriel tenté jusqu'ici dans la province. Il n'en sort guère que des objets destinés aux usages les plus communs : terrines, cruches, pots à fleurs ou amphores à conserver l'huile et le vin, grossièrement tournés et cuits en une seule fois à basse température et sans encastage; ils rappellent cependant, par la forme et les essais d'ornementation coloriée, ces vases antiques de style primitif, trouvés à Santorin et à Milo, et que caractérisent les zones, les chevrons et

damiers tracés d'une main inhabile et hésitante. Nous nous arrêtons un instant pour voir travailler quatre ouvriers occupés à modeler, à coups de pouce, de petites assiettes en argile grise, dont l'imperfection rappelle les œuvres de ce potier maladroit, *Céphalos*, chansonné par Aristophane.

Une heure après nous filions doucement, longeant les magnifiques rivages de l'Eubée. Puis aux tableaux les plus gracieux succédèrent bientôt les côtes arides et déboisées de la presqu'île de Lithada, et vers midi nous étions à Stylida, le port ou échelle de la petite ville de Lamia.

VI

La vallée du Sperchius. — Projets de chemins de fer en Grèce. — Conditions économiques du pays. — Lamia et la frontière. — Gardes-frontières. — Question du brigandage. — Un pacha polonais. — Difficultés du départ. — Les agoyates. — Le sergent Alexandros. — Le défilé des Thermopyles. — Klephtes et Spartiates. — Boudounitza et son château franc. — Un pappas mendiant. — Le bas clergé en Grèce. — Vue sur la vallée du Céphise. — Kani de campement de bergers vlaques. — Origine et mœurs de ces bergers. — La ferme de M. S.... — Ruines de Daulis et de Chéronée. — Le lion de Chéronée. — Albanais musulmans moissonneurs. — Bulgares émigrés. — La fièvre et l'agriculture. — — Le lac Copaïs. — Les Katavothra. — Projets de desséchement. — Orchomène. — Moines et déesses. — Arrivée à Livadie. — Mme Kokkinopoulo.

Devant nous, la belle vallée du Sperchius s'enfonçait vers l'ouest, entre deux chaînes de hautes montagnes pittoresques, l'Œta et l'Othryx. Une route fort mauvaise la traverse et conduit jusqu'au pied du mont Othryx, à la ville de Lamia, dont nous voyons les maisons s'étager sur une colline couronnée par une vieille forteresse. C'est ici que viendrait aboutir le chemin de fer projeté d'Athènes à la frontière, après un parcours de cent quarante kilomètres et après avoir traversé la Béotie, la Livadie et la Locride. Les lanceurs d'affaires, vendeurs à prime de valeurs qui ne représentent rien, les patriotes enthousiastes mais inexpérimentés, ont prôné, les uns dans leurs prospectus, les autres dans leurs journaux, la création d'un réseau de voies ferrées, sans se rendre compte du rôle que la position géographique de la Grèce lui fait dans le mouvement commercial et

industriel européen. Relier ce réseau à celui de la Turquie et en faire la grande artère commerciale entre l'Occident et l'Orient, telle est leur ambition; mais la Grèce se trouve en dehors de toutes les lignes commerciales, soit maritimes, soit terrestres. Les transports prendront toujours la voie de mer de préférence à celle de terre, parce qu'elle est la moins coûteuse, et un expéditeur ne commettra jamais la naïveté de débarquer ses marchandises au Pirée pour leur faire faire un long détour au prix de cinq centimes au moins par tonne et par kilomètre, quand il a la faculté de les conduire à Trieste, à Salonique ou à Marseille en moins de temps et en ne payant qu'un centime. Quant au chemin de fer qui, s'embranchant sur celui de Lamia, traverserait les redoutables chaînes du Pinde jusqu'à Avlona, sur l'Adriatique, ce serait là une folie ruineuse dont pas un homme d'État un peu sensé ne voudra se rendre solidaire. Une ligne commerciale d'une construction si coûteuse, et qui exigerait trois transbordements, est absolument impraticable. Les gens qui croient à la régénération de la Grèce par les chemins de fer citent l'exemple des États-Unis, où les lignes ferrées ont précédé et développé la civilisation. C'est parfaitement vrai; mais avec un chemin de fer qui ne coûtait que cent vingt mille francs au plus par kilomètre, les Yankees faisaient pour plus de cent millions d'affaires et jetaient des milliers d'immigrants dans des contrées immenses et d'une richesse merveilleuse. Rien de tout cela n'est possible dans un pays peu étendu et dont les productions seront toujours restreintes. Ce ne sont pas les quelques balles de coton que produisent les environs de Livadie, les quelques ballots de peaux que fournit la Phthiotide, qui alimenteront le trafic d'un chemin de fer : un seul train transporterait les produits de l'année. Ruiner huit ou dix mille actionnaires pour satisfaire les intérêts d'une centaine de propriétaires ne me semble pas une spéculation bien favorable au pays. Un réseau de bonnes routes carrossables, quelques chemins de fer très courts, à petite section, construits économiquement et reliant

les villes de l'intérieur avec les ports, paraît être la combinaison qui développera le plus sûrement les ressources et la richesse du royaume.

Nous traversons de grandes prairies semées de bouquets de bois et remplies de troupeaux de bœufs ou de chevaux. Toute cette vallée, de cinquante kilomètres de long sur dix à douze de large, est d'une grande fertilité. On obtiendrait de magnifiques résultats si par d'habiles dérivations on se servait des eaux du Sperchius et de ses affluents pour irriguer cette belle plaine. Malheureusement, une des conditions les plus essentielles pour le développement de la propriété et de l'agriculture manque ici : la sécurité. On est toujours sur le qui-vive et moins tranquille que dans le Far-West, dans le voisinage des Têtes-Plates ou des Apaches. La frontière n'est pas loin; elle court là-haut sur la cime de ces montagnes qui dominent Lamia et la vallée, et à quelques heures de cette préfecture, sur le territoire turc, s'organisent ces bandes de brigands qui tombent ensuite à l'improviste sur la Grèce, pillant les paysans, rançonnant les propriétaires, enlevant les voyageurs, trompant toute surveillance par la rapidité de leur course.

« Eh bien, mais, et les gendarmes? » s'écriera naïvement un bourgeois de Paris. Il y a des gendarmes en Grèce, et ce sont même d'excellents soldats, n'épargnant ni leur peine ni leur vie; il y a outre cela des gardes-frontières, tous braves montagnards bien armés, pouvant rivaliser d'agilité avec les brigands dont ils sont les ennemis acharnés. Le gouvernement dépense pour cela deux millions par an, et mille hommes d'élite sont employés à cette rude tâche; mais ce n'est pas assez encore, et les brigands s'échappent comme à travers les mailles d'un filet trop large.

Le sergent qui nous accompagne avec huit hommes est expert dans cette chasse à l'homme et nous en raconte les péripéties, les fatigues et les dangers. Avec une pareille étendue de frontière à parcourir et à surveiller, c'est presque un hasard, à

moins d'une dénonciation, que de pouvoir surprendre une bande. Pendant qu'on garde un passage, elle s'échappe par un autre, avertie et guidée par les bergers; et ce n'est pas dans le voisinage qu'on la trouvera le lendemain, mais à huit et dix lieues de là. On en a vu franchir soixante kilomètres en une nuit, à travers des sentiers presque impraticables. Quand on se rencontre, on ne se ménage guère; et si parfois des brigands sont tués, il n'arrive pas moins souvent que des gendarmes tombent victimes de leur devoir. Un mois avant notre voyage, deux soldats se présentèrent inopinément devant la hutte d'un berger, dans une gorge du mont Othryx, cherchant un brigand qu'ils poursuivaient depuis la veille. Le berger tue l'un des soldats d'un coup de fusil, pendant que le brigand, s'élançant de sa cachette, prend l'autre à la gorge et lui plonge un couteau dans le ventre. « Je sais qui a fait le coup, nous dit notre sergent, ils me le payeront! » C'est une vendetta à mort entre ce brave homme et ces bandits, et il ne sera content que lorsqu'il leur aura logé une balle dans la tête.

Si l'on veut s'expliquer l'existence des brigands en Grèce, il ne faut pas oublier que ce pays, comme les provinces turques voisines, est sans routes et n'a que fort peu de villes ou de villages; d'immenses espaces sont inhabités; plus des trois quarts du royaume sont couverts par des montagnes sauvages hérissées de rochers et de maquis, et hantées seulement par les bergers vlaques et les vautours. Les brigands vivent là par petites troupes, tapis pendant le jour dans des cavernes inaccessibles ou sous des buissons impénétrables, comme des hyènes, dont ils ont d'ailleurs l'allure et la férocité. Pendant la nuit, ils se déplacent pour dérouter la gendarmerie; et quand ils ont faim, ils fondent à l'improviste sur des fermes isolées, où ils se font donner des vivres et même des vêtements, s'assurant la discrétion du paysan par des menaces que le malheureux sait bien ne pas être vaines. Les bergers, par instinct et par nécessité, sont leurs complices et souvent leurs auxiliaires; ce sont eux qui les ren-

seignent sur les mouvements de troupes, qui les avertissent du passage d'un marchand, du voyage d'un riche propriétaire, qui font le guet pendant qu'on enlève la victime. En retour de ces bons procédés, les brigands respectent les troupeaux que les Vlaques gardent sur les hauts plateaux, et souvent même leur réservent une part du butin. Quand une personne de bonne prise a été enlevée, elle est emmenée dans le repaire le plus sûr, le plus écarté, et doit discuter le chiffre de sa rançon. Au bout de plusieurs jours, quelquefois de plusieurs semaines, pendant lesquelles d'ailleurs le prisonnier n'est pas maltraité, les brigands consentent à une diminution, et, par l'intermédiaire d'un compère, le plus souvent d'un berger, font remettre à telle personne désignée l'engagement signé par leur otage. Mais malheur à celui-ci si le payement de la somme convenue est refusé: une de ses oreilles, suivie bientôt de la seconde, soigneusement expédiée à sa famille, fait auprès des parents récalcitrants l'office du billet jaune ou vert du percepteur qui réclame une contribution en retard. En cas de refus, on le massacre pour servir d'exemple. Dès que la rançon est arrivée au campement, le prisonnier est relâché, après avoir juré de ne parler à qui que ce soit de ce qu'il a vu ou entendu. Plusieurs propriétaires de la Phthiotide, exposés à de fréquentes visites de ce genre, et peu protégés par le gouvernement, ont préféré s'entendre avec les brigands et leur payer une somme annuelle, sorte de tribut qui leur assure à eux et à leurs biens toute sécurité. Un grand propriétaire, qui habite Athènes, disait à un de ses fermiers : « Quand ils demanderont un mouton, tu en donneras deux. » Est-ce bien moral? Je ne sais trop ; mais en pareille circonstance vous en eussiez fait peut-être tout autant, ami lecteur, parce que refuser ou dénoncer les coupables, c'est s'exposer infailliblement au pillage, à l'incendie et au meurtre.

On a dit que les habitants du pays étaient complices des brigands, brigands eux-mêmes ; c'est une pure calomnie. Les paysans grecs, sauf dans quelques rares villages peuplés d'Albanais,

Brigand. — (Page 106).

n'ont jamais soutenu les brigands, mais ils les craignent et les tolèrent par peur. Ils ne porteront pas la main sur vous, ils vous plaindront même; mais ils ne vous préviendront pas de l'embuscade qui vous attend au détour du chemin, à deux pas de leur village. Pendant longtemps le gouvernement n'a rien fait pour la répression; et quand on a femme et enfants dans la maison, chèvres et baudets à l'étable, lopin de terre aux environs, on ne s'insurge pas de gaieté de cœur contre des bandits qui sont partout où on ne les attend pas et nulle part où on les cherche. On est bien un peu exploité, mais l'on garde ses oreilles. Quand des villages ont tenté de résister, les représailles ont été tellement atroces que la terreur régnait pour longtemps dans toute la contrée. Les coupables ne sont donc pas les paysans, mais bien les chefs de pouvoir qui restent inactifs, et d'autres personnages qui, peu scrupuleux sur les moyens de parvenir, se sont servis du brigandage comme d'un moyen d'intimidation pour enlever les élections.

Après le sinistre épisode de Marathon en 1870, le gouvernement grec, saisi de honte et humilié de l'arrêt rendu contre lui par l'opinion publique en Europe, se résolut à agir vigoureusement. L'armée entière fut employée à traquer les brigands. Les mesures énergiques prises partout et le concours apporté par les autorités turques de Thessalie obtinrent un plein succès. Aujourd'hui le brigandage a disparu; mais, il ne faut pas s'y tromper, les éléments n'en sont pas détruits pour cela : ils existent toujours à l'état latent; et un jour ou l'autre, qu'une crise politique éclate à Athènes, que l'hostilité des races en Turquie amène un conflit et un réveil de la question d'Orient, que le pacha de Larissa soit seulement moins bien disposé, on verra les brigands reparaître et jeter la houlette du berger pour reprendre leurs fusils cachés dans les broussailles de la montagne.

Pendant que le chef de notre escorte nous retrace les épisodes dont ces pics déchirés et ces ravins sombres qui se dressent là devant nous ont été le théâtre, nous approchons de la ville. Nous

longeons un ruisseau limpide, bordé de beaux peupliers, et nous atteignons bientôt les premières maisons, coquettement peintes et entourées de jardins, où les dames de la ville surveillent leur lessive. Des rues escarpées montent jusqu'à la vieille ville, dont les maisons turques et les minarets décapités rappellent le long séjour qu'y firent les Ottomans. Au haut d'un rocher abrupt, une forteresse turque dresse ses créneaux sur un soubassement antique, mais le fanion à croissant d'argent sur fond rouge et les queues de cheval ont été remplacés par un gigantesque drapeau grec rayé de blanc et de bleu qui flotte au vent.

En rendant visite au préfet de la province, je trouvai chez lui une de mes anciennes connaissances, le gouverneur de Thessalie, Osman-Pacha, Polonais au service de la Porte, administrateur actif et énergique autant que général habile, qui venait à Lamia pour concerter avec les autorités grecques les mesures à prendre contre les chefs de bande qui s'étaient réfugiés dans le Pinde. Son chef d'état-major était un Turc de Koniah, bonne et honnête figure de soldat, empreinte de cette impassibilité morne que donne le fatalisme, et de cette résignation muette du serviteur qui n'est pas payé depuis dix-huit mois. Pendant que l'on dégustait le café d'usage, on causa naturellement des brigands, et Osman-Pacha ne voyait d'autre moyen de les exterminer qu'une entente complète et sincère entre les deux pays. « Que les bandes, disait-il, ne trouvent plus de refuge ni d'un côté ni de l'autre de la frontière. Cantonnez chez vous les bergers; nous, en Thessalie et en Épire, nous garderons leurs femmes et leurs enfants en otage, et le premier d'entre eux qui abritera un brigand sous sa hutte, je l'embarque en quarante-huit heures pour Mossoul. »

Je fis part de mon projet de traverser les montagnes d'Agrapha, si curieuses par leurs populations; mais le pacha et le préfet me le déconseillèrent fort. Ce labyrinthe inextricable est le bureau de recrutement et le sanctuaire du brigandage; y pénétrer, c'était m'exposer pour le moins à être volé et insulté. J'étais fort ennuyé de ce contre-temps, et je ne me rendis pas sans peine

aux arguments et aux instances de mes deux interlocuteurs. On vint à parler des progrès de la Grèce, auxquels le gouverneur de Larissa eut l'air de croire et de s'intéresser, et l'on discuta vivement les projets de chemins de fer qui étaient à ce moment à l'ordre du jour à Athènes. Osman-Pacha se montrait, lui aussi, fort incrédule sur la valeur d'une pareille conception au point de vue financier. « D'ailleurs, dit-il, le complément indispensable de cette œuvre serait le prolongement de la ligne jusqu'à Salonique, et ne croyez pas que le gouvernement ottoman veuille le concéder ou le construire. Au point de vue commercial, ce tronçon ne peut rien lui rapporter ; au point de vue politique, il peut avoir de graves inconvénients, en facilitant les relations et les échanges d'idées entre les Grecs du royaume et les populations de même race sujettes du sultan. » Pendant notre conversation, le chef d'état-major Suleïman-Bey, qui n'entendait pas un mot de grec ni de français, s'était accroupi sur un divan et fumait une cigarette, les yeux vagues et perdus dans je ne sais quelle rêverie confuse ; dans la rue, les cavaliers d'escorte, assis à la turque contre la muraille, rêvaient en suivant d'un œil terne et alourdi la fumée de leurs chibouques. Au même instant, dans les yalis du Bosphore, les pachas rêvaient en égrenant leur chapelet, se laissant aller à des extases engourdies que berçaient le bruissement d'ailes des tourterelles dans les cyprès et le frôlement de la mer le long du rivage. Rêver toujours, faire le kief, comme ils disent, semble être la seule jouissance de ce peuple venu des steppes de l'Asie centrale.

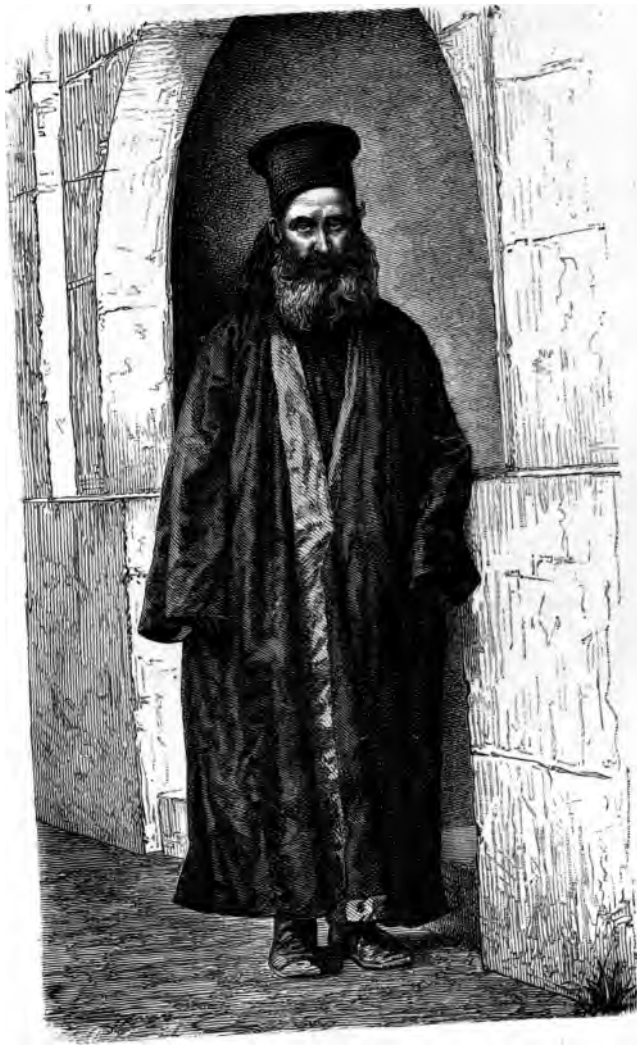
En face de la préfecture, dans le principal café de la ville, officiers de la garnison, fonctionnaires, curieux vieux et jeunes, riches et pauvres, péroraient d'un air animé et gesticulaient. On discutait des plans d'expédition, on commentait les discussions de la Chambre, on agitait à grands renforts de discours les prochaines élections municipales.

Le contraste entre les deux races était frappant, et Osman-Pacha devina mes réflexions. « Défiez-vous de l'apparence, me

dit-il, en me montrant du doigt ses cavaliers endormis au soleil; vous voyez ces hommes : ce sont des soldats d'une solidité et d'une fidélité à toute épreuve. Du moins ceux-ci croient à leur Dieu; tandis que ceux-là, continua-t-il en me désignant du regard les groupes animés du café, c'est tout au plus s'ils croient au diable; et puis, parler n'est pas agir. »

Après une longue conférence très amicale avec le préfet et le chef de la gendarmerie, le pacha se leva, nous donna une poignée de main toute militaire et remonta à cheval. « Vous savez, me dit-il, que dans mon pays d'adoption il est d'usage de donner un conseil à celui que l'on quitte; laissez-moi vous en donner deux. D'abord n'allez pas vous promener dans les montagnes d'Agrapha. Mon second conseil, le voici, ajouta-t-il plus bas en se penchant vers moi : ne prenez pas d'actions du chemin de fer d'Athènes à Lamia. » Il salua de la main les officiers grecs qui s'étaient levés, et s'éloigna suivi de son chef d'état-major, qui pendant trois heures n'avait pas ouvert la bouche.

Nos projets se trouvaient complétement modifiés par la recommandation de notre ami le pacha, qui savait bien ce qu'il disait. A bon entendeur salut! Périclès en fut enchanté. La perspective d'une visite chez les Vlachopimènes de l'Agrapha et du Pinde ne lui était rien moins qu'agréable, et les études ethnographiques lui tenaient moins à cœur que la conservation de ses oreilles et de sa batterie de cuisine. Pour être bien sûr que nous ne reviendrons pas sur notre décision, il voudrait nous faire partir immédiatement et nous mener coucher au kani des Thermopyles, au milieu des marais et des moustiques; mais nous préférons accepter pour la nuit l'hospitalité que nous offre fort aimablement le préfet de Lamia, et, après d'intéressantes conversations sur l'état du pays, nous montons à la citadelle pour assister au coucher du soleil, qui disparaît, accompagné de nuages sanglants, derrière ces hautes montagnes sombres et mystérieuses que nous avons le regret de laisser derrière nous sans les explorer. A nos pieds, les jardins s'enveloppaient

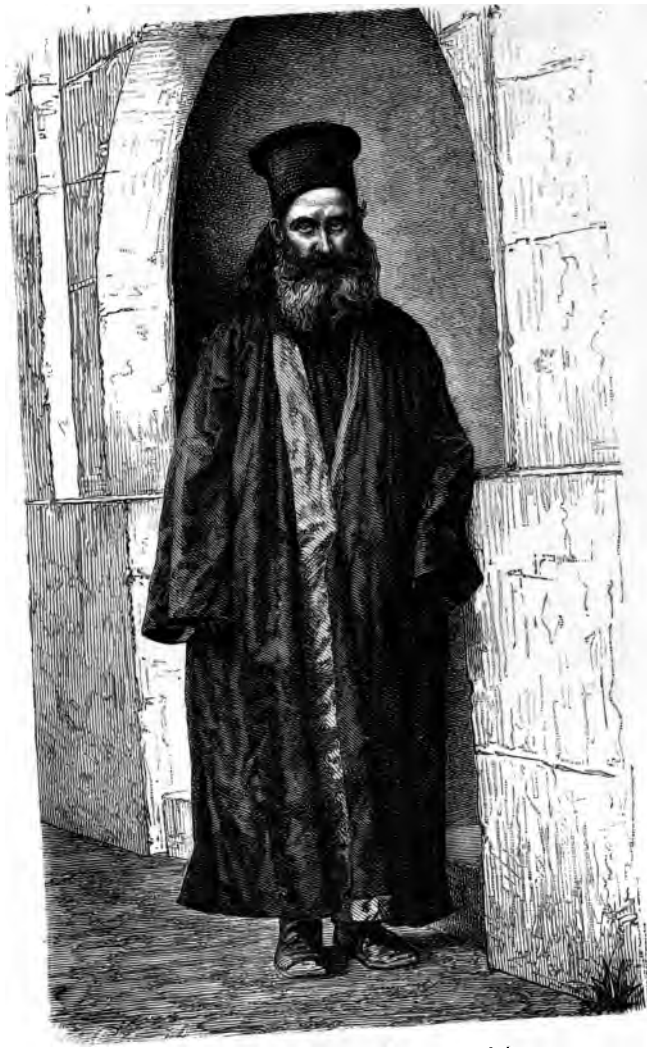


Pappas de Boudounitza. (Page 110.)

dit-il, en me montrant du doigt ses cavaliers endormis au soleil; vous voyez ces hommes : ce sont des soldats d'une solidité et d'une fidélité à toute épreuve. Du moins ceux-ci croient à leur Dieu; tandis que ceux-là, continua-t-il en me désignant du regard les groupes animés du café, c'est tout au plus s'ils croient au diable; et puis, parler n'est pas agir. »

Après une longue conférence très amicale avec le préfet et le chef de la gendarmerie, le pacha se leva, nous donna une poignée de main toute militaire et remonta à cheval. « Vous savez, me dit-il, que dans mon pays d'adoption il est d'usage de donner un conseil à celui que l'on quitte; laissez-moi vous en donner deux. D'abord n'allez pas vous promener dans les montagnes d'Agrapha. Mon second conseil, le voici, ajouta-t-il plus bas en se penchant vers moi : ne prenez pas d'actions du chemin de fer d'Athènes à Lamia. » Il salua de la main les officiers grecs qui s'étaient levés, et s'éloigna suivi de son chef d'état-major, qui pendant trois heures n'avait pas ouvert la bouche.

Nos projets se trouvaient complétement modifiés par la recommandation de notre ami le pacha, qui savait bien ce qu'il disait. A bon entendeur salut! Périclès en fut enchanté. La perspective d'une visite chez les Vlachopimènes de l'Agrapha et du Pinde ne lui était rien moins qu'agréable, et les études ethnographiques lui tenaient moins à cœur que la conservation de ses oreilles et de sa batterie de cuisine. Pour être bien sûr que nous ne reviendrons pas sur notre décision, il voudrait nous faire partir immédiatement et nous mener coucher au kani des Thermopyles, au milieu des marais et des moustiques; mais nous préférons accepter pour la nuit l'hospitalité que nous offre fort aimablement le préfet de Lamia, et, après d'intéressantes conversations sur l'état du pays, nous montons à la citadelle pour assister au coucher du soleil, qui disparaît, accompagné de nuages sanglants, derrière ces hautes montagnes sombres et mystérieuses que nous avons le regret de laisser derrière nous sans les explorer. A nos pieds, les jardins s'enveloppaient



Pappas de Boudounitza. (Page 110.)

d'ombre et de silence, les rues et les places se piquetaient de lumières; à six heures, un coup de canon ébranla l'air, et les échos de la montagne y répondirent. On amena le pavillon national, et les clairons de la garnison, réunis sur la place, parcoururent la ville en sonnant la retraite, alternant avec les trompettes de la cavalerie, au timbre plus grave et plus austère. Les dernières lueurs du couchant avaient disparu; c'était l'heure où dans les ténèbres les brigands relèvent la tête et, avec la ruse et le flair du fauve qui voit dans la nuit, se glissent le long des ravins, croisant leur piste pour dérouter les chasseurs, c'est-à-dire les gendarmes, ou descendent dans la plaine, à l'affût d'une proie ou d'une vengeance.

Le lendemain, au point du jour, la diane nous réveille, mais Périclès se fait attendre; les agoyates (muletiers) et leurs bêtes sont on ne sait où, et n'arrivent qu'une heure après, en gens peu pressés et encore endormis. Le chargement ne se fait pas sans difficultés ni discussions. Au moment du départ, on s'aperçoit que l'une des mules de bagages boite, qu'une autre est déferrée des deux pieds de devant, et que l'on a oublié les licols. Bref, neuf heures sonnent avant que nous soyons en selle. Ces contre-temps, qui doivent entrer en première ligne de compte dans un voyage en Grèce, et sont chaque jour, à l'heure du départ, une cause d'ennui et de contrariété pour le touriste, ne tiennent pas à la mauvaise volonté des agoyates. Ce sont bien là les meilleures gens du monde, mais de vrais Orientaux, c'est-à-dire imprévoyants, insouciants, et ne connaissant pas le prix du temps et de l'exactitude. Ils sont dociles, patients, sobres, infatigables, indifférents à la chaleur ou à la pluie, à la soif ou à la faim, ne se préoccupent jamais de la longueur des étapes; mais ils sont lents à charger et à se mettre en marche. A la nuit tombante, ils s'arrêtent au premier kani venu, jettent une poignée d'orge à leurs bêtes, croquent un oignon, avalent un verre d'eau claire, et s'endorment dans un coin, roulés dans leurs manteaux de laine brune. Ils ne comprennent pas que tout

voyageur ne fasse pas de même; et pour peu que votre drogman n'ait pas l'énergie et l'autorité nécessaires pour leur en imposer, vous vous trouvez exposés à des retards fâcheux dans votre itinéraire, et surtout à quelques-unes de ces nuitées que l'on marque d'une croix noire sur son carnet de voyage.

Nos chevaux appartiennent à cette race de Thessalie illustrée par Phidias, et qui se distingue par ses qualités de résistance et d'adresse. Petits et maigres, mais nerveux et sobres, ils rendent les plus grands services dans ces contrées où les routes ne sont que des sentiers de chèvre. Nous reprenons le chemin de la veille, accompagnés de huit gardes-frontières au jarret d'acier, qui suivent nos chevaux de ce pas allongé et élastique particulier aux montagnards grecs. Bien qu'ils fassent partie de l'armée régulière et qu'ils soient organisés en régiments, ils ne portent pas le pantalon et la tunique européenne comme les autres corps. Leur uniforme est tout national : la fustanelle à mille plis, la courte veste de laine blanche ouverte sur la poitrine, couverte de soutaches noires et rouges, et dont les longues manches flottent par derrière ; les hautes guêtres de laine entrées dans les babouches rouges à bouts recourbés; sur la tête, le petit fez coquettement posé sur l'oreille. Ils se rasent avec soin et ne portent que les moustaches, qu'ils retroussent en crocs. A eux comme aux gendarmes on peut se fier en toute sécurité. Si l'on est attaqué, ils se feront tuer en vous défendant. En 1870, lors de l'arrestation des touristes anglais par la bande des Arvanitakis, deux des gendarmes qui les accompagnaient furent les premières victimes.

Le sergent qui commandait notre petite escorte était un grand et beau garçon, à l'air sérieux, intelligent et ouvert; la taille serrée comme un premier sujet du ballet de l'Opéra; causeur sans familiarité, empressé sans servilité, en homme qui se sent votre égal, destiné par les hasards du moment et des circonstances sociales à vous guider pendant une journée et à se faire casser la tête à votre service, si l'occasion s'en présente. Tout

en arpentant la route à nos côtés, il nous contait son histoire. Il était né à Trikala, en Thessalie; son père y exerçait la profession de tailleur, et, tout en lisant le *Siècle* et le *Néologos* d'Athènes, confectionnait des caftans vert-pomme pour les mamamouchis de la localité. Un jour, le percepteur des contributions, ayant probablement acheté au pacha plus cher qu'à l'ordinaire la faveur de prélever l'impôt, voulut s'en récupérer sur les contribuables; mais notre tailleur, en vrai Grec qu'il était, c'est-à-dire en homme connaissant ses droits, ne voulut payer que la cotisation habituelle et légale. Les vexations par lesquelles les percepteurs, en Turquie, lassent les résistances qu'ils rencontrent contre leurs exactions n'eurent pas raison de cet obstiné. On le ruina en lui enlevant sa boutique, on le mit en prison; et quelles prisons que celles ou le gouvernement ottoman renferme ses débiteurs! Rien n'y fit; il annonça même qu'il adresserait un mémoire aux ambassadeurs étrangers à Constantinople. Un Grec, un raïa, se mêler de raisonner et de discuter à propos d'impôt! C'était un exemple qu'il ne fallait pas laisser se répandre. Pacha, caïmakam, mudir, fermiers de la dîme, agents de tout ordre et de tout grade, avaient trop d'intérêt à étouffer dans son germe cette rébellion contre les droits souverains du commandeur des croyants, maître absolu de ses sujets, de leurs biens et de leur vie, droits dont ces honnêtes fonctionnaires étaient les dépositaires. On bâtonna si bien le pauvre diable qu'il en mourut. Son fils n'avait que seize ans, mais portait déjà dans son cœur la haine contre les Turcs que tout Hellène suce avec le lait. Il jura de venger son père. Un jour, en pleine place publique, se rencontrant face à face avec le percepteur, il l'apostropha en lui criant : « Mon père en mourant n'a pu te payer le montant de sa contribution; tiens! voilà ce qu'il te doit! » Et il lui planta dans la poitrine, au bon endroit, un de ces couteaux courts et larges comme la main que les Grecs portent dans leur ceinture de cuir. Avant que les zaptiés turcs eussent éteint leurs pipes et remis leurs

babouches pour courir après lui, il avait gagné la montagne, où il vécut longtemps avec les bergers. Mais les Vlaques sont traîtres, et, pour éviter d'être vendu aux Turcs, il passa la frontière et vint à Lamia. Sa bonne chance lui fit rencontrer un député qui avait connu un de ses oncles établi à Salonique, et, grâce à cette protection inattendue, il put vivre jusqu'à l'âge où il s'engagea dans le corps des irréguliers. Sa hardiesse, sa bonne conduite, son intelligence, et aussi le bruit de ce qu'on appelle là-bas une action d'éclat, lui firent bientôt obtenir le grade de sergent. Alexandros, c'était son nom, était connu pour son courage et son habileté dans la chasse aux brigands, qu'il traitait comme des Turcs; mais en parlant il lançait moins des regards provocateurs du côté des cimes qui leur servent de tanières, que des œillades mélancoliques vers la ville de Lamia, d'où chacun de nos pas l'éloignait. C'est que notre ami Alexandros n'était plus le guerrier ne rêvant qu'aux combats; l'amour l'avait effleuré de son aile, et nous entrevîmes pour lui, dans un avenir prochain, le moment où il déposerait la veste brodée et le fusil de palikare aux pieds de la belle Marionka, la fille du cafetier Diomèdes. « Vous savez bien, Monsieur, le café Diomèdes, au coin de la place de la Constitution; sa boutique vaut huit mille drachmes ! » Au moment où notre sergent allait nous décrire les beautés de Marionka ou les splendeurs du cabaret de son futur beau-père, mon cheval, s'enfonçant jusqu'au ventre, me laissa à pied au milieu d'un marais à moitié desséché, d'où s'échappaient des émanations suffocantes de végétaux en décomposition. Nous étions aux Thermopyles.

Tout a bien changé depuis l'antiquité, et les causes multiples qui modifient incessamment la croûte terrestre n'ont pas épargné ce passage fameux. Les incrustations minérales ont peu à peu surélevé le sol; les torrents qui descendent du Callidrome, chargés de sable et d'humus, ont reculé la plage; enfin le Sperchius, rivière importante qui descend des montagnes d'Agrapha, et qui se jetait plus haut, dans le fond du golfe de

Lamia, a dévié vers le sud jusqu'aux Thermopyles, formant à son embouchure, par des dépôts successifs d'alluvions, un vaste marais hanté de grèbes et de hérons qui a refoulé les eaux de la mer à plusieurs kilomètres. Malgré ces modifications, il est pourtant assez facile de se rendre compte de l'ancienne configuration du défilé et des diverses phases du combat où Léonidas et ses trois cents Spartiates défendirent la liberté de la Grèce contre l'armée des Perses. Voilà encore le sentier que le traître Éphialtès indiqua à Xerxès ; à gauche, cette petite colline conique est celle où les Grecs se retirèrent après la mort de Léonidas et furent tous exterminés. La description d'Hérodote est exacte comme le rapport d'un officier d'état-major. Les mouvements de terrain, la tactique des deux armées, sont précisés et détaillés de façon qu'après vingt siècles écoulés il est impossible de s'y méprendre.

A plusieurs reprises, le passage des Thermopyles a été attaqué. Les Gaulois, les Macédoniens, les Romains, les Turcs, tous ceux qui se ruaient sur la Grèce pour piller les temples et les trésors, n'avaient pas d'autre route, et sur cette étroite bande de terre, resserrée entre des marais et des pentes escarpées et sauvages, se livrèrent de sanglants combats et tombèrent bien des héros inconnus. Il en est cependant que les Grecs d'aujourd'hui n'oublient pas. Le plus ignorant des paysans, après vous avoir montré l'endroit où tomba Léonidas, vous indiquera d'un geste plein d'orgueil le rocher derrière lequel le diacre Diakos se défendit seul pendant trois heures contre quatre cents musulmans.

Pendant la guerre de 1821, les membres du clergé grec ont été les premiers, non seulement à lever la bannière de l'indépendance, mais à la tenir haut et ferme au milieu des combats. Diakos se distingue entre tous par la loyauté et la noblesse de son caractère, par son courage et sa mort héroïque. Simple diacre à l'église de Livadie, il appelle ses compatriotes aux armes et chasse les Turcs de la ville après cinq jours de combats meurtriers. Les armes, les trésors, le butin dont il s'est emparé, il

abandonne tout au gouvernement, par un sentiment de délicatesse et de désintéressement bien rare en ce temps-là. Puis, apprenant que l'armée de Méhémed-Pacha se concentre à Lamia pour se jeter sur la Grèce révoltée, il court avec ses compagnons défendre le passage des Thermopyles ; mais assailli par le nombre, abandonné des siens, il refuse de les suivre, et répond à un ami qui lui amène un cheval : « Diakos ne fuit pas. » Retranché derrière des rochers avec dix compagnons qui lui sont restés fidèles, il les voit tous succomber ; son frère tombe à ses côtés ; resté seul, le bras droit cassé par une balle, il se défend encore contre trois ou quatre cents janissaires. Enveloppé de tous côtés, il est terrassé et conduit à Lamia devant Méhémed-Pacha, un connaisseur en fait de bravoure, qui lui offre la vie sauve et une fortune s'il veut abjurer et servir le sultan. « Fais-moi mourir, répond-il avec hauteur, la Grèce a beaucoup d'autres Diakos. » On l'empala, et sa force d'âme ne se démentit pas un instant dans ses longues tortures.

Un ans après, un autre Grec défendait aussi le défilé des Thermopyles contre une nouvelle armée turque. Odyssée, fils d'Androutzos, offre un contraste frappant avec Diakos. Autant celui-ci fit preuve de patriotisme pur, de sentiments élevés, de dévouement héroïque, autant Odyssée se montra peu désintéressé, animé avant tout d'une farouche indépendance et d'un orgueil irascible, ne se battant ni pour sa patrie, ni pour sa religion, mais pour satisfaire ses instincts d'aventure et de pillage, et pour être chanté par les poëtes de la montagne ; type accompli du klephte, qui ne reconnaît ni chef ni morale, vivant de meurtres et de vols par instinct comme le loup, digne représentant d'une race qui a été plus nuisible qu'utile à la cause nationale, et dont les implacables rivalités et les passions sauvages ont mis un instant en péril l'existence de la Grèce et compromis sa considération auprès des peuples civilisés. Odyssée, né en Épire et entré jeune au service du fameux Ali-Tébelen de Janina, reçut de ce despote oriental des leçons de cruauté, d'astuce, de perfidie,

d'ambition sans bornes, qui étouffèrent dans son âme tout ce que la nature pouvait y avoir mis de généreux ; mais sa haute stature, sa force extraordinaire, son agilité merveilleuse, et surtout sa bravoure sans égale, en avaient fait l'idole de ses soldats. Quatre fois, pendant l'insurrection, il arrêta les Turcs aux Thermopyles, batailles terribles où il combattait au premier rang, revêtu d'un costume éclatant, jetant des injures à l'ennemi et portant des coups de géant. On ramassait ensuite le butin, armes précieuses, vêtements brodés d'or, gibernes en argent repoussé, pistolets aux pommeaux ciselés et ornés de pierres rares ; mais Odyssée n'avait pas la même intégrité que Diakos : ce n'était pas au trésor national qu'il envoyait ces dépouilles, mais bien dans l'asile impénétrable qu'il s'était ménagé au sommet du mont Parnasse, caverne immense, creusée dans une muraille de rochers perpendiculaires, où l'on ne parvenait qu'à l'aide d'échelles. A partir de ce moment, la vie d'Odyssée semble appartenir plutôt au roman qu'à l'histoire. Attiré à Nauplie par les membres du gouvernement qui le redoutent et cherchent à se débarrasser de lui, il échappe miraculeusement à une tentative d'assassinat, trahit pour se venger, tue ses rivaux, et s'enrôle chez les Turcs. Pris de remords, il va se réfugier dans un monastère, cherchant l'oubli sous la robe noire du caloyer ; mais ses instincts de palikare se réveillent plus vifs que jamais à la vue d'un cavalier turc, auquel il coupe la tête. Poursuivi de nouveau par ordre du gouvernement, il se rend à un de ses anciens compagnons d'armes, qui le fait précipiter du haut des murailles de l'Acropole. Telle fut la fin de cet homme qui, à côté de services réels rendus à son pays, commit de si grandes fautes ; mais si les historiens impartiaux sont sévères pour sa mémoire, la poésie et les traditions populaires ne se souviennent que du héros invulnérable, à l'œil d'aigle, au poignet de fer, dont le yatagan coupait dix têtes de Turcs d'un coup, et qui, devenu personnage légendaire sous le nom de Léonidas moderne, a survécu, grâce au prestige que les qualités extérieures exercent sur la foule.

Pour nous, le nom des Thermopyles évoquera toujours plus volontiers, dans notre souvenir, la belle et noble figure du diacre Diakos qui, la croix d'une main, l'épée de l'autre, se jette au-devant des envahisseurs avec la foi enthousiaste du prêtre et l'abnégation silencieuse du vrai patriote. De celui-là, la Grèce moderne a le droit et le devoir de s'enorgueillir. Pour de moins dignes que lui, elle a érigé des statues et forgé des hexamètres.

A l'heure où nous traversions les Thermopyles, le soleil dardait perpendiculairement ses rayons sur nos têtes, la chaleur était intense, l'atmosphère était saturée de miasmes paludéens qui nous infiltraient du poison dans les veines; pas un souffle d'air ne venait rafraîchir les visages brûlés par la réverbération du soleil sur des rochers dénudés; pas une ombre ne venait modeler ces montagnes décolorées par excès de lumière. Nous cheminions silencieux et sans pensées; nos petits chevaux de Thessalie même baissaient la tête et semblaient accablés En sortant du défilé, qui n'a guère que quatre cents mètres de long, nous quittons la route de Kénouri, et nous commençons à gravir, sur la droite, les escarpements boisés du mont Callidrome. Nous montons par un chemin rocailleux à travers des bosquets de myrtes et de lentisques trop peu élevés, trop peu touffus encore, pour nous abriter du soleil; l'air devient cependant plus respirable, et l'un de nos compagnons tente, mais sans succès, d'intéresser la caravane par la lecture du passage d'Hérodote relatif à la bataille contre les Perses. Nous restons indifférents à cette évocation et à ces grands souvenirs. N'est-ce pas parce que, pour animer ces paysages historiques, l'imagination seule ne suffit pas si les sens ne sont point satisfaits? Un rayon de soleil, un voile de vapeurs, une douce température, la senteur des fleurs sauvages et des plantes aromatiques, le bruissement du vent dans les arbres, des insectes dans les hautes herbes; enfin, faut-il le dire? n'avoir ni faim, ni soif, ni froid, ni chaud, tout un heureux concours de circonstances favorables, externes et internes, sont nécessaires pour que l'imagination, cette puissance capricieuse de notre être,

puisse dégager d'un site toute la poésie, toute la saveur, qui s'y trouvent.

Au bout de quelques heures, nous arrivions enfin à Boudounitza, petit village dominé par un vieux château franc encore flanqué de ses tours rondes et de ses bastions, qui rappelle les ruines féodales de notre France.

Les chroniques mentionnent à peine ce petit fief de Boudounitza. C'était un marquisat, et l'on ignore quelle famille d'entre les croisés en eut l'investiture; mais ce poste, à l'entrée d'une gorge où venaient s'engouffrer les envahisseurs byzantins, catalans ou albanais, ne devait pas être une sinécure. Personne de nous n'eut le courage de gravir le monticule sur lequel s'élève cette forteresse. Qui sait cependant si nous n'aurions pas découvert sous les ronces quelque blason inédit, quelques traces des luttes qui durent se livrer là au moyen âge? Mais la curiosité et l'attrait d'une découverte archéologique ne purent triompher de la fatigue que nous éprouvions.

Pendant que nous nous reposions à l'ombre d'une natte tendue sur quatre perches devant l'unique café du village, un pappas, vieux, sale, déguenillé, les traits flétris par l'âge, mais l'œil encore rusé sous de gros sourcils gris, sortit de l'église, traînant des savates éculées, et vint nous tendre la main, toujours au nom de la Panagia. Nous le fîmes causer, et, à l'en croire, le métier n'était pas des plus lucratifs. Le pays est peu peuplé et les paysans sont pauvres; la dîme rend peu; les baptêmes, mariages, enterrements, confessions à domicile, bénédictions de toute sorte, tout ce dont le clergé orthodoxe fait commerce, n'y rapporte guère. La loi économique de l'offre et de la demande est applicable aussi à cette sorte de marchandise ecclésiastique, et il ne pouvait multiplier autant qu'il l'aurait voulu les naissances et les décès; il se rattrapait sur les confessions; mais bien que les gens de Boudounitza ne soient pas des saints, ils ne se croyaient pas la conscience chargée tous les jours de méfaits damnables, et l'absolution des péchés véniels ne se fait jamais qu'à prix ré-

duit. Notre pappas avait lui-même femme et enfants, et, pour subvenir aux nécessités du ménage, il possédait quelques chèvres et une petite vigne, qu'il faisait cultiver par ses ouailles, menaçant les récalcitrants de toutes les colères de saint Georges et de saint Démétrius. Les habitants du village, assis tout autour de nous, lui parlaient sur un ton libre et familier. En Grèce, le peuple n'éprouve pour ses prêtres ni cette déférence respectueuse et raisonnée de nos paysans français pour leurs pasteurs, ni cette terreur superstitieuse des nègres pour leurs sorciers. Le Grec croit encore aux amulettes, mais nullement à la puissance de celui qui les lui vend. Quant à cette autorité morale que donne, dans nos plus pauvres campagnes, au plus naïf de nos curés l'enseignement évangélique, comment existerait-elle dans un pays où le prêtre ignore le plus souvent lui-même les livres saints, et où il n'apprend aux fidèles qu'à réciter quelques psalmodies incompréhensibles, à faire des génuflexions et des signes de croix jusqu'à en perdre la respiration, sans que le moindre commentaire vienne spiritualiser ces exercices gymnastiques?

Le bas clergé, en Grèce, se recrute dans la basse classe et ne reçoit aucune éducation. D'abord lecteur (anagnoste), puis diacre, le plus grossier des paysans peut devenir pappas sans savoir rien autre chose de la religion que ces chants nasillards et ces pratiques machinales qui ressemblent plus au fétichisme chinois qu'au christianisme. Presque toujours d'une ignorance plus grande que celle des habitants de leur commune, ils sont moins qu'eux portés à ce sentiment de curiosité intelligente qui est un des apanages de la race, et ils n'ont pas leur sobriété : aussi sont-ils peu respectés et le peuple ne se fait-il pas faute de se moquer du prêtre dont il baise dévotement la main.

La position des pappas n'est, d'autre part, pas si enviable qu'on pourrait le croire. Il dépend des paysans, qui peuvent refuser de cultiver son champ ou de payer ses services; du conseil communal, qui peut lui créer mille tracas; du grand propriétaire ou du député du canton, qui peuvent le faire révo-

quer. Il dépend surtout de l'évêque (*episcopos*) et du synode, composé de dignitaires sortis du clergé célibataire qui n'ont pour les pappas mariés que mépris et dédain. Le poids sous lequel s'affaisse le bas clergé, c'est le mariage. Sous l'empire des préoccupations et des intérêts matériels, les pappas des campagnes surtout ne songent qu'aux moyens d'assurer l'existence de leur famille; ils ne voient dans le sacerdoce qu'un métier plus ou moins lucratif. Au point de vue moral ou politique, le mariage des prêtres peut être discuté; mais au point de vue économique, il est certain qu'un clergé marié est cher et ne convient qu'à un peuple riche, avancé en civilisation, qui peut rétribuer toute une famille pour garantir l'honorabilité du sacerdoce.

Une autre cause d'abaissement pour le bas clergé, c'est la femme elle-même, qui élèvera toujours entre la société et lui une barrière insurmontable, tant que les pappas ne trouveront pour femmes que de pauvres filles ignorantes de paysans ou d'artisans dont l'infériorité intellectuelle devient pour leurs maris une cause d'isolement social. Le mariage du prêtre n'est acceptable que si sa compagne devient son aide, son associée, pour ainsi dire, dans toutes ses œuvres de piété et de charité, comme cela se voit souvent dans les ménages de pasteurs protestants. En Grèce, comme en Russie d'ailleurs, il n'existe entre le pappas et sa femme aucune intimité morale. L'un passe dans son champ ou au cabaret le temps très long qu'il n'emploie pas à marmotter ses psalmodies, pendant que l'autre vit dans sa cuisine, au milieu d'enfants sales et criards.

Le clergé orthodoxe ne se relèvera, il ne reprendra d'influence que le jour où l'instruction et le célibat lui rendront la dignité qui lui manque aujourd'hui. Les mêmes causes produisent partout les mêmes effets; et il ne faut pas, quand on veut juger le bas clergé grec, prendre comme point de comparaison nos curés de campagne français, si généralement honnêtes et respectables. Mais, à les confronter avec d'autres, on reconnaîtra que si le pappas grec est d'une ignorance absolue, il n'est du moins ni

fanatique comme le curé d'un pueblo d'Espagne, ni corrompu comme le prêtre d'un popolo d'Italie, ni ivrogne comme le pope d'un district de la Petite-Russie. Les quelques drachmes que nous mettons dans la main calleuse du vieux pappas nous valent toutes ses bénédictions et les assurances que saint Christophore, patron des voyageurs, nous protégera, sur sa recommandation, dans la suite de notre excursion. Au moment où nous remontons à cheval, il pousse vers nous en riant un de ses fils, jeune bambin de dix à douze ans, aux cheveux roux ébouriffés. « Donne-lui quelque petite chose, seigneur; c'est demain le jour de sa fête. » On lui donna quelques leptas. « Que la Panagia te le rende, seigneur! » Cet enragé quémandeur avait à sa disposition tant d'enfants et tant de saints que nous nous hâtâmes de fuir, et en une demi-heure nous avions atteint le col le plus élevé de la montagne, après avoir traversé une étroite gorge boisée.

En nous retournant, nous voyons au-dessous de nous le vallon verdoyant de Boudounitza et le petit village que nous venons de quitter, puis le golfe de Lamia, les montagnes de l'Eubée, les hautes cimes de l'Othryx en Thessalie, et la mer où flottaient, comme des brumes légères, les îles de Skiathos et de Scopélos, nos vieilles connaissances.

Vers le nord-ouest, tout en haut de la vallée, se dressait la masse gigantesque du mont Œta, perdue dans les nuages, avec ses forêts de hêtres séculaires et de sapins hauts comme des mâts de navire, ses rochers énormes, ses torrents écumeux, ses gorges aussi pittoresques et plus sauvages que celles de la Suisse, et hantées seulement par les Vlaques et les sangliers. En face de nous s'élevaient majestueusement les sommets chauves et brûlés du mont Parnasse, découpant nettement leur silhouette hardie et pure sur un ciel d'azur pailleté d'or, et comme baignés dans une atmosphère divine. Ces contours pleins d'une harmonie sévère, cette lumière à la fois éclatante et douce, adoucissant sans les voiler les crevasses gigantesques qui sillonnent le mont

de la base au sommet, comme enlevées par le ciseau de quelque Michel-Ange géant; cette beauté architecturale qui ressort de la variété charmante des détails et de la puissance de l'ensemble, s'impose à l'admiration et produit une impression ineffaçable.

La nuit commençait à envelopper d'ombre ce paysage, quand nous atteignîmes le petit kani de Dernitza, exténués de fatigue et de chaleur. Dans l'unique salle dont se composait l'auberge, éclairée seulement par la porte, quelques bancs de bois et une table grossièrement taillée; aux murs noircis de fumée et de graisse, quelques pots fêlés accrochés à côté de quatre petites cafetières en cuivre à long manche et de chapelets d'oignons violets; dans un coin, une pierre plate servant de foyer pour la cuisine, deux ou trois grandes jarres en terre; aux poutres du toit, de grandes outres de peau de chèvre suspendues, contenant la provision de vin et d'huile; partout une odeur de rance, d'aigre et de moisi qui soulevait le cœur. Au fond et séparée de la salle par quelques planches, une écurie, où nos bêtes, de compagnie avec les mules d'une caravane, broyaient leur orge dans des auges de pierre. Après un souper auprès duquel le brouet noir de Lycurgue eût été un festin, chacun s'étendit sur la terre battue, enveloppé dans sa couverture; mais tous ne dormirent pas. Amis voyageurs, gardez-vous du kani de Dernitza.

Il faisait nuit encore que nous étions debout, nous promenant devant le kani, sans pouvoir nous résoudre à rentrer dans ce taudis empesté où huit ou dix muletiers avaient couché près de nous. Le ciel se colora bientôt des lueurs tendres de l'aurore; dans la vallée, enveloppée d'une ombre bleuâtre, couraient des vapeurs légères; mais la cime la plus haute du Parnasse s'illumina tout à coup en rose vif, et peu à peu les rayons du soleil descendirent en larges nappes lumineuses le long des grandes pentes de la montagne. Le brouillard se dissipa et la plaine nous apparut tout entière, unie et nivelée comme la surface d'un lac. En attendant que notre courrier et les agoyates aient bien voulu

se réveiller et charger les bêtes, le maitre du kani, un grand diable à l'air sournois et revêche, nous confectionne un café détestable et nous réclame d'un ton arrogant quarante drachmes pour prix de l'hospitalité qu'il nous a donnée. Une querelle violente s'engage entre lui et Périclès, qui lui jette au nez dix drachmes et des injures dont la traduction littérale ne nous est pas permise ici. La présence de nos gendarmes semblait heureusement en imposer à cet impudent coquin, qui portait un coutelas de trois pieds de long à sa ceinture, et maniait ses pincettes de cafetier comme un pistolet de combat. Sans notre escorte, la position aurait pu devenir critique, au milieu d'une population qui ne paraissait nullement disposée à se ranger de notre côté et à soutenir le bon droit. Nous nous hâtâmes de nous éloigner et de descendre vers le Céphise, que nous atteignîmes en moins d'une heure, grâce à la fraîcheur matinale qui nous permettait d'activer notre marche. La rivière n'avait plus qu'un filet d'eau coulant sur du sable blanc, entre deux berges taillées à pic et bordées de lauriers roses tout en fleurs. A perte de vue, on ne voyait que des terres en friche couvertes d'une herbe rude, épineuse, et d'asphodèles; de loin en loin seulement quelques rares villages entourés de cultures, dont l'industrie principale est l'élevage des dindons, que l'on voit errer par milliers dans la campagne, sous la surveillance d'enfants en guenilles. Cette large vallée, qui descend du massif épais de l'Œta jusque dans les plaines de Béotie, doit naturellement servir de passage aux nombreux bergers qui quittent les hauts pâturages à l'automne pour y remonter à la fin de l'hiver, et l'époque à laquelle nous nous y trouvions était celle de ces émigrations. Bientôt, en effet, nous vîmes de tous côtés sur les collines les troupeaux convergeant vers un même point, moutons à laine brune, béliers blancs à tête noire, chèvres à poil ras, boucs de haute taille, à longs poils gris-bleu et à cornes enroulées et larges comme celles d'un mouflon d'Afrique. Sur un vaste espace compris entre deux replis de la rivière, se pressaient

déjà des milliers de bêtes. Comme nous en approchions, douze ou quinze énormes chiens se précipitèrent sur nous avec des aboiements furieux. Leurs mâchoires carrées et puissantes, leurs crocs formidables, leurs yeux rouges de sang, leur aspect féroce, donnaient une haute idée de leur mérite comme gardiens contre les loups, mais nous inspiraient de sérieuses inquiétudes pour nos jambes. Les pierres que les agoyates leur lançaient ne faisaient que les exciter encore plus. Quant aux bergers, appuyés sur leurs bâtons, ils regardaient sans bouger et sans rien dire, n'ayant pas l'air d'entendre les interpellations de nos gendarmes. Le sergent impatienté donna l'ordre à ses hommes d'armer leurs fusils, et cria à un berger : « Si tu ne rappelles pas tes chiens, je les tue ! » L'homme releva lentement la tête, et un éclair de colère passa un instant dans ses yeux. Il nous regarda sans répondre : nous étions quinze, dont dix bien armés. Il poussa un cri strident, et les chiens rentrèrent dans les broussailles en grondant sourdement. Un voyageur isolé eût été étranglé et dévoré en un clin d'œil, sans que l'homme bougeât dans sa cape grise. Un peu plus loin et comme au centre du terrain occupé par les troupeaux, se trouvait le campement, six ou huit hangars formés de branchages secs posés à plat sur quatre pieux fichés en terre. Dans un coin, entassées, les tentes noires grossièrement tissées en poil de chèvre ; les grands sacs de laine rayés jaune, rouge et bleu, contenant quelques effets et les provisions ; enfin les vases à lait creusés dans un tronc de sapin ; çà et là, quelques peaux de mouton servant de lit, d'où s'exhalait une odeur forte et où l'on devinait la vermine. Entre trois pierres plates, un grand feu flambait sous un chaudron de cuivre. Autour de ce foyer improvisé se tenaient les bergers, assis ou debout, parlant cette langue rude, mélange d'albanais, de turc et de roumain, que l'on retrouve encore chez les populations sauvages des montagnes d'Agrapha et du Pinde. C'était bien le même type que nous avions observé déjà dans le Cithéron : front fuyant, nez mince, mâchoire forte, regards faux et mau-

vais, cheveux noirs ou roux longs et tombants. C'était bien la même allure souple et féline, rude et violente, la même expression d'astuce. Un petit vieillard trapu à moustaches courtes, grisonnantes, à figure de fouine, et mieux vêtu que les autres, était assis sur un escabeau de bois, écoutant deux bergers qui semblaient lui rendre compte de leurs pérégrinations. D'après ce que nous dit notre sergent Alexandros, c'était le *skoutéris* ou chef. Les bergers vlaques se partagent en effet en groupes indépendants ou *stani*, ce qui veut dire bergerie. Chaque stani est dirigée par ce qu'ils appellent dans leur langue un *tchélingas*, dont le pouvoir est héréditaire, et qui donne son nom au groupe qu'il commande. Cette autorité, consacrée par la tradition, est, dit-on, toujours respectée. C'est lui qui est l'arbitre incontesté en cas de différends entre les bergers ; c'est lui aussi qui défend les intérêts de sa tribu vis-à-vis des autorités quand on descend en pays civilisé ; c'est lui qui traite avec les communes pour la location des pâturages d'hiver, et qui fixe le jour du départ, après s'être consulté avec les anciens. C'est encore lui qui possède le plus grand nombre de têtes de bétail.

C'est une singulière race que celle de ces bergers, race tout à fait à part et dont on n'a pu découvrir l'origine. L'hypothèse la plus probable est qu'ils descendent d'une colonie dace implantée là depuis des siècles, et qui est restée isolée sur les montagnes, au milieu de toutes les invasions et de tous les changements de maîtres qu'ont subis les plaines. Ils occupent seuls toute la chaîne du Pinde, et s'étendent jusqu'à Janina. Des enclaves considérables se retrouvent même plus au nord, en Albanie, jusqu'à Bérat. En Grèce, où on les appelle indifféremment Vlaques ou Karagounis, ils sont cantonnés, au nombre de douze mille environ, en Acarnanie, dans l'Agrapha et l'Œta ; mais ils ne s'attachent pas au sol, auquel, du reste, ils ne demandent pas leur subsistance. Le déplacement paraît être un besoin invincible de leur nature, et ils ont la croyance que s'ils se fixaient quelque part, ils tomberaient malades et mourraient.

Dans leurs montagnes mêmes, pendant l'été, tandis que les femmes et les enfants restent dans les huttes de branchages qui leur servent de maisons, les hommes errent sur les hauts plateaux avec leurs chiens, changeant chaque jour de pâturage, couchant en plein air dans leur long et épais manteau de laine, exposés au soleil et à la pluie, à la fatigue et aux privations, menant une existence errante et sauvage, en compagnie des vautours et des rochers, ignorants de toutes choses civilisées, rebelles à tout travail autre que la surveillance de leurs bêtes, ne sachant rien et n'ayant d'autre idée que celle de l'argent que leur rapportera la vente de leurs fromages et de leurs agneaux. A l'automne, au moment où le vent du nord amène les premières neiges comme un avant-coureur de la mauvaise saison, ils descendent peu à peu vers les basses régions. Au printemps, quand viennent les grandes chaleurs qui feraient périr les bêtes, que les agneaux ont été vendus pour la Pâque et que les brebis, ayant perdu leur lait, peuvent voyager sans risque, ils regagnent, de montagne en montagne, les pays plus froids d'où l'hiver les avait chassés. Pendant cette vie nomade qu'ils mènent depuis leur enfance, les Vlaques sont en état d'hostilité continuelle avec les civilisés. Ils n'ont que très rarement des rapports avec les habitants; mais leur imagination exagère les richesses et les jouissances des villes, et ils convoitent les trésors qu'ils attribuent aux propriétaires, aux marchands et surtout aux étrangers. Dénués de sens moral, se mettant au-dessus de la loi qu'ils méprisent, en contact perpétuel avec les brigands qui vivent dans les montagnes, ils se laissent souvent entraîner par leurs instincts, et se joignent à une bande pour faire un mauvais coup. Aussi voit-on que la plupart des brigands sont d'anciens bergers, et que beaucoup de bergers sont dignes de la potence. A en croire Alexandros, un de ceux que nous voyons assis près du chef de la stani a plusieurs meurtres sur la conscience; mais, faute de preuves suffisantes, on n'a pu encore l'arrêter, bien qu'on soit convaincu de sa culpabilité. Sur

sept des brigands qui furent pris après l'assassinat de Marathon, six étaient bergers. La présence sur le sol grec de ces nomades insociables est donc un danger perpétuel pour la sécurité des habitants et des propriétés. Les hommes pratiques et honnêtes sont tous d'avis qu'il n'y a qu'un seul remède à cet état de choses, c'est de supprimer les bergers, ou tout au moins de les forcer à changer leur manière de procéder. Il semble intolérable de laisser plus longtemps ces cinq ou six mille vauriens ruiner et intimider un million et demi d'habitants qui ne demandent qu'à vivre tranquilles.

« Ce qu'il faut, me disait un propriétaire, c'est de supprimer cette engeance maudite ! Le jour où on les forcera à se fixer et à cultiver leurs champs, ils préféreront passer la frontière et rester en Turquie. Nous y perdrons le prix que nous leur louons le droit de pâture, prix bien minime, puisque, pour toutes les terres domaniales, le gouvernement n'en retire pas même deux cent mille francs; mais nous y gagnerons de ne pas voir nos bois ravagés périodiquement par ces troupeaux qui s'abattent sur nos terres deux fois l'an, comme une nuée de sauterelles, ravageant, détruisant tout, même trop souvent nos essais de culture. Il y a vingt siècles que cela dure, et la trace de leur parcours est partout marquée comme un sillon où le feu aurait passé. Ce sont eux qui ont déboisé et stérilisé tant de nos belles provinces. Le jour où on les fera disparaître, nous aurons des troupeaux à nous, des bergers à nous, Grecs comme nous, qui défendront nos intérêts. Nous aurons, comme en Suisse, des pâturages d'été et des réserves de foin pour l'hiver, et nous pourrons, tout en gagnant de l'argent, parcourir nos propriétés sans risquer de recevoir des coups de fusil. Ces Vlaques sont un fléau social, moral et économique; il suffit d'un décret pour les supprimer; ils ne sont pas insaisissables comme les brigands; on ne transporte pas deux ou trois cents moutons à vingt kilomètres plus loin en une nuit, et on ne les cache pas dans le creux d'un rocher. Les gendarmes sauraient donc toujours où

les trouver, et la confiscation de leurs bêtes, en cas de contravention, deviendrait une pénalité facile à exécuter et d'une efficacité réelle. Toute mesure d'éviction serait bien accueillie par nos gens, qui voient de fort mauvais œil ces nomades envahisseurs, ennemis de la propriété, ne perdant pas une occasion de rapine, volant les troupeaux isolés qu'ils rencontrent, laissant leurs troupeaux pâturer les champs de blé vert, et dont la présence est toujours une source de querelles et de procès! »

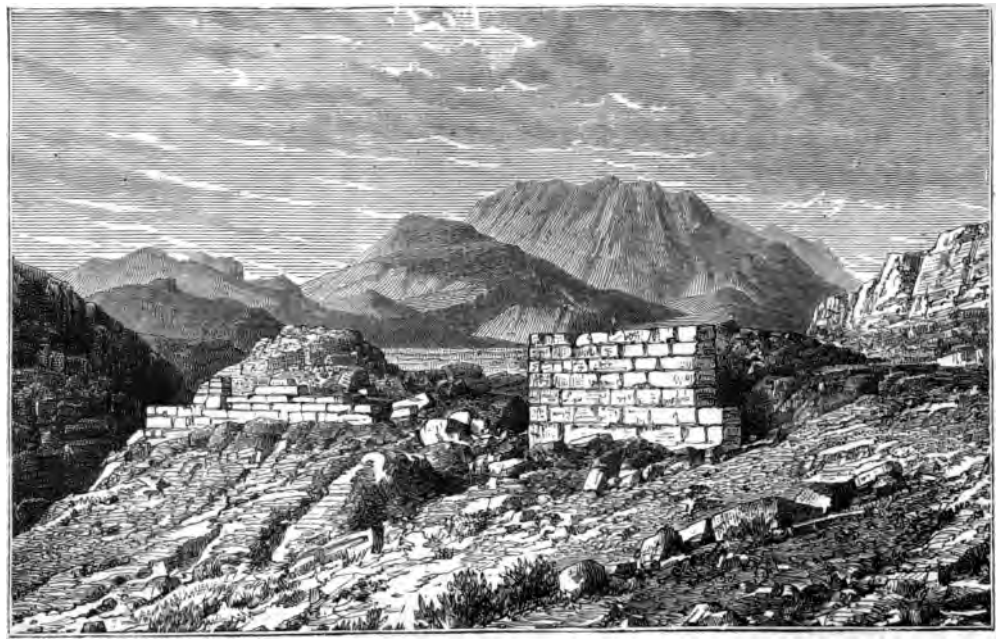
On voit rarement des femmes dans les campements de bergers; elles restent avec les enfants dans leurs montagnes. Ce sont de fortes créatures, aux traits grossiers, aux membres robustes, vêtues de rudes étoffes qu'elles tissent elles-mêmes et qu'elles ornent de lourdes et épaisses broderies. On les voit quelquefois suivre les caravanes, portant une charge sur la tête et filant la laine tout en marchant. Jamais les Vlaques ne s'allient avec d'autres femmes que celles de leur race. Le fiancé donne au père de la jeune fille quelques pièces d'or, et l'emmène dans son gourbi de branchages, après l'accomplissement de cérémonies qui se rattachent aux croyances païennes et rappellent les coutumes de l'ancienne Rome. Plus tard, quand on en a le loisir, on envoie chercher au village le plus proche un pappas qui bénit l'union déjà consacrée par les vieillards de la tribu.

Pendant que nous buvions du lait que l'on nous avait apporté de mauvaise grâce, les molosses rôdaient autour de nous en montrant leurs crocs, et un colloque peu amical s'était engagé entre le chef et Alexandros, qui paraissait animé contre ces bergers d'une haine méprisante. En nous éloignant, notre sergent nous dit : « Il y a eu des balles échangées autrefois entre moi et ces fils de chiens. Nous sommes trop près de Livadie pour qu'ils osent relever la tête; mais dans la montagne, il faudrait nous garder. »

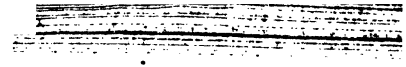
Après avoir cheminé plus d'une heure dans une vallée qui monte entre le Parnasse et le Cirphis, nous arrivons sur l'emplacement de l'antique Daulis, dont la forteresse passait pour

mprenable, ce qui n'a pas empêché Xerxès, puis Philippe de Macédoine, de la détruire de fond en comble. On voit encore les restes de cette acropole, épaisse muraille en appareil polygonal, flanquée de tours. La chaleur intense, la fatigue, nous firent manquer de respect à l'archéologie, et nous refusâmes énergiquement d'aller voir je ne sais quelle inscription, au grand scandale de Périclès. Il faut bien avouer que les visites aux ruines grecques, à quelques exceptions près, ne ménagent aux voyageurs que des déceptions. Quelques pierres éparses au milieu d'une plaine aride et ensoleillée ne valent vraiment pas la peine qu'on se donne pour aller les voir. Les murs de Panopeus, à quelque distance de là, n'ont pas même un regard de nous, et nous pressons nos chevaux pour redescendre dans la plaine à travers un pays, plus plat encore que le précédent, offrant çà et là des blocs carrés, souvent juxtaposés, restes d'anciennes substructions. Nous arrivons bientôt à Saint-Blasios, indiqué par Leake comme ayant succédé à une forteresse antique, à l'ouverture de la vallée. Au village de Kapurna, Périclès se fâche pour tout de bon, et déclare qu'il n'a jamais vu de touristes professant un pareil dédain pour les antiquités. Kapurna n'est autre, en effet, que Chéronée, d'illustre mémoire. Il faut bien se résigner, et, suivis de toute la population du village, nous allons visiter les restes du théâtre, l'un des plus grossiers de la Grèce, dont les gradins raides, étroits et incommodes, sont creusés dans une roche siliceuse et dure. C'est la rudesse, non pas de l'art qui commence, mais de l'art qui finit : rudesse de plan, rudesse d'exécution.

Nos regards erraient sur un paysage empreint de tristesse et de deuil, et tout plein encore des souvenirs de ce grand désastre où succomba la liberté grecque. Derrière nous se dressaient, rugueuses, escarpées, les masses grises de l'acropole, irrégulière comme tant d'autres en Grèce ; c'est le trait caractéristique du tableau. Des rochers en saillie s'avancent comme des contreforts dans le plat pays, mer de pierre soudainement et violem-



Ruines de Daulis et plaine de Chéronée. (Page 130.)



ment immobilisée. Au-dessous de nous, le champ de bataille, grande plaine unie qui dut jadis ressembler aux plaines de Sparte et de Messène, toute exubérante de végétation, *lactea ubertas,* mais qui, abandonnée à elle-même, n'est plus aujourd'hui qu'un désert inculte, dont une partie est couverte par les marécages. Tout le long de la base de la montagne on distingue des bandes jaunes et vertes, indiquant alternativement les terrains secs ou humides, et la conquête silencieuse du marais sur la culture.

Le hameau de Kapurna ne se compose que de quelques maisons isolées les unes des autres, avec une église d'aspect mélancolique. Près d'une fontaine antique ruinée, une source d'eau malsaine et stagnante submerge à moitié des débris d'anciens murs, des blocs, le fût d'une colonne. On était au temps de la récolte du maïs, mais il n'y avait ni foule, ni gaieté, ni rires, ni chansons, et l'empreinte de la malaria était sur tous les visages.

Tout ce paysage s'enveloppe d'une majesté lugubre et farouche, et il y en a peu en Grèce qui soient plus émouvants et plus instructifs. C'est la fin du grand volume dont Marathon est le frontispice. Nous nous disposions à repartir, lorsqu'un vieil invalide édenté, dont le képi manquait de visière et dont l'uniforme troué aux coudes n'avait plus de couleur, nous fit signe de le suivre et nous ouvrit la porte d'une chapelle grande comme une guérite. Dans l'obscurité, on distinguait quelques stèles usées, et un siége de marbre orné de moulures vulgaires, qui vient probablement de quelque église byzantine, mais que le gardien décora pompeusement du nom de *trône de Plutarque.* Le grand historien est né, en effet, à Chéronée, et son nom est populaire dans le petit village, comme s'il s'agissait d'un héros de l'indépendance.

Dans toute la Grèce, ou du moins partout où ne domine pas la race albanaise, on retrouve ce respect pour les grands hommes de l'antiquité. Chez ce peuple envieux et égalitaire, on est

chassé et calomnié tant qu'on est vivant; dès qu'on est mort, on est adoré. Dans les plus humbles villages, j'ai vu des rustres, qui ne savaient ni lire ni écrire, connaître le nom d'un grand écrivain né dans le pays il y a deux mille ans, ou d'un grand capitaine qui remporta une victoire contre des barbares envahisseurs. Que l'origine de ce sentiment soit une vanité grande et un orgueil national excessif, il n'en est pas moins très remarquable, et un peuple qui a tellement le culte du passé mérite de vivre dans l'avenir.

A deux pas des dernières maisons de Kapurna, dans un fossé boueux, un amas de pierre gît, à moitié caché sous les roseaux; c'est le fameux *lion de Chéronée*, mausolée dressé à la mémoire des Béotiens morts dans la bataille contre Philippe, et que les klephtes de l'indépendance ont brisé, croyant qu'il renfermait des trésors. La tête, encore reconnaissable, et traitée dans un style large et simple, plein de puissance, est d'un aspect saisissant. La gueule profondément ouverte, levée vers le ciel, semble jeter au monde un cri de désespoir et d'indignation. Tous les sentiment tumultueux qui devaient se heurter dans l'âme des Hellènes au lendemain de cette écrasante calamité, la colère, le courage stérile, l'amour inextinguible de la liberté, semblent résumés dans cette tête superbe. Nous protestons ici, au nom de l'art et de l'histoire, contre l'abandon où les conservateurs des antiquités laissent ce monument d'une des gloires nationales; car il y a des défaites qui honorent plus que certaines victoires Rien ne serait plus facile cependant que de dégager et d'abriter cette sculpture encore belle, qui sans cela ne sera plus dans quelqués années qu'un bloc informe, ne se distinguant plus des rochers tombés de la montagne. Il serait bien à désirer que ces fragments fussent protégés contre tout vandalisme futur, et réunis, car c'est une magnifique élégie en marbre et elle appartient à une époque où la Grèce était encore grande dans les arts et dans les armes. C'était la fin de sa grandeur plutôt que le commencement de sa décadence.

Le soir approchait, et vers l'est une brume épaisse couvrait l'horizon. C'étaient les vapeurs du lac Copaïs, duquel nous nous approchions. Des nuages s'étaient amassés sur le faîte des montages, couvrant peu à peu tout le ciel, et il tomba bientôt une pluie fine, une sorte de brouillard dense qui me rappelle l'expression d' « air gras de Béotie » de je ne sais plus quel auteur ancien. Le terrain dans lequel nous marchions était argileux, et nos chevaux glissaient dans une boue épaisse. Des canaux d'irrigation, des attelages de bœufs labourant, le grincement des roues des chariots, enfin des escouades de travailleurs regagnant leur logis la houe sur l'épaule, tout nous indiquait que nous approchions d'un centre d'exploitation important. Bientôt, en effet, une barrière de bois s'abaissa devant nous, et nous mettions pied à terre devant la maison de M. S..., grand propriétaire qui habite Athènes, mais qui avait donné les ordres nécessaires pour nous recevoir. L'habitation est petite, et a cet aspect froid et usé, cette odeur de caveau funèbre de tous les logis qui ne sont jamais animés par la présence du propriétaire. M. S..., qui est instruit et intelligent, est de plus fort riche et ne demanderait pas mieux que de consacrer une partie de sa fortune à l'exploitation de cette vaste propriété, mais il connaît trop bien son pays pour s'y risquer. Il possède là plus de deux cents hectares de terres irrigables et de qualité supérieure qui ne lui rapportent pas quatre mille francs et qui, plantés en coton et en tabac, en rapporteraient plus de soixante mille. Mais la main-d'œuvre est rare et chère, la surveillance est impossible avec les moyens de communication imparfaits qui existent, la sécurité n'est jamais assurée, les régisseurs sont ignorants et voleurs, la fièvre décime les travailleurs et dépeuple la contrée

M. S... préfère vivre à Athènes et placer son argent à douze pour cent à la Banque nationale; il n'a pas tort.

En attendant le dîner, nous regardons rentrer les ouvriers. Bien peu sont du pays; les Grecs ne se décident qu'à contre-cœur à travailler la terre. A l'époque de la moisson il arrrive des

bandes d'Albanais musulmans de trente, quarante hommes, sous le commandement d'un capitaine. C'est à peu de chose près la même organisation que celle des paysans des Abruzzes qui descendent à époques fixes dans la campagne de Rome. Le capitaine traite au nom de tous avec le propriétaire. On leur donne généralement une drachme (quatre-vingt-dix centimes) par jour, avec un peu de maïs et de miel. Aux Grecs, il faut donner au moins trois drachmes, du vin, du pain et beaucoup de loisirs pour fumer des cigarettes. Ces musulmans ne boivent jamais de vin et vivent complètement à l'écart, paisibles et inoffensifs, et sans qu'un seul d'entre eux se soit jamais rendu coupable d'un crime ni même d'un simple délit. On peut avoir en eux une entière confiance, et, bien qu'ils ne travaillent pas à la tâche, mais seulement à la journée ou au mois, ils accomplissent une somme d'ouvrage plus considérable qu'aucun autre travailleur. Tandis que les Grecs, sous prétexte de religion, chôment trois jours par semaine, eux travaillent tous les jours. Il n'ont pas de fêtes, et le vendredi, quelques prosternations orientées du côté de la Pierre Noire de la Mecque leur suffisent. Ils sont d'ailleurs d'une honnêté et d'une fidélité proverbiales. Ce sont tous de beaux hommes, à l'aspect hardi et vigoureux, et dont le calme et le sérieux tout musulmans contrastent singulièrement avec la pétulance des Hellènes. Lorsque le temps pour lequel ils s'étaient engagés est fini, ils se rassemblent et, sous la conduite du capitaine, retournent dans leur province, emportant leur gain dont ils n'ont pas détourné un lepta. Sans leur concours, rien ne serait possible dans les grandes propriétés du royaume. Ils font la moisson, creusent les fossés d'irrigation ou les rigoles d'écoulement, et tiennent lieu d'une classe laborieuse qui n'existe pas dans le pays. Les ouvriers grecs les regardent faire, tout en fumant leur cigarette, jugeant, critiquant, donnant des conseils à tort et à travers, mais leur repassant volontiers leur propre besogne.

Il y a aussi sur la propriété de M. S... un certain nombre de

Bulgares qui, à la suite du dernier soulèvement de la Bulgarie contre le gouvernement turc, se sont réfugiés et fixés en Grèce. On les reconnaît vite à leur bonnet de fourrure, à leur démarche plus lente. Ce sont cependant de bons et robustes travailleurs. Ils ne parlent que bulgare ou turc, bien qu'ils appartiennent à la religion orthodoxe, et les Grecs les accablent de moqueries, les appelant ours des Balkans, têtes de bois, et autres aménités de ce genre. Les compagnes de ces pauvres émigrés sont assez laides et massives. Nous voyons cependant une jeune fille dont les traits réguliers et les grands yeux tristes donnent une idée plus favorable des femmes de cette race, avant que les rudes travaux des champs, les soucis de la misère, les fatigues de la maternité, aient creusé leur joue, plissé leur front, éteint leur regard.

Le lendemain matin, en sortant de la maison, nous vîmes, couché sur le seuil, un pauvre homme, maigre, pâle et abattu. Il souleva péniblement la tête et poussa un gémissement, sans parler et sans faire un mouvement. « C'est un de nos ouvriers albanais, nous dit le régisseur; depuis un mois, il est atteint de la fièvre, et aime mieux rester tout le jour étendu là que de se coucher dans une maison. » On ne lui donnait pour tout remède qu'une décoction de feuilles ressemblant à celles du houx, et qui ont, paraît-il, une vertu fébrifuge. Nous lui fîmes prendre du sulfate de quinine, et en laissâmes quelques paquets pour les jours suivants; mais il est fort à craindre que le régisseur ne les ait confisqués pour lui-même. La fièvre, qui règne épidémiquement dans toute la Grèce, exerce particulièrement ses ravages dans le voisinage des marais et des lacs. Tout autour du lac Copaïs, dont la propriété de M. S.... n'est éloignée que de trois kilomètres, elle décime la population. Sur quatre enfants, il en meurt trois de la fièvre, et ceux qui restent traînent une vie misérable et souffreteuse. On les voit, chauffant leurs membres grêles au soleil, les yeux caves, le teint plombé, le ventre ballonné et les ongles bleuis par l'empoisonnement. Les plus belles provinces du royaume

sont ainsi rendues inhabitables par les miasmes qui se dégagent des terrains incultes ou inondés. La nature semble vouloir punir les hommes du dédain qu'ils professent pour la loi sacrée du travail. Si les Grecs méprisaient moins l'agriculture et y appliquaient leur activité et leur intelligence, si le gouvernement prenait plus de souci du bien-être général et de la prospérité nationale, en dix ans la vie moyenne augmenterait d'un tiers et la richesse publique triplerait.

Cette vallée du Céphise, formée d'alluvions et saturée d'humus, serait une des plus fertiles du monde. La garance, le tabac, les céréales, le coton surtout, pousseraient merveilleusement sous cette chaleur molle et humide, et bien que les Grecs aiment assez à gagner de l'argent sans se donner de peine, les bénéfices que procurerait cette culture seraient assez considérables pour vaincre leur paresse; mais il faudrait pour cela que le gouvernement donnât l'élan et exécutât des travaux d'assainissement. On a proposé de dessécher le lac Copaïs, sans songer que s'il était la source de tout le mal, il était aussi la source de la richesse. Ces vapeurs qui s'élèvent lentement le matin, aspirées par le soleil, montent sur les flancs du Parnasse, de l'Hélicon, du Cirphis, pour redescendre en pluie fine vers le soir, et porter partout la fertilité. Enlever l'eau du lac, c'est supprimer du coup les pluies et les rosées, c'est-à-dire la végétation, les pâturages, les forêts de pins et de chênes verts, qui retiennent les nuages et modèrent la fonte des neiges; c'est vouloir doter la grasse et fertile Béotie de la sécheresse et de l'aridité de l'Attique. Il faut endiguer ce vaste réservoir, dont les débordements déversent la fièvre sur les campagnes voisines, et ménager une issue pour le trop-plein des eaux pendant la saison des pluies : c'est là le but auquel doivent tendre les efforts de ceux qui ont quelque souci de la prospérité de leur pays.

Nous étions à la fin de l'automne, et le brouillard voilait toute la plaine et les montagnes. Malgré la saison déjà avancée, la chaleur était accablante et l'on se serait cru dans une serre à orchi-

dées. Nous traversions une zone de fange infecte à moitié durcie, couverte de roseaux desséchés.

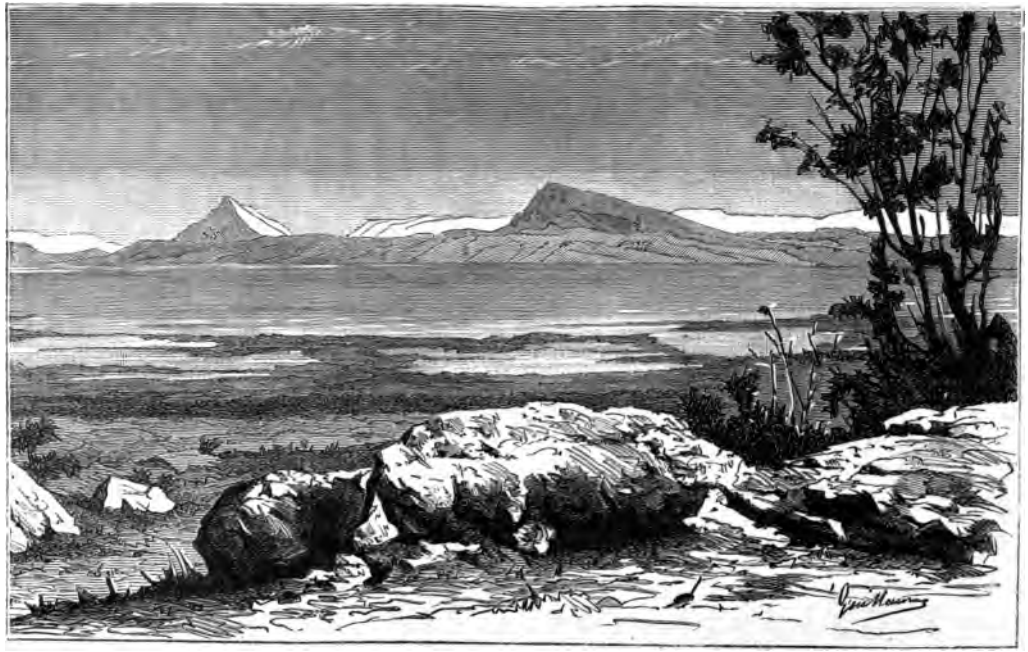
Bientôt nous apparut le lac comme une bande bleuâtre perdue dans la brume. C'est une vaste lagune de cent cinquante kilomètres carrés, coupée çà et là de longues bandes de terre brune entourée de tous côtés par des montagnes élevées. A l'est, les roches de calcaire dur du mont Ptoüs forment des falaises à pic; mais à l'ouest les schistes de l'Hélicon, délités et entraînés par les pluies, ont composé cette grande plaine d'alluvion à pente douce que les eaux recouvrent périodiquement en hiver. Aussi de ce côté la profondeur est-elle nulle, tandis qu'elle est de douze mètres au pied du Ptoüs. Tout le pourtour du lac est couvert de gros roseaux grands comme des bambous et formant une végétation serrée où l'on a toutes les peines du monde à se frayer un passage. En sautant de pierre en pierre, et risquant, si nous tombions, de nous enfoncer jusqu'au cou dans une vase molle et puante, nous arrivâmes à une sorte de petit débarcadère vermoulu où une vieille barque était amarrée.

De l'endroit où nous nous trouvions, il était facile de se rendre compte de la configuration générale du pays. Toutes les eaux des montagnes environnantes, et celles de l'épais massif de l'Œta, viennent se déverser dans ce vaste bassin sans issue. L'existence de ces vallées fermées est un des caractères topographiques les plus curieux et les plus fréquents en Grèce. Que les révolutions géologiques aient opéré par soulèvement ou par affaissement, toujours est-il que sur plusieurs points du territoire hellénique la nature semble avoir ébauché seulement son œuvre et l'avoir laissée là inachevée. Les vallées, au lieu d'être, comme partout ailleurs, de grands et larges sillons creusés par les eaux qui se sont frayé un chemin jusqu'à la mer, ne sont qu'une succession de petits réservoirs étagés et sans communications apparentes; mais des fissures souterraines existent à travers les chaînes rocheuses qui les séparent, et font l'office de siphons lorsque les eaux s'élèvent au-dessus d'un certain

niveau. Ces conduits naturels s'appellent ***katavothra***. Ceux qui servent d'émissaires au lac Copaïs sont situés à l'est, près de l'embouchure de la petite rivière de Mélas, qui s'y engouffre elle-même la première avec un bruit de cataracte et ne reparaît au jour qu'au moment de se jeter dans le canal de Négrepont. D'autres cavernes existent encore plus loin, tout le long de la côte septentrionale, et l'une d'elles fait communiquer le Copaïs avec le petit lac d'Hylica, creusé comme un entonnoir dans les rochers stériles du Ptoüs, à quarante mètres plus bas (1). Comme l'orifice des katavothra se trouve au-dessus du niveau des basses eaux, ils se trouvent à sec en été, et le Copaïs n'est plus alors qu'un marais insalubre. En hiver, à l'époque des pluies et des crues subites, les issues n'étant plus suffisantes pour laisser s'écouler une masse d'eau si considérable, le lac se gonfle et inonde tous les alentours. En 1848, après de violents orages, les eaux s'élevèrent de plus de dix mètres en une nuit, refoulant le courant du Céphise et de l'Hercyne, et arrivèrent jusqu'aux premières maisons de Livadie, à cinq kilomètres de là. Le déluge d'Ogygès n'a pas été autre chose que l'inondation de la plaine de Livadie à la suite de l'obstruction des katavothra par un tremblement de terre. D'un accident local, l'imagination des anciens a fait un cataclysme universel.

C'est au mois d'août que, grâce à l'évaporation active qu'exerce un soleil torride, la masse d'eau est réduite à son plus petit volume. Sur les terrains desséchés et pénétrés d'humidité et de chaleur se développe une végétation luxuriante de joncs, de roseaux et d'autres plantes aquatiques, auxquelles les bergers mettent le feu, pour que leurs troupeaux puissent brouter les jeunes pousses qui apparaissent après l'incendie. Parfois des paysans, plus entreprenants, défrichent quelques hectares de

(1) Le lac Copaïs est situé à quatre-vingt-dix-huit mètres au-dessus du niveau de la mer, et le lac Hylica à cinquante-huit mètres. Un troisième lac, le Paralimni, plus rapproché encore que les deux autres du canal de Négrepont, n'est plus qu'à trente mètres au-dessus de la mer.



Lac Copaïs. — (Page 138).

cette terre noire. En deux mois les tiges de maïs y deviennent grosses comme le bras; en trois mois le tabac y donne une récolte double en poids et supérieure en qualité; les légumes y atteignent les dimensions des produits primés dans nos concours. Avec les pluies de novembre, le niveau du lac s'élève progressivement; les eaux recouvrent peu à peu toutes ces traces éphémères de culture, et le paysan, miné par la fièvre qu'il a prise dans les marécages, va s'asseoir mélancoliquement dans sa cabane, tremblant dans son épais aba de laine grise, et attendant le moment où il pourra de nouveau fouler ce sol saturé de miasmes mortels qui lui donne la nourriture mais le tue avant quarante ans. Aussi, dans toute cette zone, la population diminue-t-elle; les maisons, basses et tristes, sont rares et mal tenues; les habitants ont un aspect misérable et lourd. Il n'y faut chercher ni écoles, ni traces d'instruction, ni désir d'apprendre; l'ataxie, bien avant de tuer le corps, éteint l'intelligence, et l'anémie du cerveau est le triste partage des fiévreux.

Un endiguement qui maintiendrait le lac à la limite des plus basses eaux, combiné avec l'encaissement des rivières qui y aboutissent, dessécherait et assainirait quinze ou seize mille hectares, où plus de quinze mille paysans pourraient vivre bien portants, tandis qu'aujourd'hui trois mille au plus y végètent misérablement. Ce n'est pas là une entreprise qui excède les forces et les ressources du gouvernement grec, et les bénéfices qu'il en retirerait par l'accroissement de la richesse publique et des impôts atténueraient en grande partie les charges qu'il devrait s'imposer pour l'exécuter. Cette terre, d'une fertilité prodigieuse, se prêterait tout particulièrement, nous l'avons dit, à la culture du coton; et au moment où la consommation de la précieuse fibre prend de plus en plus d'extension, où les difficultés sociales dans lesquelles les États-Unis se trouvent engagés ont ruiné les plantations du Sud et arrêté le commerce, la Grèce pourrait trouver là un élément fécond de fortune. Déjà elle exporte pour près de cinq millions d'un coton de qualité supé-

rieure et recherché par les fabricants de Manchester. Cette culture occupe une surface de huit mille hectares dans lesquels la province de Livadie entre pour plus d'un tiers et produit une somme totale de quinze millions environ (1). Quand on songe à la quantité de terres en friche qui existent dans le royaume et dont beaucoup seraient favorables à la culture de ce précieux arbuste, on regrette de voir tant de richesses laissées improductives par la paresse des habitants, qui redoutent tout travail suivi, et par l'insouciance du gouvernement, qui ne fait rien, pas même des routes, pour vivifier l'industrie agricole et attirer les capitaux. A l'heure qu'il est, il en coûte plus pour transporter une balle de coton de Livadie au Pirée que pour en faire venir une d'Égypte, et les quelques filatures, établies en Attique, qui travaillent le coton du pays, se ruinent en vendant leur fil au même prix que celui qui vient d'Angleterre. Le jour où la Béotie, la Livadie et la Phthiotide auront centuplé, ce qui est facile, leur production agricole, un chemin de fer pourra être construit sans ruiner les actionnaires, et amènera les matières premières, à peu de frais, aux ports d'embarquement ou dans les centres de consommation. C'est donc, avant tout, dans une vive impulsion donnée à l'agriculture que la Grèce trouvera l'équilibre économique qui lui manque.

Devant nous, vers le nord-est, entre les deux caps de Topolias et de Phthélia, s'enfonçait un golfe étroit au fond duquel s'élevaient des falaises de calcaire blanc. Si l'on gravissait pendant cinquante mètres ces escarpements dénudés, jusqu'au point appelé col de Képhalari, on verrait d'un côté le lac et de l'autre la mer, qui n'en est séparée que par une muraille de deux kilomètres d'épaisseur et de cent quarante-sept mètres de hauteur seulement. C'est là qu'un ingénieur français bien connu, M. Sauvage, avait proposé de creuser un souterrain de

(1) Voici comment se divise la culture du coton en Grèce : Livadie, 3 500 hectares ; Phthiotide, 2 000 ; Thèbes, 1 500 ; le Valtos (Acarnanie), 500 ; Péloponèse (surtout en Argolide), 1 500 ; Cyclades, 1 000.

seize cents mètres, pour procurer une issue aux eaux du lac, et depuis, plusieurs compagnies ont successivement sollicité la concession de ce travail, dont la conséquence devait être la pleine propriété des vingt mille hectares desséchés. Les exigences du gouvernement et les conditions onéreuses qu'il imposait ont toujours empêché qu'il ne fût donné suite à ces tentatives. Les anciens paraissent avoir eu, eux aussi, l'idée de vider cette immense cuvette du Copaïs, car au sommet du col de Képhalari on voit encore seize puits qui devaient servir à creuser une galerie souterraine. Mais les grands travaux d'utilité publique n'étaient pas le fait de cette race inconstante et légère, et les puits furent abandonnés lorsqu'ils avaient à peine quelques mètres de profondeur.

Nous nous étions rapprochés de l'embouchure du Céphise, et notre barque, s'engageant de nouveau dans un dédale de joncs et de roseaux, nous déposa au pied d'une colline où serpentent des lignes de murailles antiques. C'est là que s'élevait la célèbre Orchomène, une des villes les plus riches et les plus puissantes de la Grèce dans les temps héroïques.

Notre visite aux ruines ne fut pas longue. Le célèbre temple des Grâces a disparu pour faire place au petit couvent appelé Kimisis Theotokou i Skripoù, où six moines hébétés végètent dans de sombres et sordides cellules. Les fêtes et les jeux qu'on célébrait là en l'honneur des bonnes déesses sont remplacés par les chants nasillards de ces caloyers barbus, et, aux derniers sons des flûtes creusées dans les roseaux du lac, la joyeuse phalange s'est envolée, emmenant la poésie et ne laissant derrière elle que la superstition.

La route que nous suivons, en quittant Skripoù, franchit d'abord le Céphise sur un ancien pont turc en pierre, mais à pente rapide et glissante, sans parapets. On traverse ensuite des prairies entrecoupées de fondrières où disparaissent parfois les bestiaux qui s'aventurent dans ces parages. Un sol plus dur résonne enfin sous les pieds de nos chevaux, et la végétation toute diffé-

rente indique que nous venons de quitter les terrains d'alluvion pour le calcaire des montagnes. Après une courte montée à travers des bruyères en fleur, nous arrivons à un sommet d'où nous apercevons, au delà d'une plaine fertile, la ville de Livadie, l'une des plus pittoresques et des plus gracieuses de la Grèce, étageant sur une pente rapide ses maisons blanches à toits rouges, entremêlées de verdure et de fleurs, au pied de l'Hélicon, et à l'entrée d'une gorge sombre et mystérieuse.

Il était nuit close quand nous fîmes notre entrée par une rue large et propre bordée de boutiques et de cafés. Nous mîmes pied à terre devant la maison du parèdre, auquel nous avions envoyé d'avance une lettre du député de la province, recommandation qui valait mieux que toutes les circulaires officielles dont nous aurions pu nous munir. Ce fonctionnaire était au café; mais, prévenu de notre arrivée, il était accouru se mettre à notre service. C'était un superbe palikare orné d'une paire d'immenses moustaches noires, parlant avec autorité, marchant avec importance, et possédant une paire de mollets magnifiques enfermés dans des guêtres rouges, brodées d'or, parsemées de grosses houppes de soie. Après les salutations et poignées de main d'usage, il nous exposa que deux de ses frères, avec leurs femmes et onze enfants, étaient venus le voir d'Amphissa et logeaient chez lui, qu'on couchait six dans la même chambre, et qu'il n'y avait pas d'assiettes pour tout le monde. Il lui était donc impossible de nous recevoir; mais il nous avait fait préparer un logement chez un de ses administrés, et nous y conduisit lui-même.

VII

La ville de Livadie. — Boutiques et cafés. — Les léophores. — Les églises — L'iconostase de Saint-Jean. — Un pappas. — Le haut clergé en Grèce. — Un enterrement. — Industrie. — Agriculture. — La récolte du coton. — L'antre de Trophonius. — L'oracle antique. — Une soirée à Livadie.

Le lendemain, en ouvrant notre fenêtre, nous embrassons d'un coup d'œil la plus grande partie de la ville et l'Hélicon, qui étage ses terrasses couvertes de forêts de pins dont les cimes accrochent au passage les écharpes de la brume matinale. A nos pieds, les maisons gaies et coquettes descendent jusqu'au torrent, éclairées par le soleil du matin, qui jette çà et là sur un mur blanc, sur un toit rouge, une note vive à côté de pénombres d'une douceur infinie et de grandes ombre portées d'un bleu profond comme la mer Égée. La ville haute grimpe à travers des rochers bizarres, dont les arêtes surgissent au-dessus des maisons; une ruine juchée sur pic escarpé la domine, vieille forteresse construite, dit-on, par les Catalans. La ville basse s'aligne des deux côtes de l'Hercyne, qui plus loin serpente dans la plaine, sous un berceau de verdure, jusqu'au lac Copaïs. Tout semblait vie et animation, et au grondement sonore du torrent se mêlait le bruit sourd et régulier des marteaux à foulon. Des cyprès, des platanes, des peupliers, ombrageaient les terrasses, et du côté de la plaine des maisonnettes blanches étaient disséminées au milieu de jardins plantés d'amandiers, de pêchers et de poiriers, à l'ombre desquels poussent le maïs et la garance. Du côté de la montagne se dressent deux hautes

murailles de rochers, séparées par une gorge profonde d'où souffle un vent frais. Les vapeurs du Copaïs montaient lentement le long des flancs de l'Hélicon, semant sur les bois et les prés des gouttes de rosée qui scintillaient au soleil comme des diamants.

La meilleure manière de bien connaître la physionomie vraie d'une ville, c'est de s'y promener au hasard, sans demander son chemin : ce système nous a toujours réussi et nous a plus d'une fois fait découvrir des sites inconnus des guides, des types rares, des scènes pittoresques, que nul touriste n'a jamais entrevus. Nous esquivons donc les prévenances de nos hôtes et descendons à travers les rues de la ville basse, sondant les intérieurs, inspectant les boutiques, et toujours suivis par cinquante ou soixante curieux qui ne comprennent rien à notre manière d'agir, rient aux éclats quand nous allons butter dans une impasse, mais ne demandent qu'à nous guider et à répondre à nos questions. La rue principale est large, propre et bordée de boutiques dont les larges auvents de planches forment comme une galerie couverte le long des maisons. Une foule affairée et bruyante circule ; les petits cultivateurs des coteaux apportent les fruits de leurs vergers, les grands propriétaires de la plaine exhibent des échantillons de leur coton, des voituriers discutent les prix des transports, et, mêlés à tout ce monde parleur et remuant, des bergers nomades, à mine sombre et farouche, reçoivent les prix des agneaux qu'ils ont vendus la veille, marchandent des mouchoirs imprimés et des cotonnades anglaises, ou se tiennent immobiles avec des regards de convoitise devant quelques fusils Lefaucheux exposés chez un épicier avec des paquets de cartouches, et dont ils cherchent, à voix basse, à s'expliquer le mécanisme. S'ils entrent pour en demander le prix, neuf fois sur dix le marchand refusera de leur vendre ces fusils, quelque prix qu'ils en offrent. La haine du Grec contre les bergers et la peur qu'il en a sont trop vives pour qu'il consente à leur fournir des armes, et c'est en Turquie

que les Vlaques vont chercher ces longues carabines à crosse recourbée qui, toutes primitives qu'elles sont, deviennent entre leurs mains exercées des armes de précision.

C'est demain jour de fête ou d'enterrement, paraît-il, car voici un étalage de cierges, gros ou minces, bruns ou blancs, suspendus en petits paquets par les mèches, et des citadins viennent en faire emplette. Dans la même boutique, sous une petite vitrine ressemblant à une serre à boutures, s'étalent les gâteaux et fruits confits que l'on offre aux jeunes mariés, ou que l'on place à côté des morts. Un peu plus loin, nous passons devant l'échoppe d'un cordonnier. Un grand gaillard au nez crochu, aux moustaches hérissées et aux regards d'aigle, assis à la turque sur une estrade de bois, découpe le cuir rouge, tandis que deux jeunes gens, assis à ses côtés, brodent les ornements ou confectionnent les houpettes de soie rouge qui devront le décorer. Suspendues à la devanture, les babouches à bouts recourbés comme des pantoufles chinoises se balancent au gré du vent. Il y en a pour tous les pieds : pieds d'Albanais, si longs disent les Athéniens, que l'orteil est en Macédoine quand le talon est et en Béotie; pieds de Grecs, qui ont la prétention de l'avoir admirablement fait, prétention généralement justifiée, il faut le dire. Il y en a pour les enfants, des amours de petites babouches, légèrement brodées de méandres bleus et rouges avec une fleur d'or au centre. Le patron, sans se déranger de son ouvrage, répond aux clients, cause avec les voisins et fume une cigarette, tandis que des paysans, réunis en groupes, se passent de main en main une paire de chaussures, auscultant les coutures, palpant le cuir et discutant longuement les prix.

Toute une rue est habitée par les chaudronniers. Les marteaux battent joyeusement le métal. C'est là que l'on confectionne ces vases en cuivre rouge, de forme antique, qui servent à transporter le lait, et ces petites cafetières en cuivre jaune, armées d'un long manche, et dans lesquelles on fait bouillir le café pilé. Un de ces artisans, coiffée d'un fez turc et vêtu d'une

vareuse et d'un pantalon de toile rapiécé, nous adresse la parole dans un mauvais italien. C'est un Piémontais qui, après avoir parcouru, le marteau et l'enclume sur le dos, presque toute l'Europe et tout l'Orient, est venu se fixer à Livadie, où il s'est marié; mais bien qu'il batte avec autant d'entrain sa femme que ses marmites, il nous paraît tout diposé à planter là l'une et les autres, et à regagner comme il pourra ses montagnes natales. Mal vu par les Grecs, qui ne lui achètent presque rien, malgré la supériorité incontestable de son travail, tracassé par les autorités, qui le soupçonnent d'avoir été expulsé d'Italie après quelque échauffourée mazzinienne, malheureux en ménage, il n'a d'autre idée que de charger ses outils sur son épaule et d'aller au Pirée quêter un embarquement gratuit sur un bâtiment italien; mais sa femme n'entend pas raison sur ce chapitre-là, à ce qu'il paraît : « Qu'il parte, plutôt deux fois qu'une! mais pas avant que le divorce soit prononcé. » Or, pour cela, il faut payer les juges, payer le pappas, payer des témoins, et le pauvre diable n'a pas un sou en poche. « Si Nos Excellence avaient la bonté de lui donner quelque petite chose ? » Fort peu édifiées sur la moralité du personnage, Nos Excellences font la sourde oreille. L'Orient est rempli de ces enfants perdus de toutes les nations, parfois bons et naïfs, souvent impudents et fripons, vivant péniblement, mourant dans la misère quand ils ne sont pas rapatriés par des compatriotes charitables ou par le juge d'instruction.

A Livadie, il y a une centaine d'étrangers; mais la plupart sont des Grecs de Turquie, sujets du sultan que les procédés des fonctionnaires turcs vis-à-vis des raïas ont poussés à émigrer. Si la Grèce, malgré la constitution, n'est pas l'asile de la justice et de la liberté, il y a cependant des lois qu'on peut invoquer, des tribunaux qui ne se laissent pas toujours corrompre; et si les préfets et autres agents officiels n'ont que trop de propension à imiter le despotisme des pachas et à adopter le régime du bon plaisir, l'opinion publique est souvent assez forte

pour les ramener dans la voie de la légalité. Les pauvres raïas trouvent donc en Grèce une certaine sécurité, de certaines garanties qui en rendent pour eux le séjour mille fois préférable; et toute leur ambition, pendant qu'ils débitent leurs fromages ou pèsent leurs chandelles, c'est de faire de leurs fils de vrais sujets hellènes, qui iront à l'Université pour être médecins ou avocats, et ne remettront les pieds en Turquie que lorsque S. M. le roi Georges aura entendu la messe à Sainte-Sophie.

En revenant du côté de la rue de Minerve, nous traversons une sorte de bazar, double rangée de petites boutiques que le soir on ferme en abaissant le grand auvent de bois à charnières, relevé pendant le jour, comme dans les bazars de Constantinople, par une chaîne de fer qui pend d'une des fenêtres de la maison. C'est là qu'on vend les étoffes et les articles étrangers. Les foulards imprimés de Manchester flottent au vent, faisant papillonner leurs couleurs criardes; par terre, dans la rue, sont empilées des porcelaines communes venant d'Allemagne et des verreries grossières de Trieste; dans le fond sont rangées les pièces d'étoffes anglaises, madapolams, shirtings, longcloths, tissus à bon marchés dont les fils lâches sont maintenus par beaucoup d'apprêt, et qui sont bien moins solides que ceux que l'on expédiait il y a cinquante ans en Orient sous les mêmes marques et les mêmes dénominations.

Quant à la France, elle n'est guère représentée que par quelques lainages, des bottines de cuir, et une certaine quantité de pains de sucre très petits et portant l'étiquette d'une maison de Marseille. Nos produits disparaissent sous la cotonnade anglaise. Que viendraient faire d'ailleurs, dans ce pays pauvre, ces étoffes de luxe qui sont une spécialité de notre pays, ces maroquineries fines, ces porcelaines qu'on paye d'autant plus cher qu'il y a moins de matière première employée, ces mille articles de Paris dont l'exécution artistique fait la valeur, ces bijoux qui sont comme autant de chefs-d'œuvre? A part Athènes, Syra et Patras, ces articles spéciaux, qu'aucune concurrence ne peut

atteindre, ne trouvent pas de placement en Grèce. Plus tard, à mesure que le pays s'enrichira, les idées de luxe et de bien-être s'introduiront dans les petites villes d'abord, puis dans les campagnes, et la base des affaires avec la France s'élargira. Encore aujourd'hui, plus des deux tiers de la population s'habillent des étoffes que les femmes filent et tissent elles-mêmes dans leurs chaumières; et bien qu'en réalité, si l'on suppute le temps qu'il leur a fallu rester courbées sur le métier, le prix de revient en soit plus élevé que pour les produits similaires sortant des fabriques européennes, comme il n'y a pas d'argent à débourser, on s'en tient aux étoffes fabriquées en famille. Il y a même une véritable économie, si l'on songe que ces cotonnades et ces tissus de laine faits à la main sont meilleurs et durent huit ou dix fois plus de temps que ceux qu'on achète à la ville, et qui s'amollissent à la moindre humidité et se déchirent comme du papier. Le commerce anglais lui-même ne s'accroît que bien lentement, malgré le bas prix extraordinaire auquel il peut livrer la marchandise et les facilités excessives et souvent dangereuses auxquelles se soumettent les exportateurs. Pour certains articles cependant, comme par exemple les foulards imprimés, il serait facile à nos industriels de se créer en Orient, et même en Grèce, un débouché important, en produisant à bon marché des tissus où la soie serait mêlée à des matières premières de moindre prix. Il faudrait cependant qu'ils consentissent à étudier les dimensions et les dessins recherchés par les populations orientales. Partout j'ai entendu reprocher à notre fabrication de ne pas savoir se plier aux goûts des consommateurs; il est facile de constater que cette ignorance des conditions de vente sur certains marchés est pour elle une cause d'infériorité sérieuse.

Nous voilà de nouveau dans la rue de Minerve, en face d'un petit café à devanture vert-pomme, placé sous le patronage tout païen et assez étrange d'*Aphrodite*. Près de la porte, une sorte de turbine en miniature, adaptée sous un réservoir d'eau, fait tourner deux marteaux de bois qui heurtent en passant des

timbres en verre de sonorité différente. Le tintement cristallin qui s'échappe de ce petit appareil accompagne gaiement le bruit des conversations.

Si l'on dressait une statistique des établissements de commerce en Grèce, les cafés et les cabarets occuperaient certainement la première place, comme dans d'autres pays, du reste; mais un économiste qui en conclurait gravement que les Grecs sont un des peuples les plus intempérants commettrait une singulière méprise. Si en Angleterre, en Hollande, dans les pays du Nord, on peut établir une proportion entre le chiffre des tavernes et celui des ivrognes, il n'en est pas de même en Grèce, où l'on ne boit que de l'eau. La sobriété n'est pas tant une nécessité imposée par le climat qu'une des qualités de la race; et si les cafés et les cabarets sont toujours pleins, c'est que ces gens-là ont un besoin insatiable et incessant de se réunir pour parler; père, mari, fils, dès que le jour se lève, se frottent les yeux, s'essuient le visage avec la manche de leur chemise, et sortent pour ne plus rentrer qu'à l'heure des repas. Aussi toute la population mâle se trouve-t-elle bientôt réunie sur la place publique ou attablée devant un des nombreux cafés de la ville, entre un verre d'eau claire et une tasse de café grande comme une coquille d'œuf. Tous, riches ou pauvres, fument des cigarettes de ce tabac de Missolonghi, blond et odorant comme le meilleur tabac de Turquie, et un garçon vient poser sur la table de chaque consommateur une petite coupe en métal où se consume lentement un charbon ardent sous les cendres blanches. C'est à ce charbon que chacun allume et rallume ses cigarettes, qu'il roule avec une prestesse et une dextérité extraordinaires.

L'intérieur des cafés en Grèce n'a rien d'oriental. A Athènes et dans les principales villes maritimes, ils rappellent de loin les cafés de nos villes de province de quatrième ordre, avec leurs tables de marbre, le comptoir traditionnel et les divans de cuir; en province, l'ameublement est encore plus simple; les tables sont en bois blanc peint en vert-pomme ou en rouge foncé; les

chaises sont en paille, et les murs blanchis à la chaux n'ont d'autres ornements que quelques mauvaises lithographies représentant des épisodes de la guerre de l'indépendance, ou des victoires des Russes sur les Turcs. Depuis 1871, des colporteurs allemands ont essayé, mais sans succès, d'y substituer des gravures coloriées où l'on voit des zouaves et des chasseurs à pied fuyant avec terreur devant les baïonnettes des grenadiers prussiens. On ne trouve guère ces enluminures de Leipzig que là où des voyageurs patriotes les ont offertes gratis aux hôteliers, *ad majorem Guillaumi gloriam*, à l'instar de ces touristes protestants qui distribuent sur leur route leurs plaquettes évangéliques pour propager la bonne nouvelle.

Dans le café principal de Livadie, nous trouvons rassemblés les types et les costumes les plus divers : fonctionnaires et administrés, propriétaires et marchands, Athéniens et Béotiens. Ici, le démarque (sous-préfet), en chapeau noir et en redingote, parle avec déférence au parèdre (maire), dont la fustanelle bien fournie s'évase et s'étale jusque sur les chaises voisines; là, le juge de paix, en feutre mou, discute avec le secrétaire de la mairie, petit vieillard sec à l'œil vif, à la taille serrée dans une modeste fustanelle de calicot. Les officiers de la garnison, bien astiqués et serrés dans leur tunique, jouent entre eux dans un coin de la salle. Les citadins portent tous, à de très rares exceptions près, le costume national, avec toutes les variantes qu'inspirent la prétention à l'élégance et les degrés de fortune : veste à longues manches pendantes et gilet de drap ou de velours bleu ou grenat foncé plus ou moins couvert de soutaches de même couleur, souvent complètement noir avec quelques ornements noirs aussi. Les caleçons, presque cachés par une fustanelle à mille petits plis, serrée à la taille et bouffante comme une jupe de danseuse, sont de drap rouge ou de coton blanc. Les hautes guêtres à genouillères, maintenues au-dessous du genou par une jarretière de soie, sont en drap fin, tantôt gris-chamois, tantôt bleu, ou bien encore en fine laine blanche. Les personnages influents ou opulents les

portent bleues ou rouges, brodées d'or et de soie, et garnies de quatre grosses houppes de soie à la hauteur du mollet. Les babouches sont remplacées par des escarpins noirs en cuir verni. Un fez, plissé à la mode du jour, à peine posé sur l'oreille, complète le costume. Le soir, un collet de drap noir doublé de rouge, dont un pan est rejeté en bravache sur l'épaule, garantit de l'humidité qui s'élève de la vallée.

La foule des habitués discourait, comme toujours, avec animation, et comme toujours la politique faisait le fond des discussions. Il s'agissait, autant que je me rappelle, d'une loi que le ministère avait récemment fait voter par la Chambre. Profitant de ce que les députés de l'opposition s'étaient abstenus d'assister à la séance, le gouvernement avait ouvert les débats et procédé au scrutin, sans que les membres de l'Assemblée fussent en nombre légal. Tous ces cafetiers et ces marchands de cotonnade connaissaient sur le bout du doigt la Constitution, et leur indignation ne connaissait plus de bornes à la pensée de ce qu'ils appelaient une insulte au peuple. On se passait de main en main les journaux d'Athènes, où l'on rendait compte de l'agitation qui régnait dans la capitale ; et les ambitions inassouvies, les vanités déçues de ce petit monde de province, se réveillaient plus vives que jamais. Les candidatures aux postes qu'un changement possible de ministère rendrait vacants s'affichaient effrontément à la barbe des autorités, qui, du préfet à l'huissier et du maire au dernier scribe, avaient le front soucieux de gens peu sûrs du lendemain.

Le patron du café circulait, versant le café à tous les partis, mais ses sourires les plus gracieux s'adressaient plus particulièrement aux élus de l'avenir. Le sous-préfet, assez embarrassé de l'attitude qu'il devait prendre vis-à-vis des chefs de parti, paraissait décidé à aller à Thèbes consulter le préfet de la province. Le chef-lieu n'est qu'à huit lieues de Livadie, et lui est relié par une route assez mauvaise, bien qu'elle soit inscrite sur la très courte liste des voies carrossables du royaume.

Les communications ont lieu chaque jour par le léophore. A ce poétique nom, que l'imagination du lecteur ne s'exalte pas à la recherche d'un véhicule antique, quelque chose comme les chars d'Ajax ou de Priam traînés par quatre coursiers fougueux que guide un éphèbe aux cheveux d'or. Le léophore n'est autre chose que la diligence, c'est-à-dire un vulgaire fiacre sale et grinçant, vacillant dans ses jointures et branlant sur ses essieux; vieille calèche allemande décrépite. On s'entasse six dans l'intérieur, trois sur le siège; les retardataires se juchent par derrière sur les bagages; quant au cocher, il s'assied sur un des marchepieds, excitant de la voix quatre rosses maigres qui semblent avoir été offertes en sacrifice aux sangsues du lac Copaïs. Quelque imparfait et pénible que soit ce moyen de locomotion, il n'en constitue pas moins un grand progrès dans un pays où il y a dix ans encore on ne pouvait aller de Livadie à Athènes qu'à cheval, par des chemins escarpés et dangereux où l'on risquait vingt fois de se rompre les os pendant trois longues journées de voyage. Les léophores sont fort appréciés, paraît-il, car ils sont toujours pleins; et il est prudent de s'assurer par avance d'une place, si l'on ne veut être exposé à être assis en septième sur les genoux d'un palikare complaisant. Les malheureux voyageurs, cahotés en tous sens, se heurtant au plafond trop bas de la voiture, encombrés de petits colis, aveuglés de poussière en été, mouillés en hiver par la pluie qui filtre à travers le cuir rapiécé de la capote, arrivent à destination rompus de fatigue; mais les Grecs, s'ils n'entendent encore rien au confortable, commencent à connaître le prix du temps, et la boîte incommode que l'on décore du nom gracieux de léophore est le premier pas dans la voie de la civilisation, dont ils ne dédaignent les raffinements que parce qu'ils n'ont encore pu les apprécier.

Le sous-préfet, portant dans un foulard rouge une chemise de rechange et quelques provisions, s'insinua modestement entre un marchand de bestiaux et je ne sais plus quel petit

employé qui changeait de résidence. Il disparut bientôt dans un nuage de poussière, suivi par les quolibets de ses administrés. Si le Grec n'a guère le respect de la loi, il n'a pas du tout celui du fonctionnaire, et se croit pour ce motif le peuple le plus démocratique de l'Europe.

Nous aurions voulu partir le jour même pour le monastère de Stiri; mais un de nos compagnons avait eu le matin un violent accès de fièvre, suite probable des fatigues du voyage, et bien qu'il fût décidé à retourner directement à Athènes sans nous accompagner jusqu'à Delphes, nous ne voulions pas le quitter avant d'être assurés qu'il n'avait pas rapporté des marais des Thermopyles ou de Copaïs le germe de quelque intoxication paludéenne. Notre départ fut donc remis au lendemain, et nous n'en fûmes pas fâchés, car rien n'est plus charmant que ces haltes, où le calme et le repos succèdent à l'agitation du voyage, où l'on se transforme pour quelques jours en citadin de la petite ville, y prenant ses habitudes, devenant familier avec les choses et les gens, comme si l'on avait vécu là toute sa vie, s'imprégnant doucement de la poésie du lieu, et partant à regret, mais juste au moment où l'ennui et la satiété allaient venir.

Notre hôte tenait à me faire visiter les monuments de Livadie, et le plus remarquable pour lui, c'était l'horloge que lord Elgin avait offerte à la ville, vulgaire cadran blanc encastré dans une petite tour jaune qui offusque le regard du plus loin que l'on se trouve. Je ne sais si lord Elgin, en distribuant ainsi en Grèce des horloges, voulait apprendre le prix du temps à ces palikares, ou s'il croyait par là racheter l'enlèvement des chefs-d'œuvre antiques qu'il avait emportés; mais toujours est-il qu'il aurait pu faire preuve de meilleur goût.

Il y a beaucoup d'églises à Livadie, comme dans toutes les villes de Grèce; mais le plupart ne sont que des chapelles exiguës, sans ornements, les unes conservant leur cachet byzantin, les autres sans style et datant d'hier.

Près du bazar et sur une terrassse qui domine un petit square,

le square Saint-Georges, planté de quelques arbres et entouré de cafés, s'élève une église neuve, construite en marbre gris et en calcaire de l'Hélicon. Elle a coûté fort cher à bâtir, mais n'a rien qui puisse attirer l'attention du voyageur, si ce n'est la vue pittoresque sur la ville et la montagne qui s'offre aux regards quand on sort par la porte principale.

Un pappas nous montre les ornements donnés à l'église par la reine Amélie, et dont il se montre très fier. Ce prêtre était un bel homme, à l'air intelligent, un peu hautain, mais astucieux et mordant. Il s'enveloppait d'une longue robe de drap fin, et ses cheveux blonds, roulés en énorme chignon, étaient maintenus sous la mitre de velours noir par un peigne d'écaille. Sa conversation dénotait un homme instruit et avide de connaître, n'ayant plus de préjugés, mais seulement les partis pris que donne la volonté tenace de conserver l'autorité et l'influence. Le clergé des villes, en Grèce, ne ressemble guère à celui des campagnes, et la façon dont il se recrute explique assez cette différence. En Grèce, le clergé n'est pas, comme en Russie, une sorte de caste fermée, de corporation héréditaire, sorte de tribu vouée au service de l'autel et isolée du reste de la société, si ce n'est par des lois restrictives (abrogées en 1864), du moins par les mœurs. En Grèce, les fils des petits commerçants, des petits propriétaires, sont ceux qui fournissent le plus d'élèves aux écoles ecclésiastiques, et les enfants des pappas, au contraire, songent moins à succéder à leur père qu'à entrer à l'Université, et à conquérir le titre d'avocat ou de docteur, qui peut les mener jusqu'aux fonctions civiles les plus enviées. Fils de prêtre, de bourgeois ou de paysan, l'aspirant aux fonctions sacerdotales doit, tout d'abord, entrer dans les écoles élémentaires et passer des examens gradués. Là comme ailleurs, l'intelligence et le travail apportent dans les destinées une grande diversité. Les fruits secs deviennent sacristains ou chantres s'ils savent au moins lire ; ceux qui n'ont pas dépassé la première épreuve sont relégués à tout jamais dans le diaconat. [Le diacre

jouit de certains privilèges, mais ne peut franchir l'échelon supérieur. Enfin, ceux qui ont poussé jusqu'à la fin leurs études, encore bien imparfaites et surannées, deviennent, selon leur degré d'instruction, pappas de communes ou de cantons.

Au-dessus de ces écoles diocésaines il existe les séminaires, l'Institut pour les études ecclésiastiques, fondé à Athènes par M. Rizaris, et l'École supérieure de théologie, à l'Université. Mais ce ne sont pas, à proprement parler, des écoles ecclésiastiques, et au Rizarion, les étudiants, bien qu'ils portent tous la robe flottante et relèvent leurs longs cheveux en chignon sous le petit bonnet de velours noir, n'ont le plus souvent en vue que la carrière du barreau ou de la médecine. Beaucoup d'entre eux, tout en conservant la soutane, écrivent des articles de polémique dans les journaux, ou se livrent à des spéculations littéraires. Les cours et l'enseignement ont d'ailleurs le caractère séculier. A l'Université, il y a à peine dix élèves à la faculté de théologie, et le cours, fait souvent par un professeur laïque, devient la plupart du temps une suite de conférences philosophiques qui ne tournent pas toujours à la glorification de la religion orthodoxe. On dit même qu'un jour un des professeurs chargés de cet enseignement s'adressa aux élèves en leur disant : « Voilà ce que je suis obligé de vous enseigner, mais vous n'êtes pas obligés de le croire. »

Les étudiants apprennent là non seulement la théologie, la philosophie et l'histoire, mais encore les éléments de géométrie, d'algèbre et même de médecine. Les langues vivantes sont exclues de cet enseignement, qui ne se fonde pas sur l'esprit critique et scientifique, et n'admet en fait de controverse que celle des auteurs orthodoxes. Aussi ne trouve-t-on pas dans toute la Grèce un prêtre qui parle ou comprenne un autre idiome que le grec.

Les jeunes gens qui ont été admis aux derniers examens et ont obtenu le diplôme de docteur en théologie, ont ouvertes devant eux deux voies qui répondent à leurs aspirations diverses, au degré de leur ambition, à leur caractère. L'un, renonçant

aux charmes de la famille, entre dans un couvent avec l'espérance d'en devenir un jour le supérieur, et d'arriver aux suprêmes fonctions réservées dans l'Église orthodoxe aux célibataires, c'est-à-dire celles d'évêque, voire même de métropolitain. Celui dont les aspirations sont plus modestes et plus terrestres est envoyé dans une ville où réside un évêque auprès duquel il remplira les fonctions qui sont attribuées en France aux vicaires. Il s'enquiert d'un pappas se faisant vieux qui lui cèdera sa fille et sa clientèle, et il reçoit alors sa nomination de pappas. C'est à cette catégorie qu'appartiennent les prêtres des villes importantes et qu'appartenait celui de Livadie qui nous faisait les honneurs de son église. Il était jeune encore, et espérait bien devenir un jour archiprêtre et même entrer au saint synode ; mais quel que soit son mérite, là s'arrêtera sa carrière : les hautes fonctions épiscopales lui sont fermées.

Le clergé marié ne jouit du reste ni de la considération ni de l'influence qu'on pourrait supposer. Préoccupé des soucis de famille et de ses intérêts personnels, rabaissé au rang de collecteur d'impôts pour le compte d'une religion où aucune cérémonie, aucun sacrement n'est gratuit, il y perd en indépendance et en moralité ce qu'il gagne en sécurité matérielle. Les classes supérieures n'ont pour lui ni déférence ni sympathie, et quelle que soit son instruction, il n'a pas de place dans ce qu'on appelle le monde.

Pendant que nous causions avec le pappas, nous entendîmes des chants au dehors, et l'église se remplit de monde. C'était l'enterrement pour lequel nous avions vu, la veille, un des marchands du bazar débiter aux habitants de la ville ses petits cierges en cire brune. En tête du défilé marchait un homme portant le couvercle de la bière, noir et jaune, puis deux autres tenant de grands plateaux de cuivre chargés de fruits confits et de pâtisseries ; derrière eux, les enfants de chœur portant la croix d'or, de grandes lanternes fixées au bout d'un manche, et ces larges disques en cuivre doré et repoussé qui figurent tou-

jours dans les principales cérémonies de l'Église orthodoxe. Les prêtres suivaient, les uns revêtus de leurs manteaux tissés d'or, les autres enveloppés seulement de ces grands voiles noirs qui encadrent si bien leurs figures orientales à longues barbes noires ou blanches. Enfin venait le cercueil, porté par les plus proches parents. Le mort, le visage découvert, vêtu de ses plus riches vêtements, et coiffé d'un fez énorme, semblait un de ces mannequins de cire comme on en voit dans les musées de costumes de nos fêtes de banlieue. Les parents, les amis et même les curieux suivaient, tenant chacun un cierge allumé. Les chantres récitèrent les prières, accompagnés en chœur par tous les fidèles, sur un mode plaintif et invariable, tantôt lentement, avec des allures graves, solennelles, tantôt précipitamment, bredouillant les mots, et parlant tous à la fois comme une bande de portières. Rien n'est désagréable comme ces piailleries dissonantes, interrompant à chaque instant le chant religieux. Nous nous hâtons de fuir, sachant surtout que la présence d'hérétiques à une cérémonie funèbre est considérée par les Grecs comme un signe de mauvais augure. Nous avons d'ailleurs assisté souvent à ces tristes solennités, qui se terminent au cimetière par la scène la plus navrante et la moins édifiante que j'aie jamais vue. On dépose le mort sur la terre, on le dépouille de ses habits, on arrache les bagues des doigts déja raidis, on enlève jusqu'au coussin sur lequel reposait sa tête. C'est pour le public qu'on l'a paré une dernière fois, qu'on a mis au palikare sa veste brodée d'or, à la coconna (1) sa jupe de soie vert-pomme, à la phanariote d'Athènes sa robe de bal décolletée, au paysan sa chemise neuve. Mais après la représentation, et dans les coulisses, l'acteur quitte ses oripeaux et endosse le linceul égalitaire,

En quittant l'église, nous demandons au fils de notre hôte qui nous accompagne de nous faire visiter les manufactures, et nous descendons sur les bords de l'Hercyne, que franchissent deux ou trois vieux ponts assez mal entretenus.

(1) Mot levantin qui signifie dame.

On nous avait dit qu'il existait à Livadie trois filatures de coton, comprenant ensemble plus de seize cents broches ; mais une de ces filatures avait fait faillite l'année précédente, et une autre ne marchait pas en ce moment; la troisième, installée dans une maison neuve perchée au-dessus du torrent, n'a qu'un matériel imparfait et incomplet, et ne paraît pas en voie de grande prospérité. Livadie semble cependant placée dans des conditions favorables pour devenir une ville industrielle. L'Hercyne peut lui fournir une force motrice estimée à plus de mille chevaux, pendant plus de huit mois de l'année. La plaine du Copaïs produirait une quantité de coton suffisante pour alimenter plusieurs manufactures, qui enverraient leurs tissus dans toute la Grèce du nord. Les laines des troupeaux de l'Œta, du Parnasse et de l'Hélicon seraient excellentes pour tisser des draps communs, dont la consommation augmente de plus en plus et que l'on fait venir de France ou d'Allemagne. On ne verrait plus alors le coton filé à Livadie être envoyé en Angleterre et revenir à grands frais sous forme de calicot.

Une fabrique pour l'égrenage du coton est en activité et fonctionne régulièrement. Enfin, quelques tanneries, une blanchisserie pour les laines, qui n'emploie que six ou huit ouvriers : tel est le modeste bilan industriel de Livadie. L'esprit des habitants de cette petite ville est, peut-être plus qu'ailleurs, porté vers les occupations utiles et pratiques; mais il leur manque la sécurité, les ressources et l'expérience. Il n'existe ni ingénieurs, ni contre-maîtres, ni écoles pratiques pour en créer, ni ouvriers habiles, ni routes pour amener les matières premières et écouler les produits.

En descendant le cours de l'Hercyne, nous étions arrivés à la zone de vergers qui s'étend à l'est de la plaine. Ces jardins, où circulent des rigoles d'arrosage, sont séparés par des lignes de peupliers qui donnent un air de fraîcheur au paysage. On y cultive des melons exquis, des légumes, des tomates, des prunes, des pommes et des abricots, et toute cette verdure contraste

agréablement avec les rochers gris et rouges sur lesquels la ville est bâtie. Il ne faut cependant pas croire que cette culture générale s'étende bien loin : à cinq cents mètres, on retrouve les landes et les marécages, et les canaux d'arrosage aboutissent à des mares stagnantes qui engendrent la fièvre. On était en train de faire la récolte du maïs et du coton, et une grande activité régnait dans tous les enclos. Le maïs égrené, ou *kalam boki*, séchait au soleil, tandis que les paysans entassaient en meule les enveloppes des épis pour en faire plus tard des paillasses. Les tas de coton étaient si élevés que de loin nous les avions d'abord pris pour des tentes blanches. Les femmes et les enfants passaient entre les lignes des plantations, récoltant le coton qui s'échappait des gousses entr'ouvertes et le jetant dans des sacs de toile qu'ils portaient suspendus au cou. Ils venaient ensuite les vider au tas commun, où des hommes armés de grandes raquettes en jonc procédaient à un premier triage, la qualité inférieure étant réservée pour le tissage, le filage domestique et la confection des vêtements grossiers, la première qualité étant mise à part dans des paniers tapissés de toile et transportée à l'habitation jusqu'au jour de la foire annuelle, où des courtiers viendront l'acheter pour le compte des filatures du Pirée ou des négociants étrangers. Il reste encore à éplucher le coton au moyen de l'ingénieux appareil américain appelé *cotton gin*, grand comme une machine à coudre et qui sépare les brins de coton de la graine. On forme ensuite des balles que l'on met en presse, que l'on enveloppe de toile et que l'on cercle de fer pour les transporter.

Ce n'est pas seulement dans l'enceinte de cette sorte d'oasis que les Livadiens se livrent à l'agriculture. Presque tous possèdent dans la plaine du Copaïs, au delà de la ligne basse de rochers qui masque la vue, des portions de terrains qu'ils exploitent ou font exploiter par des métayers. Beaucoup aussi ont entrepris avec succès des dessèchements partiels. Ces travaux, commencés sur une petite échelle et presque sans res-

sources, ont souvent triplé le capital de ceux qui les tentaient. On m'en a cité quelques-uns qui, avec une dépense de deux cents francs par hectare, et à l'aide de moyens tout à fait élémentaires, ont réussi à former des terres d'une qualité supérieure, valant aujourd'hui plus de trois mille francs l'hectare. Ce résultat indique la mesure des bénéfices que donnerait une opération plus vaste et mieux conduite.

Il nous restait à voir la principale curiosité de Livadie, l'antre de Trophonius; mais il nous fallait pour cela traverser de nouveau la ville, et remonter le cours du torrent jusqu'à la gorge sauvage d'où il s'échappe : énorme crevasse, aux escarpements gris et rouges taillés à pic dans les flancs de l'Hélicon, et tout encombrée d'énormes rochers tombés de la montagne. Lorsqu'on approche, le tableau qui apparaît tout à coup est certainement l'un des plus imposants et des plus pittoresques que l'on puisse contempler en Grèce. Le torrent, large et écumeux, passe sous un vieux pont turc aux hautes arcades; à gauche, de grands platanes ombragent une fontaine qui s'échappe en bouillonnant; à droite, des crêtes dentelées, couronnées de ruines helléniques et de constructions vénitiennes; enfin, comme arrière-plan, cette gorge mystérieuse enserrée entre ses deux hautes murailles.

Au milieu d'un chaos de blocs énormes, et sur une large surface du rocher percée d'un grand nombre de trous, s'ouvre l'antre de Trophonius, ouverture de quatre pieds à peine de large et obstruée par le sable et les débris. C'est au fond de ce trou que se tenait l'oracle redoutable que l'on ne venait consulter qu'en tremblant. Après les purifications d'usage et une retraite de plusieurs jours, pendant laquelle on offrait des sacrifices à Trophonius et à son frère Agamèdes, les prêtres revêtaient le postulant de vêtements de lin, lui mettaient entre les mains des gâteaux de miel, et le conduisaient à l'entrée de la caverne au fond de laquelle s'apercevait une étroite fissure. Le postulant se couchait, faisant passer ses jambes par cette ouverture, et se sentait aussitôt entraîné comme par une force invincible, puis secoué violemment,

pendant que des serpents, des spectres et des bêtes monstrueuses et terribles l'entouraient et le menaçaient, et que des bruits effrayants sortaient des entrailles de la montagne. Alors l'oracle parlait, débitant quelques aphorismes inintelligibles, et avant que le pauvre diable mystifié par les supercheries des prêtres eût pu se reconnaître, il était saisi de nouveau et rejeté au dehors avec violence, à moitié évanoui de terreur. Il restait pour longtemps privé de la raison; mais Pausanias affirme cependant que l'*on recouvrait plus tard la faculté de rire.*

Le parèdre nous avait invités à aller passer la soirée chez lui. Après notre dîner, nous nous dirigeons donc vers sa maison, située dans le haut de la ville.

Il nous attendait sur le seuil, et nous présenta son frère, gaillard de six pieds, toujours de bonne humeur et d'un embonpoint tout béotien, encore exagéré par l'ampleur de sa fustanelle. Dans le salon orné de glaces, chose qu'on ne voit que depuis l'achèvement de la route carrossable, la kyria ou maîtresse de la maison nous reçut avec une timidité tempérée par un air de grande dignité à laquelle ajoutait l'ampleur de ses formes. Alors vinrent les politesses d'usage, le café, les confitures ou glyko, dont on prend une cuillerée pendant que l'on tient de l'autre main un verre d'eau fraîche dont on avale ensuite quelques gorgées. Au milieu de la pièce, un large brasero de cuivre, rempli de braise ardente, permettait de se réchauffer tout en causant. En plein hiver, on le place sous une table recouverte d'une large couverture de laine qui pend jusqu'à terre. Chacun s'assoit tout autour, ramenant sur lui la couverture jusqu'au cou, pendant que le corps se trouve dans une sorte d'étuve. Ce calorifère primitif, qui s'appelle *tandour* en Asie Mineure, est une invention turque dont les Béotiens ont fait leur profit, et rien n'est étrange comme cette société de têtes qui semblent sans corps et posées sur un tapis. Tout autour du salon se tenaient, droites et silencieuses, plusieurs dames de la ville, serrées dans leurs vestes de velours brodées d'or, et coiffées du fez rouge à long gland retombant sur l'épaule.

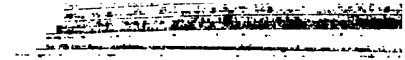
La plupart, même les jeunes, sont fardées. C'est, du reste, une mode qui n'est pas nouvelle en Grèce, puisque, dans l'*Odyssée*, la fidèle Eurymone recommande à Pénélope de se colorer les joues.

Quand aux hommes, on connaît leur costume, qui comporte toutes les variétés imaginables de broderies, de soutaches et de couleurs, sauf la fustanelle qui est la même pour tous. Il y avait là des vestes qui valaient plus de mille francs et dont l'étoffe disparaissait sous les passementeries d'or. Deux ou trois jeunes gens seulement portaient le costume européen. Comme dans presque toutes les provinces, les hommes étaient beaux, bien faits, élégants et souples dans leurs mouvements; mais les femmes répondaient peu à l'idéal qu'on se fait de la race grecque. De beaux cheveux, qu'elles coiffent mal, de beaux yeux, mais sans expression, de belles dents qu'elles montrent trop ou pas assez, voilà ce qu'elles ont de mieux; mais elles sont mal faites, ont le nez camus, la bouche grande et charnue, les pommettes saillantes; elles n'ont pas surtout ce charme, ce je ne sais quoi qui fait dire d'un homme même qu'il a une nature féminine et qui rachète toutes les imperfections physiques. Ce manque de grâce ne tient-il pas, il faut le demander pour leur excuse, à l'éducation qu'elles reçoivent, à l'existence qu'on leur impose et qui se ressent encore de l'influence des mœurs orientales?

Au point de vue moral, les femmes, en Grèce, sont, à peu de chose près, ce qu'elles étaient il y a cinquante ans, sauf dans quelques villes, où le courant des idées européennes et le contact fréquent avec les étrangers a modifié bien des choses. Comme autrefois, les femmes n'ont pas d'existence individuelle et ne comptent pour rien dans la société. Sans indépendance et sans instruction, elles sont reléguées dans leur intérieur, dont elles ne sortent, comme les musulmanes, que pour aller à l'église ou en visites. C'est depuis peu d'années seulement qu'on les voit se promener quelquefois avec leurs maris.

Nous causons longuement avec le frère du parèdre, homme

L'Hercyne et l'antre de Trophonius. — (Page 160.)



intelligent et d'un esprit plus froid et plus observateur qu'on n'est habitué à le trouver chez les Grecs.

Ce qui manque, nous dit-il, c'est la main-d'œuvre et l'instruction; l'un et l'autre font complètement défaut. Dans le district tout entier, l'agriculture est à un niveau fort peu élevé, et la production n'est pas la moitié de ce qu'elle pourrait être avec un peu plus de soin. Les principales récoltes du pays sont le coton, dont la production s'accroît de jour en jour, et les grains. Quant au vin, on en produit peu. Il faudrait, disait-il, attirer les capitaux étrangers; mais il finit par convenir qu'il serait nécessaire, pour cela, de leur garantir une sécurité qui n'existe pas encore contre l'arbitraire des autorités et la convoitise des législateurs.

Le dessèchement du lac Copaïs et le drainage des terrains conquis rémunéreraient amplement tout capital, si élevé qu'il fût. Bien des milliers de stremata (arpents) seraient conquis à la culture, tandis qu'ils sont actuellement une source de pertes. Non seulement les eaux couvrent le sol, mais encore elles rendent les terrains contigus impropres à la culture. Le gouvernement grec ne fait rien, et ne veut rien faire. Nous parlâmes enfin de l'instruction. Je lui fis observer, et il en convint, que l'enseignement agricole n'est donné nulle part dans les écoles.

Nous prenons congé du parèdre et de sa famille, et nous regagnons notre logis par une ruelle peu faite pour donner une haute idée de la police intérieure et de la propreté de la ville.

VIII

Départ de Livadie. — La montagne. — Arakhova. — Un dîner grec. — Race et types. — Encore un mot sur le brigandage. — Brigand par amour. — Histoire de Kitzos. — Brigand de première classe. — Un enlèvement. — M. O'Brien en voyage. — L'ordre par ordre. — Ascension du Parnasse. — Chasse à l'ours. — A l'affût. — La grotte Corycienne. — Fâcheuse découverte. — Village d'été. — La dernière cime. — Vue sur toute la Grèce. — Descente. — Une alerte. — Les réfractaires. — Accident de notre guide Alexandre. — Arrivée à Delphes.

Le matin, nous voyons le ciel noir et nous entendons le tonnerre rouler dans les hautes vallées de l'Hélicon et du Parnasse. Périclès ne savait que dire sur le temps; les agoyates regardaient tous les coins de l'horizon, sans se prononcer et sans dire autre chose que : *C'est la mauvaise saison qui commence.* Notre hôte nous engage à ne pas partir; mais, malgré les apparences sinistres du ciel, nous nous décidons à aller jusqu'à Arakhova, et nous nous mettons en route, accompagnés d'un jeune homme de la ville, Alexandre Stavros, que le parèdre nous a donné comme guide. Il faut croire que les habitants de Livadie voient rarement des étrangers, car nous excitons au plus haut point la curiosité. De tous côtés les curieux affluent; les rues sont pleines de monde, et les balcons, les fenêtres regorgent de spectateurs, ce qui donne à la petite ville un aspect animé. Beaucoup nous saluent en nous souhaitant bon voyage avec quelques-unes de ces formules courtoises et amicales dont les Orientaux ont gardé la poétique coutume.

Nous montons à travers les rues hautes de la ville, et, après

Homme et femme de Livadie. (Page 162.)

Départ de Livadie. — L
— Race et types. — E
amour. — Histoire de l
lèvement. — M. O'Brien
du Parnasse. — Chasse
— Fâcheuse découverte.
sur toute la Grèce. — D
Accident de notre guide A

Le matin, nous voyo
nerre rouler dans les ha
Périclès ne savait que di
daient tous les coins de
dire autre chose que : C
Notre hôte nous engage
rences sinistres du ciel.
Arakhova, et nous nous
eune homme de la ville.
ous a donné comme guid
Livadie voient rarement
plus haut point la curiosit
les rues sont pleines de
regorgent de spectateurs,
animé. Beaucoup nous sa
avec quelques-unes de ces
les Orientaux ont gardé la

Nous montons à travers

sé un bazar d'apparence toute turque, nous avons, ournant, une belle vue sur la plaine et sur Livadie, isons, pittoresquement étagées les unes au-dessus sont éclairées par un rayon de soleil de bon augure. s jardins forment autour du petit chef-lieu comme verdoyante, et plus loin encore un scintillement çà brume laisse deviner le lac Copaïs, immobile sous ière de fièvre.

r lequel nous marchons est brun et aride, et notre e, tout en l'évitant soigneusement, un ancien pavage sloqué. Nous suivons d'abord une vallée fermée au Hélicon et par ses contre-forts, qui vont, vers le lier au Parnasse, et nous nous trouvons bientôt sur ouvertes de lentisques, de chênes et de myrtes. On maisons ni villages, ni apparence de cultures. Le it désert et abandonné, et cependant la vigueur de n, la fraîcheur de la verdure, l'aspect noir de la aisseur du gazon que nous foulions, tout attestait t la puissance productive du sol. Cette colline, cou- isseaux dont les feuilles foncées et luisantes étaient gouttes de pluie scintillant au moindre rayon qui uages, formait un charmant premier plan à la mon- e et grandiose qui se dressait devant nous, et qui, t du nord, commençait à se dégager des brouillards ppaient depuis le matin. Peu à peu surgissaient masses de rochers dont le soleil, encore à demi ressortir l'anatomie gigantesque par de vigoureuses e clair et d'ombre.

s heures de route, nous faisons halte près d'une ort d'un grand rocher appelé Korakalithari, ou le *rbeau*, sorte de plate-forme au sommet de laquelle uelques vestiges de murs antiques, probablement ilitaire de montagne ou *phrousia*, nom qui existe la langue moderne. Il paraît que le lieu était bien

avoir dépassé un bazar d'apparence toute turque, nous avons, en nous retournant, une belle vue sur la plaine et sur Livadie, dont les maisons, pittoresquement étagées les unes au-dessus des autres, sont éclairées par un rayon de soleil de bon augure. Au delà, les jardins forment autour du petit chef-lieu comme une ceinture verdoyante, et plus loin encore un scintillement çà et là dans la brume laisse deviner le lac Copaïs, immobile sous son atmosphère de fièvre.

Le sol sur lequel nous marchons est brun et aride, et notre sentier longe, tout en l'évitant soigneusement, un ancien pavage turc tout disloqué. Nous suivons d'abord une vallée fermée au sud par l'Hélicon et par ses contre-forts, qui vont, vers le nord, se relier au Parnasse, et nous nous trouvons bientôt sur des pentes couvertes de lentisques, de chênes et de myrtes. On ne voyait ni maisons ni villages, ni apparence de cultures. Le pays semblait désert et abandonné, et cependant la vigueur de la végétation, la fraîcheur de la verdure, l'aspect noir de la terre et l'épaisseur du gazon que nous foulions, tout attestait la richesse et la puissance productive du sol. Cette colline, couverte d'arbrisseaux dont les feuilles foncées et luisantes étaient pailletées de gouttes de pluie scintillant au moindre rayon qui perçait les nuages, formait un charmant premier plan à la montagne sombre et grandiose qui se dressait devant nous, et qui, grâce au vent du nord, commençait à se dégager des brouillards qui l'enveloppaient depuis le matin. Peu à peu surgissaient d'imposantes masses de rochers dont le soleil, encore à demi voilé, faisait ressortir l'anatomie gigantesque par de vigoureuses oppositions de clair et d'ombre.

Après trois heures de route, nous faisons halte près d'une source qui sort d'un grand rocher appelé Korakalithari, ou le *Rocher du corbeau*, sorte de plate-forme au sommet de laquelle on retrouve quelques vestiges de murs antiques, probablement d'un poste militaire de montagne ou *phrousia*, nom qui existe encore dans la langue moderne. Il paraît que le lieu était bien

choisi, car il y a au même endroit un poste de gendarmes chargés de surveiller ce canton, qui a passé de tout temps pour être le foyer du brigandage. C'est, en effet, un fouillis propice aux malandrins que ces collines enchevêtrées, couvertes de maquis et complètement désertes.

Le chemin, détestable d'ailleurs, suit une série de crêtes rocheuses parsemées de ces chênes nains épineux que les Grecs appellent *pirnari* et dont parle Pausanias. Des pins tordus se montraient par groupes, et la montagne était sillonnée de lits de torrents à peine humides des pluies des derniers jours. Ces torrents, toujours à sec en été, ont en hiver des allures brusques et inattendues, se gonflant démesurément à chaque pluie, ou baissant presque subitement. Lorsque le vent tiède qu'on appelle *mégas* fond prématurément les neiges, les eaux dévalent en fureur et rendent impossible le passage de ces gorges. Pendant plusieurs heures, nous montons et redescendons par des chemins raboteux et malaisés le long de la chaîne qui réunit le Cirphis au Parnasse, dont la masse gigantesque se dresse devant nous; mais les nuages avaient de nouveau envahi le ciel, et une pluie fine et froide commençait à tomber. Nos chevaux glissaient sur les roches mouillées et manquaient à chaque pas de tomber; nos manteaux trempés d'eau nous semblaient, sous les rafales de vent du nord, des chapes de glace sur les épaules; la démoralisation gagnait la petite troupe à vue d'œil. Notre guide, Alexandre Stavros, d'abord gai, bavard, et qui charmait la monotonie de la route par tout un répertoire d'anecdotes et de chansons, s'était renfoncé silencieux dans son épais *aba* de laine grise, et ne nous apparaissait plus que sous l'aspect d'un immense capuchon pointu chevauchant à demi perdu dans la bruine. Les nuages s'amoncelaient en énormes volutes noires, chargées de pluie et d'orages, le paysage prenait des teintes grises et ternes d'une uniformité désespérante. Après six heures de douche et de lutte contre le vent, nous apercevons enfin, perché sur un pic escarpé, le village d'Arakhova. Nous croyons toucher au port du refuge, mais nous

comptons sans un ravin profond qui nous en sépare et qu'il nous faut plus d'une heure pour franchir.

Nous pénétrâmes dans le village par des rues tortueuses, taillées en escalier dans le roc même, contournant en zigzag des maisons misérables. Notre guide nous conduisit chez le maire, qui se montra le plus affable et le plus obligeant des hommes, et jeta dans son âtre un gros fagot de bois dont la flambée joyeuse nous fit oublier les humides misères de la journée. Nous n'étions cependant pas sans inquiétude pour le lendemain, et notre projet d'ascension au Parnasse nous semblait très compromis. A toutes nos questions sur le temps, les gens de la maison et du voisinage répondaient imperturbablement :

« Qu'est-ce que nous en savons? Le temps est entre les mains de Dieu. »

Bien dit, mais l'intelligence a été donnée à l'homme pour acquérir l'expérience par l'observation; comment les choses se passent-elles ici habituellement?

« Il pleut quelquefois pendant un jour, quelquefois pendant quinze jours, avec ou sans vent, quelquefois en été, plus souvent au printemps ou en automne, plus souvent encore en hiver. »

Quelles inductions pouvions-nous tirer de ce fatalisme tout oriental? Le mieux était donc de s'en remettre à la Providence, sans chercher à pénétrer davantage ses desseins, et de nous mettre à table où le dîner nous attendait, dîner grec s'il en fut, car les provisions que notre cuisinier avaient emportées gisaient au fond des sacoches sous la forme d'un horrible mélange ramolli et détrempé par la pluie.

Si quelque successeur du baron Brisse voulait faire figurer dans sa collection gastronomique un menu à l'arakhovienne, je suis heureux de lui en fournir ici le détail :

Soupe aux tomates, à l'eau et à l'huile rance, avec quelques tranches de citron nageant dans le tout.

Mouton bouilli, assaisonné de piment.

Riz à l'huile rance.

Concombres cuits avec des tomates, toujours à l'huile et au citron.

Fromage de chèvre dur et semblable à du plâtre.

Vin cuit avec de la résine et des pommes de pin, et sentant à plein nez la peau de bouc dans laquelle on le conserve.

Pain pétri sans levain, sans sel, et à moitié cuit seulement.

Comme dessert, des olives âcres, conservées dans de la saumure.

Mon estomac se révolte au seul souvenir de ce banquet. Pendant notre repas, une bonne partie de la population avait pénétré dans la salle pour nous regarder manger, et montrait moins de discrétion que les habitants de Livadie. Nous pûmes constater combien la race de ces montagnes est belle et vigoureuse, grâce à l'air vif et salubre qu'on y respire et à la vie rude et sobre qu'on y mène. Les enfants sont de gros gaillards joufflus et pleins de vie, les hommes ont des allures d'athlètes et les traits énergiques et durs, les vieillards sont droits comme à vingt ans, et meurent sans connaître les infirmités et les flétrissures de l'âge. Les femmes sont de robustes matrones, à l'air tant soit peu sauvage avec leur menton carré, leur bouche largement taillée et laissant voir une belle rangée de dents blanches, leurs sourcils très arqués se rejoignant, et leur front bas et ombragé de cheveux d'un noir roux. Chez tous se retrouvait le type de la race albanaise, cette race que nous rencontrons partout éparpillée sur le territoire grec, et qui dément avec évidence les théories slavistes du savant Falmerayer.

Le costume des femmes était le même pour toutes : une simple chemise de cotonnade lamée de rayures écrues, ouverte au col, et à longues manches pendantes; un tablier rouge en laine épaisse, et un gros manteau brun, en drap grossier, sans manches, sans ornement, ouvert par devant, tombant sans plis jusqu'aux genoux; tout ce qu'elles portent et tout ce que portent les hommes est l'œuvre de leurs mains. Elles tondent les brebis, filent la laine, la tissent, en font ces vestes, ces manteaux,

qu'elles ornent ensuite de broderies lourdes, mais d'un agencement et d'un coloris très artistiques. Nourriture, habillement, habitations, tout est à la portée de ces montagnards, et si bien en accord avec leurs besoins et leurs instincts, qu'il ne faut guère s'attendre à un grand zèle de leur part pour le changement et le progrès.

La conversation avec nos hôtes était difficile : notre vocabulaire grec était fort restreint, et notre interprète Périclès nous manquait. Heureusement, un habitant du village, qui avait été quelques années à Corfou, parlait tant bien que mal un mauvais italien mélangé d'anglais et nous servit de drogman. On nous faisait force questions sur notre voyage, les villes que nous avions vues, les pays étrangers que nous avions parcourus; mais surtout sur Athènes, la cité glorieuse de l'antique patrie, sur Constantinople, la grande métropole d'un empire grec à venir, ces deux pôles entre lesquels oscillent sans cesse la vanité et l'ambition de tout bon Hellène. Nous interrogions aussi, et le lieu était trop bien choisi pour ne pas parler du brigandage, auquel les Arakhoviens ont toujours passé pour avoir fourni de nombreuses recrues. Ils s'en défendent énergiquement.

« Que pouvions-nous faire, nous dit un des notables, entre les brigands et les irréguliers? Du temps où Davéli et sa bande parcouraient le pays, nous nous attendions tous les jours à l'attaque ou au pillage. Il n'y avait pas de remède : débourser ou souffrir la torture, telle était la devise. Si l'on négligeait de fournir à la bande l'argent ou les provisions demandées, tout, chèvres, chevreaux, brebis, bétail, tout était saisi ou détruit par vengeance. La vie et la liberté des personnes n'étaient même pas assurées. Se barricader, fermer l'accès du village et se défendre à coups de fusil n'était pas difficile; mais dans la journée il fallait bien aller travailler aux champs, et l'on n'était jamais sûr de revenir le soir.

— Mais, demandai-je, le gouvernement ne venait-il pas à votre aide?

— Oui, répliqua-t-il avec dédain; de temps en temps le gouvernement envoyait ici une compagnie d'irréguliers, qui s'installaient en maîtres, abusaient de tout, et ne payaient jamais. Après avoir bu, mangé, fumé, ils partaient pour la montagne, et revenaient presque toujours sans avoir rencontré les brigands, qui reparaissaient plus que jamais dès que les irréguliers avait tourné le dos.

— Mais vous autres, qui connaissiez les sentiers et les refuges de la bande, ne serviez-vous pas de guides aux gendarmes?

— Nous nous en serions bien gardés ; c'eût été notre mort assurée, et attirer une vengeance certaine sur nos familles et nos maisons. On nous accuse d'avoir favorisé le brigandage; c'est une calomnie : nous transigions avec un mal nécessaire; d'ailleurs, quant il fut trop grand et que les exigences de Davéli devinrent insoutenables, c'est nous qui nous armâmes, réunis avec les habitants des villages voisins, et qui détruisîmes sa bande après l'avoir tué lui-même. »

Mon interlocuteur n'avait pas tort absolument. Nous avons exposé souvent que les mesures prises par le gouvernement étaient dérisoires, et tournaient le plus souvent au détriment des paysans. Mais ce qu'il ne disait pas, c'est que le jour où la bande de Davéli fut cernée et anéantie, les gendarmes se battaient à côte des Arakhoviens et que leur capitaine fut tué dans la bataille.

Toutes les fois que l'accord se fera entre les autorités et les habitants pour une action commune, le brigandage sera réduit à merci ; mais il faut ajouter que l'indifférence, ou même la condescendance des populations vis-à-vis des klephtes, n'est que la suite naturelle de l'apathie ou de la mauvaise foi du gouvernement. L'esprit du peuple est excellent, mais le gouvernement ne le sait pas ou ne se soucie pas de le savoir.

Je demandai s'il n'y avait pas des lois ou des règlements en vertu desquels on pût requérir et organiser la population, et

indemniser, au moyen d'un impôt général, les particuliers qui avaient souffert. Il n'y a rien de tout cela. Il y a quelques années, on a fait une loi dans ce sens, mais elle est abrogée ou tombée en désuétude. Il est cependant certains brigands pour lesquels les paysans se montrent plus sympathiques : ce sont les réfractaires. Lors du tirage au sort, m'a-t'on affirmé plusieurs fois, le démarque triche et fait tomber les mauvais numéros sur le parti politique opposé au sien. Beaucoup de jeunes gens qui se prétendent dupés préfèrent gagner la montagne, et leurs amis et parents les protégent et les nourrissent, les gendarmes ne les poursuivent pas bien ardemment, et sont pour eux pleins d'indulgence.

D'autres sont devenus brigands par amour, comme le fameux Kitzos qui, il y a dix ans à peine, répandit la terreur dans toute la Grèce du nord. C'est une histoire vraie, qui est en train de devenir une légende populaire. Kitzos était un élégant palikare, le coq de son village ; il aimait une jeune fille qui, de son côté, n'avait que de tendres regards pour lui ; mais en Grèce, comme dans tout l'Orient, l'autorité paternelle est absolue, et bon gré mal gré la pauvre enfant fut promise à un fils de marchand. Le jour du mariage, Kitzos pénétra dans l'église et tua le fiancé à bout portant. Il s'ensuivit un tumulte indescriptible et un échange de coups de feu qui blessèrent plusieurs des assistants. Kitzos s'enfuit dans le Parnasse et s'y tint caché quelque temps, recevant des visites de ses parents et de ses amis. Il forma ensuite une bande, pilla les propriétés de son beau-père manqué, puis se jeta sur l'Attique, où il commit toutes sortes de méfaits. Il passa rapidement, par décret royal, de la troisième classe à la seconde, puis à la première, c'est-à-dire qu'on offrit pour sa tête deux mille, puis trois mille et enfin quatre mille drachmes ; mais il échappa toujours, grâce à la protection de quelques membres du gouvernement.

Quant au brigand Davéli, dont le nom revenait souvent dans les récits de nos hôtes, c'était un Albanais, un vrai Karagounis,

qui était descendu des montagnes du Pinde avec son compatriote Karabaleki en 1856. Ils s'étaient installés, avec une soixantaine de coupe-jarrets de leur espèce, dans les gorges du Parnasse, d'où ils rayonnaient sur toute la province, volant et tuant de droite et de gauche. Une fois, Davéli était allé avec vingt hommes jusqu'à Chalcis, où il avait enlevé, en pleine ville, la femme d'un des riches propriétaires de l'île d'Eubée, pendant qu'une trentaine d'affidés veillaient sur la route du retour. C'était le jour de Noël. Le maître du logis était à Athènes; sa femme et sa famille étaient à la maison, jouant aux cartes en compagnie d'un juge grec, fiancé de la jeune fille. La porte fut ouverte par deux étrangers, qui demandèrent à parler à l'un des invités. Le juge regarda les deux hommes en face, et leur dit : « Vous m'avez tout l'air de bandits. — Croyez-vous? » répondirent-ils. Un moment après, la chambre était pleine de brigands; il y en avait vingt; Davéli était à leur tête. La résistance était impossible. Ils s'emparèrent de l'argenterie et des joyaux, et mirent bouillir sur le feu un pot d'huile pour y plonger ensuite les pieds de leurs prisonniers. C'était leur procédé habituel pour arriver à connaître le lieu où étaient enfouis les trésors. L'un d'eux força le fiancé de la jeune fille à jouer aux cartes avec lui : « Si vous gagnez, lui dit-il, vous serez épargné; si vous perdez, vous êtes mort. » Mais pendant toute cette scène un domestique s'était échappé et avait donné l'alarme. La partie tirait à sa fin et le bain d'huile, qui en était le terrible enjeu, était près de bouillir, lorsqu'on cria que les soldats arrivaient. Les brigands prirent la fuite, entraînant avec eux la fille de la maison. La prisonnière fut emmenée à cheval jusque dans l'Hélicon, puis à pied sur le Parnasse, où on la logea dans la caverne appelée Corycienne. Ses chaussures s'étant usées dans les sentiers, on envoya un brigand de la bande lui en acheter à Livadie. On la traitait assez bien d'ailleurs; on lui servait chaque jour un rôti d'agneau, et à plusieurs reprises on alla chercher à Kastri un pappas pour lui dire la messe. Sa rançon fut l'objet de négo-

ciations ininterrompues. Pour convaincre ses amis qu'elle était saine et sauve, sans la lâcher toutefois, on la leur montra à plusieurs reprises sur le haut de rochers inaccessibles. A la fin, Davéli lui rendit ses joyaux et lui conseilla de retourner chez elle par une autre route, de peur que les hommes les plus sauvages de sa bande ne cherchassent à l'enlever de nouveau en chemin.

Cette aventure, et d'autres du même genre, avaient fait de lui la terreur des montagnes avoisinantes. On finit par faire un grand effort collectif pour s'emparer de lui. Le Parnasse tout entier fut cerné, et la bande poussée peu à peu vers le défilé (ou *dervéni*) de Koulia. Les habitants d'Arakhova avaient à leur tête un de leurs compatriotes, Mégas, le chef des gendarmes, ou chorophylakes. C'est lui qui, à la tête de ses hommes, tua Davéli; sur trente hommes dont se composait la bande, vingt-six furent tués. Mégas lui-même succomba, et, sur le sommet de la colline (là même où Œdipe devint parricide sans le savoir), un monument rappelle sa mort et l'extermination de la bande.

Le fils de Mégas, Giorgios, vit encore à Arakhova, et c'est de sa bouche que nous avons recueilli les détails de cette histoire. C'est lui aussi qui nous déclama le chant composé en l'honneur de son père. Ces sortes de complaintes sont souvent improvisées par les femmes et portent le nom de *tragoudi*, mot qui appartient évidemment aux premiers temps de la poésie grecque, alors que les poèmes dramatiques n'étaient autres que des chants de chevriers. C'est dans les pâturages des hauts plateaux qu'a pris naissance la grande tragédie athénienne; mais ce mot est resté dans le langage populaire, et il est réapparu presque sous sa forme primitive longtemps après la disparition de la tragédie et de la comédie grecques.

Pendant tous ces beaux exploits, le gouvernement niait l'existence du brigandage, et quiconque hasardait une parole de vérité avec preuves à l'appui était dénoncé et puni. Ce fut à ce moment qu'un Anglais, M. Smith O'Brien, ardent philhellène,

qui ne voulait pas croire au brigandage et aux calamités dont on se plaignait tant, fit un voyage dans l'intérieur des provinces grecques jusqu'au Parnasse. Partout où il devait passer, les autorités reçurent l'ordre de dissimuler tout ce qui se passait de fâcheux et d'éviter à tout prix qu'il ne tombât aux mains des brigands qui infestaient le pays. On simula si bien l'ordre et la sécurité, que M. O'Brien, à son retour à Athènes, publia une lettre dans laquelle il traitait de calomnies tous les griefs que l'on adressait à la Grèce et dépeignait le pays sous le meilleur jour. Par malheur, un rapport secret de l'un des fonctionnaires complices de cette farce fut inséré dans les journaux et révéla le système de duperie qui avait été employé à l'égard du voyageur anglais.

Au moment où, après cette instructive conversation, notre hôte s'occupait de mettre les curieux à la porte pour nous laisser dormir, un berger maigre et hérissé comme un saint Jean-Baptiste entra, et, après s'être secoué comme un chien qui sort de l'eau, annonça que la pluie avait cessé et que, le vent ayant tourné au sud-est, on pouvait s'attendre à du beau temps pour le lendemain. On le questionna sur l'état des sentiers dans le Parnasse, d'où il arrivait, et sur sa réponse qu'ils étaient encore praticables, et qu'au sommet seulement nous rencontrerions de la neige, l'ascension fut décidée et le départ ordonné pour quatre heures du matin.

Il faisait nuit noire quand nous quittâmes Arakhova, accompagnés de notre guide Alexandre, d'un frère du parèdre et de douze gendarmes réguliers en tenue de campagne, c'est-à-dire ayant par-dessus leur pantalon d'uniforme de longues guêtres en laine blanche, enfilées dans des babouches à semelles plates, à bouts recourbés, chaussure plus commode que les souliers d'ordonnance pour courir dans les rochers. Ces gendarmes avaient été envoyés la veille de Livadie par les ordres du préfet de la province, et répondaient de nous sur leurs têtes pour tout le temps qu'ils nous accompagneraient. Deux chasseurs d'Ara-

khova qui se rendaient sur la montagne pour attendre à l'affût un ours dont on avait vu les traces, nous avaient offert de prendre part à leur expédition et de nous poster avec eux à l'endroit où maître Martin venait à l'aube croquer les merises et les prunelles des bois. Nous avions accepté naturellement.

Pendant une heure et demie nous gravissons un sentier âpre et rocailleux serpentant au milieu d'un éboulis d'énormes rochers dominés par les hautes parois des rochers Phædriadès. Après avoir franchi un col et marché quelque temps à travers des taillis épais, on fit halte. C'était dans une sorte de clairière entourée de sapins que nos deux chasseurs devaient se poster à l'affût. On vérifia les traces à la lueur incertaine d'une lanterne sourde, et nous vîmes, en effet, dans un terrain humide, une large empreinte et cinq trous évidemment produits par les griffes du plantigrade en question. Chacun choisit un rocher à sa convenance, pour se dissimuler, et l'on attendit dans le plus grand silence. Le ciel commençait à se teinter de rose pâle, et, tout en bas, à quatre mille pieds au-dessous de nous, à travers les arbres et les rochers, j'apercevais un coin du golfe de Corinthe qui frangeait d'argent bruni les falaises grises de l'Achaïe. L'air était calme, et quand un souffle passait dans les sapins, on aurait dit le bruissement sur le sable des petites vagues d'une mer endormie. Nous attendions toujours, l'oreille aux aguets, trompés par les moindres bruits, une branche morte qui se détachait, une pierre qui roulait dérangée par un mulot sortant de son trou. Nous attendions encore que déjà les hautes branches des arbres s'éclairaient des premiers rayons du jour. Celui qui n'a vu le lever du soleil que dans nos froids climats du Nord, ne peut se figurer ce que c'est que ce spectacle magnifique dans les montagnes de la Grèce. L'atmosphère, plus transparente que la nôtre, se colore, aux rayons du jour naissant, des nuances roses et dorées qui ne se produisent chez nous que dans les plus belles journées d'été, en y ajoutant la fraîcheur délicieuse qui n'appartient qu'aux premières heures de la matinée. On com-

prend alors pourquoi les anciens avaient divinisé l'Aurore aux doigts de rose.

Il fallait renoncer à voir notre ours, qui devait être déjà rentré dans sa tanière. Soit caprice, soit prudence, car chez lui la finesse et la ruse le disputent à la gourmandise, il ne s'était pas aventuré cette nuit-là jusqu'à l'endroit où nous l'attendions, et était allé chercher pitance ailleurs. Les deux chasseurs partent dans une autre direction pour essayer de retrouver la piste et choisir un nouvel affût. Quant à nous, nous continuons notre route et débouchons bientôt sur un plateau couvert de pâturages et de cultures, où deux petits lacs d'eau fraîche et limpide reflètent les premières lueurs du matin. A l'ouest du plus grand des lacs, en haut d'une pente escarpée, au milieu de roches pointues et de buissons épineux, se trouve l'entrée de la grotte Corycienne, étroite ouverture triangulaire où l'on ne peut pénétrer qu'en se courbant. On se trouve alors dans une grande salle de quatre-vingt-dix mètres de long sur soixante de large et douze de haut, tapissée de stalactites. Un second passage, encore plus étroit que le premier, conduit dans une autre salle moins grande, mais où les stalactites transparentes qui descendent de la voûte affectent de grandes proportions et les formes les plus bizarres. Cette grotte, dédiée d'abord au dieu Pan et aux nymphes, est devenue aujourd'hui le refuge habituel des brigands du Parnasse. La fumée de leurs foyers a noirci les parois et fait éclater les colonnettes brillantes de calcaire. Quelques tisons à demi consumés et presque chauds encore dénonçaient la présence récente de quelqu'un dans cette caverne. Nos guides en parurent assez intrigués, et se consultèrent un moment à voix basse. Les bergers avaient déjà tous quitté la montagne pour les pâturages d'hiver, et bien que le retour des brigands dans le Parnasse n'eût pas été signalé, il n'était cependant pas impossible que des maraudeurs, arrivés à l'improviste et sachant les hauts plateaux abandonnés, se fussent cachés, à notre approche, dans quelque ravin des environs. Il fallait être sur ses gardes, et les gendarmes se divisèrent en

deux bandes, l'une marchant près de nous, l'autre en avant, en tirailleurs, battant à droite et à gauche les buissons. Nous redescendons, sur un éboulis de cailloux qui roulent sous nos pieds, la pente rapide au-dessous de la grotte, et côtoyons les lacs pour arriver à quelques cabanes appelées les kalyvia d'Arakhova. C'est là que les habitants du village montent en été pour récolter l'orge qu'ils ont semée en automne et pour faire pâturer leurs bestiaux. Au mois d'octobre, après qu'ils ont jeté un peu de semence sur un sol à peine égratigné par leur charrue primitive, ils abandonnent les kalyvia pour redescendre au village.

Les cabanes de planches et de branchages étaient désertes quand nous y passâmes. Devant nous se dresse la double cime du Parnasse, éblouissante de neige. Nous commençons à gravir la pente nord-est de la montagne par un sentier abrupt où il faut la sûreté du pied de nos mules pour n'être pas précipité dans les ravins profonds qui s'ouvrent à notre gauche. Nous montons toujours à travers une forêt de pins, qui cesse un peu plus haut pour céder la place à d'immenses roches arides et brûlées. Dans les dépressions exposées au nord, la neige tombée les jours précédents se conserve intacte et épaisse, il faut bientôt mettre pied à terre, le sentier devenant impraticable, même pour les mules, et, pour atteindre la cime de Gerontovrakhos, nous eûmes à grimper pendant une heure dans une couche de neige de vingt centimètres, en nous aidant des pieds et des mains. Le vent souffle furieusement et le thermomètre marque trois degrés centigrades au-dessous de zéro ; mais le panorama qui s'offre alors aux regards dédommage amplement des fatigues de l'ascension. La Grèce entière se déroule à nos pieds : à l'est, les vertes campagnes de Béotie, le lac Copaïs, l'Attique inondée de soleil, l'île d'Eubée, la mer Égée avec ses îles; au nord, les formidables pics de l'Œta, du Pinde, du Pélion, déjà couverts de neige, et plus loin l'Olympe et le mont Athos; au sud, l'étroit et sauvage défilé de Delphes, à travers lequel on aperçoit, comme par une gigantesque embrasure, le golfe de Lépante reflétant vi-

vement le ciel, et au delà, à perte de vue, les hautes montagnes du Péloponèse, terminées par les cimes aiguës du Taygète; à l'ouest, par-dessus un chaos de montagnes, la mer Adriatique dans un horizon noir de tempêtes. A nos pieds et tout autour de nous, de sombres abîmes se croisent en tous sens. Il est inutile de chercher à peindre par des mots la sublimité d'un pareil spectacle, et ceux-là seuls qui ont gravi les hautes cimes et plané, ne fût-ce qu'un instant, au-dessus de la terre, comprendront l'impression que nous dûmes ressentir au sommet du Parnasse, en face de cette nature formidable comme palpitante encore des dernières luttes de la création, et concentrant, pour ainsi dire, sous notre regard tout le monde antique et vingt siècles d'histoire.

La descente fut pénible, et ce fut avec une vive satisfaction que nous nous assîmes autour d'un grand feu que nos muletiers avaient allumé à l'abri d'un rocher. Il était midi, et nous avions six bonnes heures de route pour gagner Delphes. Le pas saccadé des mules et la dureté des bâts qui nous servent de selles rendant la descente insupportable, nous préférons marcher à pieds, et le sergent de notre escorte nous fait prendre un sentier qu'il prétend plus court, et qui suit le fond d'un ravin dont nos montures feront le tour. Nous nous frayons un chemin à travers des broussailles épineuses et sur des pentes raides de rochers polis que les feuilles de pin désséchées rendent plus glissantes encore, nous retenant aux branches et aux racines qui rampent sur un sol dur et sonore. Çà et là se croisaient des sentiers tracés par les loups et les sangliers, et notre sergent ne s'y reconnaît plus. Alexandros Stravros était allé à la découverte, et nous croyions l'avoir perdu aussi, lorsque nous le vîmes reparaître l'air tout ému. Dès qu'il fut près du sergent, il lui dit à voix basse : « Les brigands. » Il faut le dire à l'honneur des gendarmes, il n'y eut pas chez eux apparence d'hésitation ni d'incertitude sur ce qu'il y avait à faire. En un clin d'œil, six hommes nous entourèrent de façon à nous garantir, pendant que

les six autres se jetaient dans les rochers pour déjouer toute embuscade de la part des bandits; le sergent avec Alexandros Stavros et le frère du parèdre se portèrent en avant pour reconnaître si l'alerte étaient justifiée. En effet, nous ne tardâmes pas à voir, à travers les broussailles et les rochers, se glisser, en rampant, une silhouette blanche qui avait bien forme humaine, puis deux, puis trois, suivies de plusieurs autres, et des canons de fusil brillèrent à travers les branches. Au moment où le sergent et nos deux compagnons se dressaient devant ces hommes, les gendarmes qui avaient opéré leur mouvement tournant apparaissaient sur la crête, barrant toute issue pour la fuite. On entendit le bruit des fusils qu'on arme, et nous nous préparions à nous porter, avec les six gendarmes qui nous restaient, au secours de ces braves gens qui risquaient leur vie pour nous, lorsque Alexandros revint vers nous en nous disant que ce n'étaient pas des brigands, mais des réfractaires d'Amphissa, canton situé de l'autre côté du Parnasse, au nord. Ces jeunes gens, plutôt que d'endosser l'uniforme, assez laid du reste, de l'armée grecque, avaient préféré passer l'hiver dans la montagne en compagnie des ours et des aigles, comptant bien sur une crise ministérielle qui amènerait au pouvoir le parti auquel ils étaient inféodés, pour leur permettre de rentrer impunément chez eux. C'étaient eux qui habitaient la grotte Corycienne où nous avions trouvé les cendres chaudes, et ils ne pensaient guère, en pareille saison, être troublés dans leur solitude par le caprice de touristes en quête d'ascension. Bien décidés à se défendre contre la gendarmerie, mais ne voulant pourtant le faire qu'à la dernière extrémité, ils s'étaient réfugiés à notre approche dans ce ravin écarté où le hasard seul nous avait conduits.

Nos hommes ne semblaient guère désireux de faire main basse sur ce gibier de rencontre et d'engager une lutte avec ces compatriotes auxquels ils paraissaient plutôt compatir; c'était d'ailleurs l'affaire de la gendarmerie d'Amphissa de les

poursuivre. Les fusils furent donc mis au repos, et
d'échanger des balles, nous donnâmes à ces pauvres
un peu de tabac, leur provision étant épuisée, et leurs f
ne devant leur envoyer un émissaire que dans quelques
On se sépara avec force poignées de main et souhait
proques. La seule victime de cette rencontre fut notre
Alexandros, qui, en sautant au milieu des rochers, s'étai
un pied. Il souffrait beaucoup, et il fallut le porter jusqu
droit où attendaient les mules. On le percha sur l'une
et nous continuâmes notre route.

Après avoir traversé un bois de pins brûlé par les ber
dont les branches à demi carbonisées se dessinaient sinist
sur le ciel, nous longeons de nouveau le plateau des K
laissant à notre gauche le sentier d'Arakhova. Le soir
çait, les nuages s'amassaient de nouveau, et la pluie qui m
depuis quelques heures commença à tomber en larges g
présage d'une tempête qui heureusement dériva vers le
non sans laisser derrière elle quelques averses intermit
Le sentier descendait en zigzag sur une pente raide q
plombait le ravin de Delphes et devenait de plus en plus
et glissant. Nous étions transis et fatigués. Alexandros,
pied et la jambe avaient considérablement enflé, avait pei
tenir sur sa mule, dont chaque effort pour ne pas glisser
rachait un sourd gémissement de douleur.

Nos gendarmes, qui marchaient depuis douze heures,
naient silencieusement en file indienne, et les agoyates
taient plus aux échos de la montagne ces appels sonor
rebondissaient, en s'affaiblissant peu à peu à travers les
solitaires, jusqu'aux cimes les plus élevées. Enfin le senti
des allures moins verticales ; un peu de terre se mêla aux pi
les petits carrés de vigne apparurent, et les maisons du
de Castri se montrèrent accrochées le long d'une pente
Avant d'y arriver, nous passâmes à côté de deux tombeau
ques creusés dans le roc, dont l'un est fermé par une

porte fixe sculptée à même dans le rocher. Une petite ouverture carrée, pratiquée dans le bas, servait à pénétrer dans le caveau ; mais les tremblements de terre ont fendu le bloc du haut en bas, et la porte massive penche maintenant et semble tomber en avant, comme si quelque Titan souterrain l'avait enfoncée d'un coup d'épaule.

Le village de Castri, comme la plupart des villages grecs, n'est qu'un pêle-mêle de rues et de maisons misérables, entourées de boue et d'immondices, et la maison où l'on nous avait préparé un gîte ne nous semblait pas beaucoup plus confortable que les autres. Alexandros fut étendu sur des peaux de mouton, et l'on envoya querir une vieille femme, car les vieille, dans les villages grecs, remplissent les fonctions de chirurgiens et de médecins. Celle qui vint avait bien cent ans, à en juger par les rides qui sillonnaient son visage parcheminé. Elle tâta la jambe toute gonflée de sang extravasé, et se contenta d'y faire appliquer des compresse de bouse de vache cuite avec du vin. A l'en croire, au bout de trois jours de ce traitement le patient pourrait retourner à pied à Livadie, s'il le voulait. Alexandros avait d'ailleurs une foi entière dans la science de cette vieille sorcière, et refusa énergiquement de se laisser soigner par le docteur de l'*Ajaccio* qui nous accompagnait. Ce fut presque avec regret que nous nous séparâmes de lui le lendemain. Gai causeur, avec un esprit fin et délié, mais légèrement frondeur, élégant de sa personne, dur à la fatigue autant qu'à la douleur, il était bien le représentant de la race grecque dans ce qu'elle a de brillant et d'aimable.

poursuivre. Les fusils furent donc mis au repos, et au lieu d'échanger des balles, nous donnâmes à ces pauvres diables un peu de tabac, leur provision étant épuisée, et leurs familles ne devant leur envoyer un émissaire que dans quelques jours. On se sépara avec force poignées de main et souhaits réciproques. La seule victime de cette rencontre fut notre pauvre Alexandros, qui, en sautant au milieu des rochers, s'était foulé un pied. Il souffrait beaucoup, et il fallut le porter jusqu'à l'endroit où attendaient les mules. On le percha sur l'une d'elles, et nous continuâmes notre route.

Après avoir traversé un bois de pins brûlé par les bergers et dont les branches à demi carbonisées se dessinaient sinistrement sur le ciel, nous longeons de nouveau le plateau des Kalyvia, laissant à notre gauche le sentier d'Arakhova. Le soir s'avançait, les nuages s'amassaient de nouveau, et la pluie qui menaçait depuis quelques heures commença à tomber en larges gouttes, présage d'une tempête qui heureusement dériva vers le nord, non sans laisser derrière elle quelques averses intermittentes. Le sentier descendait en zigzag sur une pente raide qui surplombait le ravin de Delphes et devenait de plus en plus humide et glissant. Nous étions transis et fatigués. Alexandros, dont le pied et la jambe avaient considérablement enflé, avait peine à se tenir sur sa mule, dont chaque effort pour ne pas glisser lui arrachait un sourd gémissement de douleur.

Nos gendarmes, qui marchaient depuis douze heures, cheminaient silencieusement en file indienne, et les agoyates ne jetaient plus aux échos de la montagne ces appels sonores qui rebondissaient, en s'affaiblissant peu à peu à travers les vallons solitaires, jusqu'aux cimes les plus élevées. Enfin le sentier prit des allures moins verticales ; un peu de terre se mêla aux pierres ; les petits carrés de vigne apparurent, et les maisons du village de Castri se montrèrent accrochées le long d'une pente aride. Avant d'y arriver, nous passâmes à côté de deux tombeaux antiques creusés dans le roc, dont l'un est fermé par une haute

porte fixe sculptée à même dans le rocher. Une petite ouverture carrée, pratiquée dans le bas, servait à pénétrer dans le caveau ; mais les tremblements de terre ont fendu le bloc du haut en bas, et la porte massive penche maintenant et semble tomber en avant, comme si quelque Titan souterrain l'avait enfoncée d'un coup d'épaule.

Le village de Castri, comme la plupart des villages grecs, n'est qu'un pêle-mêle de rues et de maisons misérables, entourées de boue et d'immondices, et la maison où l'on nous avait préparé un gîte ne nous semblait pas beaucoup plus confortable que les autres. Alexandros fut étendu sur des peaux de mouton, et l'on envoya querir une vieille femme, car les vieille, dans les villages grecs, remplissent les fonctions de chirurgiens et de médecins. Celle qui vint avait bien cent ans, à en juger par les rides qui sillonnaient son visage parcheminé. Elle tâta la jambe toute gonflée de sang extravasé, et se contenta d'y faire appliquer des compresse de bouse de vache cuite avec du vin. A l'en croire, au bout de trois jours de ce traitement le patient pourrait retourner à pied à Livadie, s'il le voulait. Alexandros avait d'ailleurs une foi entière dans la science de cette vieille sorcière, et refusa énergiquement de se laisser soigner par le docteur de l'*Ajaccio* qui nous accompagnait. Ce fut presque avec regret que nous nous séparâmes de lui le lendemain. Gai causeur, avec un esprit fin et délié, mais légèrement frondeur, élégant de sa personne, dur à la fatigue autant qu'à la douleur, il était bien le représentant de la race grecque dans ce qu'elle a de brillant et d'aimable.

IX

Delphes. — Description et topographie ancienne. — Le grand temple. — Histoire de l'ombilic du monde. — L'oracle de Delphes. — Pythie et pythons. — Prêtres et saltimbanques. — De Delphes à Scala di Salona. — Le vent qui souffle à travers la montagne. — Krissa. — Amphissa. — Une caravane turque. — Forêt d'oliviers — Scala di Salona. — Galaxidi. — Chantier de construction de navires. — La marine marchande en Grèce. — Les caboteurs. — La marine à vapeur et la Compagnie hellénique. — Vostitza. — Patras.

La contrée où se trouvait l'antique Delphes a un caractère de grandeur austère et de beauté sombre qui surprend vivement l'imagination. Sur un ressaut de la montagne, formant comme une terrasse légèrement en pente, sont tapies les dix maisons du village de Kastri, entouré de vignes et d'oliviers peu élevés. A deux cents mètres du village s'ouvre la gorge étroite et profonde du Pleistos, au delà de laquelle s'élèvent les rochers du Cirphis, à pic et couverts de bois. Derrière Kastri se dresse l'immense muraille des rochers Phœdriadès, dominée elle-même par la double cime neigeuse du Parnasse, noble et solennelle, bien faite pour inspirer le sentiment de la gravité et de la majesté inaccessible. Des bandes de vapeur blanche s'enroulaient aux flancs rugueux de cet auguste coryphée des montagnes helléniques. A notre droite, le regard remontait l'étroite vallée jusqu'au clocher d'Arakhova; à notre gauche, notre vue s'étendait sur la plaine de Krissa et sur la baie de Salona. C'est sur cet emplacement de quelques hectares que se trouvait le temple de Delphes, dont on ne distingue même plus les vestiges. Nous

avions pour nous guider un vieux Delphien très intelligent, qui avait aidé aux fouilles tentées là à diverses reprises; nous avions surtout un guide plus parfait et plus vieux encore, Pausanias, qui marchait pour ainsi dire devant nous, tandis que se pressaient en foule les réflexions suscitées par sa minutieuse description. Par moments, nous perdions sa trace à travers les détritus et les huttes modernes, mais nous retrouvions bientôt l'empreinte de ses pas aux promenades des terrasses, couvertes d'inscriptions relatives à des affranchissements d'esclaves, sur la voie sacrée qui conduisait droit à la porte du temple, au Stade, tout en haut de la pente, au théâtre, juste au-dessous, à la galerie de peinture, où était exposée la pierre que Jupiter fit avaler à Saturne. Seules vivantes, au milieu de ces restes ensevelis et méconnaissables, les sources sacrées coulent encore. A l'entrée d'une crevasse gigantesque, qui sépare les deux roches Phœdriadès, chauves parois de six cents mètres de haut et d'un calcaire bleu grisâtre, la source de Castalie s'échappe de la montagne pour former un ruisseau qui va, par un ravin sauvage, se jeter dans le Pleistos. Un bassin quadrangulaire, creusé dans le roc, reçoit l'eau qui sourd à travers une vase épaisse et qui autrefois fournissait l'eau sacrée où les pèlerins devaient se purifier avant de se présenter devant l'oracle, comme les dévots hindous se plongent encore dans le Gange avant de pénétrer dans la pagode, jusqu'aux pieds du grand prêtre des Brahmes. Au-dessus du réservoir, la paroi taillée verticalement à main d'homme est percée de plusieurs niches, dont la plus grande a été convertie en chapelle consacrée à saint Jean. Le rocher à pic qui domine Castalie répond à l'Hyampeia, d'où fut précipité Ésope, coupable d'avoir raillé, dans un apologue, l'imposture et la cupidité des prêtres d'Apollon. Sur le point le plus élevé de la pente de Delphes se trouve le Stade bâti par Hérode Atticus, le gouverneur romain qui éleva à Athènes le beau théâtre creusé dans les flancs de l'Acropole. Ce Stade est le seul monument de Delphes qui soit conservé, bien qu'il ait perdu son revêtement

de marbre. On y voit encore beaucoup de gradins creusés dans le rocher.

L'enceinte sacrée renfermait d'autres monuments : le trésor où l'on gardait une partie des offrandes, un théâtre, la salle du conseil, où se rassemblaient les prêtres, un salon de conversation appelé Lesché, où se réunissaient les bavards. Polygnote avait orné les murailles de grandes peintures représentant la prise de Troie et les Enfers.

Tous ces édifices, aujourd'hui disparus, étaient bâtis sur une terrasse soutenue, du côté du sud, par d'épais murs de soutenement dont on voit les traces. C'est là qu'on a découvert un mur cyclopéen intact, formé de blocs énormes de deux mètres, irréguliers, mais taillés et joints exactement sans ciment ni scellement, et dont la surface ne fut dégrossie et aplanie qu'après la construction. Plusieurs des lignes de jonction sont courbes, particularité curieuse qui ne s'observe que rarement, même dans la seconde époque pélasgique.

Quelle race était-ce donc que ces Pélasges dont les fastes sont perdus dans la nuit des temps antéhistoriques, et qui ont laissé dans toutes les contrées méditerranéennes ces enceintes immuables, ces acropoles indestructibles, ces palais massifs, œuvres de géants, sans y tracer, comme l'ont fait les Égyptiens de Memphis et de Ghizé, les Sémites iduméens de Petra, les Assyriens de Ninive, les Phéniciens de Tyr, le moindre caractère, le moindre signe idéologique qui puisse dire leur nom, leur origine, leur histoire?

Quant au fameux temple d'Apollon, il n'en reste que quelques pierres éparses et quelques soubassements dont on ne peut même relever la direction. Peut-être existe-t-il des restes plus considérables sous les maisons du village moderne de Kastri, qu'il faudrait exproprier et jeter bas pour procéder à des fouilles systématiques. Ce temple était antérieur à tous ceux connus en Grèce, sauf à celui de Corinthe. Les murailles étaient en tuf calcaire, la façade seule était en marbre et les colonnes en tuf

revêtu de stuc. Dans la cella ou sanctuaire était placé l'omphalos, pierre blanche considérée comme le centre ou l'ombilic du monde, et, tout autour, les offrandes envoyées de toutes les parties du monde grec, de Marseille à Cnide, de Pharsale à Cyrène : quatre mille statues, images des athlètes vainqueurs, des généraux triomphateurs, des rois heureux, des villes sauvées; dix cratères d'or offerts par Gygès, roi de Lydie, qui pesaient sept cent quatre-vingt-six kilos et vaudraient aujourd'hui plus de trois millions; un trône d'or massif du roi Midas de Phrygie, avant les oreilles d'âne; enfin ce fameux trépied d'or supporté par un triple serpent d'airain fondu d'un seul jet, offrande des Grecs après la bataille de Platée. Le trépied fut volé par Néron pour être monnayé, mais le serpent d'airain, transporté par Constantin à Byzance, existe encore en partie, à demi enfoui au centre de l'Atmeïdan, vaste place de Constantinople. Une des têtes conservées dans l'église de Sainte-Irène, près du vieux sérail, offre tous les caractères de la nature étudiée et saisie sur le vif.

Les bons prêtres d'Apollon recevaient de toutes les mains, et à tous ces dons royaux se trouvent mêlés d'étranges ex-voto, comme les faisceaux de broches à rôtir les viandes consacrées au dieu par la courtisane Rhodopis, la compagne d'esclavage d'Ésope; et la statue d'or de Phryné, de grandeur naturelle, ciselée par Praxitèle, placée à côté du grand autel d'Apollon, entre les statues du grave Archidamus et de Philippe, le roi de Macédoine. Plus d'une fois le trésor de Delphes fut pillé; les Phocéens, les Gaulois, Sylla, firent main basse sur les richesses entassées dans le sanctuaire. Néron enleva en une seule fois cinq cents statues de bronze, et plus tard Constantin fit transporter dans sa capitale tout ce qui restait encore de richesses.

Derrière le sanctuaire du temple se trouvait l'Adyton ou antre de la Pythie. Au centre s'ouvrait le gouffre par où s'échappaient les vapeurs qui faisaient naître des transports extatiques chez celui qui s'y exposait. Au-dessus de la bouche de ce gouffre

était dressé un trépied d'une hauteur considérable, surmonté d'une plate-forme circulaire percée de trous. C'est sur cet étroit espace que se plaçait la Pythonisse, assise sur un escabeau de bronze. Dans les premiers temps, on choisissait, pour jouer ce rôle, une jeune fille, enfant de pauvres campagnards et sans éducation ; mais, après que l'on eut enlevé une fois une jeune pythonisse, on ne confia plus cette fonction qu'à des femmes âgées de cinquante ans au moins. A certains jours que les présages faisaient juger favorables pour consulter l'oracle, la Pythie montait sur le trépied, après s'y être préparée par les ablutions dans l'eau de la source Cassotis et des fumigations de laurier ; un prêtre, appelé le prophète, se plaçait à côté d'elle pour recueillir ses paroles, et les interrogateurs étaient alors admis à tour de rôle, et toujours isolément. La Pythie, sous l'action des gaz qui montaient du gouffre, éprouvait tous les symptômes que l'on observe dans les empoisonnements par l'oxyde de carbone : vertiges, éblouissements, hallucinations, conceptions délirantes. Haletante, les cheveux épars, l'écume à la bouche, elle proférait des paroles le plus souvent incohérentes, qui étaient recueillies par le prêtre placé à côté d'elle, et mises en hexamètres pour être communiquées sous cette forme à l'interrogateur. Cette surexcitation extraordinaire et les désordres cérébraux qui en résultaient n'étaient pas sans danger pour cette pauvre fille, victime de la superstition du peuple et de la fourberie des prêtres, et Plutarque raconte qu'une fois la Pythie, dans un accès de convulsions, tomba du haut de son trépied en poussant un cri terrible qui mit en fuite tous les assistants. Lorsque ceux-ci se furent remis de leur frayeur quelques moments après, ils retournèrent près d'elle et la trouvèrent sans connaissance. Elle mourut au bout de quelques heures.

Le délire de la Pythie, dont on ignorait la véritable cause, devait frapper l'imagination populaire, toujours avide de connaître l'avenir et de se mettre en communication avec les dieux qui inspiraient les réponses de la prophétesse.

Ce besoin de superstition, instinctif chez l'homme, et l'habileté des prêtres à interpréter les mots incohérents d'une femme sans raison ni volonté, enfin la vénération traditionnelle pour ce sanctuaire, telles sont les causes du crédit dont jouit pendant si longtemps l'oracle de Delphes. Cette influence fut grande sur la religion, sur la morale et sur la politique, mais elle ne s'exerça pas toujours de la façon la plus heureuse. Si les faibles furent souvent protégés, les crimes parfois vengés, les rois heureusement conseillés, il faut reconnaître que l'oracle, ou pour mieux dire ses traducteurs officiels, sans idées arrêtées, sans grands principes, sans maximes inébranlables, n'eurent sur les hommes et sur l'ensemble des affaires aucune action efficace et puissante. Les consultations ne portaient que sur des cas particuliers. L'oracle favorisait tantôt la liberté, tantôt la tyrannie, et révélait à tous les moyens de défense et de succès, sans aucun souci de faire prévaloir la justice, et justement cette insouciance de la justice fut peut-être ce qui assura son crédit.

Déjà centre religieux du monde grec, Delphes aurait pu en devenir le centre politique, si jamais la Grèce avait été capable d'unité. Tout le monde se rappelle la fameuse assemblée des Amphictyons, sorte de congrès de la paix permanent, aussi impuissant à faire exécuter ses décrets qu'à se faire respecter lui-même.

Tous les quatre ans avait lieu à Delphes une fête célèbre, les jeux Pythiens. Une longue procession (théorie) partait d'Athènes sous la conduite de la prêtresse de Minerve : flot immense de pèlerins de tout âge, de tout sexe, où l'on maintenait l'ordre à coups de verges, et dont les vêtements sévères étaient minutieusement réglés par un décret. Une tourbe de marchands suivaient avec leurs chariots, car on restait plus de dix jours en voyage. Sur le plateau de Delphes, d'innombrables tentes étaient dressées pour cette foule, et une police rigoureuse était exercée pendant tout le temps du pèlerinage. D'ailleurs les pratiques pieuses ordonnées n'étaient que de vaines formalités tout exté-

rieures, quelques cérémonies scrupuleusement remplies; tout pour l'apparence, rien pour les dispositions intérieures des âmes. Ces fêtes périodiques, cette affluence perpétuelle de dévots ou de curieux, avaient été pour les Delphiens une école d'oisiveté. Sans industrie, sans arts, sans agriculture, ils s'enrichissaient aux dépens des étrangers. Ceux qui n'avaient pas quelque rang dans le nombreux personnel du temple étaient ciceroni et montraient les curiosités en récitant leur leçon toute faite, avec force histoires merveilleuses; d'autres gravaient des ex-voto qu'ils débitaient dans de petites boutiques, aux abords du temple, comme les vendeurs de chapelets et de médailles à la porte de nos églises. Tous, prêtres ou sacristains, guides ou marchands, étaient d'avides parasites mendiants prenant de toutes les mains.

Mais l'heure de la décadence sonna bientôt pour l'oracle de Delphes. Thucydide, qui n'admettait que l'autorité de la raison, Parménide, Socrate, qui ne connaissaient que l'autorité de la conscience, Aristote, qui soumettait tout à l'autorité de la science, sont les représentants de la nouvelle génération qui allait battre en brèche les vieilles croyances, et Démosthène lui-même se moqua de la Pythie et des Amphictyons. Sous la domination romaine, la ruine fut plus complète encore. Les sceptiques et les magiciens se partageaient la faveur publique, et, dans les temples, les dieux de l'Égypte à tête d'épervier, les déesses de Phénicie à triple rang de mamelles, avaient remplacés les divinités de la vieille Grèce pélasgique. Le grand Pan était bien mort ! Les jeux pythiens n'étaient plus que des kermesses pantagruéliques, foires de barrière, où les émanations des fritures populaires montaient vers le ciel, mêlées à la fumée des sacrifices, où les tables de jeux de hasard envahissaient l'enceinte sacrée, où les acrobates asiatiques, les lutteurs de Cappadoce au maillot pailleté d'argent, dressaient leurs tréteaux et leur corde raide, où des jongleurs ventriloques, qui prenaient par dérision le nom de Pythons, faisant un dieu de leur ventre, rendaient des oracles

sur la place publique, pendant que la dernière prophétesse hurlait son dernier mensonge dans son sanctuaire abandonné. Le christianisme triomphe enfin; dès lors tout s'écroule, tout disparaît, et le grand temple de Delphes est débité comme une carrière pour construire les villages voisins. Ainsi ce vallon solitaire et sauvage, cette haute cime du Parnasse, ont vu se succéder toutes les religions, toutes les croyances : d'abord la religion du peuple, superstitieuse et grossière, où les femmes de Béotie se grisaient dans la grotte Corycienne et couraient la nuit par monts et par vaux avec les prêtres de Bacchus, armées de thyrses et de flambeaux ; puis la religion des poètes, qui s'élève au-dessus de ce naturalisme brutal et monte là-haut, sur le pic où Apollon, dieu de la musique et de la poésie, de la jeunesse et de la beauté, préside l'assemblée des Muses, conception plus idéale et plus gracieuse, toute terrestre encore, mais qui emprunte aux hautes cimes leur magie mystérieuse, leur auréole éclatante. Enfin l'esprit humain, après avoir gravi jusque-là, quitte la terre et prend son élan vers le ciel ; mais ce fut l'apanage d'un petit nombre de le suivre jusque dans l'infini, à la recherche de l'inconnu, et les abstractions sublimes des philosophes n'eurent jamais d'empire sur les foules.

Pour descendre de Kastri sur les bords du golfe de Corinthe, il ne faut que deux heures de marche, mais par un des chemins les plus détestables qu'on puissse voir.

A mesure que nous descendons, le caractère de sauvage horreur qui rend le ravin de Delphes si saisissant se modifie peu à peu, et les plantations d'oliviers apparaissent plus serrées et plus riches. Nous voyons s'ouvrir à notre droite la vallée d'Amphissa, longée par la chaîne de Guïona, plus élevée encore que le Parnasse, et par les montagnes de la Doride, couvertes de bois épais et sillonnées de torrents, contrée agreste et sauvage, qui contraste singulièrement avec les immense roches simples et harmonieuses dans leurs contours, nues et éclatantes de lumière, que nous étions habitués à voir dans les provinces orientales.

rieures, quelques cérémonies scrupuleusement remplies; tout pour l'apparence, rien pour les dispositions intérieures des âmes. Ces fêtes périodiques, cette affluence perpétuelle de dévots ou de curieux, avaient été pour les Delphiens une école d'oisiveté. Sans industrie, sans arts, sans agriculture, ils s'enrichissaient aux dépens des étrangers. Ceux qui n'avaient pas quelque rang dans le nombreux personnel du temple étaient ciceroni et montraient les curiosités en récitant leur leçon toute faite, avec force histoires merveilleuses; d'autres gravaient des ex-voto qu'ils débitaient dans de petites boutiques, aux abords du temple, comme les vendeurs de chapelets et de médailles à la porte de nos églises. Tous, prêtres ou sacristains, guides ou marchands, étaient d'avides parasites mendiants prenant de toutes les mains.

Mais l'heure de la décadence sonna bientôt pour l'oracle de Delphes. Thucydide, qui n'admettait que l'autorité de la raison, Parménide, Socrate, qui ne connaissaient que l'autorité de la conscience, Aristote, qui soumettait tout à l'autorité de la science, sont les représentants de la nouvelle génération qui allait battre en brèche les vieilles croyances, et Démosthène lui-même se moqua de la Pythie et des Amphictyons. Sous la domination romaine, la ruine fut plus complète encore. Les sceptiques et les magiciens se partageaient la faveur publique, et, dans les temples, les dieux de l'Égypte à tête d'épervier, les déesses de Phénicie à triple rang de mamelles, avaient remplacés les divinités de la vieille Grèce pélasgique. Le grand Pan était bien mort ! Les jeux pythiens n'étaient plus que des kermesses pantagruéliques, foires de barrière, où les émanations des fritures populaires montaient vers le ciel, mêlées à la fumée des sacrifices, où les tables de jeux de hasard envahissaient l'enceinte sacrée, où les acrobates asiatiques, les lutteurs de Cappadoce au maillot pailleté d'argent, dressaient leurs tréteaux et leur corde raide, où des jongleurs ventriloques, qui prenaient par dérision le nom de Pythons, faisant un dieu de leur ventre, rendaient des oracles

sur la place publique, pendant que la dernière prophétesse hurlait son dernier mensonge dans son sanctuaire abandonné. Le christianisme triomphe enfin; dès lors tout s'écroule, tout disparaît, et le grand temple de Delphes est débité comme une carrière pour construire les villages voisins. Ainsi ce vallon solitaire et sauvage, cette haute cime du Parnasse, ont vu se succéder toutes les religions, toutes les croyances : d'abord la religion du peuple, superstitieuse et grossière, où les femmes de Béotie se grisaient dans la grotte Corycienne et couraient la nuit par monts et par vaux avec les prêtres de Bacchus, armées de thyrses et de flambeaux ; puis la religion des poëtes, qui s'élève au-dessus de ce naturalisme brutal et monte là-haut, sur le pic où Apollon, dieu de la musique et de la poésie, de la jeunesse et de la beauté, préside l'assemblée des Muses, conception plus idéale et plus gracieuse, toute terrestre encore, mais qui emprunte aux hautes cimes leur magie mystérieuse, leur auréole éclatante. Enfin l'esprit humain, après avoir gravi jusque-là, quitte la terre et prend son élan vers le ciel; mais ce fut l'apanage d'un petit nombre de le suivre jusque dans l'infini, à la recherche de l'inconnu, et les abstractions sublimes des philosophes n'eurent jamais d'empire sur les foules.

Pour descendre de Kastri sur les bords du golfe de Corinthe, il ne faut que deux heures de marche, mais par un des chemins les plus détestables qu'on puissse voir.

A mesure que nous descendons, le caractère de sauvage horreur qui rend le ravin de Delphes si saisissant se modifie peu à peu, et les plantations d'oliviers apparaissent plus serrées et plus riches. Nous voyons s'ouvrir à notre droite la vallée d'Amphissa, longée par la chaîne de Guïona, plus élevée encore que le Parnasse, et par les montagnes de la Doride, couvertes de bois épais et sillonnées de torrents, contrée agreste et sauvage, qui contraste singulièrement avec les immense roches simples et harmonieuses dans leurs contours, nues et éclatantes de lumière, que nous étions habitués à voir dans les provinces orientales..

Les habitants des deux pays, eux aussi, ont eu de tout temps un caractère différent. On ne trouve là aucune trace d'art ni de civilisation. Ces peuplades rustiques et grossières sont restées toujours en dehors du mouvement général. La Grèce finit à Delphes; au delà, c'est déjà l'Épire barbare.

Pendant que nous cheminions péniblement, les agoyates tenant par la bride les chevaux de bagages pour les empêcher de rouler dans le ravin, le vent avait augmenté de violence. Dans toute la Grèce, on retrouve ces vents locaux, qui se forment dans chaque gorge ou vallée exposée au midi et dont le soleil échauffe le sol. L'air frais des montagnes descend alors par rafales inégales, furieuses, qui remplissent les gorges de gémissements, courbant les arbres, les renversant parfois, et précipitant dans les gouffres les voyageurs qui ne se réfugient pas à l'abri d'un rocher élevé, ou qui ne s'accrochent pas à un buisson, en attendant le calme qui va suivre. Ce vent, plus fréquent en été qu'en hiver, s'élève toujours deux ou trois heures après le lever du soleil; il augmente dans le milieu du jour et cesse au coucher du soleil. Pendant la nuit règne un calme absolu, et quelquefois un léger vent du sud, humide et frais, souffle vers minuit.

Après deux heures et demie de descente, nous atteignons Amphissa, petite ville de six mille habitants, gracieusement située au milieu de la verdure, le long d'une colline sur laquelle se voit un vieux château ruiné au milieu de débris plus anciens.

Au pied de la colline, une belle fontaine à arcade en fer à cheval trahit une origine turque, car Amphissa a été, du temps de la domination musulmane, une des villes de Grèce les plus fréquentées par la race conquérante. Encore aujourd'hui, le commerce de Thessalie arrive directement du nord par Gravia et Lamia jusqu'au golfe de Corinthe, et, sur la place, une caravane qui remonte de Scala di Salona fait halte avant de poursuivre sa route. Les costumes des chameliers, leur type, leur langage aux consonances graves et légèrement gutturales, les chameaux de race tartare à longs poils et à deux bosses, accroupis et allongeant

leurs longs cous sur le sol, ou poussant un rauque beuglement quand on les chargeait, tout aurait fait illusion, et l'on se serait cru en plein pays de l'islam, si la vue de la croix qui surmontait l'église voisine, et le bruit des cloches, n'avaient rappelé que nous étions sur une terre chrétienne.

Au côté opposé de la place, un groupe pittoresque de montagnards de la Doride causait bruyamment, et parmi eux plus d'un homme à moustaches grises avait dû prendre part à la guerre de délivrance pendant laquelle les klephtes de Katzantonis et d'Androutzos, le père d'Odyssée, se montrèrent d'une cruauté qui ne le cédait en rien à celle dont les Turcs firent trop souvent preuve. C'étaient des Albanais élancés, aux formes âpres et heurtées, aux yeux gris, aux cheveux blonds ou châtains tombant sur les épaules, au nez aquilin très prononcé, rendu plus saillant encore par le creux profond de la ligne des yeux. Ils étaient vêtus de manteaux à longs poils, et leur ceinture était chargée de pistolets à longues crosses pointues et de yatagans à la poignée d'argent travaillé et en forme d'ailes de papillon. L'un d'eux, à mine farouche et assis les jambes recourbées sous lui, jouait d'une guzla albanaise, sorte de mandoline à long manche. Le Turc, chef de la caravane, causait avec eux et semblait en bons rapports avec ces montagnards mal apprivoisés, qui n'auraient pas mieux demandé probablement que de piller les marchandises qui allaient traverser les gorges sauvages de l'Élatos.

Ce chef était originaire de Smyrne, et son crâne rasé et oblong, son nez crochu, ses pommettes saillantes, dénotaient son origine asiatique, avec certains détails de structure dans l'arcade sourcilière et les os de la mâchoire qui trahissaient un mélange de sang grec. Dans la Turquie d'Europe et dans beaucoup de villes du littoral de l'Asie Mineure, la race turque pure n'existe presque plus, et les femmes chrétiennes qui sont de gré ou de force entrées dans les harems ont fait perdre au peuple dominateur son caractère primordial. C'est dans l'intérieur des terres et dans les provinces les plus éloignées de l'Asie Mineure qu'il faut pénétrer

pour retrouver le type des nomades Oïgours, des soldats d'Orthogrul et d'Othman, qui vinrent planter leurs tentes de feutre jusque sur les bords du Bosphore.

Nous nous étions détournés de notre route pour visiter Amphissa, et il nous fallait, pour gagner Scala di Salona, encore deux heures et demie. La route, après une courte descente à travers des collines boisées, s'engage dans une véritable forêt d'oliviers séculaires qui couvre toute la petite plaine formée par l'élargissement de la vallée. C'est là qu'étaient ces champs cirhéens enlevés aux Krisséens par les Amphictyons de Delphes, qui les faisaient cultiver pour le compte d'Apollon par les anciens propriétaires. Plusieurs de ces oliviers ont des dimensions énormes et datent, prétend-on, des premiers siècles de notre ère.

En sortant du bois d'oliviers de Krissa, nous arrivons à quelques maisons neuves construites sur le bord de la mer. C'est le port, c'est-à-dire en style levantin « l'échelle » de Salona ou Amphissa. Quatre ou cinq magasins, et autant de cabarets, s'alignent sur une petite plage où s'entassent les varechs et les fucus amenés par les courants. Les montagnes absolument arides et pierreuses qui s'avancent vers le sud forment une baie qui s'ouvre sur le golfe de Corinthe. Des roches rouges émergent çà et là de la mer bleu sombre et forment comme un brise-lames qui abrite le débarquement contre la houle du sud. Ce petit port, bien que le paquebot grec y relâche chaque semaine, semble désert et morne. Le commerce qui s'y fait est insignifiant et diminuera encore le jour où un chemin de fer allant de Lamia au Pirée détournera le commerce de Thessalie de la voie qu'il suit aujourd'hui. Sur la côte ouest et presque à l'entrée de la baie, au pied d'une falaise rougeâtre dont la vue fait songer à l'Arabie Pétrée, s'élève la petite bourgade de Galaxidi, où plus de quatre mille habitants vivent exclusivement de la mer ou pour la mer : constructeurs de navires, fournisseurs de navires, fabricants de cordages et d'agrès, capitaines ou armateurs, matelots ou calfats, pêcheurs ou forgerons. Les hommes s'embar-

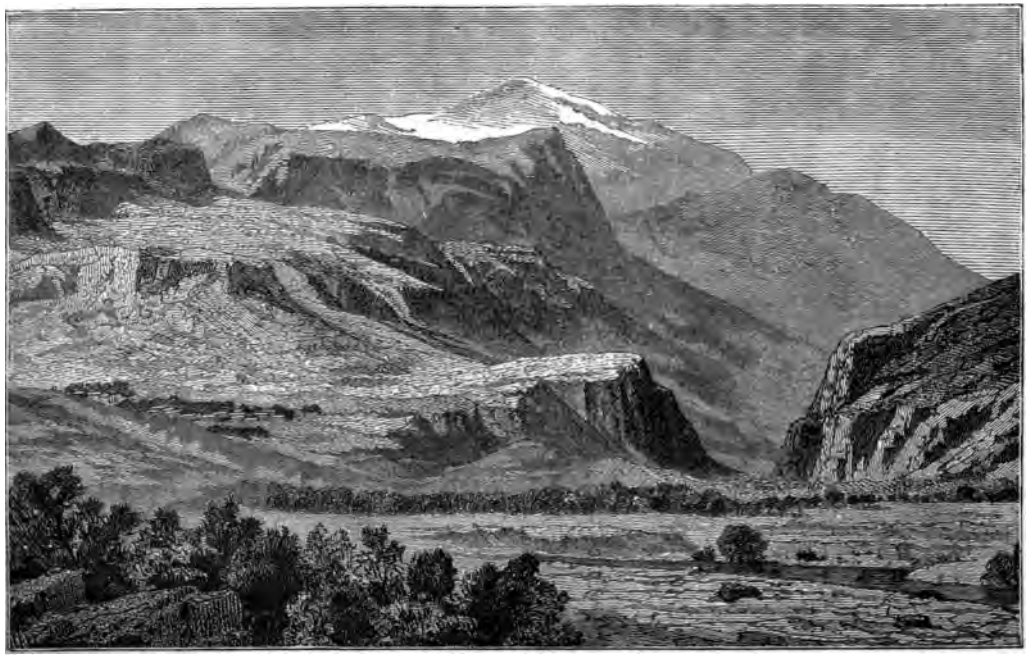
quent parfois pour des voyages au long cours ; ils restent absents plusieurs années, souvent ne reviennent plus, et Galaxidi est une des villes de Grèce où le nombre des femmes dépasse le plus celui des hommes. Dans le recensement de 1870, le chiffre de ces derniers était de dix-neuf cents contre deux mille six cents du sexe féminin, c'est-à-dire un quart en moins !

Les chantiers de construction de Galaxidi ont rivalisé autrefois de réputation et d'importance avec ceux de Syra, de Nauplie et de Navarin. Les navires qui en sortaient ont été de tout temps renommés pour leurs bonnes qualités nautiques et leur bon marché ; ils inspiraient assez de confiance aux assureurs pour que les primes exigées en toute saison dans la Méditerranée et la mer Noire ne fussent que d'un demi pour cent. Un bâtiment de cent quarante tonneaux de charge, en sapin, garni de tous ses agrès, apparaux et rechanges, enfin prêt à prendre la mer, ne coûte que vingt mille francs, c'est-à-dire moitié moins qu'à Marseille. Il ne sera, il est vrai, ni chevillé, cloué, doublé en cuivre, mais, grâce à l'habileté et grâce à l'expérience des marins grecs, sa vie sera longue encore, et dans son existence il aura deux fois enrichi son armateur.

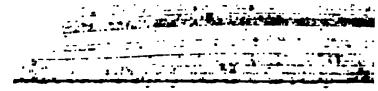
Grâce aussi à la sobriété des matelots, au petit nombre d'hommes embarqués, à la liberté absolue laissée aux capitaines pour former ou dissoudre leur équipage, grâce enfin au système de navigation à la part, la marine grecque peut effectuer des transports à un prix minime. Un capitaine, à la fois armateur et négociant, achète à crédit des marchandises qu'il porte dans un port de Turquie où, après les avoir vendues le plus souvent à gros bénéfices, il renouvelle la même opération, changeant parfois de nationalité, c'est-à-dire de pavillon, devenant Turc à Constantinople, Russe à Odessa, sous le nom des associés qu'il a su se ménager partout. Il va ainsi de port en port, faisant, suivant l'expression consacrée, *la caravane*, restant absent souvent deux ou trois ans, trouvant à toutes ses relâches des négociants et une population de même race que lui, parlant la

même langue, avec lesquels il trafique avantageusement, tandis que nos navires français, par exemple, rencontrent dans les échelles du Levant des obstacles et des lenteurs sans nombre, de la mauvaise foi de la part des courtiers, de la négligence de la part des correspondants, des exigences fiscales exorbitantes de la part des autorités, et ne peuvent lutter contre cette concurrence redoutable. Il y a vingt ans, on taxait à cinquante millions le chiffre du fret de la marine marchande grecque; mais depuis lors le génie commercial s'est réveillé chez d'autres populations du bassin de la Méditerranée. Trieste, Raguse, Venise, Gênes et Livourne, toutes les villes maritimes ont rivalisé d'activité, et chaque nation est descendue dans l'arène avec les armes qui lui étaient propres. Les Dalmates sont sobres et habiles marins autant que les Grecs; les navires italiens sont construits à bon compte; déjà l'on voit moins qu'autrefois flotter le pavillon grec dans les ports d'Autriche et d'Italie. Mais on verra longtemps encore, dans les mers d'Orient et sur les côtes de Turquie, ces pittoresques sacolèves de Nauplie ou de Galaxidi, à la proue relevée en croc, à la poupe allongée et sculptée, aux flancs bariolés de couleurs vives, avec leur voilure hardie qui leur permet de prendre le vent au plus près et de courir des bordées entre les récifs de l'Archipel, là où nul n'oserait s'aventurer. Ces caboteurs apportent de chacun de ces villages, juchés sur une falaise à pic au-dessus de la mer ou perdus au fond d'une petite anse entre les montagnes, l'huile, les fruits secs, les oranges, le vin. Ils sont les pourvoyeurs des deux ou trois marchés principaux du Levant, où les grands navires et les paquebots viennent charger ensuite ces denrées à destination des pays plus lointains.

Un service de cabotage à vapeur a été établi sur les côtes de Grèce par une compagnie grecque, qui fait d'assez médiocres affaires, disent les actionnaires, soit par suite de mauvaise administration, soit parce qu'elle ne peut lutter contre le bas fret des sacolèves. Mais si les Grecs continuent à confier leurs



Krissa et le Parnasse. (Page 192.)



marchandises aux barques de cabotage, ils usent des paquebots pour eux-mêmes, au moins pour les trajets un peu longs, et le pont de celui sur lequel nous venions de nous embarquer à Scala di Salona était couvert d'une foule compacte et bigarrée, encombré de paquets de toutes sortes, de ballots et de paniers de provisions. Les femmes et les enfants, installés sur des tapis ou des matelas, obstruaient le passage, et une odeur indescriptible d'ail et de rance montait de cette masse humaine jusqu'à la passerelle où nous étions réfugiés. Quant aux salons et aux cabines de première classe, l'atmosphère écœurante et empestée qu'on y respirait, la saleté des lits et les cancrelats qui s'y promenaient par bandes innombrables, nous avaient vite chassés. Heureusement le capitaine nous offrit la petite cahute vitrée qui s'élève à côté de la passerelle et lui sert de guérite d'observation, et nous nous y installâmes aussi confortablement que possible. Ce capitaine était un vieux loup de mer d'Ipsara, qui roulait constamment entre ses doigts un chapelet à gros grains, coutume essentiellement orientale que conservent les Grecs de l'ancien régime. Il avait servi sous les ordres de Canaris pendant la guerre de l'indépendance, et rempli les fonctions de pilote à bord du vaisseau français *l'Invincible*. Sous ses sourcils blancs, épais, son œil brillait encore quand on lui parlait des brûlots et des croisières contre les Turcs. Il passait sa vie assis sur la passerelle, fumant sans cesse sa chibouque, longue pipe turque en bois de cerisier, à fourneau évasé de terre rouge, et dont le bouquin d'ambre opaque, jaune-citron clair, provenait, disait-il, d'un pacha tué à la bataille de Mételin.

Le soleil avait disparu déjà derrière les montagnes de la Doride et n'éclairait plus que les hautes cimes. Le pic du Parnasse, couvert de neige, étincelait comme un rubis, et nous apercevions encore Delphes, perché comme un nid d'aigle, au milieu des grandes roches sauvages et sombres à demi voilées déjà par les brouillards qui montaient de la vallée. La nuit vint, humide et fraîche. Les passagers du pont s'enfouir

sous leurs couvertures, et le silence succéda aux conversations bruyantes et aux discussions. Nous ne devions lever l'ancre que le lendemain matin au petit jour ; après une courte relâche à Galaxidi, notre paquebot devait toucher à Vostitza, sur la côte du Péloponèse, puis à Patras.

Le golfe de Corinthe, que nous parcourions, n'est pour ainsi dire qu'un immense lac ou fiord, de cent trente kilomètres de long, s'ouvrant sur la mer Ionienne par une étroite ouverture de deux kilomètres et demi de large et entourée de tous côtés par les plus hautes montagnes du Péloponèse et de la Grèce du nord, qui, à chaque détour, donnent naissance à de nouveaux et merveilleux points de vue. Le Parnasse, l'Hélicon, le Cythéron, formant des plans différents, découpaient leur silhouette brune, opale ou améthyste sur le ciel rayé de longues bandes rouges et or. Tout au fond du golfe, vers l'est, les montagnes s'abaissaient brusquement, et l'étroit espace compris entre les rochers escarpés de l'Acro-Corinthe et le Xero-Vouni, réunis seulement par un isthme bas, invisible pour nous, semblait une porte resplendissante ouverte sur l'Orient.

Après trois heures de navigation nous stoppons, sans jeter l'ancre, sur la côte du Péloponèse, devant Vostitza, groupe de blanches maisons, juchées gaiement sur une falaise droite comme une muraille s'avançant en cap dans la mer. C'est le petit chef-lieu d'une petite province dont les habitants paraissent être dans l'aisance, et dont les maisons neuves, régulières, élégantes, entourées de jardins, sont un témoignage du bien-être qui règne dans cette région et du progrès de l'industrie. Vostitza doit toute sa richesse et sa vie au commerce du raisin de Corinthe, dont les plantations s'étendent comme un parterre verdoyant tout autour de la ville jusqu'au pied de la montagne, et bien que cette prospérité repose presque uniquement sur le plus ou moins de faveur dont continuera à jouir le plum-pudding chez les nations anglo-saxonnes, il est à croire qu'elle se maintiendra.

Les barques, les caïques aux couleurs voyantes circulaient sur

la rade, transportant les voyageurs aux costumes pittoresques et les bagages du rivage au paquebot dont la quille baignait dans une mer ensoleillée. Au fond du tableau, de l'autre côté du golfe, se dressait toujours la merveilleuse chaîne du Parnasse, étincelante de neige. Les bateliers criaient et gesticulaient, les passagers s'interpellaient, les consommateurs du café voisin se disputaient, et là-bas notre paquebot lâchait sa vapeur et soufflait à mettre en fuite tous les tritons de l'antiquité. C'était un spectacle curieux et original, bien oriental encore, mais formant un contraste frappant avec celui dont on devait jouir sur ce même rivage, il y a quarante ans à peine, alors que les Turcs occupaient la petite ville de Vostitza et que, sous l'ombre douce du platane, dans le silence du kief, la fontaine accompagnait de son murmure le gazouillement des oiseaux, le gargouillement étouffé des narghilehs, et la voix lente et basse des fumeurs somnolents.

En quittant Vostitza, nous nous rapprochons de la côte nord. Le golfe se rétrécit de plus en plus, et nous passons devant Lépante, dont les vieux remparts montent en zigzag, le long d'une pente escarpée, jusqu'au château qui la couronne. Après que nous eûmes franchi le détroit qui fait communiquer le golfe avec la mer Ionienne, l'horizon s'élargit tout à coup devant nous. Le vent du sud-ouest nous envoya en plein visage son souffle irritant, et la mer, si calme jusque-là, ondula sous notre navire, qui obéit trop docilement à son impulsion. Bientôt une ville apparut, s'alignant le long de la côte. Un môle, un vrai môle, s'avançait dans la mer, et huit ou dix grands navires, laissant flotter des pavillons étrangers, étaient mouillés au large. Notre paquebot se glissa adroitement entre cette flottille et vint jeter l'ancre à deux cents mètres du quai. Nous étions à Patras.

Patras est la troisième ville de Grèce après Athènes et Syra. Elle compte dix-sept mille habitants environ, dont près de quatre mille sont classés comme industriels et deux mille comme domestiques, proportion numérique qui est un signe infaillible

de progrès. Les rues, bien percées, laissent encore à désirer comme entretien et deviennent en hiver des fondrières de boue; mais on voit de belles maisons, des magasins bien approvisionnés, une bourse et même un théâtre où des troupes italiennes, mieux payées et par conséquent meilleures que celles d'Athènes, viennent chanter les opéras de Verdi et de Rossini. Le costume national devient de plus en plus rare; la fustanelle et le fez cèdent le pas au paletot et au chapeau noir. Les dames de la ville font venir leurs robes et leurs chapeaux de Paris, et les femmes du peuple se taillent leurs jupes dans des cotonnades imprimées de Manchester. La civilisation européenne avec ses instincts, ses besoins et ses satisfactions, a pris pied sur ce petit coin de la Grèce continentale et rayonnera sur toutes les provinces d'alentour, le jour où les agents des ponts et chaussées du royaume ne mettront pas dans leurs poches l'argent voté pour ouvrir des routes.

X

Patras. — La citadelle. — Les prisonniers. — Vin de champagne grec. — L'île de Zante. — Palais vénitiens; forteresse anglaise et routes françaises. — Système de terreur appliqué aux élections. — Situation commerciale. — Le poëte Ugo Foscolo. — Les barcarolles zantiotes. — Céphalonie. — Un courant mystérieux et les moulins de M. Miliaresis. — Persécution anglaise. — Ile d'Ithaque et nos souvenirs de collège. — Le saut de Leucade. — Paxos. — Le détroit de Corfou. — Vue générale. — La citadelle. — L'Esplanade. — Aspect des rues et de la population. — Les femmes corfiotes sous la domination de Venise. — Les catholiques. — Les juifs. — Les églises. — Un saint dans une corbeille de noce. — Un maître d'hôtel réactionnaire. — Doit-on regretter les Anglais? — La question agraire. — Excursion dans l'intérieur de l'île. — *Il Canone.* — Aspect du pays. — Les vieux châteaux.

Il y a auprès de Patras, comme auprès de toutes les villes d'Orient, une colline, ancienne acropole, devenue ici successivement château franc, forteresse turque, ruine grecque. Nous y montons par un sentier rocailleux, et arrivons en quelques minutes à une source dont l'eau coule dans un petit bassin de marbre ombragé par un vaste platane. Sous ce dôme de verdure les binbachis, les yuzbachis et autres officiers ottomans faisaient jadis étendre leur tapis et se laissaient bercer par cette rêverie somnolente et contemplative propre aux races orientales, qui n'est au fond qu'une paresse incurable de corps et d'esprit.

Aujourd'hui, la vieille forteresse sert de prison pour les prévenus et de casemates pour les galériens. Nous ne faisons que passer devant la grille fermant l'entrée de la cour où les déte

se promènent. Il y a là des figures de bandits dont l'expression donne des frissons quand elles se collent contre les barreaux pour nous voir passer, des regards de bêtes féroces encagées qui vous fixent et vous mettent mal à l'aise. Et cependant, en voyant ces hommes, on n'éprouve pas cette impression de dégoût et de répulsion profonde qui vous saisit quand on pénètre dans un des bagnes de nos pays civilisés. La plupart de ces physionomies ne sont pas déprimées et déformées par le vice et la débauche. Quels sont les crimes qui ont amené là la plupart de ces misérables ? Neuf fois sur dix ils ont tué, mais bien rarement le vol est le mobile qui les a poussés. Il ne faut guère pour faire sortir les couteaux qui jouent si facilement dans la large ceinture de cuir : querelles de jeu, rivalité d'amour, disputes pour les élections. Habitués à ne pas ménager leur vie et à considérer pour peu de chose celle des autres, les palikares échangent les balles ou les coups de couteau avec une facilité déplorable. Les têtes s'échauffent vite et un mauvais coup est bientôt fait. C'est peine perdue que de vouloir leur persuader qu'ils ont eu tort. La honte à leurs yeux eût été de ne pas éventrer leur adversaire, fût-ce même en l'attendant au détour d'un sentier dans la montagne. Ils ont sucé avec le lait cette morale toute conventionnelle que la tradition et les chants populaires transmettent de génération en génération. C'est toute une éducation à refaire. A mesure que la civilisation et les idées modernes pénètreront dans l'intérieur du pays, les mœurs se modifieront. Il y aura moins de meurtres par point d'honneur, mais plus d'assassinats par calcul, et les prisons se peupleront peut-être de filous de toutes sortes, de bandits cyniques et de tous ces produits gangrénés de nos sociétés qui sont encore presque inconnus en Grèce. Nous donnons un peu de tabac à ceux des prisonniers que les gardiens nous désignent comme les plus dignes de commisération. L'un d'eux, jeune encore et beau garçon, avait la figure pâle et triste, les traits creusés plus par le chagrin que par la détention. Il appartenait à une famille honorable et aisée de

Kalavryta : il aimait, il y a deux ans de cela, une jeune fille qui le trompa pour épouser un neveu du parèdre. Lui, avait tout tué, le parèdre, le neveu et la jeune femme, et dans son regard franc, mais sombre, on devinait, quand on lui parlait de cette lugubre histoire, comme une douleur profonde et un souvenir attendri pour celle qu'il avait aimée.

En redescendant vers la ville nous passons devant les magasins de la Société grecque « Achaïe » qui a pour but la fabrication des vins avec le raisin du pays. Outre le vin rouge ordinaire, on fait là des imitations de vins de Lunel, de Madère, de Malaga, qui se feront une réputation, et nous goûtons une façon de vin de Champagne qui, avec le temps, créera une sérieuse concurrence à nos vins mousseux de France sur les marchés russes, où il s'en fait une consommation énorme. Cette société, qui a fait venir de France des vignerons pour la culture des vignes et la manutention des vins, est en pleine prospérité et fait de beaux bénéfices. Les Grecs sont trop intelligents, et surtout trop ardents au gain, pour ne pas suivre cet exemple, et des syndicats de propriétaires se forment pour étendre la culture de la vigne, culture à laquelle se prête admirablement toute cette côte du Péloponèse.

En quittant Patras sur le paquebot grec qui dessert les îles Ioniennes, nous longeons les côtes du Péloponèse, peu accidentées et monotones, vaste plaine propre à la culture du blé et de la vigne, au centre de laquelle se trouve un village d'Andravida, siège d'une ancienne seigneurie franque,

Au pied de la montagne se trouve le port ensablé de Glarentza, juste en face de l'île de Zante, qu'un détroit de quatre lieues seulement sépare de la terre ferme.

A mesure que nous nous rapprochions, le panorama de l'île se déroulait à nos yeux charmés. Une petite ville italienne, toute gracieuse et gaie, avec ses hauts clochers vénitiens, ses jardins remplis de fleurs et d'arbres; tout autour, des campagnes couvertes de riches cultures; au-dessus de la ville, perchée sur un rocher tapissé de plantes en fleurs, une forteresse moderne :

ses bastions et ses courtines : tel est le premier aspect sous lequel se présente Zante, la fleur du Levant, *la fior di Levante*, comme l'appellent les Italiens ; « ce paradis terrestre », dit Spon ; « l'île d'or », comme la nomme Robert. Nous ne sommes plus en Grèce, et l'on devine l'influence d'une civilisation plus raffinée, due à plusieurs siècles d'occupation par les Vénitiens, les Français, les Russes et les Anglais. Dans les rues, les types que l'on rencontre semblent descendus d'un tableau de Bellini ou de Véronèse. On aperçoit de charmantes têtes blondes aux fenêtres de vieux palais dont les hautes façades sculptées portent les écussons d'anciennes familles patriciennes. On est loin de l'Orient égalitaire, où les enfants ne portent même pas le nom de leur père. Dans les boutiques, on parle italien, et rien dans le costume ne rappelle la terre si voisine où fleurit le palikare.

Nous montons à la forteresse par une large et excellente route bordée de parapets, et admirablement tracée par les Anglais sur le flanc du rocher, route délicieuse tout ombragée d'arbres et d'où la vue s'étend sur la rade entourée de verdure. Des grilles garnies de plantes grimpantes servent de clôture à des villas cachées dans les arbres et les fleurs. C'était la résidence des fonctionnaires anglais, qui avaient apporté là, comme partout où ils vont, leurs habitudes de confort, d'élégance et de propreté. Mais déjà, hélas ! depuis qu'ils ont abandonné les Sept-Iles à la Grèce, l'insouciance et la négligence orientales ont fait leur œuvre. Les murs se lézardent, les routes se ravinent, les pavés des rues se déjettent, la vaste forteresse, admirablement organisée par eux, est maintenant délabrée et mal entretenue. Nous gravissons une série interminable d'étroits escaliers taillés dans la paroi intérieure du mur d'enceinte, et nous arrivons enfin à une petite guérite de pierre suspendue en encorbellement à trois cents mètres au-dessus de la ville. La vue s'étend de là sur la mer et enveloppe dans le même rayon visuel la Grèce tout entière depuis le Taygète au sud jusqu'au Parnasse.

En prenant la route qui contourne la colline à l'ouest, c'est-

à-dire du côté opposé à la mer, nous redescendons vers la plaine, qui occupe tout le centre de l'île, encadrée de toutes parts par les montagnes. Des vignes sous des oliviers, des maisons de plaisance au milieu de plantations d'orangers ou de grenadiers, donnent à cette plaine un aspect riche et animé. De tous côtés, des rigoles d'irrigation sillonnent la campagne. Pour revenir à la ville, notre voiture suit une route aussi unie qu'une allée de parc, bien que l'administration locale n'y ait pas fait mettre un caillou depuis le départ des Anglais. Mais, il faut le dire, ces voies carrossables qui font l'admiration du voyageur ne s'étendent jamais bien loin, et ont été bien plus combinées pour l'agrément des promeneurs que pour le bien-être du pays. Elles mènent par cent charmants détours à un merveilleux point de vue, mais négligent complètement les centres de population. Dans l'intérieur, il y a des routes moins larges qui desservent les villages; mais ce sont les Français qui les ont faites pendant qu'ils occupaient les îles Ioniennes, où le nom du général Donzelot est encore populaire.

Les îles Ioniennes ont-elles gagné à leur annexion au royaume de Grèce? Les opinions sont partagées à cet égard, et il nous est arrivé plus d'une fois, à Zante surtout, d'entendre certaines personnes regretter la domination anglaise, qui du moins leur assurait la sécurité. Il faut avouer que la situation actuelle n'est pas faite pour inspirer grande confiance. L'ancien chef de l'opposition sous le protectorat, le docteur Lombardos, député démocrate, gouverne le pays à peu près comme le ferait un tyranneau du quatorzième siècle. Appuyé par la populace de la ville et par les paysans, auxquels une mauvaise division de la propriété fait un sort misérable, il règne, ou peu s'en faut, par le régime du bon plaisir. A chaque élection, il impose ses candidats par de tels moyens que les concurrents jugent plus prudent de s'abstenir. Une fois, en un mois, il y eut trente assassinats et deux fermes brûlées. On dit tout bas, bien bas, que ce une manœuvre électorale, et que Lombardos aurait p

pêcher s'il l'avait voulu. Mais si les comtes, dont les titres de noblesse et de propriété remontent au doge Michieli, se plaignent, non sans quelque raison, les négociants et les petits producteurs se félicitent d'un changement de régime qui les a sauvés de la ruine. Grâce à l'unification des taxes douanières, Zante peut non seulement vendre aux exportateurs ses produits avec bénéfice, mais encore servir de point de concentration pour ceux de toute la côte du Péloponèse, et devenir ainsi un marché aussi important que Patras pour le commerce du raisin de Corinthe, qui représente à lui seul un chiffre de douze millions.

D'autres richesses agricoles ou minérales pourraient être avantageusement exploitées, si les dissensions qui règnent dans le gouvernement intérieur ne paralysaient les ressources qu'une administration plus intelligente, et surtout plus disciplinée, pourrait faire valoir.

Après avoir parcouru une longue rue qui forme à elle seule presque toute la ville, et qui nous rappelle quelque vieille cité sicilienne, nous revenons vers le port en passant devant le palais qui servait de résidence aux provéditeurs de la sérénissime république de Venise. C'est là que naquit, en 1772, le poète Ugo Foscolo, qui servit la France comme soldat et mourut misérablement dans une maison de santé, en 1827, à Londres.

Solomos, un des plus grands poètes de la Grèce contemporaine, est aussi né à Zante, cette île que la fable antique plaçait déjà sous la protection du dieu des vers; et il semble vraiment que la fusion du sang des deux races grecque et italienne ait doué les Ioniens du génie de la poésie.

Par l'imagination, par l'enthousiasme parfois un peu emphatique et théâtral, mais par le sentiment musical surtout, les Zantiotes sont de vrais Italiens; et quand on vient d'entendre les mélopées nasillardes des klephtes sauvages du Parnasse, il est impossible de ne pas être charmé par les barcarolles légères et gracieuses que chantent d'une voix pleine et sympathique les

bateliers de Zante, pendant les belles nuits d'été, sur une rade embaumée par les effluves des orangers et des jasmins.

En quittant Zante, nous remontons droit au nord, et en moins de deux heures nous franchissons la courte distance qui sépare cette île de celle de Céphalonie, la plus grande des îles Ioniennes. Nous pénétrons dans les replis du golfe, qui forme une rade sûre et bien fermée ; mais le chef-lieu, Argostoli, est loin de présenter l'aspect riant et fleuri de Zante. De tous côtés des collines arides et desséchées qui rappellent trop les côtes de Grèce ; çà et là dans les vallons, des vignes assez négligées ; au fond du golfe, une montagne de seize cents mètres, le mont Nero, jadis couvert de forêts, mais aujourd'hui complètement déboisé. L'île a cependant soixante-sept mille habitants qui vivent du commerce du raisin de Corinthe et des céréales, mais qui risquent parfois de mourir de soif, lorsque les rares sources, à moitié saumâtres, tarissent pendant l'été.

La très grande curiosité d'Argostoli ce sont les moulins que M. Miliaresis a construits, et dont les roues sont mues par un courant rapide qui, par un phénomène bizarre, se précipite de la mer dans des cavernes profondes et toujours insatiables. Il y a quarante ans que l'établissement a été construit, et pas un seul jour cet étrange et puissant courant ne s'est interrompu. Que deviennent les masses d'eau qui s'engouffrent ainsi dans les entrailles de la terre? On n'a pu encore s'en rendre compte, malgré les diverses explications qui ont été données.

Les tremblements de terre sont fréquents et redoutables dans les îles Ioniennes, mais Céphalonie et Sainte-Maure ont été particulièrement éprouvées par ce fléau ; tout récemment encore ces deux villes ont été presque entièrement détruites, et plusieurs centaines d'habitants périrent dans cette catastrophe.

La côte que nous longeons pendant plusieurs heures paraît sauvage et montagneuse, et de hauts pics s'élèvent dans l'intérieur de l'île. Nous nous rapprochons de la terre ferme nous s'ouvre le golfe d'Arta, à l'étroite embo

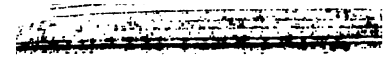
brillent quelques maisons blanches, entourées de murailles et de minces minarets : c'est Prevesa, la première ville turque.

Là finit la Grèce et commence l'Albanie.

Au point du jour, nous passons devant Paxos, îlot sans ressources, sans commerce et sans industrie, dont les habitants, je ne sais pourquoi, passent pour dénués absolument d'intelligence. Notre paquebot s'engage dans le bras de mer qui sépare l'île de la terre ferme : d'un côté, de grandes pentes rocheuses coupées de gorges sombres, un pays triste et désert; de l'autre, des baies riantes, des criques ombragées, des promontoires couverts de verdure, des villas fleuries, des routes bordées de géraniums et de rosiers; là la barbarie, ici la civilisation. Un immense rocher s'avance dans la mer, couronné de bastions, ceint de batteries casematées, hérissé de canons, entouré de toutes parts de défenses formidables qui se dissimulent derrière des haies d'aloès : c'est la citadelle de Corfou. Un mât de pavillon, juché sur la cime la plus élevée du roc, signale l'arrivée des navires. Notre paquebot jette l'ancre entre la ville et le rocher de Vido, dont la forteresse a été démantelée par les Anglais au moment de la cession des îles à la Grèce.

La ville, qui s'étage sur un promontoire, en face d'un golfe arrondi en amphithéâtre, d'une richesse, d'une variété infinies, est entourée de murailles transformées en quai du côté de la rade. Nous passons sous la porte de la Marine, assaillis par les portefaix maltais, les guides, les courriers d'hôtel, qui s'attachent à nos pas, nous harcèlent de leurs offres et remplissent nos poches d'annonces et de prospectus. Nous étions la proie qu'ils se disputaient, en s'injuriant et en se montrant le poing. Ce fut bientôt une mêlée générale, dont nous profitâmes pour monter dans une excellente calèche qui nous attendait et qui nous conduisit à l'hôtel Saint-Georges, sur l'Esplanade. Cette Esplanade, création du général Donzelot, est une vaste place qui s'étend entre la citadelle posée comme une aire sur son roc à pic, et la ville avec ses hautes maisons à arcades. Plusieurs rangées de beaux

Corfou. — Vue de la citadelle. (Page 206.)



platanes et d'ormes la bordent de tous côtés. Au sud la place se termine par une terrasse d'où la vue s'étend sur la mer et sur les collines couvertes de villas et de jardins. Au nord se trouve le palais des gouverneurs, édifice d'un style sévère, mais pur, orné d'une colonnade, et devant lequel s'élève, au milieu de bosquets d'arbustes toujours verts, une statue de sir Frédéric Adams. A l'autre extrémité de la place, un petit temple circulaire rappelle la mémoire de sir Thomas Maitland, le premier lord commissaire anglais, peu cher à la mémoire des Corfiotes, et devant le pont-levis qui donne accès à la citadelle se dresse une statue à l'aspect martial et héroïque : c'est celle du maréchal Schulembourg, qui défendit Corfou contre trente mille musulmans en 1716, et les força à se rembarquer après leur avoir tué quinze mille hommes.

Dans l'intérieur de la ville, les rues sont rapides et tortueuses comme dans toutes les villes fortifiées qui ne peuvent se développer entre les murailles qui les étreignent. Ces rues sont italiennes par leurs noms, par leurs arcades, par la physionomie du peuple qui s'y coudoie, par l'aspect des boutiques où les marchands appellent les acheteurs, par la langue qu'on y parle, et aussi par le désordre et la saleté qui y régnent. On se croirait dans un quartier de Naples. Des femmes au teint mat, au nez aquilin, aux cheveux noirs, bavardent sur le seuil de leurs maisons, ou filent, assises devant leurs portes. De petites bourgeoises affublées d'un chignon gigantesque et d'une robe à queue circulent lentement sous les arcades, marchandant des étoffes ou regardant des bijoux. Ce ne sont plus là les allures des femmes de la Grèce, dont les goûts et les mœurs portent encore le reflet du gynécée oriental.

Dans les îles Ioniennes aussi, les femmes étaient recluses jadis, avant l'occupation vénitienne, vivant avec les servantes, dans des appartements dont les fenêtres étaient garnies d'un grillage serré qui empêchait presque autant de voir que d'être vu, filant et tricotant, ou vaquant aux soins du ménage. Quand

les Vénitiens s'établirent à Corfou, d'autres habitudes s'introduisirent peu à peu. L'éducation des femmes resta nulle comme par le passé, mais la liberté dont elles purent jouir fut grande. Elles adoptèrent l'usage du masque, qui, après avoir été un signe de bienséance et de pudeur, ne fut bientôt qu'un abri pour le vice. Elles allaient au théâtre dans des loges grillées, dont l'obstacle incommode tomba vite devant la vanité et le besoin d'ostention. On les voyait figurer aux bals donnés par les jeunes gens de la ville dans les salles du casino. Elles portaient alors un riche costume mi-italien, mi-oriental, le plastron de drap d'or sous la longue robe brodée, le petit tricorne vénitien, et les souliers à hauts talons. Les mœurs élégantes et corrompues de la ville des doges prirent facilement racine sous ce climat doux et énervant. Les femmes et les jeunes filles corfiotes ont conservé de cette civilisation raffinée, de cette vie facile, une allure dégagée, une démarche leste et gracieuse qui contraste singulièrement avec la contenance lourde et empesée de leurs compatriotes du continent voisin.

Dans trois ou quatre rues qui se croisent, la foule se presse tumultueusement : c'est le marché. Des fruits énormes, des melons succulents, des citrons doux, des prunes violettes, des raisins monstrueux, garnissent les étalages. On entend là toutes les langues d'Orient et d'Europe : les citadins parlent l'italien, les campagnards le grec, les juifs l'espagnol, les Maltais ce jargon bizarre qni est un arabe corrompu, avec quelques mots italiens. Des Albanais échangent leurs réflexions dans leur idiome rude et bref, des Souliotes sont venus serrer la main de leurs frères émancipés ; des matelots d'une canonnière turque arrivée la veille se font part de leurs convoitises avec des intonations lentes et aspirées. Toutes les nations, toutes les religions, se coudoient dans cet étroit espace.

Les catholiques sont nombreux dans les îles Ioniennes, et à Corfou seulement il y en a huit mille, sous la direction spirituelle d'un évêque nommé par la cour de Rome. Par autorisation

spéciale, que leur octroya le pape sur la demande du sénat de Venise, ils suivent le calendrier oriental, et célèbrent toutes leurs fêtes les mêmes jours que leurs compatriotes de religion grecque. Loin de créer une rivalité entre les deux religions, cet usage a donné naissance à une fraternité, très-chrétienne assurément, mais qui occasionne les effets les plus singuliers : c'est ainsi que le jour de la fête de saint Arsène le clergé orthodoxe et le clergé du rite latin se réunissent dans la même église pour célébrer leur liturgie, et le mélange peu harmonieux des chants ne trouble pas les fidèles des deux sectes qui assistent à la cérémonie. Le préjugé byzantin contre les catholiques s'est donc effacé complètement dans les Sept-Iles, et depuis l'édit spécial du pape Paul V qui règle dans un sens très-libéral les unions entre ceux qui appartiennent aux différentes communions, les mariages mixtes sont fréquents : aussi ne trouve-t-on pas là cet esprit de division et de haine qui partout ailleurs en Orient trouble les relations de la vie civile et politique. Dans les îles de l'Archipel, par exemple, les catholiques s'isolent du reste de la nation et tendent à former une communauté à part, qui ne veut se mêler ni aux intérêts communs, ni à la vie publique, et dont l'influence est nulle. A Corfou, au contraire, les sentiments patriotiques sont aussi ardents chez les latins que chez les orthodoxes, et les catholiques, qui presque tous appartiennent à la classe la plus élevée de la société, se sont montrés parmi les plus actifs promoteurs de l'annexion, payant de leur personne et de leur bourse, et admis comme chefs du mouvement par toutes les communautés.

Quant aux Israélites, s'il y en a quelques-uns instruits qui ont acquis de grandes fortunes dans le commerce ou dans la banque, s'ils n'offrent pas généralement le spectacle de cette abjection et de ce fanatisme qui fait reculer de dégoût le voyageur assez osé pour s'aventurer dans les *mellahs* des villes musulmanes, il faut avouer qu'ils ont conservé bien des caractères de dégradation qui ne sont pas faits pour inspirer la sympathie. Ils habitent encore,

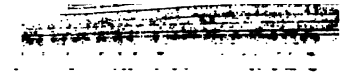
si ce n'est par ordre, au moins par habitude et par goût, un quartier séparé dont les ruelles infectes font hésiter le touriste.

Sous le protectorat anglais, ce quartier était muni, à chaque extrémité, de portes massives que la police faisait fermer soigneusement lors de certaines solennités religieuses. Ils étaient d'ailleurs privés de tous droits politiques, et il était curieux de voir ce gouvernement de religion protestante, défenseur de la liberté de pensée, promoteur de la loi de l'*Habeas corpus*, maintenir en vigueur des règlements humiliants qui dataient du moyen âge, et s'inspirer, dans sa conduite, des exemples de l'inquisition vénitienne.

A force d'errer dans la ville, montant des ruelles bien dallées, passant sous des voûtes massives, gravissant des escaliers, nous parvenons à une plate-forme où s'élève la cathédrale, monument construit dans le style italien, mais sans caractère. De là on voit se développer l'admirable panorama de la rade, avec ses bâtiments de commerce et ses navires de guerre, et l'îlot de Vido, qui, démantelé aujourd'hui, sert encore de brise-lames et d'abri contre la houle que soulève la tramontane. Au delà s'étend le canal qui sépare l'île de la terre ferme et qui semble un lac merveilleux.

En redescendant vers l'Esplanade, nous passons devant l'église consacrée à saint Spiridion, un de ces grands évêques d'Orient qui, en 525, s'assemblèrent à Nicée pour condamner l'hérésie d'Arius et rédiger la profession de foi connue sous le nom de symbole de Nicée. Saint Spiridion, de berger était devenu évêque de Chypre, et avait été condamné à la perte de l'œil droit pendant la persécution de Galérius. Aussi son corps fut-il, après sa mort, transporté à Constantinople avec tous les honneurs dus aux martyrs. Comment un simple citoyen grec en devint-il possesseur et put-il le transporter à Corfou? L'histoire reste muette sur cet incident. Toujours est-il que ce Grec réfugié conserva le corps embaumé et le donna en dot à sa petite-fille lorsqu'elle épousa un membre de la famille Bulgaris. D'une corbeille de noce, les

Berger et femmes souliotes. — (Page 208).



restes du saint évêque passèrent dans une châsse merveilleuse de richesse, qui fut placée elle-même dans l'église construite en son honneur. C'est là qu'on va voir encore ces pieuses reliques, qui sont de la part des Corfiotes un objet de vénération particulière. Trois fois par an, on porte la châsse d'ébène en procession tout autour de la place, au bruit des salves tirées par le fort et par les navires au mouillage. Les autorités en uniforme et la population entière suivent le clergé, portant des cierges allumés et psalmodiant des litanies. Pendant huit jours, la ville reste pavoisée, et pendant le même temps, jour et nuit, les cloches des églises grecques et catholiques ne cessent de sonner à toute volée chez les latins, à coups répétés chez les orthodoxes.

Le soleil commençait à baisser à l'horizon au moment où nous nous retrouvâmes sur l'Esplanade. Devant les cafés qui garnissent un des côtés de la place, des rangées de chaises et de tables s'avançaient jusqu'au milieu de la chaussée. Sous les avenues qui longent la base de la citadelle, des promeneurs circulaient pendant que la musique militaire exécutait, fort bien, ma foi, des morceaux d'opéra et des valses de Strauss.

Notre maître d'hôtel, un gentleman qui portait des favoris comme un horse-guard de la reine, et qui se tenait mélancoliquement devant sa maison, les mains derrière le dos, nous dit en soupirant : « Ah! Monsieur, si vous aviez vu notre ville pendant la protection de l'Angleterre! Quelle différence! quelle animation! Tous ces fonctionnaires anglais (et il y en avait une quantité) avaient de gros appointements et dépensaient leur argent. Il venait des familles de tous les pays passer ici l'hiver, sans compter les officiers de la flotte, qui restaient à Corfou huit mois sur douze. Ce n'était alors que fêtes, cavalcades, soupers, et les aubergistes voyaient leurs caves se vider plus vite qu'ils n'avaient le temps de les remplir, tandis que maintenant c'est à peine si tous les huit jours quelque voyageur encore écœuré du mal de mer et de la cuisine du bord vient nous demander à déjeuner avant de repartir!

— Mais la cour, répondîmes-nous à ce réactionnaire; le roi vient ici presque tous les étés.

— Peuh! fit-il avec un air de suprême dédain, la cour! qu'est-ce que cela nous fait? Ces Grecs d'Athènes n'ont pas le sou! Le roi ne loge pas au palais du gouverneur; il s'installe, avec quatre ou cinq personnes, dans l'ancienne villa des lords commissaires, et passe son temps à se baigner, à pêcher et à monter à cheval. Il a bien raison, après tout; et que voulez-vous qu'il vienne faire dans cette ville dont les dalles brûlent le pied pendant l'été? La vanité des Corfiotes peut être flattée de la préférence que Sa Majesté témoigne pour notre golfe et notre ciel, mais la canonnière turque qui vient deux ou trois fois par an sur la rade apporte encore plus d'argent dans le pays que la cour d'Athènes. Ah! Monsieur, du temps des Anglais c'était autre chose! »

Ce que notre maître d'hôtel nous disait, nous l'avons entendu aussi répéter par des cochers de voitures de place, sur un ton non moins lamentable. « Ah! Monsieur, quel bon temps que celui des milords! » D'où il faudrait conclure que le départ des Anglais a été un préjudice pour les Ioniens, et que ceux-ci se sont trompés sur leurs véritables intérêts le jour où ils se sont mis en tête d'être annexés au royaume de Grèce. C'est ce que prétendent les Anglais en haussant les épaules, c'est ce que soutient aussi l'aristocratie ionienne, qui montre, en face de l'administration britannique, régulière et honnête, la corruption et l'égoïsme des classes politiques en Grèce, les ambitions et les rivalités personnelles, l'esprit de faction, qui compromettent les plus grands intérêts de l'État et des particuliers. Les plaintes et les regrets des Corfiotes sont jusqu'à un certain point justifiés par l'orage démocratique qui s'est déchaîné sur les îles depuis leur annexion; mais, en examinant de près l'administration anglaise, on ne peut s'empêcher de trouver que ce calme et cette sécurité (je ne parle pas pour ceux qui s'obstinent à discuter *la* question politique) n'était que la torpeur amenée par l'abso-

lutisme, torpeur que ne compensait point la prospérité matérielle.

Les impôts, mal répartis, écrasaient le paysan, tandis que le propriétaire ne payait qu'une somme insignifiante; les impôts indirects, dont l'emploi exclusif est condamné par les économistes, étaient seuls en usage, et les produits du pays étaient frappés d'un droit de vingt pour cent à l'exportation. Les produits étrangers étaient grevés de droits aussi élevés à l'importation, mais les marchandises anglaises ne subissaient que des taxes illusoires. Des douanes intérieures existaient entre chaque île, de sorte qu'un baril de vin transporté de Céphalonie à Zante, par exemple, devait acquitter un droit de vingt pour cent *ad valorem* à la sortie, et dix pour cent en arrivant à Zante, soit trente pour cent en tout. Le raisin de Corinthe payait parfois jusqu'à cent francs les mille livres, au lieu du droit fixe de dix-huit francs que l'on payait à Patras, et encore le producteur était-il forcé d'apporter son raisin dans des magasins du gouvernement, où on lui imposait de nouveaux droits de garde et de magasinage. On comprend qu'avec un pareil système toute concentration des produits de plusieurs îles sur un seul point qui serait devenu un grand marché était impossible. Grâce à la protection accordée aux produits des manufactures d'Angleterre, l'industrie locale ne pouvait se fonder; il n'existait pas une seule usine dans les îles Ioniennes, sauf les deux moulins de M. Miliaresis, que nous avons visités à Argostoli, dans l'île de Céphalonie. La marine elle-même, dans ce pays de matelots, était en décadence, les bâtiments anglais accaparant le trafic entre les ports de la Grande-Bretagne et les Sept-Iles.

La situation agricole et économique des campagnes n'est pas moins déplorable. Ce climat doux et variable fatigue les organisations les plus solides et entretient l'indolence et la paresse des travailleurs, qui ne labourent plus la terre, et se contentent de ramasser les fruits que donnent sans culture les oliviers plantés par les Vénitiens. Faute de soins, les propriétés ne

rapportent plus qu'un revenu misérable. D'ailleurs, la constitution vicieuse et compliquée de la propriété ne contribue pas peu à entretenir ces mauvaises conditions. Les terres sont divisées entre un petit nombre de propriétaires, qui les font cultiver par des colons établis là de père en fils depuis des siècles. Ces paysans se sont habitués à considérer les parcelles de propriétés qui leur sont allouées comme leur propre bien, et, forts de cette conviction, refusent souvent de payer la redevance due au propriétaire. De là des procès que l'obscurité de la loi et la lenteur des formalités judiciaires rendent interminables. L'autorité anglaise s'est bien gardée de porter la main sur cette question brûlante. Quant au gouvernement hellénique, non seulement il n'a rien fait pour la résoudre, mais il a laissé les démocrates s'emparer de la direction des affaires et de l'opinion publique; les députés élus par l'intrigue ou la violence sont des campagnards socialistes dont le but unique est la réforme de la propriété par le moyen radical d'une division du sol entre les propriétaires et les colons. Un voit que la question agraire promet au pays des complications d'autant plus graves, que ce climat qui énerve l'âme et le corps laisse subsister les passions violentes, et que Corfou est de toutes les îles celle où les crimes sont le plus multipliés.

Cet état de choses, dont se préoccupent si vivement les propriétaires menacés, les paysans auxquels les politiciens promettent bonne curée, et le gouvernement qui se trouve pris entre deux classes hostiles qu'il faut également ménager, est un reste du régime féodal que les Vénitiens implantèrent dans les îles Ioniennes et conservèrent jusqu'à l'arrivée des Français en 1797. La sécurité de leur domination reposait tout entière sur l'existence de ces grands propriétaires, dont les tendances contrebalançaient les instincts trop égalitaires de la race hellénique, et qui formaient autour du provéditeur général comme une sorte d'aristocratie dévouée et complice du despotisme *officiel*.

Le provéditeur général était lui-même un véritable souverain, qui ne songeait guère, pendant ses trois années de règne, qu'à s'enrichir par tous les moyens possibles, en détournant les deniers de l'État, en vendant la justice, et surtout en se faisant donner des cadeaux par la noblesse corfiote, par le clergé, par les propriétaires. Un moyen fort original, à coup sûr, fut celui qu'inventa je ne sais quel provéditeur général : il engageait les nobles et les grands propriétaires de l'île à des festins magnifiques, invitations que l'on n'osait refuser. Le repas était exquis, la réception somptueuse, l'amphitryon d'une affabilité parfaite ; mais chaque convive savait bien (on l'avait prévenu d'avance) qu'il devait adroitement glisser sous son assiette, au moment de quitter la table, un billet promettant de donner à Son Excellence, après la récolte des olives, un certain nombre de livres d'huile qui variait en raison de l'importance de la fortune ou de la situation officielle du personnage. Un aide de camp recueillait soigneusement ces reconnaissances, qui étaient présentées à l'échéance aux trop honorés convives du provéditeur général.

Dans les autres îles, les simples provéditeurs prêtaient les deniers de l'État aux paysans, à cent pour cent, remboursables en denrées dont ils fixaient eux-mêmes le prix, se faisaient payer l'impunité selon la gravité du délit, et commettaient d'autant plus d'exactions, se montraient d'autant plus cruels dans les répressions, que l'île qu'ils gouvernaient était plus éloignée de Venise.

La Russie, qui occupa ces îles pendant cinq ans, ne voulut pas réformer une organisation si conforme à ses principes ; la France n'en eut pas le temps ; l'Angleterre n'y vit pas son intérêt. C'est au roi Georges qu'incombe cette tâche ardue et délicate.

Si l'on sort de Corfou par la côte sud de l'Esplanade, on suit une route excellente, la seule que l'on entretienne encore, parce qu'elle mène à la villa royale. A droite s'alignent de

petites habitations entourées de jardinets clos de murs, par-dessus lesquels passe la tête des citronniers et des jujubiers; à gauche, la mer vient battre la base de l'empierrement qui soutient la chaussée. Après une courte montée on se trouve sur la crête d'un promontoire semé de villas, dont les haies de rosiers et de jasmins répandent sur la route une pluie de fleurs embaumées, tandis que le regard descend sous les oliviers séculaires jusqu'au golfe étroit qui s'avance profondément dans l'intérieur des terres, jusque derrière la ville. En une demi-heure, on atteint, à l'extrémité de ce promontoire, une plate-forme circulaire entourée d'aloès et d'agaves et qu'on appelle *il Canone*. De cette pointe, qui s'avance dans la mer comme un môle gigantesque, on domine une anse encadrée de montagnes boisées, et le regard se repose avec complaisance sur les deux îlots qui sortent des flots comme des bouquets de verdure et dont l'un porte une petite chapelle rustique. Ce décor a quelque chose de féerique. Il y a quelques années encore, chaque soir, la société anglaise se donnait rendez-vous sur cette route, aujourd'hui déserte : les jeunes miss conduisant leur poney-chaise; les amazones aux longues jupes flottantes, coiffées de ces chapeaux disgracieux dont les Anglaises seules ont jamais su faire une coiffure distinguée; les officiers de la garnison en habit rouge et à cheval; les fonctionnaires de tous grades, à pied ou dans des voitures proportionnées à leur position et à leur fortune, depuis le fiacre de louage jusqu'au landau armorié du lord haut commissaire; mais tous avec cette tenue correcte et ce flegme un peu raide dont les Anglais ne se départent jamais dans aucune des cinq parties du monde qu'ils occupent.

L'intérieur de l'île offre de charmantes excursions à faire. On a dit qu'il n'existait de routes qu'aux abords de la ville; la vérité est qu'il n'y a pas de village un peu important où l'on ne puisse arriver facilement en voiture. Les Anglais ont élargi et macadamisé le nombre de kilomètres suffisant pour une promenade hygiénique, mais le réseau de chemins qui de la capi-

tale rayonne sur tous les points du pays a été tracé et exécuté par les ordres du général français Donzelot, à l'époque où les Sept-Iles étaient placées sous le protectorat français. Si ces voies de communication se détériorent, c'est que le gouvernement hellénique ne fait rien pour les conserver, et, pour peu que cela continue, on ne pourra bientôt plus arriver qu'à dos de mulet là où, il y a plus de soixante ans, on passait déjà en calèche à deux chevaux.

De quelque côté qu'on se dirige lorsqu'on a traversé la zone des jardins maraîchers qui entourent la ville, on pénètre dans un pays pittoresque, entrecoupé de vallées verdoyantes, de ravins sauvages. Une véritable forêt d'oliviers couvre l'île entière, sorte de bois vierge dont les arbres énormes et jamais taillés ont vingt-cinq pieds de haut et le port majectuenx, l'allure fière, le mouvement hardi des enfants de la nature. Sous ces arbres magnifiques que plusieurs siècles d'existence n'ont pas encore découronnés, le sol se couvre de grandes fougères qui ajoutent au caractère inculte du paysage. Ça et là sur une colline, du sein de cette végétation luxuriante surgit un village, dont les maisons hautes, décorées d'arcades et de galeries de pierre, ressemblent à celles d'un village italien, et dont le campanile tout vénitien, avec ses arcatures simulées en briques et son haut clocher pointu, dépasse les pins et les cyprès les plus élevés. Parfois un chemin de traverse conduit à travers quelques cultures négligées jusqu'à une métairie adossée à un vieux château dégradé. Au-dessus de la porte un écusson est sculpté dans la pierre, mais les injures du temps l'ont à demi effacé, et un chapelet d'oignons qui sèchent couvre l'écu tiercé ou écartelé, triste symbole des nobles propriétaires corfiotes, ruinés par la mauvaise foi de leurs paysans et réduits à laisser tomber en poussière ces demeures seigneuriales, où leurs ancêtres ont donné des fêtes aux provéditeurs de Venise.

Les deux excursions qui nous ont laissé le souvenir le plus agréable de notre long séjour à Corfou sont l'ascension du mont

Pancrator et la promenade de Gastouri. Le Pancrator s'élève dans le nord de l'île à une hauteur de mille mètres environ. De son sommet, on jouit d'une vue étendue sur l'Adriatique jusqu'aux côtes d'Italie, quand le ciel est clair, et sur les îlots qui marquent la fin de la domination grecque vers le nord. Le pic de Gastouri, situé au sud de la capitale, est moins éloigné et d'un accès plus facile. La route serpente au milieu d'un bois d'aspect mélancolique et sévère, et monte en lacets sur un sommet rocheux qui surplombe la mer. Nous dominions de là tout le détroit qui sépare l'île de la terre ferme. A nos pieds, les rivages de l'île se découpaient en mille criques et anses enchâssées dans la verdure la plus variée et descendaient vers le sud, s'effaçant peu à peu dans une vapeur lumineuse qui précisait les saillies, dessinait les contours, et teintait d'un indéfinissable lavis d'or et de violet pâle ces caps boisés qui se succédaient l'un à l'autre. Des barques de pêcheurs, aux voiles aiguës, fendaient les flots bleu d'azur. En face de nous s'alignait la longue chaîne, grise et sombre, des monts Acrocérauniens, dont les terrasses gigantesque montaient jusqu'à des crêtes rocheuses, où les stries de marbres et les sillons de neige mêlaient leurs blancheurs.

Dans le lointain, sur quelque roc escarpé on apercevait des murailles fauves. Ce sont les villes où flotte encore l'étendard turc, c'est Parga, célèbre par ses malheurs pendant la guerre de l'indépendance; Philates, et tout là-haut, presque dans les nuages, la fameuse forteresse de Souli. De leurs montagnes, ces chrétiens raïas, ce troupeau du padischah, peuvent voir à leurs pieds la mer et cette île verdoyante où flotte le drapeau de saint Georges et d'où peut-être un jour leur viendra la délivrance.

XI

Départ d'Athènes pour Marathon. — Le Lycabette. — Le monastère de Hagiôn-Asomatôn. — Un village bavarois. — Képhissia et la villégiature en Grèce. — Le monastère de Mendéli. — Les moines et les brigands. — Fête populaire. — Les carrières antiques. — Le sommet du Pentélique. — La plaine de Marathon. — Le guerrier de Marathon. — Départ de Vrana. — Un essai d'agriculture. — La ferme de M. R.... — Mines de Marcopoulo. — Arrivée au Laurium. — Le Laurium. — La métallurgie dans l'antiquité. — L'usine Roux, Serpieri et Cie. — Les puits de mine anciens. — Le cap Sunium. — Le temple de Minerve aujourd'hui et autrefois.

Depuis deux mois à peine nous étions revenus à Athènes que déjà nous méditions de nouveaux voyages. Le soleil de février avait fait éclore partout les anémones, le ciel était pur, la température d'une douceur délicieuse, et la nostalgie de la montagne nous prenait lorsque à travers la poussière qui s'engouffrait sur les boulevards du Stade ou de l'Université nous voyions les cimes violettes du Parnès ou du Pentélique se profiler sur un ciel d'imperturbable azur.

Quelques excursions faciles nous mettraient en haleine avant le long et pénible voyage que nous projetions de faire dans le Péloponèse.

Un matin donc, confortablement installés dans une calèche, nous prenons la route de Marathon. Des paniers de vivres, des couvertures, s'entassent sur le siège. Notre drogman est parti en avant avec les gros bagages et les selles. A moitié route, nous trouverons les gendarmes qui doivent nous accompagner pendant les trois ou quatre jours que nous parcourrons l'Attique.

Partir à l'aube, par une de ces belles matinées fraîches, calmes et lumineuses comme on n'en voit qu'en Orient, est une jouissance que ceux-là seuls qui l'ont éprouvée comprendront sans plus de phrases pour la leur dépeindre, mais qu'il est parfaitement inutile de vouloir faire apprécier aux indignes, fût-ce au moyen du style le plus imagé et des termes les plus colorés. Nous partons donc, le corps dispos et l'esprit avide. Le soleil, déjà levé à l'horizon, éclaire la chaîne du Parnasse d'un côté de la plaine; mais, de l'autre, le mont Hymette sert d'écran gigantesque à la petite capitale du monde hellénique, encore tout enveloppée d'ombre.

En sortant de la ville, la route passe entre le palais du roi et une série de maisons élégantes dont les colonnades corinthiennes et les frontons de marbre font l'effet le plus heureux sur le ciel bleu, demeures somptueuses élevées par les banquiers grecs de Marseille, de Londres ou de Constantinople qui viennent s'installer ici pendant l'hiver. Nous longeons à gauche le pied du Lycabette, ce rocher pointu qui ajoute tant de caractère à la physionomie d'Athènes, quand on vient du Pirée, et dont le sommet porte une petite chapelle desservie par un vieux moine à moitié idiot qui tend la main à tous les visiteurs. Les flancs du rocher sont coupés à pic par les carrières qu'on y exploite, et que sigalent de loin de grandes taches claires semblables à ces larges blessures roses faites aux troncs des sapins par le hachereau du bûcheron. C'est de là que sont sorties toutes ces pierres calcaires gris-rouge, dures et entremêlées de cristallisations brillantes, qui ont servi à construire les quartiers neufs d'Athènes. Les pics frappent le roc, qui résonne comme un bloc de métal; les mines sautent, ébranlant la masse entière. Le bon ermite s'émeut peu de ce tapage souterrain, il égrène machinalement son chapelet, sans se douter que la montagne qui le porte, lui et sa chapelle, s'effrite comme un gâteau de Savoie rongé par les rats. A notre droite, voici le séminaire, c'est-à-dire l'école supérieure de théologie, fondée par M. Bisaris. Nous en avons

parlé déjà. C'est de là que sortent les prêtres les plus fanatiques et les journalistes les plus libres penseurs. Au moment où nous passons, une trentaine d'élèves de dix-huit à vingt ans sortent en désordre. Leurs cheveux, qu'ils ne coupent jamais, sont relevés et tordus par derrière en un petit chignon à moitié engagé sous une calotte de velours noir. Ils portent une robe de laine noire très ample, à manches larges, assez semblable à celle dont s'affublent nos avocats pour plaider; les culottes courtes et les bas de laine bleus réglementaires ont été remplacés par le vulgaire pantalon moderne. Ces jeunes gens ont tous une mine intelligente, et m'ont tout l'air disposés à jeter bientôt leur robe aux ronces du chemin. A gauche, sur les dernières pentes du Lycabette, par-dessus quelques oliviers entremêlés de cyprès, un couvent montre ses arcades à l'italienne et sa coupole byzantine rayée d'assises blanches et roses. On y voit encore quelques fresques anciennes, et vingt moines dont toute l'occupation consiste à allumer de petites bougies de cire devant les saintes images, à chanter les offices et à tailler les arbres de leur jardin, d'où la vue s'étend jusqu'à la mer, avec le superbe piédestal du Parthénon comme premier plan. Voici donc, pour ainsi dire, réunis là sous nos yeux, les trois types les mieux caractérisés de la classe sacerdotale en Orient. Ici, les jeunes recrues qui rempliront un jour les hautes charges de l'Église, avides de savoir, mais déjà sceptiques, ambitieux, et ayant appris dans une religion en apparence immuable l'art de fausser les principes par l'interprétation des mots; ici, les moines, simples soldats de l'armée orthodoxe, ignorants mais astucieux, bons mais rapaces, vaquant à leur ministère par habitude et sans songer qu'une idée philosophique ou une aspiration divine puissent se dégager de ces cérémonies qu'ils pratiquent en ouvriers consciencieux, de ces prières qu'ils débitent machinalement en pensant à leurs olives ou à leur petit vin blanc. Enfin, là-haut, sur son rocher du Lycabette, le caloyer solitaire, au regard hébété, qui passe sa vie assis au soleil, et cherche ses poux nichés en famille dans les replis de

sa robe; véritable pétrification humaine, produit d'une religion qui mure les cerveaux dans une épaisse couche de pierre sous laquelle ils meurent étouffés.

Notre route passe par un village entouré de vergers et de jardins : c'est Ambelokypos, la patrie de Socrate et d'Aristide. Un peu plus loin, à droite, un chemin mène à un gros bourg dont nous voyons les maisons au delà de vastes champs de vignes : c'est Khalandri, la patrie d'Alcibiade, ce viveur célèbre qui devait autant sa popularité à ses vices qu'à son éloquence.

La campagne que nous traversons est partout cultivée. Aux immenses champs de blé déjà verdoyants succèdent des plantations de vignes bien soignées, des bois d'oliviers, moins pittoresques que ceux de Corfou, mais habilement taillés et promettant une bonne récolte. Le terrain s'élève peu à peu au-dessus de la vallée du Céphise, dont le cours est indiqué au loin par une bande de verdure. Sur un monticule, un clocher à toit pointu frappe nos regards, un vrai clocher, comme ceux de nos villages de France, avec sa flèche recouverte d'ardoises, ses contre-forts et ses grands abat-vent de bois qui font descendre vers la terre le son des cloches dont les tintements portent dans chaque maison l'appel à la prière, et dans nos cœurs la magie des souvenirs d'enfance. C'est, en effet, un village catholique et dont la population n'est pas grecque. On a établi là, en 1840, par les ordres de la reine Amélie, une colonie de paysans bavarois, et les larges figures tudesques, les yeux bleu pâle abrités de cils blonds, la carrure un peu épaisse et lourde de ces pauvres expatriés, contrastent singulièrement avec la race sèche, nerveuse, remuante, qui les entoure. Cette colonie agricole d'Héracli n'a pas prospéré; la population a diminué, la plupart des maisons sont abandonnées, et le sang germanique s'étiole sous ce climat de feu.

Nous perdons de vue le clocher d'Héracli en montant à travers les oliviers, et, après avoir dépassé Marousi, gai village perdu dans les arbres, nous arrivons aux premières maisons de

Képhissia. A droite et à gauche, des maisons de campagne, où les familles d'Athènes viennent en été chercher un peu de fraîcheur, montrent leur façade peinte et leurs persiennes vertes ; des grilles s'ouvrent sur des cours ornées de fleurs, et l'eau pure descendue de la montagne coule gaiement dans les canaux qui la mènent dans les jardins.

Notre voiture s'arrête sur une petite place que couvre presque entièrement un platane gigantesque dont six hommes ne peuvent embrasser le tronc. Sous l'ombre épaisse que projettent ses branches noueuses, des fumeurs viennent faire leur sieste, formant des groupes pittoresques où les notes rouges des fez et des gilets, sous le reflet verdâtre du feuillage, ont une puissance et une variété de ton à faire pâmer d'aise tous nos réalistes. En été, c'est la société phanariote qui s'empare de la place. Les toilettes élégantes, la langue française que l'on entend parler plus encore que la grecque, les jeunes attachés d'ambassade qui papillonnent autour des groupes avec désinvolture, tout contribue à faire illusion, et avec un peu de bonne volonté on pourrait se croire transporté dans quelque petite ville d'eau. On reste jusqu'à minuit, aspirant les fraîches émanations des arbres humides de rosée, fumant, car tout le monde fume, et les dames ne sont pas les moins adroites à rouler une cigarette, causant, débitant ces riens qui sont tout pour ceux qui les disent, et ne se séparant que le plus tard possible, après avoir conspiré pour le lendemain quelque excursion à âne pendant laquelle les parents resteront à la maison.

Si l'on veut se contenter d'une modeste promenade à pied, le vallon des Nymphes offre un refuge délicieux contre les ardeurs du soleil. Un ruisseau tombe en cascatelle sur des roches blanches à l'abri de robustes platanes ; on peut s'asseoir sur un gazon toujours vert, chose rare en Grèce, et lire les comédies si pleines de sensibilité et de rêverie du poète Ménandre, un enfant de Képhissia. Cette oasis était, dit-on, le lieu de prédilection d'Hérode Atticus, qui avait là une superbe villa.

De Képhissia nous devions prendre en écharpe tous les contre-forts du Pentélique, et franchir pendant une grande heure une série de collines couvertes d'une végétation chétive, avant d'atteindre le monastère de Mendéli. Ce couvent, qui n'a pas une grande importance, est placé sur un ressaut de la montagne, au-dessus d'un ravin romantique qui descend droit jusqu'à la plaine. De magnifiques peupliers (de ceux que nous appelons grisards) ombragent une esplanade gazonnée; une source abondante et limpide alimente un vivier et est conduite, par un canal couvert que l'empereur Adrien fit construire, vers Athènes, où elle abreuve les habitants et les arbres du Jardin royal. Les rigoles briquetées qui circulent sous les quinconces sont toujours remplies, mais il arrive souvent, en été, que les réservoirs privés sont à sec, et que la compagnie des eaux, quand on s'en plaint, vous renvoie aux jardiniers du palais. En fin de compte, on n'est jamais mort de soif à Athènes; on en est quitte pour envoyer chercher une jarre d'eau à une des fontaines de la ville, ce qui n'est pas un grand malheur, tandis que ce serait un vrai désastre pour la capitale si la sécheresse détruisait le Jardin royal, cette oasis merveilleuse qui est un de ses charmes les plus attrayants.

Le couvent de Mendéli n'a rien d'intéressant. L'extérieur ressemble assez à un poste fortifié; les murs sont hauts, sans ouvertures, et la porte bardée de fer pourrait résister aux assauts les plus violents. Ces précautions prises contre les soldats irréguliers de l'armée turque, lors de la domination ottomane, sont aujourd'hui inutiles. S'il y a parfois encore quelque bande de brigands qui s'avance jusque-là, ce ne sont pas les bons moines qui s'en inquiètent; ils savent bien qu'ils s'en tireront toujours avec un pot de miel et leur bénédiction. On raconte même que, parmi les hégoumènes, il s'en est trouvé dont l'entente avec les brigands était plus effective, et que ceux-ci étaient toujours sûrs de trouver au couvent un asile inviolable pour préparer le coup qu'ils méditaient.

La cour intérieure est entourée, comme toujours, de galeries sur lesquelles s'ouvrent les cellules. Au centre se trouve l'église, tout ornée de fresques byzantines, dont l'une, qui représente l'Enfer, offre les épisodes les plus étranges et les tourments les plus effroyables que pouvaient enfanter les imaginations crédules et puériles du moyen âge. Les moines, accroupis sur des bancs de pierre, raccommodaient des vêtements grossiers. Sans leurs cheveux longs et leurs bonnets de feutre noir on les prendrait pour des paysans qui se chauffent au soleil. L'un d'eux, racorni par l'âge et la paralysie, gisait inerte dans un coin et poussait des grognements rauques. Ce misérable était idiot, et quand il avait faim, soif, ou trop chaud, l'instinct animal lui faisait pousser ces sons inarticulés; alors ses compagnons lui imposaient silence ou le portaient dans une sorte de niche obscure qui lui servait de chambre et que l'on fermait du dehors.

Le premier dimanche après Pâques, les Athéniens viennent en foule au couvent du Pentélique. Des cuisines en plein vent s'installent, des tables se dressent à l'ombre des peupliers; on mange l'agneau rôti et l'on boit le petit vin blanc de Képhissia, au son des guitares ou de la harpe que gratte un petit Napolitain. Sauf un groupe de villageois venus là en curieux, personne ne porte le costume national et l'on pourrait se croire à quelque fête populaire de la Provence. On danse en se tenant par la main et en formant une chaîne de cinq ou six personnes. La plus franche gaieté règne partout, mais sans cris ni tumulte, et l'animation ne va jamais jusqu'à l'ivresse. Le Grec est sobre : aussi les retours de fêtes populaires n'ont-ils rien de ces allures grossières et débraillées qui choquent dans les autres pays d'Europe.

Nous quittons le couvent pour aller visiter les anciennes carrières de marbre qui se trouvent plus haut dans la montagne, à trois quarts d'heure de distance. Le chemin, bien tracé pendant un demi-kilomètre, s'arrête au pied d'un étroit couloir qui descend de la montagne en ligne droite, et c'est à pied qu'il faut gravir les éboulis de marbre concassé qui en couvrent le sol. Les

parois blanches reflètent les rayons aveuglants du soleil, qui chauffe comme une fournaise ces rochers de marbre blanc. Le long de ce ravin on faisait glisser les blocs retenus par des cordages ; et des entailles pratiquées dans les rochers indiquent encore la disposition des poutres qui devaient les retenir. Nous atteignons enfin la carrière principale, celle d'où furent extraits les matériaux du Parthénon.

La montagne est taillée à pic, et l'on suit la trace du ciseau qui y marquait la dimension des pièces à enlever et à dégrossir sur place, car les blocs recevaient une première façon dans la carrière même. Nous en voyons un, destiné, comme l'indique sa forme circulaire, à former un des trois tambours d'une colonne du temple, et qui mesure deux mètres dix centimètres de diamètre. L'architecte Ictinus apportait un soin minutieux au choix des matériaux qu'il employait, et il avait suffi d'un léger défaut, d'une veine colorée dans ce bloc, pour le faire abandonner. D'autres morceaux épars çà et là devaient se transformer en statues, car les plus habiles sculpteurs aimaient à mettre en œuvre ce beau marbre à grain si fin, si brillant et si pur. La nature semble avoir, comme à plaisir, réuni, sur le même coin de terre, les grands hommes, les grands artistes et la plus belle matière qui puisse transmettre à la postérité la gloire des uns et le génie des autres.

Près de la grande carrière et à la base du rocher s'ouvre une caverne tapissée de stalactites et qui a près de trente mètres de profondeur et quinze de hauteur. A l'entrée se trouve une petite chapelle à moitié ruinée, décorée de peintures grossières, et élevée probablement sur l'emplacement d'un autel consacré aux Nymphes. Sur les murs sont sculptées les aigles de Byzance. Dans le fond de la grotte existe une fissure d'un mètre de haut sur un peu moins de largeur, dans laquelle on peut se glisser en marchant courbé ou à quatre pattes quand elle s'abaisse. On descend de la sorte dans ce boyau, qui tourne sur lui-même en s'enfonçant dans les entrailles de la terre ; un bruit sourd se fait

entendre; on parvient ainsi jusqu'à un plan incliné tellement rapide, et rendu tellement glissant par l'humidité, que, les trois fois que j'ai visité cette cavité, je n'ai pas jugé prudent de m'aventurer plus loin. Les torches dont nous étions munis n'éclairaient pas à une grande distance, l'air devenait de moins en moins respirable, et le froid qui nous pénétrait rendait dangereuse une plus longue halte. Le bruit que nous entendions est produit par l'eau qui filtre à travers l'épaisseur de la montagne et se réunit, par mille fissures, en un courant plus fort qui tombe de crevasse en crevasse pour aller surgir près du couvent et former la source abondante que nous avions vue le matin.

Au delà des carrières, le sentier monte par des pentes rapides jusqu'au sommet de la montagne, presque constamment balayé par un vent violent qui souffle du nord et nous force à nous réfugier derrière un petit mur de pierres sèches élevé par les bergers. Nous étions là à onze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et notre vue embrassait toute la Grèce orientale, le mont Parnasse, l'Eubée avec son pic du Delphi, le canal de l'Euripe et les blanches maisons de Chalcis, l'Attique tout entière jusqu'au cap Sunium, avec ses promontoires et ses baies profondes, puis la mer avec ses îles, et les cimes les plus éloignées du Péloponèse. Du côté de l'est, les pentes de la montagne sont couvertes de bois où les pins montrent leurs têtes au-dessus des fourrés de chênes s'inclinant rapidement jusqu'au bord de la mer. Cette plaine aride, inondée de lumière, qui se déroule en demi-cercle autour d'un golfe dont la plage rougeâtre semble presque se relier aux rives voisines de l'Eubée, c'est le champ de bataille de Marathon, où onze mille Athéniens défendirent la Grèce épouvantée contre quarante mille barbares.

Nous nous laissons glisser par des sentiers de chèvres le long de la montagne à travers des maquis épais, et en une heure et demie nous arrivons au village de Vrana, situé dans une gorge étroite qui s'ouvre sur la plaine de Marathon. Au pied du défilé se montre un monastère détruit par les Turcs. Trois cyprès s'é-

lèvent mélancoliquement auprès de tombes mutilées. De là la plaine de Marathon se présente sous un aspect saisissant, encadrée entre de hautes montagnes rocheuses et nues, bornée au fond par la mer et les montagnes de l'Eubée avec la cime pyramidale du mont Ocha. Cette plaine, qu'aucun arbre ne vient égayer, n'est à vrai dire qu'un marais pestilentiel d'où se dégagent des exhalaisons vénéneuses, lorsque les rayons ardents du soleil l'ont desséché. Le lit caillouteux d'une rivière bordée de quelques lauriers roses la traverse. Rien n'est triste comme cette solitude qui conserve l'aspect morne et lugubre des champs de bataille abandonnés, où il ne reste plus rien que les tumulus sous lesquels dorment pour toujours les guerriers. Au centre de la plaine, au milieu des flaques d'eau qui brillent à travers les joncs, nous apercevons un monticule que notre guide appelle *Soros*, c'est-à-dire le Tombeau. C'est, en effet, le monument élevé en l'honneur des cent quatre-vingt-douze Athéniens tombés pendant le combat ; car cette lutte, où cinquante mille hommes, dit-on, furent engagés, et où les Perses en perdirent plus de six mille, ne coûta à la Grèce que cent quatre-vingt-douze de ses citoyens, moins que la plus insignifiante de nos escarmouches. Deux autres tertres de moindre importance se voient plus près de nous ; mais comme Pausanias dit formellement qu'aucun tombeau apparent ne fut élevé aux Perses, il est présumable que ce sont ceux des esclaves, qui avaient combattu à côté de leurs maîtres pour la première fois.

Grâce à la description de Pausanias, on peut suivre pas à pas sur le terrain les phases de la bataille. A gauche, au pied de cette colline, se trouvait l'armée grecque qui se jeta en courant sur les Perses. A droite, et séparé seulement de la mer par une large grève de sable, voici le marais où les barbares périrent en grand nombre en fuyant vers leurs vaisseaux. Au nord du marais, au pied du mont Koratri, coule la fontaine Macaria ; c'est là qu'eut lieu le plus grand carnage. Le génie de Miltiade fut de risquer une attaque à la course, j'allais dire à la baïonnette, qui

Plaine de Marathon. (Page 228).

répondait si bien aux instincts hardis et indisciplinés des Grecs, mais qu'aucun général n'avait osé exécuter jusqu'alors. A partir de ce jour, les Mèdes, dont le nom seul avait été un objet de terreur pour les Grecs, ne furent plus redoutés, et dans les luttes qui suivirent le souvenir de Marathon donna toujours aux Hellènes confiance dans la victoire.

Saluons donc ces héros. Leurs corps ont servi de digue au flot de barbarie dont l'invasion aurait étouffé dans son germe la civilisation lumineuse qui devait plus tard rayonner sur toute l'Europe.

Comme une onde froide avait envahi la plaine et qu'un brouillard épais montait du marécage, enveloppant peu à peu les collines d'alentour, nous nous réfugiâmes dans la seule maison de Vrana qui fût habitable.

Des chevaux venus d'Athènes nous avaient précédés à Vrana, et le lendemain de bonne heure nous prenions la direction du sud, avec l'intention de traverser l'Attique jusqu'à sa pointe extrême, en longeant toute la côte orientale, celle qui fait face à l'île d'Eubée. Le chemin contourne le champ de bataille de Marathon et monte sur des collines qui sont les dernières pentes du Pentélique du côté de l'est. On s'engage ensuite dans un pays boisé et accidenté, gravissant des coteaux pierreux, traversants des lits de torrents desséchés, toujours en vue de la mer et des rivages découpés, qui forment des tableaux variant sans cesse dans l'agencement des lignes et la dégradation infinie des teintes. Au couvent de Daoù, dont les ruines situées dans un vallon et tout entourées d'arbres présentent un aspect pittoresque, nous laissons la route qui se dirige vers Athènes en passant entre l'Hymette et le Pentélique, et nous suivons une vallée presque parallèle à la mer dont nous sommes séparés seulement par l'étroite chaîne du mont Rapentosa.

Notre guide nous montre sur les pentes sud de l'Hymette, de l'autre côté de la vallée, la vaste propriété créée par un Français, M. de R.... Il avait construit tout un village et mis en

exploitation plus de deux mille hectares de terrain; il donnait des instruments, des semailles aux paysans, et les bons conseils ne leur manquaient pas, car M. de R... était habile et instruit. Mais, comme en Eubée, la paresse des paysans, l'hostilité des notables, la mauvaise volonté des autorités locales, l'insouciance du gouvernement, ont amené la ruine et l'abandon de cette vaste entreprise. On détruisait les moissons, on ravageait les plantations de vigne, sans qu'il fût même possible à M. de R... d'obtenir que l'on fît une enquête. Une fois il surprit lui-même un maraudeur et l'emmena à Athènes pour faire un exemple; mais il manqua d'être tué par les frères du coupable qui l'attendaient derrière un rocher et lui tirèrent des coups de fusil. A plusieurs reprises, il avait failli être enlevé par les brigands que les habitants du village avertissaient de sa présence, et ce n'était plus qu'armé et escorté qu'il pouvait se rendre dans sa propriété et la visiter. Il prit le parti de rester à Athènes, et mourut presque insolvable, avec une propriété qui aurait dû lui rapporter, au bas mot, cinquante mille francs par an.

Après le petit village de Vraôna, nous nous rapprochons de la mer pour suivre les rives du port Raphti, excellent mouillage, bordé de terrains incultes, et fermé par un îlot qui l'abrite des vents du sud-est. Dans les collines qui s'étagent au-dessus de Port-Raphti, près du petit village de Marcopoulo, il y a des mines de lignite qui sont exploitées par une compagnie grecque, et que l'on emploie exclusivement dans toutes les usines établies au Pirée et à Syra.

La côte devenant trop escarpée pour qu'on puisse la suivre, la route s'élève dans une région montagneuse et boisée, jusqu'au bourg important de Kérátéa, environné de jardins et de cultures, dans une petite plaine entourée de collines et dominée par la double cime de la montagne qui porte le même nom. Nous mettons pied à terre devant un café rempli de monde. Il y avait neuf heures que nous étions partis de Marathon. Après Metrôpisi, nous franchissons un coteau couvert de pins. Le sol est

d'un brun rougeâtre qui trahit la présence de l'oxyde de fer; çà et là, des monceaux de pierres noirâtres apparaissent comme des monticules au-dessus des broussailles; ce sont les scories provenant des anciennes exploitations de mines du temps de Nicias (420 av. J. C.). Le pays paraît sauvage et désert, la route même se perd dans les pierres et les ronces.

Tout à coup, au détour d'un coteau, notre regard plonge sur la mer parsemée d'îles et d'îlots; sur le rivage, au fond d'une baie bien abritée, plusieurs navires sont à l'ancre, des fumées s'élèvent dans le ciel, puis de hautes cheminés d'usines apparaissent; nous entendons déjà le bruit des machines et le ronflement des fourneaux. Rien n'est saisissant comme cette apparition de l'humanité en travail au milieu d'une pareille solitude. Au fond d'un vallon, nous trouvons une voie ferrée; une douzaine de wagons chargés de scories sont remorqués par une locomotive; un ingénieur français qui se trouve là nous offre une place sur la plate-forme de la machine, et c'est ainsi que nous faisons notre entrée à l'usine du Laurium.

Il y a vingt ans, un bâtiment de commerce italien, surpris par une tempête dans l'Archipel, ne parvint à se sauver d'une perdition complète qu'en jetant à la mer tout son lest et une bonne partie de sa cargaison. Il se réfugia, non sans peine, à l'abri du cap Sunium et de l'île Macronisi, et, en attendant que le calme se fût rétabli, on remplaça le lest et les marchandises perdues par des pierres d'espèce volcanique que les matelots trouvèrent à profusion dans une anse voisine. Quand le bâtiment arriva enfin, malgré vents et tempêtes, à Cagliari, son port de destination, le premier soin du capitaine fut de faire jeter, non pas dans le port, les règlements s'y opposant, mais sur le quai, son lest d'aventure. Le hasard, qui n'intervient pas seulement dans les contes de fées, fit que ce jour-là un industriel métallurgiste vint sur le port rafraîchir un peu, sous la brise du soir, son cerveau fatigué de spéculations, et qu'il s'arrêta net devant le monceau de lest déchargé du navire,

Interrogé habilement, un des matelots du bord raconta son odyssée, ses naufrages, ses relâches et ses amours (les vieux loups de mer sont terribles quand on les met sur ce chapitre), et de tout cela notre spéculateur ne retint qu'une chose : c'était dans une baie, à la pointe sud de l'Attique, que les pierres en question avaient été prises comme lest, ou plutôt les scories, car il avait reconnu, pour en avoir vu en Italie et en Espagne, ces résidus provenant des fourneaux où s'opère la fonte du minerai de plomb, résidus ressemblant à ceux qu'expectorent les volcans. Il s'entendit avec une puissante compagnie de Marseille; on envoya des ingénieurs qui, en débarquant sur une rive basse, marécageuse, bordée de montagnes désertes et sans eau, se trouvèrent vis-à-vis d'amas immenses de ces scories, témoignagnage des exploitations considérables de l'antiquité. Dans les vallons, sur le sommet des montagnes, partout, des puits de mines et de véritables bancs de scories prouvaient l'importance des travaux exécutés par les anciens. Les experts estimèrent approximativement la quantité de matière, essayèrent les scories qui renfermaient encore huit, dix et douze pour cent de plomb argentifère, et l'on en conclut que ce pouvait être une bonne affaire. On demanda une concession, on envoya des ouvriers, des machines, et c'est ainsi, grâce à un coup de vent et au hasard, que fut fondée l'usine du Laurium.

L'exploitation des mines était connue dès la plus haute antiquité. Déjà, du temps d'Homère, les Phéniciens apportaient de l'étain sur les côtes de Grèce; l'Eubée possédait des mines de fer et de cuivre en pleine activité; les îles de Chypre et de Siphante fournissaient de l'or et de l'argent, Délos du cuivre, Rhodes du plomb et du fer. Les mines de plomb argentifère du Laurium constituaient le plus clair des revenus de la république athénienne, et contribuèrent à la splendeur et à la prospérité de l'État pendant le siècle de Périclès. La guerre du Péloponèse, si fatale à toute la Grèce, porta un coup terrible aux établissements métallurgiques du Laurium; les esclaves employés aux

mines, exaspérés par les mauvais traitements, rompirent les chaînes qui les chargeaient même pendant le travail, s'emparèrent par surprise de la forteresse de Sunium, et portèrent la dévastation et la terreur dans l'Attique. Les citoyens d'Athènes n'osaient pas s'aventurer hors de leur ville, de peur d'être enlevés et de payer rançon. Les travaux ne furent jamais repris avec une grande activité. On se contenta, le plus souvent, d'exploiter les piliers de soutenement, et la chute du sol combla la plupart des mines. Sous Strabon, on refondait encore les scories abandonnées; mais sous Pausanias tout avait disparu, le pays se dépeupla et se couvrit de broussailles où les bêtes sauvages établirent leur repaire. Ce fut dix-huit siècles après (en 1865) que la compagnie dont nous avons parlé vint établir là ses fourneaux pour la refonte des résidus métallurgiques anciens. En quelques années, elle éleva une usine grandiose munie des engins les plus perfectionnés, elle construisit au travers des montagnes trente kilomètres de routes empierrées pour relier à l'usine les dépôts de scories, un chemin de fer de trois mille mètres de développement fut établi pour le transport des minerais, le port fut régularisé par un môle de cent cinquante mètres de longueur, où les navires peuvent accoster pour embarquer les lingots de plomb.

Une machine à vapeur de quatre-vingts chevaux de force envoie un courant d'air puissant dans dix-huit fours où nuit et jour on charge les scories à refondre. En vingt-quatre heures, quatre cents tonnes de scories produisent vingt-cinq tonnes de plomb, ce qui équivaut à huit mille tonnes (huit millions de kilogrammes) de plomb par an. Des fours de raffinage ont été construits pour compléter le système de fabrication, un bâtiment à vapeur a été acheté pour faire un service régulier entre le Laurium et le Pirée, enfin une galerie de douze cents mètres de longueur aboutissant à une colline de quarante mètres d'élévation, et terminée par une haute cheminée d'appel, a été construite pour la condensation des fumées plombeuses qui s'échappent des fours.

Interrogé habilement, un des matelots du bord raconta son odyssée, ses naufrages, ses relâches et ses amours (les vieux loups de mer sont terribles quand on les met sur ce chapitre), et de tout cela notre spéculateur ne retint qu'une chose : c'était dans une baie, à la pointe sud de l'Attique, que les pierres en question avaient été prises comme lest, ou plutôt les scories, car il avait reconnu, pour en avoir vu en Italie et en Espagne, ces résidus provenant des fourneaux où s'opère la fonte du minerai de plomb, résidus ressemblant à ceux qu'expectorent les volcans. Il s'entendit avec une puissante compagnie de Marseille; on envoya des ingénieurs qui, en débarquant sur une rive basse, marécageuse, bordée de montagnes désertes et sans eau, se trouvèrent vis-à-vis d'amas immenses de ces scories, témoignagnage des exploitations considérables de l'antiquité. Dans les vallons, sur le sommet des montagnes, partout, des puits de mines et de véritables bancs de scories prouvaient l'importance des travaux exécutés par les anciens. Les experts estimèrent approximativement la quantité de matière, essayèrent les scories qui renfermaient encore huit, dix et douze pour cent de plomb argentifère, et l'on en conclut que ce pouvait être une bonne affaire. On demanda une concession, on envoya des ouvriers, des machines, et c'est ainsi, grâce à un coup de vent et au hasard, que fut fondée l'usine du Laurium.

L'exploitation des mines était connue dès la plus haute antiquité. Déjà, du temps d'Homère, les Phéniciens apportaient de l'étain sur les côtes de Grèce; l'Eubée possédait des mines de fer et de cuivre en pleine activité; les îles de Chypre et de Siphante fournissaient de l'or et de l'argent, Délos du cuivre, Rhodes du plomb et du fer. Les mines de plomb argentifère du Laurium constituaient le plus clair des revenus de la république athénienne, et contribuèrent à la splendeur et à la prospérité de l'État pendant le siècle de Périclès. La guerre du Péloponèse, si fatale à toute la Grèce, porta un coup terrible aux établissements métallurgiques du Laurium; les esclaves employés aux

mines, exaspérés par les mauvais traitements, rompirent les chaînes qui les chargeaient même pendant le travail, s'emparèrent par surprise de la forteresse de Sunium, et portèrent la dévastation et la terreur dans l'Attique. Les citoyens d'Athènes n'osaient pas s'aventurer hors de leur ville, de peur d'être enlevés et de payer rançon. Les travaux ne furent jamais repris avec une grande activité. On se contenta, le plus souvent, d'exploiter les piliers de soutenement, et la chute du sol combla la plupart des mines. Sous Strabon, on refondait encore les scories abandonnées; mais sous Pausanias tout avait disparu, le pays se dépeupla et se couvrit de broussailles où les bêtes sauvages établirent leur repaire. Ce fut dix-huit siècles après (en 1865) que la compagnie dont nous avons parlé vint établir là ses fourneaux pour la refonte des résidus métallurgiques anciens. En quelques années, elle éleva une usine grandiose munie des engins les plus perfectionnés, elle construisit au travers des montagnes trente kilomètres de routes empierrées pour relier à l'usine les dépôts de scories, un chemin de fer de trois mille mètres de développement fut établi pour le transport des minerais, le port fut régularisé par un môle de cent cinquante mètres de longueur, où les navires peuvent accoster pour embarquer les lingots de plomb.

Une machine à vapeur de quatre-vingts chevaux de force envoie un courant d'air puissant dans dix-huit fours où nuit et jour on charge les scories à refondre. En vingt-quatre heures, quatre cents tonnes de scories produisent vingt-cinq tonnes de plomb, ce qui équivaut à huit mille tonnes (huit millions de kilogrammes) de plomb par an. Des fours de raffinage ont été construits pour compléter le système de fabrication, un bâtiment à vapeur a été acheté pour faire un service régulier entre le Laurium et le Pirée, enfin une galerie de douze cents mètres de longueur aboutissant à une colline de quarante mètres d'élévation, et terminée par une haute cheminée d'appel, a été construite pour la condensation des fumées plombeuses qui s'échappent des fours.

Quinze cents ouvriers sont employés dans l'usine et sont logés dans le village construit pour eux sur le flanc d'un coteau qui domine la mer par-dessus les bâtiments de l'usine. Un hôpital a été fondé pour les malades ou les blessés, et les soins leur sont donnés, là ou chez eux, par le médecin de la compagnie et aux frais de celle-ci; les remèdes leur sont fournis gratuitement. A côté du village, une vaste écurie contient deux cents chevaux de trait qui servent aux transports. Les directeurs et les contre-maîtres sont Français, Italiens ou Espagnols, mais presque tous les ouvriers sont Grecs. Ceux-ci sont intelligents et apprennent vite le métier qu'ils doivent faire; mais leur inconstance, leur irrégularité, la facilité avec laquelle ils abandonnent une tâche commencée, leur penchant à l'insubordination, sont des défauts graves qui ont plus d'une fois porté de sérieux préjudices aux intérêts de l'usine. En outre, ils se nourrissent peu, et cette sobriété, si propre à leur conserver une souplesse, une agilité extraordinaires pour courir dans les montagnes, les dispose mal aux rudes travaux industriels qui épuisent vite les forces. L'exemple des étrangers employés dans l'usine, les primes données aux travailleurs habiles, ont cependant quelque action sur ces gens, dont la suprême jouissance est la flânerie, et l'on peut compter aujourd'hui deux cents ouvriers environ dévoués à leur tâche et habiles dans leur métier. Il ne faut pas se dissimuler pourtant que, pour toute industrie importée en Grèce, le plus grand écueil sera toujours la nonchalance et la paresse des ouvriers indigènes. (1)

(1) Un péril bien plus grave encore, dont sont et seront toujours menacés les établissements industriels en Grèce, c'est la mauvaise foi et la rapacité du gouvernement et des hommes politiques, qui, au lieu d'aplanir les difficultés inhérentes aux entreprises de ce genre dans un pays où tout est à créer, les ruinent par des mesures vexatoires et des exigences fiscales hors de proportion avec les ressources des sociétés. Les usines du Laurium, si vivantes et si prospères en 1870, n'ont fait que languir sous l'influence des impôts exorbitants prélevés sur les produits par le gouvernement, et de l'ingérence dans la direction d'une administration incapable après que la pre-

Je n'ennuierai pas le lecteur en lui exposant en détail les travaux de l'usine. Ils se résument simplement en ceci : les anciens n'ayant à leur disposition pour traiter le minerai extrait des mines que des appareils imparfaits (fours peu élevés, soufflerie trop faible à bras d'hommes), les scories rejetées après une première fusion renfermaient encore au moins dix pour cent d'un plomb qui contenait lui-même quatre cents grammes d'argent par mille kilogrammes. Ce sont ces scories que l'on refond aujourd'hui, et d'où l'on peut extraire, grâce aux perfectionnements et à la puissance des procédés industriels, six pour cent de plomb. Les huit millions de kilogrammes de métal produit dans l'année fournissent, par le raffinage, trois mille deux cents kilogrammes d'argent valant sept cent cinquante mille francs environ.

Après une minutieuse visite à l'usine, aux ateliers de réparation, au laboratoire, ce fut avec délices que nous nous assîmes sur le balcon de la maison qu'habite le directeur, en face de la rade, fermée au large par la longue île de Macronisi, celle où Hélène débarqua avec Ménélas à son retour de Troie, d'autres disent avec Pâris, en quittant Sparte, ce qui serait moins légitime. Un dîner français et des lits moelleux achevèrent de nous faire oublier nos fatigues et notre mauvais gîte de la veille.

Le jour suivant, accompagnés d'un des ingénieurs de l'usine, nous allons visiter les puits de mine que les anciens avaient creusés, perforant cette pointe de l'Attique de toutes parts, comme des tarets criblent de trous la coque d'un navire; mais c'est sur les plateaux et à la naissance des vallons qu'on en rencontre le plus, et pour y arriver nous escaladons des roches de marbre blanc veiné de gris sur lesquelles nos chevaux glissent à chaque pas. Nous nous trouvons alors au milieu de mamelons grisâtres couverts de broussailles au-dessus desquelles appa-

mière compagnie concessionnaire eut cédé pour douze millions ses propriétés et ses droits à une société d'actionnaires grecs ; aujourd'hui les mines du Laurium sont redevenues la propriété d'une compagnie française et sont en voie de prospérité.

quentes. On empêchait les ouvriers de travailler, on incendiait les travaux du voisin, on s'enfumait réciproquement dans les galeries. Quand les travaux de deux mines rivales se rencontraient sous terre, on s'attaquait à main armée, et les pics à pointe conique, les masses de fer, devenaient des armes terribles entre les mains des esclaves. Il fallut instituer une législation et des tribunaux spéciaux pour régler les contestations et juger les procès sans nombre que suscitait cet état tout spécial.

A peu de distance d'Ergastiria existe une vaste citerne de vingt mètres sur dix et de six mètres de profondeur, en parfait état de conservation. Elle servait, avec d'autres aujourd'hui détruites ou ruinées, à laver les minerais avant de les broyer dans des mortiers de fer.

Quant aux fours, on en voit partout des restes. Ils étaient alimentés avec du bois, et une fois que tous les arbres de ce district eurent été coupés, il fallut en faire venir des pays voisins, surtout de l'Eubée.

Sur le sommet d'une colline nous voyons les restes d'une forteresse destinée à protéger les mines, aussi bien contre les invasions étrangères que contre les tentatives de soulèvement des esclaves. On y trouve quelques citernes ressemblant à d'énormes carafes creusées dans le rocher, où s'emmagasinait l'eau du ciel, ressource précieuse en cas de guerre, car la seule source des environs est à huit kilomètres de là. Encore quelques pas, et nous apercevons devant nous, se profilant sur le ciel, les colonnes d'un temple antique. Le terrain s'avance en forme d'isthme dans la mer, puis s'élargit en se relevant à son extrémité : c'est le cap Sunium, la pointe extrême de l'Attique. De ce promontoire on jouit d'une vue qu'il serait, comme toutes ces vues d'Orient, presque impossible de décrire : la mer éblouissante comme un métal en fusion vers le sud, d'un bleu sombre et profond vers le nord, ce chapelet d'îles qui s'égrènent comme des pierres précieuses dans une vapeur d'or, l'Eubée, Andros, Zéa, Serpho, Milo, le golfe d'Égine et les côtes dentelées du

Péloponèse, et enfin, dans un éloignement prodigieux, les cimes neigeuses des montagnes de Crète. Les quinze colonnes encore debout, rongées par l'air salin de la mer et les vents du large, dominent la mer Égée tout entière du haut de ce piédestal que la nature avait fait, mais que les anciens surent choisir. Les Grecs eurent toujours un instinct merveilleux pour édifier leurs monuments dans l'emplacement le plus propre à en faire valoir et comprendre le sens et l'expression religieuse. Le cap Sunium était un de ces sites remarquables où la divinité devait leur paraître plus présente qu'ailleurs, et qui semblait demander des autels et des temples : aussi Homère l'appelle-t-il déjà un promontoire sacré, dans le passage où Nestor raconte à Télémaque le voyage qu'il fit au retour de Troie.

Les colonnes du temple, loin d'être revêtues de cette patine chaude et dorée dont le temps a paré les ruines de la Grèce, font avec l'azur du ciel, par leur blancheur crue, un contraste presque choquant; on pourrait croire qu'elles viennent d'être taillées, si l'on n'en distinguait nettement les contours altérés, sans cesse rongés et délités par l'action atmosphérique. Le promontoire lui-même porte des traces de cette destruction lente, mais incessante, et, en plus d'un endroit, ses flancs escarpés se sont effondrés, entraînant quelques parties de la plate-forme qui supporte le temple, ou bien surplombent, tout prêts à s'écrouler encore. Bientôt les ruines mêmes auront disparu. Ces colonnes d'ordre dorique sont tellement frustes, qu'il est difficile de se faire une idée du style et de la forme du temple. Ce qu'on sait pourtant, c'est qu'il fut construit après l'ère de Périclès, mais à une époque où les artistes et les richesses abondaient encore à Athènes, et où l'on pouvait demander les plans à un élève d'Ictinus, les sculptures aux disciples de Phidias. Il était d'un aspect général plus robuste que le temple de Thésée; les cannelures étaient moins nombreuses (seize au lieu de vingt) et les colonnes plus trapues, puisqu'elles n'ont que six mètres dix centimètres de hauteur sur un mètre deux centimètres de diamètre

Cap Sunium. — Ruines du temple de Minerve. (Page 238.)

à la base. Les grandes dalles de marbre éparses çà et là sont les métopes de la frise, dont les sculptures peu saillantes ont été nivelées par le temps et les intempéries de l'atmosphère. A peu de distance, au nord, on retrouve les restes des Propylées, sorte de portique qui donnait accès dans l'enceinte du temple.

Dès les temps primitifs on adorait là Neptune, comme au cap Matapan, au cap Malée, au cap Mantelo, à la pointe sud de l'Eubée, et au rocher de Leucade. Ce fut plus tard que le culte de Minerve y fut substitué ou du moins adjoint. On célébrait à Sunium des Panathénées en l'honneur de la déesse. Elles attiraient, de toutes les parties de l'Attique et des îles voisines, une affluence extraordinaire de spectateurs qui se groupaient sur les terrasses pour voir sortir, sous les portiques de marbre, la pompe sacrée, les prêtres couverts de vêtements éclatants, les sacrificateurs, les enfants qui portaient l'encens dans des boîtes d'or. La fumée des autels montait dans l'atmosphère limpide, au-dessus du fronton peint de couleurs vives et des acrotères étincelant au soleil. Sur la mer il y avait des courses de trirèmes, et des barques chargées de curieux suivaient la lutte.

Le jour où nous visitions Sunium, les rochers, les collines, la mer et les îles voisines étaient inondés de lumière et semblaient se parer pour une fête; mais si la nature est la même, l'homme a disparu, et des splendeurs païennes il ne reste que des colonnes et des pierres éparses dans la solitude.

De Sunium, nous devions aller coucher au village de Vari, à moitié route d'Athènes. Nous avions six heures de route à fournir par de mauvais chemins où nos chevaux ne pouvaient prendre une allure rapide. Une journée longue, fatigante et sans intérêt, tel est le souvenir que j'ai gardé de ce trajet à travers des collines arides, entrecoupées de plaines marécageuses. Pas une habitation ne se montre, pas un être animé; nul oiseau ne se fait entendre dans ce pays sans eau, où les pluies mêmes s'absorbent dans les fissures d'un terrain calcaire sans laisser de traces à la surface du sol. Un hameau misérable auprès d'un puits

saumâtre et où les habitants semblent mourir de faim est la seule rencontre que nous fassions dans cette contrée désolée. Enfin, vers le soir, des champs de blé rompent la monotonie du paysage, et nous arrivons à Vari, hameau composé d'une dizaine de maisons, où notre guide, parti d'avance, avait déjà installé nos lits dans une grange. Une route à peu près carrossable, quand il n'a pas plu, passe là, venant de Kératéa, et une voiture nous y attendait pour nous transporter le lendemain à Athènes. La route circule à travers des landes arides, couvertes d'arbrisseaux rachitiques, et serait la plus ennuyeuse, la plus triste du monde, si l'on n'avait la vue du golfe d'Égine et des montagnes de Corinthe avec leur profil élégant et leurs belles couleurs. Le soleil, qui descendait à l'horizon, enveloppait d'ailleurs d'une teinte si puissante et si douce à la fois toute cette nature sévère et un peu maigre, que les landes elles-mêmes et les roches dénudées qui les dominaient nous semblèrent moins laides. A un détour, la silhouette de l'Acropole enflammée par les rayons du soleil nous apparut, se détachant sur le violet sombre du Parnès. Sous cette lumière du soir, il se fait une telle harmonie entre ce ciel sans nuages, cette mer sans rides et cette terre desséchée, que ni l'esprit ni les yeux ne peuvent rien désirer de plus beau.

En un instant nos impressions de la journée s'effacèrent, et le souvenir ne nous en revint que plus tard.

XII

D'Athènes à Mégare. — Le couvent de Phanéroméni. — Mégare. — Danses et costumes. — Un modèle récalcitrant. — Scène de nuit. — Un caprice de jeune fille. — La route de Kaki-Scala. — Lapidés par les bergers. — Kalamaki. — L'isthme de Corinthe. — Projets de canal. — Paysans vendeurs d'antiquités. — Ascension de l'Acro-Corinthe. — Magnifique panorama. — Les anciens Corinthiens et leurs mœurs. — La fontaine de Pégase et la grotte de Saint-Paul. — Le temple de Minerve.

C'est le 10 avril que nous partons pour le Péloponèse. Nous allons à Corinthe en passant par Mégare : nous visiterons Mycènes, Nauplie, Argos, Tripolitza, pour arriver à Sparte. Nous traverserons la chaîne redoutable du Taygète, nous parcourrons la Messénie, nous irons voir le Styx; et à Vostitza, sur le golfe de Lépante, nous fermerons le cercle de nos voyages qui aura ainsi embrassé la Grèce tout entière.

Nos préparatifs sont faits; notre guide Alexandros s'est chargé, moyennant cent francs par jour (nous sommes trois), de nous fournir les lits de campement, la nourriture et les chevaux. Un contrat en due forme a été passé entre nous et lui à la chancellerie de la légation de France, car, malgré les excellents renseignements qui nous ont été fournis sur son compte, il faut toujours prendre ses précautions avec les Grecs; il fut même spécifié que s'il nous quittait pendant le voyage, il ne recevrait que la moitié de ce qui lui serait dû pour les journées écoulées.

Quelques boîtes de conserves furent ajoutées par nos soins aux provisions, car on ne trouve pas partout de quoi manger

dans le Péloponèse. Quant aux armes, elles sont inutiles, n'en déplaise à ces touristes qui partent chargés de tout un arsenal, pour donner à leur amour-propre l'illusion d'un danger qui généralement n'existe pas. Les maraudeurs, les vagabonds mal-intentionnées sont rares en Grèce, et l'on est toujours en nombre suffisant pour les intimider. Quant aux brigands, si l'on a la malechance de les rencontrer, les remington les plus perfectionnés, les winchester les plus rapides ne sont d'aucune utilité contre des gens invisibles derrière des broussailles, et qui vous tiennent au bout de leurs canardières, prêts à vous envoyer une balle dans la tête au premier mouvement suspect. Si j'ai toujours eu sur moi, pendant mes voyages en Orient, un revolver, c'était surtout comme garantie contre les attaques des chiens, qui, lorsqu'un voyageur approche des villages ou des troupeaux, se précipitent sur lui comme des loups. Encore dois-je dire que, dans l'espace de huit années, je n'eus qu'une seule fois l'occasion de m'en servir, et que toujours les cris des agoyates et les pierres qu'ils ramassaient suffirent à maintenir en respect ces molosses récalcitrants.

D'Athènes à Mégare, il existe une route carrossable : cela permet de faire en une journée le trajet d'Athènes à Kalamaki, qu'on ne pouvait auparavant effectuer qu'en quarante-huit heures ; mais comme nous voulons visiter un couvent de l'île de Salamine, et que le dimanche de Quasimodo il y a fêtes et danses à Mégare, nous y coucherons et n'arriverons que le lendemain à Corinthe. Nous suivons jusqu'à Éleusis la route que connaissent déjà ceux qui ont bien voulu nous suivre dans notre premier voyage. De là jusqu'à Mégare le chemin, tracé sur les flancs du mont Urikéri, domine toute la baie d'Éleusis et l'île de Salamine. Le temps était admirable, la température douce et l'atmosphère si claire, si limpide, que nous distinguions les moindres détails des montagnes situées au centre de l'île.

Le printemps est la saison la plus favorable pour jouir des paysages grecs. En été ils se teintent d'un brun uniforme et le

ciel se colore d'un bleu cru. Aux mois d'avril et de mai, au contraire, après une journée de pluie surtout, l'air purifié devient d'une transparence extraordinaire; mais la lumière, d'une douceur exquise, sème sur les monts et les plaines des effets de clair-obscur qui en dissimulent l'aridité et la sécheresse. L'étroit chemin qui suit pendant longtemps la voie antique où les roues des chars ont laissé leur empreinte, monte et descend, contournant des promontoires, traversant des bois d'oliviers, ou se rapprochant du bord de la mer, qui offre à chaque pas les aspects les plus variés et les plus ravissants sur l'étroit canal qui sépare l'île de Salamine de la terre ferme.

Sur un promontoire de l'île, à moins d'une portée de fusil, nous apercevons le monastère de Phanéroméni, construit, dit-on, sur l'emplacement de l'ancien temple de Minerve Sciras. Il n'offre rien de particulier comme construction, ni comme architecture, si ce n'est la dimension de l'église, l'une des plus grandes de la Grèce. Mais ce qui justifie l'intérêt d'une visite à l'église de Phanéroméni, c'est la quantité de peintures dont elle est décorée à l'intérieur. La tradition veut qu'on y compte cent cinquante mille figures; un touriste consciencieux n'en a trouvé que trois mille sept cents, ce qui est déjà un joli chiffre. Quoi qu'il en soit, et en laissant la statistique de côté pour se laisser aller simplement à l'impression générale, c'est un effet étrange que toutes ces figures, hautes de vingt centimètres à quatre mètres, qui tapissent les murailles du haut en bas, qui tournent autour de la coupole, s'enfoncent comme une longue procession dans les profondeurs de la nef, disparaissent dans l'obscurité des chapelles ou émergent comme des spectres qui se lèvent de leurs tombeaux, lorsqu'un rayon de soleil s'insinue à travers les arceaux byzantins et vient frapper la muraille. De même que ces figures de pierre dont l'art gothique a peuplé nos cathédrales, les fresques de Salamine représentent l'histoire réelle ou symbolique de la religion, l'Ancien Testament sur le côté gauche, le Nouveau sur le côté droit. Chaque personnage est ren-

senté dans le même attitude, avec le même geste, la même physionomie que dans les autres églises byzantines, et l'artiste ne s'est pas écarté du formulaire rédigé par le moine Denys de Fourna, qui prescrit minutieusement les règles de l'art orthodoxe. Les saints portent des banderoles sur lesquelles sont inscrits leur nom et des sentences tirées de leurs ouvrages ; à chaque tableau est annexée une inscription extraite de l'Écriture sainte dont il retrace un épisode. La Bible, les œuvres des Pères de l'Église, la Vie des saints, le grand Ménologe de Siméon le Métaphraste, ont fourni les textes où les fidèles devaient trouver le commentaire, le développement philosophique des grands principes religieux qui ne se dégageaient qu'imparfaitement des figures byzantines, raides et hiératiques.

L'auteur de cette œuvre immense serait resté inconnu s'il n'avait inscrit son nom sur la paroi occidentale : Giorgios Marcos d'Argos, aidé de ses élèves Nicolaos, Benigelos, Georgakis et Antonis. C'est en 1735 qu'il acheva de peindre l'église de Phanéroméni. Qu'était-ce que ce Marcos ? Nul ne le sait ; un moine probablement, un de ces religieux obscurs qui ne voyaient dans l'art qu'ils exerçaient qu'un moyen de propagande religieuse, une glorification de Dieu et des saints, et qui peignaient leur prière au lieu de l'écrire ou de la chanter.

Le couvent fut fondé au dix-septième siècle par un paysan de Mégare, Lambros, qui, à la suite d'un songe, découvrit là, en creusant la terre, une image de la Vierge. Il devint, sous le nom de Laurentios, le premier directeur de la communauté, et eut comme successeur son fils Joachim, qui fit exécuter la décoration de l'église. Il n'y a plus aujourd'hui qu'une vingtaine de religieux dont les principales occupations sont, comme pour tous les moines grecs, les exercices de dévotion et l'agriculture.

Trois heures à peine nous avaient suffi pour traverser le canal, visiter le monastère et revenir au point où nous attendait notre voiture. Après une rapide descente, nous arrivons dans une

petite plaine fertile et couverte d'oliviers, ouverte à l'est du côté de la mer, protégée au nord par une ramification du Cithéron, dans laquelle s'ouvre, entre deux magnifiques rochers, le défilé de Kandili. Un sentier monte par là jusqu'à Éleuthères, cette antique forteresse qui défend la route de Thèbes à Éleusis. Nous ne tardons pas à apercevoir le village de Mégare, qui occupe deux monticules isolés au milieu de la plaine. Les maisons, à toit plat en terrasse, blanchies à la chaux, s'étagent jusqu'au sommet, et sur la plus haute des collines s'élève une tour vénitienne à voûtes ogivales. Un peu plus bas, sur une petite place, se trouve une église dans la muraille de laquelle sont encastrées quelques pierres antiques, avec des débris de sculptures et des inscriptions datant des premiers siècles du christianisme. Des édifices décrits par Pausanias il ne subsiste rien. Construits en pierres tendres et sans consistance, ils se sont effrités comme du sable sous l'action des intempéries. Il reste cependant une enceinte pélasgique, dont les blocs ont été moins entamés, et que l'on suit aisément à travers les ruines modernes.

Les rues du bourg sont étroites et montueuses; des portes basses s'ouvrent sur de petites cours ombragées parfois d'un figuier. On se croirait dans un village arabe, si l'on ne voyait les femmes circuler dans les ruelles, pencher leur tête curieuse aux lucarnes, rire en nous regardant, et si l'on n'entendait dans les cafés parler haut et se disputer les oisifs du lieu. Les Mégariens étaient connus jadis pour leur gaieté (*Megarensis risus*), et il nous semble que les habitants actuels ont hérité de cette heureuse qualité de leurs ancêtres. Le costume des hommes est le même que dans l'Attique; mais les femmes mariées portent un habillement tout particulier et qui ne ressemble en rien à celui des Albanaises d'Éleusis : une jupe en étoffe noire, ample et à mille plis; un corsage très serré, à manches collantes, en soie de couleur vive, rouge, vert, bleu ou violet; par-dessus ce corsage, une sorte de gilet, très échancré sur la poitrine, sans manches et brodé d'or, de couleur vive aussi, mais différente du corsage;

la chemise, de cotonnade blanche, qui dépasse dans le bas la jupe noire, est ornée de broderies rouge foncé; un tablier bleu et une large ceinture brune, portée bas au-dessous du ventre comme les Moresques, complètent ce costume gai et élégant. Les Mégariennes s'enveloppent la tête dans un foulard jaune, et portent aux pieds des babouches de cuir rouge les jours ordinaires, et de velours rouge les jours de fête. Quant aux jeunes filles, elles ont une robe de laine bleu foncé garnie de galons rouges; cette robe, échancrée sur la poitrine, est ouverte par devant et maintenue par une ceinture à raies de couleur. Les pans sont doublés de blanc, avec une large bordure rouge, et celui de gauche est toujours relevé et passé dans la ceinture. C'est le signalement distinctif des jeunes filles. Celles-ci, les jours de fête, portent comme coiffure la petite calotte rouge toute couverte de pièces de monnaie imbriquées comme les tuiles d'un toit.

La population tout entière était réunie sur la plus grande place du bourg; les hommes étaient groupés devant les murs éclatants de blancheur, ou assis sous le treillage garni de vigne qui abritait le cabaret principal, le mieux fréquenté du moins, car nous y trouvons les autorités du pays, y compris un superbe maréchal des logis de gendarmerie qui nous fait faire place, pendant que le patron apporte des chaises et un plateau chargé de tasses microscopiques et de rahatlokoum, cette pâte douce parfumée de résine de lentisque dont tous les Orientaux font une si grande consommation.

L'aspect de la place était bien fait pour séduire les amateurs de couleur locale. Les femmes du village, à l'exception des vieilles cependant, dans ce costume voyant et gracieux que nous avons décrit plus haut, sont là rangées par longues files de quarante ou cinquante, la première donnant la main à la troisième par-dessus l'épaule de la seconde, la seconde à la quatrième par-dessus l'épaule de la troisième, dans une alternance difficile à décrire, mais qui forme un entremêlement plein de grâce. En chantant une mélopée lente et cadencée, elles avancent par un

Femmes de Mégare. (Page 246.)

la chemise, de cotonnade blanche, qui dépasse dans le bas la jupe noire, est ornée de broderies rouge foncé; un tablier bleu et une large ceinture brune, portée bas au-dessous du ventre comme les Moresques, complètent ce costume gai et élégant. Les Mégariennes s'enveloppent la tête dans un foulard jaune, et portent aux pieds des babouches de cuir rouge les jours ordinaires, et de velours rouge les jours de fête. Quant aux jeunes filles, elles ont une robe de laine bleu foncé garnie de galons rouges; cette robe, échancrée sur la poitrine, est ouverte par devant et maintenue par une ceinture à raies de couleur. Les pans sont doublés de blanc, avec une large bordure rouge, et celui de gauche est toujours relevé et passé dans la ceinture. C'est le signalement distinctif des jeunes filles. Celles-ci, les jours de fête, portent comme coiffure la petite calotte rouge toute couverte de pièces de monnaie imbriquées comme les tuiles d'un toit.

La population tout entière était réunie sur la plus grande place du bourg; les hommes étaient groupés devant les [illegible] éclatants de blancheur, ou assis sous le treillage garni de vigne qui abritait le cabaret principal, le mieux fréquenté du moins, car nous y trouvons les autorités du pays, y compris un superbe maréchal des logis de gendarmerie qui nous fait faire place, pendant que le patron apporte des chaises et un plateau chargé de tasses microscopiques et de rahatlokoum, cette pâte douce parfumée de résine de lentisque dont tous les Orientaux font une si grande consommation.

L'aspect de la place était bien fait pour séduire les amateurs de couleur locale. Les femmes du village, à l'exception des vieilles cependant, dans ce costume voyant et gracieux que nous avons décrit plus haut, sont là rangées par longues files de quarante ou cinquante, la première donnant la main à la troisième par-dessus l'épaule de la seconde, la seconde à la quatrième par-dessus l'épaule de la troisième, dans une alternance difficile à décrire, mais qui forme un entremêlement plein de grâce. En chantant une mélopée lente et cadencée, elles avancent par un

Femmes de Mégare. (Page 246.)

mouvement d'ensemble, faisant trois pas rapides en avant et un en arrière. Cette danse, dont il faut, prétendent les érudits, chercher l'origine jusque dans l'antiquité, a un caractère de grâce chaste et d'élégance sobre et virginale, qui tranche singulièrement avec les ondulations provocantes et les contorsions licencieuses des danseuses de harems musulmans. Ce matérialisme effronté n'a jamais pu s'acclimater chez les Hellènes, et s'ils ne cherchent plus aujourd'hui qu'un plaisir, un exercice salutaire dans ces danses rythmées, que nous avons vues partout en si grand honneur, on comprend, en y assistant, qu'elles ont pu autrefois être un symbole religieux, presque une cérémonie du culte. Les broderies d'or scintillent, les vestes de soie de diverses couleurs jettent des reflets changeants comme une mer au soleil couchant. Parmi toutes ces femmes il y en a beaucoup de jolies et qui ne mentent pas à la réputation de beauté qu'avaient jadis les Mégariennes : l'ovale allongé et régulier, le nez fin et droit, des yeux noirs bien fendus, la bouche un peu grande peut-être, mais ferme et d'un dessin sévère, les cheveux plantés bas sur le front, l'oreille petite et le cou digne d'une Vénus de Praxitèle. Les rangs des danseuses passent devant nous, défilant comme des régiments un jour de revue, tantôt ralentissant la mesure, tantôt la précipitant, infatigables sous le soleil éclatant qui inonde la place.

Pendant que la fête continue, nous parcourons la ville, à la recherche de motifs pittoresques ; ici une porte qui rappelle l'architecture turque, là une cour où les ombres tranchées et bleuâtres, les touches lumineuses sur les murailles blanches, semblent faites exprès pour former un tableau oriental. Des groupes dans les rues, des femmes assises sur le pas de leurs portes, des petites filles qui se sauvent à notre approche dans des profondeurs obscures où nous ne distinguons plus qu'une mèche blonde et deux grands yeux qui nous regardent, comme ceux d'un jeune chat effaré au fond de son trou ; mille scènes charmantes et pittoresques qui se gravent à jamais dans les souve-

nirs du voyageur. Nous voulons faire poser quelques femmes, mais elles se cachent en riant ou se voilent la figure; les jeunes filles s'enfuient par timidité; il y en a qui grimpent sur les toits pour nous échapper plus sûrement. L'une d'elles, alléchée par la vue d'une pièce d'argent, une belle pièce neuve qu'elle pourra ajouter à celles qui garnissent son fez, consent à se tenir debout devant nous, immobile; mais nos crayons, nos albums, nos canifs, dont elle ne comprend pas l'usage, l'effrayent, et la voilà partie; ses frères, ses parents la rattrapent; on lui explique que nous voulons seulement faire son portrait, qui sera le plus bel ornement de notre collection. Elle s'assied riant et rougissant, mais à demi rassurée. Hommes, femmes, enfants, se pressent autour de nous, et trois ou quatre individus se constituent nos gardiens, maintenant l'ordre, écartant les indiscrets, épiant nos moindres désirs. Un voisin nous apporte des chaises, un autre nous tient un verre plein d'eau pour laver les pinceaux, un troisième nous abrite avec un de nos parasols. L'œuvre s'avance tant bien que mal, et chacun de s'exclamer et de rire. La jeune Marionka, qui nous sert de modèle, est anxieuse de voir ce que les étrangers, les lordis, ont fait de son visage. Elle craint peut-être, la coquette, et elle a bien raison, que nous ne l'ayons défigurée. Mais la belle teinte vermillon qui simule les broderies de sa robe, et surtout l'or, de l'or vrai offert pour la circonstance par un jeune architecte de l'école française, notre compagnon de route, et dont nous avons couvert les pièces de monnaie figurées sur la coiffure, emportent tous les suffrages, et Marionka, radieuse, court montrer partout son portrait, que Mégariens et Mégariennes se passent de main en main, en riant aux éclats.

A la nuit, les cafés sont éclairés par de petits godets de verre qui se balancent sous les treilles de vignes. Les femmes prennent le frais sur leurs toits, et, grâce à l'exiguïté des maisons, ressemblent, quand elles se lèvent, à des statues gigantesques.

En retraversant la petite ville, nous trouvons les cabarets éclairés et encombrés de buveurs et de joueurs qui discutent

bruyamment. D'autres, assis dehors auprès de petites tables peintes en rouge sang de bœuf, dégustent un verre d'eau claire et savourent une cigarette en causant des élections. Un garçon de café, grand escogriffe de six pieds, orné d'une énorme moustache fièrement retroussée, circule entre les groupes en balançant coquettement sa fustanelle, très-courte et très-bouffante, par-dessus laquelle il a noué un tout petit tablier de couleur, relevé comme celui d'une jeune soubrette. De là sortent deux gigantesques jambes serrées dans des guêtres rouges. C'était bien la plus drôle de figure que nous eussions vue jusqu'alors. Il nous apporta sur un plateau cinq ou six tasses de café avec un air de grandeur affable, et pour allumer nos cigarettes nous présenta un charbon incandescent au bout d'une pincette de cuivre grande comme les deux doigts.

Il s'appelait Achille et se montrait très-fier de son nom. Il était d'ailleurs convaincu que son patron était un grand chef de palikares, qui avait pris à lui seul Constantinople, massacré toute la population, et qui s'était retiré sur le Pinde, dans une retraite inaccessible, où il attendait que les circonstances lui permissent de recommencer la guerre. Comme notre docteur, un sceptique et un frondeur, entreprenait de le convaincre, toujours par l'intermédiaire d'Alexandros, de l'inanité des légendes, et essayait de lui expliquer le mythe d'Achille et de Minerve lui apportant les armes forgées par Vulcain, notre homme répliqua froidement qu'Achille était bien un grand palikare, que Minerve était une grande sainte et qu'il était bien naturel qu'elle fît forger par les génies un bouclier destiné à rendre invisible et invulnérable un si grand héros. C'est ainsi que dans toute la Grèce les traditions homériques se dénaturent et se christianisent en se mélangeant aux plus bizarres superstitions du moyen âge. Le campagnard grec du dix-neuvième siècle amalgame les demi-dieux du paganisme avec les saints, les farfadets des vallons enchantés avec les anges du paradis, invoquant aussi bien les sirènes et les furies que la Panagia, et croyant plus peut-être

Le but désiré se dérobe toujours pour nous derrière quelque promontoire qu'il faut franchir. Enfin un groupe de maisons apparaît ; nous hâtons le pas et mettons bientôt pied à terre devant un grand bâtiment en pierre où la compagnie du Lloyd autrichien avait établi ses bureaux et ses magasins. A notre droite, les montagnes se sont brusquement interrompues, laissant entre elles et la chaîne du Péloponèse un vide immense. C'est que l'étroite bande de terre sur laquelle nous nous trouvons n'a guère que cinq kilomètres de largeur, et que de l'autre côté s'ouvre le golfe de Corinthe, presque une petite mer. Une route carrossable, construite par la compagnie autrichienne, traverse l'isthme, de Karamaki à Loutraki. Deux fois par semaine un paquebot vient du Pirée, et les voyageurs avec leurs bagages sont transportés en une demi-heure jusqu'à Loutraki, où les attend le paquebot de Patras et de Corfou, ce qui leur évite de faire tout le tour de la Morée. Depuis que le gouvernement grec a interdit le cabotage aux marines étrangères, le Lloyd a supprimé ce service, qui est fait aujourd'hui par les bateaux, beaucoup moins confortables, de la compagnie hellénique.

En quittant Kalamaki, on arrive, par une courte montée, sur le plateau de l'isthme, qui n'est qu'à soixante-dix mètres au-dessus de la mer. On jouit de là d'une belle vue sur les deux mers et sur le rocher de l'Acro-Corinthe, qui s'élève au sud-ouest à deux heures de distance. Le pays est inculte et abandonné, couvert de broussailles et de pins de petite taille où pullulent les perdrix rouges et où se cachent parfois les brigands. Aussi, lorsque les voyageurs déposés par le paquebot doivent traverser l'isthme, voit-on des groupes de gendarmes battre les buissons de chaque côté de la route et sonder les moindres replis de terrain. C'est un spectacle pittoresque plein de couleur locale, mais qui donne à réfléchir au nouveau débarqué. Le jour où nous chevauchons dans ces parages n'étant pas un jour de transit officiel, il n'y a pas de gendarmes da[illegible]age, mais je dois dire que nous n'apercevons auc[illegible]e.

un couloir d'avalanche. Ce passage, difficile, mais nullement dangereux, s'appelle Kaki-Scala (Mauvaise-Échelle), et certes mérite bien son nom. C'est là qu'autrefois le brigand Sciron attaquait les voyageurs et les précipitait dans les flots, après les avoir dépouillés. Il est vrai que depuis longtemps Thésée a fait subir à ce bandit la peine du talion, et que l'on ne risque plus de faire de mauvaise rencontre dans ce passage de redoutable mémoire; mais l'on est exposé, comme cela faillit nous arriver, à recevoir sur la tête quelque grosse pierre détachée, par les chèvres ou les bergers, des rochers à pic qui surplombent le sentier. Soit préméditation, soit imprudence de la part de ces pâtres sauvages, toujours est-il qu'un bloc qui devait peser dix kilos au moins passa en sifflant à deux pieds à peine au-dessus de la tête d'un de nos compagnons, et s'en alla avec des bonds gigantesques se précipiter dans la mer. Notre guide cria des injures, on tira même deux ou trois coups de revolver en guise d'avertissement; nous entendîmes les clochettes des chèvres s'éloigner précipitamment, mais les bergers n'eurent garde de se montrer.

Bientôt la route descend; une vallée s'ouvre, ombragée de quelques pins, d'oliviers sauvages, et traversée par un ruisseau bordé de lauriers roses; on fait halte près d'un puits pour déjeuner et laisser reposer les chevaux. Nous reprenons notre route, suivant toujours les bords du rivage, avec une magnifique vue sur la mer, couverte d'îles et d'îlots qui paraissent, grâce à un phénomène de mirage commun dans les mers d'Orient, suspendus au-dessus des flots. Mais le soleil de midi frappe d'aplomb ces rochers exposés au sud, et, malgré la beauté du paysage, les heures nous paraissent longues; le pas saccadé des chevaux qui glissent sur les pierres devient pénible à la longue. Une barque passe doucement à quelques encâblures du rivage, et nous envions ces passagers que nous voyons nonchalamment étendus à l'arrière de la petite embarcation pendant que la brise enfle la voile blanche et les pousse vers Ki

Ce but désiré se dérobe toujours pour nous derrière quelque promontoire qu'il faut franchir. Enfin un groupe de maisons apparaît ; nous hâtons le pas et mettons bientôt pied à terre devant un grand bâtiment en pierre où la compagnie du Lloyd autrichien avait établi ses bureaux et ses magasins. A notre droite, les montagnes se sont brusquement interrompues, laissant entre elles et la chaîne du Péloponèse un vide immense. C'est que l'étroite bande de terre sur laquelle nous nous trouvons n'a guère que cinq kilomètres de largeur, et que de l'autre côté s'ouvre le golfe de Corinthe, presque une petite mer. Une route carrossable, construite par la compagnie autrichienne, traverse l'isthme, de Karamaki à Loutraki. Deux fois par semaine un paquebot vient du Pirée, et les voyageurs avec leurs bagages sont transportés en une demi-heure jusqu'à Loutraki, où les attend le paquebot de Patras et de Corfou, ce qui leur évite de faire tout le tour de la Morée. Depuis que le gouvernement grec a interdit le cabotage aux marines étrangères, le Lloyd a supprimé ce service, qui est fait aujourd'hui par les bateaux, beaucoup moins confortables, de la compagnie hellénique.

En quittant Kalamaki, on arrive, par une courte montée, sur le plateau de l'isthme, qui n'est qu'à soixante-dix mètres au-dessus de la mer. On jouit de là d'une belle vue sur les deux mers et sur le rocher de l'Acro-Corinthe, qui s'élève au sud-ouest à deux heures de distance. Le pays est inculte et abandonné, couvert de broussailles et de pins de petite taille où pullulent les perdrix rouges et où se cachent parfois les brigands. Aussi, lorsque les voyageurs déposés par le paquebot doivent traverser l'isthme, voit-on des groupes de gendarmes battre les buissons de chaque côté de la route et sonder les moindres replis de terrain. C'est un spectacle pittoresque plein de couleur locale, mais qui donne à réfléchir au nouveau débarqué. Le jour où nous chevauchons dans ces parages n'étant pas un jour de transit officiel, il n'y a pas de gendarmes dans le voisinage, mais je dois dire que nous n'apercevons aucune figure suspecte. Nous

croisons d'anciennes murailles ruinées, élevées autrefois par les Corinthiens pour arrêter la marche des Doriens, des Perses ou des Béotiens; les empereurs de Byzance, les Vénitiens au quinzième siècle, les ont réparées et augmentées de nouvelles défenses. Le traité de Carlowitz, en 1699, mentionne le mur de l'isthme comme formant la limite des possessions vénitiennes dans la péninsule.

Un ravin peu éloigné n'est autre que le canal commencé par les anciens.

A une époque où les navigateurs ne se résignaient à doubler le cap Malée « qu'après avoir oublié ce qu'ils avaient de plus cher au monde », il était naturel qu'on songeât à profiter des conditions topographiques tout exceptionnelles de l'isthme de Corinthe. Le port de Lesché recevait toutes les marchandises de Sicile et d'Italie destinées à l'Orient; au port de Cenchrée, sur le golfe Saronique, arrivaient tous les produits d'Asie expédiés en Italie. Les frais de transit étaient considérables pour ces marchandises déchargées et transportées de l'autre côté de l'isthme. Aussi avait-on tout d'abord inventé une sorte de chemin glissant sur lequel on halait les barques par un système de treuil et de poulies dont parle Thucydide. Ce fut Périandre, tyran de Corinthe en 602, qui le premier conçut le projet de creuser un canal accessible aux trirèmes; mais il dut l'abandonner devant les prédictions des astrologues, qui lui annonçaient la prochaine destruction de sa ville et la perte du pouvoir s'il irritait les dieux par ce travail impie. Après lui, Démétrius Poliorcète, en 301, voulut reprendre cette œuvre, mais les ingénieurs lui persuadèrent que le niveau des deux mers était inégal. Au dix-neuvième siècle, il s'est trouvé des savants qui ont affirmé la même erreur à propos du canal de Suez. Plus tard, César et Caligula abandonnèrent l'entreprise par des considérations politiques. Néron reprit les travaux avec l'énergie du despote qui ne compte pas les sacrifices d'hommes ou d'argent. Quinze mille ouvriers furent échelonnés sur le parcours du

tracé, et l'empereur donna solennellement le premier coup, de sa pioche d'or. La révolte de Vindex dans les Gaules le força de partir brusquement pour Rome, et tout fut de nouveau abandonné. De toutes ces tentatives, il n'est resté que les traces du canal de Néron, que l'on peut suivre sur une étendue de dix-sept cents mètres, et douze puits de sondage qui n'ont guère que dix mètres de profondeur.

L'ouverture du canal de Suez a attiré de nouveau l'attention sur l'isthme de Corinthe, et l'on a repris récemment le projet de le percer par un canal accessible aux navires de commerce et aux paquebots. Plusieurs sociétés se sont fondées dans ce but, des concessions ont été faites, mais n'ont jamais eu de suite. Il ne convient pas ici d'apprécier scientifiquement ce travail; je me bornerai à en donner une idée sommaire, en prenant les chiffres donnés par les concessionnaires eux-mêmes, bien qu'ils soient le plus souvent erronés.

Le canal aurait un développement de cinq mille sept cents mètres, quarante-deux mètres de largeur et un minimum de six mètres et demi de profondeur. Il est inutile de faire remarquer combien ces proportions sont défectueuses. Deux paquebots ne pourraient se croiser dans le canal, et il en résulterait des retards considérables. Un paquebot de seize mètres de large, tel que ceux des Messageries, et un simple bateau de six cents tonneaux mesurant plus de dix mètres de large, ne passeraient qu'avec des risques d'avaries, et encore faudrait-il que les deux bâtiments eussent d'avance mis leurs vergues en pantenne (1). Quant à la profondeur, elle est inférieure au tirant d'eau de la plupart des paquebots. Au canal de Suez, la profondeur de huit mètres a été considérée comme un minimum.

En prenant les chiffres du projet adopté en 1869 par la Chambre, on arrive à une dépense de plus de dix-huit millions; mais l'auteur ne parle ni des jetées qu'il faudrait construire aux

(1) On appelle mettre ses vergues en pantenne, les relever diagonalement de façon que les bouts ne dépassent plus les bords du bâtiment.

deux bouts du canal, ni du matériel de remorquage et d'éclairage, ni des dépenses imprévues; il compte le prix de la main-d'œuvre pour les terrassements comme s'il s'agissait de terres légères, alors que le sol de l'isthme est un calcaire dur dont l'ouvrier aurait peine à enlever un mètre cube par jour. Dans les calculs qu'il fait pour les revenus de l'entreprise, l'auteur du projet fait entrer des ports et des lignes qui ne participeraient en rien au trafic du canal. Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour comprendre qu'un bateau venant des ports d'Occident et se rendant à Syra n'aurait pas d'avantage à passer par l'isthme. En effet, il ne gagnerait que quatre heures sur le trajet de Marseille à Constantinople, par exemple, et deux heures seulement s'il allait à Syra : ce qui ne compenserait certes pas le droit minimum de cinquante centimes par tonneau qu'il devrait payer. Pour un paquebot venant de l'Adriatique, le trajet serait abrégé de huit à douze heures, et il y aurait un bénéfice sérieux à prendre le canal. Pour les navires à voile, il resterait toujours la question de l'irrégularité des vents dans le golfe de Lépante et la mer Ionienne, qui rendrait les chances de retard aussi grandes que par le cap de Matapan.

Je n'entre pas ici dans le détail de la question; mais il reste avéré que la navigation seule de l'Adriatique, avec les ports d'Orient situés au nord de Syra et de Smyrne, aurait intérêt à transiter par le canal de Corinthe, ce qui diminue singulièrement les chances de profit pour la compagnie concessionnaire.

L'auteur du projet estime à neuf cent mille francs le revenu probable, qui, diminués des quatre cent mille francs nécessaires pour l'entretien et les frais d'exploitation, suffiraient à peine à fournir aux actionnaires un intérêt de deux pour cent. Un ingénieur de grand mérite, qui a longtemps dirigé les travaux du canal de Suez et possède l'expérience de ces travaux spéciaux, a étudié la question du canal de Corinthe; il est arrivé à cette conclusion, que le bénéfice de l'entreprise atteindrait tout plus un et demi pour cent. C'est peu encourageant.

différentes compagnies qui se sont fondées ont-elles successivement abandonné leur concession sans même commencer les travaux.

Les paquebots, les navires voiliers eux-mêmes, ne craignent plus aujourd'hui d'affronter les coups de vent du cap Malée, et préféreront toujours les risques d'un petit retard au payement d'un droit de passage qui pourra s'élever jusqu'à mille et douze cents francs. Corinthe, qui avait rêvé de redevenir comme jadis un vaste entrepôt pour l'Orient et l'Occident, restera ce qu'elle est, c'est-à-dire un village ruiné tous les dix ans par les tremblements de terre, avec un mauvais port où les paquebots ne peuvent même pas séjourner par le vent d'ouest.

Pendant plus de deux kilomètres, nous longeons deux profondes carrières parallèles à la route, et d'où sont sortis tous les matériaux des monuments de Corinthe. Ces carrières étaient devenues ensuite des nécropoles, où l'on découvre encore des vases et des médailles. Les habitants du village d'Hexamili, qui est proche, viennent toujours vous offrir quelques antiquités, provenant, disent-ils, des fouilles qu'ils ont faites dans le voisinage; mais ce qu'ils n'avouent pas, c'est que ces monnaies, ces urnes, ces bijoux encore couverts d'une poussière vénérable, ont été fabriqués hier par d'habiles faussaires d'Athènes, d'Italie, surtout d'Allemagne, qui les expédient aux paysans voisins des ruines antiques. Le campagnard grec a un remarquable talent pour simuler l'enthousiasme naïf de l'homme qui a trouvé un trésor inattendu, mais dont il comprend la valeur et qu'il n'entend céder qu'à un bon prix. Le touriste prudent fera toujours mieux de s'abstenir, et d'opposer un sourire mystérieux et malin au boniment du vendeur d'antiquités.

Plus loin, nous rencontrons quelques tombeaux, celui de Laïs, la seconde du nom, et celui de Diogène, dit-on; des soubassements de murailles qui ont appartenu à des temples, à des bains, à un amphithéâtre. Nous voilà au milieu de maisons effondrées, de masures abandonnées : c'est Corinthe, qu'un trem-

blement de terre a ruinée de fond en comble en 1858. La plupart des habitants se sont transportés à la Nouvelle-Corinthe, que l'on a construite sur le bord du golfe de Lépante, à trois kilomètres de là environ, et où l'on a transféré le chef-lieu du district, la résidence du nomarque, toutes les administrations et les écoles. Les habitants suivirent d'abord à regret cet exemple, soit par attachement pour le sol sur lequel ils avaient vécu depuis leur enfance, soit par insouciance; mais peu à peu les maisons s'élevèrent et aujourd'hui l'émigration est complète. Le plan de la nouvelle ville a été fait sur une grande échelle, par des gens qui la croyaient appelée au plus brillant avenir commercial: aussi, bien que les rues soient régulières, les maisons sont-elles séparées par de vastes terrains vagues donnant aux différents quartiers un certain air de ville provisoire destinée à disparaître. Le climat y est cependant plus salubre que celui de l'ancienne Corinthe, et l'eau y est excellente. On a construit une jetée qui est loin d'être achevée, ce qui force, par le moindre mauvais temps, les paquebots à aller débarquer leurs passagers et leur chargement à Loutraki. Quant à nous, nous ne descendons même pas jusqu'à la nouvelle ville, que nous ne connaissons que trop pour y avoir, en d'autres temps, attendu deux mortelles journées un paquebot grec en retard. Nous nous installons dans une maison dont les balcons ont une inclinaison inquiétante, et dont les poutres branlent dans leur encastrement. Dans une salle délabrée dont les portes et les fenêtres manquent, nos lits sont dressés.

La soirée se passe à lire les lettres et les journaux de France, qui nous ont été expédiés par nos amis d'Athènes. Nous nous berçons des plus riantes images de la patrie et de la famille, puis la fatigue finit par l'emporter et nous nous endormons, tandis que les rats achèvent de ronger la masure chancelante qui nous abrite, et qu'une chouette, perchée sur une des colonnes du temple, fait entendre son petit cri doux et mélancolique.

A cinq heures du matin, notre guide Alexandre

veille sans pitié. Nous avons une journée de six heures à faire pour gagner Mycènes, et nous devons d'abord faire l'ascension de l'Acro-Corinthe, ce rocher de six cents mètres qui domine le village.

Nous commençons à gravir un chemin qui serpente dans une ravine et dont plusieurs parties sont encore garnies d'un pavé remontant à l'époque de la domination vénitienne. En une heure et demie nous atteignons l'entrée de la citadelle, aujourd'hui complètement abandonnée. Les murailles, qui forment une double enceinte sont, comme toujours, composées de constructions franques, vénitiennes et turques, élevées sur les anciens murs helléniques. Deux tours qui flanquent une porte sont en appareil polygonal. Entre la première et la seconde enceinte sont les ruines d'une véritable ville, où la population entière de Corinthe pouvait trouver un refuge en cas d'attaque. Aussi y a-t-on entassé, pêle-mêle, des constructions de tous les siècles, des colonnes antiques, des citernes de diverses époques, des églises byzantines, des mosquées turques; au milieu de blocs en vert ou en rouge antique, nous voyons des entassements de boulets.

Le vaste plateau de l'Acro-Corinthe renferme deux sommets. Le moins élevé, à l'ouest, est couronné de fortifications vénitiennes; le plus haut, à l'est, n'est plus qu'un rocher couvert de plantes aromatiques. De là l'œil embrasse un admirable panorama. A nos pieds l'isthme, qui semble un pont étroit jeté entre le Péloponèse et la Grèce du nord, puis le Parnasse à la cime neigeuse, l'Hélicon, le golfe Saronique, Égine, Salamine, les cimes les plus poétiques, les plaines les plus illustres; au fond l'Attique, l'Acropole d'Athènes, le Pentélique et l'Hymette, qui va se perdre, vers le cap Sunium, dans les profondeurs de l'horizon. Tout près de nous, la ligne de murailles profondément dentelée par les créneaux turcs enveloppe ce rocher escarpé, lui donnant un caractère imposant de grandeur et de force, et tantôt rasant les bords de l'abîme, tantôt plongeant dans les ravins et reparaissant sur les crêtes. Le peuple qui avait en son pouvoir une

Isthme de Corinthe. — Vue prise du haut de l'Acro-Corinthe. (Page 258.)

pareille forteresse. barrant comme un bastion gigantesque l'étroit passage de l'isthme, aurait dû être le maître de la Grèce; mais les Corinthiens n'eurent jamais l'esprit belliqueux. Les richesses qu'ils devaient à leur situation commerciale exceptionnelle avaient introduit des habitudes de luxe et de mollesse chez ce peuple, qui n'avait ni l'avarice et la sécheresse du marchand âpre au gain, ni l'énergie militaire du citoyen avide de gloire. Ils payaient des mercenaires pour défendre le territoire, et quand les Perses envahirent la Grèce, c'est à Vénus que les Corinthiens offrirent des sacrifices pour être sauvés de la servitude. Après les victoires de Platée et de Salamine, quand la Grèce élevait des statues à ses héros, c'était à ses courtisanes que Corinthe adressait des actions de grâces,

Mais pourtant le génie grec n'avait pas été étouffé chez eux par l'esprit mercantile et par la corruption, résultat fatal des richesses facilement et rapidement acquises. C'étaient des oisifs, des épicuriens intelligents, épris du beau, et connaisseurs. Leurs demeures, leurs temples étaient décorés avec goût; l'airain et l'argile prenaient entre les mains de leurs ouvriers les formes les plus élégantes; les peintres les plus renommés de la Grèce étaient appelés à Corinthe; les chanteurs, les poètes les plus illustres y étaient attirés par les offres magnifiques qui leur étaient faites; l'hospitalité était pour tous aimable et fastueuse. Mais cette opulence fut pour Corinthe la cause de sa perte.

On connaît le siége et le sac de la ville par les Romains, dont ces richesses, ces trésors de l'art avaient allumé la cupidité. Statues, bijoux, meubles incrustés d'or et d'ivoire, vases précieux, tout fut pillé et emporté à Rome par les généraux, qui se formaient des collections à bon compte. Après les Romains vinrent les barbares, Hérules, Slaves, Turcs. Les tremblements de terre ont achevé l'œuvre des hommes; la malheureuse ville a disparu, et il n'en subsiste rien sous ces masures ruinées, éparses dans une plaine pierreuse où végètent quelques carrés d'orge chétive. Corinthe évoque des idées d'or et de pourpre, de

et de volupté ; mais pas un nom n'est resté pour sauver de l'oubli cette cité qui n'a produit ni un grand général, ni un artiste illustre, ni un homme d'État, ni un écrivain. Un peuple qui n'a su que jouir et rire n'a pas droit à l'inscription sur les tables d'airain de l'histoire.

Une des particularités singulières de ce rocher élevé de six cents mètres au-dessus de la mer, et isolé de tous côtés, est l'abondance extrordinaire des eaux : ce qui, en temps de guerre, devait être une ressource inappréciable pour ceux qui venaient se réfugier dans la citadelle. De tous côtés ce ne sont que trous insondables, puits, sources, et les paysans du voisinage assurent qu'il en existe autant que de jours dans l'année. Mais ces orifices cachés dans les hautes herbes et les plantes sauvages offrent un danger continuel aux visiteurs, et les gardiens ont soin de vous prévenir de ne pas vous écarter du chemin tracé. En 1836, un officier du vaisseau *le Portland*, de la marine anglaise, disparut dans un de ces puits naturels sans qu'il ait jamais été possible non seulement de le sauver, mais même de retrouver sa trace, malgré toutes les recherches qui furent faites.

Une singularité de ce plateau, moins heureuse que l'abondance des eaux, c'est la fièvre qui y règne, réfutant la théorie qui attribue aux terrains élevés et rocheux une innocuité absolue. Les gardiens formant la petite garnison de l'Acropole subissent tous cette influence maligne, qui est heureusement très rarement mortelle. On attribue ces fièvres à certaines plantes, et plus particulièrement à celle qu'on appelle vulgairement bouillon blanc (*phlomos*), qui couvre en quantités énormes le plateau et les pentes de l'Acro-Corinthe. L'action pernicieuse de cette plante était si bien connue des anciens, que tous les ans on envoyait, au printemps, des détachements de soldats pour la couper. A l'automne, après la floraison, et surtout au moment du coucher du soleil, il s'en exhale une odeur putride, qui infecte l'air et, dit-on, engendre les fièvres. Les émanations qui s'échappent pendant la nuit d'autres plantes encore, de l'*Agnus castus*, par

exemple, sont très redoutées par les paysans en Grèce, et les médecins du pays confirment, d'après leur propre expérience, cette croyance populaire.

En redescendant, notre guide nous montre dans le flanc du rocher une grotte qui servit, prétend-on, d'asile à saint Paul. C'est là qu'il écrivit ses épîtres aux Corinthiens, pendant qu'au-dessus de lui on adorait les idoles dans les temples de marbre et qu'à ses pieds la ville retentissait des chants des courtisanes.

Sur une sorte d'esplanade à l'entrée de la ville se trouvent sept colonnes d'ordre dorique, seuls restes du temple consacré à Minerve Chalinitis (Minerve au frêne) ou à Junon Bunéenne, selon les interprétations que l'on veut donner aux descriptions de Pausanias, toujours si incertaines et si vagues. L'aspect massif, trapu, le type large et pesant des chapiteaux, l'architrave épaisse qui les surmonte, assignent à ce temple une date antérieure à celle des temples d'Égine et de Thésée, et permettent de faire remonter sa construction au septième siècle avant notre ère. Cinq des colonnes encore debout appartenaient au *posticum* (façade de l'ouest), les deux autres à la façade latérale du sud. Elles ont quatre diamètres seulement de hauteur, et sont taillées en deux morceaux, dans un tuf dur, extrait des montagnes voisines et couvert de stuc autrefois colorié. Elles sont criblées de trous carrés creusés par les Turcs pour y placer les poutres des masures qu'ils avaient appuyées contre ces ruines.

Les cannelures sont au nombre de vingt, particularité remarquable, surtout pour une époque aussi reculée, car le dorique le plus ancien n'en a ordinairement que seize. Cette colonnade, rongée à la base, brisée, jetée hors d'aplomb par les tremblements de terre, a échappé cependant à la catastrophe qui a détruit la ville, et, isolée au milieu de cette cité écroulée, conserve encore un caractère de solidité et de force imposante.

XIII

Notre caravane. — Les femmes d'Hagios-Basilios. — Le temple de Némée. — Mauvais chemins. — Les ruines de Mycènes et les tragédies de Sophocle. — La porte des Lions. — Le trésor d'Atrée. — Les découvertes de M. Schliemann. — Une nuit à Kharvati. — La route de Mycènes à Nauplie. — La plaine d'Argos. — Nauplie. — Aspect de la ville. — Un lion bavarois. — La forteresse Palamède. — Les ruines de Tirynthe. — Une ferme école. — Retour à Nauplie. — Visite à un vieux klephte. — Les philhellènes. — Histoire de Bobolina. — Les femmes grecques pendant la guerre de l'indépendance.

Notre caravane se composait de sept chevaux, trois pour nous, un pour Alexandros et trois pour les bagages. Si les chevaux grecs ont des qualités sérieuses, ils ont aussi des défauts qui mettent la patience des voyageurs à une rude épreuve. On finit cependant par les apprécier, ces petits chevaux maigres et piteux, qui marchent dix heures sans s'arrêter, escaladent les rochers, se laissent glisser le long des pentes, franchissent sans hésitation les pas les plus scabreux; et après bien des jours, des semaines de voyage, ce n'est pas sans un certain regret, ni sans une caresse amicale, que l'on se sépare d'eux.

Nous contournons par l'ouest le rocher de l'Acro-Corinthe, et nous montons, entre deux croupes arides, vers un mamelon où s'étagent les murs et les toits rouges d'un grand village, Hagios-Basilios. Quelques femmes descendent du village jusqu'à la route pour nous regarder passer, et nous remarquons leur coiffure originale, qui consiste en une pièce d'étoffe brodée, enroulée autour de la tête comme un turban, et dont les deux bouts,

ornés de franges, retombent gracieusement sur le côté. Près de là, au sommet d'une petite colline, se trouvent quelques murs cyclopéens s'étageant les uns au-dessus des autres comme des terrasses. Ce sont les ruines de Cléones : on ne reconnaît guère que la ligne des murailles et l'emplacement vague d'un temple. Il en est de même dans presque toute la Grèce. C'est un vaste cimetière où toutes les villes sont ensevelies, et c'est à peine s'il reste quelques pierres pour indiquer au passant où gisent tant de cités si riches et si florissantes.

Les collines couvertes de pins s'élèvent et se rapprochent, formant une gorge abrupte où s'engage le chemin, ou pour mieux dire le sentier encombré de ronces et de genêts, plein de trous et de crevasses, et jonché de morceaux de rocher. C'est par ici que jadis rôdait le lion dans la peau duquel Hercule se tailla une veste de chasse, et l'une de ces grottes, de ces anfractuosités creusées dans les hautes parois de couleur fauve que nous côtoyons, a dû lui servir d'antre.

Tout à coup les rochers s'aplanissent et s'écartent, et nous découvrons une petite vallée qui s'arrondit à nos pieds en forme de cirque, paysage mélancolique s'il en fut. Plus d'arbres, plus de buissons, rien que de la bruyère rose à perte de vue. Pas un être vivant. Le silence n'est troublé que par le cri pur des alouettes qui s'envolent à notre approche. Au milieu du vallon se dressent trois colonnes doriques, deux unies encore par leur architrave, la troisième isolée et déjà chancelante. C'est le temple de Némée mutilé par le temps, cet implacable ennemi de l'homme. Rien ne saurait rendre l'effet de ces colonnes au milieu de cette morne solitude.

Un jour viendra où les trois colonnes seules survivantes s'écrouleront à leur tour et rouleront au milieu des débris qui gisent à leur pied. L'œuvre de destruction sera accomplie, et pour peu que la civilisation s'empare de ce vallon si désert, le temple antique sera converti en chaux et l'autel de Jupiter Néméen deviendra peut-être l'autel d'une modeste église de village.

Après un court repos auprès de la fontaine Adrastée, celle où Polynice et les sept chefs de l'expédition contre Thèbes étanchèrent leur soif, nous continuons notre route en gravissant les pentes des collines situées au sud du vallon de Némée, au milieu des grandes herbes et des bruyères. Après le kani de Dervénaki, où l'on se croirait transporté dans un des sites les plus gracieux de la Provence, nous suivons, entre deux chaînes de montagnes assez hautes, une étroite vallée toute hérissée de rochers et arrosée par un torrent que nous traversons plus de vingt fois, tantôt à droite, tantôt à gauche, pour chercher le chemin le plus praticable. Des lauriers roses et des myrtes en bordent les berges et servent d'abri aux tourterelles, tandis que dans les touffes d'agnus castus se traînent de grosses tortues à la carapace brune et très bombée. Sur les hauteurs, des troupeaux de chèvres sont éparpillés, et le pâtre, appuyé sur son bâton, nous suit lentement des yeux, interpellant ses chiens qui nous montrent leurs crocs à distance. Ce défilé peu praticable fut, en 1822, le théâtre d'une défaite sanglante que le chef grec Colocotroni infligea à l'armée turque pendant la guerre de l'indépendance.

Bientôt nous débouchons sur la vaste plaine d'Argos, s'étendant jusqu'à la mer qui brille, en face de nous, à l'horizon. Au sud se montre le pic chauve que couronnent les murs grisâtres et crénelés du castel d'Argos, tandis qu'à notre gauche, au-dessus des blanches maisons de Nauplie, se dresse l'immense rocher de Palamède, avec sa citadelle rouge qui surplombe les eaux bleues du golfe. Dans la plaine, des champs de blé encore verts alternent avec des jardins et des villages isolés.

Après des terrains marécageux coupés par des irrigations qui nous forcent à faire des détours, nous ne faisons que traverser la route directe d'Argos à Corinthe pour nous engager de nouveau dans des terres labourées, et gravir une colline pierreuse à côté du misérable hameau de Karvathi. Nous apercevons tout à coup les murs cyclopéens de Mycènes, sur un monticule

conique, entre deux énormes parois de rochers dont il est séparé de tous côtés par des ravins profonds et à pic. L'aspect en est sauvage et sinistre, et l'on ne peut désirer un autre théâtre plus approprié au sombre et sanglant drame de cette horrible famille des Atrides, qui n'a légué à la postérité que des souvenirs de meurtres, d'adultère, d'infanticide et de parricide. Il semble que l'on marche dans le sang quand on entre dans cette enceinte formidable, et il n'y a pas jusqu'à la teinte noirâtre des murailles qui n'ajoute à cette impression. Avant de venir ici, il faut avoir lu cette tragédie où Sophocle a fait revivre, avec une énergie admirable, Agamemnon le pasteur des peuples, Clytemnestre et Égisthe, Oreste et Électre. L'imagination, sous l'empire de cette poésie vibrante, et en face de cette nature étrangement triste et sauvage, vous transporte sans transition à vingt siècles en arrière. Au moment où l'on s'engage entre ces deux remparts formés de blocs que cent hommes pourraient à peine soulever et qui précèdent la porte royale, on se range instinctivement comme si, sur ce sol de rocher qui conserve encore des traces de roues, on entendait rouler le char d'Agamemnon revenant de la guerre de Troie avec Cassandre. Là-bas, sous cette porte que surmontent deux lions gigantesques dressés debout, sa femme Clytemnestre et Égisthe l'attendent. Encore un pas, et il tombera victime d'un infâme guet-apens. Nous nous avançons : voici le palais (y a-t-il deux heures ou trente siècles que nous sommes là?); on entend des cris; la foule s'ameute, un homme sort un poignard à la main, les yeux hagards, les cheveux hérissés. On fuit devant lui; c'est Oreste qui vient d'assassiner Clytemnestre et que les Furies poursuivent. Électre, sa sœur, lui a mis l'arme dans les mains et a assisté froidement au meurtre en lui disant : « Frappe encore une fois si tu peux. »

Après la destruction de la famille d'Agamemnon et le retour des Héraclides dans le Péloponèse, Mycènes perdit sa puissance, et sa population fut chassée par les habitants d'Argos. Depuis cette époque elle est toujours restée déserte, semblable à ces

maisons isolées où un crime a été commis, où personne n'ose plus entrer, et que le passant évite le soir, quand il entend les volets grincer sur leurs gonds avec un bruit sinistre.

Les murailles sont intactes. Les Vénitiens et les Turcs ne sont pas venus maçonner leurs créneaux grêles sur ces assises de géants. Elles suivent les sinuosités du roc, entourant l'ancien Acropole de tous côtés, sauf au sud, où la hauteur du rocher était une défense plus que suffisante. Elles ne sont pas flanquées de tours, système de défense qui ne fut connu que plus tard, et présentent deux appareils différents de construction cyclopéenne : l'un composé de polygones irréguliers soigneusement rapportés sans le secours de pierres plus petites et taillés de manière à offrir une surface unie, l'autre formé de blocs grossièrement équarris, rangés par assises horizontales, de hauteurs inégales, et dont les joints tombent indifféremment sur des pleins ou sur d'autres joints. Trois portes donnaient accès dans la ville fortifiée. La principale, située à l'ouest, est la célèbre « porte des Lions. » On y arrive par une sorte d'avenue de quinze mètres de long sur dix de large comprise entre deux gros murs de défense et composés de grands blocs de pierre triangulaires. Cette porte, de forme pyramidale, a plus de cinq mètres de hauteur et trois mètres de largeur dans la partie supérieure. Le linteau consiste en une seule pierre, monolithe énorme de près de cinq mètres de long sur deux de hauteur et un mètre vingt centimètres d'épaisseur. On y voit encore les tourillons où tournaient les pivots des portes. Ce linteau est surmonté d'un bas-relief gigantesque, sculpté dans une pierre triangulaire de trois mètres de haut en calcaire très fin, qui a pris un ton général gris verdâtre foncé. Cette sculpture, le plus ancien exemple que nous possédions de l'art des âges héroïques avant la guerre de Troie, représente deux lions dressés debout contre un pilier central. Aux côtés du pilier se dressent les deux animaux, les pattes de devant appuyées sur le soubassement du pilier, les pattes de derrière reposant sur l'architrave de la

Mycènes. — Porte des Lions. (Page 266.)

porte. Les têtes manquent, mais les restes de crinière que l'on distingue nettement à l'animal de gauche, les pattes qui sont très bien accusées, suffisent pour faire reconnaître que ce sont bien là des lions. Ils ont été sculptés au marteau et sont un peu lourds de forme, mais n'en ont pas moins un caractère sévère et grandiose. D'après quelques auteurs, ce bas-relief serait un symbole dont il faudrait chercher l'origine dans les sculptures mithriaques de la Perse. Ce pilier serait l'autel du Feu, du Soleil, emblème du principe générateur. Il est avéré d'ailleurs que les Spartiates pratiquaient le culte du soleil tel que le leur avaient transmis les Perses ou les premières colonies égyptiennes, et les relations intimes qui existaient entre Sparte et Mycènes expliqueraient très bien la présence sur cette porte de l'*Atchdan* des Sassanides.

Quand on a passé sous la porte des Lions, on se trouve dans l'enceinte de l'Acropole, qui monte en forme de triangle vers la montagne. Çà et là on rencontre des substructions, des fondations de maisons et des citernes taillées dans le roc; l'une est même encore garnie du ciment destiné à empêcher l'absorption de l'eau par la roche poreuse qui forme les parois. A l'extrémité orientale, des restes de murailles paraissent avoir appartenu à un grand édifice régulier. N'était-ce pas le palais d'Agamemnon, celui qui a retenti des imprécations d'Oreste et des cris de Clytemnestre égorgée?

Près de là, une seconde porte plus petite s'ouvre dans les remparts et donne accès à un ancien chemin qui descendait vers la ville basse. D'un côté, un parapet garantit du précipice; de l'autre s'élèvent les murailles de l'Acropole, que l'on avait à sa gauche en entrant, de façon à protéger pendant les sorties le flanc droit des soldats, celui qui n'était pas couvert par le bouclier.

En redescendant la colline, et en dehors de l'enceinte, à quatre cents mètres environ de la porte des Lions, est située la construction que l'on a tour à tour appelée tombeau d'Aga-

memnon ou trésor d'Atrée, et qui était probablement l'un et l'autre. A l'exception de la façade, il est entièrement souterrain, et son aspect extérieur est celui d'un tumulus. On y accède par un corridor de vingt mètres sur six mètres vingt centimètres de large, formé, comme l'avenue de la porte des Lions, par deux murs cyclopéens; puis on se trouve vis-à-vis d'une porte de forme pyramidale de six mètres et demi de haut et de plus de trois mètres de large à la base. La partie la plus remarquable de cette porte est le linteau, composé de deux énormes pierres juxtaposées. La plus grande a huit mètres quinze centimètres de long sur six et demi de profondeur et un mètre vingt d'épaisseur. C'est un poids de cent soixante-dix mille kilogrammes, extrait d'une carrière voisine et transporté là. Au-dessus du linteau est une ouverture triangulaire qui probablement servait à encastrer quelque bas-relief, car l'idée d'un soupirail ne semble guère acceptable; l'air et la lumière étaient bannis des tombeaux, et il n'est pas présumable qu'on aurait laissé une ouverture par où les voleurs auraient pu se glisser.

Quand on a pénétré dans l'édifice, on est dans une grande salle circulaire de quatorze mètres et demi de diamètre, surmontée d'une voûte parabolique. Les voussoirs qui la composent sont simplement des assises horizontales, posées en encorbellement les unes sur les autres, et dont les angles sortants ont été taillés à l'intérieur pour donner l'apparence d'une voûte. L'élévation est de treize mètres quatre-vingts centimètres. Cette salle était entièrement revêtue de plaques de bronze fixées par des clous de même métal dont on voit encore quelques-uns. La pierre placée au plus haut point de la voûte a été soulevée, dit-on, par ordre de Veli-Pacha, sur le bruit accrédité dans le pays qu'il se trouvait là d'immenses trésors. A droite est une salle plus petite, carrée, et entièrement creusée dans le roc. Au-dessus de la porte est aussi une ouverture triangulaire comme à la grande porte. Peut-être ce caveau servait-il de sépulture et a-t-il contenu le corps d'Agamemnon. Ce monument, qui semble construit

d'hier, frappe vivement par son caractère de force et de grandeur. Les proportions de ce dôme donnent une idée formidable de la puissance des hommes qui l'ont construit.

D'autres tombeaux existent aux environs de celui-là, mais ils sont plus petits et complètement fermés. C'est sur cet emplacement qu'un Allemand, le célèbre docteur Schliemann, a fait tout récemment (1) des fouilles qui ont amené des découvertes d'un grand intérêt. Dans les cinq tombes qu'il a explorées, il a trouvé, sur un lit de sable fin, des squelettes entiers qu'on a pu conserver intacts en les arrosant d'alcool saturé de résine. Ils avaient la tête à l'est et les pieds à l'ouest, et étaient d'une taille gigantesque. Sur un de ces squelettes, la figure avec toutes les chairs avait été bien conservée sous un lourd masque d'or. Il ne restait aucune trace des cheveux, mais on distinguait les deux yeux et la bouche, qui s'était entr'ouverte sous le poids du masque, laissant voir trente-deux dents intactes. La couleur du corps était à peu près celle des momies égyptiennes. Dans une autre tombe, autour d'un crâne malheureusement trop fragile pour qu'on pût le conserver, était placé un diadème d'or, orné de lignes en spirale et au centre duquel on voit deux soleils. Près du corps on a trouvé un fer de lance, deux petites épées de bronze, deux longs couteaux du même métal, une coupe en or à une seule anse. Avec les épées gisaient çà et là de petits morceaux de toile provenant probablement des fourreaux. Enfin, dans le même tombeau, on a encore trouvé deux vases de terre façonnés à la main, l'un vert, l'autre rouge, ornés de figures géométriques.

Auprès de deux autres squelettes, dont l'un était celui d'une femme, on a découvert des ornements en or pesant cinq kilos, des gobelets en or et en argent, cent trente-quatre boutons en or, quatre poignées d'épées en or, des boucles d'oreilles représentant Hercule tuant le lion de Némée, onze épées en bronze, deux sceptres avec poignées de cristal, des fragments de casque

(1) C'est en 1876 que M. Schliemann a commencé ses fouilles.

lamés d'or, quatre grandes cuirasses d'or, deux carrées et deux semi-circulaires, ornées de figures représentant des lions, des chevaux, des sphinx; enfin des disques en or couverts de végétaux et d'animaux asiatiques en relief. On le voit, la découverte a son prix, et l'infatigable chercheur qui dépense sa fortune à ces travaux a bien le droit d'en être fier; mais il s'est un peu pressé peut-être de baptiser les morts qu'il a exhumés, et de les imposer au monde sous les noms d'Agamemnon, de Cassandre et de leurs compagnons tués par Égisthe. Ces découvertes n'en ont pas moins un grand intérêt, et donneront lieu à de savantes et curieuses discussions entre les savants de tous les pays.

L'exploration des ruines de Mycènes nous avait pris plus de temps que nous ne pensions. Il fallait d'autant moins songer à aller coucher à Argos, que de larges gouttes de pluie commençaient à tomber et qu'il n'eût pas été agréable d'être surpris par l'orage pendant la nuit, au milieu de chemins de traverse. Mieux valait subir le mauvais gîte que nous offrait le hameau misérable et enfiévré de Karvathi. Nous nous installons dans la maison la moins délabrée et la moins sale, et nous dînons philosophiquement des restes de notre déjeuner. Pendant la nuit, l'orage éclate avec violence, le vent souffle avec rage, la pluie passe à travers les fissures du toit; elle nous inonde. Les agoyates bouchent les ouvertures avec les couvertures des chevaux, maintenues par de grosses pierres; mais l'eau filtre quand même; et c'est assis sur nos lits, et bourgeoisement armés de nos parapluies, que nous finissons la nuit, pendant qu'à côté de nous un petit enfant fiévreux et grelottant gémit d'une façon lamentable. Plus d'une fois nous sentons la tristesse et le découragement nous saisir, et des idées de brusque retour nous traverser l'esprit. Dans les contrées aussi primitives que l'est encore le Péloponèse, les voyageurs sont sujets à des accès d'abattement moral et physique; mais il faut savoir y résister, bientôt le premier rayon de soleil sur un beau site fait tout oublier, et la gaieté renaît.

Nous nous levons transis; le sol de notre masure, détrempé par la pluie, glisse sous nos pieds; nos vêtements sont imbibés d'une humidité malsaine. L'enfant ne dit plus rien, mais son regard éteint, sa respiration sifflante et entrecoupée, font mal à entendre. Il n'a plus que quelques heures à vivre : c'est la fièvre du pays qui le tue. Sa mère, accroupie près de lui, le regarde d'un air hébété; son père, jeune encore, mais amaigri et le teint terreux, fume d'un air indifférent. Au dehors, la pluie a cessé, mais le temps est sombre et les nuages couvrent les montagnes. Nous avons hâte de nous éloigner de ce triste lieu, et, après avoir donné quelques drachmes à nos hôtes, nous montons à cheval.

En un quart d'heure nous rejoignons la route carrossable qui va à Nauplie, peu entretenue, comme les rares autres routes du royaume, et toute parsemée de trous et de fondrières de boue qui nous éclaboussent des pieds à la tête quand nos chevaux y trébuchent.

A droite et à gauche de la route, la campagne est couverte de champs de vignes et de tabac dont les larges feuilles commencent à peine à verdir. Le tabac de l'Argolide est renommé pour sa qualité supérieure. Il est exporté en Turquie sous le nom de tabac grec, et en Europe sous le nom de tabac turc. Des paysans sèment, dans des terres bien ameublies, des graines de cotonnier. La culture du coton s'étend chaque jour davantage dans la province. L'espèce que l'on y cultive est le cotonnier herbacé de Syrie. Il atteint quatre-vingts centimètres à un un mètre au plus de hauteur; ses feuilles sont tendres, d'un vert clair; ses fleurs, jaunâtres, rosées ou violacées, sont marquées d'une tache pourpre au bas de chaque pétale. Le coton est d'une grande blancheur, mais le fil est un peu court. Il m'a été très difficile de savoir quel est le rendement moyen, chaque propriétaire accusant un chiffre différent. Autant que l'on peut l'apprécier, on obtient, par hectare, huit cents kilogrammes, graine comprise, c'est-à-dire deux cent quatre-vingts kilo-

grammes de duvet nettoyé. Il s'est établi à Nauplie une usine qui égrène et nettoie le coton et le presse en balles pour l'exportation.

Nous dépassons plusieurs villages ou groupes d'habitations entourés de jardins et de hauts peupliers. A mesure que nous nous rapprochons de la ville, nous croisons des gens à pied ou à cheval, des chariots, des voitures, donnant une animation que l'on n'est pas accoutumé à rencontrer en Grèce. Tantôt ce sont des paysans qui reviennent de porter leurs denrées à la ville ou des citadins propriétaires qui vont surveiller les travaux de semailles, tantôt des voyageurs qui se rendent à Nauplie pour prendre le paquebot en partance pour le Pirée. Les femmes, assises sur des matelas roulés et des amas de couvertures bigarrées, portent les enfants et s'abritent sous de grands parapluies; les hommes chevauchent à côté, à califourchon ou assis sur les sacoches de cuir. Près de Nauplie et de Pronia, qui lui sert de faubourg, la route s'élargit et s'améliore. Toute cette portion a été faite par les Français. Elle longe le port au pied du rocher Palamède, et franchit un pont-levis qui précède une grande porte surmontée des armes de Venise.

Nous mettons pied à terre devant un hôtel, sur une place plantée d'arbres. On nous donne deux grandes chambres avec balcon ayant vue sur la place. Nous nous asseyons sur de vraies chaises, nous écrivons sur de vraies tables, nous dormirons, dit-on, dans de vrais lits. Nous voilà décidément en pleine civilisation. Au-dessous de nous, dans un restaurant, des officiers en uniforme, des bourgeois en redingote, prennent leur café et jouent au billard. Dans les rues passent des dames habillées à la mode de Paris.

Nauplie, resserrée entre ses fortifications, n'a que six mille habitants, mais est régulièrement bâtie et ressemble beaucoup au Pirée ou à Patras. Les rues sont droites et dallées, les maisons ont une apparence propre et même élégante. Les grands magasins construits par les Vénitiens au pied de la citadelle, et

le palais du Gouvernement élevé par Capo d'Istria au moment de sa résidence à Nauplie, donnent à la petite ville un aspect de capitale. Sur le port, des cabarets, des boutiques de vivres, bordent le quai où circulent des marins au large pantalon bouffant, des soldats en uniforme européen, des courtiers et des marchands. Il n'y a d'ailleurs aucun monument digne d'être visité, pas même l'église de Saint-Spiridion, où Capo d'Istria fut assassiné le 9 octobre 1831 par les frères Constantin et Georges Mavromichalis.

En dehors du faubourg de Pronia, sur le flanc d'un rocher, se trouve un monument exécuté par un sculpteur allemand et élevé par les officiers et soldats de la brigade royale bavaroise à leurs camarades morts en Grèce en 1833 et en 1834. C'est un lion colossal, taillé dans le roc comme celui de Lucerne, mais sans grand caractère; un lion d'académie allemande. Tout à côté, dans un petit cimetière, plusieurs tombes portent des noms français.

Il ne nous restait plus qu'à visiter la forteresse de Palamède, qui s'élève à pic au-dessus de la mer et de la ville, à la hauteur de deux cent seize mètres, et n'est accessible que du côté de la ville par un escalier de mille marches taillé en zigzag dans le flanc du rocher. Sur la porte du fort se dresse le lion de Saint-Marc au-dessous de trois écussons ornés du bonnet ducal, et une inscription rappelant le courage et les vertus officielles de Morosini. Sur les murailles, des armoiries franques coudoient des blasons vénitiens. Dans la cour gisent plusieurs beaux canons portant sur la culasse le lion de Saint-Marc et la date 1687 : ce sont les pièces amenées par Morosini. Mais ce qu'il y a de plus beau au fort Palamède, c'est la vue sur le golfe et les montagnes qui l'enserrent, sur la plaine verdoyante d'Argos et sur les hautes montagnes de l'Arcadie qui bornent l'horizon. La mer était si calme et si pure que nous distinguions à une grande profondeur les bancs de sable comme de grandes traînées d'argent, et les lignes de rochers noirs d'algues et de va-

rechs. Alexandros nous arrache à notre contemplation. Nous devons aller visiter à une lieue d'ici les ruines de Tirynthe, et nous n'avons que le temps si nous ne voulons pas être exposés au désagrément de ne pouvoir rentrer dans la ville et de chercher un gîte dans quelque kani malpropre du faubourg Pronia; car Nauplie joue à la ville forte et se donne le genre de fermer ses portes au coucher du soleil. Les clefs sont remises au commandant, et si vous ne vous êtes pas muni d'une autorisation spéciale, ni prières, ni menaces n'obtiendront de réponse, à moins que vous n'insistiez trop, auquel cas la sentinelle vous enverra un coup de fusil. Comme nous nous soucions aussi peu de servir de pâture aux insectes de Pronia que de cible aux recrues de la garnison, nous nous hâtons de redescendre les mille marches de la citadelle. Une voiture nous attendait, et après avoir suivi pendant une demi-heure la route par laquelle nous étions arrivés le matin de Mycènes, elle nous dépose au pied d'une colline rocheuse peu élevée qui surgit comme une île au milieu de la plaine. Cette élévation est tout entière occupée par l'ancienne citadelle, dont les murailles cyclopéennes, admirablement conservées, sont remarquables par la grosseur des blocs, que deux bœufs attelés au joug, dit Pausanias, n'ébranleraient pas, fût-ce même le plus petit de tous. Ces murs, dont la « masse indestructible a fatigué le temps », sont ceux qui existaient déjà du temps du vieil Homère, lorsqu'il parle de *Tirynthe la bien fortifiée*. Ils ont six mètres d'épaisseur, huit mètres dans quelques endroits, et, dans les parties où ils sont le mieux conservés, leur hauteur est de treize mètres.

La citadelle avait trois entrées, dont une seule, celle de l'est, est conservée. Une rampe monte de la plaine en longeant les murs, et aboutit à une porte composée d'énormes blocs, l'architrave seule ayant trois mètres quarante centimètres de longueur. La porte avait cinq mètres de hauteur et jouait sur un pivot placé au centre à la façon des tourniquets de nos expositions. Tout près de là se trouve la partie la plus curieuse de l'Acropole,

les célèbres *galeries de Tirynthe*, qui sont pratiquées comme de véritables casemates dans l'épaisseur des murailles de l'est et du sud. Ces galeries, de forme ogivale, sont composées de cinq ou six assises s'avançant en encorbellement l'une sur l'autre et se réunissant au sommet. Elles ont en moyenne deux mètres de large et au moins trois mètres de hauteur. La longueur totale de la partie conservée est de vingt-cinq mètres. Du côté du levant s'ouvrent cinq meurtrières s'élevant jusqu'à la hauteur des deux premières assises.

La voûte est probablement le plus ancien exemple, en Grèce, de l'emploi de la forme ogivale. On connaît encore quelques exemples de ce mode de construction à Mycènes, en Acarnanie, à Thoricos en Attique, enfin en Italie, aux ruines d'Arpino, de Segni et d'Alatri.

L'histoire de Tirynthe est assez obscure; la ville fut détruite à une époque déjà très ancienne par les habitants d'Argos; mais elle compte parmi ses rois : Persée, Amphytrion et Hercule. Aussi ne peut-on s'empêcher de contempler avec intérêt et curiosité ces murailles massives, entre lesquelles ont vécu des hommes que l'on n'est habitué à considérer que comme des demi-dieux éclos dans le cerveau des poëtes.

S'il faut en croire les auteurs anciens, les habitants de Tirynthe étaient, avec les Mégariens, les gens les plus gais de la Grèce; ils avaient une humeur si folâtre qu'ils ne pouvaient s'occuper de choses sérieuses.

Aujourd'hui l'intérieur de l'Acropole est un champ de tabac qui passe pour produire la meilleure qualité de l'Argolide. Les cultures qui occupent les pentes du coteau et la plaine voisine appartenaient il y a quelques années à une ferme-école que Capo d'Istria avait fondée pour enseigner aux Grecs les meilleures pratiques de l'agriculture moderne. Après sa mort elle fut vite abandonnée. Elle dépérit faute d'argent, faute d'élèves et faute de professeurs, et les terres furent affermées à des paysans.

Les écoles techniques, il faut bien le dire, ne sont pas trop

du goût des Grecs. Tout jeune homme frotté de quelque peu d'éducation a bien autre chose en tête que d'apprendre les moyens de tripler les revenus et les richesses de son pays. Il se lance dans la politique, qui lui offre en même temps des satisfactions de vanité et des chances de fortune sous diverses formes. Aujourd'hui cependant il y a un certain nombre de personnes qui comprennent l'importance des questions scientifiques et industrielles. On trouve des propriétaires qui s'occupent d'augmenter le rendement de leurs terres, qui lisent des ouvrages, des journaux d'agriculture publiés à l'étranger. On peut se procurer chez les libraires d'Athènes les écrits de nos agronomes les plus distingués. Il y a évidemment un retour d'opinion vers cette industrie de la terre, la plus noble et la plus utile à laquelle un homme puisse se livrer. Peut-être un jour l'école de Tirynthe renaîtra-t-elle de ses cendres. Ce jour-là la nation grecque aura fait un pas immense dans le progrès.

La retraite sonnait au moment où notre carozza dépassait les fossés de Nauplie et roulait sur les dalles de la Grande rue. En arrivant sur la place de la Constitution (un mot qui ne se rencontre guère, en Grèce, que sur les écriteaux des places publiques), nous trouvons toute la population des cafés d'alentour en grand émoi. On venait d'apprendre que le ministère présidé par Bulgaris était renversé. Nous étions trop blasés sur ces crises périodiques et les incidents sérieux ou burlesques qu'elles amènent, pour nous intéresser aux discussions qui tourbillonnaient autour de nous, et nous nous promenons quelques instants dans les rues de la ville basse, accompagnés d'un vieil officier en retraite de nos amis. La nuit était obscure, la voie publique peu éclairée, et de temps en temps un cri plaintif, puis des aboiements furieux, nous avertissaient que nous avions, bien involontairement, posé le pied sur la queue ou la patte de quelque chien endormi. A notre gauche montaient les ruelles sombres et étroites de la vieille ville, sortes d'escaliers bordés de maisons turques dont les balcons fermés avancent en encor-

bellement. Nous allions revenir sur nos pas, quand notre compagnon nous retint par le bras en nous disant :

« Attendez, je vais vous faire faire la connaissance d'un vieux klephte qui vous intéressera. »

Il nous conduisit par un passage voûté qui devait aboutir à la mer, et, s'arrêtant à une petite porte, frappa vigoureusement du bout de sa canne.

— *Pios inè*, dit, de je ne sais quelle profondeur, une voix chevrotante.

— *Anoixê* (anixi), ouvre ! répliqua notre officier.

La porte s'ouvrit, et nous pénétrâmes dans une sorte d'atelier encombré de ces malles de voyage en peau rouge ornées de larges clous de cuivre qui sont en usage en Grèce. Le maître du lieu se leva et donna une poignée de main à notre ami, puis, se retournant vers nous, s'inclina légèrement en posant la main sur son cœur. C'était un grand vieillard sec et osseux, un peu courbé, mais vigoureux encore, et dont les petits yeux noirs avaient une singulière expression d'énergie sous les épais et longs sourcils blancs qui les abritaient.

— Yorgaki, dit notre compagnon, je vous amène des visiteurs, des étrangers.

A ce mot, la figure du vieux klephte se rembrunit.

— Des Français, ajouta l'autre.

Alors la vieille face de parchemin se dérida comme par enchantement, et d'un mouvement tout spontané et empreint d'une franche et chaude cordialité, Yorgaki nous tendit la main et nous dit avec empressement : « *Oristé, ôristé* (c'est-à-dire Charmé de vous voir). *Katisaté parakalo* (Asseyez-vous, je vous en prie). » Et il avança deux tabourets de bois. Pour lui le mot étrangers voulait dire : Bavarois, Allemands, c'est-à-dire maîtres, oppresseurs ; Français, au contraire, signifiait amis, frères d'armes.

Si la jeune génération, en Grèce, oublie trop ce que la France a fait pour l'affranchissement de ce petit coin de terre, les an-

ciens se rappellent, eux, que nos soldats ont combattu à leurs côtés et ont versé leur sang pour l'indépendance nationale. Ce sentiment de reconnaissance et d'affection, nous l'avons trouvé maintes fois, et non sans un vif plaisir, chez les hommes éclairés comme chez les paysans, devenus rares aujourd'hui, qui ont vu la division du maréchal Maison traverser le Péloponèse, et les chasseurs du colonel Faudras camper dans la plaine d'Argos.

C'est qu'aussi, il faut bien le dire, si la plupart des nations de l'Europe eurent des représentants dans l'armée de la croix, la France seule eut le cœur de les faire suivre de cette sympathie que nous avons toujours témoignée aux opprimés. L'Italie envoya ses carbonari, braves du reste ; l'Allemagne, ses socialistes ; la Pologne, ses exilés ; la France, elle, envoya ses officiers : Guys de Sainte-Hélène, Gaillard, Daniel, Raybaud et Voutier, officiers de la flotte royale ; Mignac, capitaine de hussards ; de Chauvassaigne, garde du corps de Monsieur, frère du roi ; le capitaine Haney (de Paris) ; Dandré, Chevallier, gardes du corps ; Frelon, du régiment de Chartres ; Guichard (de Normandie), qui tous se couvrirent de gloire et trouvèrent une mort héroïque en Albanie, au combat de Peta. Et le capitaine Baleste, dont l'histoire est un drame émouvant, qui devint la terreur des Turcs, ne succomba que par une trahison, et eut pour tombeau le vaisseau amiral ottoman embrasé, coulant avec trois mille personnes, et dispersant aux quatre vents, dans une formidable explosion, les membres des principaux pachas de la flotte ! Et le capitaine Jourdain, le fameux colonel Fabvier, et tant d'autres dont la bravoure, l'entrain, enthousiasmaient et excitaient les Grecs, et dont le caractère franc, la simplicité, provoquaient l'amitié des klephtes les plus sauvages.

En 1821 débarquèrent une trentaine d'officiers prussiens et un grand nombre d'étudiants des universités d'Allemagne, idéologues naïfs qui prétendaient émanciper la Hellade avec des corollaires métaphysiques, ne rêvaient que la mise en pratique de la république de Platon, et entendaient monter à l'assaut de

l'Acropole et du Parthénon en chantant l'hymne d'Armodius et Aristogiton. Quant aux officiers, c'étaient, pour la plupart, des gens de qualité, comtes, barons, chevaliers, chamarrés de plaques et de cordons, suivis de nombreux domestiques, et qui se flattaient d'être pourvus d'emplois supérieurs et lucratifs. Quand ils se virent dans ce pays ravagé, au milieu de ce peuple sauvage dont ils ne comprenaient pas la langue; quand ils n'eurent pour se nourrir qu'un peu de pain de maïs, avec des oignons crus et des olives rances; pour boire, que l'eau des sources; pour dormir, que le rocher nu sous la bise froide des montagnes; pour toute perspective, que de combattre et souffrir pour le triomphe de la croix et la liberté du peuple hellène; quand ils virent qu'il n'y avait rien à gagner que de la gloire et la fièvre, les amateurs d'épaulettes et de décorations, et les privat-docentem aux longs cheveux, partirent plus vite qu'ils n'étaient venus.

Quant à l'Angleterre, elle n'avait pas de représentant dans le bataillon d'élite des philhellènes, et l'on ne peut guère citer que trois hommes de bonne volonté qui vinrent en Grèce à cette époque : Byron, l'illustre poète, qui mourut à Missolonghi; sir Cochrane, comte de Dundonald, un déclassé de grande famille; et le capitaine Hastings : celui-là, un grand cœur, une loyale nature, qui se dévoua corps et âme à la cause hellène, dépensa sa fortune à équiper et entretenir une corvette, le *Karteria*, et fut tué à l'attaque d'Anatolicon, en 1828.

Il ne faut pas moins que ces nobles dévouements pour faire oublier un instant la politique du gouvernement de la Grande-Bretagne, dont les flottes ravitaillaient les places turques, transportaient les soldats du sultan, et pilotaient dans les détroits les vaisseaux ottomans qui devaient bombarder des villes sans défense; politique qui semblait rendre tout un peuple complice de crimes effroyables, de massacres et de supplices dont l'Europe entière s'est montrée indignée, et dont la lecture seule fait frémir après cinquante ans écoulés. Pendant que les musiques des régiments anglais de Zante jouaient des airs d'opéra en l'honneur

ciens se rappellent, eux, que nos soldats ont combattu à leurs côtés et ont versé leur sang pour l'indépendance nationale. Ce sentiment de reconnaissance et d'affection, nous l'avons trouvé maintes fois, et non sans un vif plaisir, chez les hommes éclairés comme chez les paysans, devenus rares aujourd'hui, qui ont vu la division du maréchal Maison traverser le Péloponèse, et les chasseurs du colonel Faudras camper dans la plaine d'Argos.

C'est qu'aussi, il faut bien le dire, si la plupart des nations de l'Europe eurent des représentants dans l'armée de la croix, la France seule eut le cœur de les faire suivre de cette sympathie que nous avons toujours témoignée aux opprimés. L'Italie envoya ses carbonari, braves du reste ; l'Allemagne, ses socialistes ; la Pologne, ses exilés ; la France, elle, envoya ses officiers : Guys de Sainte-Hélène, Gaillard, Daniel, Raybaud et Voutier, officiers de la flotte royale ; Mignac, capitaine de hussards ; de Chauvassaigne, garde du corps de Monsieur, frère du roi ; le capitaine Haney (de Paris) ; Dandré, Chevallier, gardes du corps ; Frelon, du régiment de Chartres ; Guichard (de Normandie), qui tous se couvrirent de gloire et trouvèrent une mort héroïque en Albanie, au combat de Peta. Et le capitaine Baleste, dont l'histoire est un drame émouvant, qui devint la terreur des Turcs, ne succomba que par une trahison, et eut pour tombeau le vaisseau amiral ottoman embrasé, coulant avec trois mille personnes, et dispersant aux quatre vents, dans une formidable explosion, les membres des principaux pachas de la flotte ! Et le capitaine Jourdain, le fameux colonel Fabvier, et tant d'autres dont la bravoure, l'entrain, enthousiasmaient et excitaient les Grecs, et dont le caractère franc, la simplicité, provoquaient l'amitié des klephtes les plus sauvages.

En 1821 débarquèrent une trentaine d'officiers prussiens et un grand nombre d'étudiants des universités d'Allemagne, idéologues naïfs qui prétendaient émanciper la Hellade avec des corollaires métaphysiques, ne rêvaient que la mise en pratique de *la république* de Platon, et entendaient monter à l'assaut de

l'Acropole et du Parthénon en chantant l'hymne d'Armodius et Aristogiton. Quant aux officiers, c'étaient, pour la plupart, des gens de qualité, comtes, barons, chevaliers, chamarrés de plaques et de cordons, suivis de nombreux domestiques, et qui se flattaient d'être pourvus d'emplois supérieurs et lucratifs. Quand ils se virent dans ce pays ravagé, au milieu de ce peuple sauvage dont ils ne comprenaient pas la langue; quand ils n'eurent pour se nourrir qu'un peu de pain de maïs, avec des oignons crus et des olives rances; pour boire, que l'eau des sources; pour dormir, que le rocher nu sous la bise froide des montagnes; pour toute perspective, que de combattre et souffrir pour le triomphe de la croix et la liberté du peuple hellène; quand ils virent qu'il n'y avait rien à gagner que de la gloire et la fièvre, les amateurs d'épaulettes et de décorations, et les privat-docentem aux longs cheveux, partirent plus vite qu'ils n'étaient venus.

Quant à l'Angleterre, elle n'avait pas de représentant dans le bataillon d'élite des philhellènes, et l'on ne peut guère citer que trois hommes de bonne volonté qui vinrent en Grèce à cette époque : Byron, l'illustre poète, qui mourut à Missolonghi; sir Cochrane, comte de Dundonald, un déclassé de grande famille; et le capitaine Hastings : celui-là, un grand cœur, une loyale nature, qui se dévoua corps et âme à la cause hellène, dépensa sa fortune à équiper et entretenir une corvette, le *Karteria*, et fut tué à l'attaque d'Anatolicon, en 1828.

Il ne faut pas moins que ces nobles dévouements pour faire oublier un instant la politique du gouvernement de la Grande-Bretagne, dont les flottes ravitaillaient les places turques, transportaient les soldats du sultan, et pilotaient dans les détroits les vaisseaux ottomans qui devaient bombarder des villes sans défense; politique qui semblait rendre tout un peuple complice de crimes effroyables, de massacres et de supplices dont l'Europe entière s'est montrée indignée, et dont la lecture seule fait frémir après cinquante ans écoulés. Pendant que les musiques des régiments anglais de Zante jouaient des airs d'opéra en l'honneur

du pacha qui venait de faire couper le nez et les oreilles aux habitants inoffensifs de Galaxidi, nos marins, avec leur dévouement habituel, recueillaient partout et secouraient les malheureux fugitifs sans abris et sans ressources; pendant que les consuls de Sa Majesté Britannique livraient les femmes et les enfans qui étaient venus leur demander asile et protection, M. David, consul de France à Smyrne, déclarait qu'il faudrait lui passer sur le corps avant d'arriver aux six cents chrétiens réfugiés sous le drapeau de la France.

Il serait facile de multiplier ces exemples et ces contrastes, et c'est pour cela qu'il arrive parfois au voyageur de rencontrer une main amie qui se tend vers lui avec cette parole toujours si douce à entendre : « J'aime la France! » Cela console de l'indifférence égoïste et de la malveillance des jeunes politiciens de café qui pullulent en Grèce aujourd'hui, et qui oublient trop que nous n'entendons pas leur imposer de reconnaissance, mais seulement leur rappeler ceci : c'est qu'entre leurs pères et les nôtres, il y eut dans ce temps-là communauté, non de politique et d'intérêts, mais bien d'idées, de cœur, d'aspiration vers la liberté.

Le vieux klephte chez lequel nous étions n'avait pas passé sa vie à confectionner des coffres de voyage, et sa main avait dû être jadis plus habile à éventrer les Turcs qu'à piqueter des fleurs sur le cuir. Il ne se fit pas prier, du reste, pour raconter ses campagnes et tout ce qu'il savait des personnages qui avaient joué un rôle dans les événements de cette époque. Il avait connu la célèbre Bobolina, avait même servi sous ses ordres, et il nous donna plus d'un curieux renseignement sur cette femme extraordinaire qui força la garnison turque de Nauplie à capituler, et qui se battait sur mer aussi bien que sur terre.

Elle était de Spetzia, petite île située à côté d'Hydra, à l'entrée du golfe de Nauplie, et dont la population avait eu longtemps à souffrir de l'arbitraire et de la cruauté des pachas. Le mari de Bobolina, emmené prisonnier à Constantinople en 1812, y avait été empalé par ordre du sultan, et sa veuve, brûlant du désir de

le venger, arma à ses frais, au moment de l'insurrection, trois navires dont elle prit le commandement, pendant que ses deux fils s'enrôlaient dans l'armée. Elle orna sa coiffure d'une croix, avec la légende : *La mort ou la liberté;* et sur son pavillon à l'effigie du Christ, elle fit inscrire la parole légendaire des jeunes Spartiates : *Ou dessus ou dessous,* que les matelots interprétaient par : *Avec ou à fond,* c'est-à-dire vaincre ou couler bas.

Ce fut une rude guerre. Les bricks d'Hydra, les polacres de Psara, les chebecks de Mycone, les pinques de Trikéri, rivalisaient de hardiesse et d'audace, et les kaloundjis turcs tremblaient lorsque, de leurs vaisseaux de haut bord, retenus par le calme, ils voyaient bondir vers eux ces longues barques à neuf bancs de rameurs ou ces tartanes converties en brûlot (*uphésia*), qui s'attachaient aux flancs de leurs vaisseaux comme une robe de Nessus.

Bobolina avec sa flottille se distingua par son acharnement parmi tous ces croiseurs, poursuivant les bâtiments turcs jusqu'au fond des golfes de l'Asie Mineure et savourant le plaisir de la vengeance. Peu après elle fit hommage de ses navires à la patrie, tout en continuant à servir comme officier de marine. Elle assista au siége de Tripolitza, et siégeait aux conseils des chefs grecs à côté de Colocotronis, de Cantacuzène. d'Hypsilantis, qui lui témoignaient une sorte de déférence. Elle inspectait les avant-postes en encourageant les tirailleurs et se dressant de toute sa haute taille au-dessus des ouvrages en terre, au mépris des projectiles qui lui étaient envoyés des remparts.

Elle fut ensuite chargée, en 1821, d'assiéger Nauplie, qu'elle bloqua par mer et par terre pendant quatorze mois avec une infatigable constance et une persévérance au-dessus des forces de son sexe : repoussant les sorties; resserrant chaque jour, sous le feu de l'ennemi, le cercle dont elle enserrait le château et la citadelle, et réduisant enfin à merci les musulmans de la garnison. Quand on parla de reddition, ce fut à elle qu'on adressa

les premières propositions, et par son intermédiaire que l'on communiqua avec les chefs hellènes. Il y eut des entrevues dans l'enceinte cyclopéenne de Tirynthe, et les envoyés turcs embrassaient humblement le pan de la robe de Bobolina en la suppliant de leur sauver la vie.

L'héroïne Bobolina, dont notre vieux klephte nous racontait les traits de courage avec enthousiasme, ne fut pas la seule femme grecque qui se dévoua à la cause de l'indépendance. D'autres aussi sacrifièrent leur repos, leur vie, leur fortune, leurs enfants. Une femme de haute naissance et de grande beauté, Modéna Mavroiénis, avait vu son père étranglé par ordre du sultan à Constantinople, et se réfugia à Mycone, dont elle excita les habitants à la révolte, promettant sa main au vainqueur des Turcs, armant des navires et formant une compagnie d'élite avec laquelle elle repoussa elle-même une descente de pirates barbaresques. Dans cette rencontre elle tua de sa main leur capitaine, dont elle foula dédaigneusement la tête du talon en s'écriant : « Honneur aux braves! victoire à la croix! » et les palikares répondirent : « Gloire à Modéna Mavroiénis, fille du martyr Étienne! que ses palmes soient immortelles! »

Modéna s'enhardit après ce premier succès. Elle organise seize compagnies de cinquante hommes, et malgré les larmes et les supplications de sa mère, malgré la délicatesse de sa santé, elle s'embarque pour l'Eubée, que cernaient alors les flottes du Grand Seigneur. Elle porte au côté l'épée que l'impératrice Catherine de Russie avait envoyée à son père, et sur la poitrine la croix de Saint-Vladimir qu'elle avait pu soustraire à la rapacité des bourreaux. Elle défend les gorges du Pélion contre l'armée du séraskier Selim-Pacha, lui tue trois mille soldats et le force à se retirer sur Larissa. Jusqu'à la fin de la guerre, elle guerroya dans les montagnes de la Phthiotide et contribua à la victoire où l'armée turque presque tout entière fut détruite.

Ce furent aussi deux femmes dont le nom m'échappe qui commandèrent avec une rare autorité la flottille chargée de protéger le nouveau gouvernement installé à Salamine.

Tout le monde enfin connaît le drame de Souli, où les femmes se précipitèrent sur les rochers pour ne pas tomber aux mains des Turcs. On se rappelle cette Despo qui, acculée dans une tour avec ses trois belles-filles et ses petits-enfants, se défend jusqu'à la dernière extrémité, puis, montant sur une caisse remplie de cartouches, y met le feu avec un tison et se fait sauter avec toute sa famille, préférant pour elle et ses enfants la mort à l'esclavage et à la honte.

L'histoire conservera aussi le nom de Moskos, la femme de Tsavellas, qui combattait toujours à côté de son époux et faisait rouler sur les Turcs, du haut des montagnes, des quartiers de roche pour les écraser et rompre leurs lignes. Les chants populaires ont consacré la mémoire de Kaïdos, la fille de Moskos, combattant aux côtés du vénérable polémarque Samuel, allumant une mine sous les murailles de Vilia, défendant le monastère de Saint-Vénérande une pique à la main, quand sa carabine fut trop chaude pour servir plus longtemps.

A Sparte, on parle encore de Constance Zacharias, fille, elle aussi, d'un martyr de la liberté empalé à Tripolitza. A vingt-quatre ans, elle se met à la tête de cinq cents paysans qu'elle enflamme par ses discours, donne le signal de l'insurrection en Laconie, et abat le croissant sur les mosquées de Léondari.

Partout en Grèce, pendant la guerre de l'indépendance, les femmes prirent à la lutte une part active et glorieuse. La vie d'esclavage et de crainte n'avait pu éteindre chez elles l'instinct national et les sentiments d'honneur et de devoir qu'elles devaient à la religion chrétienne et à la monogamie. Pendant que la femme musulmane, dont la polygamie et l'ignorance avaient atrophié le sens moral et corrompu le cœur, ne savait que gémir ou intriguer au fond du harem, les Grecques, pareilles aux guerriers du *Jugement dernier*, marchaient les premières au combat, ne

voyant dans la perte de la vie que le chemin qui conduit à *un avenir où la mort et la nature étonnées* (comme disait le polémarque Samuel) *verront renaître la créature dans une gloire impérissable.*

En parlant de ce temps, si peu éloigné encore de nous, en nous racontant ces histoires de combats, d'embuscades, de pals et de brûlots, le vieux klephte redressait sa longue taille, et ses yeux lançaient des éclairs. Sa silhouette gigantesque se dessinait avec des contorsions bizarres sur la muraille, où pendaient une cartouchière turque et un mousqueton de Kaloundji, trophée cueilli sur le champ de bataille. Quand nous le quittâmes, il nous serra la main en disant : « J'aime les Français. »

En retournant à l'hôtel, notre ami nous raconta d'autres détails qui complétaient les récits du vieux fabricant de coffres. Pauvre Bobolina! elle eut une triste fin. Son frère avait séduit une jeune fille d'Hydra. Les Grecs en général, les insulaires en particulier, et parmi ceux-ci les Hydriotes, n'entendent pas la plaisanterie sur l'honneur de leurs femmes. Un pareil événement était inouï dans l'île, et causa une émotion indescriptible. Les parents, les amis, se réunirent, et entourèrent la maison de Bobolina, où le séducteur s'était réfugié, exigeant qu'il épousât celle qu'il avait déshonorée. Bobolina, dont l'autorité était grande dans sa famille, se refusait à ce mariage, et, comme le tumulte augmentait, elle sortit sur le pas de sa porte et se mit à haranguer la foule. Mais si elle était de la race des héros d'Homère pour le courage, elle en avait aussi la loquacité un peu trop vigoureuse, et prodigua tellement d'injures à la jeune fille que son frère, furieux d'entendre traiter de la sorte celle qu'il aimait encore, la tua sur place d'un coup de poignard.

XIV

Départ de Nauplie. — Le golfe. — Myli. — Le marais de Lerne. — Hercule et l'hydre. — Arrivée à Argos. — Un prêtre en tournée de baptême. — La citadelle de Larissa. — Départ d'Argos. — Une route royale. — Palæo-Moukhli. — Une ville byzantine. — Tripolitza. — Dîner officiel. — Les tribunaux grecs. — Un argument électoral. — Tégée. — Vue sur la vallée de Sparte. — La Sparte moderne et la Sparte antique. — Ruines et souvenirs. — L'Agriculture. — Le tribunal. — L'école et les écoliers. — Une danse nationale. — Excursion à Mistra. — Une ville franque. — Les églises. — Les rues. — Histoire de Mistra.

Il y a trois moyens de se rendre de Nauplie à Argos, dont on distingue les maisons vers le nord-ouest, du haut de la Palamède : en voiture, par la route royale; à cheval, par le bord de la mer, en contournant le golfe jusqu'à Myli, et de là à cheval en une heure jusqu'à Argos; enfin par la mer jusqu'à Myli, où l'on retrouve les chevaux.

Nous avions déjà parcouru en partie la route royale en allant à Tirynthe; nous connaissions ses cahots et sa monotonie. Cheminer pendant deux heures dans le sable le long d'un vaste marais qui exhale la fièvre ne nous tentait pas plus. Nous adoptons donc la troisième voie, bien qu'elle soit plus longue, peut-être même parce qu'elle était plus longue, et qu'elle nous promettait plus de variété et de distractions.

A cinq heures du matin nous quittions le port dans une barque non pontée dont la brise de terre enflait la grande voile quadrangulaire, maintenue par cette vergue en diagonale qui est un signe distinctif de la marine grecque. Nous passons entre le

pointe extrême de la ville et le fort Bourdzi et nous dirigeons droit vers l'ouest. L'air était frais, et nous relevions les collets de nos manteaux de voyage, pendant que les matelots endossaient leurs grosses vestes de laine et que le patron s'entortillait dans un énorme cache-nez anglais d'un rouge écarlate qui faisait la plus étrange et choquante dissonance au milieu de cette gamme de couleurs tendres ou rompues qui nous enchantaient les yeux. Le soleil, encore caché par les montagnes, n'éclairait que les cimes du mont Malevo, et la mer était enveloppée d'un glacis bleuâtre avec des lueurs indécises et discrètes de perle fine. Ces montagnes de Grèce sont vraiment merveilleuses, et on passerait des heures à en admirer les formes, les contours et l'heureux accord de lignes et de couleurs. De cette mer seule, tout irisée de l'azur du ciel et de l'or du soleil levant, pouvait naître la déesse de la beauté; sur ces montagnes seules, si nobles, si harmonieuses, si grandioses par le dessin, même quand elles ne sont pas élevées, pouvaient habiter les dieux, les héros créés par l'imagination grecque.

Il y avait une demi-heure que nous naviguions doucement, lorsque le soleil franchit d'un bond la crête des montagnes et illumina tout le golfe, dissipant la brume légère qui en voilait la surface. Nous avions mis une heure à peine à traverser le golfe, et le soleil nous avait forcés déjà à ôter nos paletots et à ouvrir nos ombrelles, quand notre barque s'échoua doucement sur le sable de la plage de Myli (les Moulins).

Au pied du mont Pontinus, trois sources jaillissent du rocher et forment un marais couvert de plantes aquatiques. C'est le fameux marais de Lerne, où se tenait cachée l'hydre tuée ensuite par Hercule. Les terrains voisins sont tourbeux, couverts d'herbes hautes et épaisses parsemées de glaïeuls, et l'on risque, si l'on veut trop approcher du marais, de disparaître dans quelque fondrière de boue, comme cela arrive quelquefois aux animaux affolés par la piqûre des insectes qui pullulent dans cette végétation humide. Des goëlands, des martins-pêcheurs,

volent au-dessus d'un lac central large de cent cinquante à deux cents mètres, et si profond, dit-on, que Néron, qui essaya de le sonder, ne put en mesurer le fond. C'est par ce gouffre que la tradition fait disparaître Pluton quand il enleva Proserpine. Le voisinage de ce marais, l'usage des eaux corrompues qui en sortent, rendent très malsain le séjour de Myli. Les habitants ont le teint jaune, le regard atone, les chairs bouffies et blafardes, la démarche lente des gens épuisés par la fièvre et saturés de poisons paludéens.

Un des grands attraits d'un voyage en Grèce, c'est de reconstituer l'histoire la plus reculée, de donner un corps aux légendes, de faire vivre dans l'imagination des personnages qui n'étaient jusqu'alors que des mythes vagues de la fable, et de transformer les demi-dieux et les héros en simples hommes que l'on surprend dans l'exercice de leur vie humaine. Quand on a vu Tirynthe et le marais de Lerne, on s'assimile, par cette intuition subite que donne la vue des lieux historiques, l'existence de ce roi Hercule qui ordonna et surveilla les travaux de dessèchement et d'assainissement, et extirpa la fièvre, dont le retour périodique décimait les populations. Le mythe de l'hydre doit être classé dans les cartons de l'administration des ponts et chaussées de Tirynthe.

En vingt minutes nous rejoignons la route qui traverse la rivière *Erasinus*, que les anciens croyaient alimentée par le lac Stymphale, après un parcours souterrain de trente-huit kilomètres. Cette hypothèse n'est pas invraisemblable, grâce à la constitution géologique du Péloponèse, dont le sol calcaire est sillonné à de grandes profondeurs par un réseau de fissures qui absorbent les eaux des lacs ou des rivières pour les faire ressortir à de grandes distances.

Nous nous trouvions depuis quelques instants au milieu de maisonnettes entourées de jardins que nous supposions former un faubourg d'Argos, lorsque notre guide s'arrêta devant une maison de bonne apparence. Nous étions au centre de la ville. Argos n'est, en effet, qu'un grand village composé de maisons

basses, mal bâties, entremêlées de jardins et de vergers, où les orangers et les citronniers en fleurs, les églantines, les lauriers roses, les jasmins, embaument l'air de leurs parfums. A un moment, les haies font place aux clôtures en pisé, les maisons se rapprochent, s'alignent et forment deux ou trois larges rues où nous remarquons plus de mouvement. C'est le bazar, peu curieux du reste. Dans quelques magasins plus vastes que les autres s'entassent des ballots de feuilles de tabac, cette plante précieuse que l'on cultive dans la plaine d'Argos, et qui pourrait enrichir tous les habitants de cette contrée s'ils n'étaient si paresseux et insouciants.

Au détour d'un carrefour, nous croisons un prêtre qui marche d'un pas rapide et dont les passants s'approchent pour baiser le bout de l'étole qui se balance au vent. Deux enfants de chœur le suivent, portant suspendu à un bâton un vaste chaudron de cuivre rempli d'eau et sur la panse duquel se détache en relief la croix byzantine. C'était un pappas en tournée de baptême. On sait que les catholiques orthodoxes comme on dit ici, schismatiques comme nous les appelons, nous autres Occidentaux, pratiquent le baptême par immersion. Le plus souvent on porte les enfants à l'église voisine; mais parfois, en cas de nécessité, de maladies, de complaisance ou de rémunération suffisante, le pappas se rend à domicile, marmotte quelques prières au milieu des assistants, parents et amis agenouillés, puis, saisissant l'enfant par les bras, lui fait faire le plongeon à trois reprises. Il résulte assez souvent de cette immersion sacrée une fluxion de poitrine qui emporte le pauvre petit diable tout droit au paradis, mais rien n'a pu faire renoncer jusqu'à présent le clergé grec à une pratique que l'Église a partout reconnue comme funeste pour la santé des enfants.

En sortant de la ville du côté du nord-ouest, on se trouve au pied du mont Chaon, dans le flanc duquel est creusé un théâtre, un des mieux conservés de la Grèce, qui avait cent trente-sept mètres de diamètre et pouvait contenir environ vingt mille personnes.

Pour monter au sommet du mont Chaon, il faut gravir pendant une heure des pentes escarpées et pierreuses jusqu'au château de Larissa, qui produit un effet grandiose par son bon état de conservation.

En 1822, le château de Larissa devint le refuge des Grecs insurgés, qui soutinrent contre l'armée turque un siége héroïque. Ce fait d'armes, qui fait le plus grand honneur au courage des Hellènes, eut pour résultat l'anéantissement de l'armée turque et la proclamation de l'indépendance. Les Grecs combattaient en chantant l'hymne patriotique de Rigas, dont les accents tragiques enflammaient le courage de tous ces pâtres et campagnards improvisés guerriers. C'est alors qu'on les voyait descendre dans la plaine, lutter corps à corps avec les cavaliers turcs, sauter en croupe derrière eux pour les poignarder, ou bien au nombre de deux mille résister à six charges consécutives de douze mille spahis. Tout le monde dans ce moment de danger suprême fit preuve d'abnégation et de dévouement. Les querelles, les rivalités personnelles, se turent et n'eurent plus qu'une seule pensée : sauver la patrie.

On a mal jugé les Grecs, et après avoir voulu faire de ces bergers rudes et ignorants autant de héros antiques resplendissants de vertus et de sagesse, on est devenu injuste à leur égard dès qu'ils n'ont pas répondu au type rêvé par les idéologues d'université ou par les arrangeurs de constitution en cabinet. Dès que l'on parle de l'héroïsme déployé par cette population asservie, il ne manque pas de gens qui mettent en avant des traits de trahison isolés, de cruauté, de duplicité, qu'on a exagérés en laissant dans l'oubli le caractère général de l'insurrection, c'est-à-dire une grande valeur, un grand amour de la liberté, et l'esprit de sacrifice.

Lorsque les Mainotes, appelés par le gouvernement national pour défendre l'Argolide, descendirent de leurs montagnes, ils commencèrent par piller les villages grecs que l'on évacuait et allèrent cacher dans la montagne le fruit de leur rapine; mais,

de retour sous leurs drapeaux, ils se battirent admirablement, firent subir des pertes énormes aux Ottomans, et rendirent les plus signalés services à la cause commune.

N'oublions pas aussi que dans cette bataille ce fut un Français, le capitaine Jourdain, qui défendit le petit fort de Bourdzi, couvert par les projectiles ennemis; que ce fut un Français, le colonel Lavilasse, qui, malgré la fièvre qui le minait, organisa des défenses improvisées autour d'Argos, et ne perdait pas une occasion de faire le coup de feu contre les Turcs; que ce fut encore un officier français, M. de Maison, qui seul avec quatre Ioniens resta auprès du général Hypsilanti cerné par l'ennemi.

Le soir nous avions tenu conseil et décidé de gagner un jour en allant à Tripolitza par la route la plus directe, qui passe au sud du mont Artémisius. Mantinée, située au nord, ne mérite d'ailleurs pas une visite, et les quelques soubassements gisant au fond d'un marais, au centre d'un des plus tristes paysages qui soient en Grèce, ne répondent guère à la description qu'en fait Pausanias. Le matin, nous reprenons donc la route parcourue hier jusqu'à Myli, puis, tournant à droite, nous montons en serpentant, le long de pentes arides et brûlées, à travers de maigres broussailles et des rochers éboulés. La route que nous suivons est indiquée comme carrossable dans les statistiques officielles et surtout dans les rapports budgétaires, mais on ne pourrait sur bien des points y faire passer une charrette.

Après trois heures de chevauchée au milieu de plateaux arides, nous dépassons le kani de Dousa et pénétrons dans une étroite gorge entre le Kténia et le Parthénius.

Sur un rocher qui se détache de cette dernière montagne se montrent les ruines de Palæo-Moukhli, une des plus grandes villes de la Morée à l'époque de la domination byzantine. Ces ruines sont considérables, et l'on y voit les restes de nombreuses églises. L'une d'elles conserve encore ses portiques, ses arcades, le grand dôme central et deux plus petits de côté; elle est construite en brique [illegible] que les églises byzantines

de Constantinople, tandis que les autres monuments et les murailles de la ville sont en pierre noirâtre extraite de la montagne voisine. Tout en haut du rocher se trouve une forteresse considérable, bâtie en pierres sèches et reliée à la ville par des ouvrages étagés sur le flanc de la montagne. On distingue partout les traces des rues, des maisons et d'une grande quantité de citernes. Beaucoup de ces restes appartiennent d'ailleurs à l'époque de l'occupation franque, car Palæo-Moukhli était un point stratégique important, commandant l'étroit passage qui donne accès de la côte aux vallées intérieures de la Laconie et de l'Arcadie. C'était une ville de vingt-cinq mille habitants ; mais, après que Mathieu Asan, qui y commandait au nom de l'empereur Comnène, l'eut livrée à Mahomet II, elle se dépeupla peu à peu jusqu'à n'être plus, comme aujourd'hui, qu'un amas de débris où nichent des milliers de corbeaux.

En sortant de la gorge du Parthénius, nous débouchons dans une vaste plaine cultivée et entourée de tous côtés par les montagnes comme un cirque immense à l'extrémité duquel se trouve Tripolitza. Cette ville, formée vers 1770 des débris des trois cités antiques de Pallantium, Tégée et Mantinée, était devenue, sous la domination turque, le centre de l'administration en Morée. C'est là que résidait le pacha avec sa garde d'Albanais, dans un *sérail* (mot qui ne veut pas dire autre chose que *palais*) encombré, comme toujours en Turquie, de domestiques, cafetiers, porteurs de pipes, limonadiers (scherbetgis), confiseurs, baigneurs ou barbiers, d'huissiers (tchaouchs), de pages (ikoglans), de bouffons, de musiciens, de joueurs de marionnettes qui régalaient le prince de spectacles d'un goût douteux et où les ciseaux de la censure n'ont pas passé. Qu'on ajoute un imam (prêtre, chapelain du palais) et enfin le bourreau (djellah), bras droit du pacha, sans lequel il ne sortait jamais, le seul personnage qui ait le droit de s'asseoir en présence du maître, et l'on aura l'idée de ce que pouvait être la cour de ces fonctionnaires despotiques qui ont maintenu pendant quatre cents ans la Grèce en esclavage.

, des murailles dont la porte principale était dorée, ...ons que quelques riches Turcs avaient fait construire, ...ées, des fontaines, il ne reste rien aujourd'hui que ...s débris informes, au milieu desquels s'élèvent des ...ctions neuves et se dessinent des rues larges et bien tracées, bordées de gaies boutiques ouvertes à tous les vents. Sur une place plantée d'arbres s'ouvrent plusieurs cafés encombrés de monde. Le bazar offre un grand mouvement : ce qu'on y voit le plus, ce sont des ferblantiers et des quincailliers. Les habitants de cette petite ville de onze mille âmes ont la réputation d'être actifs, laborieux et économes. Ils se rendent dans les principales villes de Grèce, Athènes, Pirée, Nauplie, Patras, y amassent par leur travail un petit pécule, et reviennent ensuite se fixer dans leur pays natal. La race est plus petite, plus trapue, moins accentuée comme traits, que sur la côte et dans la Grèce du nord.

Quant au climat, il est tel qu'on peut l'attendre à une hauteur de mille mètres au-dessus de la mer, sur un plateau entouré de montagnes déboisées où nul obstacle n'arrête les rafales violentes du vent du nord. L'hiver est pluvieux, froid, et il n'est pas rare de voir un épais manteau de neige couvrir pendant plusieurs jours la ville et les campagnes.

C'était jour d'élections à Tripolitza. Aussi la foule était-elle nombreuse et bruyante. Sur notre passage les hommes âgés se levaient et nous saluaient en posant la main sur la poitrine; les jeunes gens se retournaient par curiosité, mais nous regardaient d'un air assez arrogant, sans aucune intention de bienveillance ni de politesse. Il existe une différence singulière entre l'ancienne génération et la nouvelle. Tandis que les vieillards ont gardé de la domination turque une allure impassible, immobile, qui semblerait de l'apathie toute musulmane si l'on ne surprenait l'éclair vif et rapide du regard, prompt à saisir et à refléter l'impression produite, les jeunes gens nés libres sont turbulents, vaniteux, parlant haut, discutant à tort et à travers, et

avides de se produire au dehors. Ils n'apporteront pas dans les affaires l'esprit féodal de leurs grands-pères, mais non plus l'esprit de dévouement de leurs pères à la chose publique.

Nous étions invités à dîner chez le préfet. Ce fut un repas remarquable par la variété des plats qui se succédèrent : agneau rôti, agneau aux tomates, poulets à toutes sauces, dindons bouillis avec des bourgeons de genévrier, poudings, plats sucrés qui me rappelèrent les pâtisseries et confiseries turques. Mais les crus du pays ne méritèrent pas nos suffrages, et, en dépit de Bacchus, cette mixture à la résine nous parut chose détestable. J'avais à côté de moi le président du tribunal de première instance, homme fort intelligent et intègre, d'après ce que l'on m'avait dit de lui à Athènes, et qui avait fait ses études de droit à Paris. Tout en causant, il me parle de la mauvaise réputation dont jouissent les tribunaux grecs auprès des étrangers.

« Notre régime politique, dit-il, ou du moins la façon dont il est appliqué, est cause que trop souvent les fonctions de magistrat sont confiées à des hommes qui n'en sont dignes à aucun titre. Mais depuis que la loi de l'inamovibilité est en vigueur, ces cas deviennent de plus en plus rares. Il y a plus d'intégrité, et les procès sont moins fréquents et durent moins longtemps. La législation qui nous régit, et qui a été importée tout d'une pièce de vos pays centralisateurs, est accablante pour ce petit pays livré aux intérêts locaux. On a tort de s'en prendre aux juges et aux avocats. Les uns prononcent d'après les lois, les autres défendent les intérêts de leurs clients par tous les moyens que leur donnent ces lois. Les tendances de querelle, de ruse, de chicane, déjà trop prononcées chez nos populations, sont encouragées encore par les mille subterfuges et lenteurs que permet la procédure en vigueur. Si les procès traînent en longueur grâce aux mille formalités, sentences interlocutoires, qui nécessiteraient un personnel dix fois plus nombreux que celui que le budget peut soutenir, c'est que la législation n'est pas en rap-

port avec les caractères et l'esprit encore très oriental de la population hellène. Ce qu'il aurait fallu au début, c'est une procédure bien sommaire, qui permette d'arriver à une solution prompte et où la forme n'emporte pas le fond. Peut-être y aurait-il des réformes possibles, sans revenir pour cela à l'âge d'or où les vieillards réunis en conseil conciliaient les intérêts en défiance ou prononçaient une sentence toujours obéie. Il y avait alors moins de fraude et de mauvaise foi qu'aujourd'hui. »

La conversation tomba ensuite sur les élections, et je ne dissimulai pas à mon interlocuteur la fâcheuse impression que j'avais ressentie en voyant les scènes de désordre, de violence ou d'arbitraire dont j'avais été souvent témoin. Je lui citai entre autres l'intervention des soldats du gouvernement, qui plus d'une fois ont chassé à coups de crosse les électeurs hostiles au candidat officiel.

« Je ne le nie pas, me répondit-il, mais notre état social n'est pas le même que celui d'autres pays d'Europe. Si le gouvernement s'abstenait dans les élections, il serait sûr d'être battu. Par la nature même des choses il est forcé d'intervenir ; je ne veux pas dire que ce doive être à coups de fusil, mais bien légalement. Il n'y a pas de vrais partis politiques en Grèce ; il n'y a que des partis personnels. On se préoccupe fort peu de la Constitution et de la liberté. Chacun appartient à un groupe quelconque de gens qui se rallient autour d'un homme attaché à son tour à la fortune de tel ou tel chef, et comme les questions d'amitié, de parenté et surtout d'intérêt sont les seules qui déterminent la fidélité, elles déterminent aussi les désertions. Il ne faut pas juger, sous peine de se tromper, la masse du peuple hellène, son état moral et matériel, ses progrès et les éléments d'avenir, d'après les agitations politiques ; ce verbiage tumultueux, ces propos qui s'échangent, ces menaces, ces injures contre les ministres et le roi, ne troublent que la surface sans entamer le fond, qui est un grand bon sens et un grand attachement à la monarchie. Tout ce feu de discours s'amortit par l'ex-

pansion, et les mécontents sont tout étonnés eux-mêmes de ne pas pouvoir et vouloir davantage. Soyez convaincu que cette population en apparence remuante et bouillante est, au fond, douce et inoffensive. »

Au moment où mon magistrat reprenait haleine, trois ou quatre coups de feu éclatèrent dans la rue. Nous nous précipitons à la fenêtre, et nous voyons un homme qu'on ramasse et qu'on transporte dans un café voisin, pendant qu'un groupe de jeunes palikares s'éloigne en criant des injures à l'adresse du candidat ministériel.

« C'est un pistolet de l'opposition qui sera parti par hasard », dis-je en me retournant vers le président du tribunal.

Mais le pauvre homme avait l'air si humilié dans son amour-propre d'Hellène vis-à-vis d'un étranger, que je m'efforçai de le réconforter en l'assurant que mon opinion était loin d'être défavorable à la Grèce, et que si, malgré un état politique qui pouvait faire désespérer de son avenir, elle conservait une si grande vitalité, cela était la preuve des progrès immenses qu'elle pourrait faire en appliquant mieux son énergie et ses très sérieuses qualités.

D'ailleurs, d'autres pays donnent le spectacle de désordres tout aussi fâcheux, avec cette différence que les esprits s'y calment, après la crise, beaucoup moins vite qu'en Grèce. En Hongrie, on a fait la statistique des morts et des blessés que coûte chaque élection ; ils se comptent par centaines. En Amérique, le revolver est un argument *ad hominem* que tout bon électeur tient au fond de sa poche. En Angleterre, les côtes enfoncées, les yeux pochés, sont les bagatelles de la porte des comités électoraux.

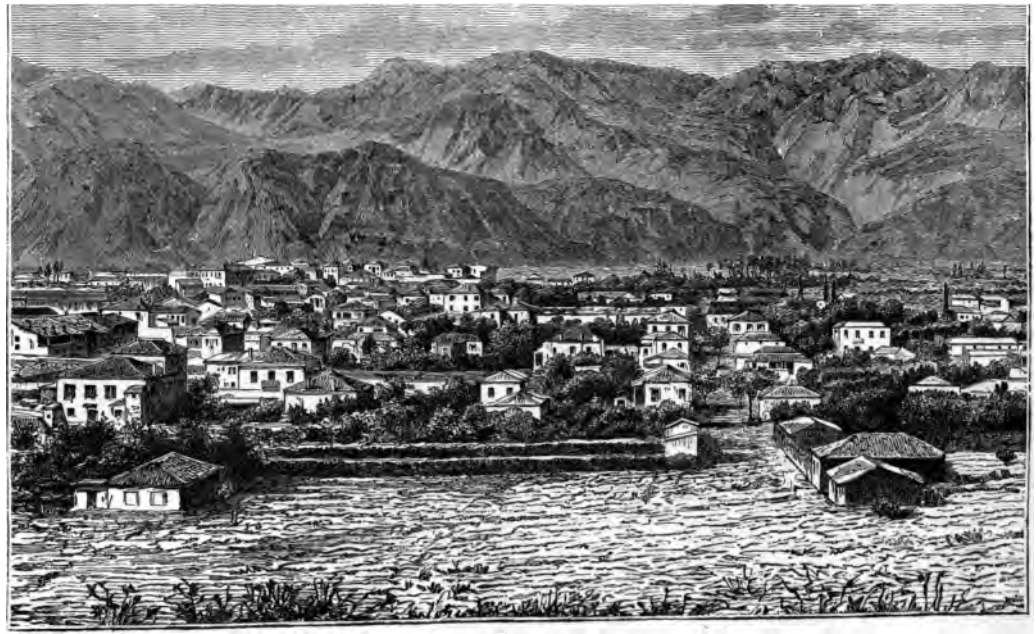
Mon interlocuteur me remercia par une vigoureuse poignée de main.

On apporta la nouvelle que le pauvre diable que nous avions vu ramasser venait de mourir, mais que c'était lui qui avait tiré le premier sur les agents du candidat de l'opposition, après une

vive discussion sur les mérites de leurs patrons réciproques. On ne s'en occupa pas davantage et l'on se remit à causer, de Paris surtout, qui reste toujours pour les Grecs le centre d'attraction sympathique. On ne se sépara que tard, et nous regagnâmes à la lueur douteuse d'un falot la maison où nous devions passer la nuit.

Je m'endormis en lisant l'Histoire de Tripolitza et les épisodes du siège de 1821 par les Grecs, qui emportèrent la ville d'assaut et massacrèrent les habitants, hommes, femmes et enfants, sauf les femmes du vieux Kourchid-Pacha, gouverneur de la Morée. On dit qu'elles ne regrettèrent pas l'esclavage doré du harem au milieu des jeunes guerriers de l'indépendance; mais leur rachat ayant été traité et stipulé, elles furent rendues à Kourchid, qui les fit coudre dans des sacs et jeter à la mer.

Nous quittons Tripolitza. En une heure de galop à travers une plaine cultivée, mais monotone, nous arrivons à Tégée, sur les ruines de laquelle était située la ville de Nicli, souvent mentionnée dans la chronique grecque de la conquête de la Morée. La route qui mène de Tégée au village de Kryo-Vrisi suit le lit du Saranda-Potamos, torrent desséché entre deux montagnes arides dans un vallon étroit, triste et silencieux; mais après qu'on a franchi le point de partage des eaux, le paysage change de physionomie. Le flanc des montagnes se garnit d'azalées, d'arbousiers où les cri-cris chantent à tue-tête, de lentisques, de bruyères roses et blanches, et, dans la vallée, les plantations de mûriers alternent avec les groupes de platanes qui ombragent les ruisseaux; puis les plateaux rocailleux recommencent, les collines grises et pierreuses se succèdent sans autre variété que des descentes à se rompre les os; la nature redevient aride, le pays désert. L'horizon s'ouvre vers le sud, et, par-dessus le petit village de Vourlia, entouré d'oliviers, le regard découvre à cinq cents mètres au-dessous la verte vallée de l'Eurotas dominée par la chaîne majestueuse du Taygète haute de deux mille trois cents mètres, avec ses pics aigus qui se dessinent nettement sur



Sparte et le Taygète. — (Page 296).

le ciel rayés de neige, avec ses gorges sombres teintes de bleu foncé, ses forêts de sapins noirs. Dans la vallée profonde, l'Eurotas, dont les eaux étincellent, serpente au milieu de la verdure. Ses rives sont bordées de villages à toits rouges entourés de mûriers, de peupliers et de cultures ; là-bas, dans la grande ombre portée par le Taygète, c'est Sparte. Je restai plusieurs heures à contempler ce spectacle grandiose. La nuit était venue et la lune s'était levée derrière le mont Parnon, éclairant de blanches lueurs toute la vallée, tandis que le Taygète se dressait comme une immense muraille noire et crénelée, et que l'air rafraîchi par les neiges de la montagne, parfumé des aromes de la vallée, arrivait jusqu'à nous.

Le lendemain, nous descendons par une pente rapide dans la vallée, et nous franchissons l'Eurotas sur un pont élevé à une seule arche hardie, de construction byzantine. Les eaux rapides et limpides du fleuve coulent entre deux haies de lauriers roses, de narcisses et de lis bleus. La campagne est d'une richesse extrême ; les figuiers, les mûriers, les citronniers, les orangers, les oliviers, y abondent. Nous longeons des vergers, des jardins arrosés par des ruisseaux, et, passant au pied des ruines d'un théâtre, nous arrivons à Sparte.

La Sparte moderne s'élève sur l'emplacement de l'ancienne cité ; elle a pris un développement rapide, bien que sa fondation ne date que de quelques années. Les rues sont larges, bien tracées, et bordées de maisons grossières, mais solides, entourées de jardins et semblant toutes taillées sur le même patron.

Certains quartiers ont l'aspect d'une ville d'eau en Allemagne, et, il faut le dire, les maisons, construites par quelque architecte bavarois, ne sont pas absolument appropriées aux exigences du climat. En hiver, quand le vent descend du Taygète, on y grelotte, et les habitants sont forcés de se couvrir de fourrures dans leurs chambres à coucher ; en été, l'on y étouffe, et il y règne nuit et jour une chaleur de couveuse artificielle.

Dans les quartiers excentriques, les rues mal entretenues sont couvertes d'herbe, et les maisons espacées à de longues distances sont séparées par des terrains vagues ou des vergers sillonnés de ruisseaux, qui trop souvent envahissent la voie publique. Dans le bazar, au contraire, les constructions se suivent sans interruption et les boutiques sont protégées par des auvents en bois de type uniforme, soutenus par des consoles en fer fondu : protection bien insuffisante d'ailleurs contre le soleil de Grèce, surtout dans une rue trop large et poussiéreuse qui fait regretter les ruelles fraîches des bazars musulmans.

La situation même de la nouvelle ville est défectueuse. Le climat en est malsain par les exhalaisons des marais que forment les inondations de l'Eurotas et par l'humidité chaude qui s'exhale des jardins et des plantations. Enfin on manque d'air en été et la chaleur excessive de la journée (trente-six degrés en moyenne) se continue pendant la nuit. Aucune brise ne vient rafraîchir l'atmosphère. L'hiver, le soleil, après avoir échauffé le sol pendant quelques heures, disparaît bientôt derrière le Taygète, une humidité froide envahit alors la plaine, et les changements brusques de température occasionnent de graves maladies.

De la ville antique il ne reste presque rien. Trois ou quatre assises de belles pierres quadrangulaires bien taillées, à joints, sans ciment, ont été baptisées, sans aucune preuve, du nom de *tombeau de Léonidas*.

Dans les flancs de la plus haute des quatre collines qu'occupait la cité est creusé le théâtre. C'est là que les Spartiates étaient assemblés lorsqu'ils reçurent la nouvelle de la défaite de Sellasie, qui les livrait sans défense aux Macédoniens. On raconte qu'ils reçurent cette nouvelle sans sourciller, et que la représentation continua au milieu du silence général.

On a voulu voir une grande dignité dans cette attitude de tout un peuple ; mais je pense que c'était l'indifférence de gens insouciants et corrompus, prêts à subir tous les jougs pourvu

qu'on les laissât jouir des richesses que Lysandre avait introduites dans la République. Ce n'étaient plus les austères Spartiates de Lycurgue. Ce fameux législateur, en les façonnant à son idéal, en les asservissant à ses lois au point d'anéantir chez eux pour cinq cents ans toute pensée, toute initiative individuelle, avait oublié de les armer pour la lutte de la vie. Dès qu'ils furent libres, ils se trouvèrent sans défense contre le vice et contre une nouvelle servitude. Ils s'éteignirent sans rien laisser derrière eux qui puisse témoigner de leur cœur, ni de leur imagination, ni de leur science. Ce n'était pas la sagesse que cette constitution de Lycurgue, c'était l'anéantissement, le vide, partout et chez tous; l'instinct féroce de la peuplade subsistant seul, ils restèrent soldats.

On a voulu réhabiliter les Spartiates et trouver dans une description de Pausanias la preuve que leur ville était ornée de monuments, de temples, de portiques, de statues. Mais si Pausanias cite, en effet, un certain nombre d'édifices, il ne les décrit pas, et il est à croire qu'ils ne le méritaient point. Des sanctuaires petits et grossièrement construits, des statues de bois coloriées et de style archaïque, voilà ce que devait présenter la ville de Lycurgue.

La sculpture n'était tolérée que tant qu'elle reproduisait les types consacrés dans toute leur gaucherie hiératique, et si l'on éleva à Apollon Amycléen un trône d'or et d'ivoire, c'est que Crésus, roi de Lydie, fournit l'or, et la ville de Magnésie les artistes. Les artistes spartiates ne travaillèrent que le bronze. C'est avec des plaques de bronze qu'ils garnissaient leurs sanctuaires où l'on plaçait les statues des dieux, statues qui n'étaient le plus souvent qu'une colonne avec un visage, des pieds et des mains. La peinture, qui, dans les autres villes de la Grèce, était si en honneur qu'elles en faisaient une des bases de l'éducation, était défendue à Sparte. La céramique ne fabriquait que des poteries grossières; les beaux vases de Samos étaient prohibés.

Les poëtes furent presque tous étrangers, et ils devaient sous peine d'exil ne chanter que la guerre et la soumission aux lois. La musique elle-même était réglementée dans son rythme, son mode et sa tonalité. Le musicien Phrynis parut un jour avec une lyre à neuf cordes; l'éphore de service en coupa deux immédiatement. Un autre artiste, Timothée, qui avait commis le crime de laisser son imagination s'envoler à la recherche de mélodies plus idéales, fut puni par une forte amende, et comme sa lyre avait douze cordes, un des éphores prit un couteau et lui demanda de quel côté il préférait retrancher tout ce qui dépassait le nombre fixé par la loi; c'est comme si le commissaire de police de service à l'Opéra faisait, de son autorité privée, retirer de l'orchestre les harpes au moment de l'exécution de la prière de Moïse. La danse n'était qu'une gymnastique militaire, un apprentissage de la guerre où les danseurs simulaient un combat, parant les coups, reculant, sautant en l'air pour éviter les traits, ou se baissant pour frapper l'ennemi.

Sparte avait l'aspect et l'allure d'un camp; les Spartiates avaient l'austérité, la rudesse, l'étroitesse d'esprit des races toutes militaires qui dédaignent les délicatesses de la civilisation, les puissances de l'intelligence et du goût. Ces tendances naturelles, le législateur n'eut qu'à les exploiter pour asseoir solidement sa constitution et la faire durer cinq cents ans, exemple unique dans l'histoire. A Athènes, Lycurgue eût été chansonné et hué au bout de huit jours. Cette absorption de l'individu par l'État, cette réglementation de la vie privée, cette compression de la pensée, eussent été odieuses au caractère attique.

Le génie des deux peuples se révèle par un simple détail. Tous deux ont voulu retenir la victoire sous la forme d'une ingénieuse allégorie; mais tandis que les Spartiates, dans leur sauvage brutalité, élevaient dans leur temple une statue de Mars avec d'énormes fers aux pieds, les Athéniens, par une poétique *inspiration*, placèrent une Victoire sans ailes dans ce ravissant

sacellum, chef-d'œuvre d'élégance et de grâce qui se dresse à un angle de l'acropole.

Nous poursuivons notre excursion en franchissant un canal qui, avec l'Eurotas et son affluent le Magoula, forme une espèce d'île triangulaire couverte de massifs d'arbres, de hauts peupliers et de fleurs de mille couleurs. C'est le Plataniste, où jadis les jeunes Spartiates, divisés en deux camps, luttaient corps à corps, se mordant, s'arrachant les yeux et cherchant à jeter leurs adversaires dans le fleuve; c'est là aussi que l'on amenait les enfants dans une enceinte consacrée à Diane pour les fouetter sans qu'ils dussent pousser un seul cri. Aujourd'hui on ne va plus au Plataniste que pour déguster une tasse de café et respirer la fraîcheur en écoutant les tourterelles roucouler dans les peupliers.

Nous revenons vers la ville en remontant le cours de la Magoula, à travers des sentiers ombragés et bordés de haies toutes fleuries. Dans les vergers les arbres sont chargés de fruits, et s'ils sont de qualité médiocre, comme on nous l'assure, ce n'est cependant pas faute de chaleur. Les cultures que nous traversons paraissent bien entretenues; mais ici, comme dans toute la Grèce, on souffre du manque de bras. La journée se paye trois drachmes (trois francs), c'est-à-dire presque autant que dans les environs d'Athènes, quoique les vivres soient plus abondants dans ce pays-ci. Ce prix élevé vient du manque de concurrence. L'absence de communications contribue aussi à maintenir cet état de choses, et c'est parce qu'on n'a pas trouvé de débouchés pour les produits que les provisions sont abondantes. En général les propriétés sont petites et exploitées par le propriétaire lui-même. Il n'y a pas de grandes fermes, et la science agricole est peu développée. Les irrigations sont cependant bien comprises et employées avec habileté et économie, mais la charrue et les autres instruments aratoires sont, comme toujours, défectueux et primitifs.

Quant aux habitations que nous voyons, elles sont assez bien

bâties et confortables et ont un air d'aisance et de gaieté. Les paysans, occupés à labourer ou à cueillir des feuilles de mûrier, portent le costume albanais, c'est-à-dire la fustanelle et le fez; les femmes, la tunique et le manteau sans manches. Ces vêtements sont filés, tissés et brodés par les femmes elles-mêmes. L'aspect de cette campagne est des plus réjouissants et plein de promesses pour l'avenir; l'on ne peut s'empêcher de faire la comparaison avec celle d'Athènes, si abandonnée, si mélancolique, si arriérée au point de vue agricole.

Après avoir accordé tant d'heures et d'étude aux anciens, c'était bien le moins que nous accordions quelques minutes d'attention aux modernes et à leurs essais de civilisation, comme nous en priait notre hôte. En sa qualité de juge, ce fut au tribunal qu'il nous conduisit, bâtiment de style vulgaire sans aucune décoration extérieure. On pénètre dans une salle divisée en deux par une balustrade en bois. D'un côté se trouve, sur une petite estrade, une table en bois blanc avec quatre chaises en crin pour les juges, et de chaque côté des tables plus petites pour les secrétaires. Les murailles sont blanchies à la chaux et il n'y a pas le moindre rideau aux fenêtres. Au-dessus de l'estrade est accroché un portrait lithographié du roi Georges.

Il y avait justement séance. Les juges siègent en redingote noire. Quant au public, qui était nombreux, il se tenait debout dans l'enceinte qui lui est réservée, et il conserva tout le temps une attitude silencieuse et soumise, suivant la cause avec un vif intérêt, sans qu'il y eût cependant ni presse ni confusion, comme s'il avait conscience de la valeur de l'institution et du respect que l'on doit à la loi et à ses interprètes. La procédure est la même qu'en France, et je fus édifié par la manière dont la justice était rendue dans cette petite ville de province éloignée du centre. Les paroles du président du tribunal de Tripolitza me revinrent à l'esprit, et je fus tout disposé à croire que, malgré quelques fâcheux exemples, la magistrature en Grèce vaut mieux que la réputation que certains auteurs étrangers lui ont faite.

La plus grande familiarité régnait, du reste, entre les juges et les parties (il s'agissait d'une affaire civile), et les interrogatoires semblaient une conversation amicale, entrecoupée cependant, par moments, de grands éclats de voix avec des gestes homériques, et des apostrophes véhémentes que les juges écoutaient sans sourciller.

En nous en allant, nous voyons entrer quatre prisonniers conduits par des gendarmes. Nous demandons quel crime ils ont commis. « Eh ! coups de couteau », nous répond un des gendarmes en haussant les épaules, comme s'il eût voulu dire : C'est une misère, à quoi bon les arrêter pour cela !

Près de la porte, dans une petite salle ouverte à tout venant, sont déposées les archives, classées par dossiers dans des casiers. Rien ne serait plus facile que de les soustraire, mais on ne paraît pas s'en préoccuper.

C'est aussi dans le même édifice que se trouvent la mairie, les bureaux de la préfecture, et un embryon de musée où l'on dépose les fragments de sculptures et les inscriptions que l'on découvre de temps à autre en creusant des fondations, en traçant une rigole, ou même en labourant les champs qui occupent l'emplacement de l'antique Sparte.

Notre hôte insistant pour nous faire visiter l'école des garçons, à l'installation de laquelle il avait contribué, nous nous y rendons par une rue encore à l'état de projet, et nous sommes reçus par le professeur, un vigoureux et beau Spartiate en fustanelle, moustachu comme un zouave, campé comme un matamore, mais avec un air de finesse intelligente dans les yeux. La classe était vaste, claire, bien aérée, garnie de bancs, de pupitres, de livres, d'ardoises, en un mot d'un ameublement scolaire complet. Des poteaux ornés de lettres marquaient la division des classes. Sur la muraille étaient tracées, en différentes couleurs, des sentences morales, tirées soit des auteurs classiques, soit des Pères de l'Église. Les élèves paraissaient s'acquitter de leur tâche avec plaisir. Il y en avait de la ville

tte moderne, et aussi de la campagne, bien plus avec leur fustanelle blanche, leur fez rouge d'où aient des mèches de cheveux blonds, avec leur teint leurs figures ouvertes, leurs membres sains et bien pro- nés. Ils ne ressemblaient guère à ces êtres pâlots, aux s creuses, au teint plombé, au regard ennuyé, qui traînent ur les bancs de nos collèges.

Le maître leur fait subir devant nous un examen, et c'est un plaisir de voir combien ils prennent goût à cet assaut d'intelligence. Un garçon de dix ans récite un épisode de la retraite des Dix Mille avec le même enthousiasme que si cet événement se fût passé à notre époque et que son grand frère eût fait partie de l'expédition. Puis vint le tour de l'arithmétique au tableau, et quand le maître posait un problème, tous les élèves attendaient anxieusement la réponse, reportant alternativement leur attention sur le professeur, sur leur condisciple interrogé et sur nous, pour lire dans nos yeux une approbation dont ils se montraient fiers. On sentait bien que c'était plus la réflexion que la mémoire qui leur dictait la réponse.

Les notions d'agriculture ou de jardinage sont absolument inconnues; l'instruction religieuse se borne à ce qu'enseigne le maître d'école; mais celui-ci, malgré son apparence campagnarde, est partisan de toutes les améliorations, de tous les progrès, et il nous demande de lui écrire sur un bout de papier les titres des ouvrages propres à combler les vides que nous avons remarqués dans la bibliothèque de la classe.

Dans cette école, comme dans la plupart des écoles de Grèce, nous remarquons une bonne volonté, une activité, un entrain de part et d'autre, et chez les élèves un désir d'apprendre qui donne confiance dans l'avenir du pays. La plupart des enfants, soit de la ville, soit de la campagne, habitent chez leurs parents. Ceux qui ne demeurent pas trop loin retournent chez eux chaque soir; ceux, au contraire, qui sont trop éloignés, y vont le dimanche. Ils payent à leurs professeurs cinquante cen-

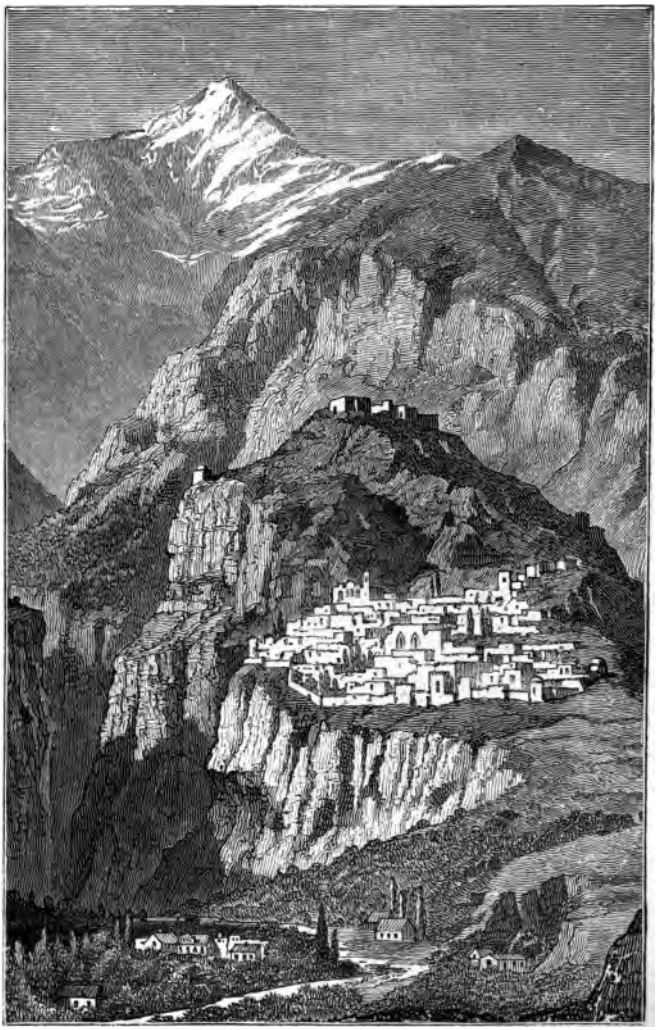
times par mois. Le gouvernement, de son côté, alloue au maître soixante drachmes (francs) par mois et lui fournit le logement, ce qui rend la position très convenable.

Le soir, notre hôte voulut nous faire assister à une danse locale. On disposa la cour de la maison et l'on fit appel aux voisins et surtout aux voisines. Il y en avait de tous les âges, de toutes les classes, de tous les costumes, assis fraternellement côte à côte, car l'égalité la plus parfaite règne ici. Le mélange des différentes classes paraît tout naturel, et personne ne songe à y trouver un manque de convenances. Il faut dire que les rapports entre supérieurs et inférieurs, maîtres et domestiques, ne sont pas les mêmes que dans nos pays civilisés, et que la fraternité n'existe pas seulement dans les mœurs, mais aussi dans les âmes. La danse était le *syrtos* habituel, danse grave et lente qui a dû avoir à l'origine un caractère religieux, toujours le même, sans la plus légère variation; les danseuses, se tenant par la main, tournaient en rond avec un balancement monotone. Quand le vin résiné eut circulé, il y eut plus d'animation. Un grand jeune homme en fustanelle se leva, et commença à exécuter d'un air grave et sérieux quelques pas légers et assez gracieux; puis il se mit à tournoyer avec une rapidité extraordinaire, tantôt s'accroupissant jusqu'à terre, tantôt se relevant en sautant, en se balançant en tous sens, et en gesticulant avec ses bras à tort et à travers, tout cela sans grâce et sans que ses mouvements eussent aucun rapport avec ceux de ses compagnons. Devenu le chef de file de toute la bande, il agitait son mouchoir d'une main et de l'autre tenait son voisin par le cou. La danse continua, jusqu'à ce que la fatigue forçât les acteurs à se reposer. Alors deux jeunes filles s'avancèrent timidement dans le milieu de la cour. Nous nous attendions à quelque pas national, au véritable *choros* spartiate. Ce ne fut pas sans une vive désillusion que nous les vîmes commencer une polka! C'était prendre la civilisation à rebours; il nous fallut un effort de courtoisie pour applaudir à cette innovation, importée

roite ligne, et dont tous ces jeunes Spartiates se
ers.
restait à visiter la troisième Sparte, la Mizithra des
Mistra des Francs.
suivons un sentier, entre des haies en fleurs, à travers
s de mûriers et d'oliviers séculaires, sous l'ombrage
iers aux larges feuilles et de platanes qui datent
emps de la domination ottomane. Des ruisseaux
s longent le chemin, et de distance en distance
fontaine que dont l'arcade ogivale
Nous croisc campagnards qui vont à
porter leurs denrées. Les es trottinent, chargés de
s de légumes, au milieu de els les enfants montrent
éveillée. De jeunes femmes suivent en causant. De
es tresses de cheveux blonds flottent sur leurs épaules,
rands yeux bleus doux et profonds animent leurs traits ré-
; leur taille est élevée, leur démarche d'une élégance
naturelle. Les hommes, dont beaucoup sont blonds, ont une figure énergique et mâle, le regard hardi, quelque peu féroce; on les dit courageux jusqu'à la témérité, mais vindicatifs et enclins à la rapine.

Nous traversons le village de Saint-Jean, dont les maisons de bois peintes, à grands balcons turcs, sont cachées dans la verdure. Les orangers sont en fleurs dans les jardins, les grenadiers montrent leurs corolles rouges par-dessus les murs, les grands peupliers ondulent au vent, et l'on entend de tous côtés le bruit de l'eau qui coule dans les fontaines ou dans les canaux de briques. Des bandes de pigeons parsèment de taches blanches papillotantes les feuillages clairs du printemps. Rien de plus charmant et de plus oriental.

En continuant à longer la montagne, nous arrivons bientôt au pied du rocher de Mistra, monticule conique escarpé au pied de la chaîne du Taygète, dont il est séparé de tous côtés par des gorges profondes et des pentes à pic. En 1247, Guillaume



Mistra. — Vue générale. (Page 306).

de Villehardouin, pendant son séjour en Laconie, découvrit ce rocher, qui lui parut convenable pour construire un fort. Il en fit, en effet, une place presque imprenable et l'appela *Mistra*, mot qui veut dire, en vieux patois de France, *la maîtresse ville*. Les Grecs en ont fait *mizithra*, qui signifie fromage caillé. Elle a été presque entièrement détruite par les Turcs, et ses habitants ont été grossir la population de Parori et de Sparte.

Les maisons s'étagent les unes au-dessus des autres jusqu'au sommet couronné par la citadelle. Rien ne peut rendre l'aspect de cette ville de vingt-cinq mille habitants maintenant déserte et abandonnée, et je ne me souviens que de Rhodes qui m'ait laissé une impression semblable. De tous côtés on ne voit que palais, maisons, églises ruinées. On erre dans des rues pavées qui montent en zigzag, on passe sous des voûtes au-dessus desquelles sont sculptés des écussons de familles françaises, on pénètre dans des cours encombrées d'herbes, mais pleines encore des souvenirs de nos croisés. C'est une promenade à travers le moyen âge.

Après avoir monté à travers les ruelles et les carrefours que hantent seuls aujourd'hui les lézards, nous passons devant un ancien monastère où se trouvent plusieurs tombeaux francs, entre autres celui de la belle Théodora Tocco, femme de Constantin Paléologue, morte en 1430. L'église appelée Pantanasie est la seule qui soit bien conservée. Son plan est celui d'une basilique latine. Le portique se compose d'une belle colonnade ouverte (ce qu'on nomme en Italie une *loggia*), et une tour byzantine y a été accolée. C'est un des monuments les plus complets de cette période de l'art au moyen âge. La richesse d'ornementation, le fini et le fouillé des moulures, la pureté des profils, l'habileté d'exécution, ont fait supposer qu'il datait de l'époque vénitienne. Les murs sont formés d'assises alternées de pierres de taille et de briques. Les portes, les colonnes et le pavé sont en marbre. A l'intérieur, les fresques

représentant des sujets de l'Ancien Testament sont presque intactes. Les sculptures appartiennent à l'époque que l'on peut appeler la troisième époque, celle où, après avoir transformé les ornements imités de l'antiquité, les artistes créèrent des formes nouvelles.

Un peu au-dessus se trouve la métropole, à côté du palais archiépiscopal construit par l'évêque grec Nicéphore, après que Guillaume de Villehardouin eut abandonné Mistra à Paléologue comme prix de sa rançon, en 1263. L'église métropolitaine est vaste. L'intérieur est orné de colonnes formant les bas côtés et sur l'une desquelles on a gravé les donations faites au chapitre au douzième siècle. En continuant à gravir les rues escarpées et tortueuses, nous parvenons à une belle place, que les gens du pays nomment le palais de la Basilissapoula ou de la Princesse. Il est difficile de distinguer, au milieu des décombres et des pans de murailles percés de fenêtres ogivales, si là se trouvait le palais des despotes de Mistra.

Après une rude escalade, on parvient enfin à la citadelle, dont les fortifications se composent de plusieurs lignes de murailles flanquées de tours, remaniées depuis par les Byzantins, par les Turcs et les Vénitiens. Dans la partie basse, on voit encore une grosse tour carrée qui a conservé tout son aspect féodal, avec ses rosaces de briques et ses niches en ogive. C'est là qu'en 1827 on a découvert dans un sarcophage une armure complète en fer forgé : casque à visière, cotte de mailles, cuirasse, brassards, une armure française; mais personne, à Sparte ni à Athènes, n'a pu me dire ce qu'elle était devenue.

De ce point on jouit d'une magnifique vue sur la plaine de Sparte, enfermée de tous côtés comme un camp retranché par de hautes montagnes, tandis que derrière le château s'élancent les plus hautes cimes du Taygète.

En redescendant, nous rencontrons d'autres églises encore; une des particularités que nous remarquons, c'est la forme des absides, qui font saillie extérieurement et sont suspendues, sou-

tenues par une série de consoles. A l'intérieur, elles font l'effet d'une grande niche creusée à deux mètres de hauteur. C'est le seul exemple que j'en aie vu. L'une de ces églises, dédiée à saint Nicolas, était tellement encombrée de broussailles, de pierres éboulées des rues plus élevés, que nous eûmes de la difficulté à y pénétrer. Le toit est effondré et l'intérieur très dégradé. On distingue cependant encore des traces de peintures. A droite et à gauche du narthex, il y a deux chambres, dans l'une desquelles se trouvent deux portraits, assez bien conservés, de l'empereur Alexis Comnène, auquel on attribue la construction de l'église. Quelques-uns des chapiteaux cubiques encore existants, ornés de feuilles d'acanthe et de laurier enroulées avec goût, sont de l'époque de transition entre le style romain et le style byzantin, c'est-à-dire du dixième ou du onzième siècle.

Nous errons au hasard, sans pouvoir nous arracher de cette ville sur laquelle la guerre et la vengeance ont promené avec rage leur marteau démolisseur. Nous avançons sous un soleil brûlant, à travers un dédale de rues désertes et rocailleuses, entre les murs des cours, au-dessus desquels apparaît de temps en temps un bouquet de verdure. Parfois les ruelles se rétrécissent au point que nous pouvons toucher les murs des deux mains. Çà et là, nous remarquons un fragment de sculpture grecque, une inscription romaine, une dédicace byzantine, une devise franque sous un blason. Quelques édifices massifs ont résisté : ce sont des bains turcs. Mais les Grecs ne se baignent jamais, et ils en avaient fait des magasins à poudre. D'autres monuments dominent cette scène de désolation, laissant de jour en jour tomber une pierre comme une larme sur un passé évanoui : ce sont des églises; on y a vu tour à tour arborer la croix byzantine, la croix latine, le croissant. Un ou deux minarets, tronqués comme des colonnes funéraires, restent encore en témoignage des quatre siècles de servitude qu'eut à subir la patrie de Léonidas.

Nous n'entendions que le bruit de nos pas ou le frôlement d'un serpent dans les herbes desséchées; le silence semblait nous

vancer. Nous débouchons tout à coup, sans nous en douter, sur un sentier en corniche qui monte à la citadelle en contournant la ville. Devant nous s'ouvre une gorge profonde et perpendiculaire qui s'enfonce, comme une plaie béante, dans les flancs du Taygète. Tout au fond, un torrent, qui descend en bouillonnant de la montagne, bondit entre d'énormes rochers arrondis et polis par les eaux. Au-dessus de nos têtes, les murailles de la forteresse, croulantes, ébréchées, serpentent sur les crêtes de la roche.

Quelques arbres, sur une pointe avancée, nous fournissent un peu d'ombre pour nous reposer et nous rafraîchir après cette promenade de deux heures sous une température de trente-cinq degrés. A cent mètres au-dessous de nous, à l'entrée du ravin, nous distinguons nettement, près d'anciens bains, une fontaine avec une inscription turque en caractères longs et entrelacés, comme savent encore en dessiner les calligraphes de Stamboul. Quelques femmes, coiffées de foulards rouges, lavent leur linge. Plus loin commence cette ceinture de jardins qui forme comme un trait d'union entre la ville décrépite et la campagne éternellement jeune. Au delà s'étend la plaine de Sparte avec ses souvenirs, la Lacédémone des princes grecs, la Slavokhori des barbares du Nord ; et plus loin encore, fermant l'horizon, apparaissent les flancs escarpés et rougeâtres du mont Ménélaïus, où s'élevaient les tombeaux de Ménélas et d'Hélène, cette Marie Stuart de l'antiquité.

Nous ne pouvions nous décider à dire adieu à Mistra ; car aucun lieu ne peut, mieux que celui-là, arrêter le voyageur curieux du passé et avide d'émotions, en face de ce paysage aux lignes grandioses, et qui n'a pas d'égal en beauté et en souvenirs dans toute la Grèce, pourtant si riche sous ce rapport, en face de cette ville empreinte du caractère si touchant qui annonce le passage de la vie à la mort, et dont les murailles et les demeures les plus modestes comme les palais évoquent le nom de la France.

XV

Départ de Sparte. — Le village de Trypi. — Chants grecs. — Rôle attribué aux oiseaux par la superstition. — Les Grecs du Taygète. — Beauté du paysage. — Danger de la route. — Lada-Koutsava. — Accueil des habitants. — Nuit blanche. — Le Magne et les Maniotes. — Caractère sauvage. — Les femmes. — Respect qu'on a pour elles. — Un honneur bien gardé. — Baptême. — Mariage. — Enterrement. — Superstitions. — Histoire du Magne. — Un régime féodal au dix-neuvième siècle. — Les chevaliers français en Morée. — Relations de Bonaparte avec les Maniotes. — De Lada-Koutsava à Calamata.

De Sparte à Calamata il existe deux chemins, l'un qui contourne au nord le massif du Taygète par Leondari, et qu'il faut trois journées pour parcourir; l'autre qui traverse le Taygète, plus court d'une journée, mais beaucoup plus difficile. Le premier est celui des marchands, des propriétaires, des fonctionnaires et des voyageurs prudents; le second est celui du touriste aventureux, en quête d'émotions et de sensations puissantes, mais léger de bagages et peu sensible au vertige et au mauvais coucher.

A Athènes, les renseignements que l'on nous avait donnés sur ce passage étaient peu encourageants. En certains endroits le sentier était impraticable pour les mulets, dangereux même pour un piéton; on nous citait des accidents terribles où monture et cavalier avaient disparu dans l'abîme; le moins qui puisse vous arriver, ajoutait-on, c'est de perdre une partie de vos bagages. Nous savions que ces descriptions n'étaient pas exagérées, mais ce que nous avions lu et entendu raconter de

la beauté pittoresque de cette route nous fit persister dans notre projet de traverser le Taygète. En allant coucher à Trypi, à une heure de Mistra, à deux heures de Sparte, et en admettant que nous ne soyons, le lendemain, arrêtés par aucun incident, bagages qui tournent, mule qui s'abat ou refuse d'avancer, nous pouvons espérer franchir la montagne en dix ou douze heures.

En quittant Mistra, nous montons, par un sentier pierreux, dans une petite vallée bien boisée, fermée à droite et à gauche par des rochers élevés, mais dont l'aspect n'a rien de sauvage. Le soleil n'a pas encore disparu, mais ses rayons déjà affaiblis éclairent d'une douce lumière tout le paysage, se jouent dans le feuillage des rhododendrons, des lentisques et des arbousiers, dans les hautes branches des platanes, et nous promettent une charmante promenade jusqu'à Trypi. A mesure que nous avançons, le défilé se resserre et les rochers jaune clair disparaissent sous un enchevêtrement d'arbres et d'arbustes de toute espèce. Le sentier tantôt suit le bord du torrent, tantôt gravit un mamelon d'où l'on peut, à travers les chênes et les platanes, apercevoir la plaine de Sparte. Nous montons toujours par un sentier raboteux bordé de pins et de peupliers d'Italie; des cavernes font des trous noirs dans le flanc du rocher qui nous domine, et de petits vallons baignés d'ombre s'ouvrent tantôt à droite, tantôt à gauche, pleins de verdure et de fraîcheur.

A un détour du chemin nous apercevons Trypi, dont le nom (*trypé*, crevasse) indique la situation à l'entrée d'une gorge profonde du Taygète. Les maisons sont semées çà et là sur plusieurs collines au milieu d'une végétation luxuriante, que dominent de haut cyprès. Partout mille petits canaux d'arrosage sillonnent les prairies et coupent les sentiers. J'ai rarement vu un tableau plus gracieux et plus frais.

Nous descendons chez le pappas. La maison, située à mi-côte, était vaste et aérée, et de la galerie de bois qui l'entourait on jouissait d'une vue charmante sur la vallée. Il n'y avait pas, il est vrai, de carreaux aux fenêtres : c'est un beaucoup trop

grand luxe pour un canton aussi reculé; mais des volets de bois les remplaçaient.

Pendant qu'on prépare le dîner, nous allons, en compagnie du pappas et de la plus grande partie de la population, visiter l'église, construite il y a quelques années sur une éminence voisine, d'où la vue embrasse un magnifique panorama, depuis Sellasie et Vourlia jusqu'aux cimes les plus éloignées de Parnon. On ne pouvait choisir un meilleur emplacement pour une église, et en cela d'ailleurs les Grecs modernes ont presque toujours suivi l'exemple des anciens, qui plaçaient leurs sanctuaires sur un lieu élevé, de manière à frapper de loin la vue du voyageur ou du laboureur. Cette église est vaste, de formes élancées, bien proportionnée. L'intérieur est orné avec plus de goût et de recherche que les chapelles grecques ne le sont ordinairement. Les sculptures de la voûte et les peintures de l'iconostase sont soignées, et les murs, au lieu d'être simplement blanchis à la chaux, sont revêtus de stuc poli et coloré. Une large et confortable tribune est réservée aux femmes.

L'école, bâtie à côté de l'église, est grande, bien éclairée, et l'installation, quoique très simple, est complète et bien entretenue. Ces deux édifices ont été construits avec les seuls fonds fournis par les villageois de Trypi et des hameaux environnants. Ces exemples de zèle et de libéralité en faveur de l'instruction populaire se rencontrent fréquemment en Grèce; ils pourraient servir à plus d'une nation européenne dont l'insouciance se repose sur le budget de l'État pour la propagation des lumières. Dans la petite bibliothèque annexée à l'école nous voyons plusieurs livres grecs de la maison Firmin Didot de Paris, et plusieurs traductions de nos livres de classe.

La demeure de l'aimable et intelligent pappas qui voulait bien nous héberger était, comme toutes celles du village, envahie par les vers à soie. Dans toutes les chambres, sauf celles qui nous étaient réservées, des claies en osier étaient étagées et couvertes de ces précieuses bestioles qui imprégnaient l'a

d'une odeur fade et écœurante. Les vers en étaient à leur quatrième âge; ils venaient de *se réveiller* de leur troisième mue, comme disent nos éleveurs du Dauphiné, et paraissaient doués d'un appétit formidable; les feuilles de mûrier, grignotées en rond par ces mille petites mâchoires, disparaissaient comme par enchantement. Cette industrie est prospère dans tout le district, et, soit que la feuille de mûrier ait de meilleures qualités, soit que la ventilation des chambrées profite des toits à jour et des fenêtres veuves de vitres, soit que l'air de la montagne ait une influence bienfaisante, toujours est-il que les épidémies n'ont fait que de rares apparitions à Trypi pendant les années où la pébrine et la flacherie désolaient le bas de la contrée.

Après le dîner, où figurait, comme dessert, une énorme jatte de fraises des bois parfumées et savoureuses, nous nous asseyons sous la véranda. Dans le village, des jeunes filles chantent, et comme nous exprimons au pappas le désir de connaître les paroles que nous ne distinguons pas, il se lève brusquement, sort, et, d'une voix de stentor qui devait faire un effet superbe dans son église lors des offices, il interpelle les chanteuses :

— Hé! Euphrosine, viens ici! Viens aussi, Marionka! et toi aussi, Zénobie!

Désobéir au pappas ne viendra jamais à l'idée d'une bonne orthodoxe; Zénobie, Marionka, Euphrosine, arrivent donc, timides et rougissantes, se tenant par la main pour se donner une contenance. Elles formaient un groupe charmant avec leurs grands yeux bleus effarouchés, leurs cheveux blonds qui s'échappaient en mèches folles de leurs foulards bleus à palmes jaune d'or, et ces dalmatiques blanches qui, sans trop marquer la taille, l'accusent légèrement et donnent à l'ensemble quelque chose d'élancé et de sobre dans la ligne.

— Allons! dit le pappas, chantez un peu pour les étrangers.

Elles devinrent rouges comme des grenades mûres et regardèrent derrière elles comme si elles eussent voulu s'enfuir.

Voyant bien que les intimations un peu trop brusques du brave prêtre ne réussissaient à rien, nous eûmes recours au meilleur argument quand il s'agit des filles d'Ève, la flatterie. Euphrosine se mit à rire; notre cause était gagnée.

Elles commencèrent alors à l'unisson une mélopée en mineur lente et mélancolique. Elles chantèrent d'abord à voix basse, et sur un ton un peu monotone, puis s'animèrent par degrés en voyant notre approbation. Leur voix était douce et fraîche et n'avait heureusement que fort peu ce ton nasillard particulier aux Grecs. C'était une romance très répandue parmi les populations de la Laconie. Il s'agit d'un palikare qui a combattu contre les Turcs et remporté maintes victoires. Il revient vers son pays et se presse pour revoir sa femme et ses enfants; mais il se trouve tout à coup en face de Caron, envoyé par Dieu pour prendre son âme, malgré ses supplications et sa résistance.

Et le chant finit par cette strophe :

« Vous, oiseaux, partez! adieu! Si vous allez bien loin d'ici, à Kolocynthi, ma patrie, souvenez-vous qu'un pommier s'élève devant la porte de ma maison; reposez-vous sur ses branches couvertes de fleurs roses; et quand celle que j'aime sortira, vous la saluerez et lui parlerez de notre ancien amour; vous lui direz de ne plus m'attendre, parce que Caron m'a pris au détour du chemin et me retient au sein du noir abîme, loin de ma femme et de mes enfants. »

L'oiseau joue un grand rôle dans la poésie populaire grecque. C'est à lui que le klephte traqué dans les rochers confie ses messages; c'est lui que le guerrier frappé à mort charge d'aller porter ses derniers adieux à sa mère ou à sa fiancée; c'est lui qui reçoit la confidence des désespérances d'amour. C'est sous la forme de l'oiseau que le klephte mourant ou l'amante trahie veulent renaître. Dans l'antiquité, les oiseaux, ces premiers-nés de la vie et de la nature, prennent aussi une grande part dans la vie des humains : semailles, voyages, commerce, ou mariages.

« Reconnaissez-nous comme dieux, disent-ils, et nous resterons parmi vous, et nous vous donnerons, à vous, à vos enfants et aux enfants de vos enfants, richesse et santé, bonheur, longue vie, paix, jeunesse, rires, chœurs et festins. »

Cette protection assurée par le nid à la maison qui l'abrite est restée une croyance populaire en Grèce, et l'on en trouve aussi quelque réminiscence dans nos campagnes, où les paysans clouent contre leur chaumière des pots de terre pour les hirondelles, en disant que « ça porte bonheur. »

En avril, les enfants allaient de porte en porte chanter la « chanson de l'hirondelle », qu'Athénée nous a conservée, petit chef-d'œuvre de grâce légère et de finesse :

« Elle est venue, elle est venue, l'hirondelle, ramenant la belle saison et la belle année ; blanche sous le ventre et noire sur le dos ! N'iras-tu pas querir dans ta grasse maison une corbeille de figues et une coupe de vin, et une éclisse de fromage et de la fleur de froment ? L'hirondelle ne refuse rien, pas même un petit gâteau. Nous en irons-nous les mains vides ? Si tu nous en donnes, nous nous en irons ; si tu ne nous en donnes pas, nous ne quitterons pas la place ; nous emporterons la porte et son linteau et la femme assise dedans. Elle est petite, ta femme, nous l'emporterons aisément. Allons, donne, donne donc ! Si peu que tu donnes, ce sera beaucoup. Ouvre, ouvre ta porte à l'hirondelle. Nous ne sommes pas des vieillards, nous sommes des enfants. » Et l'enfant tendait aux aumônes rustiques un nid d'hirondelle en guise de sébile.

La poésie est naturelle à l'âme humaine, c'est sa première voix ; mais ce que n'ont pas les poésies antiques et ce que possèdent, au contraire, à un haut degré les chants modernes, c'est une sensibilité parfois mystique, une délicatesse de sentiment, qui sembleraient ne devoir exister que chez les peuples raffinés par une longue culture. Dans ces chants populaires, le cri du cœur est vrai, l'émotion poignante. On retrouve là l'action du christianisme sur le cœur de peuplades à demi sauvages, et la

religion du Christ est venue tempérer d'une mélancolie douce, d'une tendresse admirable, les mélopées rudes et féroces des pâtres du Taygète ou du Pinde.

Les jeunes chanteuses étaient déjà parties depuis longtemps que j'étais encore là sur le balcon, contemplant ce vallon boisé, ces rochers, cette plaine immense baignée par la lumière phosphorescente de la lune, écoutant les modulations des rossignols, le gai bruissement des ruisseaux, et dans le lointain la note plus grave d'une cascade qui faisait comme la basse de toute cette merveilleuse et grandiose harmonie. Je ne cédai qu'à contre-cœur aux instances d'Alexandre, qui me répétait depuis une heure que j'attraperais la fièvre à rester ainsi exposé à l'humidité de la nuit, et qu'il fallait d'ailleurs partir le lendemain au point du jour.

A l'heure où l'on ne distingue pas encore un turban blanc d'un turban vert, comme disent les musulmans en temps de ramadan, je me réveille et j'entends comme le crépitement de la pluie sur les tuiles. J'allais chercher dans un redoublement de sommeil l'oubli de ce contre-temps fâcheux qui nous forcerait à rester une journée entière à Trypi, lorsque je me souvins des vers à soie. Ce bruit de forte averse était produit par les jeunes chenilles en train de faire leur premier déjeuner du matin.

J'ouvre les volets de bois de la fenêtre. Un souffle d'air frais et vif pénètre dans la chambre; le ciel est pur et, du côté de l'orient, prend ces teintes laiteuses qui précèdent de loin le lever du soleil. Alexandros, déjà debout, ferme nos sacs de voyage; les agoyates sont là avec leurs bêtes, des mulets de haute taille dont on nous a, dès la veille, vanté l'excellence. A cette exactitude, à cet empressement tout à fait inusités, on voit qu'il s'agit d'une entreprise sérieuse et que personne ne se soucie de se laisser attarder et de coucher en route sur ces hauteurs solitaires hantées par les loups et les Maniotes. Nous prenons congé du pappas, qui nous serre la main avec effusion.

En passant devant l'une des dernières maisons du village, nous voyons la porte s'entr'ouvrir et une jeune tête apparaître. C'est celle d'Euphrosine, notre chanteuse de la veille. Elle sort et vient nous présenter un petit panier rempli de fraises des bois, en disant : « *Kyrie, eleison.* Salut, seigneurs; que Dieu vous garde dans votre voyage! » Nous voulons reconnaître cette attention par une belle drachme neuve; mais la jeune montagnarde fait un geste de refus, presque de reproche, et, du pas de sa porte, nous répète encore une fois : « Bon voyage, seigneurs. »

Tout d'abord le chemin n'est pas difficile, et nous plaisantions déjà Alexandros de ses pronostics et des précautions qu'il avait prises contre toutes les éventualités. Ses poches étaient gonflées de toutes sortes de provisions, deux sacoches rebondies étaient attachées devant lui, et derrière sa selle nos manteaux, des couvertures, des parapluies, des parasols. En bandoulière il portait nos albums, nos lorgnettes, un fusil, et à sa ceinture un grand couteau destiné à découper des agneaux à la palikare, à fendre du bois, à dégager les inscriptions, ou à pourfendre les brigands, si tant est qu'il en existât.

Nous suivons un ruisseau bordé d'une haie d'aubépines; mais bientôt le paysage change : nous pénétrons dans la langada sauvage de la Magoula, resserrée entre deux immenses murailles de rochers d'un jaune éclatant veiné d'ocre rouge et de vert, dont la cime resplendit au soleil levant avec des reflets d'or et d'argent.

A chaque pas les précautions deviennent de plus en plus nécessaires. Le chemin est plus rocailleux, et le paysage, bien que permettant quelques échappées sur la vallée encore enveloppée d'une brume vaporeuse, se resserre de plus en plus. A un moment, le sentier descend si brusquement vers le fond du ravin qu'il faut mettre pied à terre, et les agoyates doivent retenir les mulets par la bride et par la queue pour les empêcher de glisser sur ces pentes de marbre polies par la pluie, et

de rouler dans l'abime. Plus d'un s'abat, et à chaque chute les agoyates se répandent en imprécations, en lamentations, en injures ou en découragements. Ce n'est pas sans difficultés non plus, ni sans perte de temps, que s'opère la traversée du torrent, et l'un de nos mulets manque se noyer dans un trou où la violence du courant l'a poussé. On remonte ensuite par un sentier abrupt, taillé en corniche le long d'une paroi de rocher; dans le ravin, à une profondeur effrayante, en entend le torrent bouillonner au milieu d'énormes rochers, mais qui disparaît presque sous la voûte de verdure formée par les branches entrelacées des sapins sombres ou des platanes séculaires. Quand on lève les yeux, on aperçoit de gigantesques blocs de rochers suspendus sur les hauteurs et qui semblent prêts à se détacher. De temps à autre des gorges profondes s'ouvrent sur la langada, et l'œil monte, à travers des rocs nus et décharnés, jusqu'aux forêts de sapins qui servent de retraite aux chèvres sauvages, aux sangliers et aux ours, et au-dessus, jusqu'aux cimes neigeuses et périlleuses où les jeunes Spartiates se préparaient, par les fatigues et les dangers de la chasse, aux périls plus sérieux de la guerre.

Le chemin devenait de plus en plus rapide, et parfois si incliné vers le précipice, si uni et glissant, que, même à pied, nous avions peine à y passer. Dans plusieurs endroits, des avalanches de pierres et d'arbres déracinés avaient entraîné des portions considérables du sentier, et c'est encore pour moi un prodige que nos mules aient pu les traverser. Ce qui me surprend encore davantage, c'est l'adresse avec laquelle elles évitaient ces saillies de rochers qui s'avançaient en travers du chemin justement à la hauteur des charges, et dont le moindre choc les eût précipitées dans l'abîme béant à nos pieds. L'instinct de ces animaux est vraiment merveilleux et dépasse tout ce qu'on en a pu dire. Quand nous descendions pour traverser les passages jugés impraticables par l'agoyate qui servait d'éclaireur à la caravane, c'était un spectacle vraiment curieux que

le sang-froid et l'intelligence avec lesquels les mules se tiraient de tous ces mauvais pas, sans entêtement, sans révolte contre leurs maîtres. Elles s'arrêtaient une minute ou deux devant les crevasses, les fondrières qu'il s'agissait de franchir, les mesuraient du regard avec prudence et circonspection, puis tout à coup s'élançaient, grimpaient, plaçant le pied à l'endroit qu'elles avaient choisi d'avance, sautant de roc en roc, se tenant en équilibre sur des pointes aiguës où une chèvre aurait eu peine à poser ses quatre pattes, et ne s'arrêtaient que de l'autre côté de l'obstacle.

Bêtes et gens étaient harassés après trois heures d'un pareil exercice : d'autant plus que le soleil dardait maintenant ses rayons d'aplomb sur nos têtes. Après avoir contourné d'énormes blocs qui pourraient, à bon droit, passer pour les projectiles que les Titans révoltés lançaient à la tête de Saturne, nous faisons halte, au bord du torrent, sur une agréable pelouse verte entourée de platanes et de chênes; au-dessus de nous s'élève un rocher gigantesque, uni, régulier comme la paroi d'une carrière et recouvert en certains endroits par des rideaux de lierre vigoureux. L'étroite bande de ciel qu'on aperçoit entre les deux cimes forme comme un plafond étincelant au-dessus de nos têtes.

C'est avec regret que nous quittons ce lieu charmant et que nous reprenons, au milieu de difficultés croissantes, la route de Lada-Koutsava. Les traînées de pierres qui s'éboulent sous nos pieds alternent avec les larges couches inclinées de schiste poli comme un miroir. C'est à pied que nous allons, pour notre sécurité et celle de nos mules. Sur ces surfaces glissantes il n'y a pas moyen de s'arrêter; et au moindre faux pas montures et cavaliers seraient infailliblement entraînés dans le précipice, à trois cents mètres plus bas.

Ces lieux sauvages ne sont pas complètement inhabités. A mille mètres au-dessus de la mer, nous avons aperçu, dans les creux de rochers, quelques petits carrés de terre cultivée. Les

traînées brunes le long des pics, les troncs noircis par le feu, annoncent la présence dans ces parages des bergers qui, là aussi, continuent leur œuvre de destruction en incendiant les forêts.

Au moment où nous approchons du col le plus élevé et où nous découvrons le mont Saint-Élie, limite de la Laconie et de la Messénie, nous sommes tout à coup, et sans qu'aucun indice ait pu nous en avertir, enveloppés par un brouillard épais qui nous empêche de rien distinguer à trois pas devant nous, et rend le chemin plus dangereux encore en couvrant les rochers d'une abondante humidité. Trois fois nos agoyates eux-mêmes se trompent sur la direction à suivre et nous mènent dans le lit du torrent. Le découragement commence à nous gagner, et les muletiers se désespèrent de nous avoir accompagnés et de nous avoir loué leurs bêtes. Nous nous abritons un instant sous un rocher, attendant nos compagnons attardés et perdus dans le brouillard; et quand ils nous ont rejoints, guidés par nos cris d'appel, nous cherchons à nous orienter; l'individu qui nous sert de guide, un chasseur de Trypi, qui est allé en reconnaissance, avec son flair de montagnard, a retrouvé le sentier et nous conduit par une dernière montée abrupte et pierreuse au sommet d'un mamelon élevé qui termine la langada. De ce point l'on jouit, quand le temps est clair, d'une vue magnifique, d'un côté sur les plaines de la Messénie, de l'autre sur la vallée de Sparte.

La descente commence alors, non moins pénible que la montée; mais le brouillard s'éclaircit peu à peu, puis subitement, aussi brusquement qu'il s'est montré, disparaît, découvrant à nos regards tout le golfe de Calamata, qui s'étend en nappe longue et unie entre le Magne et Coron. Un contre-fort du Taygète nous le cache bientôt. Enfin, après une heure de descente, au milieu d'un enchevêtrement sur une pente rapide, nous arrivons à Lada- d'une végétation luxuriante, grâce aux sor fertilisent un sol ingrat et transformen

rent. Les maisons sont entassées les unes au-dessus des autres, accrochées aux saillies du rocher comme sur les gradins d'un théâtre, et l'inclinaison des rues est tellement brusque que nos mules refusent d'avancer. Nous nous arrêtons enfin sur une petite place ombragée par un beau groupe d'arbres, et un cercle de curieux se forme vite autour de nous. L'arrivée d'étrangers dans un hameau de ces provinces reculées cause d'abord une sorte de stupeur et de trouble. Personne ne vient à vous, si ce n'est pourtant les chiens, qui se précipitent en furie aux jambes des chevaux; les enfants fuient comme s'ils avaient vu le diable. Quelques femmes entre-bâillent leur porte et jettent un coup d'œil méfiant; les hommes restent sans bouger sur le pas de leur demeure et nous suivent d'un regard dur et tant soit peu farouche. C'est à la fois de la timidité et de la sauvagerie; mais peu à peu la défiance disparaît, on renvoie les chiens à coups de pierres, l'attitude soupçonneuse fait place à une familiarité hospitalière, et, sans vous questionner sur votre nom, votre position ou le but de votre voyage, chacun met sa fierté et son amour-propre à vous recevoir de son mieux.

Il n'en a pas toujours été ainsi : à la fin du siècle dernier, en 1797, lorsque MM. Dimo et Stéphanopouli se présentèrent dans le Magne comme ambassadeurs du général Bonaparte, on agit vis-à-vis d'eux à peu près comme les Japonais vis-à-vis de nos plénipotentiaires, ne leur laissant rien voir, les entourant de prévenances qui n'étaient qu'un rempart contre leur zèle et leur activité, et les retenant sur les confins du pays sans leur permettre d'y pénétrer. Aujourd'hui que les Maniotes n'ont plus de raisons de considérer tout voyageur comme un espion au service des Turcs, ils se laissent aller à leur tempérament de montagnards grecs, c'est-à-dire à la naïveté et à la franchise dans l'hospitalité comme dans l'assassinat.

Il est déjà tard quand nous faisons halte sur la place de Lada-Koutsava avec des mules fourbues et des muletiers récalcitrants. Alexandros déclare hautement que c'est folie de s'engager dans

une route difficile, où nous sommes sûrs d'être pris par la nuit sans secours ni abris possibles. Nous sommes nous-mêmes tellement fatigués que nous décidons de coucher ici. Trouver un gîte n'est pas facile dans un village où chaque maison ne se compose que d'une pièce qui sert de dortoir à toute la famille. Grâce à la lettre de recommandation générale que nous avait donnée à Athènes pour tous les chefs de districts un personnage appartenant à la famille la plus influente du Magne, nous parvenons à nous loger dans l'unique cabaret du village. Il nous fallut passer la nuit sur le plancher, roulés dans nos couvertures et nos manteaux de voyage imbibés d'humidité par le brouillard; car pour ce qui était d'accepter l'offre d'un matelas que nous faisait le maître de la maison, aucun de nous n'y songea un instant. Jusqu'à plus de minuit, la bruyante conversation des palikares réunis à côté de nous, et dont l'argument favori était un grand coup de poing sur la table, nous empêcha de nous endormir; à cinq heures du matin, les paysans qui s'en allaient à leurs champs vinrent frapper avec les manches de leurs outils contre la porte du cabaret pour se faire ouvrir. Il nous fallait renoncer au sommeil, et nous n'avions d'autre ressource que de nous asseoir sur la petite plate-forme qui précède chaque maison de Lada-Koutsava, pour assister au lever de l'aurore; mais le froid vif et pénétrant nous en chassa; grelottants et rompus de fatigue, nous dûmes attendre deux heures avant que les muletiers eussent consenti à se réveiller et à seller les bêtes. Ces nuits blanches ne sont malheureusement pas rares pendant un voyage en Grèce; elles ne contribuent pas peu à rebuter le touriste qui n'est pas résolu d'avance à supporter toutes les misères et toutes les privations. Mal manger, mal dormir après une étape longue et pénible, tel sera son sort six jours sur dix; il faut bien qu'il le sache d'avance, pour que les déceptions et la mauvaise humeur qui en résulte ne l'empêchent pas de goûter l'intérêt et le charme qu'il trouvera malgré tout souvent dans le cours de son voyage.

Le Magne, au centre même duquel nous nous trouvons, est, après l'Acarnanie, la province de Grèce la plus inaccessible au flot de la civilisation qui vient battre la contrée. Quand le voyageur s'aventure dans ces montagnes, il est frappé du contraste existant entre les populations du reste de la Grèce et les Maniotes à demi barbares. Tandis que les arts, l'industrie, l'instruction, le progrès sous toutes ses formes, se répandent peu à peu dans les vallées de la Morée, ces rudes montagnards sont restés ce qu'ils étaient au temps des Turcs; c'est parmi eux que l'on retrouve encore aujourd'hui le type du vrai klephte, jaloux de son indépendance, toujours armé contre l'oppresseur, rude à lui-même comme aux autres, peu scrupuleux sur la propriété d'autrui, mais défendant la sienne, terre, femme ou bêtes, avec un acharnement qui va parfois jusqu'à l'héroïsme.

Le Magne forme l'extrémité la plus méridionale du Péloponèse, et n'est autre que cette sombre et gigantesque chaîne du Taygète baignée à l'ouest par le golfe de Coron, et à l'est par celui de Marathonisi. Au sud, il s'abaisse brusquement et se termine par une pointe acérée, qui est le cap Matapan. Sa longueur du nord au sud est d'une vingtaine de lieues, et sa plus grande largeur de huit. Ce massif est resté l'asile de la liberté, ou, pour mieux dire, de l'indépendance, pendant toutes les dominations successives dont la Grèce a souffert. C'est là que se réfugiaient les opprimés et que s'agitaient les révoltés. Jamais les soldats turcs n'ont pu en franchir le seuil, et, après de sanglants échecs, le pacha de Tripolitza se contenta d'imposer un tribut modeste, qui ne fut presque jamais payé. Parfois seulement l'on tendait dédaigneusement au bout d'un sabre quelques pièces d'or au percepteur, qui attendait à la limite de la province.

Un des caractères de ce pays, c'est d'être couvert de châteaux fortifiés, de tours crénelées, de défenses de toutes sortes qui le font ressembler à ce que devait être la France, ou plutôt l'Italie, au moyen âge : c'est-à-dire un assemblage de petits

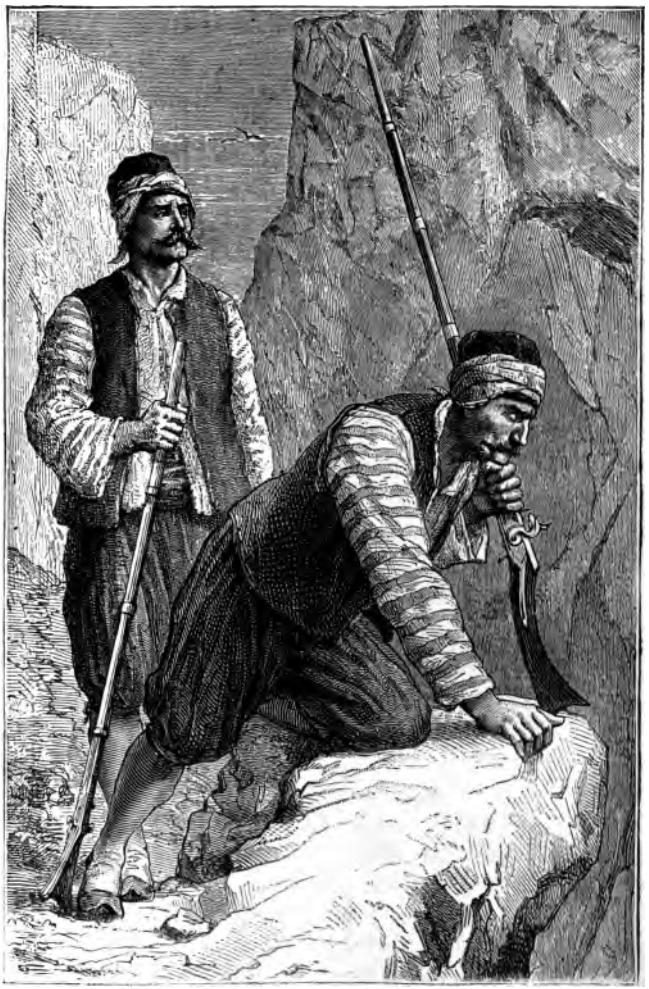
donjons dont les hobereaux, suivis de leurs vassaux, se font entre eux la guerre quand ils n'ont pas d'ennemis extérieurs à combattre. Ces capitaines, comme on les appelle, forment une sorte d'aristocratie militaire, responsable devant le gouvernement de la conduite de leurs farouches vassaux; mais, en dépit d'une apparence de soumission, ils partagent au fond les passions et les instincts indisciplinés desdits vassaux. L'ascendant et l'autorité de ces capitaines sont encore tels que le peuple entier se soulèverait aujourd'hui avec le même enthousiasme qu'autrefois.

Bien que le Magne soit devenu une province administrative du royaume, ayant son préfet, ses sous-préfets, ses maires, le vieil esprit féodal subsiste à côté de l'organisation nouvelle, et les descendants des anciennes grandes familles sont restés de fait capitaines, juges et maîtres de leurs tribus, tellement les Maniotes sont attachés à leurs coutumes et à leurs traditions de gloire et de haine. Quand le roi Othon envoya des troupes dans le Magne pour occuper le pays et raser les châteaux forts, les montagnards se soulevèrent, s'embusquèrent derrière leurs rochers et accueillirent les soldats à coups de fusil. Le gouvernement dut céder devant l'insurrection qui menaçait de s'étendre. Près de chaque hameau chacun des chefs construisait son castel sur le pic le plus inaccessible, sur la colline la plus élevée, pour surveiller la venue de l'ennemi, et au besoin préparer sa défense et dresser ses embuscades. Ces petites citadelles, ou *pyrgos*, se composent généralement d'une ou deux tours carrées qui s'élèvent dans une cour intérieure, au-dessus des bâtiments et des hangars : tours percées, à vingt ou trente pieds du sol, par trois ou quatre fenêtres grillagées de forts barreaux de fer. On y pénètre par une étroite poterne, et jadis chaque étage communiquait par une échelle que l'on tirait le soir. Beaucoup de ces *pyrgos*, en ruine, sont abandonnés aux oiseaux de proie; mais d'autres, encore intacts, sont habités par les descendants des anciennes familles entourés de leurs palikares.

Les Maniotes, dont la guerre a été pendant tant de siècles la seule distraction, ne peuvent se faire à la vie tranquille, bornée par un article de la constitution et par un gendarme. Ils regrettent le temps où le drapeau, signal de rassemblement, était arboré sur les créneaux, et où l'on descendait en bandes dans les vallées pour brûler les villages, égorger les Turcs et piller les villes.

Leur allure, leur costume, tout se ressent de ces anciennes habitudes batailleuses. Toujours armés de ces longs fusils à crosse richement travaillée, qui sont un reste de leur ancienne splendeur, on les voit errer autour de leur donjon ou se glisser dans les haies. C'est que les querelles entre voisins, les luttes entre les villages, continuent toujours de tenir chacun en éveil. Un arbre coupé, une chèvre volée, sont le prétexte de haines furieuses qui se terminent par coups de fusil et mort d'hommes sans que l'autorité légale et la force armée, reléguée dans les villages de la côte, osent intervenir. Une répression trop rigoureuse soulèverait toute la population, qui ferait trêve alors à ses querelles intérieures et se réunirait pour la défense commune. Le gouvernement ferme les yeux.

La vendetta est la passion dominante du Maniote. Elle excuse tous les crimes et a fait couler dans la montagne plus de sang que la guerre contre les Turcs. La responsabilité et le devoir qu'elle impose ne se transmettent pas seulement de génération en génération en ligne directe, mais aussi par le mariage; et chaque jeune fille apporte en dot à son époux trois ou quatre assassinats à accomplir. Quand un homme *a du sang*, c'est-à-dire une vengeance à exercer, rien ne lui coûte pour atteindre son but, ni fatigues, ni dangers, ni privations. Pendant des semaines, des mois entiers, il se cache dans des vallons écartés, vivant de rien, dormant le jour dans des fourrés impénétrables, rôdant la nuit autour des villages, en compagnie des loups, guettant l'occasion propice pour frapper sa victime, et n'osant retourner chez lui avant d'avoir tué son adversaire, de crainte

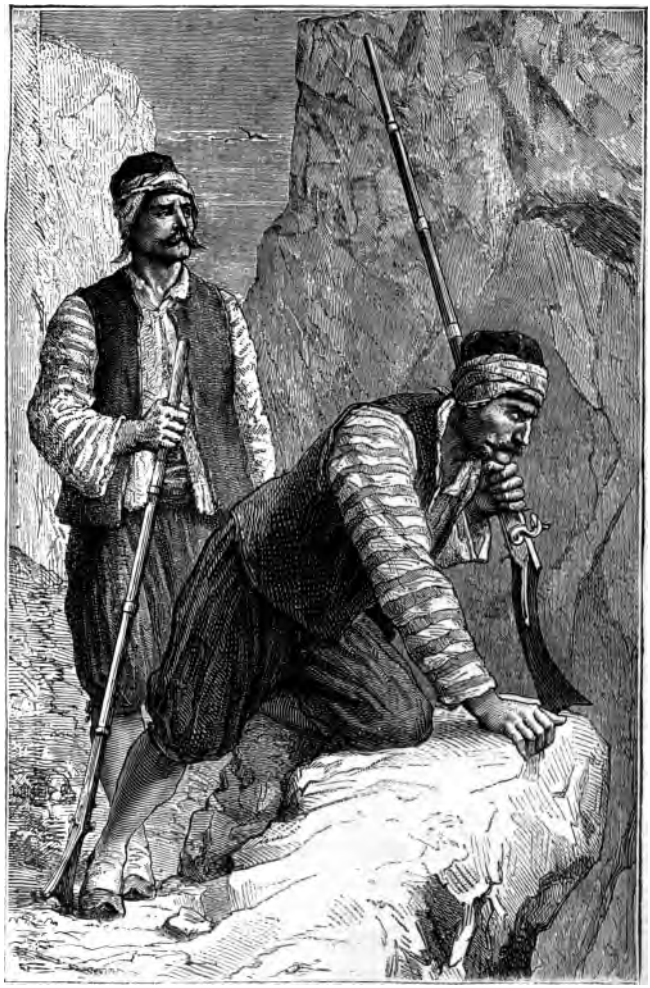


Maniotes. — (Page 326.)

Les Maniotes, dont la guerre a été pendant tant de siècles la seule distraction, ne peuvent se faire à la vie tranquille, bornée par un article de la constitution et par un gendarme. Ils regrettent le temps où le drapeau, signal de rassemblement, était arboré sur les créneaux, et où l'on descendait en bandes dans les vallées pour brûler les villages, égorger les Turcs et piller les villes.

Leur allure, leur costume, tout se ressent de ces anciennes habitudes batailleuses. Toujours armés de ces longs fusils à crosse richement travaillée, qui sont un reste de leur ancienne splendeur, on les voit errer autour de leur donjon ou se glisser dans les haies. C'est que les querelles entre voisins, les luttes entre les villages, continuent toujours de tenir chacun en éveil. Un arbre coupé, une chèvre volée, sont le prétexte de haines furieuses qui se terminent par coups de fusil et mort d'hommes sans que l'autorité légale et la force armée, reléguée dans les villages de la côte, osent intervenir. Une répression trop rigoureuse soulèverait toute la population, qui ferait trêve alors à ses querelles intérieures et se réunirait pour la défense commune. Le gouvernement ferme les yeux.

La vendetta est la passion dominante du Maniote. Elle excuse tous les crimes et a fait couler dans la montagne plus de sang que la guerre contre les Turcs. La responsabilité et le devoir qu'elle impose ne se transmettent pas seulement de génération en génération en ligne directe, mais aussi par le mariage; et chaque jeune fille apporte en dot à son époux trois ou quatre assassinats à accomplir. Quand un homme *a du sang*, c'est-à-dire une vengeance à exercer, rien ne lui coûte pour atteindre son but, ni fatigues, ni dangers, ni privations. Pendant des semaines, des mois entiers, il se cache dans des vallons écartés, vivant de rien, dormant le jour dans des fourrés impénétrables, rôdant la nuit autour des villages, en compagnie des loups, guettant l'occasion propice pour frapper sa victime, et n'osant retourner chez lui avant d'avoir tué son adversaire, de crainte



Maniotes. — (Page 326.)

d'être accueilli par les railleries et les injures de ses parents et de sa femme elle-même.

A côté de cette indifférence pour le crime et la vie humaine, de cette brutalité de tempérament et de la propension innée au pillage, on trouve chez les Maniotes des sentiments généreux, la fidélité aux chefs, et une certaine noblesse de caractère, une hospitalité franche plutôt que cordiale, le respect de la parole donnée, et une répugnance pour le mensonge qu'on n'est pas habitué à trouver dans le reste de la Grèce. Ces gens, qui vous assassineront sans remords pour vous voler cinquante centimes, vous reçoivent, s'ils ne vous connaissent pas, comme un parent, sur la simple vue d'un mot de recommandation écrit par un de leurs chefs; ils mettent à votre disposition leur demeure, leurs vivres, leurs bêtes de somme, et s'offenseraient que vous leur offrissiez une rémunération quelconque. Pendant tout le temps que j'ai parcouru le pays, toujours accompagné par une dizaine de palikares de chaque canton que je traversais, la seule chose que j'aie pu leur faire accepter fut un peu de poudre et du tabac, tandis qu'en Morée le paysan chez lequel on loge sait parfaitement réclamer le prix de ses services si l'on tarde à le lui offrir.

Les femmes participent aussi du caractère général de la race et de l'esprit belliqueux des hommes de la famille. Plus d'une fois on les a vues combattre avec la même audace, la même fureur et la même cruauté. Pendant la guerre de l'indépendance, elles ont montré un courage digne de ces fières Spartiates, leurs ancêtres, qui ne voulaient enfanter que des héros. Constance Zacharias, dont j'ai parlé plus haut, était une Maniote.

Elles sont condamnées par les préjugés encore vivaces en Grèce aux travaux les plus pénibles du ménage et des champs; elles tissent les vêtements, pétrissent le pain, broient le grain, labourent la terre, et ne s'assoient jamais à la même table que leurs maris. Dans les grandes familles, cependant, les filles héritaient de leur père le titre de capitaine, et avaient sur les guerriers du district la même autorité, la même influence.

Malgré la vie dure et pénible qu'elles mènent, les femmes maniotes sont d'une beauté correcte, un peu mâle; elles ont une taille élégante, de grands yeux noirs, une peau d'une finesse et parfois d'une blancheur remarquable, et une expression austère et noble qu'elles ne doivent certes pas à l'instruction, car il y en a peu qui sachent même lire. Leur costume se compose d'un jupon de cotonnade garni d'une large bordure rouge, d'une sorte de camisole, et d'un petit bonnet rouge autour duquel s'enroule un foulard de soie.

Malgré la condition d'infériorité qui leur est faite, elles sont respectées et jamais maltraitées. L'honneur des femmes est confié à tous les hommes de la tribu, et un outrage ou une séduction est poursuivi avec une rigueur implacable. La femme séduite est mise à mort, par son mari, par son père, ses frères, par un parent même éloigné auquel la loi maniote confère ce droit de justicier. S'il s'agit d'une jeune fille, le coupable n'a qu'un moyen d'échapper à une mort certaine, c'est de l'épouser. S'il s'enfuit, fût-ce même jusqu'à Athènes, la vengeance l'y poursuivra, et on le trouvera, un jour ou l'autre, au coin d'une rue, avec un coup de couteau dans la poitrine.

S'il est trop pauvre pour se marier, il s'expatrie et va au loin chercher fortune; mais avant son départ, et devant toute la famille de la jeune fille assemblée, il indique l'époque précise à laquelle il reviendra. S'il tient parole, le mariage a lieu avec le même entrain et les mêmes coups de fusil que s'il ne s'était rien passé; s'il ne revient pas, les parents de la jeune fille prient pendant trois jours, et après ce dernier délai son père lui brûle la cervelle, seul moyen selon lui d'éteindre le déshonneur. Ces mœurs sauvages subsistent encore dans les cantons les plus reculés, en dépit du code, des tribunaux et de la gendarmerie.

Les Maniotes sont femmes, du reste, à savoir se faire respecter elles-mêmes, et il pourrait en coûter cher au voyageur tenté de tourner un madrigal à quelqu'une de ces amazones.

Le moins qu'il lui arriverait serait de recevoir une volée de coups de bâton, et s'il voulait se défendre il entendrait vite siffler les balles à son oreille. On conserve encore dans le village de Kambos le souvenir d'un musicien allemand qui eut l'imprudence d'adresser quelques galanteries à une femme et que celle-ci tua sur place d'un coup de pistolet.

Les usages sont restés partout les mêmes qu'autrefois, mais n'ont pas tous ce caractère de férocité. Toutes les cérémonies qui suivent l'homme pendant sa vie, depuis sa naissance jusqu'à la tombe, sont accompagnées de fusillades qui se répercutent de cime en cime et donnent l'illusion d'une bataille.

Lorsqu'un enfant mâle vient au monde, son père sort dans la rue et décharge à plusieurs reprises son fusil pour annoncer la nouvelle : c'est le billet de faire part qu'il expédie à ses parents et amis. Ceux-ci ouvrent leur fenêtre et tirent à leur tour pour répondre à la politesse. Le Maniote parle peu ; c'est à coups de fusil qu'on engage et qu'on poursuit la conversation, qui dure toute la journée. Le nouveau-né est immédiatement frotté de la tête aux pieds avec du sel et du poivre mêlés ensemble. Le pappas lui coupe quelques cheveux qu'il colle avec la cire d'un des cierges de l'autel, et les jette dans l'eau baptismale, puis on passe au cou de l'enfant une amulette destinée à le protéger contre les maléfices. Dans les premières années il appartient à sa mère, qui le porte sur son dos dans une sorte de sac en peau de mouton quand elle sort, ou bien le suspend à un arbre pendant qu'elle travaille, à un clou pendant qu'elle tisse ou pétrit le pain, en le berçant avec des chansons qui racontent les exploits de ses aïeux. A dix ans, son père lui apprend à manier le fusil, et à tirer d'une main sûre en appuyant le canon de l'arme sur un rocher ou entre deux branches d'arbre. C'est d'abord sur les oiseaux ou les lièvres qu'il s'exerce ; mais la morale toute conventionnelle qui fait le fond de l'éducation des jeunes Maniotes ne lui apprend pas la différence qu'il y a entre un lièvre et un homme.

le malade et, moyennant finance, lui imposent les mains en récitant quelques versets des livres sacrés, que les paysans regardent comme autant de formules magiques destinées à exorciser la fée qui tourmente le patient. Ces prêtres sont, du reste, les plus ignorants et les plus fanatiques que j'aie rencontrés. La plupart savent à peine épeler leur bréviaire et sont incapables de donner la moindre instruction morale ou religieuse à leurs ouailles, qu'ils exploitent avec une cupidité sans frein. Ils se montrent hostiles et malveillants pour les étrangers, qui pourraient deviner et dénoncer leur fourberie. Jadis les pappas suivaient les guerriers dans les expéditions, afin de partager le butin.

L'histoire du Magne n'a qu'un intérêt local et secondaire; elle se rattache cependant à la nôtre par certains faits, et mérite, par cela seul, d'être rapidement esquissée.

Les Maniotes sont-ils de la vieille race primitive des Pélasges? Sont-ils, au contraire, les derniers survivants des Spartiates, dont ils ont la fière attitude et les traits accentués? Encore aujourd'hui ils se regardent comme les descendants directs de Lycurgue et de Léonidas, et les traditions, les mots, les tournures de phrase qui rappellent le vieil idiome dorien, justifient cette prétention. Sous les Romains ils prirent le nom de Laconiens libres (Eleuthéro-Laconiens) et restèrent toujours invaincus et insoumis. C'est seulement sous l'empereur Basile (867) qu'ils renoncèrent au culte des idoles et qu'ils embrassèrent le christianisme.

Lorsque les croisés occupèrent le Péloponèse, ils rencontrèrent dans le Magne une résistance acharnée, et il fallut, pour maintenir ces peuplades turbulentes, couvrir le pays de châteaux forts et de postes militaires. Guillaume de Villehardouin fit construire les deux forteresses de Mistra et de Passava (dans le sud) et divisa la contrée en diverses baronnies. Mais en face de chaque donjon féodal, les chefs maniotes élevèrent leurs pyrgos massifs et engagèrent avec les nouveaux occupants une

longue guerre d'escarmouches, d'embûches et de sièges. Après le départ des Francs, les capitaines maniotes succédèrent aux chevaliers et barons champenois, et mirent en usage, pour leur compte personnel, les institutions féodales importées de l'Occident; ils devinrent de vrais suzerains entourés de feudataires et de vassaux, levant la dîme et portant écussons et bannières. Cette aristocratie militaire, fondée au treizième siècle, a subsisté jusqu'à nos jours. De 1472 à 1675, elle eut pour chefs les descendants de la famille impériale des Comnènes, réfugiés dans le Magne après la chute de Trébizonde : l'un d'eux, Étienne Ier, qui s'intitulait fièrement *Protogéros*, c'est-à-dire premier sénateur du *Sénat de Lacédémone*, est resté populaire dans la montagne par sa bravoure, sa force exceptionnelle et sa beauté.

Contraint de céder à une insurrection fomentée par le primat Liberaki, le dernier des protogéros, Georges, s'expatria avec ses partisans et vint demander asile à la république de Gênes, qui lui concéda le territoire de Paomia en Corse. Les Maniotes défrichèrent et s'adonnèrent avec succès à l'agriculture. Lors de la cession de la Corse à la France (en 1768), ils contribuèrent avec zèle et courage à la répression des soulèvements, et obtinrent une nouvelle concession de terres à Cargèse. Cette colonie grecque subsiste de nos jours avec ses traditions, ses usages, sa langue, sa religion et ses cérémonies de rite oriental. Leurs chefs, qui s'appelaient tous Stephanopoli Comnène (fils d'Étienne Comnène), furent reconnus, par lettres patentes du roi Louis XVI, en 1778, comme descendants authentiques des empereurs de Byzance. Ces Maniotes corses viennent précisément de fonder une colonie en Algérie, dans la province de Constantine.

Après le départ des protogéros, le Magne tomba dans l'anarchie la plus complète, et ses annales sont remplies des luttes sanglantes que se livrèrent les sept seigneurs principaux qui s'étaient partagé le pays. Entre tous, les Mourzinos de Zarnate et les Mavromichalis se distinguèrent par leur acharnement et leur sauvagerie. Ce ne sont qu'embûches, meurtres, empoison-

nements, incidents romanesques qui ont enrichi l'histoire de cette contrée de plus d'une page curieuse et populaire. Les Mavromichalis finirent par l'emporter, et conservent encore dans le Magne une suprématie et une influence considérable. Ce fut Giovanni Mavromichalis qui protégea la retraite des Russes en 1777, lorsqu'ils abandonnèrent à la vindicte musulmane la Grèce qu'ils avaient soulevée.

En 1796, le bruit des victoires de Bonaparte parvint jusque dans le Magne, et Gligorakis, qui était bey du pays sous la suzeraineté du sultan et caressait le rêve d'émanciper sa patrie, envoya son fils aîné auprès du général pour lui soumettre un plan d'insurrection et lui demander du secours. Bonaparte l'encouragea sans rien promettre, et lui envoya deux émissaires porteurs d'une lettre avec cette suscription :

« Le général en chef de l'Italie au chef du peuple libre de Mania. — Citoyen, j'ai reçu de Trieste une lettre dans laquelle vous me témoignez le désir d'être utile à la République française en accueillant ses bâtiments dans vos ports. Je me plais à croire que vous tiendrez votre parole avec cette fidélité qui convient à un descendant des Spartiates. La République française ne sera point ingrate envers votre nation.

» Quant à moi, je recevrai volontiers quiconque viendra me trouver de votre part, et ne souhaite rien tant que de voir régner une bonne harmonie entre deux nations également amies de la liberté.

» Salut et fraternité.

» BONAPARTE. »

Pendant que les Maniotes accueillaient avec sympathie et espérance les envoyés français, les Grecs des îles de l'Archipel profitaient de la guerre pour s'enrichir et s'emparaient des navires qui transportaient des vivres et des munitions pour l'armée française d'Égypte.

Bonaparte fut d'ailleurs détourné de ses projets par les évé-

nements, mais la France et ses victoires restèrent en honneur dans le Magne. On en entretenait les enfants, on les célébrait dans des chants, et dans plus d'une chaumière on retrouverait encore, accrochée au mur, entre un vieux mousquet et le yatagan paternel, une gravure coloriée représentant Bonaparte, premier consul.

Petro-Bey (Pierre Mavromichalis), qui fut appelé le *roi du Magne* et se signala par son despotisme, leva le premier l'étendard de l'insurrection en 1821, et fit preuve pendant la guerre d'un courage héroïque. Il fut successivement généralissime, président du congrès à Astros, chef du pouvoir exécutif, sénateur, mais ne cessa, par son caractère irritable et altier, de créer des embarras au nouveau gouvernement national.

Aujourd'hui ce n'est plus pour le pouvoir que se querellent les grandes familles maniotes, mais pour un siège de député à la Chambre, et le sang coule, comme autrefois, dans des escarmouches qui donnent à ces intraitables montagnards l'illusion que les bons temps de la guerre et du pillage sont revenus.

Le matin, tout le village est debout pour nous voir passer, et chacune des petites terrasses qui sert à la fois d'entrée, de balcon et d'aire à battre le grain, est couverte de femmes et d'enfants dont l'apparence saine et vigoureuse, les figures fraîches, font l'éloge du climat et de l'air de la montagne.

Nous montons à angle aigu une montagne rocheuse qui fait face au village, en côtoyant le précipice. Du sommet, nos regards plongent au loin sur un enchevêtrement pittoresque de pics et de ravins. Sur toutes les crêtes se dessinent les silhouettes accidentées des vieux castels, avec une netteté merveilleuse, dans une atmosphère limpide et transparente. La route, pendant plusieurs heures, ne fut qu'une succession de montées ardues et de descentes vertigineuses.

Nous gravissons enfin le dernier contre-fort de la mont
qui nous cache la plaine de Calamata, et, du somm
cevons dans toute son étendue la Messénie
du rivage qui s'arrondit d'un côté pc

Pétalidi et de Coron, et se termine de l'autre par les lignes hardies et sévères du mont Saint-Élie. Une légère brume argentée et lumineuse voile toutes les duretés du paysage sans en masquer les beautés. Les couleurs et les formes ont un moelleux, un fondu, qu'on n'est pas habitué à trouver dans les pays méridionaux et que connaissent seuls les habitués de l'Orient. Des fumées, que nous apercevons dans l'intérieur des terres, nous indiquent la direction de la ville, dont nous ne distinguons ni les maisons, ni la citadelle. Entre la ville et la mer, il y a des habitations, des tours, des fermes, que l'on voit saillir en touches lumineuses sur un fond velouté de verdure. Plus loin, au nord-ouest, s'élèvent le mont Ithôme et les montagnes d'Arcadie. De tous côtés, le regard embrasse de riches cultures, des plantations d'oliviers, de vignes, de mûriers, d'orangers, qui annoncent l'industrie humaine avec l'aisance qu'elle amène. On comprend combien d'âpres désirs devaient s'emparer des Spartiates quand, du haut des escarpements sauvages qui marquaient leur frontière, ils contemplaient d'un œil avide cette belle plaine avec ses richesses, son doux climat, sa vie facile et luxueuse; combien de prières ils devaient adresser à Apollon, Dioscure, Zeus et Aphrodite, pour en obtenir la prompte possession de cet héritage! Ce fut une guerre injuste, comme toutes les guerres offensives; ce fut aussi un triomphe inique, celui du loup sur l'agneau, celui d'un fort en boxe sur un marchand qui a plus de souci de fortifier son crédit que son biceps, le triomphe de la gymnastique sur la civilisation. Les Spartiates montrèrent d'ailleurs plus de fourberie que de bravoure; et des deux vertus dont ils s'honoraient le plus, l'adresse dans le vol et le courage, ce fut surtout la première qu'ils pratiquèrent dans cette guerre de Messénie.

La route que nous suivions, bien qu'elle serve de communication entre Calamata et le port d'Armyros, était remplie d'ornières, comme toutes les routes de Grèce, et témoignait de la négligence et de l'incurie du gouvernement. A mesure que nous

approchions, et par-dessus les jardins qui entourent Calamata, nous distinguions la citadelle sur son rocher abrupt, isolé au milieu de la plaine.

Un quart d'heure plus tard, nous nous trouvions sur la place principale, devant l'habitation d'un de nos compatriotes, négociant et habitant depuis plus de trente ans le pays, devenu Grec par ses sympathies, mais resté bien Français par le cœur. Aussi l'accueil que nous reçûmes fut-il empreint de la plus grande cordialité. Sa maison, spacieuse et meublée à l'européenne, était pleine d'amis et de visiteurs venus là pour nous souhaiter la bienvenue, et, grâce à leur costume européen, à la langue française qu'ils parlaient très correctement, à l'aspect de la place et des maisons qui l'entouraient, nous aurions pu facilement nous croire dans une petite ville de la Provence ou du Languedoc. Pendant le déjeuner, nous fûmes mis à la question par la curiosité de ces braves gens; mais c'était bien plutôt à nous à demander des nouvelles, car, depuis dix jours que nous vivions en vrais Maniotes, perdus dans les montagnes, nous ne savions rien de ce qui s'était passé dans le monde civilisé.

XVI

Calamata. — Aspect de la ville. — Le bazar. — Les églises. — L'industrie de la soie. — Le commerce. — Situation et avenir. — Climat. — Race. — Les écoles. — Histoire de Calamata. — Une principauté française en Orient. — La citadelle. — Les fabriques de soie. — Dévidage à domicile. — Coron. — Navarin.

Calamata est, après Patras, la ville la plus importante du Péloponèse. Elle a sept mille habitants et est située à un kilomètre et demi de la mer. Depuis quelques années, elle tend à s'en rapprocher, et la route qui mène à l'*échelle*, mot dérivé d'*escale*, qui vient lui-même de *scala*, c'est-à-dire port d'embarquement, se borde de maisons qui formeront plus tard comme un long faubourg. Mais si la ville s'avance vers la mer, la mer, elle, s'éloigne de plus en plus de la ville, grâce aux alluvions qu'apportent les petites rivières qui se jettent dans le fond du golfe; il y a quelques siècles, Calamata se trouvait bien plus proche de la côte qu'aujourd'hui.

A côté du débarcadère et des magasins et cabarets qui sont le signe distinctif de tout point de relâche pour les navires, se trouve un petit hameau où les familles riches de la ville viennent jouir des avantages des bains de mer et respirer un air plus frais, car la chaleur est effroyable en été à Calamata : au mois de mai, nous avons vu le thermomètre monter à trente-huit degrés à l'ombre.

L'aspect de Calamata est bien différent selon les quartiers que l'on parcourt. Dans la partie de la ville qui s'agrandit du

côté du sud, s'élèvent des maisons qui n'ont rien à envier à celles d'Athènes et qui sont des modèles de solidité et d'élégance, avec leurs grands vestibules ornés de stuc, leurs chambres élevées et bien aérées, et leurs balcons souvent soutenus par des colonnes de style antique. Mais dans les vieux quartiers, ceux qui montent le long de la colline jusqu'au pied du rocher de la citadelle, les rues sont plus inaccessibles, plus tortueuses et plus sales qu'on ne peut l'imaginer, et elles témoignent autant de l'insouciance des habitants que de la négligence de la municipalité. Au bas de ce quartier coule le *Nédon*, dont le lit desséché pendant les trois quarts de l'année sert de promenade publique.

Le quartier vieux et le quartier neuf sont séparés par une large rue, construite pendant l'occupation par les Français, et bordée d'habitations des riches négociants et de cafés où, au milieu du bourdonnement des conversations, on entend parfois le son d'une harpe étique ou d'un violon fêlé que gratte mélancoliquement quelque petit Italien échoué sur ce coin de la terre hellénique.

A l'une des extrémités de la rue principale, un pont de bois franchit la rivière, assez large à cet endroit, et aboutit à un faubourg où se trouve l'abattoir, et au delà sont des jardins, ombragés par de grands pins. A l'autre extrémité on voit le bazar, agglomération de petites boutiques de bois d'un pittoresque tout oriental, mais qui ressemble plus à un campement de foire qu'à un établissement digne d'un pays civilisé. Déjà, cependant, quelques marchands ont recrépi leur devanture et remplacé l'auvent de bois par une véranda en tôle laminée. Avant que la civilisation ait imposé à l'Orient ses banalités et ses laideurs, que l'artiste se hâte de venir voir ces curieux marchés des villes turques ou grecques qui feront revivre devant ses yeux les marchés de Pompéi, les bazars des Mille et une nuits; il y rencontrera encore ces figures, ces costumes, ces attitudes qui disparaîtront trop tôt, hélas! sous un modèle ur

forme, le jour où ces marchands indépendants auront l'idée d'adopter la *moda franca*.

Le bazar de Calamata est, du reste, fort bien approvisionné. On y trouve des cotonnades imprimées de Manchester, des soieries d'Allemagne, de la mercerie de Trieste, des poteries d'Angleterre, de la verrerie de Belgique. La France, comme toujours, envoie peu de chose. Ses produits perfectionnés et de haute valeur sont faits pour des civilisations plus raffinées et plus avancées.

Pendant notre promenade, nous voyons plusieurs églises qui ont conservé tous les caractères du moyen âge. Une petite chapelle, malheureusement réparée, date évidemment du treizième siècle, et au-dessus de la porte, la seule partie qui subsiste encore de l'édifice primitif, on distingue l'écusson des Templiers : la croix fleurdelisée. Dans la cathédrale, dans l'église des Saints-Apôtres, on remarque quelques peintures anciennes, et des sculptures qui témoignent des différentes dominations qui se sont suivies : par exemple, l'aigle de Venise supporté par deux lions, la fleur de lis de France ou le blason de quelque famille génoise. A Saint-Athanase, un haut clocher, à toit aigu, rappelle les campaniles vénitiens de Zante. L'apathie des Turcs, que l'on a prise souvent pour de la tolérance, l'a laissé debout.

Plusieurs maisons ont conservé, malgré les réparations, des traces de leur origine, des écussons encastrés dans la muraille, d'étroites fenêtres dont le linteau repose sur deux consoles romanes, des portes dont l'arc en plein cintre surhaussé est supporté par des colonnettes. Les chapiteaux de ces colonnettes sont presque toujours formés par quatre larges feuilles de plante aquatique qui se recourbent aux angles en petite volute. Une autre porte à ouverture carrée est surmontée de deux fragments de moulures antiques formant comme un fronton brisé, dans le tympan duquel est sculptée en saillie une grande fleur de lis. Ces maisons, qui rappellent celles de nos vieilles villes, ont pour nous un intérêt particulier. Guillaume de Villehardouin avait

Calamata. — Porte d'une habitation (Page 340).

pour Calamata une grande prédilection et en avait fait la capitale de sa principauté. C'est là qu'il était né, c'est là qu'il résida, et ces antiques demeures ont abrité plusieurs de nos ancêtres.

Quelques-uns y sont restés, et, sous le nom hellénisé de plusieurs familles, on retrouve les vieilles consonances champenoises ou berrichonnes, comme on en retrouve aussi dans le Monténégro, dans les îles de l'Archipel, dans l'Arménie et même dans le Caucase.

Les Morandi qui habitent encore Calamata ne seraient-ils pas les descendants de ce chevalier nommé Castel-Morant, envoyé en Morée par Louis de Bourbon en 1390, et qui, dit une vieille chronique, « oncques en sa vie ne fait voyage, sinon à ses dépens, ne aussi n'ot cure de demourer en cour de seigneur » ?

En Albanie, dans les cantons les plus sauvages, tout voyageur français est accueilli presque comme un compatriote. Les chefs chez lesquels il loge lui rappellent que c'est le sang des chevaliers francs qui coule dans leurs veines, et lui racontent des traditions altérées par les siècles, mais qui toutes se rapportent à la France.

C'est un spectacle curieux et attachant que celui de l'influence exercée par la France sur tout le monde connu d'alors, influence morale qui rayonnait sur tous les points de l'horizon, influence matérielle qui faisait d'elle le meilleur défenseur de l'Europe contre l'envahissement de l'islamisme.

Des princes français fondèrent et soutinrent ces royaumes, ces principautés, qui s'échelonnaient depuis l'Égypte jusqu'au Caucase, et qui disparurent trop rapidement peut-être pour l'intérêt général de la civilisation. Mais la principauté d'Achaïe est la seule dont nous ayons à nous occuper. Elle dura plus que toutes les autres. Gouvernée par une suite de souverains braves et habiles, elle se maintint, plus ou moins déchirée, plus ou moins puissante, mais toujours française, toujours indépendante, jusqu'à la conquête turque, c'est-à-dire pendant plus de trois siècles.

En 1204, lorsque les croisés, après la prise de Constantinople, se partagèrent l'empire byzantin, la Morée fut donnée à deux seigneurs champenois, Guillaume de Champlitte et Geoffroy de Villehardouin, le neveu du grand sénéchal, du vieux chroniqueur qui nous a laissé un récit si finement naïf de la quatrième croisade. Après la mort de Champlitte, Geoffroy se fit proclamer prince d'Achaïe et de Morée et organisa fortement sa nouvelle possession. S'étant réservé pour lui-même les provinces de Calamata et d'Arcadie, il divisa le reste du pays entre douze grands feudataires ou hauts barons, trois ordres militaires et sept ecclésiastiques. Ces grands fiefs étaient, outre celui de Calamata, Akova à Gautier de Ronchères, Caritène à Geoffroy de Brière, neveu du prince et le plus *bacheleureux* des chevaliers français, Patras à Guillaume Alaman, Véligosti à Matthieu Rémond, Nikli à Guillaume, Gheraki à Guy de Nevelet, Calavryta à Raoul de Tournay, Vostitza à Hugues de l'Ile, sire de Charpigny, Chaladritza à Robert de la Trémouille, enfin Passava à Jean, de la maison de Neuilly, avec la dignité héréditaire de sénéchal de la principauté. Les trois ordres étaient les chevaliers hospitaliers de Saint-Jean, les Templiers et l'ordre Teutonique. Il y avait en outre plusieurs fiefs simples de chevalerie et d'infanterie (sergenteries), puis des fiefs grecs confiés à des seigneurs grecs ralliés aux conquérants, et douze villes libres qui s'étaient soumises en stipulant le maintien de leurs droits et de leurs libertés municipales. Au-dessous de cette noblesse française se trouvaient les habitants des montagnes soumis à un tribut et au service militaire, les habitants des plaines soumis à la glèbe, et enfin tout un monde de bourgeois, de soldats de la conquête, de marchands qui avaient suivi l'armée. Retrouvant sous le beau ciel de Grèce les habitudes de leur patrie, ils firent venir leurs familles, et bientôt la Morée devint une *Nouvelle France* où l'on parlait aussi bon français qu'à Paris.

Pour assurer l'occupation du pays, Villehardouin fit élever, dans les plus fortes positions, des citadelles pour ses soldats,

à côté de celles que les hauts barons ou bers avaient toute liberté de construire. L'administration et la justice furent établies selon les usages féodaux alors en vigueur en France, et les *assises de Jérusalem* furent adoptées comme code de la principauté.

Sous cette direction habile et intelligente, la Morée jouit d'une sécurité et d'une liberté qu'elle n'avait jamais connues. Qui sait si ces souverainetés françaises d'Orient ne seraient pas devenues le boulevard de la chrétienté et n'auraient pas pu tenir en échec les envahissements des Tartares? Qui sait si cette association féconde de l'esprit français, droit et sensé jusque dans ses hardiesses, avec l'intelligence vive et lumineuse de la race grecque, n'eût pas donné naissance à une civilisation nouvelle, à un rajeunissement moral et social des peuples chrétiens de l'Orient? Qui sait quelles épreuves passées, présentes et futures cette solution anticipée de la question d'Orient n'eût pas évitées à l'Europe?

Mais la marche de l'histoire est déviée et interrompue, comme celle de la vie humaine, par les incidents imprévus. Il aurait fallu à ces monarchies naissantes, pour les défendre, l'épée de Xaintrailles, le génie de Lahire, les canons de Bureau de la Rivière, et l'argent de Jacques Cœur. Malheureusement la France n'avait pas trop de toutes ses ressources et de tout son patriotisme pour résister aux étrangers qui envahissaient son territoire. Elle venait de subir la défaite d'Azincourt et avait besoin des bras de tous ses enfants. La principauté de Morée, abandonnée, isolée, ne pouvait se maintenir longtemps contre tous les ennemis qui l'entouraient; c'est à peine, aujourd'hui, si quelques rares chercheurs connaissent cette page, qui n'est pas sans gloire, de notre histoire nationale.

Que le lecteur me permette de rappeler rapidement les traits principaux de cette époque féconde en grands hommes et en grandes actions. Les Villehardouin, originaires de Champagne, étaient renommés pour leurs vertus, leur intégrité et leur pi
Le plus ancien dont fassent mention les chroniques, Guil

fut maréchal du comté de Champagne à la cour de Thibaut. Son fils Geoffroy accompagna Baudouin pendant la quatrième croisade, fut maréchal de Romanie, et mourut en Thessalie, après avoir sauvé l'armée et écrit l'histoire de la conquête de Constantinople, un des plus anciens et charmants monuments de la prose française.

C'est son neveu Geoffroy de Villehardouin, fils de Jean, qui conquit la Morée et en fut le prince, avec son compagnon d'armes de Champlitte. Il fonda une fabrique de monnaie à Clarentza (en face de Zante), et parfois, en fouillant les ruines antiques, on découvre quelques deniers tournois portant d'un côté le clocher de Saint-Martin de Tours, de l'autre un nom champenois ou bourguignon en vieux caractères gothiques. Quand il mourut, en 1218, il fut enterré à Saint-Jacques d'Andravida en Élide, et son fils Geoffroy lui succéda.

Le nouveau prince avait hérité des qualités de son père : il sut maîtriser les velléités d'indépendance des barons, réprimer la piraterie que la faiblesse byzantine avait laissée se développer dans les îles de l'Archipel. Il ne ménagea pas non plus les chefs de fiefs ecclésiastiques qui refusaient de se soumettre aux charges communes, et ce fut lui qui construisit à leurs dépens la forteresse de Clemoutzi, dont j'ai parlé plus haut. Les villes de Corinthe, Nauplie, Monemvasie, tombèrent au pouvoir des Français, et la principauté de Morée, agrandie et puissante, devint le soutien de l'empire chancelant de Constantinople.

Geoffroy mourut en 1246 et fut enseveli à Andravida, à côté de son père. Il avait épousé Agnès de Courtenay, mais ne laissait pas d'enfants. Ce fut son frère Guillaume, connu par ses longues dents, qui lui succéda. Pendant qu'il accompagnait saint Louis et les croisés français en Égypte, les hauts barons se soulevèrent contre son autorité ; mais il revint en toute hâte et les battit à Karydi. Ce fut à la suite de cette révolte qu'il fit construire plusieurs forteresses, entre autres celle de Mistra, pour maintenir les provinces dans l'obéissance. Respecté par

tous et aimé pour son intrépidité et la franchise de son caractère, il aurait pu vivre paisiblement, dans son château de Mistra, au milieu de sa petite cour; mais l'heure des revers avait sonné pour l'empire de Constantinople, et tous les princes en subirent le contre-coup. Michel Paléologue, après avoir usurpé le trône de Thessalonique, attaqua le despote d'Épire, Ange Comnène, beau-père de Guillaume de Villehardouin. Celui-ci, en défendant les défilés du Pinde contre les envahisseurs, fut blessé et fait prisonnier. Il ne put obtenir sa liberté, après quatre ans de captivité, qu'en se déclarant vassal de Paléologue, qui venait de prendre Constantinople, et en lui cédant les forteresses de Mistra, de Monemvasie et de Képhala, les clefs de la Morée. Une fois l'ennemi dans la place, la situation devint de plus en plus difficile, et, la trahison des Grecs aidant, l'issue des combats ne fut pas toujours heureuse, malgré la bravoure chevaleresque déployée par les Français et les prouesses du seigneur Jean de Catava. Pendant une trêve consentie entre lui et Paléologue, Guillaume alla en Italie et se couvrit de gloire à la bataille de Tagliacozzo, où fut défait Conradin, le rival du roi de Naples, Charles d'Anjou. Guillaume mourut en 1277.

Philippe d'Anjou, le mari d'Isabelle de Villehardouin, était mort jeune, et le roi de Naples fit gouverner la Morée, au nom de sa belle-fille, par des gouverneurs ou *bails*, entre autres Hugues de Sully, surnommé le Rousseau à cause de la couleur de ses cheveux, homme brave et entreprenant, et Nicolas de Saint-Omer, dont l'administration fut remarquable. C'est lui qui construisit le château de Thèbes, dont une tour subsiste encore. Isabelle avait épousé en secondes noces Florent de Hainaut, arrière-petit-fils de Baudouin, le premier empereur franc de Byzance. Sous son règne, la prospérité et les ressources de la principauté se développèrent encore. Il sut par la conciliation ou par la force réprimer les prétentions des barons. Mais après sa mort, et quand Isabelle eut épousé en troisièmes et dernières noces (en 1301) Philippe de Savoie, duc de Piémont et d'

Maurienne, l'insubordination des hauts barons, leurs dissensions entre eux, semèrent l'anarchie dans toute la Morée et rendirent de plus en plus difficile le maintien de la principauté française. Ce droit de guerre et de donjon laissé aux barons par la constitution féodale créait des rivalités et des jalousies, affaiblissait l'autorité du gouvernement au moment où il était le plus nécessaire de se réunir contre l'ennemi commun.

Philippe, dégoûté, retourna en Piémont avec Isabelle, après avoir cédé ses droits à sa fille Mahaut, mariée à Guy, ce duc d'Athènes qui commença son règne comme Henri IV et le termina comme Louis XV.

Pauvre Mahaut! victime, comme tant d'autres jeunes princesses, de la politique! Après Guy, on lui fit épouser Louis de Bourgogne, petit-fils de saint Louis par sa mère et roi de Salonique *in partibus*. Deux ans plus tard, la voilà veuve encore et gouvernant seule sa principauté de Morée. Parmi les chevaliers français de sa cour se trouvait Hugues de la Palisse, jeune, beau et séduisant; il faut bien le supposer, puisque la princesse s'en éprit bel et bien et l'épousa en secret. Ceci ne faisait point l'affaire des aspirants au titre de prince d'Achaïe. Mahaut fut appelée à Naples et enfermée au château de l'Œuf, après que son mariage avec la Palisse eut été déclaré nul et qu'on l'eut remariée malgré elle à Jean de Sicile, comte de Gravina. Elle ne céda pas pour cela, refusa de voir le mari qu'on lui imposait, et préféra rester enfermée dans sa prison, où elle mourut de langueur et de chagrin. Elle fut la dernière du nom de Villehardouin.

Jean de Sicile céda ses droits sur la Morée à son frère Robert, qui avait pour femme Marie de Bourbon. Marie, après avoir gouverné seule quelque temps la principauté, la transmit à son neveu Louis, duc de Bourbon. L'ancien fief des Villehardouin demeurait donc en mains françaises. C'était en 1390, au moment où le nouveau prince de Morée se préparait à quitter Paris pour aller prendre possession de son principat; la dé-

mence du roi Charles VI, dont il était un des tuteurs, et les dissensions dans la famille royale, le retinrent, et il mourut sans avoir pu se rendre en Grèce.

Pendant ce temps, l'anarchie intérieure et le danger extérieur augmentaient. Les Génois finirent par s'emparer de l'autorité et du titre de prince d'Achaïe, et les Centurioni s'installèrent dans le château de Calamata, jusqu'au jour où ils en furent, à leur tour, chassés par les Turcs. La Morée, cédée ensuite aux Vénitiens, fut exploitée par des provéditeurs. Dans la seconde moitié du quinzième siècle, les Turcs reprirent la Morée, qui fut enlevée pour près de quatre siècles à la civilisation.

Tous ces souvenirs nous revenaient en mémoire pendant que nous montions vers la citadelle, à travers des jardins d'orangers et de citronniers.

En vingt minutes nous atteignons la plate-forme, sur laquelle se dressent ces ruines imposantes, dont toute la partie occidentale, la plus remarquable et la mieux conservée, appartient au château construit par Villehardouin. Les murs, qui longent la crête d'un rocher élevé dominant la rivière et la ville, sont très larges, élevés et solidement bâtis. Les poternes, les chemins de ronde, les étroits passages qui donnaient accès aux tours, les escaliers tournants, sont intacts. Du haut du donjon principal, où l'on ne se hisse pas sans péril, on jouit d'une belle vue sur la plaine et la mer. Au pied du rocher, les maisons de la ville sont éparpillées sans ordre ni plan, surmontées de clochers francs et entourées de tous côtés d'une végétation luxuriante. Cette plaine basse, formée d'alluvions, n'est qu'un riche jardin d'oliviers, de citronniers, d'orangers, de grenadiers et d'arbres de toutes sortes. Au delà, le large lit de la rivière se divise en deux branches avant de rejoindre la mer, qui étincelle jusqu'à l'extrême horizon, entre les montagnes du Magne et les hauteurs de Coron. Un léger nuage de fumée signalait un paquebot encore invisible. C'était probablement celui de la compagnie hellénique, qui fait tous les quinze jours le service de la

côte, et que nous devions prendre le lendemain pour aller à Navarin.

La principale industrie de la Messénie est, avec la culture des oliviers, l'élevage des vers à soie. La Grèce a été en Europe le berceau de l'industrie séricicole, et c'était elle seule qui fournissait jadis de tissus de soie l'Occident et l'Orient; mais l'invasion musulmane arrêta tout essor, et l'exportation même de la matière première fut suspendue. En 1837, quelques filatures s'établirent; mais leurs progrès furent lents et pénibles à cause de la concurrence que leur créaient des ouvriers grecs qui, après avoir appris dans les fabriques le dévidage des cocons, parcouraient les campagnes, portant sur leur dos une petite bassine et un moulinet, et offrant aux paysans de filer sur place chaque récolte partielle des cocons. Ces ingénieux ouvriers nomades ne rencontrent plus cependant les mêmes facilités depuis que des courtiers vont dans les villages acheter les cocons en masse pour le compte des chefs d'usine.

Il y a aujourd'hui, en Grèce, douze filatures de soie, dont huit à vapeur : une à Athènes, une au Pirée, cinq à Sparte et cinq à Calamata. Ces douze usines, quand elles sont en plein travail, ce qui n'arrive pas tous les ans, emploient cinquante ouvriers et huit cent vingt ouvrières pour cinq cent vingt-trois bassines, et fabriquent seize mille kilos de soie, vendue à Lyon comme première qualité.

Je visitai la filature établie à Calamata par un Français, ancien philhellène. Son organisation d'ailleurs est des plus simples. Dans l'unique salle dont se compose la fabrique, une cinquantaine de jeunes filles, assises à la file les unes des autres, chacune devant une bassine d'eau bouillante, étaient occupées au dévidage des cocons. Les moulinets étaient mus par une roue hydraulique, plus facile à réparer qu'une machine à vapeur. La soie est généralement de bonne qualité, douce, fine et forte. Les jeunes ouvrières paraissaient intelligentes et habiles, et M. F... nous dit qu'elles apprenaient vite ce qu'on leur en-

Coron. — (Page 348.)

seignait, mais qu'elles avaient besoin d'être surveillées pour le travail et aimaient trop à parler dans l'atelier. Elles arrivent à six heures du matin et sortent à six heures du soir; on leur donne une heure pour leur repas, qui se compose en général, comme tous les repas grecs dans la basse classe, de quelques concombres, de raisins et d'un peu de pain.

Le grand écueil pour toute industrie en Grèce, c'est la cherté de la main-d'œuvre, et cette cause, jointe aux fluctuations du prix des cocons sur les marchés d'Europe, a plusieurs fois forcé M. F... d'interrompre ses travaux, bien que son établissement se trouve sur les lieux mêmes de production et qu'il puisse traiter avec les éleveurs dans les conditions les meilleures et les plus économiques, et calculer assez exactement l'étendue que chacun peut donner à son travail respectif.

Quant à la fabrication des étoffes de soie, elle n'a aucune importance en Grèce. A Calamata on fait des tissus légers à raies transparentes et mates, et des mouchoirs ou des écharpes qui se vendent dans le pays même. Mais la grossièreté primitive des métiers et la lenteur du travail qui en résulte, ne permettent pas de livrer ces produits à un prix aussi bas que les produits identiques envoyés de France ou d'Angleterre.

Le paquebot qui devait nous conduire à Navarin partait à trois heures du matin; nous nous embarquâmes le soir. Au point du jour nous approchions de Coron. A notre droite, à l'endroit où les montagnes tournent vers le nord et où commence la plaine de Messénie, se trouve Petalidi. C'est là que les Français du maréchal Maison débarquèrent, en 1828, pour secourir la Grèce. Nous nous rapprochons de la côte, dont nous distinguons facilement les détails, et qui offre un aspect aride, désert, et moins grandiose que la côte opposée du golfe. On ne voit ni baies, ni ports; mais une pointe de rocher qui avance dans la mer sert d'abri contre le vent du large et forme une rade ouverte devant la petite ville pittoresque de Coron. De vieilles maisons s'étagent sur ce promontoire rocheux et abrupt, dominées par un château

vénitien et entourées par des murailles crénelées flanquées de tours.

Après Coron nous nous dirigeons toujours vers le sud jusqu'au cap Gallo, dont les roches noires marquent l'extrémité la plus méridionale de cette province. Tournant alors brusquement au nord-est, notre paquebot passe entre la terre ferme et l'île Vénético, et s'engage bientôt dans le chenal étroit que forment successivement les îles de Cabrera et de Sapienza avec la côte dépouillée et ingrate de Pratassa et de Modon.

De Modon à Navarin la côte remonte droit vers le nord. On se trouve en pleine mer Ionienne, c'est-à-dire exposé à toutes les fureurs de Borée, qui, venant du fond de l'Adriatique, s'engouffre dans le canal d'Otrante et vient bouleverser la surface de la Méditerranée.

La traversée n'est pas longue, heureusement : une heure à peine; mais c'est plus qu'il n'en faut pour connaître toutes les horreurs du séjour à bord d'un paquebot grec pendant le mauvais temps.

Tout à coup la côte, droite, escarpée, sans port, s'ouvre brusquement, et nous pénétrons par une étroite ouverture dans un vrai lac entouré de montagnes, abrité du côté de la mer par une ligne de grands rochers à pic dont l'un est curieusement percé à jour d'une porte gigantesque, à travers laquelle on aperçoit la haute mer et les voiles qui fuient, comme des mouettes, devant l'orage. Au fond de cette rade, sur une colline pierreuse, s'étagent les maisons blanches de Navarin, dominées par une grande forteresse.

XVII

L'île de Sphactérie. — La diplomatie européenne en Orient. — La bataille de Navarin. — Francs et Français. — L'expédition du maréchal Maison. — La citadelle. — Les prisonniers. — Statistique des crimes en Grèce. — La romaïka. — Une exécution. — Route de Navarin à Androussa. — Vue sur la rade. — Forêt de Koumbès. — Androussa. — Paysage de Messénie. — Église de Samari. — Le couvent de Vourkano. — Les ruines de Messénie. — Un moine ascète.

La rade de Navarin a quatre kilomètres environ en tous sens, c'est donc une des plus belles d'Europe; mais, malgré la longue et étroite île de Sphactérie, qui la protège, comme un immense brise-lame, contre la houle du large, les gros temps y font ressentir leur influence. Pour peu que le vent du sud y souffle un peu violemment, la mer y devient très orageuse.

En arrivant dans la partie nord de la baie, nous apercevons distinctement sur le sable blanc du fond, et grâce à la limpidité et au calme de la mer, les carcasses des navires égyptiens coulés en 1827, et dont les membrures semblent les ossements de quelque gigantesque animal de race disparue. Au moyen d'un grappin à quatre branches, le patron de notre barque parvint à en arracher un morceau, que j'ai conservé depuis précieusement. C'est un bois tellement noirci et durci par ce long séjour dans l'eau salée, qu'on dirait un bloc d'ébène d'une densité extraordinaire.

La bataille navale de Navarin n'est pas si éloignée de nous que l'on ne puisse se rappeler les faits qui l'ont amenée et

l'émotion qu'elle a causée en Europe; quelques-uns de ceux qui y ont pris part vivent encore et peuvent raconter cet épisode de la question d'Orient.

En 1827, les puissances européennes avaient fini par reconnaître que l'affranchissement de la Grèce était, pour leur propre repos, une nécessité. Les journaux de France et d'Angleterre faisaient appel à l'opinion publique, accusant les gouvernements de lenteur et d'égoïsme; les tribunes des parlements retentissaient de chaleureux encouragements aux insurgés; des banquiers envoyaient de l'argent à ce peuple révolté, et l'on sait que les financiers, peu enthousiastes de leur nature, ne prêtent guère qu'aux nations qu'ils croient viables. Le règlement de la question hellène s'imposait donc aux cabinets européens, mais chacun entendait y procéder pour le mieux de ses intérêts : la Russie, en créant trois États qui, tout en affaiblissant la Turquie, n'entraveraient pas l'ambition du tsar; l'Angleterre, en faisant rédiger des adresses en faveur du protectorat de la Grande-Bretagne; la France, en soutenant l'unité hellène et offrant comme souverain au jeune royaume le fils du duc d'Orléans, celui qui porta depuis le nom de duc de Nemours.

Rassurée par le peu d'entente qui régnait entre les puissances, la Turquie répondit avec une hauteur insultante aux demandes des ambassadeurs et refusa tout arrangement. Les trois puissances signèrent alors la convention de Londres, dont un article secret, dû à l'initiative de la France, stipulait qu'une assistance effective serait prêtée aux Grecs. Les flottes alliées, sous le commandement de l'amiral anglais Codrington, croisaient sur la côte du Péloponèse avec ordre d'empêcher, même par la force, le ravitaillement de l'armée turco-égyptienne en Morée. C'est alors qu'une flotte égyptienne, composée de quatre-vingt-douze navires chargés de vivres et d'hommes, vint mouiller dans la rade de Navarin. Les trois escadres y pénétrèrent à sa suite pour surveiller les agissements d'Ibrahim et l'obliger à un armistice. Les Égyptiens avaient soixante-seize vaisseaux de

guerre de toute grandeur, avec deux mille canons; les alliés n'avaient que vingt-sept vaisseaux avec douze cents canons : douze anglais, huit russes, et sept français sous les ordres de l'amiral de Rigny, qui avait arboré son pavillon sur la frégate *la Syrène*. Par une manœuvre d'une hardiesse et d'une précision admirée de tous, le capitaine Robert, qui commandait ce navire, entra à pleines voiles dans la passe et vint jeter l'ancre à dix mètres d'un vaisseau de ligne égyptien.

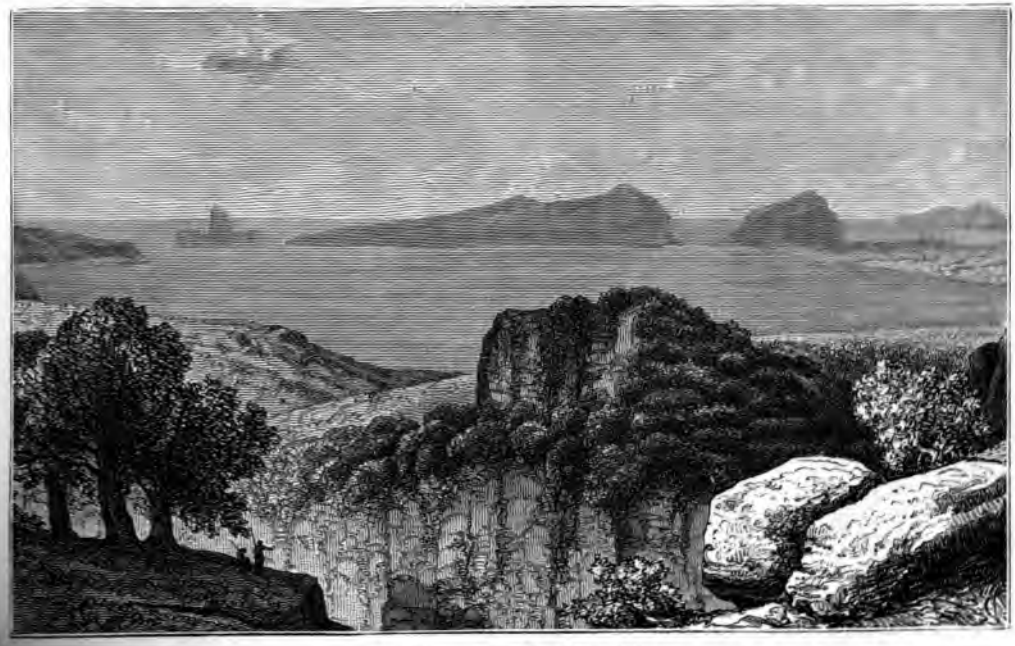
Des deux côtés, du reste, on se tenait sur la défensive; ce fut le hasard qui força la main à la diplomatie. Un coup de feu qui tua un officier anglais, un coup de canon tiré sur la frégate française *la Syrène*, engagèrent la bataille. Elle fut longue et terrible. Pendant trois heures ce fut comme un ouragan de feu. Ces cent navires resserrés dans un étroit espace, confondus sans distinction de nationalité, n'étaient plus, pour ainsi dire, qu'un plancher mouvant où Français, Anglais et Russes, malgré leur infériorité numérique, emportés par l'ardeur jalouse que leur inspirait une vieille rivalité de gloire, se ruèrent sur les Turcs. Aucune tactique n'était possible; chacun agit pour son compte, selon son inspiration, et les amiraux se battirent comme de simples capitaines de frégate. A cinq heures du soir, lorsque le silence se fit et que le vent eut balayé la fumée qui couvrait la rade, on put constater le désastre complet de la flotte turco-égyptienne. La baie était jonchée des débris de ses vaisseaux. Cinquante-huit bâtiments, dont vingt de haut bord, étaient coulés, brûlés, ou avaient sauté avec leur équipages. De cet armement formidable il ne restait qu'une quinzaine de bricks en partie abandonnés, et plus de cinq mille hommes avaient péri.

La Grèce était sauvée. Mais la Turquie, déjà menacée sur le Danube par la Russie, pouvait périr. Ce succès décisif, mais imprévu, dérangeait les calculs du gouvernement britannique. L'amiral Codrington, embarrassé de sa victoire, craignant d'avoir outrepassé ses instructions, s'excusa presque auprès d'Ibrahim-Pacha de la liberté grande qu'il avait prise de lui

brûler sa flotte. A Londres, le roi, dans un message, qualifia cet événement de déplorable. Mais les conséquences de la bataille de Navarin étaient inévitables. On avait trop fait pour s'arrêter, et la France, s'emparant alors d'un rôle digne d'elle, résolut de prêter à la Grèce le double appui de sa civilisation et de ses armes. Le général Maison débarqua à Coron avec quatorze mille hommes, et força les Turcs et les Égyptiens à évacuer la Morée. Le traité d'Andrinople, en 1829, ratifia l'affranchissement des Hellènes, et le duc de Saxe-Cobourg, Léopold, plus tard roi des Belges, avec cet esprit sage et perspicace qui fit de lui le Nestor des souverains européens, ayant refusé le trône de Grèce, on le donna à Othon, prince de Bavière. M. Guizot envoya au jeune royaume M. Colletti, avec une constitution. Quant à l'Angleterre, sa diplomatie peu généreuse fit modifier le tracé des frontières, et les provinces grecques les plus riches, théâtres des exploits les plus glorieux, furent laissées à la Turquie.

Nous repassions dans notre esprit cette page de notre histoire en contemplant les débris noircis des vaisseaux égyptiens sur leur fond de sable blanc, baignés dans le bleu de la mer. Nous pensions aussi qu'elle est bien riche, cette histoire française, en traits semblables d'héroïsme désintéressé, de dévouement pour les malheureux, et de sympathie pour la cause de la liberté et pour ceux qui partout soutiennent cette cause et la défendent. Que cette sympathie soit encouragée ou bâillonnée par le pouvoir, elle ne s'éteint jamais dans le cœur de la nation.

Le vent du nord qui soufflait nous fit traverser rapidement la rade et nous porta en moins d'une demi-heure au Navarin moderne, que les nomenclatures administratives officielles persistent, sans aucune raison, à nommer Pylos. Le bon sens populaire l'appelle Neo-Castro, probablement à cause de la citadelle qu'y firent construire les Vénitiens. Quant à la dénomination de Navarin, elle vient évidemment de *Avarinos*, la vieille cité située de l'autre côté du port, dont on aura fait d'abord Neo-Avarinos, transformé, par contraction, en Navarin.



Navarin. — La Rade (Page 352).

La citadelle est située sur une esplanade qui domine la ville et la rade.

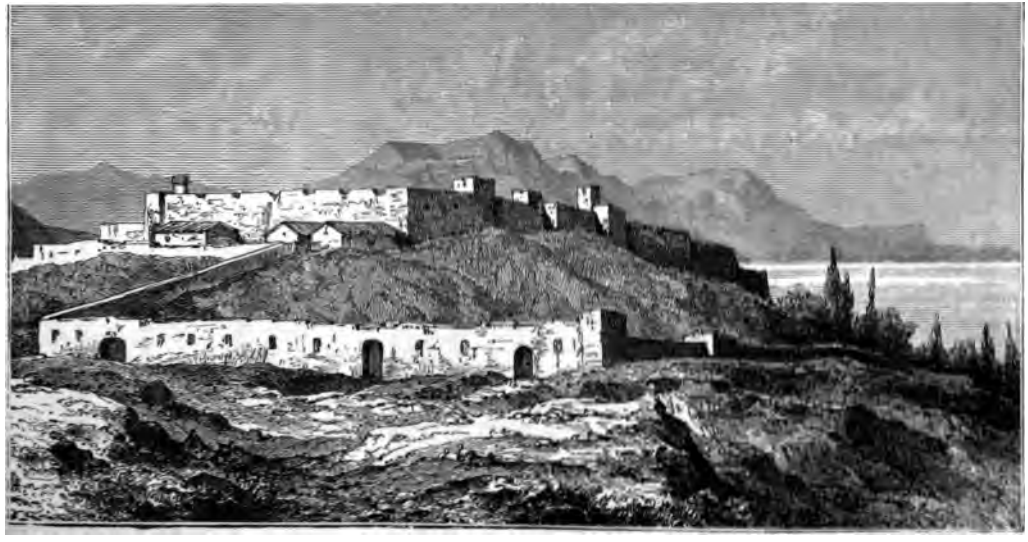
Aujourd'hui la citadelle sert de caserne et surtout de prison, ou pour mieux dire de bagne. Dans une grande cour centrale, sans porte, et où l'on descend par un escalier de fer comme dans une fosse aux ours, s'ouvrent, sur les quatre côtés, une série de niches grillées et voûtées, malsaines et dégoûtantes; c'est là qu'on tient les condamnés. Deux heures par jour on les fait sortir dans la cour, où nous les voyons assis, couchés, ou se promenant en traînant la chaîne rivée à la cheville et au poignet, vêtus de guenilles, et nous lançant des regards cyniques ou insolents, hébétés ou farouches.

Ils sont là dedans deux cent cinquante condamnés à douze ou vingt ans de travaux forcés, et presque tous pour assassinat, car c'est le crime le plus fréquent en Grèce et qui domine dans les statistiques judiciaires. En 1860, sur quatre cent quatre-vingts crimes commis, il y en a deux cent quatre-vingt-dix qui sont qualifiés de meurtres ou tentatives de meurtre, brigandage, blessures. C'est une proportion de plus de soixante pour cent. Là-dessus il y en a bien un tiers qui sont des assassinats politiques. On en reconnaît les auteurs à leurs figures plus franches, plus énergiques et plus fières. Les autres portent le masque du vice ou de la bestialité et forment avec les premiers un contraste saisissant. Quelle étude curieuse de physionomie à faire au milieu de ces faces sinistres où les passions mauvaises ont marqué une empreinte profonde : fronts étroits et fuyants de l'hyène, yeux sanglants et sanguinolents du bouledogue, mâchoire forte et proéminente du gorille! Un seul type manque : le criminel gras aux joues bouffies et squameuses sur lesquelles le vice transsude et dépose sa vase immonde, ce type enfoui dans les bas-fonds impurs de nos sociétés modernes et qui n'en émerge que pour paraître sur les bancs de la cour d'assises ou derrière une émeute, dans les rangs de ceux qui pillent et qui brûlent. .

Les prisonniers du bagne de Navarin, comme dans toute la Grèce du reste, ne sont astreints à aucune tâche. Si le régime alimentaire est insuffisant et mauvais, le régime moral est nul; les ateliers, le travail qui régénère, sont inconnus. Leur seule distraction est de jouer avec des cailloux à un jeu grec qui ressemble aux échecs, ou de danser la romaïka, par besoin de mouvement, ou peut-être par souvenir de leurs montagnes, et souvent aussi, quand il vient des étrangers, pour avoir quelques pièces de monnaie. Quand ils nous virent sur la terrasse qui domine leur fossé, ils se levèrent, formant une ligne de douze ou quinze et se tenant par les épaules. Ils se mirent à danser, lentement d'abord et en chantant à demi-voix, puis s'animèrent peu à peu, se lançant en avant par un mouvement brusque et violent. Le chant s'éleva aussi et devint bientôt une sorte de rugissement. Malgré les lourdes chaînes rivées à leurs jambes, ils bondissaient comme des tigres, et les chaînes en retombant sur le pavé retentissaient avec un bruit sinistre. On aurait dit une bande de sauvages hurlant le chant de guerre avant d'égorger leurs victimes.

Dans une loge grillée et verrouillée, un prisonnier regardait la danse, le visage collé aux barreaux de fer, et chantait la même mélopée que ses compagnons. Celui-ci était condamné à mort et devait être exécuté le lendemain. Il avait tué, pour une cause futile, un de ses parents, dans un village de Messénie, puis, rencontrant dans sa fuite la femme de celui qu'il venait d'assassiner, il l'avait tuée, elle et son enfant, et, par un raffinement de cruauté assez rare en Grèce, lui avait coupé la tête, qu'il avait posée sur sa poitrine. Il n'en eut que pour vingt ans de travaux forcés; mais, au bagne, il s'avisa, dans un accès de colère, d'assommer un gardien, et, pour l'exemple, il avait été condamné à mort.

Le commandant de la forteresse nous prévint que l'exécution devait avoir lieu le lendemain matin, et que si nous désirions y assister, il nous réserverait des places au premier rang.



Navarin. — La Forteresse. (Page 356.)

En sortant de la prison, nous voyons encore, dans des cachots sombres, d'autres prisonniers et un pauvre fou qui se croyait Jésus-Christ. J'éprouve toujours un sentiment de tristesse, presque d'humiliation, en voyant mes semblables muselés et encagés ; le spectacle de cette déchéance de l'humanité est trop pénible à notre amour-propre de fils d'Adam.

Nous avions soif de spectacles calmes et honnêtes, d'intérieurs hollandais. En redescendant dans la ville, nous nous arrêtons à regarder, dans la boutique d'un tourneur, des enfants blonds se roulant avec de petits chats gris dans les copeaux ; nos yeux se reposent avec amour sur une vieille Grecque qui file sous un berceau de vigne.

Le lendemain matin, malgré notre volonté bien arrêtée la veille de ne pas nous rendre à l'invitation du commandant de la citadelle, la curiosité de sensations nouvelles aidant, nous nous trouvons à cinq heures du matin sur l'esplanade qui précède la porte de la citadelle. J'avais vu pendre quelques Druses à Damas, décapiter un pauvre diable de fellah à Assouan, et bien que ce spectacle ne m'ait laissé qu'une impression assez désagréable, je n'étais pas fâché de classer la guillotine parmi mes souvenirs de voyage. J'étais bien sûr, en tout cas, de ne pas m'apitoyer sur le sort du misérable bandit qui allait subir ce supplice. Deux cents spectateurs environs, parmi lesquels on ne voyait pas une seule femme, étaient groupés sur les versants du terrain, derrière un cordon de soldats qui entourait la plate-forme.

Le bourreau et ses aides étaient des condamnés dont la peine avait été commuée. Le condamné arriva bientôt, pâle et jetant de droite et de gauche des regards qu'il voulait rendre arrogants, mais dont la mobilité fiévreuse témoignait une émotion violente. Il n'avait pas les mains liées : la loi grecque, dans son respect pour la liberté individuelle, a voulu que le criminel lui-même fût libre jusqu'à la mort. Aussi arrive-t-il neuf fois sur dix que le condamné, emporté par l'instinct de la conservation, engage une lutte désespérée avec le bourreau.

En sortant de la prison, nous voyons encore, dans des cachots sombres, d'autres prisonniers et un pauvre fou qui se croyait Jésus-Christ. J'éprouve toujours un sentiment de tristesse, presque d'humiliation, en voyant mes semblables muselés et encagés ; le spectacle de cette déchéance de l'humanité est trop pénible à notre amour-propre de fils d'Adam.

Nous avions soif de spectacles calmes et honnêtes, d'intérieurs hollandais. En redescendant dans la ville, nous nous arrêtons à regarder, dans la boutique d'un tourneur, des enfants blonds se roulant avec de petits chats gris dans les copeaux ; nos yeux se reposent avec amour sur une vieille Grecque qui file sous un berceau de vigne.

Le lendemain matin, malgré notre volonté bien arrêtée la veille de ne pas nous rendre à l'invitation du commandant de la citadelle, la curiosité de sensations nouvelles aidant, nous nous trouvons à cinq heures du matin sur l'esplanade qui précède la porte de la citadelle. J'avais vu pendre quelques Druses à Damas, décapiter un pauvre diable de fellah à Assouan, et bien que ce spectacle ne m'ait laissé qu'une impression assez désagréable, je n'étais pas fâché de classer la guillotine parmi mes souvenirs de voyage. J'étais bien sûr, en tout cas, de ne pas m'apitoyer sur le sort du misérable bandit qui allait subir ce supplice. Deux cents spectateurs environs, parmi lesquels on ne voyait pas une seule femme, étaient groupés sur les versants du terrain, derrière un cordon de soldats qui entourait la plate-forme.

Le bourreau et ses aides étaient des condamnés dont la peine avait été commuée. Le condamné arriva bientôt, pâle et jetant de droite et de gauche des regards qu'il voulait rendre arrogants, mais dont la mobilité fiévreuse témoignait une émotion violente. Il n'avait pas les mains liées : la loi grecque, dans son respect pour la liberté individuelle, a voulu que le criminel lui-même fût libre jusqu'à la mort. Aussi arrive-t-il neuf fois sur dix que le condamné, emporté par l'instinct de la conservation, engage une lutte désespérée avec le bourreau.

Cela ne manqua pas cette fois non plus. Au moment où le bourreau lui prit le bras pour lui faire franchir les trois marches de la plate-forme, il se rejeta brusquement en arrière, malgré l'étreinte des quatre hommes qui se précipitèrent sur lui. Dans sa rage, il faillit étrangler un des aides, et coupa avec ses dents le doigt d'un autre. Les soldats croisèrent la baïonnette, prêts à le clouer au sol s'il tentait de s'échapper. Le bourreau, ne parvenant pas à le maîtriser, tira de sa ceinture de cuir un couteau mince et effilé, et l'en frappa, au hasard, dans le dos et aux jambes. Le misérable, épuisé par la douleur et la perte de son sang, finit par s'abandonner à son sort. Le bourreau, le saisissant alors par les cheveux, le traîna jusque sous le couteau, qui s'abattit en grinçant sur ses rainures rouillées.

Lequel d'entre nous pourrait affirmer n'avoir pas détourné la tête à ce moment?

En nous en allant, nous entendons les cris des spectateurs, qui huent et invectivent le bourreau, gardé à vue par les soldats. Est-ce par tradition, par mépris pour le bandit qui n'a racheté sa vie qu'en consentant à tuer ses anciens compagnons? Est-ce parce qu'ils ne sont pas bien assurés eux-mêmes de ne pas passer demain par ses mains?

En quittant Navarin pour aller à Androussa et Messène, nous gravissons les flancs de la montagne qui domine la ville. A mesure que nous montons, la vue s'étend sur la rade, les îles qui la ferment, et sur la pleine mer. Nous cheminons pendant plusieurs lieues dans la forêt de Koumbès, dont les chênes atteignent des proportions colossales et rappellent, par leurs masses accentuées et vigoureuses, les magistrales eaux-fortes d'Antoine Waterloo ou d'Everdingen.

En sortant des bois, nous nous trouvons sur une hauteur d'où le regard s'étend sur la plaine de Messénie et le golfe de Coron; au loin, Calamata; à notre droite, Nysi; plus près de nous, Androussa, ville construite par les Vénitiens, ruinée par les Turcs, et dont le vieux château chancelant domine quelques

maisonnettes neuves. D'énormes cactus bordent la route et les jardins. Dans la plaine, le Pamissus serpente à travers une végétation luxuriante.

Malheureusement la fièvre, comme en bien d'autres parties de la Grèce, règne ici en souveraine. A mesure que le soleil baissait à l'horizon, une brume chaude et malfaisante enveloppait la plaine, où l'on voyait çà et là briller, au milieu des plantations, les flaques d'eau laissées par la rivière après les grandes crues du printemps. Il en a été de même de tout temps, si l'on en croit l'étymologie de Calamata : *kalamaï*, roseaux ou marécages.

Les habitants, comme tous ceux des basses vallées, comme tous les peuples des pays chauds, Arabes, Italiens, Espagnols, subissent l'influence de ce climat qui agit sur le foie et prédispose à la tristesse. Les Méridionaux sont sérieux; il est rare de voir un Grec rire, et tous ont un teint plus ou moins jaune. C'est sous le ciel sombre du Nord qu'il faut aller chercher la jovialité franche et bruyante, c'est dans les brouillards gris de la Hollande que fleurissent les frais visages roses et que retentissent les gais éclats de rire des kermesses.

Pendant qu'on dresse nos lits et qu'on prépare notre dîner, nous assistons au repas de la famille qui nous donnait l'hospitalité. La nourriture des paysans grecs consiste exclusivement en maïs et en légumes, sauf aux jours de fête, où l'on se permet un agneau. Avec le maïs ils font un pain lourd et indigeste et une sorte de gâteau qu'on mange tout chaud au sortir du four. Ils préfèrent ce régal à tout autre, et il n'en coûte que quelques leptas pour toute une famille. Le plus souvent d'ailleurs ils ne mangent qu'une seule fois par jour.

Le lendemain, nous traversons la plaine de l'ouest à l'est pour aller visiter les ruines de Thouria. Les orangers, les grenadiers entrelacés de vigne, forment des vergers protégés par d'énormes aloès, et, dans les replis de terrain, des platanes sont comme autant d'oasis fraîches et ombreuses. Çà et là, au-dessus de

verdure des jardins, apparaissent les toits rouges de nombreux villages ou de fermes. De l'autre côté du Pamissus, que nous franchissons sur un pont de bois, nous traversons une véritable forêt d'oliviers et de mûriers. Le chemin est caillouteux, et de gigantesques cactus croisent au-dessus de nos têtes leurs larges raquettes épineuses parsemées de fleurs rouges.

Une grande partie de la Messénie est propriété nationale et divisée d'une manière assez arbitraire. On fait si souvent de nouvelles lois que les fermiers ou concessionnaires ne savent jamais à quoi s'en tenir. Aussi l'agriculture fait-elle peu de progrès, malgré la fertilité du sol. Les ministres qui se succèdent avec tant de rapidité ne font rien pour encourager le progrès dans ce sens. Et cependant que de sources de richesse! Les oliviers, plus jeunes et plus vigoureux que les troncs vénérables et vermoulus de l'Attique, fournissent une huile fine de première qualité; les mûriers donnent une feuille succulente et soyeuse; les oranges ne sont inférieures comme grosseur qu'à celles de Crète, comme qualité qu'à celles de Poros. Si le vin ne jouit pas d'une haute réputation malgré l'excellence du raisin, c'est que la fabrication est arriérée et qu'on n'a pas cherché encore à la perfectionner. Si les produits de cette province ne sont pas répandus sur tous les marchés, c'est que les voies de communication manquent, et que l'administration, prenant exemple sur le gouvernement central, ne sait ni aider ni diriger. L'employé, dont le traitement est infime et dont l'avancement dépend entièrement du concours qu'il prête au gouvernement pour la réussite des élections parlementaires, ne considère que comme des accessoires le savoir, le zèle et l'intégrité. La mauvaise administration et les mauvaises lois, ou, pour mieux dire, l'application arbitraire que l'on en fait, sont le principal obstacle au progrès. Il n'y a pas d'agriculteur qui puisse résister longtemps à un code tel que celui qui règle la levée des contributions annuelles, et il n'y a pas de code, lors même qu'il serait parfait et exécuté à la lettre, qui soit praticable avec les employés de

l'administration actuelle. Que ne ferait-on pas, cependant, sans ces entraves? L'instrument de travail est à la fois fort et flexible. Le paysan messénien, et le peuple en général, est simple, persévérant et endurant. Il vit de peu et dépense peu.

Autour du village de Ridima, la culture est déjà moins soignée, les irrigations moins répandues, et cependant il y a là de belles sources qui sortent du rocher et vont alimenter le Pamissus.

Devant nous se dresse le mont double d'Ithôme et d'Éva, ceint d'une magnifique végétation qui donne un caractère de grandeur à ses flancs rocheux et escarpés. Nous le contournons par le sud, gravissant des pentes broussailleuses et pierreuses jusqu'au couvent nommé la « Panagia de Vourkano », qui de loin ressemble à une forteresse.

Les moines nous accueillent avec la politesse accoutumée, et nous mettons pied à terre dans une cour pavée dont l'église occupe le centre. Sur trois côtés, les bâtiments ont deux étages avec une galerie sur laquelle s'ouvrent les cellules ; le troisième côté est un mur de défense crénelé. Tout le couvent est situé sur une espèce de terrasse taillée dans le roc et recouverte de maçonnerie. Au-dessous, une esplanade ombragée de platanes forme le jardin, à côté du cimetière, où les tombes, comme dans les cimetières turcs, s'abritent sous des cyprès séculaires. En ouvrant la fenêtre de notre cellule, nous embrassons d'un seul coup d'œil, par-dessus les jardins appartenant au monastère, l'immense et magnifique plaine de la Messénie ; les montagnes d'Arcadie à gauche ; en face et vers la droite, la chaîne du Taygète et le golfe de Coron, qui termine par un horizon sans fin ce magnifique tableau.

Le matin, au point du jour, au moment où une cloche fêlée appelait les moines à l'office de la première heure, nous gravissions les pentes rapides du mont Éva, et nous nous trouvons tout à coup devant un beau reste de murs antiques. C'est une des portes de l'antique Messène. A nos pieds s'évase une la

vallée, en forme de cirque, toute couverte de cultures et d'oliviers, et enfermée entre les rochers à pic des monts Éva, Ithôme et Psoriari. C'est l'emplacement de l'ancienne ville, dont les murailles, encore visibles et admirablement conservées, dans la partie nord surtout, ont plus de six kilomètres de tour.

A une petite distance se trouve un couvent en ruine, que le moine qui nous accompagne appelle le « Catholicon », jadis couvent principal, la maison mère, mais aujourd'hui abandonné.

L'église est délabrée, et les peintures, assez grossières du reste, s'effritent et se moisissent. Une seule me frappa par sa bizarrerie. Elle représente un ange qui surveille avec une sévérité solennelle le pesage des âmes : singulier mélange de croyances chrétiennes et de vieilles traditions païennes, qui rappellent les illustrations du rituel funéraire égyptien, tracées sur les papyrus sacrés ou gravées sur le granit des temples il y a trois mille ans, ces représentations curieuses du jugement dernier, où l'on voit devant le tribunal d'Osiris le dieu Thoth, à tête d'ibis, enregistrer les actions du défunt, pendant qu'Anubis préside au pesage, dans une grande balance surmontée d'un singe cynocéphale.

Tout autour du couvent se trouvent des portions de murailles, dont un certain nombre en appareil polygonal, qui datent probablement de la première acropole des Messéniens. Les soubassements, en pierres helléniques, marquent l'emplacement du fameux temple de Jupiter Ithomatus, dont la plate-forme domine, à l'est et au nord, un précipice profond et inaccessible, et qui offre un intérêt puissant et mélancolique à la fois, comme ayant été le centre des espérances, des luttes, des sacrifices et de la restauration de cette branche malheureuse de la race dorienne. Ce fut le théâtre des premiers oracles et des cérémonies primitives, des rites secrets, des consécrations mystérieuses. C'est là que nous retrouvons le premier service religieux de ce peuple, comme dans l'acropole d'Athènes et celles de Corinthe, de Thèbes, de Sparte. Le Téménos, c'est-à-dire autel en plein air, de Jupiter Ithomatos, est à la Messénie ce que le Parthénon, le

Chalkoikos, le Cadméïon, avaient la prétention d'être. C'est là que les Messéniens résistèrent dix ans aux Spartiates, et que furent enterrées ces tablettes mystérieuses sur lesquelles étaient écrites les destinées futures du peuple opprimé et exilé, et auxquelles les destinées restaient attachées si on les gardait fidèlement pendant toute une période de captivité. Ce fut Epaminondas qui les retrouva.

C'est là enfin que se passèrent ces événements dont le caractère épique et romantique les font plus ressembler à une ballade allemande de Schiller qu'à une page de l'histoire grecque. N'est-ce pas un héros de ballade que ce roi Aristomène, avec sa magnifique insouciance, son respect tout chevaleresque et si peu oriental pour la femme, son mépris de l'or si peu naturel aux Grecs, son désintéressement sans calcul, et, avec tout cela, ce sentiment si hellénique qui le fait se dévouer à sa patrie plutôt qu'à sa foi? C'est dans Pausanias qu'il faut lire l'épisode des guerres de Messénie; il en fait bien ressortir le caractère dramatique. C'est dans les poëtes Rhianos et Myron qu'il faut lire les aventures du roi Aristomène. Ce type étrange et mystérieux n'est-il donc qu'une création littéraire plus grande que la réalité historique? Beaucoup d'erreurs et d'exagérations ont pu se glisser dans l'histoire; mais n'importe d'où elles viennent, et à quelque point de vue qu'on se place, ce type peut fournir la mesure d'un élément particulier au caractère grec. Un siècle ou une société qui a pu imaginer un héros semblable a nécessairement les qualités qui se révèlent dans les exploits et les sentiments des Messéniens.

Ce n'est pas seulement le temple de Jupiter et les souvenirs qu'il évoque qui nous retiennent sur l'Ithôme; mais du haut de ce pic de plus de huit cents mètres d'élévation on domine toute la contrée où se développa l'histoire messénienne.

Nous sommes si peu classiques en France, aujourd'hui surtout, que je craindrais de trop m'appesantir sur les événemer que rappellent cette plaine et ces montagnes, et sur les mal

de ce petit peuple déshérité et chassé de la maison paternelle aussitôt après sa naissance. Je ne laisserai pas le lecteur exposé plus longtemps au vent qui balaye ce plateau, je ne lui nommerai pas ces pics qui enferment l'horizon, ces villages dont la position correspond à celle des villes citées dans Pausanias. Les savants français prétendent qu'il y a peu de contrées aussi intéressantes que la Messénie pour y faire des recherches. On n'imagine pas, en effet, la jouissance que l'on éprouve à reconstituer la topographie d'un site historique, à combler une lacune, redresser une erreur ou déterminer l'emplacement d'une cité antique. Quelles voluptés inconnues aux autres mortels sont réservées au chercheur qui saura retrouver les sites perdus de Messola et de Hyamera !

Pour visiter les murs qui protégeaient la ville de Messène vers le nord, nous devons d'abord redescendre jusqu'au misérable village de Mavromati, ce côté du mont Ithôme étant le seul praticable. Partout autre part des assises de rochers à pic entourent ce vaste bassin comme les parois d'un cratère. Est-ce à cette conformation caractéristique ou à la vague tradition de quelque convulsion géologique que cette montagne doit son nom actuel de Vourkano, corruption évidente de *Vulcano ?* On voit souvent dans les dialectes italiens ce changement de l'*r* en *l*.

L'aspect du terrain semblerait d'ailleurs confirmer cette supposition, lorsqu'on suit du regard, le long de ces gigantesques gradins, les couches ondulées de calcaires compactes gris-jaunâtres, entremêlées de marnolites schisteuses bigarrées, jaunes et verdâtres, plissées par quelque soulèvement énergique, et transformées, dans les couches inférieures, en micaschistes par une influence plutonique.

Du hameau de Mavromati un sentier conduit, à travers des champs de blé et d'oliviers, jusqu'à la muraille qui entourait la ville du côté du nord. C'est là que se trouve la porte dite de Mégalopolis, un des spécimens les plus curieux et les mieux conservés de l'architecture militaire en Grèce. En approchant on

aperçoit, à travers les épais taillis et le feuillage brillant des lauriers, la teinte grise rosée des belles pierres dont sont construites les murailles qui escaladent, sur la droite, les pentes abruptes du mont Ithôme, et suivent, vers la gauche, les sinuosités du mont Psoriari. De distance en distance, des tours carrées bien conservées se dressent au-dessus des massifs de verdure. Les murailles de Messène, dont Épaminondas avait voulu faire une sorte de vaste camp retranché, firent l'admiration des contemporains et des générations suivantes. Pausanias parle non seulement de leur beauté, mais aussi de leur force, en termes un peu exagérés. La force dépendait surtout de la solidité et de l'épaisseur des matériaux, et sous ce rapport elles n'étaient pas supérieures aux murailles d'un grand nombre de villes helléniques et étrusques. La grande Grèce, la Sicile et la Toscane, sans parler de l'Asie Mineure, en fournissent de nombreux spécimens.

Les murs de Messène n'en présentent pas moins un grand intérêt comme type de ce que comprenaient et exécutaient, à cette époque, les ingénieurs militaires, et méritent une description.

La porte se compose d'une enceinte circulaire avec deux ouvertures : l'une conduisant à la ville, l'autre tournée du côté de la campagne, à l'issue de deux routes, la première se dirigeant vers Mégalopolis par Makryplagi, la seconde allant en Arcadie. Cette enceinte, parfaitement conservée, est en elle-même une petite place forte, un réduit où, en temps de guerre, se rassemblaient les troupes avant une sortie, où, en temps de paix, se reposaient les voyageurs, faisaient halte les convoyeurs de caravanes, comme on le voit encore dans tant de villes d'Orient.

La porte qui donne sur la campagne est flanquée de deux tours carrées placées à onze mètres l'une de l'autre, faisant une forte saillie en avant de la porte elle-même, qui mesure cinq mètres de large; cette disposition, rare chez les Grecs, a été ensuite adoptée par les Romains, et se retrouve dans nos teaux du moyen âge et dans nos fortifications moder

tours ont quatre fenêtres étroites, semblables à des meurtrières, et deux entrées, une du côté de la porte, l'autre du côté du mur.

La végétation vigoureuse, les racines puissantes des lauriers, ont plus contribué que les Turcs et les Grecs réunis à la ruine de ces murailles. Des blocs que dix hommes n'ébranleraient pas ont été jetés bas par un arbrisseau ; si l'on n'y porte remède, la nature achèvera son œuvre, et d'un monument si intéressant pour l'histoire et l'archéologie il ne restera bientôt plus que des pierres éparses et brisées. Il est indispensable de supprimer toute cette végétation parasite, malgré le cachet artistique et pittoresque qu'elle donne à ces vieilles fortifications.

La grande et large pierre qui formait le linteau de la porte d'entrée de la ville est tombée et ne repose plus que d'un seul côté sur un des montants de la porte. C'est le trait caractéristique du tableau. Cette masse énorme a plus de dix mètres de long sur un mètre douze centimètres de hauteur et un mètre seize centimètres de largeur, et est entière, sauf une légère cassure causée par la chute. Elle n'a ni ornement ni inscription.

Toute la portion de muraille qui avoisine la porte de Mégalopolis est ce qu'il y a de mieux conservé dans toute l'enceinte de la ville. On peut la côtoyer et l'étudier en suivant le petit sentier parallèle qui serpente à travers les rochers et les arbrisseaux. Les tours sont en bon état et donnent une idée très nette de ce qu'étaient les fortifications grecques.

La porte de la tour est au second étage, à une assez grande hauteur de terre. On y parvient par un escalier extérieur. A l'intérieur, il y a une seule chambre presque carrée, très élevée, avec des fenêtres taillées à pans coupés comme des meurtrières, de façon à laisser le jeu libre aux archers, tout en les préservant des flèches des assaillants. Il y avait un second étage auquel on n'avait accès que par un escalier intérieur en bois ou une échelle ; on voit encore les trous carrés qui servaient à placer les chevrons. Enfin les tours, placées à intervalles réguliers, faisaient

saillie de manière que le front du mur fût protégé par un jet croisé de flèches, pendant que du second étage crénelé les défenseurs lançaient des pierres, du plomb fondu et de l'huile bouillante.

De retour au couvent de Vourkano, nous profitons des dernières lueurs du jour pour visiter l'église, tout ornée de fresques à l'intérieur, et dont les deux portes extérieures sont décorées de fleurs de lis. Les Champenois ont encore passé par là.

Après un souper où figurait une jatte de miel digne de celui du mont Hymette, l'higoumène (supérieur) nous conduisit aux cellules qui nous étaient destinées, en s'excusant de ce que la pauvreté du couvent et la condition misérable où le laissait le gouvernement ne lui permissent pas de pratiquer une plus large hospitalité.

La cellule que j'occupais était grande et aérée ; le lit se composait d'un banc, qui servait en même temps d'armoire, et d'une couverture. Sur une tablette, il y avait quelques livres et un exemplaire de la Pandora, recueil de poésies publié à Constantinople, en 1843, par les soins de Pierre le Péloponésien, revu et embelli par Joannès Lampudare, et où l'on trouve en même temps des mélodies populaires évidemment dérivées de la musique turque. Les chants appropriés sont eux-mêmes imités des chansons turques, comme le prouve le mot *Aman* (pardon), par lequel ils débutent toujours.

Tout était tranquille autour de nous, excepté dans la cellule voisine, occupée par un frère du couvent, et d'où j'entendais sortir des gémissements étouffés entremêlés de prières et de citations bibliques. Ces plaintes sourdes et monotones finirent par m'impatienter tellement, que je me levai pour aller inviter le moine à mettre plus de discrétion dans ses évocations. La porte de sa cellule était entr'ouverte, et une lampe de bronze de style antique, à mèche fumeuse, éclairait vaguement l'intérieur. Je vis alors un moine, jeune encore, de haute stature, et vêtu de la longue tunique brune, adossé contre le mur, où un

grande croix noire était peinte. Les pieds joints, les bras levés dans l'attitude du Christ, la tête levée vers le ciel et entourée, comme d'une auréole, par les longs cheveux blonds ardents qui lui retombaient jusque sur les épaules, les yeux noyés dans une vague extase, il se tenait là immobile, et sa bouche entr'ouverte laissait échapper des soupirs profonds et des paroles saccadées où je ne pus saisir que ces mots répétés vingt fois : « Crucifiez-moi, Seigneur, et faites que je souffre mille morts pour me racheter. » Sa belle figure pâle, éclairée vaguement par la flamme tremblotante de la lampe, les grandes ombres projetées sur la muraille, tout contribuait à augmenter encore l'étrangeté de ce spectacle.

Je ne voulus pas troubler cet ascète digne du moyen âge dans l'accomplissement de sa pénitence, un vœu peut-être; je me retirai aussi doucement que j'étais venu; les gémissements cessèrent bientôt, et un calme profond régna dans le couvent. Je me mis un instant à ma fenêtre avant de me coucher. La lune éclairait la vallée silencieuse; les montagnes paraissaient comme suspendues dans une légère vapeur, et fondues dans un ton d'une douceur infinie, d'une transparence mystérieuse; des effluves embaumées montaient des jardins qui entourent le couvent, et, dans les cyprès, une hulotte faisait entendre, à intervalles réguliers, un petit cri presque aussi doux et velouté que le froissement d'ailes des papillons de nuit qui passaient près de moi. Je fermai le volet de bois qui servait de fenêtre, et m'endormis.

XVIII

Départ de Messène. — Le point triple. — Encore la France [illegible] — Villes perdues. — Par monts et par vaux. — Karyène. — La maison de Brienne. — Coloquinte et son histoire racontée par lui-même. — Le château franc. — Les bergers d'Arcadie. — Le mont Lycée. — Le [illegible] Pan. — Religion d'autrefois et superstitions d'aujourd'hui. — Les [illegible] rateurs du feu. — La vallée de la Néda.

Nous avions en perspective une journée de dix heures de marche. Aussi notre guide Alexandros était-il levé avant l'aurore pour mettre la dernière main aux préparatifs du rude voyage que nous allions faire dans la partie la plus sauvage du Péloponèse. Il nous avait trouvé à Calamata d'excellents chevaux et de bons agoyates, actifs, intelligents et gais, qualité plus rare et plus précieuse qu'on ne croit, qui influe sur tous, bêtes et gens, et fait paraître moins pénibles les longues étapes.

Le plus âgé des trois était un homme vigoureux frisant la cinquantaine et jouissant d'une certaine aisance. Il avait une plantation d'oliviers dans la plaine, un carré de vigne sur le coteau, et près de la ville une maisonnette entourée d'orangers, avec femme, enfants et quatre petits chevaux, qu'il louait tantôt aux négociants de la ville pour porter les marchandises jusqu'à la rade d'Armyros, tantôt à l'administration pour la rentrée de la dîme, et, plus volontiers, aux *Lordis*, quand par hasard il en venait dans ces parages. Ce n'était pas son métier de faire l'agoyate; mais un voyage, quand il ne coûte rien, à plus forte raison quand il rapporte, est toujours une distraction et un

plaisir pour un Grec. Ce gaillard-là serait parti avec nous pour faire le tour du monde avec autant d'insouciance et d'entrain que pour une excursion de deux heures. Les trois autres étaient agoyates de profession. L'un d'eux avait une quantité de mules et de chevaux et était un des riches partis de la province.

Ils trottaient à pied derrière leurs chevaux, souvent devant, variant la route par leurs sauts, leurs chansons, et leurs plaisanteries parfois un peu épicées. Ils conservèrent tout le temps cette bonne humeur, ne se disputant jamais, s'entr'aidant toujours, et obéissant à Alexandros, qu'ils connaissaient de longue date et qu'ils considéraient comme leur chef.

Notre caravane se complétait de deux gendarmes qui avaient pour mission de faire des villageois rechignés des hôtes empressés, de réprimer les velléités intempestives des bergers trop farouches de la montagne, et d'aplanir les difficultés du voyage.

Nous prenons congé des moines, qui nous accompagnent de leurs vœux, et nous descendons une pente rapide et rocailleuse vers un ravin profond ombragé de chênes énormes. Bientôt la coupole rouge et les cyprès sombres du couvent de Vourkano disparaissent à nos yeux, et nous débouchons dans la plaine de Stenyclaros, enfermée entre les montagnes de Laconie et d'Arcadie, et dont l'ancienne fertilité si renommée n'est plus attestée que par quelques champs cultivés, quelques plantations d'oliviers autour du village de Balsi, et quelques pâturages sur les bords de la rivière tortueuse et paresseuse bien nommée Mavrozumenos, c'est-à-dire « liquide noir en fermentation. » Cette rivière, l'ancienne Balyra, coule entre des berges perpendiculaires de plus de quinze mètres de hauteur creusées dans un terreau noir qui forme le fond de ce vaste bassin, ancien lac desséché. L'épaisse couche d'alluvions, où ne se trouve pas une seule pierre, rappelle l'humus gras et fertile que le Nil dépose, à chaque inondation, sur ses rives, et qui lui a valu sa célébrité historique.

Nous arrivons en une demi-heure au confluent du Mavrozu-

[illegible]

[illegible] Villehardouin [illegible] lève tout doute [illegible] bicoque, quelque [illegible] la grande tour [illegible] d'origine française. [illegible] De là-haut le seigneur [illegible] ce qui se passait [illegible] côté le golfe de Coron et la M[illegible] Ionienne et le golfe d'Arcadie.

Après avoir franchi le pont du Mavroz [illegible], nous traversons une plaine sillonnée de canaux d'irrigation, dont l'eau coule le plus souvent dans le chemin, à cause de la façon arbitraire avec laquelle les habitants fixent les limites et les font varier à leur convenance, sans égard pour les routes, pour les droits du voisin, et surtout ceux du public.

Ces terres sont biens nationaux et appartiennent au gouvernement, qui les afferme ou les exploite. Elles sont mieux cultivées cependant que dans la plupart des provinces grecques, grâce à leur fertilité naturelle. Les principaux produits, qui consistent en blé, maïs, figuiers et mûriers, sont beaux et abondants.

Après le village de Méligala (miel et lait), nous commençons à monter à travers le mont, franchissant une série de cols couverts de végétation. Le *paliure* épineux, avec son port étrange et ses bouquets de fleurs d'un jaune brillant, est l'arbuste le plus commun, et les bois ne sont composés que de chênes yeuses

On redescend et remonte encore, à travers des ravins et des rochers déchiquetés, jusqu'au point culminant, où se fait la séparation des eaux, qui coulent d'un côté vers le nord, dans la vallée de la Néda, et de l'autre vers le sud, dans le Mavrozumenos.

La descente s'effectue à travers une vraie forêt de chênes énormes et d'arbousiers à grappes blanches, où les rouges-gorges chantent à tue-tête.

Nous atteignons enfin le pont de cinq arches qui traverse l'Alphée au pied du rocher de Karytène. Au-dessus de nous, la ville, étagée sur les deux versants d'une colline escarpée, se présente de la façon la plus pittoresque, avec son château féodal imposant qui couronne un rocher élevé et que bordent des précipices profonds. Tout cet ensemble forme un tableau merveilleux que complète, à droite, à gauche et au fond vers le nord, l'enceinte de montagnes sauvages, de rochers déchirés et de forêts sombres et touffues qui font de l'Arcadie une des provinces les plus caractéristiques de la Grèce.

Le château de Karytène est célèbre dans l'histoire du treizième siècle, et c'est dans la curieuse chronique de la Morée qu'il faut en étudier les destinées. Lors du partage que fit Geoffroy de Villehardouin des fiefs de la Morée, Karytène échut à Hugues de Brienne, avec le titre de seigneur, dont les Grecs firent *Megaskyr* (grand seigneur), et vingt-deux autres fiefs de chevalerie. C'est lui qui fit élever le château. Sous Guillaume de Villehardouin, les hauts barons, les bannerets, les chevaliers, commencèrent à se disputer entre eux et à guerroyer. Le système féodal, malgré les sages mesures de Villehardouin et sa fermeté, ne pouvait avoir, comme en France, de contre-poids dans les cours vetmiques, les ligues de villes libres, les communes ou les parlements, et l'anarchie qui s'ensuivit aurait pu compromettre l'existence de la principauté, si Villehardouin n'avait défait les révoltés à Karydi.

Le seigneur de Karytène se soumit; mais, cinquante ans plus

Karytène. La ville et le château Franc (Page 3[illegible]2)

tard, son fils Gautier de Brienne prit encore part à un soulèvement des barons et soutint un siége dans sa forteresse. C'est le même qui devint ensuite duc d'Athènes et fut tué par les Catalans près du lac Copaïs. Son fils Gautier, qui avait conservé le titre de duc d'Athènes, vint en Italie, où il obtint par ses intrigues la seigneurie de Florence. Son despotisme, sa cruauté, ses scandaleuses débauches, le firent chasser honteusement, et il alla se faire tuer à la bataille de Poitiers. Avec lui s'éteignit la maison de Brienne (1), une des plus anciennes de France, qui remontait à Engilbert, contemporain de Hugues Capet, et qui compte parmi ses membres trois connétables de France, un roi de Jérusalem et de Sicile, un empereur de Constantinople, sans compter les ducs d'Athènes et les seigneurs de Karytène.

Le château de Karytène a conservé, jusqu'à ces derniers temps, son aspect fier et féodal et sa renommée de force. Il appartenait, au commencement de ce siècle, à un chef klephte bien connu, Colocotroni, dont les ancêtres exerçaient sur le Péloponèse une sorte de souveraineté militaire.

Colocotroni est le héros de roman de la guerre de l'indépendance et le type de la race grecque, avec ses défauts et ses qualités, à une époque où le brigandage était un titre à la considération publique, le vol une nécessité, l'assassinat un acte de patriotisme. On peut lui reprocher ses cruautés inutiles, son avidité, son orgueil; toujours est-il que lui seul a pu commander et entraîner les fiers et rudes montagnards qu'un autre n'aurait pas su maintenir, et que son nom seul faisait trembler les Turcs d'effroi. Il était grand, maigre, mais d'une force herculéenne, avec le front bas, les pommettes saillantes, le nez aquilin, et des yeux étincelants de sauvagerie et parfois de férocité.

Avant la guerre de l'indépendance, il s'était fait peu de scrupule, pour s'entretenir la main, de brûler souvent des villages grecs et de dévaliser leurs habitants, ses compatriotes et corélí-

(1) Le titre de comte de Brienne passa aux maisons de Conflans et de Loménie.

gionnaires, et sans en avoir éprouvé aucun remords, comme il l'avouait du reste lui-même. C'est le même homme, cependant, qui devint général en chef, et que l'on vit, lors de l'entrée du roi Othon, marcher en tête du cortège royal, coiffé d'un grand casque rouge à crinière bleue, don de l'amiral anglais, je crois, et fort ridicule sur la tête de ce klephte à fustanelle et à longue chevelure. Avide de rang et de dignités, comme tous les Grecs, et comme eux aussi ayant une si haute idée de sa capacité qu'il se croyait apte à remplir toutes les fonctions, quelque difficiles qu'elles pussent être, Colocotroni avait eu un instant l'ambition de se faire élire président du conseil exécutif, prétention assez malséante de la part d'un homme qui savait à peine signer son nom et n'avait jamais fait autre chose de sa vie que de s'embusquer derrière des rochers pour tirer des coups de fusil.

Quelques années plus tard, mécontent de ne plus jouer le premier rôle, il tramait une conspiration qui le fit condamner à mort. Le roi Othon, en bon prince qu'il était, lui fit grâce, et Colocotroni mourut dans son lit le premier de sa famille, en 1843, à soixante-treize ans.

C'est le repaire de ce klephte, moitié bandit, moitié héros, c'est le donjon du haut baron Hugues de Brienne que nous allions visiter. La montée est rude, et je conçois qu'Ibrahim-Pacha ait renoncé à tenter l'assaut de ce nid d'aigle quand Colocotroni s'y fut réfugié.

La porte a bien un aspect féodal avec ses meurtrières soutenues par trois consoles, et les ouvertures où jouaient les flèches du pont-levis. Au-dessus du cintre un écusson de pierre portait le blason de la maison de Brienne, mais il a été arraché; on n'en voit plus que la place. Deux grandes tours à droite et à gauche de l'entrée sont intactes, et l'enceinte crénelée, bien conservée, a été seulement réparée par Colocotroni, qui y avait placé quelques canons. On n'a accès aux chemins de ronde que par l'intérieur des tours, et de distance en distance on distingue l'emplacement des poternes, que l'on fermait par une grille de

fer. Il n'existait pas de mâchicoulis, mais des trous carrés disposés de distance en distance permettaient d'établir en saillie, hors du mur, un échafaudage en bois, *hourd* ou *hurdal*, d'où les hommes d'armes pouvaient, par leur tir, empêcher l'approche des courtines.

Dans l'intérieur, le château seigneurial existe encore, mais ruiné. Il était construit en moellons et en pierres appareillées qui provenaient probablement de l'antique Brenthès, dont Karytène occupe l'emplacement. D'un côté on voit encore une fenêtre de la chapelle, et plus loin les communs, où se trouvaient les magasins, les écuries, le saloir, le lardoir et les logements de la garnison. De magnifiques citernes fournissent encore de l'eau. On a trouvé dans les décombres des armures des croisés, des cottes de mailles, des hauberts et plusieurs épées; mais tout cela a été dispersé par les soldats de Colocotroni.

La citadelle n'est accessible que du côté de la ville, par une étroite crête; de tous les autres côtés les murailles surplombent des précipices profonds où coulent les torrents furieux l'Alphée et le Gortynius, dont les eaux mugissantes s'ouvrent un passage étroit à travers les montagnes sauvages qui ferment la vallée. Nos regards ne rencontraient partout que cimes déchirées, crêtes couvertes de forêts, gorges sombres; au-dessous de la forteresse, les petites maisons blanches de Karytène paraissaient se cramponner aux pointes des rochers pour ne pas dégringoler dans le ravin qui s'ouvre au-dessous jusqu'à l'Alphée. A l'ouest, l'épais massif du Lycée, hérissé de rocs schisteux, forme le fond de ce décor grandiose et poétique.

Nous sommes ici au centre de l'Arcadie, dont les imaginations modernes, à la suite de M. de Florian, ont fait la patrie des grâces élégiaques, des douceurs champêtres et des pastorales parfumées. L'Arcadie est un admirable pays, mais dont les beautés sévères, les pics couverts de neige, les forêts de sapins et les longs hivers glacés ne sont pas un cadre à bergeries sentimentales.

gionnaires, et sans en avoir éprouvé aucun remords, comme il l'avouait du reste lui-même. C'est le même homme, cependant, qui devint général en chef, et que l'on vit, lors de l'entrée du roi Othon, marcher en tête du cortège royal, coiffé d'un grand casque rouge à crinière bleue, don de l'amiral anglais, je crois, et fort ridicule sur la tête de ce klephte à fustanelle et à longue chevelure. Avide de rang et de dignités, comme tous les Grecs, et comme eux aussi ayant une si haute idée de sa capacité qu'il se croyait apte à remplir toutes les fonctions, quelque difficiles qu'elles pussent être, Colocotroni avait eu un instant l'ambition de se faire élire président du conseil exécutif, prétention assez malséante de la part d'un homme qui savait à peine signer son nom et n'avait jamais fait autre chose de sa vie que de s'embusquer derrière des rochers pour tirer des coups de fusil.

Quelques années plus tard, mécontent de ne plus jouer le premier rôle, il tramait une conspiration qui le fit condamner à mort. Le roi Othon, en bon prince qu'il était, lui fit grâce, et Colocotroni mourut dans son lit le premier de sa famille, en 1843, à soixante-treize ans.

C'est le repaire de ce klephte, moitié bandit, moitié héros, c'est le donjon du haut baron Hugues de Brienne que nous allions visiter. La montée est rude, et je conçois qu'Ibrahim-Pacha ait renoncé à tenter l'assaut de ce nid d'aigle quand Colocotroni s'y fut réfugié.

La porte a bien un aspect féodal avec ses meurtrières soutenues par trois consoles, et les ouvertures où jouaient les flèches du pont-levis. Au-dessus du cintre un écusson de pierre portait le blason de la maison de Brienne, mais il a été arraché; on n'en voit plus que la place. Deux grandes tours à droite et à gauche de l'entrée sont intactes, et l'enceinte crénelée, bien conservée, a été seulement réparée par Colocotroni, qui y avait placé quelques canons. On n'a accès aux chemins de ronde que par l'intérieur des tours, et de distance en distance on distingue l'emplacement des poternes, que l'on fermait par une grille de

fer. Il n'existait pas de mâchicoulis, mais des trous carrés disposés de distance en distance permettaient d'établir en saillie, hors du mur, un échafaudage en bois, *hourd* ou *hurdal*, d'où les hommes d'armes pouvaient, par leur tir, empêcher l'approche des courtines.

Dans l'intérieur, le château seigneurial existe encore, mais ruiné. Il était construit en moellons et en pierres appareillées qui provenaient probablement de l'antique Brenthès, dont Karytène occupe l'emplacement. D'un côté on voit encore une fenêtre de la chapelle, et plus loin les communs, où se trouvaient les magasins, les écuries, le saloir, le lardoir et les logements de la garnison. De magnifiques citernes fournissent encore de l'eau. On a trouvé dans les décombres des armures des croisés, des cottes de mailles, des hauberts et plusieurs épées; mais tout cela a été dispersé par les soldats de Colocotroni.

La citadelle n'est accessible que du côté de la ville, par une étroite crête; de tous les autres côtés les murailles surplombent des précipices profonds où coulent les torrents furieux l'Alphée et le Gortynius, dont les eaux mugissantes s'ouvrent un passage étroit à travers les montagnes sauvages qui ferment la vallée. Nos regards ne rencontraient partout que cimes déchirées, crêtes couvertes de forêts, gorges sombres; au-dessous de la forteresse, les petites maisons blanches de Karytène paraissaient se cramponner aux pointes des rochers pour ne pas dégringoler dans le ravin qui s'ouvre au-dessous jusqu'à l'Alphée. A l'ouest, l'épais massif du Lycée, hérissé de rocs schisteux, forme le fond de ce décor grandiose et poétique.

Nous sommes ici au centre de l'Arcadie, dont les imaginations modernes, à la suite de M. de Florian, ont fait la patrie des grâces élégiaques, des douceurs champêtres et des pastorales parfumées. L'Arcadie est un admirable pays, mais dont les beautés sévères, les pics couverts de neige, les forêts de sapins et les longs hivers glacés ne sont pas un cadre à bergeries sentimentales.

Là vivait jadis une race vigoureuse, patiente, endurcie, qui resta longtemps grossière et barbare, sans relations commerciales avec ses voisins, isolée derrière son rempart de montagnes, et adonnée au culte sanglant de Saturne, le dieu pélasgique; une race qui n'a produit pendant de longs siècles ni un poëte, ni un philosophe, ni un artiste, ni un capitaine. Il est vrai qu'elle a, plus tard, largement payé sa dette à la patrie commune en lui donnant Philopœmen.

On a dit que les Arcadiens avaient dû être heureux parce qu'ils n'avaient pas d'histoire; mais le proverbe n'est pas toujours vrai, et, pendant les guerres qui ont ensanglanté le Péloponèse, ils ont dû plus d'une fois fuir les vallées, abandonner leurs cultures au pillage et se réfugier dans leurs gorges inaccessibles. Ce n'est pas avec une houlette à la main et les pipeaux à la bouche qu'il faut se représenter les bergers d'Arcadie, mais bien avec le carquois au dos et l'épieu ferré à la main. Ils avaient, du reste, les qualités et les défauts de tous les montagnards. Le climat froid et vigoureux donne au corps de la vigueur, mais ôte à l'esprit de sa finesse et de sa pénétration; l'isolement, la monotonie de la vie pastorale, engourdit l'intelligence, mais conserve la pureté des mœurs et l'instinct religieux. Leur probité reconnue avait quelque chose d'âpre, leur bon sens était empreint de rudesse. Ils étaient défiants et soupçonneux et pourtant hospitaliers et bienfaisants. L'amour de la patrie et de l'indépendance, le respect du serment, étaient leurs vertus dominantes; la résistance à la fatigue, la sobriété, l'audace, l'intrépidité, étaient leurs principales qualités physiques. Comme les Suisses, avec lesquels ils peuvent être comparés sous bien des rapports, ils s'engageaient en qualité de mercenaires, en Messénie ou en Achaïe, parfois même jusqu'en Thrace et en Thessalie, et ils passaient pour les meilleurs soldats et les plus fidèles. Comme les Suisses, ils étaient pasteurs, agriculteurs ou chasseurs de mouflons, avec *des instincts* et des institutions démocratiques.

De nos jours, ils sont restés ce qu'ils étaient jadis. Chaque

chaumière a son troupeau. L'enfant le garde pendant le jour, le père pendant la nuit, le long fusil en bandoulière. A la fin d'octobre, on réunit toutes les têtes de bétail sous la garde d'hommes sûrs et fidèles, et les migrations annuelles commencent. Les longues caravanes serpentent dans les défilés, pour descendre dans les plaines de l'Élide; en avant les chèvres, au centre les moutons et les brebis, à l'arrière-garde les chevaux et les ânes, sur les flancs les chiens féroces et les bergers armés jusqu'aux dents.

A l'époque où nous nous trouvons, tout au contraire, les troupeaux remontent vers les hauts plateaux, et les bergers rapportent des villages plus civilisés, plus avancés, des impressions neuves, des perceptions vagues de progrès qui s'infiltrent peu à peu dans ces montagnes.

Notre plan était, tout d'abord, d'aller de Karytène au temple de Bassæ, à Phigalée et à Andritzéna; mais notre compagnon de route désirait, avec toute la ferveur d'un néophyte, étudier pierre à pierre le temple d'Apollon Epicurius. Il demandait trois jours; nous résolûmes alors de le laisser seul à ses recherches et de descendre jusqu'à la côte par la vallée de la Néda, avant de venir le reprendre à Bassæ.

Après avoir traversé l'Alphée, nous gravissons les pentes du mont Lycée, laissant à notre gauche le village de Karyæs (village des noix), dont les maisons se cachent sous des noyers énormes.

Près de là, et d'un point élevé, nous découvrons d'un seul coup presque toutes les montagnes du Péloponèse, depuis l'Eurymanthe au nord jusqu'au Taygète au sud. Au sommet du Lycée, qui est comme le centre de l'Arcadie, se trouve l'emplacement d'un ancien hippodrome et d'un stade où l'on célébrait les jeux lycéens.

A côté d'un mur de soutènement de construction polygonale, des fragments de fûts de colonnes doriques cannelées indiquent un ancien temple, peut-être celui de Pan, divinité fort en hon-

de là un torrent se précipite dans la Néda, d'une hauteur considérable, en trois chutes successives, dont on entrevoit la vapeur à travers les beaux arbres qui couvrent les flancs du ravin, chênes verts, platanes, lentisques, figuiers sauvages de dimension inconnue dans les autres pays d'Europe. A un moment, le rocher, creusé à pic, barre complétement le ravin, formant comme le linteau gigantesque d'un réservoir immense et béant, où la Néda s'engouffre avec un bruit formidable. Un peu plus bas, au fond d'une grotte, et par un puits naturel, on entend le torrent qui gronde sourdement à vingt mètres au-dessous du sol.

Le fond du précipice n'a pas dix mètres de large, et de chaque côté se dressent deux hautes murailles de rochers. Le soleil n'y pénètre jamais; il y règne le jour sombre dont parle Dante, à l'entrée de l'enfer; une humidité froide nous pénètre. Le rocher, qui a vaincu le torrent, s'arrête brusquement à pic, et, à vingt mètres au-dessous, la Néda reparaît, plus serrée que jamais, pour passer sous une arche naturelle de six à sept mètres d'ouverture, et disparaître, par un nouveau détour, dans une gorge plus étroite encore et inaccessible. On ne peut rien trouver en Suisse qui soit plus saisissant que cette partie de l'Arcadie.

La vallée va peu à peu s'évasant vers la mer, toujours verte, boisée, sillonnée de sources qui forment çà et là des cascatelles. Dans les vallons secondaires, des champs cultivés font des taches claires sur le fond sombre des bois, et les roues de moulin chantent joyeusement. Tout le versant ouest du Péloponèse pourrait être une des contrées les plus riches, les plus populeuses de la Méditerranée, comme il en est déjà une des plus pittoresques, si gouvernants et gouvernés y mettaient plus de bonne volonté. Les paysans de ces provinces paraissent cependant plus attachés à la terre et plus travailleurs que dans celles du nord et de l'est. Il n'est pas rare de voir, aux environs des villages, des murs de pierres sèches soutenir les terres sur les pentes rapides, et des canaux d'irrigation creusés sur le flanc de la montagne. Après bien des détours et sinuosités, la Néda

la statue de saint François, parce qu'il n'avait pas empêché un tremblement de terre; j'ai vu, dans l'Amérique du Sud, des paysans, fervents catholiques, attacher une statuette de saint Jacques au bout d'une ficelle et lui faire faire trois ou quatre plongeons dans un puits, parce qu'il ne les avait pas préservés d'une maladie. Ne se dirait-on pas à l'époque où les jeunes chasseurs d'Arcadie fouettaient la statue de Pan en haut du mont Lycée? Quelle étude curieuse et un peu humiliante à faire que celle de l'esprit humain dans les manifestations de ses sentiments religieux, à toutes les époques et dans tous les pays!

Mais ce n'est pas ici le lieu. Il vente fort sur le sommet du Lycée, et nous avons une longue étape à fournir.

Pendant que notre ami descendait sur Bassæ, nous longeons les crêtes qui entourent les sources de la Néda et la séparent de la vallée de l'Alphée. Tout ce pays est magnifique. Toutes les pentes des montagnes sont couvertes de chênes séculaires, de hêtres énormes. Dans les ravins, des platanes monstrueux entrelacent d'un bord à l'autre leurs branches robustes, formant une voûte de verdure impénétrable. Au printemps, des cascades bouillonnent dans toutes les gorges, jaillissent de toutes les crêtes, et répandent partout une agréable fraîcheur.

Le sentier que nous suivons devient de plus en plus impraticable et semble, sans métaphore, se précipiter dans l'abîme. Nous mettons pied à terre, laissant nos bêtes s'en tirer comme elles pourront et se frayer un chemin à travers les broussailles. Les roches, tapissées de lierre et de mousse humide, rendent la marche difficile, et certains passages trop perpendiculaires sont réellement dangereux.

Après plusieurs heures de fatigues et d'émotions, nous atteignons le hameau de Dryma, qui domine le profond ravin où gronde la Néda, et que surplombent de tous côtés d'immenses rochers couverts d'une admirable végétation. En amont du village, les montagnes se rapprochent et forment une gorge sauvage et étroite où la rivière se fait jour en cascades écumantes. Près

de là un torrent se précipite dans la Néda, d'une hauteur considérable, en trois chutes successives, dont on entrevoit la vapeur à travers les beaux arbres qui couvrent les flancs du ravin, chênes verts, platanes, lentisques, figuiers sauvages de dimension inconnue dans les autres pays d'Europe. A un moment, le rocher, creusé à pic, barre complètement le ravin, formant comme le linteau gigantesque d'un réservoir immense et béant, où la Néda s'engouffre avec un bruit formidable. Un peu plus bas, au fond d'une grotte, et par un puits naturel, on entend le torrent qui gronde sourdement à vingt mètres au-dessous du sol.

Le fond du précipice n'a pas dix mètres de large, et de chaque côté se dressent deux hautes murailles de rochers. Le soleil n'y pénètre jamais; il y règne le jour sombre dont parle Dante, à l'entrée de l'enfer; une humidité froide nous pénètre. Le rocher, qui a vaincu le torrent, s'arrête brusquement à pic, et, à vingt mètres au-dessous, la Néda reparaît, plus serrée que jamais, pour passer sous une arche naturelle de six à sept mètres d'ouverture, et disparaître, par un nouveau détour, dans une gorge plus étroite encore et inaccessible. On ne peut rien trouver en Suisse qui soit plus saisissant que cette partie de l'Arcadie.

La vallée va peu à peu s'évasant vers la mer, toujours verte, boisée, sillonnée de sources qui forment çà et là des cascatelles. Dans les vallons secondaires, des champs cultivés font des taches claires sur le fond sombre des bois, et les roues de moulin chantent joyeusement. Tout le versant ouest du Péloponèse pourrait être une des contrées les plus riches, les plus populeuses de la Méditerranée, comme il en est déjà une des plus pittoresques, si gouvernants et gouvernés y mettaient plus de bonne volonté. Les paysans de ces provinces paraissent cependant plus attachés à la terre et plus travailleurs que dans celles du nord et de l'est. Il n'est pas rare de voir, aux environs des villages, des murs de pierres sèches soutenir les terres sur les pentes rapides, et des canaux d'irrigation creusés sur le flanc de la montagne. Après bien des détours et sinuosités, la Néda

va se jeter dans la mer à un endroit où la côte se creuse légèrement, sous le nom de golfe d'Arcadia. Un pont de pierre d'une seule arche la franchit à son embouchure, près du petit kani de Boûrzi, vrai nom moderne de la rivière.

En suivant la côte vers le nord, on traverse une plaine sablonneuse plantée de pins et couverte d'ajoncs. Après le village de Strobitzi, au pied des montagnes de Triphylie, de vastes étangs infestés de moustiques sont parsemés d'îlots verdoyants, sortes d'oasis où vivent des familles de pêcheurs.

Au sud de la Néda, les coteaux sont couverts de la plus riche végétation. Les oliviers, la vigne, les amandiers, fournissent d'abondantes et excellentes récoltes; le lentisque résineux donne un mastic aussi fin et parfumé que celui si renommé de Chio. Les villages sont entourés de vergers bien entretenus, et où fleurissent des poiriers et des abricotiers. Pas un pouce de terrain n'est perdu, et sur les pentes les plus abruptes on aperçoit des carrés de vigne en plants de Corinthe. Cette qualité spéciale, qui était autrefois la principale richesse des côtes nord du Péloponèse, sur le golfe de Lépante, réussit là admirablement, et après qu'on l'a fait sécher, des barques transportent ce raisin à Patras, où il est vendu aux exportateurs sous le nom de raisin de Corinthe.

Au loin, c'est Arcadia, dont les toits rouges brillent à travers la verdure, et dont les maisons, étagées au pied de la montagne et entourées de cyprès et d'orangers, font l'effet le plus pittoresque.

En face de nous, c'est la mer immense et d'un bleu vibrant, profond, avec ses dégradations infinies.

A l'horizon apparaît une silhouette à peine distincte et d'un violet pâle. C'est l'île de Zante, *la Fleur du Levant*.

XIX

Un village d'Albanais. — Un peu d'ethnographie historique. — Les invasions au moyen âge. — La théorie slave. — Une route volée. — Le temple de Bassæ. — Ictinus et Alcamène. — Andritsæna. — Un député arnaute. — Moyens d'assurer son élection. — Les impôts en Grèce et la tyrannie des collecteurs. — A trompeur trompeur et demi. — Une femme pour un bulletin de vote. — Ce que sont les prêtres grecs. — Désorganisation et corruption de l'autorité civile. — La fête de Saint-Spiridion. — Caractère des paysans du Péloponèse. — Opinions d'Alexandros sur la Constitution.

Au retour, nous franchissons la chaîne de montagnes de Tetragi, qui nous sépare de la vallée de la Néda. Nous descendons pour ainsi dire à pic, par un des sentiers les plus dangereux que j'aie rencontrés en Grèce, jusqu'au fond de la gorge si prodigieusement encaissée où bouillonne le torrent. Après le village de Dryma, nous traversons la Néda sur un pont de pierre étroit. La montée de l'autre côté est plus praticable; il y a du moins un semblant de route qui serpente en zigzag à travers les fourrés. En une demi-heure nous arrivons sur une sorte de terrasse, entourée d'un côté par le précipice, de l'autre par de grands rochers à pic. Une dernière montée, plus rude que les autres, nous amène au hameau de Paulitza, entouré de jardins arrosés. Çà et là, de grosses pierres taillées indiquent l'emplacement d'une des portes de l'ancienne cité de Phigalée.

Des hommes, des femmes, réunis en groupes autour de nous, nous jetaient des regards soupçonneux et malveillants, et restaient là sans aider nos agoyates, comme le font ordinairement *les Grecs* auxquels on vient demander l'hospitalité. Comme j'en

faisais la remarque tout haut, Alexandros me dit, dans son mauvais français : « Ceux-là ne sont pas Grecs, Monsieur; ce sont des Albanais; mauvaise race! » Ils différaient, en effet, essentiellement des paysans arcadiens que nous avions rencontrés jusqu'ici, par le costume, les traits, la taille, le teint et les manières.

Hommes et femmes, du reste, étaient vigoureux, avec des membres robustes, mais bien proportionnés.

Les hommes portaient la fustanelle, non pas comme un jupon plissé et serré à la taille, mais comme les pans d'une tunique maintenue aux reins par une large ceinture de laine ou de cuir. Autour du fez s'enroulait un mince turban. C'était bien le costume de la province de Janina et des monts Mitsikéli.

Ils parlaient peu, avaient l'air triste et sombre, et les quelques mots qu'ils échangeaient à voix basse avaient un cachet de rudesse et d'âpreté qui n'était pas celui des montagnards grecs. Leur démarche était hardie et fière. Pas un ne demanda l'aumône, et ils conservèrent pendant tout le temps une attitude que l'on aurait pu croire tantôt du respect, tantôt de l'arrogance.

Il n'y a pas dans le Péloponèse autant de villages albanais que dans la Grèce continentale, mais ils sont tous concentrés dans le massif de montagnes compris entre la vallée de la Néda et celle de l'Alphée. Cet envahissement successif et progressif de la Grèce par les races du Nord est un des phénomènes historiques les plus intéressants.

Au cinquième siècle, des Slaves, venus à la suite des Avars et des Huns, se répandirent jusqu'au fond du Péloponèse, jusqu'en Crète même, et l'occupèrent pendant deux siècles. Au septième siècle, les Albanais, descendants des Illyriens et refoulés vers le sud par les Serbes et les Croates, refoulèrent à leur tour la race et la langue grecques jusqu'à Corinthe, et pénétrèrent dans le Péloponèse et les Cyclades, pendant que l'empire bulgare étendait ses ramifications jusqu'au golfe d'Arta, sur le territoire

de la Grèce actuelle. Au moyen âge, ce fut le tour des Francs, puis des Turcs, qui s'établirent pour trois siècles, mais dans les villes seulement. A notre époque enfin, ce ne sont plus des conquêtes violentes, des inondations qui submergent tout, mais des immigrations lentes qui d'Albanie viennent occuper les terres vagues du royaume, et c'est là qu'on surprend sur le fait cette fusion lente, cette assimilation irrésistible.

Au milieu de ces costumes, de ces mœurs, de ces idiomes, de ces types qui reportent l'imagination dans les gorges sauvages de Zagori, on sent se développer peu à peu et dominer l'esprit grec, comme ces ferments dont un atome suffit pour engendrer des milliers de cellules et transformer l'élément dans lequel on l'a déposé en lui donnant une valeur nouvelle.

La théorie soutenue par Fallmereyer, le savant philologue allemand, est excessive et empreinte de parti pris. Selon lui, non seulement le sang, mais l'esprit de la population grecque serait purement slave. On voit où tend la doctrine; l'intérêt politique a étouffé la conscience scientifique. D'ailleurs, dans une revendication pareille, l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, la France, la Turquie, auraient autant de droits à faire prévaloir que la Russie.

Je l'ai dit, l'élément dominant est l'élément albanais (1). Toute l'Attique et la Béotie, le sud de l'Eubée, les îles d'Hydra, de Spetzia, d'Andros, toute l'Argolide et la Carinthie, enfin le sud de l'Élide et la chaîne de montagnes qui longe la côte ouest du Péloponèse, depuis l'Alphée jusqu'à la baie de Navarin, sont albanais.

En 1830, les Bavarois qui occupèrent des positions officielles à la cour du roi Othon, furent obligés d'apprendre la langue skipe, et il y avait un tribunal albanais à Athènes. Aujourd'hui encore, dans bien des villages, il est impossible de se faire comprendre si l'on parle grec.

(1) Il ne faut pas confondre les Albanais de religion orthodoxe avec les *Albanais* musulmans, qui malgré leur origine restent, par intérêt, attachés *à la Turquie*.

Chez ces populations, on trouve, après la haine contre le Turc, une antipathie profonde pour le Slave, qu'ils appellent *kondro kephaloi* (tête de bois).

Toutes les tentatives de propagande russe en Albanie ont toujours échoué, et il est facile de constater que les sympathies de ces montagnards, surtout dans le sud, chez les Toskes, les Japides, les Chamides et les Souliotes, sont acquises à l'hellénisme. L'esprit, les espérances, la langue même, s'infiltrent peu à peu, et les relations qu'ils créent entre les deux peuples, les immigrations sur le sol libre du royaume, préparent une confraternité qui pourra avoir une influence réelle sur les événements futurs.

Pendant que nous faisions des études ethnographiques sur le vif, le ciel s'était couvert, et un orage menaçant tourbillonnait autour de la tête du mont Ira, que la vallée seule séparait de nous. Cela devenait inquiétant pour notre nuit, avec l'abri insuffisant que nous offrait un toit de branchages. Les Albanais, interrogés sur les probabilités du temps, ne voulurent ou ne purent rien répondre : « Comment pourrions-nous savoir, disaient-ils; tout n'est-il pas dans les mains de Dieu? »

Alexandros avait fait des prodiges pour notre installation; un feu pétillant, un dîner dont les éléments principaux avaient été apportés d'Arcadia, nous firent oublier les fatigues de la journée. Roulés sur nos lits de camp dans nos couvertures, nous nous endormîmes bientôt, malgré les cris des agoyates, les aboiements des chiens et les piétinements d'un troupeau de moutons dont le logis n'était séparé de nous que par une mince cloison de planches mal jointes. Vers le milieu de la nuit, n'entendant plus le tonnerre, je voulus m'assurer de l'état du ciel, et je sortis de notre cabane. La nuit était calme et sereine, la vallée silencieuse n'était troublée par aucun bruit humain. Tout au fond de la gorge, la Néda grondait sourdement; à de longs intervalles, une brise légère et fraîche descendait des hautes régions de l'air et murmurait dans les pins sonores de la montagne.

Les ruines si intéressantes du temple de Bassæ sont situées sur le mont Cotylius, à trois heures de Phigalée, et il fallait nous presser si nous voulions les visiter et gagner avant la nuit le village d'Andritzéna, où nos bagages devaient se rendre par une route plus directe.

En quittant Paulitza, nous suivons un sentier à peine tracé, au milieu des broussailles et des bouquets de bois de toute forme et de toute nuance, depuis le lentisque, le cytise, jusqu'à l'yeuse, le chêne vélani, l'olivier sauvage, et le platane. De petits ruisseaux tombaient en cascade du haut des précipices et coupaient la route. A travers les clairières on apercevait le bleu sombre des cimes qui nous dominaient.

Après le petit hameau de Dragegé, séparé en deux par un torrent que l'on traverse sur un petit pont ombragé par de beaux platanes, nous nous égarons au milieu des champs de maïs, où le sentier semble se perdre et finir. Alexandros cherche, sonde les haies, mais en vain. Il affirme que le chemin était là la dernière fois qu'il y était venu, il y a deux ans, avec deux voyageurs allemands, et qu'il n'y comprend rien. A force de courir, de monter et de descendre pour avoir des renseignements, nous finissons par rencontrer deux paysans :

« Eh! dites donc, frères! qu'est devenu le chemin? est-ce qu'on l'a caché? »

Les deux indigènes nous regardèrent d'un air étonné, et nous donnèrent de l'air le plus naturel l'explication demandée. Le chemin avait bien existé, mais ayant eu besoin de terrain pour agrandir leur champ, ils l'avaient tout bonnement pris et y avaient semé du maïs, duquel, ajoutèrent-ils, ils espéraient une bonne récolte. N'est-ce pas un terrain national, disaient-ils, et ne nous appartient-il pas comme aux autres?

Mais, et les autres? les voisins? — Ils n'en avaient que peu ou point.

Et les étrangers? — Oh! quant aux étrangers, cela ne les *regardait* absolument pas.

Enfin y avait-il une route quelconque? — Pour cela, ils n'en savaient rien, à moins que les gens d'Andritzéna n'en eussent fait une.

Bref, nous ne pûmes obtenir d'eux ni un renseignement, ni une parole de regret. Ils semblaient, au contraire, convaincus d'avoir agi très sagement. La scène était assez comique, mais pleine d'enseignements, et faisait naître une série de réflexions sur la nature, la moralité et la prospérité du gouvernement grec. Cet exemple entre mille est bien l'expression d'un système qui n'est pas l'exception, mais la règle.

Tout en faisant nos réflexions sur les côtés défectueux de l'administration grecque que l'on constate à chaque pas dans les provinces, nous n'en cherchions pas moins un passage à travers les gros chênes verts qui couvraient les pentes de la montagne. Après une montée rapide, nous arrivons enfin au sommet et nous nous trouvons tout à coup en face du temple, dont les colonnes encore debout au milieu de ce site sauvage, à plus de douze cents mètres au-dessus de la mer, font l'effet le plus pittoresque et le plus saisissant. Grandes durent être la surprise et la joie de l'architecte français Bocher lorsque en 1764 il découvrit, dans cette solitude, ce temple élégant et presque intact, un des plus beaux et des plus parfaits de la Grèce, oublié jusqu'alors.

Le temple de Bassæ fut élevé, vers la quatre-vingt-sixième olympiade, par les habitants de Phigalée en l'honneur d'Apollon Epikourios (le Protecteur), qui les avait préservés ou délivrés d'une épidémie.

Une fois la construction du temple décidée, on s'adressa à l'architecte le plus en renom, à Ictinus lui-même, qui venait d'achever le Parthénon. C'est là encore un intérêt de plus pour les voyageurs qui visitent l'Arcadie. D'autres temples, ceux de Sunium ou d'Égine, par exemple, pourraient, par la situation et l'ensemble, rivaliser avec celui-ci, mais ils ne sont pas dus au génie qui enfanta le Parthénon. Aussi est-ce avec une vive cu-

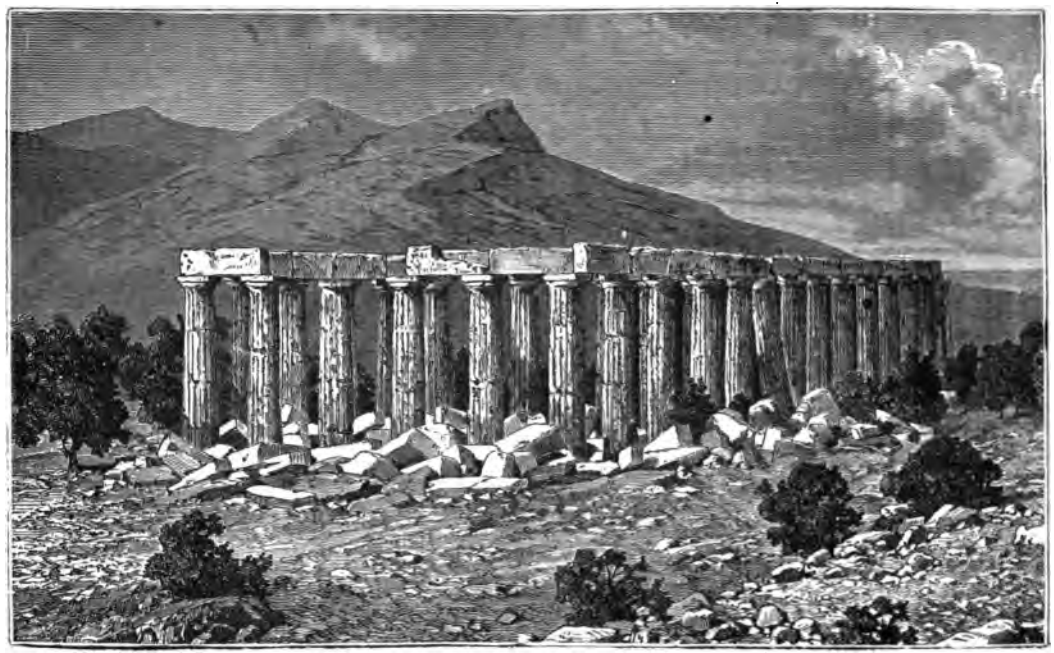
riosité que l'on compare deux œuvres du même maître, commentant l'une par l'autre, trouvant l'explication d'un fait, la justification d'un changement, élargissant ainsi l'observation malheureusement si restreinte sur laquelle repose la théorie de l'architecture grecque, et même de l'art grec en général.

Ces ruines comparées à celles du Parthénon suffisent à renverser une opinion préconçue sur la fixité et l'uniformité du style grec. L'art grec, comme l'art gothique, quoique dans des limites plus restreintes, possède un vocabulaire varié. Le principe général est bien le même, mais l'impression est toute différente. Les proportions ne sont pas identiques, les détails sont variés, et ici l'on ne s'est pas conformé à l'ordre habituel.

D'après une règle générale qui semblait être de tradition religieuse, les temples étaient orientés de l'est à l'ouest; celui de Bassæ est au contraire placé dans une direction nord-sud. Il est moins considérable que le temple de Thésée à Athènes, mais il est, à proportion, beaucoup plus long que large. L'innovation des colonnes engagées, le mélange du dorique, de l'ionique et peut-être même du corinthien dans un espace aussi restreint, s'éloignent de la majestueuse simplicité du Parthénon. Comme ensemble, on est plutôt frappé par la grâce et l'élégance que par la majesté. Des carrières voisines ont fourni de beaux blocs de calcaire gris jaunâtre d'un grain fin et serré qui peut être travaillé aussi délicatement que le marbre. Cette teinte délicate a été adoucie encore par le temps, et le sanctuaire du Dieu de la lumière est empreint aujourd'hui du calme mélancolique qui distingue les ruines du Nord.

Le monument a été si souvent et si minutieusement décrit qu'il serait superflu de répéter ce qui a été si bien dit par Bocher, Stackelberg, Cockerell, Lebas, et plus récemment par M. Lebouteux, ancien membre de l'École française d'Athènes.

A l'intérieur de la cella se trouvait une frise en marbre représentant le combat des Centaures et des Lapithes, et la guerre des Grecs et des Amazones, sculptée par un élève de Phidias.



Ruines du temple de Bassæ. — (Page 388).

Le grand artiste était lui-même à cette époque à Olympie, où il travaillait à sa fameuse statue de Jupiter, et il est permis de supposer qu'il vint à Bassæ éclairer de ses conseils l'œuvre de son disciple. Pendant de longs siècles, cette frise resta enfouie sous les décombres. En 1818, les Anglais firent des fouilles, et a découvrirent. Ils l'emportèrent à Zante, avec une quantité l'autres dépouilles, et vendirent le tout pour quatre cent soixante-quinze mille francs au prince régent d'Angleterre. Ces précieux restes sont aujourd'hui dans une salle basse et sombre du British Museum, où il est difficile de les bien voir et de les bien juger. Des sculptures faites pour être vues de bas en haut à vingt-cinq pieds d'élévation ne produisent pas, appuyées au bas d'un mur et dans un grand état de délabrement, le même effet que quand elles étaient à leur place.

Sans doute, ces bas-reliefs ne peuvent soutenir la comparaison avec ceux de Phidias; ils n'en ont pas la science profonde, l'habileté merveilleuse d'exécution, ni surtout cette largeur de style, cette force poétique qui enlève l'imagination comme dans une grandiose épopée, mais ils n'en comptent pas moins parmi les chefs-d'œuvre de l'antiquité. On y voit plus de recherche du mouvement, plus de préoccupation de l'effet, plus de fantaisie décorative, mais en même temps une grande richesse de composition, une grande variété dans les poses, les gestes et les épisodes, le désir de charmer le regard avant tout. Au sculpteur de Bassæ il manquait peut-être le génie, mais c'était à coup sûr un des plus grands parmi les petits maîtres. On a attribué ces sculptures à Alcamène; c'est peut-être leur faire plus d'honneur qu'elles n'en méritent. Ce n'est certainement pas la même main qui a modelé l'Ilissus du Parthénon et ces figures courtes et un peu pesantes aux attitudes souvent fausses ou forcées.

Pendant que nous étudiions les ruines sous toutes leurs faces, le ciel était devenu menaçant. Comme la veille, un orage se formait derrière le mont Tétragi, et les agoyates hochaient la tête d'un air peu rassurant. Il fallait se hâter. Nous jetons un dernier

coup d'œil sur le magnifique panorama qui se déroule autour du Cotylius : au-dessous de nous, la vallée profonde, boisée et sombre de la Néda, au-dessus de laquelle s'élève le sommet aigu de l'Éléon ; à droite, par-dessus des plans successifs qui s'entrecoupent et s'enchevêtrent, la mer bleue ; au sud, le mont Ithôme ; à gauche, enfin, au delà d'un pêle-mêle inextricable de montagnes sauvages et de vallons, le mont Taygète avec ses traînées de neige.

En quittant Bassæ, nous descendons une pente rocailleuse pour rejoindre la route d'Andritzéna. La riche végétation de la vallée de la Néda a disparu ; il n'y a plus que quelques arbrisseaux rabougris, tordus par les orages d'été et d'hiver. Quelques chênes nains végètent péniblement dans les rochers. Sur le sol raboteux et formé de silex, on voit affleurer d'énormes blocs gris de fer, semblables à de vieilles murailles cyclopéennes, et qui font trébucher à chaque pas. Après une heure de marche pénible, nous entrons dans une vallée verte et boisée, offrant à chaque détour les tableaux les plus variés. A droite et à gauche, de petits vallons ignorés sont enfouis sous une végétation touffue d'arbousiers, de lentisques, de lauriers, de myrtes, avec d'épais massifs de chênes et de platanes, dont la verdure tranche sur celle plus sombre des sapins. Par-dessus les collines couvertes de pâturages, les hautes cimes du Péloponèse forment à ce tableau tout arcadien un cadre magnifique. L'humidité des orages récents s'élevait dans la vallée comme un voile de brume légère qui estompait les fonds, adoucissait les lignes et accusait les plans. On aurait presque dit un paysage du Nord par une belle journée d'automne, et ce fac-similé de la patrie absente était peut-être ce qui nous charmait le plus.

Nous suivons la vallée par une route qui serpente à mi-hauteur le long des collines. En sortant d'un petit bois où nous avions fait lever des bandes de râles et de perdrix rouges, nous apercevons en face de nous, sur le penchant d'une colline, les clochers et les *toits* rouges d'Andritzéna, entremêlés de groupes de cyprès et à

demi cachés sous des massifs de feuillage d'une teinte plus fraîche et plus riante.

La population d'Andritzéna passe, à tort ou à raison, pour peu hospitalière, et à Athènes on nous avait laissé entrevoir la perspective d'y coucher à la belle étoile; mais, grâce à l'influence qu'ont encore les lettres du gouvernement remises par des gendarmes, grâce surtout à la présence du député de la province que nous connaissions, nous n'avons à nous plaindre ni du confortable de notre logis, ni de la courtoisie de nos hôtes. Notre installation, excellente en comparaison de ce que nous avions rencontré la veille, et la perspective d'une bonne nuit, avaient ranimé l'ardeur et la gaieté de notre compagnie. Pendant le dîner, notre hôtesse, qui possédait de nombreuses plantations de vignes de Corinthe dans le voisinage, anime la conversation par le récit des voyages qu'elle avait faits dans sa jeunesse à Zante et à Corfou.

Le soir, le député de la province vient nous faire une visite. Il serait plus exact de dire un des députés, car dans le petit royaume hellénique les députés sont nombreux, et dans les mêmes proportions nous en aurions en France plus de cinq mille pour trente-six millions d'habitants. C'est une des plaies de la Grèce. Comme l'aisance est rare et que la pureté politique laisse à désirer, ces nombreux députés coûtent cher à faire nommer, à faire venir, à satisfaire, et nécessitent des mesures vicieuses et illégales, des faiblesses de toute nature, un laisser aller, qui ont ruiné les finances de l'État.

Celui-ci est un vrai type de représentant de l'Arcadie, avec son ample fustanelle, sa veste et ses jambières brodées d'or, son fez orné d'un énorme gland qui lui retombe sur l'épaule, et ses longues moustaches de palikare. Il était en train de préparer sa réélection; et comme il appartenait au parti ministériel, il avait tout pouvoir pour faire révoquer les fonctionnaires hostiles, déplacer les agents dont le bon vouloir était douteux, et disposer des places en faveur de ses amis. Il ne se cachait pas d'ailleurs

pour le dire, et trouvait cela la chose la plus naturelle du monde. Il ne manquait pas de bon sens, de jugement, ni même d'une certaine honnêteté politique relative; mais en face d'adversaires peu scrupuleux sur les moyens de le combattre, il aurait trouvé par trop naïf de se laisser duper et de ne pas employer les mêmes armes.

C'était un homme de cinquante ans environ; il appartenait donc à la seconde génération depuis l'indépendance. La première, composée de vieux klephtes ou de marins, a presque disparu aujourd'hui; arrivée au pouvoir, après la guerre, elle fit de la politique de pachas: La seconde a rebâti les villes, rédigé la Constitution, créé des écoles, et occupe encore la plupart des hautes fonctions de l'État; elle a montré en maintes circonstances un véritable dévouement pour le pays, mais trop souvent aussi un esprit d'intrigue et d'ambition personnelle qui a compromis les intérêts généraux. Quant à la génération qui surgit, qui déjà s'est montrée aux affaires et ne tardera pas à jouer le principal rôle, ce sont les avocats, les docteurs en toutes choses et aux grades facilement acquis qui la composent en partie, avec quelques spéculateurs et faiseurs d'affaires concentrés dans les villes maritimes, tous gens avides de places ou d'argent, et dont notre Arcadien parlait en termes dédaigneux.

Après qu'il fut parti, notre vieille hôtesse se répandit en lamentations sur la situation du pays et sur le peu de souci que montraient les députés de l'améliorer. Elle nous décrivit sous les couleurs les plus sombres les misères des propriétaires et les exactions de toutes sortes qu'ils devaient subir de la part des percepteurs de l'impôt. Partout règne la même intolérance, la même rigueur. Pour les abeilles, par exemple, qui sont dans toute la Grèce une branche sérieuse d'industrie, la taxe est perçue sur déclaration. Si la déclaration est fausse, on paye une amende triple de la taxe, et le dénonciateur en touche sa part. La grande affaire est donc de faire naître des contraventions. On a recours à toutes les ruses pour faire tomber le paysan dans le piége.

Il y a quelque temps, un habitant d'Andritzéna, qui possède beaucoup d'abeilles, fit loyalement sa déclaration. Le collecteur, en passant, un jour, entra sans affectation en conversation avec la femme du paysan, et lui demanda, comme par hasard, combien ils avaient maintenant de ruches. Elle indiqua à la légère, et sans y attacher d'importance, un chiffre supérieur d'une ruche à celui déclaré par son mari. Sa déclaration fut considérée, malgré ses explications, comme officielle, et il s'ensuivit une forte amende. Aucune réclamation ne fut ensuite accueillie. Ce système a un double effet : il encourage la fraude des deux côtés, et corrompt à la fois le paysan et l'agent.

Le paysan dont il est question disait, quelque temps après, à notre hôtesse : « Puisque le collecteur nous dupe, c'est à nous de tâcher de le duper et de le tromper. » Et c'est ce qu'il fit, pour sa défense personnelle, et avec l'approbation de tout le monde. Tous jugeaient qu'il était de bonne guerre d'opposer la ruse à la ruse, de même que, dans d'autres pays, on oppose la force à la force. La loi devient ainsi tellement arbitraire et peut se faire si oppressive, que beaucoup se soumettent par crainte, et, au lieu de soutenir la lutte contre le collecteur, lui payent chaque année une sorte de rente. Ce cas se présente partout et dans toutes les administrations, plus particulièrement à la douane.

Il y a aussi d'autres moyens d'oppression, à défaut de ceux-ci. Tout dernièrement, un homme d'un village voisin avait épousé sa cousine au second degré, cas de prohibition prévu par la loi canonique; mais l'homme était pauvre, aimé dans le pays, et tout le monde convint de fermer les yeux. Il adorait sa femme et son premier-né. Survint une élection pour le conseil provincial. Un fonctionnaire de la province lui demanda son vote, que, je ne sais pour quelle raison, l'autre refusa de donner. Le cas de nullité de mariage fut alors déterré. Le pauvre diable fut mandé par-devant les autorités ecclésiastiques, qui examinèrent l'affaire et conclurent à l'invalidation. Être séparé de sa

femme, de son enfant, qui, dans ce cas, devait suivre sa mère, les voir tous deux voués à une existence des plus précaires, fut pour ce malheureux une idée insupportable. Il obtint à grand'-peine un délai. Quand le jour de l'élection arriva, il vota pour le fonctionnaire, et l'affaire en resta là.

Quand on juge le caractère de la masse du peuple grec, il faut, en bonne justice, tenir compte de ces influences d'en haut. Tout rusés, égoïstes, menteurs, cupides qu'ils se montrent, leurs vices ne leur viennent pas d'eux-mêmes, mais leur sont inoculés par les classes les plus élevées et jusqu'au plus élevé de leurs supérieurs. Les influences contraires, il faut aussi se le rappeler, sont peu nombreuses. Les influences religieuses, aussi bien que les influences civiles, sont faibles et au-dessous de leur mission. Le clergé est ignorant et paresseux. Il a tous les vices du bas peuple, et souvent d'autres encore par-dessus le marché. Il y a beaucoup de prêtres qui ne savent pas lire. A Andritzéna, il y a deux ans, un prêtre fut renvoyé précisément pour ce motif. Il bredouillait à tort et à travers des mots grecs qu'il appelait *la liturgie*. Les membres du clergé, pour la plupart, n'ont pas la prétention de comprendre ce qu'ils disent (dans leur pensée, cela n'est pas nécessaire), et naturellement ils ne sont pas en mesure de l'expliquer. Aussi n'y a-t-il ni catéchisme, ni prédications religieuses, ni même d'enseignement relatif au dogme ou à la forme; rien que ce qui est à la hauteur du paysan. Le prêtre lui-même est, le plus souvent, un paysan, qui ne diffère des autres que par le costume, et encore pas toujours.

Leurs principales occupations et sources de gain sont les baptêmes, les mariages, les enterrements, et de temps à autre quelque lecture pour une purification ou une cure de maladie. Leur conduite est, en général, assez morale, bien que parfois ils s'adonnent à la boisson : habitude qui n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire. De temps immémorial, les prêtres, en Grèce, *assistent* à toutes les fêtes, à toutes les réunions joyeuses, les

Panégyris, et prennent, sans se gêner, leur part des plaisirs et des amusements. Le couvent du Pentélique, entre autres, a, à cet égard, une réputation bien établie.

La protection accordée par le pouvoir civil n'est pas plus sérieuse. La démarquie (mairie) était et devrait être encore le grand rempart des libertés populaires. Nulle nation n'est mieux préparée et l'on peut dire plus forcément amenée à cette organisation par les nécessités géographiques nationales, personnelles. Le gouvernement, qui centralise tout pour tout embrouiller et tout gâter, a travaillé activement à la ruine des démarquies, dès que les Bavarois eurent mis les pieds en Grèce. Les démarquies, quand même elles seraient restées pures de toute corruption, ne sont pas assez nombreuses. Ce grand fait que, tant chez lui qu'à l'étranger, le Grec ne saurait trop travailler à s'individualiser, n'a pas été accepté, et les démarquies, dans l'état actuel des choses, ne sont que de petits centres, de petites circonscriptions, fonctionnant d'après les mêmes principes que le gouvernement lui-même.

Les démarques ont les coudées franches pour tyranniser les villages et disposer des recettes sans avoir à en rendre compte.

Celui d'Andritzéna, pour se mettre à l'abri de tout contrôle, n'avait rien trouvé de mieux que d'éliminer du conseil municipal tout homme sachant lire ou écrire, et de réunir tous les pouvoirs en sa personne. Le gouvernement le sait et le permet, parce qu'on aura besoin de ce fonctionnaire habile aux prochaines élections. A la mode orientale, il permet de faire main basse sur ses sujets, pourvu qu'un démarque lui garantisse le tribut convenu, argent ou pouvoir; de même le pacha ferme les yeux sur les exactions du mudir, qui lui envoie un fort bakchich au moment du Ramadan. La force et l'origine de ces courants de mal et d'injustice, il faut les rechercher dans les officines gouvernementales à Athènes, comme à Constantinople dans les bureaux de la Sublime Porte.

Notre temps s'était passé en intéressantes conversations, mais

l'heure était venue de se reposer, et nous nous levions quand notre hôtesse Mme Papastathopoulo nous fit signe de rester encore un instant. Elle frappa dans ses mains, et une servante entra, apportant sur un plateau des confitures de roses et de l'eau fraîche aromatisée avec quelques gouttes de limon doux. Cette attention tout orientale termina la soirée.

Le lendemain matin, à quatre heures, les cloches sonnaient comme sonnent les cloches grecques, c'est-à-dire à coups secs, précipités et irréguliers, rien qui ressemble à l'ampleur sonore de nos cloches de France ni au gai babillage de celles d'Italie. C'était la fête de saint Spiridion. Dès qu'il fit jour, je me levai et me dirigeai vers l'église principale, située tout en haut du bourg. Elle était déjà remplie de monde, et, dans une chapelle tout illuminée, un pappas, en habits sacerdotaux tissés de lin et d'or, faisait baiser aux fidèles l'image noircie d'un saint dont le nez long et les traits informes cerclés d'un trait noir indiquaient l'origine byzantine. A côté du pappas était un clerc tenant une tirelire qu'il mettait sous le nez de chaque dévot et dévote, après chaque génuflexion, avec le geste d'un détrousseur de grand chemin qui présente un revolver à un voyageur.

La foule devenait plus grande, et la place n'était plus tenable pour nos nerfs olfactifs. Les paysans de tous les villages d'alentour arrivaient pour rendre leurs devoirs à saint Spiridion d'abord et ensuite se divertir dans les cabarets de la ville. J'en questionnai plusieurs, par l'intermédiaire d'Alexandros, sur leurs cultures, leurs troupeaux et surtout sur les élections qui allaient avoir lieu. Ils sont là ce qu'il sont dans toute la Grèce, indifférents à tout progrès politique comme ils sont hostiles à toutes les innovations de l'agriculture moderne, n'attendant du gouvernement que la protection contre le brigandage, et, pourvu qu'ils l'aient, se souciant peu des routes qu'on ne leur fait pas, mais qu'ils n'ont jamais eues, ni des libertés politiques qu'on leur dérobe. En général on trouve chez eux le respect de la monarchie, *et si ce sentiment* commence aujourd'hui à se perdre, on ne peut

en accuser que les ministères qui se succèdent, semant partout la corruption et excitant les ambitions les moins saines et les plus subversives.

La révolution de 1862 n'a nullement été sociale; le peuple n'y était pour rien, et a tranquillement regardé passer ce pronunciamiento militaire et diplomatique. Le paysan grec est plutôt patient et résigné. Dans les villes, à Athènes surtout, il en est tout autrement, mais c'est la minorité.

Un de ces cultivateurs nous avait intéressés par le récit de sa situation précaire : sa femme malade, deux chèvres de son petit troupeau mortes, la récolte d'olives manquée. Je lui donnai une pièce de monnaie. Il ne la prit pas tout de suite, et regarda de tous côtés avec inquiétude. Je crus d'abord que c'était de la fierté de sa part; mais il tendit la main, et d'un geste rapide fit disparaître la pièce dans un pli de sa ceinture.

Alexandros prévint mon interrogation :

« Ce pauvre diable, me dit-il, craignait qu'on ne s'aperçût qu'il recevait de l'argent. Il avait peur du parèdre, du percepteur, de tous ceux qui sont quelque chose, petits ou gros. Pour une drachme qu'il a reçue, on lui en extorquera deux, quatre, en l'accusant de dissimuler l'importance du cadeau fait par un lordi. Sa ruine sera complète. Voyez-vous, Monsieur, ici ce n'est pas beaucoup mieux qu'en Turquie, et nos parèdres ne valent guère mieux que les caïmakams. Il faut toujours payer. Nous avons une constitution; on en parle beaucoup à Athènes et dans les villes, mais dans les provinces c'est à peine si l'on en connaît l'existence, et on l'observe moins qu'on n'obéit au fond de l'Asie Mineure à un firman du sultan. En Grèce, on n'est tranquille et en sûreté que lorsque le parti pour lequel on a voté est au pouvoir. Il s'agit de choisir celui qui a le plus de chance de s'y maintenir longtemps ou d'y revenir promptement. Pour cela, tous les moyens sont bons et permis, et les clients de chaque député s'y emploient avec d'autant plus d'ardeur qu'ils ont à craindre pour eux-mêmes la revanche que brûlent de reprendre leurs adversaires. Il y a des

gens très forts qui servent tous les partis à la fois. Ils se vendent pour une place au parti qui arrivera, et pour de l'argent à celui de l'opposition. Ceux-là sont les malins, et n'ont rien à craindre des pandores, des démarques, ni des collecteurs. »

Sur ces entrefaites, le chef de nos agoyates vint nous prévenir que les bagages étaient chargés, les chevaux sellés, et que l'on n'attendait que nous pour partir. Notre étape du soir était Olympie.

XX

La vallée de l'Alphée. — Olympie. — Les forêts de l'Érymanthe. — Aspect misérable de Kalavryta. — Le couvent de Megaspilion. — L'église, la cave, la bibliothèque. — La route de Vostitza. — Retour à Athènes. — Adieux à la Grèce.

A notre droite, des montagnes couvertes de platanes, de chênes, de rhododendrons, et s'abaissant graduellement vers le nord; dans la vallée, à travers un fouillis de broussailles et d'arbustes, le fleuve coulant paresseusement et enveloppant de ses eaux bleues de grandes îles de sable blanc; sur la rive opposée, des collines boisées s'étageant jusqu'à l'horizon : telle est la vallée de l'Alphée que nous devions suivre tout le jour. De temps à autre des ruisseaux rapides traversent le sentier et creusent des ravines dans la terre rouge au milieu des bois. Mais nulle part on n'aperçoit de traces de culture ni d'habitations. Là, comme dans tant d'autres parties de la Grèce, malgré la richesse du sol et la douceur du climat, la fièvre a chassé l'homme, et pourtant, là aussi, un peu d'énergie suffirait pour vaincre la malaria et rendre à la culture cette magnifique vallée.

Après plusieurs heures de route à travers un véritable parc anglais, nous gravissons une colline d'où nos regards s'étendent sur une vaste plaine parsemée d'arbres rabougris et où l'Alphée se trace un cours simeux. Vers le centre, à un endroit où le fleuve a dévié et a emporté un large morceau de terrain, se trouvait la fameuse ville d'Olympie. De tant de faste, de tant de splendeur, il ne reste rien que quelques rares tronçons de

colonnes enfouis sous des broussailles au fond d'une excavation creusée par les Français en 1829. Les alluvions recouvrent tout ce qui avait pu échapper aux barbares qui brisaient pour le plaisir de détruire, ou aux généraux romains qui pillaient pour meubler leurs villas ou pour revendre à bon prix aux amateurs.

Les Allemands ont, depuis peu, obtenu l'autorisation de faire des fouilles ; mais jusqu'à présent elles ont amené peu de résultats. Peut-être trouvera-t-on quelques frises brisées, quelques statues mutilées noyées au fond de l'Alphée ; mais c'est bien pour toujours qu'a disparu le fameux Jupiter Olympien, où l'or, l'ivoire, le marbre et l'ébène formaient une harmonie tout asiatique sur ce fond de draperies pourpres brodées d'or, et ces tentures de toutes couleurs dont l'Assyrie avait communiqué le goût aux Hellènes par l'intermédiaire des colonies grecques de l'Asie Mineure.

En quittant Olympie, nous devions traverser une des parties les plus sauvages du Péloponèse, l'Érymanthe, où Hercule poursuivait si bien les sangliers. J'ai rarement vu un pareil enchevêtrement de montagnes et de ravins. Les pentes escarpées sont couvertes de forêts sombres que dominent de grandes murailles de rochers rougeâtres tachetés de gris, crénelés et démantelés comme une vieille forteresse à laquelle un dieu de l'Olympe rôdant par là aurait donné un coup d'épaule en passant. Tout au fond des vallées, resserrées dans le lit d'un torrent presque à sec, d'énormes platanes au tronc argenté enroulent leurs racines autour de blocs écroulés des sommets.

Aux forêts les plus sauvages et offrant les plus riches variétés de paysage, succédaient les vallons les plus lugubres, où quelques pins rabougris poussaient à peine quelques feuilles. Mais, il faut bien le dire, nous restions insensibles à toutes ces impressions, et le sentiment qui nous dominait tous, c'était la lassitude d'un aussi long et aussi pénible voyage. L'ennui et l'indifférence nous envahissaient au milieu de ces paysages éternellement déserts et silencieux, de ces plaines brûlées par le

soleil, de ces vallons étouffés par la fièvre. Il nous tardait de revoir la mer, cette grande route des nations qui nous ramènerait vers la civilisation.

L'homme est ainsi fait, que la nature seule ne lui suffit pas et finit par le lasser. Il a besoin de se contempler lui-même et de s'étudier dans ses œuvres et ses actions, dans sa gloire et sa misère.

Ce n'est pas l'aspect misérable de la petite ville de Kalavryta où nous dûmes passer la nuit qui nous aurait fait changer d'opinion. Des rues poussiéreuses encombrées de monceaux de pierres, un bazar sombre et sale, une église en ruine, des environs enfiévrés, tel est ce petit chef-lieu d'éparchie, entouré de marais au pied d'une montagne pelée et aride. C'est au nord de Kalavryta, dans une vallée morne et sévère, que se trouve le fameux monastère de Megaspilion, le plus ancien et le plus considérable de toute la Grèce. A un détour du chemin, on aperçoit tout à coup cet amas de constructions hétérogènes, si bizarrement accrochées au flanc de l'Aroania, comme un nid d'hirondelle contre un vieux mur en ruine, et dominées par de grands pans de rochers qui semblent près de s'écrouler et de broyer dans leur chute tout ce frêle échafaudage.

Dans cette immense paroi calcaire s'ouvrent trois grandes grottes superposées, que l'on a bouchées par une muraille de soixante mètres de long et de trente mètres de haut, percée de neuf étages de fenêtres irrégulières comme les trous d'un nid de guêpes.

Au moment où nous commencions à gravir la longue route en lacets qui monte au couvent, les cloches s'ébranlèrent et sonnèrent à toutes volées pour nous souhaiter la bienvenue, et à toutes les petites fenêtres apparurent des têtes de moines coiffées de leurs bonnets noirs. A mesure que nous montions, le couvent semblait s'élever de plus en plus au-dessus de nos têtes, et la pente est si rapide que par instants nous n'en apercevions plus que le dessous des galeries et des balcons en sail-

lie. Une anfractuosité du rocher se trouve barrée par une porte voûtée où nous attendait l'hégoumène, beau vieillard à longue barbe blanche, aux traits fins. Dans le fond de son œil noir scintillaient des éclairs d'intelligence et d'astuce. L'accueil qu'il nous fit fut empressé, mais les compliments fleuris et hyperboliques qu'il nous adressa étaient trop exagérés pour ne pas laisser suspecter la sincérité de ses sentiments. Quant aux moines qui l'accompagnaient, ils avaient l'air ennuyé de gens dérangés par des intrus pendant leur sieste.

On nous conduisit dans la salle de réception, où l'on échangea de nouveaux compliments entre deux tasses de café et deux cuillerées de confitures au cédrat. Puis, l'hégoumène, voulant nous faire les honneurs du couvent, nous mena d'abord à l'église, qui occupe une partie de la grotte du milieu, à côté des cuisines, et des magasins. Elle est basse, sombre. Dômes, piliers, murailles, sont couverts de peintures des plus médiocres dont l'auteur, un moine artiste de Nauplie, Manouë Anaronore, vivait, en 1653, comme nous l'apprit l'inscription au-dessus de la grande porte. Elles retracent des scènes bibliques et historiques et contiennent, nous dit-on, plus de cinq cents figures, ce dont les moines se montrent très fiers.

Le pavement en dalles de marbre et en mosaïque représente des soleils, des lunes, des étoiles, des arbres, des aigles, des oiseaux de toutes sortes combinés avec des figures géométriques. Au milieu, l'aigle byzantine à deux têtes étend ses grandes ailes blanches sur un fond noir.

Dans le narthex, c'est d'un côté une sirène souriante, de l'autre un guerrier brandissant sa lance. Suivant les moines, la première est le symbole des plaisirs du monde, le second celui du courage chrétien qui doit en triompher.

L'iconostasis est très orné, et sur un des bas côtés l'hégoumène nous arrêta, avec les témoignages du plus profond respect, devant un reliquaire dans lequel on conserve une image miraculeuse, objet d'une grande vénération dans toute la contrée et

que l'on attribue, comme toujours, à saint Luc. C'est une sorte de figurine en cire peinte passée avec le temps au brun jaunâtre, et, d'ailleurs, remarquablement laide, avec ses formes défectueuses, son nez gros et large et son expression niaise et disgracieuse, bien éloignée du sentiment si naïvement primitif des tableaux de Luc, le peintre candiote du douzième siècle, que l'on a partout, en Italie comme en Grèce, dépossédé au profit de saint Luc l'évangéliste.

En sortant de l'église, on nous fit descendre par un escalier taillé dans le roc jusqu'à la grotte inférieure qui sert de cave. Là sont alignés par rang d'âge des fûts énormes dont les bons moines se montrent très fiers. C'est là que s'emmagasine et se conserve le vin qu'ils récoltent sur leurs fermes, vin dur et âpre qu'il nous fallut goûter et trouver excellent, sous peine de froisser ces braves gens dans leur amour-propre de propriétaires.

Cette caverne humide et glissante, où l'eau suinte de tous les côtés, a naturellement sa légende. Il y avait là, on ne sait quand ni pourquoi, un dragon qui ne dévorait pas seulement les troupeaux, mais aussi les bergers ; mais dès que l'image miraculeuse conservée aujourd'hui dans le couvent eut apparu à l'entrée de la grotte, le monstre expira immédiatement. Un fait de date récente assure à la grotte une célébrité plus moderne et plus réelle. C'est là que, lors de la guerre de l'indépendance, trois mille femmes et enfants se réfugièrent pendant que les hommes combattaient contre les Turcs et que les villages flambaient dans la vallée. Les moines firent de leur mieux pour nourrir tout ce monde et pour défendre le couvent assiégé par les Égyptiens.

Une peinture sur bois accrochée dans la cellule du supérieur, et curieux spécimen de l'art grec moderne, représente un de ces faits d'armes. Les moines y figurent sous leur habit, mais s'escrimant d'estoc et de taille et faisant bon usage de leurs fusils, pendant qu'Ibrahim-Pacha, espèce d'ogre géant, s'enfuit devant la valeur intrépide de ses ennemis.

Partout, à cette époque, les moines et le clergé grec donnèrent le signal du soulèvement et marchèrent à la tête des bandes, donnant l'exemple du courage et du patriotisme.

C'est ici que l'évêque Germanos prit le premier en main l'étendard à croix blanche, signal de la révolte, autour duquel vinrent se grouper les premiers héros de l'indépendance.

Les moines d'aujourd'hui s'en rappellent avec un certain orgueil, et je croirais volontiers que, malgré leur aspect un peu fruste et endormi, ils agiraient encore, s'il le fallait, avec la même énergie que leurs prédécesseurs.

Je demandai à visiter la bibliothèque. Il fallut longtemps chercher la clef et peser sur la serrure rouillée qui refusait de s'ouvrir. Dans une salle basse et humide à peine éclairée, quelques rares volumes de liturgie moisissaient sur des tablettes vermoulues au milieu de la poussière et des toiles d'araignées. C'est tout ce que contenait le *psychopherion*, c'est-à-dire *lieu profitable à l'âme*, nom bien prétentieux que les moines donnent à ce taudis vide et malsain.

Dans un coffre grossier se trouvaient pêle-mêle les archives du couvent. En prenant au hasard, je tombai justement sur un vieux parchemin où se voyait en longues lettres rouges la signature de Jean Paléologue. C'était la *bulle d'or* ou lettre patente délivrée par l'empereur lors de la fondation du couvent.

L'hégoumène parut fort surpris de l'intérêt avec lequel nous examinions ce curieux diplôme, et en le reprenant le jeta sans cérémonie dans le coffre, dont il laissa retomber le couvercle au milieu d'un flot de poussière.

Après le dîner, où l'huile rance jouait malheureusement un grand rôle, on nous conduisit, par un labyrinthe de corridors et d'escaliers, aux cellules que nous devions occuper, chambrettes de trois mètres carrés, blanchies à la chaux, et sans autre meuble qu'un tréteau de bois servant de lit et une chaise.

Les cellules des moines, situées à un étage plus bas, sont *étroites*, mal aérées et humides. Un tapis et une couverture de

laine leur sert de lit et de siège ; les murs sont nus, sans une image de piété.

A quoi ces moines peuvent-ils employer le temps que leur laissent les oraisons et les exercices liturgiques si monotones de la religion grecque? Ils ne lisent ni ne travaillent. Le cerveau pas plus que les mains ne sont employés à une œuvre quelconque. Ils ont des fermes nombreuses qu'ils afferment aux paysans des villages voisins, moyennant un prix supérieur aux besoins de la communauté. Dans le couvent même on fabrique tout ce qui est nécessaire à la nourriture, à l'habillement, à l'usage usuel de la communauté ; mais ce sont leurs serviteurs qui tissent et cousent les vêtements, arrosent les légumes, bêchent les plates-bandes du petit jardin. Pendant ce temps les moines ne font que psalmodier à de longs intervalles, d'un air nonchalant et ennuyé, des prières que leur esprit endormi ne cherche même plus à comprendre, somnoler au soleil en hiver, s'asseoir à l'ombre de leurs galeries en été, en songeant, s'ils songent, que pour eux les jours se suivent en se ressemblant et leur apportent la même quiétude, la même certitude de vivre doucement sans soucis comme sans privations, jusqu'au jour où on les portera à côté de leurs compagnons disparus, là-bas, dans le petit cimetière où des oiseaux gazouillent dans les grands cyprès.

J'avais visité bien des couvents en Orient et en Occident, et peu m'ont causé une plus grande désillusion que celui de Megaspilion. Je n'ai trouvé là ni le sentiment ascétique de Marantoun, cet autre monastère grec, ni l'esprit de pénitence de la grande Chartreuse ; rien ne rappelait l'activité et les occupations industrielles des abbayes de Saint-Gall en Suisse et de la Trappe en France, ou du mont de Meilleraie en Irlande ; on n'y trouvait non plus aucune trace d'élévation d'esprit au point de vue artistique ou intellectuel comme au Mont-Cassin, ni le dévouement des moines du Saint-Bernard, et encore moins cette énergie infatigable des moines de Saint-Bénédict.

Ce n'est autre chose qu'une réunion de propriétaires agriculteurs s'acquittant à peine de leur tâche, qui passent sans laisser trace de leur existence, sans s'être sentis vivre, sans avoir exercé aucune influence même religieuse dans leur voisinage.

Le lendemain matin, nous quittions de bonne heure Megaspilion. L'hégouméne, suivi d'une cinquantaine de moines, nous reconduisit jusqu'à l'entrée avec les mêmes cérémonies et les mêmes protestations que la veille, pendant que les autres cénobites assistaient de leurs fenêtres à notre défilé.

Pendant que nous descendions la route escarpée, les cloches sonnèrent à toute volée, nous lançant de joyeux adieux comme elles nous avaient souhaité la bienvenue. Puis la lourde grille se referma sur nous, les moines barbus disparurent comme des diables dans leurs trappes, la dernière onde sonore s'évanouit dans les sapins de la montagne, et nous nous retrouvâmes seuls dans la vallée silencieuse encore enveloppée d'ombre.

La route était détestable, montant sur les croupes au lieu de les contourner, se précipitant dans les gorges au lieu de les éviter. Pendant quatre heures nous fûmes perdus au milieu d'un fouillis inextricable de montagnes. A chaque détour nous croyions être arrivés au terme, et toujours un nouveau pic, une nouvelle crête, se dressaient devant nous.

Enfin les montagnes s'écartèrent; un grand vide se fit tout à coup devant nous, et à travers les arbres nous aperçûmes une lueur d'acier; c'était le golfe de Corinthe; plus loin, dans une vapeur bleue, se dressait toute la chaîne du Parnasse couverte de neige.

Nous descendîmes enfin dans la plaine qui fut autrefois l'Achaïe, plaine étroite qui n'est parfois qu'une plage resserrée entre la mer et la montagne, terrain d'alluvion couvert de lauriers roses en pleine végétation, parsemé de grandes flaques d'eau et ombragé de temps à autre par d'épais bosquets d'arbres verts. On voyait peu de culture à l'exception de quelques vignobles, et peu de maisons.

Après maints détours, pour éviter les fondrières ou chercher des gués dans le lit des torrents qui traversent la plaine, nous vîmes enfin devant nous, au nord-ouest, sur une légère élévation, une ligne de maisons blanches. C'était Vostitza, la dernière étape de notre long voyage.

Les comptes furent réglés avec les agoyates, qui retournaient à Calamata, et dont la fidélité, le zèle et la bonne humeur n'avaient pas un seul jour fait défaut. Ces braves gens voulurent nous accompagner jusqu'au paquebot, et, au moment où nous quittions la rade, agitèrent leurs bonnets en signe d'adieu.

Le lendemain nous étions à Athènes, et, quelques mois après, je quittais définitivement la Grèce sur le paquebot de Constantinople. Le soleil, près de disparaître derrière le Cithéron, dorait encore les colonnes du Parthénon, puis l'acropole disparut dans la buée grise de la nuit, et l'ombre montant toujours envahit peu à peu les pentes de l'Hymette. Il ne resta bientôt plus au sommet qu'une lueur rose qui s'évanouit subitement comme une flamme que l'on souffle. La mer était calme, et une brise faible et tiède poussait doucement vers le port trois grandes barques attardées. A la pâle clarté du crépuscule, je distinguais encore la côte sombre, tous ces pics fameux qui entourent le golfe d'Athènes, et plus loin encore les sommets de ces montagnes que j'avais tant de fois parcourues.

Je repassais dans mes souvenirs ces longues journées de voyage dans les forêts ou dans les gorges sombres, ces haltes sur des sommets lumineux ou dans des hameaux perdus. Je revoyais tous ces visages que j'avais rencontrés sur ma route, affables et hospitaliers, rudes mais francs, visages gracieux de jeunes filles, faces mâles et sympathiques, et je me disais que si le peuple grec n'est pas apprécié, c'est qu'il n'est pas connu de tous ceux qui ont voulu parler de lui, mais que lorsqu'on a voyagé dans ses provinces, pénétré dans son intérieur, vécu de sa vie, on oublie ses défauts pour ne se souvenir que de son esprit vif et ouvert, de sa cordialité, de sa simplicité, de ses vertus domestiques.

Il reste alors l'impression que ce peuple plein de bon sens et de finesse, sobre et courageux, honnête dans ses mœurs, actif et intelligent, doit jouer un rôle prépondérant et devenir un des principaux éléments qui assureront la régénération des peuples d'Orient.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I. — Première apparition de la terre grecque. — Le cap Matapan. — Dangers de la navigation dans ces parages. — Froid glacial au « mois des roses. » — Où est donc l'Orient des poëtes? — L'île d'Hydra. — Aspect original de cette petite ville. — Sa population. — Richesse et patriotisme, splendeur et décadence. — Existence et costume des femmes. — Le golfe d'Égine. — Salamine. — Grossissement de l'histoire par le patriotisme grec. — Le Pirée; progrès industriel. — Route du Pirée à Athènes . . . . . page 1

II. — Surprises du climat d'Athènes. — Vue générale de la ville. — Incurie administrative, patriotisme individuel. — Établissements privés. — L'Université. — Importance des services qu'elle rend. — Insouciance ministérielle. — État déplorable des collections d'antiquités. — Coup d'œil sur le territoire attique. — L'histoire expliquée par le sol. — Les églises byzantines d'Athènes. — La vie athénienne. — La promenade du dimanche. — Le Jardin royal. — La plage de Phalère. — La société d'Athènes. — Les Phanariotes. — Une crise politique. — Sympathies pour la France.. 16

III. — Départ pour la Béotie. — Une audience ministérielle. — La route d'Éleusis. — Souvenirs du passé. — Tombeaux antiques. — Le bois des Oliviers. — Saint Élie et le soleil. — Le monastère de Daphné. — Le golfe d'Éleusis. — Éleusis. — Mandra. — Mélange de races. — Les Grecs sont-ils du même sang que les Hellènes? — Réception à coups

de pierres. — Le Cithéron. — Forteresse d'Éleuthères. — Bergers nomades. — Un accès de fureur d'un petit Vlaque. — Panorama splendide. — Parallèle entre la Béotie et l'Attique. — Vrai caractère du Béotien. — Le champ de bataille de Platée. — Entrée à Thèbes. — Aspect de la ville 44

IV. — Fête inattendue. — Tableau ethnographique. — Action absorbante de la race et de la civilisation hellènes. — Albanaises et Thébaines. — Pèlerinage au sanctuaire de saint Luc. — Ruines de la Cadmée. — Les tremblements de terre. — Départ de Thèbes. — Paysage béotien. — Les figurines de Tanagra. — Marche de nuit et arrivée à Chalcis. — Arrivée à Achmed-Aga. — Le domaine de M. Noël. — Malveillance et inertie des Grecs. — Mauvais systèmes de culture. — Admirables forêts. — Ravages volontaires par l'incendie 66

V. — Mantoudi. — Hagia-Anna. — Fête de saint Constantin. — La danse *sirtos*. — La fille du maire. — Aspect du pays. — Paysages merveilleux. — Le café des Rossignols. — Inquiétudes de Périclès. — Arrivée à Oréos. — Notre hôte hydriote. — Sa maison. — Son portrait orné d'une lettre de change 92

VI. — La vallée du Sperchius. — Projets de chemins de fer en Grèce. — Conditions économiques du pays. — Lamia et la frontière. — Gardes-frontières. — Question du brigandage. — Un pacha polonais. — Difficultés du départ. — Les agoyates. — Le sergent Alexandros. — Le défilé des Thermopyles. — Klephtes et Spartiates. — Boudounitza et son château franc. — Un pappas mendiant. — Le bas clergé en Grèce. — Vue sur la vallée du Céphise. — Kani de campement de bergers vlaques. — Origine et mœurs de ces bergers. — La ferme de M. S.... — Ruines de Daulis et de Chéronée. — Le lion de Chéronée. — Albanais musulmans moissonneurs. — Bulgares émigrés. — La fièvre et l'agriculture. — Le lac Copaïs. — Les Katavothra. — Projets de desséchement. — Orchomène. — Moines et déesses. — Arrivée à Livadie. — Mme Kokkinopoulo. 102

VII. — La ville de Livadie. — Boutiques et cafés. — Les léophores. — Les églises. — L'iconostase de Saint-Jean. — Un pappas. — Le haut clergé en Grèce. — Un enterrement. — Industrie. — Agriculture. — La récolte du coton. — L'antre de Trophonius. — L'oracle antique. — Une *soirée* à Livadie 143

VIII. — Départ de Livadie. — La montagne. — Arakhova. — Un dîner grec.

— Race et types. — Encore un mot sur le brigandage. — Brigand par amour. — Histoire de Kitzos. — Brigand de première classe. — Un enlèvement. — M. O'Brien en voyage. — L'ordre par ordre. — Ascension du Parnasse. — Chasse à l'ours. — A l'affût. — La grotte Corycienne. — Fâcheuse découverte. — Village d'été. — La dernière cime. — Vue sur toute la Grèce. — Descente. — Une alerte. — Les réfractaires. — Accident de notre guide Alexandre. — Arrivée à Delphes 164

IX. — Delphes. — Description et topographie ancienne. — Le grand temple. — Histoire de l'ombilic du monde. — L'oracle de Delphes. — Pythie et pythons. — Prêtres et saltimbanques. — De Delphes à Scala di Salona. — Le vent qui souffle à travers la montagne. — Krissa. — Amphissa. — Une caravane turque. — Forêt d'oliviers. — Scala di Salona. — Galaxidi. — Chantier de construction de navires. — La marine marchande en Grèce. — Les caboteurs. — La marine à vapeur et la Compagnie hellénique. — Vostitza. — Patras 182

X. — Patras. — La citadelle. — Les prisonniers. — Vin de champagne grec. — L'île de Zante. — Palais vénitiens; forteresse anglaise et routes françaises. — Système de terreur appliqué aux élections. — Situation commerciale. — Le poëte Ugo Foscolo. — Les barcarolles zantiotes. — Céphalonie. — Un courant mystérieux et les moulins de M. Miliaresis. — Persécution anglaise. — Ile d'Ithaque et nos souvenirs de collège. — Le saut de Leucade. — Paxos. — Le détroit de Corfou. — Vue générale. — La citadelle. — L'Esplanade. — Aspect des rues et de la population. — Les femmes corfiotes sous la domination de Venise. — Les catholiques. — Les juifs. — Les églises. — Un saint dans une corbeille de noce. — Un maître d'hôtel réactionnaire. — Doit-on regretter les Anglais? — La question agraire. — Excursion dans l'intérieur de l'île. — *Il Canone.* — Aspect du pays. — Les vieux châteaux 199

XI. — Départ d'Athènes pour Marathon. — Le Lycabette. — Le monastère de Hagiôn-Asomatôn. — Un village bavarois. — Képhissia et la villégiature en Grèce. — Le monastère de Mendéli. — Les moines et les brigands. — Fête populaire. — Les carrières antiques. — Le sommet du Pentélique. — La plaine de Marathon. — Le guerrier de Marathon. — Départ de Vrana. — Un essai d'agriculture. — La ferme de M. R.... — Mines de Marcopoulo. — Arrivée au Laurium. — Le Laurium. — La métallurgie dans l'antiquité. — L'usine Roux, Serpieri et Cie. — Les puits de mine anciens. — Le cap Sunium. — Le temple de Minerve aujourd'hui et autrefois 219

XII. — D'Athènes à Mégare. — Le couvent de Phanéroméni. — Mégare. — Danses et costumes. — Un modèle récalcitrant. — Scène de nuit. — Un caprice de jeune fille. — La route de Kaki-Scala. — Lapidés par les bergers. — Kalamaki. — L'isthme de Corinthe. — Projets de canal. — Paysans vendeurs d'antiquités. — Ascension de l'Acro-Corinthe. — Magnifique panorama. — Les anciens Corinthiens et leurs mœurs. — La fontaine de Pégase et la grotte de Saint-Paul. — Le temple de Minerve. . . . 241

XIII. — Notre caravane. — Les femmes d'Hagios-Basilios. — Le temple de Némée. — Mauvais chemins. — Les ruines de Mycènes et les tragédies de Sophocle. — La porte des Lions. — Le trésor d'Atrée. — Les découvertes de M. Schliemann. — Une nuit à Kharvati. — La route de Mycènes à Nauplie. — La plaine d'Argos. — Nauplie. — Aspect de la ville. — Un lion bavarois. — La forteresse Palamède. — Les ruines de Tirynthe. — Une ferme école. — Retour à Nauplie. — Visite à un vieux klephte. — Les philhellènes. — Histoire de Bobolina. — Les femmes grecques pendant la guerre de l'indépendance 262

XIV. — Départ de Nauplie. — Le golfe. — Myli. — Le marais de Lerne. Hercule et l'hydre. — Arrivée à Argos. — Un prêtre en tournée de baptême. — La citadelle de Larissa. — Départ d'Argos. — Une route royale. — Palæo-Moukhli. — Une ville byzantine. — Tripolitza. — Dîner officiel. — Les tribunaux grecs. — Un argument électoral. — Tégée. — Vue sur la vallée de Sparte. — La Sparte moderne et la Sparte antique. — Ruines et souvenirs. — L'agriculture. — Le tribunal. — L'école et les écoliers. — Une danse nationale. — Excursion à Mistra. — Une ville franque. — Les églises. — Les rues. — Histoire de Mistra . . . 285

XV. — Départ de Sparte. — Le village de Trypi. — Chants grecs. — Rôle attribué aux oiseaux par la superstition. — Les Grecs du Taygète. — Beauté du paysage. — Danger de la route. — Lada-Koutsava. — Accueil des habitants. — Nuit blanche. — Le Magne et les Maniotes. — Caractère sauvage. — Les femmes. — Respect qu'on a pour elles. — Un honneur bien gardé. — Baptême. — Mariage. — Enterrement. — Superstitions. — Histoire du Magne. — Un régime féodal au dix-neuvième siècle. — Les chevaliers français en Morée. — Relations de Bonaparte avec les Maniotes. — De Lada-Koutsava à Calamata. 311

XVI. — Calamata. — Aspect de la ville. — Le bazar. — Les églises. — L'industrie de la soie. — Le commerce. — Situation et avenir. — Climat. — Race. — Les écoles. — Histoire de Calamata. — Une principauté

française en Orient. — La citadelle. — Les fabriques de soie. — Dévidage à domicile. — Coron. — Navarin 338

XVII. — L'île de Sphactérie. — La diplomatie européenne en Orient. — La bataille de Navarin. — Francs et Français. — L'expédition du maréchal Maison. — La citadelle. — Les prisonniers. — Statistique des crimes en Grèce. — La romaïka. — Une exécution. — Route de Navarin à Androussa. — Vue sur la rade. — Forêt de Koumbès. — Androussa. — Paysage de Messénie. — Église de Samari. — Le couvent de Vourkano. — Les ruines de Messénie. — Un moine ascète. 351

XVIII. — Départ de Messène. — Le pont triple. — Encore la France à l'horizon. — Villes perdues. — Par monts et par vaux. — Karytène. — La maison de Brienne. — Colocotroni et son histoire racontée par lui-même. — Le château franc. — Les bergers d'Arcadie. — Le mont Lycée. — Le dieu Pan. — Religion d'autrefois et superstitions d'aujourd'hui. — Les adorateurs du feu. — La vallée de la Néda. 369

XIX. — Un village d'Albanais. — Un peu d'ethnographie historique. — Les invasions au moyen âge. — La théorie slave. — Une route volée. — Le temple de Bassæ. — Ictinus et Alcamène. — Andritzéna. — Un député arcadien. — Moyens d'assurer son élection. — Les impôts en Grèce et la tyrannie des collecteurs. — A trompeur trompeur et demi. — Une femme pour un bulletin de vote. — Ce que sont les prêtres grecs. — Désorganisation et corruption de l'autorité civile. — La fête de Saint-Spiridion. — Caractère des paysans du Péloponèse — Opinion d'Alexandros sur la Constitution 382

XX. — La vallée de l'Alphée. — Olympie. — Les forêts de l'Érymanthe. — Aspect misérable de Kalavryta. — Le couvent de Megaspilion. — L'église, la cave, la bibliothèque. — La route de Vostitza. — Retour à Athènes. — Adieux à la Grèce 399

PARIS. — TYPOGRAPHIE DU MAGASIN PITTORESQUE
(JULES CHARTON, ADMINISTRATEUR DÉLÉGUÉ)
13, rue de l'Abbé-Grégoire.

18
19
39
38
37
I. Paxo
I. Anti-Paxo
EMPIRE O
Prévésa
G. d'Artai
Fomesa
Ste Maure
I. Ste Maure
ACARNANIE ET
NIROMÉROS
I. d'Ithaque
Missolonghi
G. de Patras
Céphalonie
I. DE CÉPHALONIE
Zante
I. de Zante
Olympie
Basaœ
Navarin
Modon
M
E
R
I
O
N
I
E
N
N
E